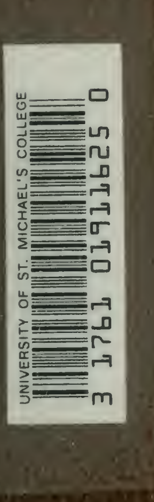
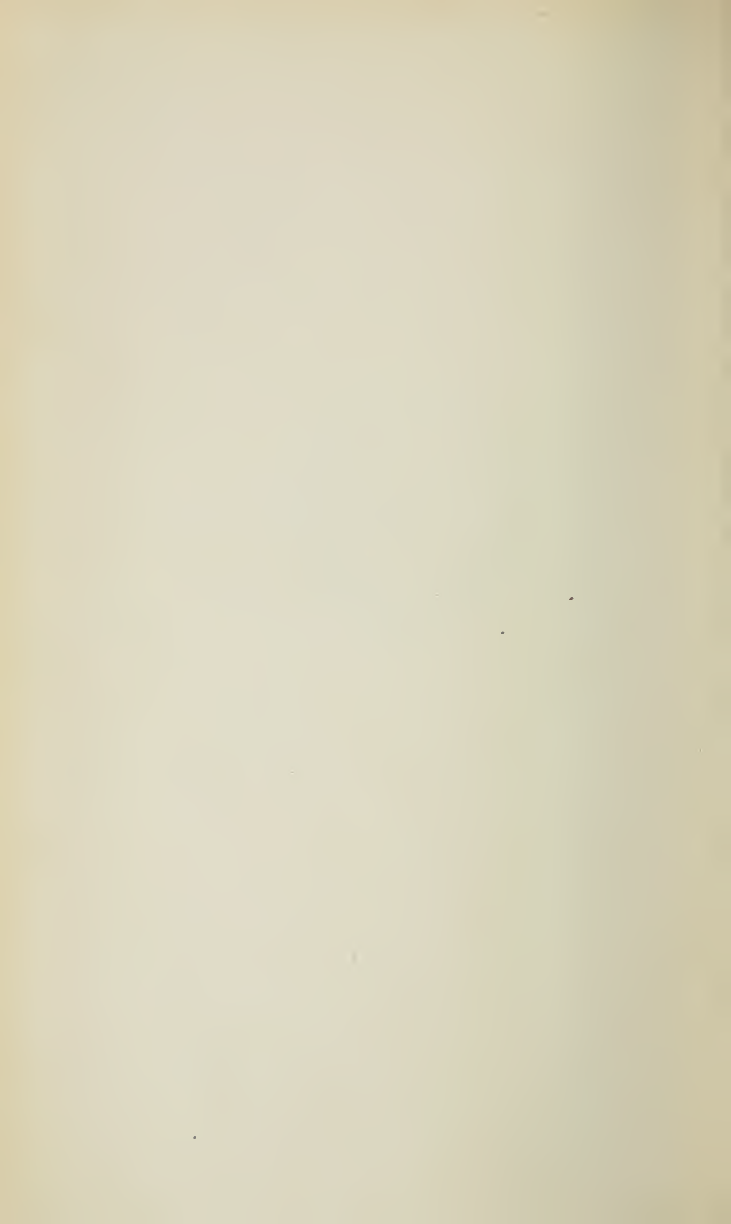

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01911625 0








UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY



LA DÉVOTION

AU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

DOCTRINE — HISTOIRE



OUVRAGES THÉOLOGIQUES

DU MÊME AUTEUR

Nature et Surnaturel. Élévation, Déchéance, État présent de l'Humanité. *Quatrième édition.* 1 vol. in-18 jésus. Paris, Beauchesne. 3 fr. 50

De magisterio vivo et traditione. 1 vol. in-8. Paris, Beauchesne . . . . 3 fr. »

De Scriptura sacra. 1 vol. in-8. Paris, Beauchesne. . . . . 3 fr. »

Les Contresens bibliques des prédicateurs. 1 vol. in-12. *Deuxième édition, revue et augmentée.* Paris, Lethielleux . . . . 2 fr. »

La foi et l'acte de foi. 1 vol. in-12. *Deuxième édition, revue et augmentée.* Paris, Lethielleux. 2 fr. 50

Marie, Mère de grâce. Mémoire présenté au Congrès marial de Fribourg, août 1902. Brochure in-8. Paris, Retaux. . . . . . 0 fr. 60

J.-V. BAINVEL
Professeur de théologie à l'Institut
Catholique de Paris.

La Dévotion
au
Sacré-Cœur de Jésus

Doctrine — Histoire

Troisième édition, considérablement augmentée



PARIS
Gabriel BEAUCHESNE & Cie, Éditeurs
ANCIENNE LIBRAIRIE DELHOMME & BRIGUET
Rue de Rennes, 117

1911

Nihil Obstat :

Parisiis, die 22 Maii 1911.

R. de la BEGASSIERE.

Imprimatur :

Parisiis, die 26 Maii 1911.

G. LEFEBVRE,
Vic. gen.

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Il y a déjà bien des livres sur le Sacré-Cœur. Je dirais presque : Il y en a trop. Car s'il en est d'excellents, il en est de médiocres ; et, comme toujours, les médiocres font tort aux excellents, les nouveaux aux anciens, qui souvent valent mieux.

Aussi n'aurais-je pas songé à en grossir le nombre. Mais appelé à faire l'article *Cœur de Jésus* pour le *Dictionnaire de théologie catholique*, j'ai cru que le travail pouvait être utile à un public plus étendu. Il offre un ensemble de notions qu'on ne trouve pas groupées ailleurs : la doctrine, avec quelques précisions nouvelles ; une vue historique du développement de la dévotion, sans préoccupation de thèse ni de polémique, avec un grand souci de la documentation exacte et de l'affirmation mesurée ; une étude, ou plutôt une longue suite de textes, sur la dévotion telle que nous la présente la Bienheureuse Marguerite-Marie.

Le livre n'est pas une simple reproduction de l'article. Beaucoup de choses sont les mêmes. Mais, sans parler des corrections, il y a eu des remaniements considérables, des additions importantes.

C'est un pieux usage de joindre dans les livres sur le Sacré-Cœur la Mère à son Fils. J'aurais voulu suivre

l'usage, ne fût-ce que pour entrer, moi aussi, dans les intentions divines, en ne séparant pas ce que Dieu a si étroitement uni. Le temps m'a manqué. Je m'en console en songeant que mieux vaut peut-être un opuscule à part sur le cœur très pur de Marie ; et je garde l'espoir de le donner bientôt.

« Je ne vous parle pas du Sacré-Cœur, écrivait Mgr d'Hulst, en 1883. On nous l'a trop gâté. Il faudra que Notre-Seigneur vous en parle lui-même. On en parle si mal pour lui. » Et qui donc pourrait se flatter d'en parler comme il faut ? Il me plairait d'avoir seulement le rôle de la Samaritaine. « Venez et voyez », disait-elle. Ils vinrent, Jésus leur parla, ils crurent. Et ils disaient à la femme : « Ce n'est plus sur votre parole que nous croyons. Nous l'avons entendu nous-mêmes, et nous savons qu'il est vraiment le Sauveur du monde. »

Paris, 15 avril 1906.

Fête de Pâques.

PRÉFACE DE LA TROISIÈME ÉDITION

Quand je commençais, il y a un an, à préparer cette réédition, je ne pensais pas qu'elle me demanderait tant de travail, ni qu'elle aboutirait à une telle augmentation du volume. Je comptais me contenter, pour l'ensemble, d'une révision soigneuse, où je vérifierais les textes et les références, en recourant et renvoyant davantage aux sources ; où je corrigerais quelques fautes d'impression et légères inexactitudes ; où je mettrais la bibliographie à jour et préciserais quelques détails.

C'est à cela, en effet, que s'est bornée ma tâche dans la première et la seconde partie de l'ouvrage. Il est vrai, dans l'intervalle a paru la *Vie de la Bienheureuse Marguerite-Marie*, par M. Auguste Hamon, qui a comme renouvelé le sujet et jeté tant de lumière sur bien des points que les anciens biographes avaient mal vus ou insuffisamment éclairés. Mais je n'ai rien eu à modifier de ce chef dans la première partie de mon travail, consacrée à l'étude de la Dévotion d'après la B. Marguerite-Marie ; car j'avais fait cette étude sur les textes mêmes, et la grande obligeance de M. Hamon m'avait mis à même de profiter à l'avance des progrès que ses recherches avaient fait faire à la question critique.

Pour la seconde partie, celle des explications doctrinales, je me suis demandé un moment si je n'aurais pas à la retoucher quelque peu. Une brochure a paru il y a quelques mois, dont l'auteur s'en prend à la

notion communément reçue de la dévotion, pour lui en substituer une autre[1]. Après examen et réflexion, j'ai cru devoir m'en tenir aux idées et aux explications courantes.

C'est dans la troisième partie, la partie historique, que j'ai mis beaucoup de nouveau. Pour des raisons multiples, j'avais passé très vite sur certaines périodes. Préoccupé surtout de bien marquer les étapes du développement et de préciser les notions, j'avais insisté sur quelques points, me contentant, pour le reste, d'indications rapides. Après avoir tracé de mon mieux les cadres, je renvoyais parfois à d'autres pour les remplir. Cela mettait une certaine disproportion entre les paragraphes. Mais je m'y résignais sans peine. Il y avait un inconvénient plus grave. Le lecteur qui n'a

1. *Qu'est-ce donc que le Sacré-Cœur ?* Par Félix Anizan, prêtre. Paris (1910).

L'auteur voudrait que, au lieu de définir la dévotion comme le culte du cœur de Jésus en tant que symbole de son amour, on la définisse comme le culte du Verbe incarné symbolisant son amour dans son cœur. Il craint que la définition usuelle (en quelques termes qu'on la formule) ne laisse trop dans l'ombre la personne de Jésus et n'entraîne à trop voir le cœur, sinon comme séparé, au moins en lui-même et pour lui-même. Il ne paraît pas que cette crainte soit fondée : c'est pour trouver la personne que nous regardons son cœur. Il y a tout lieu de craindre, au contraire, que, en entrant dans les vues de l'auteur, on n'en vienne à n'avoir plus du tout le culte du cœur, même comme symbole d'amour, c'est-à-dire à perdre de vue la dévotion telle que l'a comprise la B. Marguerite-Marie, et telle que l'Eglise l'a faite sienne. Sans doute, il ne faut pas prendre le moyen pour la fin. Mais gardons-nous aussi de négliger les moyens, sous prétexte que c'est la fin que nous voulons. La dévotion au Sacré-Cœur n'est pas un moyen nécessaire ; mais c'est un moyen précieux. Comme Dieu vient à nous en Jésus et que nous trouvons Dieu en Jésus, ainsi Jésus se manifeste à nous dans le Sacré-Cœur, et le Sacré-Cœur nous introduit en Jésus. Marguerite-Marie dira que le Sacré-Cœur veut être pour nous « comme un second médiateur ». J'ai peur que M. Anizan n'oublie un peu cette économie divine.

pas une étude spéciale à faire se préoccupe peu des renvois à d'autres écrits, qui compléteraient ses connaissances. Il veut, et avec raison, que le livre qu'il lit se suffise à lui-même, dans les limites qu'on s'est prescrites. Au lieu donc de renvoyer simplement à tel auteur qui traitait amplement de la dévotion chez les Franciscains, par exemple, j'ai dû me préoccuper de résumer son travail pour en présenter la substance dans mon propre livre. C'était m'obliger à tout vérifier, la critique n'étant pas d'ordinaire le fait des écrits de piété. Grosse besogne, mais qui n'a pas eu seulement un résultat quasi négatif, celui de rectifier bien des inexactitudes et de présenter des données sûres. J'ai trouvé des faits et des textes si beaux, si pieux, si bien dans le sens et l'esprit de la dévotion, que j'ai cru devoir en faire part au lecteur, autant que c'était possible sans trop grossir le volume [1]. Ce livre y gagnera

1. Ce travail m'a été facilité par le volumineux recueil du P. de Franciosi, *Le Sacré-Cœur de Jésus et la Tradition. Documents recueillis chez les Pères, les Docteurs, les Hagiographes,* etc. Deuxième édition, Tournai (et Paris), Casterman, 1908, VIII-748 col. in-4°. Ce n'est pas un livre, ce n'en sont que les matériaux ; ces matériaux mêmes ne sont pas toujours critiqués, triés, présentés avec tout le soin voulu. Mais, tel quel, l'ouvrage m'a rendu service. J'y renverrai souvent, ne fût-ce que pour témoigner ma gratitude au vénérable auteur, appelé depuis à recevoir la récompense d'une vie toute dévouée au Sacré-Cœur. Il m'est doux, par la même occasion, de remercier M. René de La Bégassière, qui a mis à ma disposition, avec une obligeance inlassable, ses livres, ses notes, toutes les ressources de son érudition si exacte, si critique, si étendue et si avertie. Beaucoup d'autres amis me sont venus en aide. J'en nommerai quelques-uns au cours de cette étude ; à tous j'offre ici mes meilleurs remerciements, en priant le Sacré-Cœur de payer lui-même mes dettes ; je les offre notamment aux Pères bibliothécaires des Scolasticats de Louvain, de Maastricht, de Fauquemont, qui, non contents de m'accueillir aimablement dans leurs riches bibliothèques, m'ont aidé avec tant de dévouement à tirer parti de ces richesses.

d'être moins sec, moins exclusivement instructif, tout en ne visant à devenir un livre d'édification que dans la mesure où l'instruction est édifiante. Mais la mesure est large en cette matière [1].

Du même coup, je me trouve avoir mentionné ici, pour la période antérieure aux révélations de Paray, les principaux faits et les principaux textes actuellement connus où la dévotion au Sacré-Cœur se présente à nous de façon nette et précise, sans prétendre d'ailleurs être exhaustif et en laissant aux spécialistes le soin de relever les cas non signalés encore, ou de discuter les textes douteux.

Daigne Notre-Dame du Sacré-Cœur bénir ce travail, entrepris pour faire connaître et aimer Jésus en faisant connaître et aimer le cœur de Jésus ! Elle seule pourrait parler comme il convient de ce cœur tout aimant et tout aimable : qu'elle en parle elle-même à l'âme du lecteur ! Elle seule l'a bien connu, l'a aimé comme il le mérite : que sa prière nous obtienne de le connaître et de l'aimer avec elle !

Paris, 27 avril 1911.

En la fête du B. Pierre Canisius, grand dévot du Sacré-Cœur.

1. Qu'on me permette d'attirer l'attention sur ce point. Ce livre n'est pas, à proprement parler, un ouvrage de piété, avec prières, pratiques, exercices variés. Mais il me semble que, par la force des choses, il doit en être tout débordant. Je n'avais qu'à présenter la doctrine, les faits, les textes : tout y respire, tout y éveille l'amour. Les prières mêmes et les pratiques n'y manquent pas, exquises et pénétrantes, vraie fleur de la piété traditionnelle pour le Sacré-Cœur ; et il me semble que situées, comme elles sont ici, dans leur milieu historique, elles ont un parfum, une fraîcheur, une vie, qu'elles n'ont pas quand on les détache, pour ainsi dire, de leur tige, pour les mettre dans un chapitre à part, comme dans un herbier.

LA DÉVOTION

AU

SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

Le culte du Sacré-Cœur de Jésus, tel qu'il est reconnu et pratiqué par l'Eglise, ne repose pas sur les révélations de la Bienheureuse Marguerite-Marie, non plus que la Fête-Dieu sur celles de la Bienheureuse Julienne du Mont-Cornillon.

Dans l'un comme dans l'autre cas, l'Église a regardé le culte en lui-même et dans sa diffusion. Elle s'est prononcée sur le culte sans se prononcer sur les révélations. Cependant les révélations ont été pour beaucoup dans le mouvement ; Marguerite-Marie, comme la Bienheureuse Julienne, a été l'instrument providentiel. La dévotion au Sacré-Cœur, telle que l'Église l'a reçue et faite sienne, est celle que la Bienheureuse dit lui avoir été révélée par Jésus, celle qu'elle a eu mission de propager. C'est là un fait évident.

La constatation du fait n'emporte pas, de soi, un jugement arrêté sur les visions de la Bienheureuse. Mais il oblige à les étudier de près, puisqu'elles dominent toute l'histoire de la dévotion, et que la dévotion se présente comme un fait historique, autant ou plus que comme une vérité

théologique. Marguerite-Marie a, pour ainsi dire, allumé le flambeau : elle a vécu la dévotion, et l'a transmise à d'autres. De proche en proche, le culte s'est répandu jusqu'à devenir un culte catholique, un culte public dans l'Église, ayant sa fête et ses pratiques autorisées. D'autres, avant elle, avaient eu la dévotion au Sacré-Cœur, et avaient travaillé à la répandre. Mais le culte qui est devenu le culte public du Sacré-Cœur a eu son premier foyer dans le cœur de la Bienheureuse.

Dès lors, pour connaître la question, il faut, avant tout, savoir ce qu'est la dévotion chez la Bienheureuse, et comment celle-ci nous la présente. C'est après seulement qu'on en peut faire la théologie et en étudier le développement historique. Notre travail comprendra donc trois parties :

I. La dévotion au Sacré-Cœur d'après la Bienheureuse Marguerite-Marie.

II. La théologie de la dévotion au Sacré-Cœur.

III. Le développement historique de la dévotion au Sacré-Cœur [1].

1. La bibliographie du sujet est très considérable. J'indiquerai, dans le cours de ce travail, outre les ouvrages qui m'ont été vraiment utiles, un bon nombre d'autres, pour orienter quelque peu dans la littérature du sujet, me préoccupant surtout de ceux qui ont marqué dans l'histoire de la dévotion. Comme sources, il faut consulter avant tout les vies ou écrits des personnages dont il est question dans ce livre. Comme répertoires, recueils, ou compilations, on peut indiquer, outre Franciosi, dont j'ai parlé dans la *Préface de la* 3e *édition* :

Dufau, *Trésor du Sacré-Cœur de Jésus* ou *Recueil d'extraits de l'Ecriture, des Saints-Pères*, etc., *disposés en ordre alphabétique*, 8 vol., Bruxelles, 1870-1872. Rien de scientifique ; mais des textes utiles.

Granger, *Les archives de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus et au Saint-Cœur de Marie*, 3 vol., Ligugé, 1892, 1893. Larges extraits de sainte Mechtilde, de sainte Gertrude, du B. Jean Eudes, de la B. Marguerite-Marie.

Le règne du Cœur de Jésus ou la doctrine complète de la B. Marguerite-Marie sur la dévotion au Sacré-Cœur, par un prêtre oblat de Marie-Immaculée, chapelain de Montmartre (le P. Yenveux), 2e édition, 5 vol., Paris, 1899 et 1900. Contient, avec la doctrine de la Bienheureuse, beaucoup d'autres documents ou indications, mais sans préoccupation ni rigueur scientifique.

Fastes de la Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, du XIIe *siècle à nos jours*, par un prêtre du diocèse de Coutances. Evreux, 1901.

Nilles, *De rationibus festorum SS. Cordis Jesu et purissimi Cordis Mariæ*, 5e édition, 2 in-8o, Innsbruck, 1885. Répertoire riche et commode, où l'on trouve, entre autres choses : les actes officiels de l'Eglise depuis Innocent XII jusqu'à Pie IX inclusivement ; les offices liturgiques et beaucoup d'autres prières ; une liste des ouvrages écrits en diverses langues sur le Sacré-Cœur, malheureusement sans les dates, et sans autre indication que les titres par ordre alphabétique des noms d'auteurs ou (en cas d'anonymes) des premiers mots du titre.

J. Thomas, *La théorie de la Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, d'après les documents authentiques et les sources originales*, Lille (1885 ?). C'est, après Galliffet et Nilles, le premier ouvrage vraiment scientifique sur la question.

On peut ajouter, à cause des nombreux documents qu'il contient, J. de Galliffet, *De cultu SS. Cordis Dei et Domini Nostri Jesu Christi*, Rome, 1726, auquel il faut joindre les *Novæ observationes pro concessione officii et missæ SS. Cordis Jesu*, Rome, 1728. L'ouvrage fut traduit en français et augmenté sous le titre : *L'excellence de la dévotion au Cœur adorable de Jésus-Christ*, Lyon, 1733 ; réédition avec pièces nouvelles, en 1743, dédiée à Benoît XIV. Souvent réédité, mais rarement avec toutes les pièces. Je renvoie à l'édition faite par le P. de Franciosi, Montreuil, 1897, d'après celle de 1743.

Beaucoup de renseignements aussi, bibliographiques ou autres, toujours précis et exacts, dans l'article *Cœur de Jésus*, de M. René du Bouays de La Bégassière, *Dictionnaire apologétique* Jaugey-d'Alès, t. I, 1909, col. 566-587.

Les périodiques traitant du Sacré-Cœur ou de quelque dévotion ou œuvre y ayant trait. Le plus riche est le *Messager du Cœur de Jésus* (mensuel), Toulouse, depuis 1861 jusqu'à 1901 ; Tournai, depuis 1901. C'est l'organe central de l'*Apostolat de la Prière*, et il est en rapport étroit avec plus de trente autres *Messagers*, organes de la même association dans le monde entier. Voir la liste de ces périodiques (jusqu'à 1885) dans Nilles, l. II, part. 2, t. II, p. 517-519. *L'Annuaire-Almanach de l'Apostolat de la Prière*, pour 1910, indique, p. 48, 38 organes différents en 24 langues.

Comme répertoires bibliographiques, outre Nilles, *loc. cit.* t. II, p. 527-642, on peut indiquer les tables du *Messager*, de l'*Ami du clergé*, des *Études* (tables générales 1856-1880, 1888 1900).

Le P. Letierce dans son *Etude sur le Sacré-Cœur*, 2 volumes. Paris 1890 et 1891, donne à la fin du tome I, p. 619-620, la liste des ouvrages publiés par les Visitandines avant 1800, et à la fin du tome II, p. 548-558, celle des ouvrages publiés par des Jésuites, également avant 1800. Le tout, sans assez de précision ni d'exactitude.

Beaucoup plus précises et plus complètes sont les indications données par le P. Sommervogel dans la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*. Nouvelle édition. Voir les *Tables de la* 1re *partie*, par Pierre Bliard, au mot *Sacré-Cœur*, t. X, col. 420-423, Paris, 1909.

M. Sauvé, *Le culte du Sacré-Cœur*, Paris, 1905, t. I, p. XXVII-XXXIV, donne une liste d'ouvrages français et latins.

Les renvois aux *Acta sanctorum* désignent les Bollandistes, réédition de Paris, à partir de 1866.

PREMIÈRE PARTIE

LA DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR D'APRÈS LA B. MARGUERITE-MARIE

Rien ne vaut comme source les écrits de la Bienheureuse. Mais des questions se posent sur la valeur des textes, dont il faudra dire un mot.

Les écrits en main, nous étudierons d'abord les grandes apparitions : elles sont à la base de tout, et rien ne fait mieux connaître la dévotion dans son objet et dans sa nature.

Nous examinerons ensuite la pratique de la dévotion et les promesses du Sacré-Cœur, telles que la Bienheureuse nous les présente.

Il semblerait que l'on dût, pour commencer, parler de la Bienheureuse elle-même et des personnages qui l'ont secondée ; donner une idée, autant qu'il est possible, de la nature de ses visions et du comment psychologique ; expliquer quelle valeur il convient d'attacher à ces manifestations surnaturelles et aux récits qui en ont été rédigés ; dire quel crédit donne à ces faits et à ces récits la circonstance que l'Église a béatifié ou canonisé la voyante et adopté le culte qu'elle préconisait. Mais bien des choses en cela ne touchent qu'indirectement à notre sujet ; celles qui s'y rapportent direc-

tement seront traitées en leur lieu et place. Qu'il nous suffise, pour le reste, de renvoyer aux vies de la Bienheureuse ou aux traités de théologie [1].

1. *Vies de la Bienheureuse Marguerite-Marie.* — L'année même qui suivit la mort de Marguerite-Marie, le P. Croiset publia, avec son livre de *La dévotion au Sacré-Cœur de N. S. Jésus-Christ*, Lyon, 1691, un *Abrégé de la vie d'une religieuse de la Visitation Sainte-Marie, de laquelle Dieu s'est servi pour l'établissement de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus-Christ, décédée en odeur de sainteté le* 17 *octobre de l'année* 1690. Il y donnait de larges extraits des écrits de la Bienheureuse, et notamment des lettres adressées à lui-même. Dans les rééditions subséquentes, le nom de sœur Marguerite-Marie Alacoque fut mis en toutes lettres. L'*Abrégé* a été réédité avec le livre, en 1895, à Montreuil-sur-Mer, par le P. de Franciosi, d'après l'édition de Lyon 1694. Je cite d'après la réédition.

En 1729, Mgr Languet, alors évêque de Soissons, publiait, après de longs retards, son œuvre monumentale : *La vie de la Vénérable Mère Marguerite-Marie, religieuse de la Visitation Sainte-Marie.* Il connaissait les contemporaines, il travaillait sur leurs mémoires, il recevait communication de toutes les pièces. Aussi cette vie a-t-elle été la source principale jusqu'à la publication des Visitandines de Paray, 1867. M. l'abbé Gauthey, aujourd'hui évêque de Nevers, en a donné en 1890, Paris, une édition in-4°, conforme à l'édition princeps, avec notes, éclaircissements, continuation.

Depuis 1867, nous avons mieux encore. Ce sont les deux volumes publiés par la Visitation de Paray en 1867, et réédités en 1876, avec quelques documents nouveaux (le testament, t. I, note D, les lettres 12 et 100, un billet pieux, t. II, avis 47) sous le titre *Vie et Œuvres de la Bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque*, Paris 2 in-8°. Le t. II contient les écrits. Le t. Ier comprend comme pièce principale la *Vie* inédite, rédigée par deux anciennes novices de la Bienheureuse, d'après leurs souvenirs et ceux des autres sœurs. Elles y ont utilisé, en outre, et largement cité les écrits de la Bienheureuse, les mémoires de ses deux supérieures la Mère de Saumaise et la Mère Greyfié, l'*Abrégé* du P. Croiset, etc. La Mère Greyfié, à qui elle fut communiquée en 1714, la trouva conforme à la vérité, ne regrettant que d'y tenir tant de place. C'est ce mémoire qui servit de fond à Mgr Languet. Nous le citerons sous le titre : *Contemporaines.* On trouve encore dans le même volume : la procédure de 1715 ; le mémoire de Chrysostome Alacoque, frère de la Bienheureuse ; quelques autres pièces de moindre importance.

Il y a d'autres vies en grand nombre. Les plus connues sont celles du P. Ch. Daniel, Paris, 1865 ; de M. Cucherat, Autun, 1865, et Grenoble, 1870 ; de M. Bougaud, Paris, 1874 ; de M. A. Hamon, Paris, 1907 ; des Visitandines de Paray, Paris, 1909.

Voir, pour plus de renseignements, *Les historiens de la Bienheureuse Marguerite-Marie*, appendice bibliographique de M. Gauthey au livre de Languet, p. 621-646 ; et *Les vies de la B. M.-M.* par A. Hamon, dans les *Etudes*, 20 juin 1902, t. XCI, p. 721-742.

M. Hamon a donné, *ibid.*, 1904, une série d'articles pleins de vues neuves et pénétrantes, *La Bienheureuse Marguerite-Marie. Portrait intime.* Il a publié, en 1907, une vie de la Bienheureuse, où sont enfin utilisées toutes les ressources nouvelles.

2. *Nature des visions et explication psychologique.* S. Thomas, 2, 2, q. 171 et suiv. Traités de théologie mystique comme Scaramelli, Schram, Ribet, Poulain, R. de Maumigny.

Aucun théologien ne prétend donner pour faits extérieurs et réalités objectives toutes les expériences mystiques des saints. Ce que nous garantissons dans notre récit, ce sont ces expériences mystiques. Voir, dans les *Acta sanctorum* des Bollandistes, t. XIX (mai, 6e), p. 244-247, une intéressante dissertation, « comme quoi qu'il ne faut pas en appeler aux dits et faits des extatiques pour trancher des questions d'histoire, vu que, dans leurs extases, elles restent (au moins en bien des cas) sous l'influence des idées et des images préalablement acquises. »

3. *Questions d'autorité théologique.* Les théologiens, en parlent dans leurs traités *De locis theologicis*, *De Ecclesiæ magisterio*, *De fide*, ou analogues. On peut voir, par exemple, J. V. Bainvel, *De magisterio vivo et traditione*, Paris, 1905, nos 107 et 121.

Tout le monde sait que la foi n'est pas directement engagée en ces choses, mais elle peut y être grandement intéressée.

4. Pour le cas de la Bienheureuse Marguerite-Marie en particulier : Languet, *Discours préliminaire* ; J. de Galliffet, *La dévotion au Sacré-Cœur*, 1re partie, l. I, c. III, et aussi *Préface apologétique au Mémoire de la Mère Marguerite*, au commencement de la 2e partie, p. 265-319 ; R. de La Bégassière, *Notre culte catholique et français du Sacré-Cœur*, Lyon 1901, p. 29-47.

CHAPITRE PREMIER

LES ÉCRITS DE LA B. MARGUERITE-MARIE

On peut dire que tout, dans les écrits de la Bienheureuse comme dans sa vie, se rapporte au Sacré-Cœur, directement ou indirectement, Il est bon, ne fût-ce que pour comprendre les renvois, de s'en faire une idée nette. Deux questions se posent :

1º Qu'avons-nous, en fait d'écrits de la Bienheureuse ?

2º Jusqu'où sommes-nous sûrs d'avoir le texte de la Bienheureuse ?

I

Les écrits.

Inventaire, avec remarques sur l'origine ou la provenance.

Ils sont recueillis presque tous dans *Vie et Œuvres*. Quelques-uns sont restés épars dans les *Contemporaines*, au tome premier. Les autres occupent le tome second [1]. D'autres n'ont été

1. A part les quatre pièces ci-dessus mentionnées et la modification de l'*avis* 19, d'après l'autographe, les deux éditions ne diffèrent guère que par la pagination ; le texte est sensiblement le même. Nous renverrons toujours aux deux éditions, le premier chiffre étant celui de la première édition, le second en parenthèse étant celui de la seconde. Quand il n'y a qu'un chiffre, il y a concordance.

connus ou identifiés que depuis 1876 et attendent, pour avoir leur place, la troisième édition de *Vie et Œuvres*, à laquelle travaillait Mgr Gauthey quand l'épiscopat est venu le surprendre, et à laquelle, nous dit-on, il continue de travailler.

En voici l'inventaire :

1. Deux petits écrits conservés par le P. de la Colombière et publiés dans le journal de ses *Retraites* en 1684. Ils devaient avoir, le premier surtout, une grande influence sur la propagation de la dévotion. Nous dirons comment. Ce sont :

a) Le récit de ce que l'on a appelé la grande apparition du Sacré-Cœur, celle qu'on date couramment du 16 juin 1675. Il fut écrit peu de temps après l'événement, sur l'ordre du P. de la Colombière. Celui-ci le transcrivit, pendant sa retraite de Londres, février 1677. La pièce ainsi transcrite fut publiée, avec les *Retraites* du Père, en 1684 ; elle a été reproduite par le P. Croiset, par le P. de Galliffet, on peut dire, par tous ceux qui ont écrit sur le Sacré-Cœur. Chose curieuse, le récit de la même apparition dans le *Mémoire* autographe de la Bienheureuse est à peu près textuellement identique, sauf à la fin, où la Bienheureuse abrège. Elle l'a sans doute recopié dans le volume imprimé. Il existe une copie de ces retraites et de la pièce annexe qui semble indépendante du texte imprimé. Le dernier éditeur du P. de la Colombière, *Œuvres complètes*, Grenoble, 1901, l'a prise pour son texte : il la suppose faite sur l'autographe du Père. La pièce annexe se trouve t. VI, p. 118. Le texte est celui de la tradition imprimée ; les différences sont minimes, sauf une : il y a *pécheur* pour *pécheresse* et *innocent* pour *innocente*, de sorte que rien ne

permet plus de savoir que le récit est d'une femme.

b) Un billet mystérieux où elle donne au Père une direction pour des cas difficiles dans lesquels il se trouvera. *Œuvres complètes* du Père de la Colombière, t. VI, p. 106. Cf. *Contemporaines*, t, Ier, p. 97 (128).

2. Les écrits où elle rendait compte à la Mère de Saumaise, sa Supérieure, des grâces reçues de 1672 à 1678. C'est ce que les éditeurs de 1867 appellent « le *Petit Mémoire des grâces reçues* ». Ces écrits sont dispersés dans les *Contemporaines*. On eût aimé à les voir réunis et donnés intégralement, comme aussi ceux marqués au n° 9.

3. Un mémoire sur sa vie, écrit entre 1685 et 1687, sur l'ordre de son directeur, le Père Rolin. Donné d'après l'autographe, t. II, p. 289 (337). C'est, avec les lettres, ce qui nous fait le mieux connaître Marguerite-Marie. Nous le citerons sous le titre : *Mémoire* ou *Mémoire autographe*.

4. A peu près 140 lettres ou fragments de lettres : à ses deux supérieures, la Mère de Saumaise et la Mère Greyfié ; à diverses religieuses de la Visitation ; à ses deux frères, le maire et le curé ; à un ou plusieurs jésuites (pour ne rien préjuger) ; à une religieuse ursuline ; à des personnes pieuses.

De plusieurs lettres on a encore les autographes ; du plus grand nombre on n'a que des copies ou des fragments. Dans le recueil de Paray, la lettre CXXXI (CXXXIII) ne semble pas être de la Bienheureuse. On en a publié l'autographe : ce n'est pas son écriture. La lettre CXXIII (CXXV) est un *avis* à une novice.

Le Père Croiset avait donné en 1691, dans son *Abrégé* de la vie de Marguerite-Marie, de longs et

nombreux extraits de lettres de la Bienheureuse, sans laisser voir à qui elles étaient écrites. Les *Contemporaines* s'y trompèrent, et en donnèrent plusieurs comme lettres au P. Rolin. Elles ont été suivies trop docilement. L'erreur a duré jusqu'à nos jours, et l'attribution a été généralisée. En 1888, la découverte du manuscrit d'Avignon a permis d'identifier le destinataire, qui était le P. Croiset lui-même, et a jeté du jour sur bien des points obscurs. Ce manuscrit n'est pas un autographe de la Bienheureuse. Mais il contient dix lettres copiées intégralement, sauf quelques omissions, que l'on a lieu de croire rares et sans importance. La copie, à en juger par la comparaison avec l'autographe d'une des lettres, la seconde, conservée à la Visitation de Bologne, est textuelle. Cette seconde lettre avait été publiée dès 1874 par le *Messager du Cœur de Jésus*, d'après le manuscrit de Bologne.

Les 10 lettres du manuscrit d'Avignon ont été publiées dans le *Messager* en 1889 et 1890, puis tirées à part sous le titre *Lettres inédites de la Bienheureuse Marguerite-Marie*, Toulouse, 1890.

Reste une lettre dont le Père Croiset cite, p. 57, un long fragment [1]. Et le contexte et le texte même semblent indiquer qu'elle est des dernières années de la Bienheureuse.

Serait-elle écrite au Père Croiset comme les autres ? En attendant des preuves pour ou contre, bien des indices rendent plausible l'affirmative. Si cela est, le recueil d'Avignon ne donnerait pas toutes les lettres au P. Croiset, et nous n'aurions,

1. Dans *Vie et Œuvres*, lettre CXXXII (CXXXIV) Cf. *Contemporaines*, t. I, p. 289 (319).

en fait de lettres de la Bienheureuse à des jésuites, que celles au P. Croiset.

Enfin le P. Letierce a publié en 1891 dans son *Etude sur le Sacré-Cœur*, t. II, p. 539, d'après un autographe conservé à Nancy, une lettre à une dame. Il croit que la Bienheureuse en a écrit beaucoup d'autres, et il espère que l'ère des trouvailles n'est pas close.

5. *Avis* de direction, et instructions spirituelles, la plupart à ses novices. On n'en a que quatre ou cinq autographes. Le reste a été édité sur des copies manuscrites.

6. Un petit *livret* de prières et de pratiques pieuses (presque toutes ayant rapport au Sacré-Cœur), écrit tout entier de la main de Marguerite-Marie : ce qui ne veut pas dire que toutes les prières soient de sa composition.

7. Prières et pratiques de la Bienheureuse dont il ne reste que des copies.

8. Quelques cantiques.

9. Quelques notes personnelles ; mais peu. Encore parmi celles-là, quelques-unes ont-elles été écrites « pour obéir ». Signalons :

a) Des notes de sa retraite de profession, novembre 1672, avec les résolutions « dictées » par Jésus, et l'offrande de tout son être, écrite de son sang. *Contemporaines*, t. I, p. 37 (68).

b) Notes de sa retraite de 1678. *Contemporaines*, t. I, p. 124 (154).

c) L'acte par lequel Jésus la constitue l'héritière de son Cœur, écrit de son sang, 31 décembre 1678, et autres notes. *Contemporaines*, t. I, p. 129 (159).

d) Notes de sa retraite de 1684, avec ses

résolutions. *Contemporaines*, t. I, p. 192 (221).

e) Vœu de perfection, avec les grâces qui suivirent, 31 octobre 1686. *Contemporaines*, t. I, p. 248 (276).

f) Notes de sa « retraite intérieure dans le sacré Cœur de J.-C. pour se préparer à paraître devant la Sainteté de Dieu ». *Contemporaines*, t. I, p. 296 (323). Cette « retraite intérieure » fut de 40 jours, à partir du 22 juillet 1690 ; mais les notes ne vont pas au delà du second jour.

10. Divers fragments recueillis par les *Contemporaines*, sans autre indication que celle qui assure l'authenticité.

11. La petite consécration qu'elle joignait parfois à ses lettres. Il nous en reste deux autographes, avec quelques mots seulement de différence. Lettre XLIX (L), t. II, p. 98 (135). Cf. Lettre XLVIII, t. II, p. 96 (133).

12. Une prière au P. de la Colombière, écrite de sa main sur une image, trouvée en 1894. Facsimile dans *Le Règne du Cœur de Jésus*, 2e édition, Paris, 1899, t. I, p. 5.

13. Des litanies latines de sainte Chantal, écrites de la main de la Bienheureuse. Voir *ibid*. t. IV, p. 496.

II

Fidélité de la transmission.

Habitude de remanier les textes. Les autographes. Retouches des copistes ou des éditeurs. Fidélité suffisante et authenticité, sauf détail d'expression. Le ton de Marguerite-Marie.

Les éditrices de Paray ont reproduit avec soin (sauf légères erreurs de détail) les autographes,

quand ils sont connus [1]. Pour le reste, elles ont dû s'en rapporter aux textes imprimés ou aux copies manuscrites.

Le P. de Galliffet avait publié le *Mémoire* de la Bienheureuse ; Languet avait donné beaucoup de textes fournis par les *Contemporaines ;* Croiset avait inséré dans son *Abrégé* de longs fragments de lettres ; les éditeurs du P. de la Colombière avaient joint aux notes de retraite un billet de la Bienheureuse, et le récit de la grande apparition, que le Père avait transcrit. Mais en ces temps-là l'idée ne fût venue à personne de donner tels quels les écrits de la Bienheureuse, avec leurs incorrections et leur manque de tenue littéraire. Tous retouchèrent les textes qu'ils éditaient. On retouchait même en copiant : les *Contemporaines* faisaient la toilette aux textes qu'elles transcrivaient pour leurs sœurs ou pour Mgr Languet, comme Mgr Languet le faisait en vue du public.

1. Voici, en attendant des découvertes ou des précisions nouvelles, une liste des autographes reconnus :

Le *Mémoire,* ci-dessus, n° 3 ; *Livret* de Paray, n° 6 ; les 17 *lettres* à la Mère de Soudeilles, celle à la Sœur Payelle (2e édition, lettre XII), les 15 à la Sœur de la Barge, 2 de celles à la Mère de Saumaise (lettre LIX et CXVII, 2e édition, LX et CXIX), les 2 à Sœur de Thélis, les 4 à la Mère Dubuysson, la seconde des 10 au P. Croiset (2e édition, lettre C) celle qu'a éditée le P. Letierce, ci-dessus n° 4 ; les *avis* XVIII, XIX (tel qu'il est donné dans la seconde édition), XXVII (tel qu'il existe à Annecy, notablement différent de l'imprimé), XLVII de la seconde édition. LVII (2e édition, LVIII) ; parmi les *écrits divers, Les demeures dans le Sacré-Cœur* (autographe d'Annecy, différent de la pièce analogue, contenue dans le livret autographe de Paray) ; les deux petites consécrations ci-dessus, n° 11 ; la prière au P. de la Colombière, ci-dessus, n° 12 ; les litanies de sainte Chantal, n° 13. En tout, 54 pièces — Je dois plusieurs des indications qui précèdent à l'obligeance de M. A. Hamon, qui a si bien étudié toutes ces questions.

Quand ce n'était pas inconscient, on arrangeait comme d'instinct [1].

C'est ce que montre la comparaison des textes imprimés avec les autographes. C'est ce que montre aussi la comparaison des textes imprimés entre eux : pas deux ne se ressemblent exactement.

En revanche, cette comparaison nous prouve que les retouches n'ont été que de forme. Il y a eu des suppressions regrettables, et il y a eu de violentes dissections de pièces qui faisaient un tout, des transpositions malheureuses. Mais la pensée n'a pas été faussée. On n'a guère fait que des retouches grammaticales, avec çà et là quelques retouches de style.

Pour les lettres au P. Croiset, le manuscrit d'Avignon est fidèle, sauf quelques suppressions. Entre autres garanties, nous avons la collation avec l'autographe, pour la seconde lettre. L'édition de Toulouse n'est pas parfaite. Mais, en somme, elle

1. Un trait, raconté par la Mère de Saumaise, nous fait saisir sur le vif avec quel sans-gêne inconscient on y allait en copiant les textes : « Notre-Seigneur lui fit voir un jour les croix et les peines intérieures que le P. de la Colombière souffrait dans le pays où ses Supérieurs l'avaient envoyé. Ce qu'elle vint nous dire, en nous présentant un billet pour le lui faire tenir : lequel contenait des choses très consolantes que Jésus-Christ lui avait dictées. Comme je reçus, quelque temps après, des lettres de ce grand serviteur de Dieu, je connus par les demandes qu'il faisait, qu'il avait besoin qu'on priât pour lui, ce qui pouvait être quelque chose des connaissances que cette vertueuse Sœur avait eues. Ce qui m'obligea de lui envoyer le dit billet, lequel je copiai, sans en avoir rien fait connaître à qui que ce fût. Néanmoins elle vint nous trouver, dit qu'en le copiant j'y avais changé quelque chose, et que Notre-Seigneur ne le voulait que comme il le lui avait fait écrire. Et comme je voulus le relire, pour voir ce que j'y avais changé, je trouvai que j'y avais mis quelques paroles, lesquelles, quoique assez semblables, avaient pourtant bien moins de force. » *Contemp.* t. I, p. 116 (146).

nous donne le texte du manuscrit. Quand elle s'en écarte, elle l'indique assez souvent par des italiques (que nous respecterons) ; mais elle ne le fait pas toujours.

La lettre CXXXII (CXXXIV) éveille plus d'inquiétude. Le style est d'une fermeté toute virile : le ton, d'une assurance et d'une décision rares chez la Bienheureuse ; le développement, d'une suite et d'une poussée tout oratoires. Tout cela, et d'autres traits encore, fait penser au P. de la Colombière. De plus, il y a entre les diverses recensions, avec quelques différences de mots, une différence dans l'ordre des paragraphes. A tout cela se joint le vague dans la désignation du destinataire. Si bien qu'on se demande si nous n'avons pas là un écho, visiblement fidèle par ailleurs, de la Bienheureuse Marguerite-Marie, plutôt que le son même de sa voix. On voudrait presque retrouver là cette lettre que le P. de la Colombière dit avoir écrite à l'un de ses amis de France, pour lui recommander cette aimable dévotion et pour le pousser à s'en faire l'apôtre. C'est de ce ton qu'il a dû lui parler. Mais les promesses sont d'une ampleur et d'une précision qu'elles n'ont pas chez la Bienheureuse avant les dernières années de sa vie. De plus, l'affirmation du P. Croiset, attribuant cette lettre à Marguerite-Marie, est trop précise pour permettre le doute. Il est évident, en toute hypothèse, que les choses exprimées, que les expressions mêmes, dans l'ensemble, sont de la Bienheureuse.

Cette conclusion, qui s'impose pour la plus douteuse des pièces que nous mettent en main les éditrices de Paray, sauf l'exception signalée,

lettre CXXXI (CXXXIII), s'impose, à plus forte raison, pour tout le reste. Nous avons dans les écrits édités de Marguerite-Marie sa pensée toujours, et, sauf détails secondaires, ses propres expressions [1].

Sans faire tant de critique, il suffit de lire pour en être convaincu. Il y a là des choses qui ne s'inventent ni ne s'imitent. Tout lecteur non prévenu est envahi par cette onction pénétrante et suave de l'ardente charité du Sauveur, que Marguerite-Marie, au nom de Jésus lui-même, promettait aux apôtres de son Sacré-Cœur. C'est une des raisons pour lesquelles nous la citerons si largement. Aussi bien à qui demanderions-nous le récit de ces expériences intimes, sinon à celle qui les a éprouvées ? Qui peut mieux nous renseigner sur la dévotion au Sacré-Cœur que celle qui l'a apprise de Jésus, qui l'a vécue dans sa plénitude, qui a reçu mission de la propager ?

1. Sur cette question des textes, voir l'article de M. A. Hamon, *Les vies de la Bienheureuse Marguerite-Marie*, déjà cité.

CHAPITRE II

LES GRANDES APPARITIONS

Les visions de Marguerite-Marie ne se comptent pas [1].

Dans plusieurs, il y a des traits utiles pour connaître la dévotion au Sacré-Cœur : nous nous en servirons à l'occasion. Mais ce n'est pas la dévotion privée de Marguerite-Marie que nous étudions principalement, ni ses relations personnelles avec le Sacré-Cœur. Aussi arrivons-nous d'emblée aux grandes révélations qui lui étaient faites en vue du culte public que Notre-Seigneur voulait établir par son entremise.

I

Première des grandes apparitions

(27 décembre, très probablement 1673).

Les secrets du Sacré-Cœur dévoilés. Le Sacré-Cœur, passionné d'amour pour les hommes, veut se manifester et leur ouvrir ses trésors. La disciple et l'évangéliste du Sacré-Cœur.

Marguerite-Marie, dans sa lettre au P. Croiset, datée du 3 novembre 1689, signale comme « première grâce spéciale » ayant un rapport direct à sa mission et au culte du Sacré-Cœur, celle du jour

1. Voir une liste dans *Le règne du Cœur de Jésus*, t. v, p. 274. Cette liste comprend 92 numéros.

de saint Jean l'Évangéliste. Elle ne dit pas la date, mais ce dut être en 1673. Comme sainte Gertrude à pareil jour, elle fut admise à « reposer plusieurs heures sur cette sacrée poitrine » et reçut « de cet aimable Cœur des grâces, dont le souvenir, dit-elle, me met hors de moi-même. » Elle ajoute qu'elle ne croit pas « nécessaire de les spécifier [1]. » Mais elle en a gardé « le souvenir et l'impression » très vive. Elle en parle aussi dans une lettre à la Mère de Saumaise, écrite en janvier 1689 : « Ce divin Époux, dit-elle, me fit la grâce incompréhensible de me faire reposer sur son sein avec son bien-aimé disciple et de me donner son cœur, sa croix et son amour [2]. » Mais nous avons mieux que ces allusions et ces impressions personnelles, où rien n'indiquerait une mission spéciale. Le *Mémoire*, écrit par ordre du P. Rolin, donne quelques détails précis.

C'était devant le Saint-Sacrement. Notre-Seigneur la « fit reposer longtemps sur sa divine poitrine ; » il lui « découvrit les merveilles de son amour et les secrets inexplicables de son sacré Cœur », qu'il lui avait, dit-elle, « tenus cachés jusqu'alors. » Il lui « ouvrit son Cœur », et lui dit : « Mon divin Cœur est si passionné d'amour pour les hommes, et pour toi en particulier, que ne pouvant plus contenir en lui-même les flammes de son ardente charité, il faut qu'il les répande par ton moyen, et qu'il se manifeste à eux pour les enrichir de ses précieux trésors. » Il y a là tout ce qu'il faut « pour les retirer de l'abîme de perdition. » « Je t'ai choisie, ajouta-t-il, comme un abîme d'in-

1. *Lettres inédites*, lettre IV, p. 141.
2. Lettre XCIII, dans *Vie et Œuvres*, t. II, p. 187 (222).

dignité et d'ignorance pour l'accomplissement de ce grand dessein, afin que tout soit fait par moi. » Suit une de ces scènes symboliques fréquentes dans la vie des saints. Jésus prit le cœur de sa servante et « le mit dans le sien adorable. » Il l'en retira « comme une flamme ardente en forme de cœur » et le remit en place, ajoutant : « Jusqu'à présent, tu n'as pris que le nom de mon esclave ; je te donne celui de la disciple bien-aimée de mon Sacré-Cœur [1]. »

Ainsi le Sacré-Cœur se découvre, il se montre passionné d'amour pour les hommes ; il veut se manifester à eux et les enrichir de ses trésors de sanctification et de salut. Marguerite-Marie est l'instrument qu'il a choisi pour ses desseins.

II

Seconde grande apparition

(1673 ou 1674).

L'image symbolique; dernier effort de l'amour : rédemption amoureuse par le Sacré-Cœur ; mission de Marguerite-Marie.

Après avoir dit au P. Croiset, dans la lettre citée, qu'elle ne croit pas nécessaire de rien spécifier, Marguerite-Marie ajoute aussitôt : « Après cela, ce divin Cœur me fut présenté, » etc. Suit une description détaillée et le récit d'une vision. On s'est demandé s'il y avait là une scène distincte de la précédente, ou seulement des détails nouveaux sur la même scène. Les vraisemblances

1. *Mémoire*, dans *Vie et Œuvres*, t. II, p. 325 (2e édition, 379).

sont pour une scène distincte, puisque ici la Bienheureuse spécifie, et que les circonstances sont tout autres [1]. Mais peu importe le temps, pourvu qu'on remarque la progression dans la manifestation du Sacré-Cœur.

Nous avons maintenant une vision symbolique du cœur lui-même, en dehors du corps, qui n'apparaît pas. Il était « comme dans un trône de flamme, plus rayonnant qu'un soleil et transparent comme un cristal, avec sa plaie adorable. Il était environné d'une couronne d'épines » et surmonté d'une croix. Après avoir expliqué le symbolisme des épines et de la croix, la Bienheureuse ajoute : « Il me fit voir que l'ardent désir qu'il avait d'être aimé des hommes et de les retirer de la voie de perdition où Satan les précipite en foule, lui avait fait former ce dessein de manifester son Cœur aux hommes avec tous les trésors d'amour, de miséricorde, de grâce, de sanctification et de salut qu'il contenait. » Pour avoir part « à ces divins trésors du cœur de Dieu », que faut-il ? « L'honorer sous la figure de ce cœur de chair. » Suivent des promesses de grâces et de bénédictions pour ceux qui rendraient honneur à l'image même de ce Sacré-Cœur. « Cette dévotion, reprend la Bienheureuse en rapportant les paroles de Notre-Seigneur, était comme un dernier effort de son amour qui voulait favoriser les hommes en ces derniers siècles » d'une sorte de « rédemption amoureuse, pour les retirer de l'empire de Satan »

1. Avec le texte tel que l'avait arrangé le P. Croiset dans son *Abrégé*, p. 45, il est impossible de séparer les deux scènes. Le texte vrai laisse plus de latitude, et il est curieux que le P. Letierce, t. I, p. 167, s'appuie précisément sur les découvertes nouvelles pour ne pas les séparer.

et « pour nous mettre sous la douce liberté de l'empire de son amour. » — « Voilà, conclut Notre-Seigneur, les desseins pour lesquels je t'ai choisie [1]. »

Nous n'avons pas seulement ici le Sacré-Cœur découvert ; il y a le désir d'un culte spécial nettement manifesté, avec promesses magnifiques pour une des formes de ce culte (l'honneur rendu à l'image) ; il y a le but de Jésus indiqué, avec la mission de Marguerite-Marie annoncée et spécifiée. Tout cela va se préciser de plus en plus.

III

Troisième grande apparition

(probablement en 1674).

Le Sacré-Cœur rayonnant d'amour ; culte d'amour réparateur : communion fréquente, communion des premiers vendredis, heure sainte.

Jusqu'à présent, les grandes apparitions nous ont montré le Sacré-Cœur plein d'amour, plein de grâces, qu'il ne veut que répandre, appelant un culte d'amour et d'honneurs. Nous allons voir cet amour comme méconnu, appelant un culte d'amour réparateur. C'est encore par le *Mémoire* que nous connaissons cette nouvelle apparition.

Nulle date. Mais le contexte semble indiquer un premier vendredi du mois, et il est dit expressément que le Saint-Sacrement était exposé. Quelques auteurs la mettent un jour dans l'Octave du Saint-Sacrement, d'autres un 2 juillet, fête de la Visitation, 1674. Je ne sais s'ils sont arrivés là

1. *Lettres inédites*, lettre IV, p. 141-142.

en tenant compte des deux données indiquées, en même temps que des usages de la Visitation. De notre point de vue, la date précise importe peu.

Un jour donc que le Saint-Sacrement était exposé, Notre-Seigneur se présenta à elle « tout éclatant de gloire, avec ses cinq plaies brillantes comme cinq soleils... De cette sacrée humanité sortaient des flammes de toutes parts, mais surtout de son adorable poitrine, qui ressemblait à une fournaise. » La poitrine s'ouvrit, laissant à découvert le « tout aimant et tout aimable Cœur, qui était la vive source de ces flammes. » Notre-Seigneur lui fit voir « les merveilles inexplicables de son pur amour, et jusqu'à quel excès il l'avait porté, d'aimer les hommes. » Mais il n'en recevait en retour « que des ingratitudes et méconnaissances. » Et cela, lui dit le divin Maître, lui était beaucoup plus sensible que tout ce qu'il avait souffert en sa passion : « d'autant, ajouta-t-il, que s'ils me rendaient quelque retour d'amour, j'estimerais peu tout ce que j'ai fait pour eux, et voudrais, s'il se pouvait, en faire davantage ; mais ils n'ont que des froideurs et des rebuts de tous mes empressements à leur faire du bien. »

Cet amour méconnu demande réparation. Il la demande d'abord à sa servante bien-aimée. Toi, du moins, « donne-moi ce plaisir de suppléer à leur ingratitude, autant que tu en pourras être capable. » Humblement elle lui remontrait son impuissance. « Tiens, lui dit-il, voilà de quoi suppléer à tout ce qui te manque. » Ce disant, il entr'ouvrait son cœur, et « il en sortit une flamme si ardente » qu'elle pensa en être consumée. Ne la pouvant soutenir, elle lui demanda d'avoir pitié

de sa faiblesse. « Je serai ta force », lui dit-il. Alors il lui indique des pratiques précises à faire en cet esprit d'amour réparateur. « Premièrement, tu me recevras dans le Saint-Sacrement autant que l'obéissance te le voudra permettre ; tu communieras de plus tous les premiers vendredis de chaque mois. » Enfin Notre-Seigneur veut qu'elle ait part, toutes les nuits du jeudi au vendredi, à la mortelle tristesse qu'il sentit au Jardin des Olives. « Pour m'accompagner dans cette humble prière que je présentai alors à mon Père parmi toutes mes angoisses, tu te lèveras entre onze heures et minuit, pour te prosterner pendant une heure avec moi la face contre terre, tant pour apaiser la divine colère en demandant miséricorde pour les pécheurs, que pour adoucir en quelque façon l'amertume que je sentais de l'abandon de mes apôtres... Et pendant cette heure tu feras ce que je t'enseignerai [1]. »

Ici, on le voit, la dévotion se dessine comme un amour de réparation envers l'amour méconnu, comme un amour de compassion affectueuse à l'amour souffrant, et aussi, en quelque sorte, comme un amour d'union à Jésus victime pour l'amour des hommes, demandant pour eux pitié et pardon. Notre-Seigneur ne fait ici la demande qu'à Marguerite-Marie. Mais ces pratiques, de la communion fréquente en esprit d'amour et de réparation, de la communion des premiers vendredis ou *communion réparatrice*, de la veillée au Jardin ou *heure sainte*, se sont généralisées dès les débuts, comme répondant à l'esprit de la dévotion. Nous les retrouverons sur notre route. Notre-Sei-

1. *Mémoire*, dans *Vie et Œuvres*, t. II, p. 327-328 (381-382).

gneur va d'ailleurs généraliser lui-même et préciser encore.

IV

La grande apparition

(dans l'octave du Saint-Sacrement, 1675).

« Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes. » Une fête de réparation. Le P. de la Colombière.

Nous arrivons à ce qu'on peut appeler la grande apparition parmi les grandes apparitions. Le P. de la Colombière, qui y était intéressé, en eut connaissance dès les premiers jours qui suivirent l'événement, et en fit écrire le récit par la Bienheureuse. C'est ce récit qui, transcrit par lui dans sa retraite de Londres, février 1677, fut publié avec le journal de ses retraites spirituelles, et livra au public le secret des apparitions, sans désigner d'ailleurs aux non-initiés ni le monastère, ni la voyante. C'est ce même récit qu'on retrouve avec quelques légères variantes dans le *Mémoire* autographe, transcrit, sans doute, par la Bienheureuse sur l'imprimé du P. de la Colombière.

Elle eut lieu dans l'octave du Saint-Sacrement. L'année n'est pas indiquée. Mais comme le P. de la Colombière était à Paray, ce ne peut être qu'en 1675 ou 1676. Tout indique 1675, date donnée par les contemporaines [1]. Comme d'ailleurs on peut croire, sans raison décisive cependant, qu'elle eut lieu le dimanche, on peut la dater, comme on fait souvent, du 16 juin 1675. Voici le récit, tel qu'il est dans le *Mémoire autographe*.

1. *Vie et Œuvres*, t. I, p. 94 (2e édition, p. 125).

Elle était devant le Saint-Sacrement, et Dieu la comblait « des grâces excessives de son amour ». Comme elle désirait « lui rendre amour pour amour » pour le payer de « quelque retour », il lui dit : « Tu ne peux m'en rendre un plus grand qu'en faisant ce que je t'ai déjà tant de fois demandé. » A quoi au juste font allusion ces paroles, rien ne l'indique nettement. On devine qu'il s'agit de répondre aux intentions du Maître, en établissant le culte du Sacré-Cœur ; peut-être est-il question, plus au précis, de s'ouvrir à sa supérieure ou à son directeur des intentions du Sauveur à ce sujet. Notre-Seigneur va, du reste, manifester nettement ce qu'il désire. Lui découvrant son cœur, il lui dit : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consommer pour leur témoigner son amour. Et pour reconaissance, je ne reçois de la plupart que des ingratitudes par leurs irrévérences et leurs sacrilèges, et par les froideurs et les mépris qu'ils ont pour moi dans ce sacrement d'amour. Mais ce qui m'est encore le plus sensible est que ce sont des cœurs qui me sont consacrés qui en usent ainsi [1]. »

Jusqu'à présent, rien de bien nouveau dans cette apparition, sauf cependant la mention spéciale des outrages reçus dans l'Eucharistie. Ce qui suit l'est tout à fait.

Notre-Seigneur ajoute : « C'est pour cela que je te demande que le premier vendredi d'après l'octave du Saint-Sacrement soit dédié à une fête

1. Dans le texte transcrit par le P. de la Colombière, il y a : « Mais ce qui est encore plus rebutant, c'est que ce sont des cœurs qui me sont consacrés ! » Ce qui est autrement vif. Il est curieux que la Bienheureuse ait adouci elle-même.

particulière, pour honorer mon Cœur, en communiant ce jour-là, et en lui faisant réparation d'honneur par une amende honorable, pour *réparer* les indignités qu'il a reçues pendant le temps qu'il a été exposé sur les autels. » Notre-Seigneur demande donc un culte public, qui ait sa fête, et qui ait ses pratiques déterminées. « Je te promets, ajouta-t-il, que mon Cœur se dilatera pour répandre avec abondance les influences de son divin amour sur ceux qui lui rendront cet honneur et qui procureront qu'il lui soit rendu [1]. »

Mais le moyen d'établir cette fête ? C'est la troisième phase de l'apparition. Dans son *Mémoire*, la Bienheureuse abrège un peu. Dans le récit écrit pour le P. de la Colombière, la scène est très vivante : « Mais, mon Seigneur, à qui vous adressez-vous ? » Et elle insiste sur son indignité de « chétive créature et pauvre pécheresse. » « Hé ! pauvre innocente que tu es, lui dit Notre-Seigneur, ne sais-tu pas que je me sers des sujets les plus faibles pour confondre les forts ? » — « Donnez-moi donc, lui dit-elle, le moyen de faire ce que vous me commandez. — Adresse-toi à mon serviteur (Jésus désigna le P. de la Colombière, qui était alors supérieur de la petite résidence des jésuites à Paray), et lui dis de ma part de faire son possible pour établir cette dévotion et donner ce plaisir à mon divin Cœur. » Notre-Seigneur ajouta que les difficultés ne manqueraient pas ; « mais il doit savoir que celui-là est tout-puissant qui se défie de

1. *Mémoire*, dans *Vie et Œuvres*, t. II, p. 355 (2e édition, p. 413). Dans le premier récit, il n'y a pas : *et qui procureront qu'il lui soit rendu*. Ce n'est guère qu'à partir de 1685 que la Bienheureuse a eu l'attention attirée sur l'apostolat du Sacré-Cœur.

soi-même, pour se confier uniquement en moi. »

Avec cette apparition, la dévotion entre dans une phase nouvelle, et cela de deux façons. D'abord Notre-Seigneur demande un culte public, en particulier l'établissement d'une fête. Puis, les desseins de Jésus se manifestent au dehors. Jusque-là, Marguerite-Marie en disait ou écrivait quelque chose pour sa supérieure et pour ceux que celle-ci voulut consulter ; mais très discrètement, comme on le voit par les notes remises à la Mère de Saumaise et conservées par celle-ci. La communication faite au P. de la Colombière fut pleine et nette. Et dès lors, comme nous le verrons plus loin, les desseins de Notre-Seigneur entrèrent en voie d'exécution : la dévotion commença de se propager.

V

Le message pour le roi

(1689).

Le Sacré-Cœur honoré dans le palais des rois; son image sur l'étendard royal; un édifice en son honneur, et un hommage solennel. Perspectives d'avenir.

Avec ces trois ou quatre grandes apparitions, la dévotion au Sacré-Cœur est constituée en elle-même. Il ne reste qu'à la propager et à l'établir. Nous verrons comment cela se fit petitement et peu à peu durant les 15 années que vécut encore Marguerite-Marie. Pendant 13 ou 14 ans, il ne semble pas qu'il y ait eu de révélations nouvelles (à part les promesses, dont nous parlerons). Mais, en 1689, de nouveaux horizons s'ouvrent. Jésus

veut que la nouvelle dévotion soit proposée au roi ; que Louis XIV se consacre au Sacré-Cœur ; qu'il l'honore publiquement, qu'il lui bâtisse une chapelle, et qu'il fasse mettre son image dans les armes royales et sur les étendards.

De ce nouveau désir du Sacré-Cœur, la Bienheureuse ose à peine parler, même à sa confidente intime, la Mère de Saumaise, tant cela dépasse les possibilités humaines. Elle s'exécute pourtant, suivant le mouvement qui lui en est donné. C'est le 17 juin 1689, vendredi après l'octave du Saint-Sacrement (aujourd'hui fête du Sacré-Cœur).

Dans quelles circonstances précises lui a été faite cette nouvelle révélation ? Elle ne le dit pas. Mais encore sous l'influence des lumières reçues, elle écrit : « Il règnera, cet aimable Cœur, malgré Satan et ses suppôts. » Et après avoir dit les grâces réservées à la Visitation et les desseins miséricordieux du Sacré-Cœur pour le salut des âmes, elle ajoute qu'il «a encore de plus grands desseins, qui ne peuvent être exécutés que par sa toute-puissance qui peut tout ce qu'elle veut » ; il désire « entrer avec pompe et magnificence dans la maison des princes et des rois, pour y être honoré autant qu'il y a été outragé, méprisé et humilié en sa passion. » Il faut qu'il ait autant de joie « de voir les grands de la terre abaissés et humiliés devant lui, comme il a senti d'amertume de se voir anéanti à leurs pieds. » Elle a entendu sur ce sujet des paroles précises, destinées au roi : « Fais savoir au fils aîné de mon sacré Cœur... que, comme sa naissance temporelle a été obtenue par la dévotion aux mérites de ma sainte enfance, de même il obtiendra sa naissance de grâce et de gloire éter-

nelle par la consécration qu'il fera de lui-même à mon Cœur adorable, qui veut triompher du sien, et par son entremise de celui des grands de la terre. » Ici le message se précise : « Il veut régner dans son palais, être peint dans ses étendards, et gravé dans ses armes [1]. » — « Vous aurez sujet de rire, ma bonne Mère, ajoute la Bienheureuse, de ma simplicité à vous dire tout cela ; mais je suis le mouvement qui m'en est donné, au même instant. » Elle finit en demandant le secret.

Mais le secret ne saurait être que relatif, puisqu'il y a un message à transmettre. Elle y revient donc (en août 1689 ?) et précise quelques points. « Le Père éternel voulant réparer les amertumes et angoisses que l'adorable Cœur de son divin Fils a reçues dans la maison des princes de la terre, parmi les humiliations et les outrages de sa passion, veut établir son empire dans le cœur [2] de notre grand monarque. » On voit que le ton s'élève avec le sujet. Dieu veut donc se servir du roi « pour l'exécution de ce dessein ». Qu'y a-t-il à faire ? « Un édifice où serait le tableau de ce divin Cœur, pour y recevoir la consécration et les hommages du roi et de toute la cour » ; le Sacré-Cœur a choisi le roi « comme son fidèle ami pour faire autoriser la messe en son honneur par le Saint-Siège apostolique, et en obtenir tous les autres privilèges, qui doivent accompagner la dévotion de ce divin Cœur. » En retour de ce service, il fait au monarque de magnifiques promesses de biens temporels et spirituels, pour ici-bas et pour là haut. « Heureux

1. Lettre XCVIII, *Vie et Œuvres,* t. II, p. 200 (2e édition, lettre XCVII, p. 234).

2. Peut-être faut-il lire : *dans la cour.* Voir Hamon, p. 435.

donc, conclut-elle, s'il prend goût à cette dévotion, qui lui établira un règne éternel d'honneur et de gloire dans ce sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, lequel prendra soin de l'élever et le rendre grand dans le ciel devant son Père, autant que ce grand monarque en prendra de relever devant les hommes les opprobres et anéantissements que ce divin Cœur y a soufferts. »

Mais comment faire arriver le message au roi ? Dieu compte pour cela sur le P. de la Chaise. Celui-ci n'aura « jamais fait d'action plus utile à la gloire de Dieu ni plus salutaire à son âme, et dont il soit mieux récompensé, ct toute sa sainte congrégation. » L'entreprise est difficile. « Mais Dieu est au-dessus de tout. » Mère de Saumaise avait émis l'idée d'en écrire à la supérieure de Chaillot. Celle-ci pouvait facilement amorcer la chose. L'idée est approuvée [1].

Un peu plus tard, 15 septembre 1689, elle en écrit encore au P. Croiset ; mais comme elle ne s'est pas encore ouverte à lui de ses visions, elle se contente de lancer l'idée, et tout en disant qu'il faut « laisser agir la puissance de cet adorable Cœur », elle essaie de mettre son correspondant en quête de moyens pratiques [2].

La démarche, on le sait, ou ne fut pas faite, ou n'eut pas de suite auprès de Louis XIV. Mais l'idée n'est pas morte. Et les dévots du Sacré-Cœur gardent l'espoir qu'un jour se réaliseront les desseins du cœur de Jésus. La basilique de Mont-

1. Lettre CIV, *Vie et Œuvres*, t. II, p. 212 (2e édition, p. 260).

2. *Lettres inédites*, lettre III, p. 122, 123, 131. M. Hamon, p. 435, croit que la lettre CIV de *Vie et Œuvres*, citée ci-dessus, doit être postérieure à celle-ci.

martre, l'étendard de Patay, la consécration de 1873, à Paray-le-Monial, sont pour eux, en même temps qu'un commencement de réalisation, une promesse d'avenir. La demande du Sacré-Cœur à Louis XIV n'est pas pour eux un simple fait historique : ils la regardent comme toujours actuelle, comme toujours à réaliser. Il faut se rappeler cela pour comprendre l'histoire de la dévotion dans le passé ; se le rappeler aussi pour s'expliquer son caractère social dans le présent et ses perspectives d'avenir.

VI

Vision du 2 juillet 1688.

Mission confiée aux religieuses de la Visitation et à la Compagnie de Jésus.

Pour réaliser les desseins du Sacré-Cœur, il fallait des instruments. Notre-Seigneur avait choisi pour commencer une visitandine et un jésuite ; il voulut que les visitandines et les jésuites fussent, comme d'office, les apôtres de la nouvelle dévotion. Sans exclure aucune bonne volonté, en faisant appel à tous, il donna commission à quelques-uns d'y travailler spécialement ; il leur en fit un devoir de vocation, leur promettant, s'ils étaient fidèles à leur mission, une plus large part des trésors renfermés dans le Sacré-Cœur.

Le choix divin était comme annoncé d'avance, et l'on en a recueilli après coup mille indices dans le passé. Mais rien n'est clair comme les paroles de la Bienheureuse. Sans nous arrêter ici aux préliminaires, arrivons au principal.

C'était le jour de la Visitation, 2 juillet 1688. Marguerite-Marie avait le bonheur de passer toute la journée devant le Saint-Sacrement, et son Souverain, comme elle dit, « daigna bien gratifier sa chétive esclave de plusieurs grâces particulières de son Cœur amoureux. » Il lui fut représenté « un lieu fort éminent, spacieux et admirable en sa beauté, au centre duquel il y avait un trône de flammes. » Elle y vit « l'aimable Cœur de Jésus avec sa plaie. » Cette plaie « jetait des rayons si ardents et lumineux que tout le lieu en était éclairé et échauffé. » Cette fois-ci, le Sacré-Cœur n'est pas là tout seul. La très sainte Vierge était d'un côté, de l'autre saint François de Sales « avec le saint Père de la Colombière. » Puis les filles de la Visitation, « leurs bons anges à leur côté, qui tenaient chacun un cœur en main, » évidemment les cœurs de leurs protégées. « La sainte Vierge, dit la voyante, nous invitait par ces paroles maternelles : « Venez, mes filles bien-aimées, approchez-vous, car je veux .vous rendre dépositaires de ce précieux trésor. » Suivent quelques développements, d'où il ressort nettement que le cœur de Jésus c'est tout Jésus, et que le don du cœur c'est le don de Jésus avec tout son amour, tous ses mérites et toutes ses richesses. « Cette reine de bonté, continuant de parler aux filles de la Visitation, leur dit en leur montrant ce divin Cœur : Voilà ce divin trésor qui vous est particulièrement manifesté. » Jésus aime leur institut « comme son cher Benjamin », et « le veut avantager de cette possession par dessus les autres ». Mais elles ne l'ont pas pour elles seules ; il faut « qu'elles distribuent cette précieuse monnaie ». Qu'elles tâchent

« d'en enrichir le monde, sans craindre qu'il défaille; car plus elles y prendront, plus il y aura à prendre. » Voilà le lot des visitandines, voilà leur mission, nettement indiquée par leur aimable Mère et Médiatrice.

« Cette Mère de bonté » se tourna ensuite vers « le Père de la Colombière » et lui dit : « Et vous, fidèle serviteur de mon divin Fils, vous avez grande part à ce précieux trésor ; car s'il est donné aux filles de la Visitation de le faire connaître, aimer et distribuer aux autres, il est réservé aux Pères de la Compagnie d'en faire voir et connaître l'utilité et la valeur, afin qu'on en profite en le recevant avec le respect et la reconnaissance dus à un si grand bienfait. »

Bref, comme les visitandines doivent continuer Marguerite-Marie, les jésuites doivent continuer le P. de la Colombière. Ils seront récompensés comme lui. Car « à mesure qu'ils lui feront ce plaisir, ce divin Cœur, source de bénédictions et de grâces, les répandra si abondamment sur les fonctions de leur ministère, qu'ils produiront des fruits au-delà de leurs travaux et de leurs espérances, et même pour le salut et la perfection de chacun d'eux en particulier. »

La scène se termine par un discours exquis de saint François de Sales. Il invite ses filles à venir « puiser dans la source de bénédiction les eaux du salut », et il leur explique comment la nouvelle dévotion, loin d'être contraire à leurs constitutions, qui elles-mêmes sont sorties de ce divin cœur, leur présente, au contraire, un moyen facile de s'acquitter parfaitement de ce qui leur est enjoint dans le premier article de leur directoire,

lequel contient en substance toute la perfection de leur Institut : *Que toute leur vie et exercices soient pour s'unir avec Dieu.* « Il faut pour cela, leur dit-il, que ce Cœur soit la vie qui nous anime, son amour notre exercice continuel, qui seul peut nous unir à Dieu, *pour aider par prières et bons exemples la sainte Eglise et le salut du prochain.* Et pour cela nous prierons dans le Cœur et par le Cœur de Jésus, qui se veut rendre tout de nouveau médiateur entre Dieu et les hommes. *Nos bons exemples* seront de vivre conformément aux maximes et vertus de ce divin cœur, et *nous aiderons au salut du prochain* en leur distribuant cette sainte dévotion. Nous tâcherons *de répandre la bonne odeur du sacré Cœur de Jésus-Christ dans celui des fidèles,* afin que nous soyons la joie et la couronne de cet aimable Cœur [1]. »

Idées analogues, mais d'après des lumières nouvelles, dans une autre lettre à la Mère de Saumaise, le 17 juin 1689. C'était le vendredi après l'octave du Saint-Sacrement. Marguerite-Marie a vu la dévotion du divin cœur « comme un bel arbre destiné de toute éternité » à la Visitation, afin que chaque maison « en pût cueillir les fruits à son gré et selon son goût. » Ce sont « des fruits de vie et de salut éternel. » Mais ces fruits ne sont pas pour les visitandines seules : elles doivent les distribuer « à tous ceux qui désireront en manger, sans crainte qu'il leur manque [2]. »

Suit le message pour le roi, dont il a déjà été question. Marguerite-Marie passe de là aux jésuites,

1. Lettre LXXXV (LXXXVI). *Vie et Œuvres*, t. II, p. 167-169 (204-206).

2. Lettre XCVIII (XCVII), *Vie et Œuvres*, t. II, p. 198 (232).

dont la mission se présente toujours à elle comme complétant celle de la Visitation. Elle rattache cette mission aux prières du P. de la Colombière, comme elle rattache celle des visitandines à saint François de Sales [1]. Grâce à lui, la Compagnie de Jésus sera gratifiée, avec la Visitation « de toutes les grâces et privilèges particuliers de la dévotion du Sacré-Cœur. » Ce divin cœur leur promet de répandre « avec profusion ses saintes bénédictions » sur leurs travaux. Il désire « être connu, aimé et adoré particulièrement de ces bons Pères. » Et s'ils tâchent « de puiser toutes leurs lumières dans la source inépuisable de toute la science et charité des saints », il donnera à leurs paroles « l'onction de son ardente charité » avec des grâces si « fortes et puissantes, qu'ils seront comme des glaives à deux tranchants qui pénétreront les cœurs les plus endurcis des plus obstinés pécheurs [2]. »

« S'il est vrai, dit-elle ailleurs, que cette dévotion tant aimable a pris naissance dans la Visitation, moi je ne puis m'empêcher de croire qu'elle fera son progrès par le moyen des Révérends Pères jésuites. Et je crois que c'est pour cela qu'il avait choisi le bienheureux ami de son cœur (*le P. de la Colombière*) pour l'accomplissement de ce grand dessein [3]. »

Pourquoi ne peut-elle s'empêcher de le croire ?

1. Voir la lettre du 15 septembre 1689 au P. Croiset, *Lettres inédites*, lettre III, p. 125.

2. Lettre XCVIII, t. II, p. 200 (2e édition, lettre XCVII, p. 234). Voir encore la lettre CIV, t. II, p. 214 (2e édition, p. 262).

3. *Lettres inédites*, lettre III, p. 125. Elle y revient, p. 130 : « Comme il ne veut pas qu'un fruit si précieux demeure caché, il a choisi les Révérends Pères Jésuites pour le distribuer et en faire goûter la douceur et la suavité à un chacun. »

Parce que Notre-Seigneur lui a « fait connaître, d'une manière à n'en point douter, que c'était principalement par le moyen des Pères de la Compagnie de Jésus qu'il voulait établir partout cette... dévotion, et par elle se faire un nombre infini de serviteurs fidèles, de parfaits amis, et d'enfants parfaitement reconnaissants [1]. »

Nulle part peut-être l'ensemble de ces idées n'est si bien groupé que dans la lettre du 10 août 1689 au P. Croiset : « Quoique ce trésor d'amour soit un bien propre à tout le monde, et en qui chacun a droit, il a néanmoins toujours été caché jusqu'à présent qu'il s'est particulièrement donné aux Religieuses de la Visitation, parce qu'elles sont destinées à honorer sa vie cachée, afin que leur étant découvert, elles le manifestent et distribuent aux autres. Mais il est réservé aux Révérends Pères de la Compagnie de Jésus de faire connaître la valeur et l'utilité de ce précieux trésor, où plus on prend plus il y a à prendre. Il ne tiendra donc qu'à eux de s'en enrichir avec abondance de toutes sortes de biens et de grâces ; car c'est par cet efficace moyen qu'il leur présente, qu'ils pourront s'acquitter parfaitement selon son désir du saint ministère de charité auquel ils sont destinés. Car ce divin Cœur répandra tellement la suave onction de sa charité sur leurs paroles, qu'elles pénètreront comme un glaive à deux tranchants les cœurs les plus endurcis, pour les rendre susceptibles à l'amour de ce divin Cœur, et les âmes les plus

1. Lettre citée par le P. Croiset, *Abrégé* p. 57. Cf. *Vie et Œuvres*, lettre CXXXII, t. II, p. 285 (2e édition, lettre CXXXIV, p. 334). Voir, chapitre I, p. 16, les remarques que suggèrent le style et le ton de cette lettre.

criminelles seront conduites par ce moyen à une salutaire pénitence. Enfin c'est par ce moyen qu'il veut répandre sur l'Ordre de la Visitation et de la Compagnie de Jésus l'abondance de ces divins trésors de grâce et de salut, pourvu qu'ils lui rendent ce qu'il en attend, qui est un hommage d'amour, d'honneur et de louange, et de travailler de tout leur pouvoir à l'établissement de son règne dans les cœurs. Il attend beaucoup de votre sainte Compagnie pour ce sujet et il y a de grands desseins. C'est pourquoi il s'est servi du bon Père de la Colombière pour donner commencement à la dévotion de cet adorable Cœur, comme j'espère que vous serez l'un de ceux dont il se servira pour l'introduire dans votre Ordre [1]. »

Ces assurances si souvent répétées de la Bienheureuse dominent l'histoire de la dévotion. On ne s'explique pas sans cela que les visitandines et les jésuites aient tant pris à cœur de la propager. Mais ces dernières révélations ont un autre avantage : beaucoup de traits y sont indiqués qui servent à donner une idée plus complète et plus précise de la dévotion au Sacré-Cœur.

VII

Résumé et Conclusion.

Le Sacré-Cœur médiateur d'amour. — Idée grandiose de la dévotion au Sacré-Cœur.

On a pu remarquer plus haut, dans le petit discours de saint François de Sales, un mot

1. *Lettres inédites*, lettres II, p. 95.

étrange au premier abord : « Nous prierons, dit-il, dans le Cœur et par le Cœur de Jésus, *qui se veut rendre tout de nouveau médiateur entre Dieu et les hommes.* » L'expression est familière à la Bienheureuse, toute hardie qu'elle puisse paraître. Dès 1685, nous la voyons parler d'une *médiation* spéciale du Sacré-Cœur entre Dieu et les hommes. Elle écrit, en effet, à la Mère Greyfié : « Il m'a donné à connaître que son Sacré-Cœur est le Saint des saints, le Saint d'amour. Qu'il voulait qu'il fût connu à présent pour être le *médiateur* entre Dieu et les hommes, car il est tout-puissant pour faire leur paix, en détournant les châtiments que nos péchés ont attirés et pour nous obtenir miséricorde [1]. »

Elle disait, dans un billet du 21 juin 1686, à sœur Marie-Madeleine des Escures, le jour même où la communauté de Paray s'était ralliée au culte du Sacré-Cœur : « Le grand désir que Notre-Seigneur a que son sacré Cœur soit honoré par quelque hommage particulier, est afin de renouveler dans les âmes les effets de sa Rédemption, en faisant de ce divin Cœur comme un second *médiateur* entre Dieu et les hommes [2]. » Le mot y est, avec l'explication qui convient.

Même quand le mot n'y est pas, l'idée est sans cesse présente. C'est dans le même sens, en effet, qu'elle parle d'un « dernier effort » de l'amour de Jésus dans la manifestation de son divin cœur, d'une « rédemption amoureuse » par la médiation de ce sacré cœur, d'une nouvelle effusion, par le

1. Lettre XXXIII (XXXIV), *Vie et Œuvres*, t. II, p. 68 (105).
2. Lettre XLIII (XLIV), *Vie et Œuvres*, t. II, p. 84 (121).

don unique « du cœur de Dieu », de « tous les trésors d'amour, de miséricorde, de grâce, de sanctification et salut » qu'il contient. Il serait facile de recueillir, dans les œuvres de la Bienheureuse, mainte expression de la même idée. Celles qui viennent d'être relevées se sont déjà présentées sur notre route [1]. Il s'en présentera de semblables quand nous parlerons des promesses du Sacré-Cœur.

C'est donc, pour la Bienheureuse, un grand événement dans l'histoire du monde, que la manifestation du Sacré-Cœur. C'est comme une ère nouvelle qui commence pour quiconque voudra se mettre sous les influences de ce divin cœur.

Non pas que Jésus ne fût déjà tout à nous, avec tous ses trésors, par l'Incarnation et la Rédemption. Mais il y a comme une nouvelle avance de Jésus vers nous, comme une offrande nouvelle de tout ce qu'il est et de tout ce qu'il a par l'offrande de son cœur. Jésus se concentre en son cœur pour se donner en le donnant.

Et le caractère propre de cette démarche, c'est de se présenter comme une démarche toute d'amour. Sans doute, l'Incarnation, la Rédemption, tous les bienfaits de Jésus étaient déjà des effets d'un amour passionné, et nous avaient été présentés comme tels par Jésus même, par saint Jean, par saint Paul, par toute la tradition chrétienne. Mais il y a dans la manifestation du Sacré-Cœur à Marguerite-Marie une nouvelle déclaration d'amour, combien vive et passionnée, et par là un nouvel appel à l'amour. Le Sacré-Cœur, c'est l'amour de Jésus le rapprochant de nous, nous le remettant.

1. Voir chapitre II, § 2, p. 21.

La dévotion au Sacré-Cœur, c'est donc le culte de cet amour, c'est l'hommage à Jésus dans l'hommage à son cœur passionné d'amour : nous allons au cœur pour aller à Jésus aimant.

On comprend dès lors l'importance que Marguerite-Marie attache à la nouvelle dévotion, l'importance qu'elle a en réalité. Ce n'est pas une dévotion d'invention humaine, ce n'est que la réponse à une avance nouvelle de l'amour divin.

On comprend, quand on songe à ces choses, que Mgr Bougaud ait pu écrire : « La révélation du Sacré-Cœur est, sans contredit, la plus importante des révélations qui ont éclairé l'Église, après celles de l'Incarnation et de la sainte Eucharistie. C'est le plus grand coup de lumière depuis la Pentecôte [1]. » Ces paroles ont besoin d'être bien interprétées, et il n'y faut pas mettre la rigueur théologique ; mais elles expriment une pensée vraie.

Ainsi, d'après Marguerite-Marie, le Sacré-Cœur résume tout Jésus ; le don du Sacré-Cœur est, pour ainsi dire, un don nouveau, une avance nouvelle de Jésus vers nous. On ne saurait donner une idée plus juste ni plus grandiose de la dévotion.

1. *Histoire de la B. Marguerite-Marie*, c. XIV, p. 331.

CHAPITRE III

PRATIQUE DE LA DÉVOTION

La dévotion au Sacré-Cœur se présente chez la Bienheureuse avec un ensemble de pratiques déterminées. Mais *la pratique* va, pour elle, bien au-delà de *ces pratiques.* Dans ses écrits comme dans sa vie, sa chère dévotion est l'âme de tout ; c'est un esprit d'amour, de renoncement et de réparation par amour qui pénètre et domine tout. La dévotion au Sacré-Cœur, comme elle l'entend, c'est une formule admirable de vie chrétienne et parfaite, toute à Jésus, toute en Jésus, toute de Jésus ; c'est l'amour de Jésus envahissant l'âme, avec toutes ses pensées, toutes ses affections, tous ses actes, de façon que ce ne soit plus nous qui vivions, mais Jésus-Christ qui vive en nous. C'est ce qui ressort, pour ainsi dire, de toutes les pages de la Bienheureuse ; il n'y a qu'à lire pour s'en rendre compte. Nous passerons d'abord en revue les principales pratiques indiquées par elle. Nous donnerons ensuite quelques textes pour montrer comment elle entend la dévotion [1].

1. Sur ces pratiques, on peut voir d'amples détails dans *Le Règne du Sacré-Cœur*, t. II ; le tome III étudie, d'après Marguerite-Marie, « les vertus demandées par le Sacré-Cœur à tous ses serviteurs », et le tome IV, « les vertus particulières demandées aux chrétiens et aux religieux », ainsi que « les diverses dévotions unies à la dévotion au Sacré-Cœur ».

I

Les Pratiques.

1. Image. — 2. Consécration. — 3. Amende honorable. — 4. Communion et dévotion à l'Eucharistie. — 5. Heure sainte et union à Jésus souffrant. — 6. Dévotion à la Sainte Vierge. — 7. Les âmes du Purgatoire. — 8. Pratiques diverses.

Les pratiques sont à peu près chez la Bienheureuse ce qu'elles seront plus tard, soit qu'elle-même les ait mises en circulation, soit qu'elle ait approuvé et fait siennes celles que proposaient, dans leurs livres ou livrets, la Mère de Soudeilles, la Sœur Joly, le P. Croiset. Quelques-unes lui sont demandées à elle-même par Notre-Seigneur ; il en est qu'elle propose comme très agréables au Sacré-Cœur ; il en est qu'elle s'ingénie à trouver pour faire valoir sa chère dévotion. Quelques-unes sont tombées, ou à peu près [1]. Plusieurs sont restées (la consécration, l'amende honorable, etc.) ; plusieurs, qui ne sont chez elle qu'en germe, se sont développées (les offices, l'apostolat de la prière, etc.)

Quelques-unes appellent un mot d'explication.

1. *L'image.* — L'image tient une grande place dans les visions de Marguerite-Marie, dans les désirs et dans les promesses du Sacré-Cœur. On conçoit dès lors qu'elle ait une grande place dans

1. Celle, par exemple, des billets, portant des invocations d'un côté au Sacré-Cœur, de l'autre à l'Immaculée Conception, qu'on trempe dans l'eau et qu'on avale à jeun. Lettre LXXXII (LXXXIII), t. II, p. 159 (196). Elle parle de guérisons miraculeuses dues à cette pratique. *Loc. cit.* Cf. lettre LIII (LIV), t. II, p. 104 (141).

les préoccupations et dans la correspondance de la Bienheureuse. C'est pour elle à la fois un moyen de propager sa chère dévotion et une pratique spéciale de cette dévotion, pratique désirée par Jésus, et à laquelle il a promis d'attacher de grandes grâces.

Aussi en veut-elle à tout prix. Et comme elle se remue pour en presser l'exécution, comme l'attente lui est longue, quelle joie quand ses désirs sont enfin accomplis, comme elle est heureuse d'en distribuer [1] !

N'a-t-elle pas des promesses du Sacré-Cœur pour ceux qui la porteront, et l'assurance de bénédictions spéciales pour les maisons où elle sera exposée et honorée ? Jésus ne veut-il pas qu'elle ait sa place d'honneur dans le palais des rois et sur le drapeau de la France ?

Dans les visions de la Bienheureuse, tantôt c'est le cœur seul qui est montré, tantôt c'est Jésus qui apparaît et qui montre son cœur. Dans les premières images, il n'y a jamais la personne de Notre-Seigneur : le cœur seul est représenté. Il a la forme de convention à laquelle on était depuis longtemps habitué par la dévotion aux cinq plaies ; le caractère symbolique de la représentation est indiqué de diverses façons : par les flammes, par les « lacs d'amour », par la couronne d'épines et la croix, par le mot *caritas*. Les images que fit faire la Mère Greyfié, pour les donner à la Bienheureuse et à ses novices, semblent avoir été la représentation alors courante des cinq plaies [2]. On sait que cette représentation grou-

1. Voir dans *Vie et Œuvres*, la table analytique, aux mots *Images et Tableaux*.

2. Cf. *Vie et Œuvres*, t. I, p. 223 (252).

pait tout autour du cœur percé, et qu'on avait ainsi, pour ainsi dire, l'image du Sacré-Cœur avant la lettre. Ce fut une des préparations providentielles à la dévotion.

2. *La consécration.* — Par là il faut entendre deux choses : un acte de consécration que l'on fait et que l'on renouvelle à l'occasion et un don complet de soi-même au Sacré-Cœur, afin de ne plus vivre que pour lui, pour ses intérêts et pour son amour. Nous avons sur ce point nombre de textes de la Bienheureuse. En voici quelques-uns.

« Il me demanda, après la sainte communion, de lui réitérer le sacrifice que je lui avais déjà fait de ma liberté et de tout mon être. Ce que je fis de tout mon cœur [1]. »

Quelquefois, la donation est demandée sous des formes spéciales. C'est la victime qui doit s'offrir pour être immolée en expiation pour les pécheurs, ou pour la communauté, ou pour les âmes du purgatoire. On sait la scène célèbre où elle dut s'exposer pour la communauté : « Je te veux donner mon cœur. Mais auparavant il faut que tu te rendes sa victime d'expiation [2]. »

La donation par testament est plus originale. « Une fois mon souverain sacrificateur me demanda de faire en sa faveur un testament par écrit, ou donation entière et sans réserve, comme je la lui avais déjà faite de bouche, de tout ce que je pourrais faire et souffrir, et de toutes les prières et biens spirituels que l'on ferait pour moi, soit pendant ma vie et après ma mort. Et me fit deman-

1. *Mémoire*, dans *Vie et Œuvres*, t. II, p. 321 (374).
2. *Mémoire*, dans *Vie et Œuvres*, t. II, p. 338 (395).

der à ma supérieure, si elle voulait servir de notaire en cet acte ; qu'il se chargeait de la payer solidement... Ma supérieure le voulut faire. » Nous avons cet acte, conservé par les *Contemporaines* [1]. Il est du 31 décembre 1678. Notre-Seigneur en retour, la constitua « héritière des trésors de son sacré Cœur » par acte qu'elle écrivit de son sang comme elle le lisait dans le cœur du divin Maître. Nous avons également cet acte [2].

1. *Vie et Œuvres*, t. I, p. 128 (159) : « Vive Jésus dans le cœur de son épouse, ma sœur Marguerite-Marie, pour laquelle, et en vertu du pouvoir que Dieu me donne sur elle, j'offre, dédie et consacre purement et inviolablement au sacré Cœur de l'adorable Jésus tout le bien qu'elle pourra faire pendant sa vie, et celui que l'on fera pour elle après sa mort ; afin que la volonté de ce divin Cœur en dispose à son gré, selon son bon plaisir et en faveur de quiconque il lui plaira, soit vivant ou trépassé : ma sœur Marguerite-Marie protestant qu'elle se dépouille volontiers généralement de tout, excepté la volonté d'être à jamais unie au divin Cœur de son Jésus et de l'aimer purement pour l'amour de lui-même. En foi de quoi elle et moi signons cet écrit, fait le dernier jour de décembre 1678. Sœur Péronne-Rosalie Greyfié, à présent supérieure, et de laquelle ma sœur Marguerite-Marie demandera tous les jours la conversion à ce Cœur divin et adorable, avec la grâce de la pénitence finale. » Marguerite-Marie nous apprend elle-même comment elle signa : « Je la signai sur mon cœur avec un canif, duquel j'écrivis son nom sacré de Jésus, comme mon divin Maître le voulait, et je la signe encore ici : Sœur Marguerite-Marie, disciple du divin Cœur de l'adorable Jésus. »

2. *Vie et Œuvres*, t. I, p. 129 (159). Cf. *Lettres inédites*, lettre IV, p. 145 ; et Croiset, *Abrégé*, p. 48, 49. Voici cet acte, tel que le donnent les *Contemporaines* : « Je te constitue héritière de mon Cœur et de tous ses trésors, pour le temps et l'éternité, te permettant d'en user selon tes désirs ; et je te promets que tu ne manqueras de secours que lorsque mon Cœur manquera de puissance. Tu en seras pour toujours la disciple bien-aimée, le jouet de son bon plaisir, et l'holocauste de ses désirs, et lui seul sera le plaisir de tous tes désirs, qui réparera et suppléera à tes défauts et t'acquittera de tes obligations. » La Bienheureuse nous dit, *loc. cit.*, que Notre-Seigneur le lui fit écrire de son sang, selon qu'il lui dictait. Elle en écrit au P. Croiset : « Il me

Cette consécration, la Bienheureuse la demandait à tous les amis du Sacré-Cœur. Le P. de la Colombière la fit, nous dit-on, dès le 21 juin 1675 ; et il la renouvelait souvent [1].

La première fête du Sacré-Cœur, célébrée à Paray par les novices de la Bienheureuse, pour la Sainte-Marguerite, 20 juillet 1685, eut pour pièce principale la consécration : « Elle nous lut une consécration qu'elle avait composée en l'honneur de ce divin Cœur... et nous invita à écrire chacune notre consécration, promettant d'y ajouter un mot de sa main, selon nos dispositions [2]. »

Une ou deux consécrations de la Bienheureuse nous ont été conservées. Tout le monde a pu en voir une, imprimée ou en fac-simile. La Bienheureuse l'avait jointe à une lettre qu'elle écrivait à la mère de Soudeilles, le 15 septembre 1686 ; elle l'avait envoyée de même, avec quelques mots changés, à sœur de la Barge. Les éditrices de 1867 l'ont reproduite, mais en mêlant les deux textes [3]. On les a toutes deux en autographe [4].

fit lire (dans son Cœur), et ensuite écrire ce qu'il y avait d'écrit pour moi. En voici quelques lignes, avec un testament fait en ma faveur. » *Loc. cit.*, p. 145. Les deux formules se répondent pour le sens ; mais plusieurs expressions sont toutes différentes. Ce qu'il y a de recherché et d'amphigourique dans l'acte, tel qu'il est ci-dessus, est expliqué dans la lettre en termes clairs et naturels. — Soit dit pour ceux qui étudient la psychologie des mystiques.

1. *Contemporaines*, t. I, p. 94 (125) ; Croiset, *La dévotion au Sacré Cœur*, p. 179.

2. *Contemporaines*, t. I, p. 207 (237).

3. Lettre XLVIII (XLIX), t. II, p. 92 (129) ; Lettre XLIX (L). t. II, p. 98 (135).

4. La voici, sauf l'orthographe et les abréviations, d'après le fac-simile d'un des autographes, celui de la Mère de Soudeilles :
« Je N. N. me donne et consacre au sacré Cœur de Notre-

C'est sans doute cette « petite consécration » — ainsi la nomme-t-elle, — qu'elle aurait voulu voir insérer dans le livre du P. Croiset : « Seulement, je vous dirai d'y mettre la petite consécration, laquelle, si je ne me trompe, venant de lui, il n'agréerait pas qu'elle y fût omise [1]. » Ce désir ne fut pas réalisé. Il y a bien une consécration au Sacré-Cœur dans le livre du P. Croiset, et qui semble avoir plu à la Bienheureuse : « Je ne crois pas, écrivait-elle, qu'il y faille rien changer (au livre), ni la consécration, ni l'amende honorable [2]. » Mais ce n'est pas la « petite consécration » qu'elle eût voulu y voir. Elle parle ailleurs d'une formule plus longue pour une consécration générale [3]. Nous avons tout lieu de croire que c'est la formule du *livret* [4] auto-

Seigneur Jésus-Christ, ma personne et ma vie, mes actions, peines et souffrances, pour ne plus me servir d'aucune partie de mon être que pour l'aimer, honorer et glorifier. C'est ici ma volonté irrévocable que d'être toute à lui et faire tout pour son amour, en renonçant de tout mon cœur à tout ce qui lui pourrait déplaire. Je vous prends donc, ô sacré Cœur, pour l'unique objet de mon amour, le protecteur de ma vie, l'assurance de mon salut, le remède à mon inconstance, le réparateur de tous les défauts de ma vie, et mon asile assuré à l'heure de ma mort. Soyez donc, ô Cœur de bonté ! ma justification envers Dieu le Père, et détournez de moi les traits de sa juste colère. O Cœur d'amour ! je mets toute ma confiance en vous, car je crains tout de ma faiblesse, mais j'espère tout de vos bontés. Consommez donc en moi tout ce (qui) vous peut déplaire ou résister ! Et que votre pur amour s'imprime si avant dans mon cœur que jamais je ne vous puisse oublier, ni être séparée de vous, que je conjure, par toutes vos bontés, que mon nom soit écrit en vous, puisque je veux faire consister tout mon bonheur de vivre et mourir en qualité de votre esclave. » D'après le fac-simile reproduit en tête des *Elévations sur le Cœur de Jésus*, par le P. F. Doyotte, Paris, 1873.

1. *Lettres inédites*, lettre x, p. 209.
2. *Lettres inédites*, lettre x, p. 209.
3. Lettre xxxvi (xxxvii), t. ii, p. 74 (111).
4. Voir celle-ci dans *Vie et Œuvres*, t. ii, p. 477 (539).

graphe. Ne serait-ce pas celle-ci qui fut lue à la première fête du Sacré-Cœur, le 20 juillet 1685 ?

La Bienheureuse, en insistant pour obtenir cette consécration au Sacré-Cœur, nous apprend du même coup comment elle l'entend.

Elle écrit à la Mère de Saumaise, le 10 août 1684 : « Il faut commencer tout de bon à ne vivre que pour lui et dans lui. C'est pour cela, ma très aimée Mère, qu'il me semble que vous feriez chose fort agréable au sacré Cœur de Notre-Seigneur de lui faire un entier sacrifice du vôtre, un vendredi après la sainte Communion, pour ne vouloir plus vous en servir à d'autre usage qu'à celui de son pur amour, en lui procurant tout l'honneur et la gloire qui seront en votre pouvoir. Je ne vous en dis pas davantage, parce qu'il me semble que vous avez déjà fait tout cela ; mais je crois qu'il prendra un singulier plaisir que vous le renouveliez souvent et le pratiquiez fidèlement pour parfaire votre couronne [1]. »

Elle y revient dans sa lettre du 24 août 1685, désignant le premier vendredi du mois comme jour propice [2]. Elle est plus pressante encore et plus explicite dans une lettre à la Mère de Soudeilles, le 3 novembre 1684 : « Si vous désirez vivre toute pour lui, et arriver à la perfection qu'il désire de vous, il faut faire à son sacré Cœur un entier sacrifice de vous-même et de tout ce qui dépend de vous, sans réserve, pour ne plus rien vouloir que par la volonté de cet aimable Cœur, ne rien affectionner que par ses affections, n'agissant que par ses lumières, n'entreprenant jamais

1. Lettre XXV (XXVI), t. II, p. 50 (87).
2. Lettre XXXVII (XXXVIII), t. II, p. 65 (102).

rien sans lui demander premièrement son conseil et son secours ; lui donnant la gloire de tout, et lui rendant même action de grâces dans les mauvais succès de nos entreprises comme dans les bons, demeurant toujours contentes sans nous troubler de rien ; car, pourvu que ce divin Cœur soit content, aimé et glorifié, cela doit nous suffire. Et si vous désirez d'être du nombre de ses amies, vous lui offrirez donc ce sacrifice de vous-même, un premier vendredi du mois, après la sainte communion, que vous ferez à cette intention, vous consacrant toute à lui, pour lui rendre et procurer tout l'amour, l'honneur et la gloire qui sera en votre pouvoir ; et tout cela en la manière qu'il vous l'inspirera. Après quoi, vous ne vous regarderez plus que comme appartenante et dépendante de l'adorable Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, y ayant recours en toutes vos nécessités, et y établissant votre demeure, autant que vous le pourrez. Il réparera ce qu'il pourrait y avoir d'imparfait dans vos actions, et sanctifiera les bonnes, si vous vous unissez en tout à ses desseins, qui sont grands sur vous, pour se procurer beaucoup de gloire par vous si vous le laissez faire... Toute à vous dans l'amour de son sacré Cœur qui unit et transforme les nôtres en lui, pour le temps et l'éternité [1]. » On comprend, en lisant cela, que la Bienheureuse écrive à son frère : « Il me semble qu'il n'y a point de plus court chemin pour arriver à la perfection, ni de plus sûr moyen de salut, que d'être consacré à ce divin Cœur [2]. »

1. Lettre XXVI (XXVII), *Vie et Œuvres*, t. II, p. 52 (89). On a l'autographe des lettres écrites à la Mère de Soudeilles.

2. Lettre LIII (LIV), *loc. cit.* t. II, p. 104 (141).

3. *L'amende honorable.* — Elle tient une grande place dans la dévotion au Sacré-Cœur. Cela devait être, puisque c'est une dévotion de réparation pour l'amour outragé. C'est ainsi notamment que Notre-Seigneur la présente dans la grande apparition ; il demande que le jour de la fête future on honore son cœur « en communiant ce jour-là et en lui faisant réparation d'honneur par une amende honorable pour réparer les indignités qu'il a reçues pendant le temps qu'il a été exposé sur les autels [1]. » On voit par les mêmes paroles ce qu'est l'amende honorable, et quel en est le but. Comme la consécration, c'est un acte précis, déterminé ; et c'est en même temps une tendance générale de l'âme dévote, jalouse de l'honneur de celui qu'elle aime. Cet esprit de réparation est partout dans la vie de la Bienheureuse, partout dans ses écrits. Dans le *Petit livret* écrit de sa main, il y a une formule d'amende honorable [2]. C'est elle, sans doute, qui l'a composée. Parmi les pratiques qu'elle recommande à ses novices, il y a celle-ci : « Vous ferez trente-trois communions spirituelles et une réelle pour faire amende honorable au sacré Cœur de Jésus-Christ, et lui crier merci de toutes les mauvaises communions qui se font et se sont faites par nous et les mauvais chrétiens [3]. »

Mgr Languet donne comme étant d'elle l'amende honorable qu'on trouve dans le livre du P. Croiset, p. 174. Ce n'est guère probable. Car c'est, suivant toute apparence, celle-là même que la Bienheureuse approuvait, dans sa lettre du 21 août 1690 :

1. *Mémoire, loc. cit.* t. II, p. 355 (414).
2. *Vie et Œuvres,* t. II, p. 474 (536).
3. *Ecrits divers,* dans *Vie et Œuvres* t. II, p. 468 (530).

« Le tout, disait-elle, est si parfaitement de son agrément (*du Sacré-Cœur*), que je ne crois pas qu'il y faille rien changer, ni la consécration, ni l'amende honorable [1]. »

4. *La communion et la dévotion à l'Eucharistie.* Une des demandes de Jésus à Marguerite-Marie est « de communier aussi souvent qu'elle pourra. » Et, dans sa vie comme dans ses écrits, la dévotion au Saint-Sacrement est étroitement unie avec la dévotion au Sacré-Cœur. C'est devant le Saint-Sacrement qu'elle a ses principales révélations ; c'est surtout à l'autel qu'elle voit Jésus outragé, à l'autel qu'elle lui fait amende honorable et lui offre ses hommages et ses réparations. On sait les longues heures qu'elle passait devant le Saint-Sacrement, immobile, en extase ou comme en extase ; une des idées chères à son cœur est de se consumer comme un cierge qui brûle au sanctuaire [2]. La communion est un de ses attraits ; c'est une des pratiques qu'elle recommande instamment, et c'est après la communion qu'elle veut qu'on fasse sa consécration au Sacré-Cœur. Beaucoup des exercices qu'elle fait ou recommande à l'honneur du Sacré-Cœur ont rapport à l'Eucharistie. Elle propose à ses novices des pratiques pour honorer les diverses vies de Jésus au Saint-Sacrement où les deux dévotions sont étroitement unies [3].

1. *Lettres inédites*, lettre x, p. 209.

2. C'est ma plus grande envie
De consommer ma vie
Comme un cierge allumé,
Devant mon Bien-Aimé.

Cantique au sacré Cœur, dans *Vie et Œuvres*, t. II, p. 514 (575).

3. *Vie et Œuvres*, t. II, p. 465 (527).

5. *Heure sainte et union à Jésus souffrant.* — On peut dire de la Passion à peu près autant que de l'Eucharistie : c'est une dévotion inséparable, pour la Bienheureuse, de la dévotion au Sacré-Cœur. Il serait trop long d'en relever tous les traits. C'est assez d'en rappeler quelques-uns. L'heure sainte, que nous avons vu Jésus demander à Marguerite-Marie, n'est pas autre chose qu'un exercice d'union à Jésus souffrant. La Bienheureuse passait aussi, dans cette union, la nuit du jeudi au vendredi saint, quand on le lui permettait, devant le Saint-Sacrement. La Mère Greyfié nous raconte ainsi une de ces nuits : « Une fois qu'elle sortait d'une longue maladie... elle vint me trouver pour me demander par grande miséricorde de... veiller la nuit du jeudi saint devant le Saint-Sacrement, quoiqu'il n'y eût nulle apparence qu'elle le pût faire. Pour lui donner quelque consolation, je lui permis de se tenir au chœur depuis huit heures (*jusque vers les dix heures du soir*)... Elle accepta ce premier offre, et, avec beaucoup d'humilité et de douceur, me pria de lui prolonger ce temps... Je (*lui*) abandonnai toute la nuit... (*Elle*) ne manqua pas, à huit heures et demie, de prendre place au chœur... et y demeura dès lors à genoux les mains jointes sans aucun appui ni se remuer non plus qu'une statue, jusqu'au lendemain à l'heure de Prime. qu'elle se mit en chœur avec les autres... Lorsqu'elle me rendit compte de sa disposition pendant tout ce temps, elle me dit que Notre-Seigneur lui avait fait la grâce d'entrer en participation de son agonie dans le Jardin des Olives, et qu'elle avait eu tant à souffrir, qu'à tout coup il lui semblait que son âme s'allait séparer de son corps [1].»

1. *Contemporaines*, dans *Vie et Œuvres*, t. I, p. 158 (187).

L'image du Sacré-Cœur qui lui fut montrée dans une des apparitions (couronne d'épines, plaie, croix) est tout imprégnée de la Passion. Parmi les grandes grâces qu'elle reçut de Jésus durant sa retraite de profession, « en gardant une ânesse avec son petit ânon dans le jardin, » elle compte ce qu'il lui fit connaître « sur le mystère de sa sainte mort et passion. » « Mais ajoute-t-elle, c'est un abîme à écrire. » Et elle n'en dit qu'un mot : « C'est ce qui m'a donné tant d'amour pour la croix, que je ne peux vivre un moment sans souffrir ; mais souffrir en silence, sans consolation, soulagement ni compassion ; et mourir avec ce Souverain de mon âme, accablée sous la croix de toutes sortes d'opprobres, d'humiliations, d'oublis et de mépris [1]. »

Ses écrits, en effet, nous donnent l'impression d'une vie toute unie à Jésus souffrant, sans autre joie que la joie même « de souffrir en aimant. » On sait la fameuse vision où Notre-Seigneur lui présenta un double tableau, celui d'une vie « toute dans la paix et les consolations » et celui d'une vie toute crucifiée ; et comment lui-même choisit pour elle la seconde [2]. Elle écrivait au P. Croiset, le 15 septembre 1689 : « Je ne peux vivre un moment sans souffrir, et c'est mon plus doux aliment que la croix... Oh ! quel bonheur de pouvoir participer ici-bas aux angoisses, amertumes et dérélictions du sacré Cœur [3]. »

Une pratique qu'elle avait apprise de Notre-Seigneur pour le temps du jubilé, lui demeura

1. *Mémoire*, dans *Vie et Œuvres*, t. II, p. 323 (376).
2. *Mémoire, loc. cit.*, t. II, p. 333 (389).
3. *Lettres inédites*, lettre III, p. 119.

toujours chère : c'était « d'offrir au Père éternel les amples satisfactions qu'il a faites à sa justice pour les pécheurs sur l'arbre de la croix, en le priant de rendre efficace le mérite de son sang précieux à toutes les âmes criminelles [1]. » Elle en a beaucoup d'autres où le Sacré-Cœur et la Passion ne font, pour ainsi dire, qu'un.

6. *Dévotion à la Sainte-Vierge.* — Il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet. Mais la part de la Sainte Vierge dans la dévotion au Sacré-Cœur d'après la Bienheureuse Marguerite-Marie, n'est pas autre après tout que celle qui lui revient dans toute vie chrétienne. Si les relations entre la Sainte Vierge et Marguerite-Marie sont admirables, ce n'est pas tant parce que Marguerite-Marie a été la disciple et l'évangéliste du Sacré-Cœur, que parce qu'elle a été une grande sainte des temps modernes, et parce que Dieu lui a fait saisir par expérience dans sa propre vie ce que Marie fait secrètement dans toute âme qui se sanctifie. Quelques traits, cependant, méritent d'être relevés.

On sait comment, dès son enfance, Notre-Seigneur, pour la garder toute à lui, la confia à Marie : « Je te mis en dépôt, lui dit-il, aux soins de ma sainte Mère, afin qu'elle te façonnât selon mes desseins [2]. » Marie fut pour elle « une bonne mère ». Et elle fut « une enfant » pour Marie, lui parlant « comme à sa bonne Mère ». C'est pour être « la fille de la Sainte Vierge » qu'elle entra à la Visitation ; et c'est Marie qui la prépara à sa mission d'apôtre du Sacré-Cœur. Un jour, elle vit son

1. *Contemporaines*, dans *Vie et Œuvres*, t. I, p. 160 (189).
2. *Mémoire, loc. cit.*, t. II, p. 304 (356).

cœur tout petit entre les cœurs de Jésus et de Marie, et « les trois n'en firent qu'un. » « C'était, dit-elle, un jour de la fête du Cœur de la très Sainte Vierge [1]. » On voit, dans ses révélations, Marie intervenir, pour apaiser le Sacré-Cœur irrité, et obtenir ses bonnes grâces [2]. C'est elle encore qui obtient que le Sacré-Cœur soit comme confié en dépôt à la Visitation [3] : « Venez, mes filles, approchez-vous ; car je veux vous rendre dépositaires de ce précieux trésor. »

En retour, Marguerite-Marie ne séparait pas Marie de Jésus. Telle de ses lettres finit par une assurance de « la plus tendre affection dans l'amour du cœur de Jésus et de celui de Marie [4]. » Non seulement elle honore et fait honorer la Sainte Vierge, parce que « nous ne saurions faire un acte plus agréable à Dieu que d'honorer sa sainte Mère [5] ; » elle dit à une novice que si elle est « en tout une vraie fille de Sainte-Marie, » Marie la « rendra une parfaite disciple du Sacré-Cœur [6]. » Elle assure, en revanche, à ceux qui veulent être les « parfaits amis » du Sacré-Cœur, que la sainte Vierge sera leur « spéciale protectrice, pour les faire arriver à cette vie parfaite [7]. » Aussi veut-elle qu'on s'unisse « d'esprit et de cœur à la très Sainte Vierge... pour rendre hommage au Verbe incarné... l'adorant

1. *Contemporaines, loc. cit.*, t. I, p. 91 (122).

2. *Contemporaines, loc. cit.*, t. I, p. 266 (293).

3. Vision du 2 juillet, lettre LXXXV (LXXXVI), t. II, p. 167 (204).

4. Lettre IX, *loc. cit.*, t. II, p. 16 (49).

5. *Avis*, LIII (LIV), *loc. cit.*, t. II, p. 441 (502).

6. *Avis*, XIV, *loc. cit.*, t. II, p. 388 (440).

7. *Lettres inédites*, lettre III, p. 130.

et l'aimant en silence avec elle ; » elle voit le Sacré-Cœur offrant ses sacrifices à son Père « sur l'autel du cœur de sa Mère » ; elle prie et veut qu'on prie le « divin Cœur de Jésus vivant dans le Cœur de Marie de vivre et régner dans tous les cœurs [1]. » Elle désire que la Médiatrice du Sacré-Cœur demande « à la Sainte-Vierge d'employer son crédit afin qu'il (*le Sacré-Cœur*) fasse sentir les effets de son pouvoir à tous ceux qui s'y adresseront [2]. » Elle-même apprit de Notre-Seigneur à se tenir auprès de la croix « en la même disposition où était la Sainte Vierge » ; à entendre la messe en union à ces dispositions ; à communier en offrant au Sacré-Cœur « les dispositions qu'elle avait eues au moment de l'Incarnation, tâchant d'y entrer le plus possible, les demandant par son intercession, et disant avec elle : Voici la servante du Seigneur » ; à faire oraison en offrant « les dispositions que la Sainte Vierge avait lorsqu'elle fut présentée au temple [3]. »

On comprend dès lors qu'elle demandât au P. Croiset de mettre dans son livre sur le Sacré-Cœur « les litanies du sacré Cœur de la très Sainte Vierge [4]. » Elle y revient, un mois après, le 25 septembre 1689 [5]. Elle le lui rappelle dans sa lettre du 16 mai 1690 : « N'oubliez pas les litanies du cœur de la très Sainte Vierge, votre (*ou* notre ?) bonne Mère [6]. »

1. *Avis*, LIV (LV), *loc. cit.*, t. II, p. 441 (502).
2. Lettre XLIV (XLV), *loc. cit.*, t. II, p. 86 (123).
3. *Contemporaines*, *loc. cit.*, t. I, p. 69 (100).
4. *Lettres inédites*, lettre II, p. 99.
5. *Lettres inédites*, lettre III, p. 123.
6. *Lettres inédites*, lettre IX, p. 200.

La dévotion à Marie et au cœur de Marie est inséparable pour la Bienheureuse de la dévotion à Jésus et au cœur de Jésus.

7. *Prier et souffrir pour les âmes du purgatoire.* — L'amour du Sacré-Cœur accompagne les âmes au sortir de cette vie, quand elles ont à se purifier dans l'autre. Aussi voyons-nous Marguerite-Marie, pleine de la compassion du divin Cœur pour « ses amies souffrantes », se faire victime pour elles, et puiser dans les trésors du Sacré-Cœur pour les soulager. La première fête du Sacré-Cœur à Paray, 20 juillet 1685, fut, pour une bonne part, fête pour elles aussi. Car, disent les *Contemporaines*, « elle souhaita que le reste de la journée fût employé à prier pour les âmes du purgatoire, les conduisit (*les novices*) à notre sépulture, où elle leur fit dire quantité de prières pour leur soulagement [1]. » Elle écrit à la Mère de Saumaise : « Le sacré Cœur de Jésus donne souvent sa chétive victime aux âmes du purgatoire pour les aider à satisfaire à sa divine justice. C'est dans ce temps que je souffre une peine à peu près comme la leur, ne trouvant de repos ni jour ni nuit [2]. » Elle parle souvent de ce purgatoire de son âme et de ce qu'elle souffrait dans ces circonstances.

En revanche, Jésus ne savait rien refuser à sa bien-aimée ; et les pratiques en l'honneur du Sacré-Cœur avaient pour les soulager une efficacité spéciale. C'est ce qui lui fait écrire à la Mère de Saumaise : « Si vous saviez avec combien d'ardeur ces pauvres âmes demandent ce remède nouveau si

1. *Vie et Œuvres*, t. I, p. 209 (239).
2. Lettre LXXXVII (LXXXVIII), t. II, p. 178 (215).

souverain à leurs souffrances ; car c'est ainsi qu'elles nomment la dévotion au divin Cœur, et particulièrement les messes en son honneur [1]. »

Avec les messes, elle demande des communions, des actes de vertu en l'honneur du Sacré-Cœur et en esprit de réparation, des actes d'union au Sacré-Cœur pour payer Dieu le Père par les mérites de ce Sacré-Cœur. Elle écrit à la Mère de Saumaise : « Le secours que je vous demande, c'est neuf pratiques tous les jours d'ici à l'Ascension : quatre de charité et cinq d'humilité pour honorer l'ardente charité du sacré Cœur de Jésus, et les cinq pratiques d'humilité pour réparer les humiliations principales qu'il a eues dans sa Passion [2]. »

Dans son « défi » pour l'octave des trépassés, elle donne à ses novices une méthode suivie, à la fois sanctifiante pour elles et utile aux pauvres âmes. « Voici, leur dit-elle, la manière qu'il me semble être la plus conforme au désir du sacré Cœur de Jésus, pour vous acquitter plus fidèlement de la promesse que vous lui avez faite en faveur des saintes âmes souffrantes du purgatoire. Premièrement vous vous mettrez dans le sacré Cœur comme à l'ordinaire, vous consacrant tout à lui et tout ce que vous direz ou penserez. » Suivent divers actes pour les divers moments de la journée. De telle heure à telle heure, « cinq pratiques de pureté d'intention, avec cinq actes d'adoration unie à celle qu'il rend à son Père au Saint-Sacrement de l'autel. Vous les offrirez à Dieu pour satisfaire à sa justice en lui payant par la pureté du sacré Cœur, le défaut de pureté d'intention de ces pauvres âmes... » Et ainsi pour

1. Lettre LXXXV (LXXXVI), t. II, p. 170 (207).
2. Lettre XX (XXI), t. II, p. 40 (77).

toute la journée, toujours en union avec Jésus : pratiques de silence en union avec « celui de Jésus au Saint-Sacrement » ; pratiques de charité en union avec « l'ardente charité du sacré Cœur pour payer les défauts de ces pauvres âmes » ; pratiques d'humilité en union avec l'humilité de ce divin Cœur, toujours aussi en vue de payer « pour ces pauvres affligées », avec les mérites du sacré Cœur. « Le soir, vous ferez un petit tour par le purgatoire, en la compagnie du sacré Cœur, en lui consacrant tout ce que vous aurez fait, pour le prier d'appliquer ses mérites à ces saintes âmes souffrantes. Et vous les prierez en même temps d'employer leur pouvoir pour nous obtenir la grâce de vivre et de mourir dans l'amour et la fidélité au sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en répondant à ses désirs sur nous, sans résistance [1]. »

8. *Pratiques diverses.* — On pourrait relever dans les écrits de la Bienheureuse diverses autres pratiques. Quelques-unes se rapprochent beaucoup de pratiques qui depuis ont pris un grand développement.

Les différents *offices* à remplir auprès du Sacré-Cœur (disciple, serviteur, adorateur, ami, médiateur, réparateur, zélateur, etc.) s'annoncent déjà chez la Bienheureuse. Elle écrit à la Mère Greyfié en lui parlant d'une Sœur : Il (*le Sacré-Cœur*) lui a donné son office, la faisant sa Médiatrice... Il désire qu'il y en ait une chez vous qui lui rende le même service ; mais il veut qu'elle soit tirée au

1. *Avis*, LIII (LIV), *Vie et Œuvres*, t. II, p. 440 (501). Pour plus de détails sur ce sujet, voir l'Opuscule composé par une Auxiliatrice du Purgatoire. *Le Sacré-Cœur, la B. Marguerite-Marie, et les âmes du Purgatoire*, Paris, s. d.

sort... Il demande encore une Réparatrice... Et pour vous votre office sera d'offrir à cet aimable cœur tout ce qui se fera de bien à son honneur [1]. »

Dans une lettre au P. Croiset, elle voudrait « une association de cette dévotion (*au Sacré-Cœur*) : les associés participeraient aux biens spirituels les uns des autres [2]. » C'est l'idée de l'Apostolat de la prière et de la Garde d'honneur. Elle voudrait « une particulière union et dévotion aux saints Anges, qui sont particulièrement destinés à l'aimer (*le Sacré-Cœur*), honorer et louer dans le divin sacrement d'amour ; afin que, étant unis et associés avec eux, ils suppléent pour nous en sa divine présence, tant pour lui rendre nos hommages que pour l'aimer pour nous et pour tous ceux qui ne l'aiment pas, et pour réparer les irrévérences que nous commettons à la sainte présence [3]. » Cette union aux Anges est aussi réalisée dans les Offices.

II

L'esprit de la dévotion.

L'amour, avec ce qu'il a de plus vif et de plus tendre, généreux et dévoué, pratique.

N'allons pas croire, d'après ces pratiques, que la dévotion au Sacré-Cœur n'est pas autre chose

1. *Lettre*, XLIV (XLV), t. II, p. 86 (123). Voir aussi les *Demeures dans le sacré Cœur*, t. II, p. 469 (531) et « la manière d'honorer les diverses vies de Notre-Seigneur au Saint-Sacrement », t. II, p. 465 (527).

2. *Lettres inédites*, lettre II, p. 100.

3. *Lettres inédites*, lettre II, p. 100.

pour la Bienheureuse. C'est plus et mieux. C'est une vie toute d'union à ce Cœur aimant, pour sentir ce qu'il sent, vouloir ce qu'il veut, aimer ce qu'il aime ; pour lui plaire en faisant ce qu'il désire et pour plaire à Dieu en s'appropriant ses sentiments et ses mérites, et l'offrant lui-même à son Père : une vie toute d'amour et de réparation amoureuse [1]. Quelles que soient les pratiques, la Bienheureuse y voit surtout des exercices d'amour. Aimer le divin cœur qui nous aime tant et qui a soif d'être aimé, lui rendre amour pour amour, c'est, pour elle, le fond de la dévotion au Sacré-Cœur.

Pour elle, tout est dans cette réciprocité d'amour. Jésus dans son amour a soif d'être aimé [2]. L'âme qui a compris cela ne vit plus que pour l'aimer et pour le faire aimer. Cet amour prendra toutes les

1. Voir le « Défi » aux novices pour se préparer à la fête du Sacré-Cœur en 1685. Il est trop long pour être cité ici tout entier. En voici du moins quelques traits :

« En vous éveillant, vous entrerez dans le sacré Cœur et lui consacrerez votre corps, votre âme, votre cœur et tout ce que vous êtes, pour ne vous en plus servir que pour son amour et sa gloire.

» Quand vous irez à l'oraison, vous l'unirez à celle qu'il fait pour vous au Saint-Sacrement.

» Quand vous direz votre office, vous vous unirez aux louanges qu'il donne à Dieu son Père en ce divin Sacrement.

» Pour entendre la sainte Messe, vous vous unirez aux intentions de cet aimable Cœur, en le priant de vous en appliquer le mérite selon ses desseins adorables sur vous. »

Toute la journée avec ses différents exercices et occupations, ses petits sacrifices et occasions de souffrir, est ainsi orientée vers le Sacré-Cœur au Saint-Sacrement. Les fautes mêmes sont utilisées :

« Et quand vous aurez fait quelque faute, vous irez prendre dans son divin Cœur la vertu contraire à votre défaut pour l'offrir au Père éternel, » etc... *Avis*, L (LI), p. 434 (495).

2. Voir *Lettres inédites*, lettre VI, p. 180.

formes, il emploiera tous les moyen : il priera, il agira,. il souffrira surtout. Mais ce sera toujours l'amour [1]. Et ainsi, par l'amour, l'âme dévote au Sacré-Cœur vivra Jésus en elle-même : sa vie sera celle de Jésus.

Elle écrit à la Mère de Soudeilles, le 15 septembre 1686 : « Enfin je vous souhaite toute au sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour ne plus vivre que de sa vie, n'aimer que par son pur amour, n'agir et pâtir que dans ses saintes intentions, en le laissant faire, en nous et de nous, selon son bon plaisir [2]. »

Et, parlant d'elle-même au P. Croiset, dans sa lettre du 14 avril 1689 : « J'ai eu autrefois, dit-elle, trois désirs si ardents que je les regarde comme trois tyrans qui me faisaient souffrir un continuel martyre sans me donner aucun repos : c'était d'aimer mon Dieu, de souffrir et de mourir dans cet amour. » Mais à présent elle ne peut plus rien vouloir ni désirer. « Je voudrais quelquefois, ajoute-t-elle, m'en affliger ; mais je ne le peux pas : n'étant plus à moi-même, je n'ai plus de liberté ni de pouvoir sur moi-même. Et voici la pensée qui me console, c'est que le sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ fera tout cela pour moi. Si je le laisse

1. C'est la leçon que Notre-Seigneur voulut bien faire lui-même à sa servante, après son vœu de perfection, 31 octobre 1686. Après avoir écrit la longue liste de ses résolutions, elle eut peur. « Dans la multitude de toutes ces choses, je me suis sentie saisie d'une si grande crainte d'y manquer, que je n'avais pas le courage de m'y engager. » Notre-Seigneur la rassura en lui disant dans le plus intime de son cœur : « Que crains-tu, puisque j'ai répondu pour toi ?... L'unité de mon pur amour te tiendra lieu d'attention dans la multiplicité de toutes ces choses. » *Contemporaines*, t. I, p. 252 (280).

2. Lettre XLVIII (XLIX), t. II, p. 95 (132).

faire, il voudra, il aimera pour moi et suppléera à toutes mes impuissances et défauts [1]. » Et le 10 août : « Mon cœur ne se *sent* plus susceptible, ce me semble, que des intérêts de ce divin Cœur, en sorte que, depuis qu'il m'a fait la miséricorde de me consacrer lui-même à son amour et à sa gloire, je ne me soucie plus de quelle manière il me traite. Pourvu qu'il se contente, cela me suffit ; soit qu'il m'élève ou qu'il m'abaisse, qu'il me console ou qu'il m'afflige, tout cela me rend également contente dans son contentement. Pourvu qu'enfin je le puisse aimer, cela me suffit [2]. »

Les pages de ce genre ne se comptent pas chez elle. Mieux que de courts extraits, un long passage d'une de ses lettres nous montrera en elle ce qu'est et ce que fait la dévotion au Sacré-Cœur. Elle écrit à sœur de la Barge, vers la fin d'octobre 1689 : « Enfin c'est donc cette fois, chère amie, qu'il nous faut toute consommer, sans exception ni rémission, dans cette adorable fournaise du sacré Cœur de notre adorable Maître, dont il ne nous faut jamais sortir. Et après y avoir perdu notre cœur de corruption dans ces divines flammes du pur amour, il nous y en faut prendre un tout nouveau qui nous fasse désormais vivre d'une vie toute renouvelée avec un cœur tout nouveau..., c'est-à-dire qu'il ne faut plus de nous-même, mais qu'il faut que ce divin Cœur de Jésus soit tellement substitué en la place des nôtres, que lui seul vive et agisse en nous et pour nous, que sa volonté tienne tellement la nôtre anéantie, qu'elle puisse agir absolument sans résistance de notre part ; et enfin

1. *Lettres inédites*, lettre II, p. 82.
2. *Lettres inédites*, lettre II, p. 91.

que ses affections, ses pensées et ses désirs soient en la place des nôtres, mais surtout son amour, qui s'aimera lui-même en nous et pour nous. Et ainsi cet aimable Cœur nous étant tout en toute chose, nous pourrons dire avec saint Paul que nous ne vivons plus, mais que c'est lui qui vit en nous... Il me semble que nous ne devons plus respirer que flammes et amour ; pur amour crucifiant et tout sacrifié par une continuelle immolation de nous-mêmes au bon plaisir divin, afin qu'il s'accomplisse parfaitement en nous, nous contentant d'aimer et de le laisser faire, soit qu'il nous abaisse ou qu'il nous élève, qu'il nous console ou qu'il nous afflige : tout nous doit être indifférent, pourvu qu'il se contente, cela doit nous suffire.

« Aimons-le donc, cet unique amour de nos âmes, puisqu'il nous a aimées le premier et qu'il nous aime encore avec tant d'ardeur, qu'il en brûle continuellement au Saint-Sacrement. Il ne faut que l'aimer, ce Saint des saints, pour devenir sainte. Qui nous empêchera donc de l'être, puisque nous avons un cœur pour aimer et un corps pour souffrir [1] ? »

Elle termine cet hymne à l'amour par cette sorte de refrain rythmé, qui dit les avantages de l'amour pour arriver à la perfection : « Il n'y a que son pur amour qui nous fasse faire tout ce qui lui plaît ; il n'y a que ce parfait amour qui nous le fasse faire de la manière qui lui plaît ; et il ne peut y avoir que cet amour parfait qui nous fasse faire toute chose quand il lui plaît. »

1. Lettre CVIII, t. II, p. 227 (275). On a l'autographe.

CHAPITRE IV

LES PROMESSES

Il circule un petit recueil des promesses faites à la bienheureuse Marguerite-Marie en faveur des dévots au Sacré-Cœur et de ceux qui propageront cette dévotion [1] :

1. « Je leur donnerai toutes les grâces nécessaires dans leur état.

2. « Je mettrai la paix dans leur famille.

3. « Je les consolerai dans toutes leurs peines.

4. « Je serai leur refuge assuré pendant la vie et surtout à la mort.

5. « Je répandrai d'abondantes bénédictions sur toutes leurs entreprises.

6. « Les pécheurs trouveront dans mon cœur la source et l'océan infini de la miséricorde.

7. « Les âmes tièdes deviendront ferventes.

8. « Les âmes ferventes s'élèveront à une grande perfection.

9. « Je bénirai même les maisons où l'image de mon Sacré Cœur sera exposée et honorée.

10. « Je donnerai aux prêtres le talent de toucher les cœurs les plus endurcis.

11. « Les personnes qui propageront cette

1. En 1882, un catholique Américain a fait traduire ce recueil en 200 langues environ, et l'a fait imprimer sur une gracieuse image du Sacré-Cœur, qu'il a répandue à profusion dans toutes les parties du monde.

dévotion auront leur nom inscrit dans mon cœur, et il n'en sera jamais effacé [1]. »

Quand et par qui a été fait ce recueil ? Je ne saurais le dire. Je ne le trouve ni dans Croiset, ni dans Galliffet, ni dans Nicollet.

Ces promesses rendent exactement la pensée de la Bienheureuse et répondent à ses dires. Elles ne sont pas cependant tirées textuellement de ses écrits, et l'une, la plus précise sinon la plus importante, ne s'y trouve pas. Il faut donc revenir aux textes de la Bienheureuse. Nous dirons ensuite quelques mots de la « grande promesse ».

I

Promesses diverses [2].

Promesses spéciales et promesses générales. Le langage de la Bienheureuse. Textes précis, surtout à partir de 1685.

Les textes sont si nombreux qu'il faut faire un choix. Il en est qui regardent des personnes ou des circonstances particulières. Toutes

1. A ces onze promesses on commence à joindre, depuis quelques années, celle qui regarde la communion des neuf premiers vendredis consécutifs.

2. Sur les promesses du Sacré-Cœur en général, on peut consulter entre beaucoup d'autres : *Le Règne du Cœur de Jésus*, t. v. p. 558-681 ; Franciosi, *Les promesses de N. S. J. C.* Montreuil-sur-Mer, 1895, plaquettes reproduisant les textes en faveur des personnes dévotes au Sacré-Cœur, et en faveur de la France ; Frécenon, *Les promesses du Cœur de Jésus*, 1892 ; Guillaume, *Les promesses du Sacré-Cœur*, Bruxelles, 1900 ; Terrien, *La dévotion au Sacré-Cœur*, Paris, 1893, Conclusion, p. 359-375 ; Van den Bosch, *Les douze promesses du Sacré-Cœur de Jésus* (traduction faite sur la 3e édition flamande), Oostaker (Gand), 1901.

les personnes qui entrent dans les vues de la Bienheureuse, qui la secondent, qui lui font du bien, qui travaillent à répandre sa chère dévotion, sont l'objet de faveurs spéciales déjà faites ou sûrement promises. Avant tout, Mère de Saumaise, Mère Greyfié, Sœur Jeanne-Madeleine Joly, le P. Croiset, etc... De celles-là nous n'avons rien de spécial à dire ici. Nous nous bornons aux promesses générales attachées à la dévotion.

Le langage de la Bienheureuse semble avoir suivi à ce sujet une gradation de certitude et de précision. Dès les débuts, Jésus lui a fait entendre qu'il répandrait les influences de sa grâce sur tous ceux qui s'intéresseraient à cette aimable dévotion. Ce n'est guère qu'à partir de 1685 ou 1686 que les promesses deviennent plus précises et plus assurées.

Dans la façon de s'exprimer, la Bienheureuse varie. Tantôt elle parle, pour ainsi dire, en son nom, tantôt au nom de Notre-Seigneur. Cela tient pour une part aux destinataires de ses lettres. Quand ceux-ci ne sont pas censés au courant de ses communications intimes avec Notre-Seigneur, elle est plus réservée. Mais il semble aussi que parfois elle dit ce qu'elle a dans l'esprit, sans avoir spécialement en vue des promesses distinctes de Notre-Seigneur. On voit bien cela dans une lettre à la Mère de Saumaise, 17 février 1687. Avec elle, il n'y a rien à cacher. Notre-Seigneur « veut que je vous parle sans façon, à cœur ouvert, comme une fille à sa bonne Mère. » Et pourtant il y a dans sa parole comme un mélange de deux influences, des idées qui lui viennent, et des lumières qu'elle reçoit. « Et voici ce *qui me vient en pensée* au sujet de notre Institut : que notre Père saint François

a demandé un soutien... Et le Sacré Cœur de Jésus lui a été accordé... Et c'est par l'entremise de la sacrée Vierge qu'il a obtenu ce puissant protecteur. Celles qui se mettront sous son adorable protection, il leur répandra abondamment du trésor de ses grâces sanctifiantes... Il me semble *m'avoir fait entendre*... Vous voyez, ma chère Mère, comme mon chétif cœur vous découvre simplement *ses pensées*, pour lesquelles je vous demande le secret, car je ne souhaite pas que l'on donne aucune créance à *mes pensées, ni à ce que je dis, qui n'est ni révélation ni vision* [1]. » Il est clair, d'autre part, que ces choses ne se savent que par communications surnaturelles ; et elles nous sont présentées comme telles, soit ici même (« il me semble m'avoir fait entendre »), soit en maint autre endroit [2].

Qu'elle parle en son nom ou au nom de Jésus, la Bienheureuse ne tarit pas sur les avantages de sa chère dévotion. Mais nous étudions surtout les promesses. Voici, à ce sujet, quelques passages caractéristiques.

Elle écrit à la mère de Saumaise, le 24 août 1685 : « Il (*le Sacré-Cœur*) lui (*elle-même*) a donc fait connaître derechef le grand plaisir qu'il prend d'être honoré de ses créatures, et il lui semble qu'alors il lui promit que tous ceux qui seraient dévoués à ce sacré Cœur ne périraient jamais, et que, comme il est la source de toutes bénédictions, il les répandrait avec abondance dans tous les lieux où serait posée l'image de cet aimable Cœur pour y être aimé et honoré ; et par ce moyen il réunirait les familles divisées ; qu'il protégerait

1. Lettre LIV (LV), t. II, p. 107 (143).
2. Voir, par exemple, lettre XLV (XLVI), t. II, p. 87 (124).

celles qui seraient en quelque nécessité ; qu'il répandrait la suave onction de son ardente charité dans toutes les communautés où serait honorée cette divine image ; qu'il en détournerait les coups de la juste colère de Dieu, en les remettant en sa grâce lorsqu'elles en seraient déchues ; et qu'il donnerait une grâce spéciale de sanctification et de salut à la première personne qui lui ferait ce plaisir de faire faire cette sainte image [1]. »

Choses analogues dans une lettre à la Mère Greyfié, extrait cité par les *Contemporaines* [2].

Dans une autre, à la même, en janvier 1686 : « Il me semble qu'il m'a fait voir que plusieurs noms y étaient écrits (*dans le Sacré-Cœur*), à cause du désir qu'ils ont de le voir honoré ; et que, pour cela, il ne permettra pas qu'ils en soient effacés [3]. »

Mais nulle part elle n'est plus explicite que dans ses lettres au P. Croiset. Le 10 août 1689, après lui avoir parlé du « grand nombre d'âmes que cette dévotion à son divin Cœur retirera de la voie de perdition, pour les remettre dans celle du salut », elle ajoute :

« C'est ce qui lui donne un si ardent désir d'être connu, aimé et honoré des hommes, dans le cœur desquels il a tant de désir d'établir par ce moyen l'empire de son pur amour, qu'il promet

1. *Lettre* XXXII (XXXIII), t. II, p. 64 (101).

2. Lettre XXXIII (XXXIV), t. II, p. 68 (105) ; cf. t. I. p. 221 (250).

3. Lettre XXXIV (XXXV), t. II, p. 70 (107). Elle ajoute aussitôt : « Mais il ne me dit pas que ses amis n'auront rien à souffrir ; car il veut qu'ils fassent consister leur plus grand bonheur à goûter ses amertumes. » On voit qu'elle n'oublie pas les conditions de la vie chrétienne et parfaite.

de grandes récompenses à tous ceux qui s'emploieront à le faire régner... Je me voudrais fondre d'action de grâces et de reconnaissance envers ce divin Cœur pour les grandes grâces qu'il nous fait en voulant bien se servir de nous pour aider à la faire connaître, aimer et honorer ; à quoi il attache des biens infinis pour tous ceux qui s'y emploieront de tout leur pouvoir, suivant son inspiration... Il fait connaître ce désir (*d'être connu, aimé et honoré des hommes*) être si excessif qu'il a promis à tous ceux qui se consacreront et se dévoueront à lui pour lui donner ce plaisir (qui est de lui rendre et procurer tout l'amour, l'honneur et la gloire qui sera en leur pouvoir)..., qu'il ne les laisserait jamais périr ; qu'il leur serait un asile assuré contre toutes les embûches de leurs ennemis, mais surtout à l'heure de la mort ; qu'il les recevrait amoureusement dans ce divin Cœur, mettant leur salut en assurance, prenant soin de les sanctifier et de les garder devant son Père éternel, autant que l'on prendrait de peine d'agrandir le règne de son amour dans les cœurs ; et que comme il est la source de toutes bénédictions, il les répandrait abondamment dans tous les lieux où serait honorée l'image de ce sacré Cœur, parce que son amour le presse de départir le trésor de ses grâces sanctifiantes et salutaires dans les âmes de bonne volonté, cherchant les cœurs vides pour les remplir de la suave onction de son ardente charité pour les consumer [1] et les transformer toutes en lui. Il veut des esprits humbles et soumis, sans aucune curiosité que d'accomplir son bon plaisir. De plus,

1. La Bienheureuse a dû écrire *consommer*, comme elle fait toujours.

il a promis qu'il réunirait, par ce moyen, les familles divisées et protégerait celles qui seraient en nécessité ; qu'il répandrait cette suave onction de sa charité dans toutes les communautés religieuses où il serait honoré, et qui se mettraient sous sa particulière protection ; qu'il en tiendrait tous les cœurs unis, pour n'en faire qu'un même avec lui ; qu'il en détournerait les traits de la divine justice, en les remettant en grâce lorsqu'ils en seraient déchus... S'il m'était permis de manifester les richesses infinies qui sont cachées dans ce précieux trésor, et desquelles il met en jouissance ses fidèles amis ! Si nous les pouvions comprendre, nous ne nous épargnerions en rien pour lui procurer le plaisir qu'il désire avec tant d'ardeur [1]. »

Quelques-unes de ces promesses sont pour les zélateurs ; mais les autres sont pour tous. Et l'ensemble montre que chacun a sa part dans toutes, suivant la mesure de sa dévotion.

Elle y revient, dans sa lettre du 15 septembre (1689) ;

« J'espère que cette dévotion sera un des moyens dont il veut se servir pour retirer un grand nombre d'âmes de la perdition, ruinant en elles l'empire de Satan, pour les remettre par ses grâces sanctifiantes dans la voie du salut éternel, ainsi qu'il me semble l'avoir promis à son indigne esclave. Il lui fit voir cette dévotion comme un des derniers efforts de son amour envers les hommes. En leur mettant en évidence, dans un tableau particulier, son divin Cœur transpercé d'amour pour leur salut, il veut mettre leur salut en assurance, et ne laisser périr aucun de ceux qui lui

1. *Lettres inédites*, lettre II, p. 87-91.

seront consacrés : tant est grand le désir qu'il a d'être connu, aimé et honoré de ses créatures ! Afin de pouvoir en quelque façon contenter l'ardent désir que son amour a de se répandre, il leur départira avec abondance les grâces sanctifiantes et salutaires. Il leur sera un asile assuré à l'heure de la mort, pour les recevoir et les défendre de leurs ennemis. Mais pour cela, il faut vivre conformément à ses saintes maximes. »

Cela est pour tous. Voici pour les zélateurs :

« Pour ceux qui s'emploient à le faire connaître et aimer, oh ! s'il m'était permis de m'exprimer et de faire connaître les récompenses qu'ils recevront de cet adorable Cœur, vous diriez comme moi : Heureux sont ceux qu'il emploiera à l'exécution de ses desseins ! Et la raison pour laquelle il ne m'est pas permis de parler des récompenses qu'il promet à ceux qu'il emploiera à cette sainte œuvre, c'est afin qu'on travaille sans autre intérêt que celui de sa gloire, dans la vue de son amour [1]. »

Un peu plus loin : « Il n'y a rien de plus doux ni de plus suave, et en même temps rien de plus fort ni de plus efficace que la suave onction de l'ardente charité de cet aimable Cœur, pour convertir les âmes les plus endurcies. Il pénétrera les cœurs les plus insensibles par la parole de ses prédicateurs et fidèles amis, qu'il rendra comme un glaive ardent, qui fera fondre en son amour les cœurs les plus glacés [2]. »

Elle y revient sous une autre forme :

« Ce divin Cœur est une source intarissable, où il y a trois canaux qui coulent sans cesse :

1. *Lettres inédites*, lettre III, p. 117-118.
2. *Lettres inédites*, lettre III, p. 128.

premièrement de miséricorde pour les pécheurs, sur lesquels découle l'esprit de contrition et de pénitence ; le second est de charité, qui s'étend pour le secours de tous les misérables qui sont en quelque nécessité, et particulièrement ceux qui tendent à la perfection y trouveront, par l'entremise des saints Anges, de quoi vaincre les obstacles ; du troisième découlent l'amour et la lumière pour les parfaits amis qu'il veut unir à lui pour leur communiquer sa science et ses maximes, afin qu'ils se consacrent entièrement à lui procurer de la gloire, chacun en sa manière ; et la Sainte Vierge sera la spéciale protectrice de ceux-ci, pour les faire arriver à cette vie parfaite. De plus, ce divin Cœur se rendra l'asile et le port assuré, à l'heure de la mort, de tous ceux qui l'auront honoré pendant leur vie, et les défendra et protégera [1]. »

L'ensemble de ces promesses n'est nulle part si bien présenté que dans un fragment de lettre de la Bienheureuse à un père jésuite, peut-être au P. Croiset : « Que ne puis-je raconter tout ce que je sais de cette aimable dévotion, et découvrir à toute la terre les trésors de grâces que Jésus-Christ renferme dans ce Cœur adorable, et qu'il a dessein de répandre avec profusion sur tous ceux qui la pratiqueront ! Les trésors de bénédictions et de grâces que ce sacré Cœur renferme sont infinis. Je ne sache pas qu'il y ait nul exercice de dévotion dans la vie spirituelle qui soit plus propre pour élever en peu de temps une âme à la plus haute perfection et pour lui faire goûter les véritables douceurs qu'on trouve au service de Jésus-Christ. Oui, je le dis avec assurance, si l'on savait combien

1. *Lettres inédites*, lettre III, p. 129-130.

cette dévotion est agréable à Jésus-Christ, il n'est pas un chrétien, pour peu d'amour qu'il ait pour cet aimable Sauveur, qui ne la pratiquât d'abord. Faites en sorte surtout que les personnes religieuses l'embrassent ; car elles en retireront tant de secours qu'il ne faudrait point d'autre moyen pour rétablir la première ferveur et la plus exacte régularité dans les Communautés les moins bien réglées, et pour porter au comble de la perfection celles qui vivent dans la plus exacte régularité.

» Pour les personnes séculières, elles trouveront par le moyen de cette aimable dévotion tous les secours nécessaires à leur état, c'est-à-dire, la paix dans leurs familles, le soulagement dans leurs travaux, les bénédictions du ciel dans toutes leurs entreprises, la consolation dans leurs misères ; et c'est proprement dans ce sacré Cœur qu'elles trouveront leur refuge pendant toute leur vie, et principalement à l'heure de la mort. Ah ! qu'il est doux de mourir après avoir eu une tendre et constante dévotion au Cœur de celui qui doit nous juger !

» Mon divin Maître m'a fait connaître que ceux qui travaillent au salut des âmes, travailleront avec succès et sauront l'art de toucher les cœurs les plus endurcis, s'ils ont une tendre dévotion à son sacré Cœur, et s'ils travaillent à l'inspirer et à l'établir partout.

» Enfin, il est visible qu'il n'est personne au monde qui ne ressentît toute sorte de secours du ciel, s'il avait pour Jésus-Christ un amour véritablement reconnaissant, tel qu'est celui qu'on lui témoigne par la dévotion à son sacré Cœur [1]. »

1. Le texte est emprunté à Croiset *Abrégé*, p. 57. Cf. Lettre CXXXII (CXXXIV), t. II, p. 285 (334) ; *Contemporaines*, t. I, p. 289 (317). Il y a, entre les divers textes, quelques variantes d'expression. Voir chapitre I, p. 16.

II

La grande promesse[1].

Texte. Sens. Portée. Caractère unique.

Reste une promesse que nous n'avons pas rencontrée encore sous la plume de la Bienheureuse, « la grande promesse. » On en parle peu dans les premiers traités sur le Sacré-Cœur[2] : ce n'est qu'en ces derniers temps qu'elle a spécialement attiré l'attention des théologiens. Il semblerait qu'on ait eu peur d'en parler, soit pour ne pas donner prise aux adversaires, soit pour ne pas encourager une sécurité présomptueuse. Elle est scandaleuse, en effet, pour qui ne croit pas à l'amour ; mais ceux-là la comprennent qui ont

1. Voir : A. Hamon : *Le texte de la grande promesse du Sacré-Cœur*, dans les *Etudes*, 20 juin 1903, t. xcv, p. 854 ; X. M. Le Bachelet, *La grande promesse du Sacré-Cœur*, *ibid.*, 5 août 1901, t. LXXXVIII, p. 385, avec bibliographie ; A. Vermeersch, *La grande promesse du Sacré-Cœur*, Paris 1903 (dans *Pratique et Doctrine de la Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus* (Tournai), 2e partie, c. 3, p. 555-594) ; A. Boudinhon, *Les neuf premiers vendredis*, dans la *Revue du clergé*, 1903,t. xxxvi, p. 113 ; R. de La Bégassière, article *Cœur de Jésus*, x, dans le *Dictionnaire apologétique* Jaugey-d'Alès, t. I, col. 582-583, Paris, 1909. Tout récemment, le R. P. Dominique Galeazzi, s. j. a consacré à la question un volume considérable, *De praecipuo e promissis SS. Cordis Jesu, seu de novem communionibus. Dissertatio historica et theologica.* Rome, 1910, 237 pages in-12. Cf. *Etudes*, 5 janvier 1911, t. 126, p. 108-110 (article du R. P. Le Bachelet, qui, je pense, ne tient plus les positions qu'il avait prises dans les *Etudes*, 5 août 1901, t. 88, p. 385, et qui furent attaquées par le R. P. Vermeersch, *Etudes*, 5 juin 1903, t. 95, p. 593 ; la doctrine du P. Vermeersch est la nôtre).

2. Je ne l'ai vue ni dans Croiset, ni dans Galliffet ; mais Languet en fait mention, et après lui Nicollet.

compris le Sacré-Cœur. Elle se trouve dans une lettre à la Mère de Saumaise, de date incertaine (les éditrices disent : mai 1688). Nous n'en avons pas l'autographe, et la copie a dû subir, suivant l'usage, quelques retouches, d'ailleurs purement grammaticales. Voici le texte édité :

« Un jour de vendredi, pendant la sainte communion, il dit ces paroles à son indigne esclave, si elle ne se trompe : « Je te promets » dans l'excessive miséricorde de mon Cœur, » que son amour tout puissant accordera à tous » ceux qui communieront neuf premiers vendredis » du mois, tout de suite, la grâce finale de la » pénitence ; ils ne mourront point en sa dis- » grâce, ni sans recevoir leurs sacrements, mon » divin Cœur se rendant leur asile assuré en ce » dernier moment [1]. »

La promesse est absolue, supposant seulement les communions faites, et bien faites évidemment, suivant les intentions du Sacré-Cœur. Ce qui est promis, ce n'est pas la persévérance dans le bien pendant toute la vie ; ce n'est pas non plus (cela ressort du contexte plus que du texte même) la réception des derniers sacrements, en toute

1. Lettre LXXXII (LXXXIII), t. II, p. 159 (195). Les Contemporaines disent : *excès de miséricorde*, au lieu de : *excessive miséricorde ; les premiers vendredis, neuf mois de suite ; la grâce de la pénitence finale ; qu'ils ne mourront point dans ma disgrâce ; et qu'il se rendra leur asile assuré à cette heure dernière*, t. I, p. 291 (318). Différences, on le voit, purement grammaticales. M. A. Hamon a trouvé, dans un mst de Roanne, un texte qui a bien l'air d'être le texte même de la Bienheureuse. Il ne diffère du texte imprimé que par les mots : *Et* un jour ; *il fut dit* ces paroles ; *des* mois de suite ; la grâce de la pénitence *finale ; ne mourant* point ; se rendant (sans les mots de rappel, *mon divin Cœur*) ; leur asile *assuré.* Le texte est donc très sûr.

hypothèse ; c'est la persévérance finale, emportant la pénitence et les derniers sacrements dans la mesure nécessaire. La promesse regarde les pécheurs plus directement que les âmes pieuses, et elle ne fait que préciser, en l'attachant à une pratique déterminée de dévotion au Sacré-Cœur, ce que la Bienheureuse a dit mainte fois en général, que les dévots du Sacré-Cœur ne sauraient périr.

Il y a, dans les écrits de la Bienheureuse, en faveur d'autres pratiques, des promesses qui ont une certaine analogie avec la grande promesse [1]. Mais toujours il y a des différences. La principale est celle-ci : dans les autres cas, rien ne montre que la grâce soit attachée à une pratique une fois faite. On pourrait faire des remarques semblables à propos des promesses du même genre qu'on pourrait trouver ailleurs, dans sainte Gertrude par exemple. La conclusion sera toujours, si je

1. Voici, d'après les *Contemporaines*, celles qui s'en rapprochent le plus :

« Un jour de l'Annonciation, Notre-Seigneur me fit connaître que je devais honorer ses abaissements par vingt-quatre *Verbum caro*, pour honorer les heures qu'il a demeuré dans le flanc virginal de sa sainte Mère, me promettant que ceux qui s'y rendraient fidèles ne mourraient point sans recevoir le fruit de son incarnation par les Saints Sacrements. » *Vie et Œuvres*, t. I, p. 114 (143).

Une autre pratique est recommandée de même. « Il me dit amoureusement qu'il désirait que tous les vendredis, je le vinsse adorer trente-trois fois sur l'arbre de la croix qui est le trône de sa miséricorde, me prosternant humblement à ses pieds et tâchant de me tenir en la disposition où était la sainte Vierge au temps de la passion, offrant tout cela au Père éternel, avec les souffrances de son divin Fils, pour lui demander la conversion des pécheurs endurcis. Pour ceux qui se rendront fidèles à cette pratique, il leur sera favorable à la mort. » *Vie et Œuvres*, t. I, p. 69 (100).

ne me trompe, que la « grande promesse » est quelque chose d'unique.

Qui ne voit, par ailleurs, qu'il n'y a pas là un encouragement à mal faire, mais une grâce admirable et un grand secours pour bien faire ? Jésus ne dit pas qu'il sauvera ceux qui continueront à pécher ; mais il donnera une grâce puissante pour ne pas pécher, une grâce toute-puissante pour sortir enfin du péché [1].

1. Bien entendu, l'assertion de la Bienheureuse n'a pas, ici plus qu'ailleurs, de valeur absolue ; mais elle garantit, vu la sincérité du témoin, l'expérience psychologique d'une sainte âme ; et comme nous avons des raisons solides de croire à la mission surnaturelle de la Bienheureuse, ces mêmes raisons militent pour la réalité de la promesse. L'autorité de l'Eglise n'est pas directement engagée dans la question. Pourtant, du fait qu'elle a béatifié Marguerite-Marie, et que, sans doute, elle la canonisera tôt ou tard ; du fait que l'examen des écrits n'a pas arrêté le procès canonique, et que les autorités ecclésiastiques laissent prêcher la « grande promesse » ; du fait enfin que la sainteté de la Bienheureuse implique pratiquement la réalité de sa mission, on peut induire légitimement : 1º que dans la pensée de l'Eglise, une telle promesse n'a rien de contraire à la foi ni aux mœurs ; 2º qu'il n'est pas imprudent ni téméraire d'y croire, et d'y faire appel pour pousser à la pratique des neuf vendredis. L'objection tirée de la doctrine du Concile de Trente sur l'incertitude du salut ne porte pas, dans le cas présent, non plus que celle qu'il y aurait là un encouragement à pécher. Il n'y a donc pas lieu d'atténuer le sens de la promesse, comme ont fait quelques théologiens, qui, en l'expliquant, l'ont presque vidée de son sens.



DEUXIÈME PARTIE

EXPLICATIONS DOCTRINALES

La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus est à la fois du ressort de l'histoire et du ressort de la théologie. Telle qu'elle s'est propagée parmi les fidèles et qu'elle a été admise officiellement par l'Église comme culte public, elle dépend principalement des révélations faites à la B. Marguerite-Marie. Mais le culte ne s'appuie pas, à proprement parler, sur ces révélations ; il a ses fondements théologiques, et il a été admis par l'Église en lui-même et pour lui-même.

C'est l'idée théologique de la dévotion que nous avons maintenant à dégager. Mais sans perdre contact avec les faits. Car ce qu'étudie la théologie, ce n'est pas le culte du Sacré-Cœur dans l'abstrait ; c'est celui qui existe en fait. Celui-ci (en tant que culte reconnu et public) est celui qui fut demandé à Marguerite-Marie.

Ce culte est vivant. Il peut se développer et il se développe en fait. L'Église intervient de temps en temps pour accepter ou approuver le développement nouveau. Mais ce développement précède l'acceptation par l'Église ; et l'Église l'accepte, précisément parce qu'il est légitime et dans le sens de la dévotion.

On voit dès lors combien complexe est cette étude théologique, et comment elle doit tenir compte à la fois de la nature des choses, des faits historiques, de la pensée vivante, des documents officiels, des pratiques communément reçues.

En utilisant ces diverses sources d'information, nous connaîtrons la dévotion, quand nous saurons quel en est l'objet, quels en sont les fondements, quels en sont l'esprit et l'acte propre. Les auteurs ajoutent généralement des chapitres sur l'excellence, sur la fin, sur la pratique de cette dévotion ; mais ce qui est théologique dans ces chapitres se rattache naturellement à l'un des points indiqués. Il paraît utile, en revanche, pour la clarté, de rapprocher cette dévotion des dévotions analogues, pour voir en quoi elle leur ressemble, en quoi elle en diffère. Nous ajouterons quelques mots dans ce sens [1].

1. Comme la bibliographie du sujet donnerait une note démesurément longue, elle est renvoyée à la fin du volume, *Note bibliographique.* On trouvera là les indications complètes sur les ouvrages cités en abrégé dans le texte ou au bas des pages.

CHAPITRE PREMIER

OBJET PROPRE DE LA DÉVOTICN AU SACRÉ-CŒUR

La question est complexe de sa nature. Elle a été compliquée encore par des difficultés de terminologie. Nous laisserons de côté les termes trop techniques et nous essayerons d'étudier les notions en elles-mêmes et de les exprimer dans le langage courant. Il faut d'abord, pour s'orienter, se rappeler les différents sens où nous employons le mot *cœur* dans le parler de tous les jours.

I

Sens et emplois du mot cœur.

Sens matériel, sens symbolique, sens figurés. Métaphore et symbole. Le cœur pour la personne.

Nous l'entendons, avant tout, du cœur de chair, du cœur matériel. Nous le prenons ensuite en un sens figuré, où il n'y a plus, comme directement visé, le cœur matériel, mais quelque chose conçu comme en rapport avec lui : « Cet homme a du cœur, c'est un grand cœur, c'est un cœur bas. » Que l'idée du cœur matériel ne soit pas absente de

ces formules, on le voit par des phrases comme celle-ci, du poète latin :

> Nilne salit læva sub parte mamillæ ?

ou comme celle-ci, du poète français :

> Ah ! malheur à celui qui laisse la débauche
> Planter le premier clou sous sa mamelle gauche !

On le voit par des phrases familières : « Vous n'avez donc rien qui batte là dans votre poitrine ? Vous avez donc une pierre au lieu de cœur ? » Que d'ailleurs, dans tous ces cas, ce n'est pas au cœur matériel que s'attache la pensée, la chose est évidente : la phrase porte un sens d'ordre moral.

Quel est ce sens moral et de quelle nature est le rapport conçu entre le cœur matériel et l'idée morale que l'on exprime ? La question serait longue à traiter. D'autant que ce sens est complexe et diffère souvent d'une langue à l'autre, diffère parfois dans la même langue, et que ce rapport, confusément perçu, se ressent des idées que l'on se fait de la physiologie du cœur et de son rôle dans l'animal, et notamment dans l'homme. Qui ne sait, par exemple, que *cordatus homo* en latin est plutôt un *homme de sens* qu'un *homme de cœur*[1] ? Tandis que le mot *cœur*, en français,

1. Le mot *pectus* est, dans bien des cas, celui qui répond le mieux à notre mot *cœur*. Les Latins l'opposaient quelquefois à *cor*, comme nous opposons le *cœur* et la *tête*. On cite en ce sens le mot de Plaute en parlant des femmes : *Eam des... cui sapiat pectus ; nam cor non potest, quod nulla habet*. Le mot *viscera* est aussi très usité pour désigner l'*amour*, le *cœur*, la *tendresse*, comme nous disons : *avoir des entrailles de père*. Ainsi saint Paul dit aux Philippiens : Je vous aime *in visceribus Christi*, dans les entrailles du Christ, ἐν σπλάγχνοις Χριστοῦ. Ainsi dans le cantique *Benedictus* : *Per viscera misericordiæ Dei nostri*, διὰ σπλάγχνα ἐλέους.

répond tantôt à l'idée d'amour, tantôt à celle de courage, tantôt à celle de sentiments nobles, de vie affective intense et profonde. Qui ne sait qu'une physiologie peu exercée a donné au cœur un rôle, peu défini mais excessif, comme organe de toute notre vie intime ?

La dévotion au Sacré-Cœur n'exige pas la solution de toutes ces questions. Quelques notions courantes suffisent pour en voir l'objet et les fondements ; elle-même, telle qu'elle est comprise et pratiquée dans l'Église, nous aidera à choisir, parmi ces notions un peu confuses, celles qui peuvent être utiles pour s'en faire une idée claire et exacte. Dégageons, en attendant, ce que nous montre, après un regard rapide sur les faits, le langage courant.

a) Le mot *cœur* éveille, comme première idée, celle de l'organe matériel dont tout le monde a une notion confuse, qu'on représente de la façon convenue qui nous est familière, que nous sentons battre en notre poitrine, et que nous percevons vaguement comme en rapport intime avec notre vie physique, rythmée par le battement du cœur ; en rapport aussi avec notre vie intime, affective et morale, dont nous sentons comme un écho dans les états et les battements de ce cœur.

b) Ce cœur matériel, à cause de ce rapport vaguement perçu, est pris couramment comme signe symbolique, comme emblème de cette vie affective et morale que nous y rattachons, que nous y résumons dans nos idées et dans leur expression. De là la place du cœur dans le langage des signes et des actes. De là l'emploi du mot dans les formules courantes. *Ouvrir son cœur*, c'est

dévoiler ses sentiments intimes ; nous disons que *le cœur nous bat fort*, pour faire entendre que nous sommes bien émus ; *donner son cœur* à quelqu'un, c'est lui donner son amour.

c) Dans ce langage symbolique, il faut distinguer, comme toujours, le *signe*, la *chose signifiée*, la *raison* de la signifiance. Ici, le signe est le cœur de chair ; la chose signifiée, c'est la vie intime, la vie affective et morale, c'est particulièrement l'amour ; la raison de la signifiance, c'est le rapport entre le cœur matériel et cette vie intime, cette vie affective et morale, cet amour senti.

Ce langage emblématique est moins analytique que celui des mots ; mais il est expressif, clair à qui comprend, rapide et compréhensif. Quand le mot vient s'y joindre, c'est le langage humain par excellence, portant à la fois l'image et l'idée, la chose et la notion.

d) Il arrive que le symbole se vide parfois de son contenu matériel. On oublie le signe pour ne voir que la chose signifiée. Le mot *âme* n'apporte plus à notre esprit, au moins d'une façon consciente et distincte, l'image du *souffle* par lequel on se l'est représentée quand on a désigné par là le principe de notre vie. Et, de même, il peut arriver que le mot *cœur* ne nous rappelle plus directement que le *courage* ou l'*amour*. Dans ce cas, il reste trace de symbolisme dans le langage ; mais pour la pensée, il n'y a plus d'autre symbole que le mot : le *cœur* cesse d'être une *chose* réelle qui en signifie une autre ; c'est un signe qui n'est que *signe*. Il reste pourtant un souvenir des origines de la formule. C'est ce qui fait dire que l'expression est figurée : c'est par figure, par métaphore,

que le mot *cœur* s'emploie pour signifier l'*amour*. On voit la différence entre l'expression *symbolique* et l'expression *métaphorique :* le symbole est une *chose* qui en rappelle une autre, la métaphore est une figure de langage par laquelle un *mot* signifie autre chose que ce qu'il signifie au sens propre.

e) Ceux qui ont étudié de près la dévotion au Sacré-Cœur, ont été amenés, par le mouvement des opinions et des controverses, à distinguer en Jésus, comme en nous, le *cœur de chair*, le *cœur symbolique*, le *cœur métaphorique*. Le cœur de chair, c'est l'organe où retentit l'amour ; le cœur symbolique, c'est encore l'organe, mais comme portant une idée, comme emblème d'amour ; le cœur métaphorique, c'est l'amour signifié, sans attention directe à l'organe qui a fourni le mot. Ce langage n'est pas parfait ; mais il est court et commode ; une fois expliqué, il rappelle et résume les notions. Nous l'emploierons à l'occasion.

f) Enfin nous constatons que, dans le langage courant, on passe sans cesse de la partie au tout, du *cœur* à la *personne : C'est un grand cœur !* Non pas que l'expression soit indifférente, comme si c'était une même chose de dire : *Jésus*, ou de dire en ce sens : *Le Sacré-Cœur*. L'emploi du mot *cœur* signifie toujours que l'on regarde la personne comme aimante, courageuse, etc., dans sa vie affective et morale. Est-ce le cœur de chair qui est ainsi pris pour la personne ? est-ce le cœur symbolique ? est-ce le cœur métaphorique ? Il ne paraît pas que ce soit le cœur de chair en lui-même. C'est plutôt le cœur symbolique ou le cœur métaphorique ; tantôt l'un, tantôt l'autre, suivant que la pensée voit le symbole, ou ne voit que la chose signifiée.

II

Le cœur de chair objet de la dévotion au Sacré-Cœur.

Double écueil: ne voir que l'organe, ne pas voir l'organe. L'organe matériel est objet du culte.

Le culte va toujours à la personne. C'est donc la personne de Jésus que nous honorons en honorant son Cœur, comme c'est à la personne que l'on rend hommage en lui baisant la main. Mais il s'agit de l'objet propre et particulier. Quel est, ainsi entendu, l'objet de la dévotion au Sacré-Cœur ?

C'est le cœur de Jésus. Mais est-ce le cœur de chair tout seul et en lui-même ? est-ce l'amour tout seul ? est-ce le cœur de chair comme emblème de l'amour ? Les trois réponses ont été données ; la troisième seule est la bonne.

Les ennemis du culte, jansénistes ou rationalistes, ont affecté de n'y voir que le culte du cœur de chair et l'ont attaqué comme tel. Je ne sache pas que personne ait jamais entendu la dévotion en ce sens exclusif. Ceux qui, comme Galliffet ou Perrone, ont insisté sur le culte du cœur de chair, l'ont fait pour dire que ce n'était pas uniquement le culte de l'amour, du cœur métaphorique, non pour exclure le cœur symbolique ni l'amour symbolisé.

L'opinion du cœur métaphorique ou de l'amour seul a été mise en avant par quelques ennemis de la dévotion, soucieux, d'ailleurs, en bons jansénistes qu'ils étaient, de ne pas rompre ouvertement

avec l'Église, tout en gardant leurs idées à eux. Quand Clément XIII, en 1765, eut approuvé la dévotion qu'ils avaient combattue de toutes leurs forces, ils essayèrent de triompher jusque dans leur défaite. Le décret disait : « La Sacrée Congrégation des Rites, voyant le culte du Sacré-Cœur déjà répandu dans presque toutes les parties du monde catholique, comprenant que la concession d'une messe et d'un office n'a pas d'autre effet que d'amplier le culte déjà établi, et de *renouveler symboliquement* le souvenir du divin amour, par lequel le Fils unique de Dieu a pris la nature humaine et, obéissant jusqu'à la mort, a donné en exemple aux hommes, suivant sa propre parole, la douceur et l'humilité de son cœur, *intelligens hujus missæ et officii celebratione non aliud agi quam ampliari cultum jam institutum, et symbolice renovari memoriam illius divini amoris, quo unigenitus Dei Filius humanam suscepit naturam, et factus obediens usque ad mortem, præbere se dixit exemplum hominibus, quod esset mitis et humilis corde* [1]. » On ne pouvait plus soutenir que l'Église rejetait le culte. Mais on s'appuyait sur le mot *symbolice* pour maintenir qu'elle n'admettait pas la dévotion au cœur de chair, et qu'elle y substituait la dévotion au cœur symbolique. Comme si le cœur symbolique s'opposait au cœur de chair et se confondait avec l'amour ou cœur métaphorique [2]. D'autres, d'ailleurs excellents catholiques, effrayés des clameurs du jansé-

1. Cité par Nilles, l. I, part. 1, c. III, § 4, t. I, p. 152.

2. Voir les fausses interprétations du Continuateur de Fleury, de Scipion Ricci, de Pannili, etc., dans Nilles. t. I, p. 161, 162, 222, 353, 354, 364, 368 sq. et passim.

nisme ou de la libre pensée, ont donné dans la même erreur. Ainsi Feller au XVIIIe siècle ; ainsi quelques autres au XIXe.

Cette opinion ne tient pas devant les textes. Une chose est évidente, en effet ; la dévotion au Sacré-Cœur s'adresse au cœur de chair. Ainsi l'entendait la B. Marguerite-Marie. C'est en lui montrant son cœur de chair que Jésus lui dit : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consommer pour leur témoigner son amour. » Ainsi l'expliquent le P. Croiset, le P. de Galliffet, tous ceux qui ont compris la dévotion comme la Bienheureuse. Ainsi les postulateurs de la cause en 1697, en 1727 (c'était le P. de Galliffet lui-même), en 1765. Ainsi l'entendaient les ennemis, et c'est contre la dévotion au cœur de chair qu'ils déblatéraient en termes dignes de ceux dont se servaient les protestants contre la présence réelle de Jésus dans l'eucharistie. Ils disaient, il est vrai, que la concession de Clément XIII, en 1765, avait changé l'état des choses, substituant le cœur symbolique au cœur réel. Ils ne voyaient pas que l'approbation de Rome, en 1765, portait sur cela même qui avait été rejeté en 1729. Les évêques Polonais, dans leur supplique, s'en expliquaient on ne peut plus clairement, et c'est à cette supplique que la Sacrée Congrégation des Rites accéda, *annuendum censuit*, mentionnant expressément qu'elle s'écartait des décisions de 1729, *prævio recessu a decisis sub die* 10 *julii* 1729 [1]. Pie VI allait se charger de remettre les choses au point. Relevant, dans la bulle *Auctorem fidei*, en 1794, les insinuations

1. Nilles, t. I, p. 153.

malveillantes du synode de Pistoie contre ceux qui oublient, en honorant le Sacré-Cœur, « que la chair très sainte du Christ, ou toute partie d'icelle, ou même l'humanité tout entière, si on la sépare, ou si l'on fait abstraction de la divinité, ne peut être adorée du culte de latrie », il reprenait : « Comme si les fidèles adoraient le Cœur de Jésus en le séparant, ou faisant abstraction de la divinité, tandis qu'ils l'adorent comme le Cœur de Jésus, c'est-à-dire le Cœur de la personne du Verbe, à laquelle il est inséparablement uni, tout comme le corps inanimé du Christ, durant les trois jours de sa mort, sans séparation ni précision de la divinité, a été adorable dans le sépulcre [1]. » Aux insinuations du pseudo-synode, le pape ne répond pas en niant que les fidèles adorent le cœur de chair ; mais il maintient qu'ils ont raison de l'adorer comme ils font.

A défaut d'autre argument, il suffirait de se rappeler que dans l'Office du Sacré-Cœur, comme dans les documents qui regardent la B. Marguerite-Marie, il est sans cesse question du cœur percé par la lance. Le culte va donc bien au cœur de chair [2].

III

Le cœur de chair emblème d'amour.

L'objet du culte n'est pas le cœur de chair en lui-même et pour lui-même, mais comme symbole d'amour.

Le culte va au cœur de chair, mais il ne s'y arrête pas. Tout, dans la sainte humanité de Jésus,

1. Dans Nilles, t. I, p. 353-354.

2. Voir dans Nilles, l. I, part. II, c. III, t. I, p. 350 sq., les textes auxquels il vient d'être fait allusion, ainsi que beaucoup d'autres.

est adorable. Mais l'Église ne sépare jamais une partie de ce tout divin, si noble soit-elle, pour lui rendre, en elle-même et en vue d'elle-même, un culte particulier. Elle pourrait le faire, nous ne voyons pas qu'elle l'ait fait. Elle craint, comme d'instinct, la ferveur indiscrète qui, après ceci, voudrait honorer cela, sans mesure ni fin. C'était une des difficultés qu'on opposait toujours aux promoteurs de la dévotion ; et ils avaient à la résoudre. Ils la résolvaient, et très bien, en montrant qu'il y avait, pour honorer le Sacré-Cœur, des raisons spéciales. Ils montraient la noblesse et la dignité de ce cœur, l'importance de cet organe vital du corps de Jésus [1]. Mais ils ne s'arrêtaient pas là : ils montraient dans le Sacré-Cœur l'emblème de son amour, le signe expressif et parlant de ses excellences intimes, la représentation efficace de ce qu'il avait été, de ce qu'il avait fait et souffert pour nous. Sans peut-être se le dire avec une clarté parfaite, ils avaient conscience que, si l'Église distingue dans le tout théandrique une partie pour en faire l'objet d'un culte spécial, c'est qu'elle y voit un signe ou un souvenir d'une réalité mystérieuse, d'un bienfait spécial ou d'une marque spéciale d'amour. La fête du *Corpus Christi* n'est pas tant la fête du corps de Jésus, que la fête de la présence eucharistique, la fête du Saint-Sacrement ; celle des *Cinq plaies* n'a pas tant pour objet d'honorer les plaies en elles-mêmes ou le corps blessé, que de nous rappeler combien il a souffert pour nous, et les trésors qui se cachent pour nous dans ses souffrances. Le culte de la *Sainte Face* est le culte d'une image

1. Nilles, l. I, part. 2, c. III, § 4, p. 372 sq.

vénérable, qui nous rappelle la passion. L'Église pourrait, sans doute, rendre un culte à la face adorable de Jésus dans sa réalité, comme aussi à ses saintes mains, indépendamment des plaies, ou à sa sainte épaule. Elle le ferait si un souffle du Saint-Esprit orientait en ce sens la dévotion des fidèles. Mais ce qu'elle adorerait, ce ne serait ni la face, ni l'épaule, ni les mains en elles-mêmes et pour elles-mêmes, ce serait la sainte face outragée dans la Passion, comme reflétant l'âme de Jésus et les sentiments intimes de son cœur ; ce serait la sainte épaule blessée par la croix, nous rappelant le fardeau dont il a voulu se charger pour notre amour ; ce seraient les saintes mains du divin Ouvrier, pour nous redire qu'il a travaillé, et nous a donné l'exemple du travail.

Ainsi la dévotion au cœur de Jésus, tout en allant à ce cœur, n'y va pas pour s'y arrêter : elle y va comme au symbole de son amour, comme au signe expressif de ce qu'il a été, de ce qu'il a fait et souffert pour notre amour. N'est-ce pas ce que disait Jésus à Marguerite-Marie ? « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consommer pour eux. » C'est le cœur aimant que nous honorons. Ce n'est ni l'amour en lui-même, ni le cœur en lui-même ; c'est l'amour de Jésus « sous la figure de son cœur de chair, » comme parle la Bienheureuse ; c'est le cœur de chair, mais comme emblème. L'objet propre de la dévotion, c'est le cœur symbolique, lequel — on ne saurait trop le répéter — est le cœur réel, non le cœur métaphorique. Ici encore les documents sont très clairs, et c'est merveille que dès les origines, on ait

expliqué avec une telle précision un culte si complexe [1].

Dès les temps d'Innocent XII (1693), nous voyons des confréries érigées sous le titre du *Cœur de Jésus et de son perpétuel amour* [2]. Et le P. de Galliffet ne cesse de répéter que l'objet de la dévotion est « le Cœur adorable de Jésus-Christ embrasé d'amour pour les hommes [3]. » Dès 1691, le P. Croiset écrivait : (La dévotion au Sacré-Cœur) « ne se réduit pas à aimer seulement et à honorer d'un culte singulier ce cœur de chair semblable au nôtre, qui fait partie du corps adorable de Jésus-Christ... Ce n'est pas que ce Cœur adorable ne mérite nos adorations... Ce qu'on prétend est de faire voir qu'on ne prend ici ce mot de cœur que dans le sens figuré, et que ce divin Cœur, considéré comme une partie du corps adorable de Jésus-Christ, n'est proprement que l'objet sensible de cette dévotion, et que ce n'est que l'amour immense que Jésus-Christ nous porte, qui en est le motif principal. Or, cet amour étant tout spirituel, on ne pouvait pas le rendre sensible ; et quel symbole plus propre et plus naturel de l'amour que le cœur [4] ? »

Dans le *Mémorial*, présenté en 1728, sous les

1. Il reste néanmoins que plusieurs ont de la peine à se faire des idées nettes à ce sujet. Mgr. Dupanloup écrivait dans son *Journal intime*, en 1871, le jour de la fête du Sacré-Cœur : « Vue claire de ce qui fait pour plusieurs la difficulté ; c'est qu'on matérialise trop cette admirable dévotion. » La difficulté n'est pas pour ceux qui *vivent* « cette admirable dévotion », mais pour ceux qui la voient du dehors.

2. Nilles, l. II, part, II, c. II, § 1, p. 338.

3. *La Dévotion au S.-C.*, Ire partie, c. IV, p. 44.

4. *La Dévotion au S.-C.*, Ire partie, c. I, p. 4, 5.

auspices du roi de Pologne et de l'évêque de Cracovie, il est dit : « Il n'est rien dans le monde sensible et corporel qui puisse être avec plus de raison proposé au culte des fidèles que ce Cœur sacré, si aimant et si affligé. Car il n'est rien qui contienne et représente des mystères plus sublimes ; rien dont la vue... soit capable d'éveiller dans le cœur des fidèles des affections plus saintes ; rien qui exprime mieux aux yeux du corps tout ensemble et à ceux de l'âme l'amour immense de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; rien qui rappelle mieux tous les bienfaits du très aimant Rédempteur ; rien qui montre plus sensiblement les peines intimes qu'il a souffertes pour nous. Car tout cela n'est pas seulement contenu et représenté dans ce très sacré Cœur [1], on l'y voit comme dessiné et sculpté. *Hæc enim omnia in eo sacratissimo Corde* [2] *non contenta solum ac repræsentata, sed descripta quodammodo et quasi insculpta cernuntur* [3].

Le *Mémoire* présenté par les évêques polonais à la S. C. des Rites sous Clément XIII, en 1765, exprime la même idée, en termes un peu différents : « On honore le Sacré-Cœur non seulement comme symbole de tous les sentiments intérieurs, mais tel qu'il est en lui-même. *Non tantum ut est symbolum omnium interiorum affectuum, sed ut est in se* [4]. »

Ils ont peur qu'on n'entende le *cœur* au sens purement *métaphorique ;* mais ils veulent, d'autre

1. Tel qu'on le peint d'ordinaire et qu'on le présente à l'adoration des fidèles.

2. *Prout pingi solet et adorandum exhiberi*, est-il expliqué dans le *Mémoire* des évêques polonais, en 1765, qui reproduit ce passage, n. 40, Nilles, p. 121.

3. Nilles, l. I, part. I, c. II, t. I, p. 75-76.

4. *Memoriale*, n. 32, Nilles, l. I, part. I, c. III, § 3, t. I, p. 116.

part, qu'on regarde ce cœur de chair comme « vivant et sentant, comme plein d'amour pour les hommes [1]. »

Il y a, dans la *Réplique* aux « *Exceptions* » du promoteur de la foi, des textes plus clairs encore, si c'est possible. « Il existe une confusion chez plus d'un. Ils regardent l'objet propre de la fête, le cœur de Jésus, d'une façon toute matérielle..., comme serait une relique d'un corps saint, religieusement conservée dans un reliquiare. C'est une grosse erreur. Ce n'est pas du tout ainsi qu'il faut comprendre la fête du Sacré-Cœur. Comment faut-il donc l'entendre ? Nous allons le dire en quelques articles. Il faut considérer le Cœur de Jésus :

« 1. Comme ne faisant qu'un (à cause de l'union étroite) avec son âme et sa divine personne ;

» 2. Comme le symbole ou le siège naturel de toutes les vertus et de tous les sentiments intérieurs du Christ, et en particulier de l'immense amour qu'il a eu pour son Père et pour les hommes ;

» 3. Comme le centre de toutes les peines intimes que le très aimant Rédempteur a subies, toute sa vie et surtout dans sa passion, pour notre amour ;

» 4. Sans oublier la blessure qu'il a reçue sur la croix, blessure causée non pas tant par la lance du soldat, que par l'amour qui dirigeait le coup.

» Tout cela est propre au Cœur de Jésus, tout cela s'unit pour faire avec le Cœur lui-même l'objet de cette fête ; d'où il suit, et c'est là un point très

1. *Memoriale*, n. 32, 33, Nilles, p. 116-117.

digne de considération, que cet objet ainsi conçu embrasse vraiment et réellement tout l'intime de Notre-Seigneur Jésus-Christ [1]. »

Ce texte en dit plus qu'il ne fallait présentement, et nous le retrouverons bientôt. On y voit, pour le moment, que la dévotion ne s'arrête pas au cœur de chair : elle s'étend à tout ce qu'il rappelle, à tout ce qu'il représente.

Les documents officiels sont plus brefs ; ils n'en sont que plus clairs en faveur du cœur symbolique. Quelques-uns y insistent tant, qu'on y a vu (à tort du reste) la négation du cœur physique. Nous avons déjà cité le *symbolice renovari* du décret de 1765. L'hymne de *Laudes*, dans l'office de la fête, nous dit la même chose :

Te vulneratum caritas
Ictu patenti voluit,
Amoris invisibilis
Ut veneremur vulnera.

Hoc sub amoris symbolo
Passus cruenta et mystica.
Utrumque sacrificium
Christus sacerdos immolat.[2]

Même doctrine dans la sixième leçon : *Ut fideles sub sacratissimi Cordis symbolo devotius ac ferventius recolant caritatem Christi.*[3] Pie VI, en 1781, repoussant les attaques injurieuses de Ricci, écrivait que la dévotion consiste, en substance, à méditer dans l'image symbolique du Cœur, la charité immense et l'amour si libéral de notre divin Rédempteur, *ut in symbolica Cordis imagine immensam caritatem*

1. *Memoriale*, n. 17, 18, Nilles, p. 145-146. Cf. n. 19, *ibid.*

2. « L'amour a voulu que vous fussiez blessé d'une blessure béante, pour que nous vénérions les blessures de l'amour invisible. Sous ce symbole d'amour, blessure sanglante et blessure mystique, le Christ prêtre offre le double sacrifice. »

3. « Pour que les fidèles, sous le symbole du Cœur sacré, honorent avec plus de dévotion et de ferveur l'amour du Christ. »

effusumque amorem divini Redemptoris nostri meditemur atque veneremur [1].

IV

Le cœur blessé. — Images symboliques.

Le symbolisme du cœur blessé. — Caractère symbolique des images du Sacré-Cœur.

Voilà qui doit être acquis. C'est bien le cœur de chair que nous honorons dans la dévotion au Sacré-Cœur, mais en tant qu'il nous rappelle et nous représente, dans un symbolisme parlant, l'amour et les bienfaits du Dieu fait homme ; c'est le cœur de chair, mais comme symbole, comme représentation vivante.

Ce symbolisme se complète admirablement par la présentation du cœur comme blessé. Comment ne pas voir dans la blessure visible du cœur la blessure invisible de l'amour ? C'est ce que chante l'hymne de *Laudes*, strophe citée plus haut. C'est ce que disait le pieux auteur de la *Vitis mystica* dans un passage que l'Église a fait sien en le prenant pour l'office du Sacré-Cœur : « Votre cœur a été blessé pour que par la blessure visible nous voyions la blessure invisible de l'amour... La blessure de la chair montre la blessure spirituelle : *Propterea vulneratum est ut per vulnus visibile vulnus amoris invisible videamus. Carnale ergo vulnus vulnus spirituale ostendit.* » C'est ce que l'Église, ce que les dévots du Sacré-Cœur ne cesse-

1. Nilles, l. I, part. 2, c. I, § 2, t. I, p. 345.

ront plus de redire. Pour combien ce symbolisme du cœur blessé a été dans la naissance de la dévotion au Sacré-Cœur, nous le verrons dans la suite. Pour le moment, contentons-nous de remarquer combien il est expressif, quel caractère de vivacité amoureuse il donne à la dévotion, combien merveilleusement il complète le symbolisme du cœur.

Les images du Sacré-Cœur doivent aider au même effet [1]. On comprend dès lors que l'on se préoccupe peu d'exactitude physiologique. C'est le cœur emblème qu'il faut présenter aux fidèles. Or, il y a dans les signes, même naturels, une part de convention, qu'il faut respecter, sous peine de perdre en expression ce qu'on gagnerait en réalité matérielle. Dans une image du Sacré-Cœur, exacte comme une planche d'anatomie, les fidèles auraient peine à voir le symbolisme du cœur. On arriverait peut-être par une longue éducation à n'être plus aussi dérouté. Mais nul doute qu'il n'y ait avantage dans une certaine distinction entre le cœur emblème et le cœur anatomique : le convenu de l'image est favorable à l'expression symbolique. Aussi bien n'est-ce pas des leçons d'anatomie que la Bienheureuse Marguerite-Marie recevait dans ses visions. C'est toujours sous des formes factices que le Sacré-Cœur lui était montré, et les accessoires mêmes de l'image sont destinés à

1. Sur l'iconographie du Sacré-Cœur on peut consulter : Grimoüard de Saint-Laurent, *Les images du Sacré-Cœur, au point de vue de l'histoire et de l'art*, Paris, 1880 ; Paranque, *La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, étudiée en son image*, Paris, 1901 ; Hattler, *Die bildische Darstellung des gœttlichen Herzens Jesu*, 2e édition, Innsbruck, 1894 ; *Le Règne du Cœur de Jésus*, t. II, p. 335-400 ; Letierce, t. II, p. 505-516 ; Dujardin, *Appendice* II ; Muzzarelli, *Dissertation*, p. 39-48. Ici, passim, surtout p. 43, 223, 259.

écarter les idées d'un réalisme grossier, pour faire valoir d'autant la signification symbolique. Les témoignages de la Bienheureuse sont très instructifs en ce sens. « Ce sacré Cœur, dit-elle dans son *Mémoire*, m'était représenté comme un soleil brillant d'une éclatante lumière, dont les rayons tout ardents donnaient à plomb sur mon cœur [1]. » Un peu plus loin : « Une fois entre les autres... mon doux maître se présenta à moi tout éclatant de gloire avec ses cinq plaies, brillantes comme cinq soleils. Et de cette sacrée humanité sortaient des flammes de toutes parts, mais surtout de son adorable poitrine qui ressemblait à une fournaise, et, s'étant ouverte, me découvrit son tout aimant et tout aimable Cœur, qui était la vive source de ces flammes. » Mais rien ne vaut à cet égard ce qu'elle écrit au P. Croiset, le 3 novembre 1689, lui décrivant une des principales manifestations du Sacré-Cœur : « Ce divin Cœur me fut présenté comme dans un trône de flammes, plus rayonnant qu'un soleil et transparent comme un cristal, avec sa plaie adorable. Il était environné d'une couronne d'épines, qui signifiait les piqûres que nos péchés lui faisaient, et une croix au-dessus signifiait que dès les premiers instants de son Incarnation... la croix y fut plantée [2]. » C'est bien le cœur de Jésus, son cœur de chair qui lui est montré, mais toujours, on le voit, de façon à faire valoir l'expression symbolique.

1. *Vie et Œuvres*, t. II, p. 327 (381).

2. *Lettres inédites*, lettre IV, p. 141.

V

Le cœur de chair et l'amour.

Les deux éléments de la dévotion au Sacré-Cœur ; leur subordination : l'amour, objet principal.

Il y a donc deux éléments dans la dévotion au Sacré-Cœur : un élément sensible, le cœur de chair ; un élément spirituel, ce que rappelle et représente ce cœur de chair. Et les deux éléments ne font qu'un, comme ne font qu'un le signe et la chose signifiée.

Les auteurs disent couramment qu'il y a deux objets dans la dévotion : l'un principal qu'ils ramènent à l'amour, l'autre secondaire qui est le cœur. Et cela est vrai. Mais ce n'est pas à dire — ils en font tous la remarque — qu'il y ait là deux objets distincts, purement coordonnés ; ou que l'un des deux soit un accessoire dans la dévotion, comme l'idée leur en a parfois été prêtée [1]. Les deux éléments sont essentiels dans la dévotion, comme l'âme et le corps dans l'homme ; et ils ne font qu'un, comme l'âme et le corps font l'homme. Mais comme l'âme l'emporte sur le corps, et est le principal dans l'homme, ainsi le principal dans la dévotion au Sacré-Cœur est l'amour du Verbe incarné.

C'est, je crois, la pensée de tous ceux qui l'ont étudiée de près. C'est, en tout cas, la pensée de la B. Marguerite-Marie ; c'est celle des principaux théologiens de la dévotion, et c'est celle de l'Eglise.

1. Voir Nilles, l. I, part. 2, c. I, § 7, t. I. p. 333, note.

C'est comme « tout aimant et tout aimable » que Marguerite-Marie voit le Sacré-Cœur ; le cœur que Jésus lui découvre, c'est « ce Cœur qui a tant aimé les hommes. »

Les théologiens de la dévotion s'en expliquent dans le même sens. Le P. Croiset commence ainsi son ouvrage sur *La dévotion au Sacré-Cœur* : « L'objet particulier de cette dévotion est l'amour immense du Fils de Dieu, qui l'a porté à se livrer pour nous à la mort et à se donner tout à nous dans le très saint Sacrement de l'autel [1]. » Et après quelques explications : « Il est aisé de voir que l'objet et le motif principal de cette dévotion est l'amour immense que Jésus-Christ a pour les hommes, qui n'ont la plupart que du mépris ou de l'indifférence pour lui. »

Le P. de Galliffet, à ceux qui prétendaient que la fête nouvelle ne se distinguait pas des autres fêtes, comme de la Passion, du Saint-Sacrement, etc., répondait : « L'objet immédiat de ces fêtes n'est pas proprement l'amour du Christ. Dans celle du Cœur de Jésus, au contraire, l'amour dont brûle ce Cœur très saint est l'objet immédiat de la fête, en union avec son Cœur : de sorte qu'on peut le dire en vérité, l'amour du Christ envers les hommes est proprement et immédiatement visé dans cette fête [2]. » Il disait un peu plus tard : « Personne ne peut examiner avec un peu d'attention la nature de cette fête sans voir aussitôt que, sous le nom et le titre du Cœur de Jésus, il s'agit en réalité de la fête de l'amour de Jésus.

1. Première partie, c. I, p. 1.
2. Cité par Nilles, l. I, part. 2, c. II, § 1, p. 340.

Car c'est là l'essence du Cœur de Jésus .[1] » Le P. Ferdinand Tetamo disait dans son ouvrage sur le Sacré-Cœur, publié en 1779 : « La fête du Sacré-Cœur a pour objet l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ symboliquement représenté dans le cœur matériel. » Et le maître des cérémonies du palais apostolique, en 1860, citait ces paroles comme exprimant la doctrine admise de tous [2].

Les documents officiels disent la même chose. Nous avons déjà cité la formule de concession d'indulgences « en faveur des confréries du Sacré-Cœur et de son perpétuel amour ». Dans l'oraison de la fête du Sacré-Cœur, nous disons : « Nous glorifiant dans le Cœur très saint de votre Fils bien-aimé, nous repassons les principaux bienfaits de sa charité. » Non pas, qu'on le remarque, *ses bienfaits* seulement, mais *les bienfaits de son amour*, sa charité bienfaisante. On a vu plus haut les paroles de Pie VI : « Sous l'image symbolique du cœur nous méditons et vénérons l'immense charité et l'amour libéral de notre divin Rédempteur. » Inutile de multiplier les textes. Tout le monde est d'accord sur le fond des choses.

1. Cité par Nilles, *loc. cit.* p. 336. Le texte suivant est peut-être plus clair encore : la fête « ayant pour objet spirituel l'amour de Jésus-Christ outragé par l'ingratitude des hommes, rien n'était plus convenable que de lui donner pour objet corporel le Cœur de Jésus-Christ comme ayant une liaison essentielle avec l'amour... Nous faisons la fête du Cœur parce que nous faisons ensemble la fête de l'amour. Voilà le *pourquoi* qu'on nous demande. » *Dévotion au S.-C.*, livre III, c. V, p. 223.

2. Voir Nilles, *loc. cit.*, p. 342.

VI

Le cœur symbole et le cœur organe.

Le rapport du cœur à l'amour dans la dévotion : symbole ou organe ? Accord de fond, divergences accessoires.

Mais il y a certaines divergences, quand il s'agit de définir le rapport du cœur à l'amour et de l'amour au cœur dans la dévotion.

Quelques-unes ne sont que dans la manière de parler. On a appliqué en sens divers les termes d'objet premier et d'objet second, d'objet matériel et d'objet formel, de motif et de fin, d'objet direct et immédiat [1].

D'autres sont plutôt de perspective et de point de vue. Ainsi le P. Croiset insiste beaucoup moins sur le cœur de chair que sur l'amour ; le P. de Galliffet se préoccupe surtout du cœur de chair, et c'est là qu'il ramène tout. Ils n'ont pas une idée différente de la dévotion. Seulement, les circonstances les amènent à viser et à mettre en relief tel aspect spécial d'un objet complexe.

Mais quelques-unes semblent porter sur le fond des choses. Pour le P. de Galliffet et pour ceux qui ont été sous son influence plus immédiate, l'idée du cœur *emblème* se cache, pour ainsi dire, derrière l'idée du cœur *organe vivant.* Il voit dans le cœur non seulement le symbole de cet amour qui a poussé Jésus à « s'épuiser et se consommer » pour nous ; il y voit l'organe qui a aimé, qui a souf-

1. Voir Terrien, l. I, c. III, p. 24, 25 ; Vermeersch, article dans les *Etudes*, 1906, t. CVI, p. 170 ; Muzzarelli, *Dissertation*, notamment p. 34-39 ; Ch. Sauvé, *Le culte du S.-C.*, Paris 1905, t. I, p. 29.

fert, en qui toute la vie du Christ a eu son contre-coup intime. De nos jours, au contraire, sous l'influence d'une physiologie plus exacte, on parle surtout du cœur emblème, on évite d'insister sur le cœur organe. A Rome même, on est entré dans cette voie. En 1873, le concile provincial de Québec représentait le cœur de Jésus comme « la source et l'origine de l'amour du Christ, *Christi caritatis fontem et originem in ejus corde existere.* » La Sacrée Congrégation du Concile remplaça les mots *fontem et originem* par le mot *symbolum*, pour n'avoir pas l'air, en approuvant le concile, de prononcer sur une question de physiologie, ou, comme on disait autrefois, de philosophie [1]. Quelques-uns continuent à parler du cœur organe d'amour ; ainsi le P. Billot écrit carrément : « Le cœur est le symbole de l'amour, parce qu'il en est l'organe [2]. » Mais, d'ordinaire, on évite cette expression qui risque de rappeler une physiologie surannée, tout en ne rendant pas très bien l'idée traditionnelle. Beaucoup ont adopté un autre mot : ils disent que le cœur est le *siège* de l'amour. L'expression a été employée dans quelques documents pontificaux, notamment dans le bref de béatification de la B. Marguerite-Marie : *Cor illud sanctissimum divinæ caritatis sedem* [3]. Elle a l'avantage de montrer le rapport naturel et effectif du cœur à l'amour sans prononcer sur la nature de ce

1. Voir Nilles, l. I, part. 1, c. III, § 4, p. 155.

2. Cor non solum symbolum amoris est, sed etiam organum ; imo symbolum quia organum ; organum, inquam, amoris sensitivi et compassivi qui subjectatur in conjuncto. *De Verbo incarnato*, thesis 38, p. 348, editio quarta. Rome, 1904.

3. Nilles, l. I, part. 2, c: II, § 2, p. 347.

rapport. Nous sentons l'amour *dans* le cœur : il en est donc le siège.

Il y a là deux écueils à éviter ; celui de rattacher la dévotion à une physiologie inexacte ou incertaine ; celui de ne plus voir dans le cœur de Jésus qu'un emblème, un pur symbole sans rapport vital avec la vie réelle de Jésus. Le premier écueil a été celui du passé ; le second serait celui de l'avenir, si l'on n'y faisait attention.

Sans chercher, pour le moment, à déterminer d'une façon précise les fondements de la dévotion au Sacré-Cœur et la donnée physiologique qui est à la base, nous devons constater que la dévotion suppose un rapport naturel entre le cœur et l'amour, constater aussi que le cœur est l'objet du culte autrement que comme un pur symbole, qui ne serait pas lui-même, si je puis dire, intéressé dans le culte. Je m'explique.

On distingue, comme tout le monde sait, le signe naturel et le signe conventionnel : la fumée est un signe naturel, le signe naturel du feu ; le drapeau est un symbole conventionnel de la patrie. Acceptons cette distinction. Dans notre dévotion, le cœur est-il regardé comme signe naturel ou comme signe conventionnel ? On est d'accord pour répondre : comme signe naturel. Mais pourquoi comme signe naturel ? A cause d'un rapport *réel* du cœur à l'amour. Et de quelle nature est ce rapport réel ? Je n'ai pas à le dire en physiologiste. Ce n'est pas nécessaire pour entendre la dévotion au Sacré-Cœur. Mais comment est-il conçu dans cette dévotion ? Comme un rapport d'union vitale, en même temps que de représentation expressive ; comme un rapport de concomitance historique, en même

temps que de rappel. Ici encore quelques explications sont nécessaires.

Un récit de bataille, ou une inscription, me rappelle la bataille ; une image me la représente. Mais ni le récit, ni l'inscription, ni l'image ne sont rien de la bataille. Une pierre où se serait assis le général victorieux, le gobelet où il aurait bu pendant la bataille, la redingote qu'il aurait portée, ne rappellent pas seulement ; ce sont des reliques. Que serait-ce si le général victorieux était là, nous racontant lui-même la glorieuse journée, nous disant ce qu'il fit et ce qu'il ressentit, les faits extérieurs et ses émotions intimes ? C'est comme reliques que l'Eglise honore la vraie croix, la sainte lance, etc., tandis que les autres croix, ou les représentations de la sainte lance n'ont pas de valeur propre, au sens qui nous occupe. L'image dite de la Véronique, si elle était l'empreinte même de la sainte face de Jésus, serait infiniment précieuse, et comme document, et comme représentation des traits de Jésus à un moment de sa vie, et comme relique ; si elle n'est qu'une image byzantine, elle a sa valeur artistique, documentaire, religieuse, mais cette valeur n'est plus du même ordre. Or, dans la dévotion au Sacré-Cœur, nous n'honorons pas le cœur de Jésus comme une simple représentation, comme un pur souvenir ; nous l'honorons comme organe vital de Jésus, ayant vécu pour sa part la vie de Jésus et la vivant encore, comme ayant aimé et aimant encore, comme ayant souffert, et, s'il ne peut plus souffrir, à cause des conditions de sa vie glorieuse, comme continuant sa vie terrestre, et battant d'amour aujourd'hui, comme il battait d'amour, il y a dix-neuf siècles, à la crèche ou au calvaire.

Prenons donc garde, quand nous parlons du cœur de chair de Jésus, de n'y voir qu'une pièce d'anatomie, la plus insigne des reliques, mais une relique. Mais prenons garde aussi, quand nous en parlons comme d'un emblème, d'un symbole, d'oublier la réalité vivante du signe pour ne songer qu'à la chose signifiée, de distinguer l'amour et le cœur aimant comme si c'étaient deux réalités complètement distinctes, sans autre rapport que celui de signe et de chose signifiée. Sans aller jusqu'à faire du cœur de Jésus l'organe, au sens technique du mot, de la vie affective et des sentiments intimes de Jésus, n'oublions pas que l'amour que nous honorons est l'amour du cœur aimant et qu'en honorant le Sacré-Cœur, nous honorons le cœur vivant qui nous a aimés. Ceux qui vivent la dévotion, ceux qui la comprennent comme étant le culte rendu au cœur d'une personne divine, mais à un cœur pleinement et parfaitement humain, ne s'y méprennent pas. Mais il arrive facilement que l'analyse oublie quelques éléments de la réalité totale, et qu'elle mette les uns en relief aux dépens des autres. Il faut toujours y veiller ; il faut y veiller davantage quand l'objet est complexe, comme dans la dévotion au Sacré-Cœur.

VII

Objet par extension : l'intime de Jésus.

Le cœur de Jésus emblème de son amour nous rappelle en même temps tout l'intime de Jésus : sa vie du cœur, ses vertus, etc. D'où une première extension de la dévotion.

Une première série de divergences dans les explications des auteurs nous a permis de mieux

nous expliquer les deux éléments essentiels de la dévotion au Sacré-Cœur, l'amour et le cœur, le cœur aimant et l'amour du cœur.

Mais la question se représente sous une autre forme. Est-ce bien l'amour, ou du moins est-ce uniquement l'amour du Sacré-Cœur, que nous prétendons honorer ? La question est résolue, au moins en partie. Une chose est claire, en effet, d'après les documents : la dévotion au Sacré-Cœur se présente avant tout comme la dévotion au cœur aimant de Jésus, à l'amour du Sacré-Cœur. Les textes déjà cités le disent aussi nettement qu'il est possible, et l'on pourrait en accumuler sans fin, qui rediraient tous la même chose. Mais il en est d'autres — ce sont souvent les mêmes pièces — qui indiquent aussi autre chose comme objet de la dévotion, qui l'étendent à tout l'intime de Jésus, quelquefois à toute sa personne, à ses travaux et à ses souffrances, à ses vertus et à ses sentiments, à sa présence eucharistique, à Jésus tout entier désigné personnellement sous le nom de Sacré-Cœur. Il suffit pour s'en rendre compte de lire un traité sur le Sacré-Cœur, d'examiner quelques-unes des pratiques en l'honneur du Sacré-Cœur.

Nul mieux que le P. de Galliffet n'a donné l'idée vraie et précise de la dévotion. Examinons ce qu'il dit sur l'excellence de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. « On en doit juger, dit-il, par son objet, par sa fin, par les actes et pratiques de vertu qu'elle renferme et par le fruit qu'elle produit. » Et il développe ces quatre points. Que dit-il de l'objet ? « C'est principalement de l'objet qu'une dévotion tire son excellence, comme elle en tire son vrai caractère. L'objet de celle-ci, c'est le Cœur de

Jésus. » Il considére donc ce cœur d'abord en lui-même [1]. Et il en tire l'excellence : 1) « des propriétés naturelles du cœur » ; 2) « de son union avec l'âme la plus parfaite et la plus excellente qui fut jamais » ; 3) « de son union avec le Verbe éternel » ; 4) « de la fonction divine pour laquelle il fut formé et qui n'est autre que de brûler sans cesse des flammes les plus pures et les plus ardentes de l'amour divin » ; 5) « de la sainteté qui lui est propre » ; 6) « des vertus dont il est la source. » Que de choses, on le voit, qui sont sans doute en rapport avec le cœur — et l'on entrevoit que le P. de Galliffet fausse quelque peu ce rapport en présentant le cœur comme « la source » des vertus et des sentiments — mais qui ne sont pas en rapport direct avec l'amour ! L'auteur étudie ensuite le cœur de Jésus par rapport aux hommes [2]. « Considérez, dit-il, qu'on vous présente ce Cœur divin encore tout ardent de l'amour qu'il vous porte et tout plein de ces généreux sentiments de bonté et de miséricorde auxquels vous devez votre rédemption ; souvenez-vous que c'est ce même Cœur qui a ressenti si vivement toutes vos misères, qui a été si cruellement affligé pour vos péchés, et dans lequel se sont formés tant de désirs ardents de votre bonheur. Mais considérez-le surtout souffrant pour l'amour de vous dans sa passion. »

Sans doute ici l'amour est bien en première ligne — l'auteur d'ailleurs se trompe en voyant moins le *symbole* que le *principe* — mais l'amour n'est pas seul en vue.

1. L. II, début, p. 57 ; c. I, p. 58, 61 et suiv.
2. L. II, c. I, art. 2, p. 72 et suiv.

Il y a plus clair encore peut-être. Résumant, à la fin du c. IV, livre I, sa doctrine sur l'objet de la dévotion au Sacré-Cœur pour en donner une idée « nette et parfaite » : « Plusieurs s'y trompent, dit-il. En entendant prononcer ce nom sacré, le *Cœur de Jésus*, ils bornent toutes leurs pensées au Cœur matériel de Jésus-Christ ; ils n'envisagent ce Cœur divin que comme une pièce de chair sans vie et sans sentiment, à peu près comme ils feraient d'une relique sainte toute matérielle. Ah ! que l'idée qu'on doit avoir de ce sacré Cœur est bien différente et bien autrement magnifique ! » Il veut donc qu'on le considère d'abord « comme uni intimement et indissolublement à l'âme et à la personne adorable de Jésus-Christ... plein de vie, de sentiment et d'intelligence » ; en second lieu, « comme le plus noble et le principal organe des affections sensibles de Jésus-Christ, de son amour, de son zèle, de son obéissance, de ses désirs, de ses douleurs, de ses joies, de ses tristesses ; comme le principe et le siège de ces mêmes affections et de toutes les vertus de l'Homme-Dieu » ; en troisième lieu, « comme le centre de toutes les souffrances intérieures que notre salut lui a coûtées ; et de plus comme blessé cruellement par le coup de lance qu'il reçut sur la croix » ; enfin « comme sanctifié par les dons les plus précieux du Saint-Esprit et par l'infusion de tous les trésors de grâce dont il est capable. » « Tout cela, continue l'auteur, appartient réellement à ce Cœur divin, tout cela entre dans l'objet de la dévotion au Cœur de Jésus. » Et comme si ce n'était pas assez clair, il conclut : « Qu'on envisage donc ce composé admirable qui résulte

du Cœur de Jésus ; de l'âme et de la divinité qui lui sont unies ; des dons et des grâces qu'il renferme ; des vertus et des affections dont il est le principe et le siège ; des douleurs intérieures dont il est le centre ; de la plaie qu'il reçut sur la croix : voilà l'objet complet, pour m'exprimer ainsi, qu'on propose à l'adoration et à l'amour des fidèles [1]. »

Qu'on fasse si grande qu'on veut la part d'une physiologie inexacte, qui, nous le verrons, ne fait rien à la dévotion. N'est-il pas vrai que cet objet si ample et si étendu déborde la définition reçue, le « culte du cœur de chair comme emblème de l'amour de Jésus pour nous ? » Et ce que dit le P. de Galliffet est répété presque mot pour mot par les postulateurs de 1765, dans un passage dont nous avons déjà cité un extrait [2] ; répété par beaucoup d'autres en des termes équivalents. Les auteurs modernes sont plus circonspects dans le choix de leurs expressions, quand ils définissent l'objet propre de la dévotion. Mais dans leurs développements, quand ils se surveillent moins, ils arrivent à en dire autant. Et il faut reconnaître que l'idée vivante de la dévotion déborde de toute part cette formule du cœur comme emblème d'amour ; elle va chercher dans le Cœur de Jésus toute la vie intime du Dieu fait homme, toutes les richesses cachées dans son humanité, et, pour parler comme les Sulpiciens, tout « l'intérieur de Jésus ». Qu'on lise seulement les Litanies du Sacré-Cœur : on verra qu'il en est ainsi.

1. *Loc. cit.*, p. 53-54.
2. Ci-dessus, p. 96-97.

Et il en a été ainsi dès les commencements. Voici comment s'exprime le P. de la Colombière. en expliquant le sens de « l'offrande au Cœur sacré de Jésus-Christ » : « Cette offrande, dit-il, se fait pour honorer ce divin Cœur, le siège de toutes les vertus, la source de toutes les bénédictions, et la retraite de toutes les âmes saintes. Les principales vertus qu'on prétend honorer en lui sont : premièrement un amour très ardent de Dieu son Père joint à un respect très profond et à la plus grande humilité qui fut jamais ; secondement, une patience infinie, etc. ; troisièmement, une compassion très sensible pour nos misères, etc. Ce Cœur est encore, autant qu'il le peut être, dans les mêmes sentiments, et surtout toujours brûlant d'amour pour les hommes [1]. »

On pourrait trouver mainte page du même genre dans la B. Marguerite-Marie.

Comment expliquer cette anomalie, cette sorte de disproportion entre la définition et l'usage, entre la théorie et la réalité ? Sans se poser explicitement la question, les auteurs la résolvent pratiquement en deux sens.

D'abord en essayant de ramener à l'amour tout l'intime de Jésus. Sa vie affective n'est-elle pas tout amour ? et les variétés de cette vie affective que sont-elles sinon un même amour diversifié suivant la condition de l'objet ? C'est ce que saint Augustin avait dit ; ce qu'ont répété saint Thomas, Bossuet, tous les disciples des maîtres. Ce qui n'est pas amour, en Jésus, est sous l'influence de l'amour.

1. A la fin des Retraites spirituelles, *Œuvres complètes*, Grenoble, 1901, t. VI, p. 124. Cité dans Croiset, 3e partie, c. IV. p. 179 ; dans Galliffet, l. III, c. VIII, p. 248.

Pourquoi ses douleurs ? Il a aimé. Que sont ses miracles ? Des effets d'amour et de bonté. Si saint Thomas conçoit tous les actes bons de l'homme de bien comme produits sous l'empire de l'amour — il entend, il est vrai, l'amour de Dieu — ne pourra-t-on pas dire que toute la vie de Jésus se ramène à l'amour de Dieu et du prochain ? Toute sa vie n'est-elle pas pour le prochain, comme elle est pour Dieu ? Et certes, c'est là une belle idée de la dévotion au Sacré-Cœur [1].

Il faut le reconnaître pourtant, elle n'épuise pas toute la richesse de la dévotion, telle que nous la trouvons dans les écrits du P. de Galliffet — je pourrais dire tout aussi bien dans ceux de la B. Marguerite-Marie, — telle que nous la voyons dans la pratique des fidèles.

Tout en étant essentiellement ce que nous l'avons défini, le culte du Sacré-Cœur s'étend plus loin. On peut et on doit le définir comme la dévotion à l'amour du Sacré-Cœur pour nous. Car c'en est bien là la « substance », suivant le mot de Pie VI que nous avons cité [2]. Mais elle s'étend plus loin, et cela parce qu'elle est la dévotion au cœur réel et vivant de Jésus, parce qu'elle traite le cœur de Jésus suivant les conditions où nous nous trouvons à l'égard du cœur humain.

1. Cette idée est très bien rendue dans un cantique du XVIIIe siècle sur le Sacré-Cœur. On y repasse toute la vie de Jésus depuis l'Incarnation jusqu'à l'Ascension, et à la fin de chaque strophe rappelant un mystère, on demande : Dans ce mystère,

Que faisait ce Cœur ? Il aimait.

G. F. Nicollet, *Le parfait adorateur du Sacré Cœur de Jésus*, p. 470 et suiv. Paris, 1765.

2. Ci-dessus, p. 97-98.

Le cœur est avant tout emblème d'amour. Mais le cœur réel et vivant n'est pas que cela. Et de là vient que la dévotion au cœur vivant et réel de Jésus n'y honore pas seulement l'amour. Toute notre vie intime et profonde a ses attaches avec le cœur : nos sentiments s'y répercutent, toute notre vie affective y a comme un centre de résonance par lequel elle se manifeste sensiblement à nous [1]. Or, notre vie morale et notre vie affective sont étroitement unies, je ne sais si même on peut dire qu'elles sont distinctes. Aussi le langage courant, expression de réalités profondément senties, rattache-t-il au cœur toute la vie morale et affective de l'homme : les vertus comme les sentiments, les principes d'action et les mobiles intimes. Ne va-t-on pas jusqu'à dire que les grandes pensées viennent du cœur, et que le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas ? Ne comprenons-nous pas que, quand Pascal parle de « Dieu sensible au cœur », il traduit une réalité profonde, et que « Dieu sensible au cœur » c'est autre chose que la connaissance purement abstraite et froide du philosophe ? Jésus lui-même ne s'est-il pas présenté à nous comme « doux et humble de cœur » et ne voyons-nous pas là une manifestation de son Sacré-Cœur ?

Mais, dira-t-on, n'est-ce point là le « cœur métaphorique », contre lequel on nous mettait en

1. On sait que l'amour de volonté, comme tous les actes de l'âme spirituelle, n'a pas, à proprement parler, d'organe matériel. Mais il n'est pas ici question d'organe ou de principe ; il s'agit de concours et de résonance. Or, on sait assez que même l'amour spirituel, quand il est vraiment et pleinement un amour humain, déborde sur la partie sensible de l'homme : il a son contre-coup dans l'organisme.

garde quand on définissait la dévotion au Sacré-Cœur ? Non. C'est bien au cœur réel que va notre pensée. Non plus seulement en tant qu'il est symbole d'amour, écho intérieur qui nous traduit par ses battements notre vie affective ; mais en tant que l'usage courant, fondé sur une expérience vague mais sûre, rattache au cœur notre vie intime, dont nous y voyons le symbole et l'expression, en même temps que nous y percevons la résonance de nos états affectifs, de nos dispositions morales.

Première extension de notre dévotion. Extension, on le voit, toute légitime et naturelle, dès que l'on conçoit la dévotion comme allant au cœur réel et vivant de Jésus, pour y honorer tout ce qu'il est, tout ce qu'il fait, tout ce qu'il rappelle et représente à l'esprit. De ce chef, la dévotion au Sacré-Cœur n'est plus seulement la dévotion à l'amour du cœur de Jésus ; elle devient la dévotion à tout l'intime du Sauveur, en tant que cet intime a dans le cœur vivant un centre de résonance, un symbole ou un signe de rappel.

Il en est une autre, également naturelle, consacrée aussi par l'usage et fondée aussi sur le langage courant. C'est le passage du cœur à la personne tout entière.

VIII

Objet par extension : la personne.

Autre extension du culte. Comment et en quel sens le cœur signifie et résume la personne.

C'est toujours la personne qu'on honore, quand on honore le cœur ; comme c'est la personne qu'on

honore, quand on lui baise respectueusement la main. C'est la condition du culte ; pas n'est besoin d'y insister ici. Pie VI a fait justice des accusations formulées à cet égard par les Jansénistes, comme si les fidèles, en honorant le Sacré-Cœur de Jésus, l'honoraient en dehors de la personne sacrée du Verbe incarné [1]. Dès les premiers jours de la dévotion, la doctrine fut très nette à cet égard. Nous avons vu le P. de Galliffet insister encore et encore sur l'union du cœur à la personne divine dans le culte du Sacré-Cœur. « On peut, disait-il, adresser à ce Cœur divin des prières, des actes, des affections, des louanges, en un mot tout ce qu'on peut adresser à la personne même ; puisqu'en effet la personne elle-même, unie à ce cœur, les reçoit très réellement [2]. » Déjà Marguerite-Marie avait dit, avec une netteté parfaite, que Jésus prenait un singulier plaisir à être honoré « sous la figure de ce cœur de chair ». Le culte, en ce cas, n'est pas d'ailleurs purement *relatif*, comme celui qu'on rend à une image, comme celui qu'on rend même à la vraie croix ; car le cœur fait partie de la personne, il a en lui la dignité de la personne dont il fait partie. Il suffit de rappeler ces notions. Car il n'y a en cela rien qui soit propre au culte que nous étudions. La même chose notamment s'applique au culte des cinq plaies, dont l'une d'ailleurs nous amène au cœur de Jésus : qu'est-ce, en effet, comme disait le cardinal Gerdil [3], qu'est-ce que la blessure du cœur, sinon le cœur blessé ? Mais il y a, dans la dévotion au Sacré-Cœur, telle qu'elle est vivante dans

1. Voir ci-dessus, p. 88-91.
2. L. I, c. IV, p. 45. Voir aussi ci-dessus, p. 111.
3. *Animadversiones*, § 1, *Opere* t. V, p. 174.

l'Église, un passage spécial du cœur à la personne, qui mérite attention. Faute de le remarquer, on brouille parfois les notions, et on ne sait comment s'expliquer ni le langage de la B. Marguerite-Marie, ni le mouvement du culte.

Dans le langage courant, le mot *cœur* est souvent employé, par une figure que les grammairiens ont appelée synecdoque, pour désigner la personne : C'est un grand cœur, c'est un bon cœur ; comme on dit : C'est une grande âme, c'est une belle âme. Et quand nous disons : Quel cœur ! c'est la personne que nous désignons directement, ce n'est pas son cœur. Cela s'est fait tout naturellement dans la dévotion au Sacré-Cœur. Marguerite-Marie dit : *Ce sacré Cœur*, comme elle dirait : *Jésus*. Dans les deux cas, elle vise directement la personne. Et l'usage est devenu courant de désigner *Jésus* par le nom de *Sacré-Cœur*. Non pas, qu'on le note bien, que les deux mots soient synonymes. On ne peut pas dire indifféremment *Jésus* ou *Sacré-Cœur :* on ne désigne pas toujours la *personne* par son *cœur*. Il faut, pour le faire, qu'on ait en vue la personne dans sa vie affective et morale, dans son intime, dans son caractère et ses principes de conduite. L'idée du cœur ne disparaît pas, elle domine la phrase : le cœur ne désigne la personne que sous les aspects représentés par le cœur. Mais ce passage du cœur à la personne, cette visée de la personne dans le cœur, donne à la dévotion une allure plus libre et une portée plus ample. Par là, le Sacré-Cœur me rappelle Jésus dans toute sa vie affective et morale, Jésus intime, Jésus tout aimant et tout aimable. Jésus modèle de toutes les vertus. Toute la vie de Notre-Seigneur peut ainsi se concentrer

dans son cœur ; dans tous ses états, je puis étudier ce qu'ils ont de plus profond, de plus intime, de plus personnel. Tout Jésus se résume et s'exprime dans le Sacré-Cœur, attirant, sous ce symbole expressif, notre regard et notre cœur sur son amour et sur ses amabilités. Jésus n'est-il pas, en tout et partout, tout aimant et tout aimable ? Jésus n'est-il pas tout cœur ?

Déjà nous étions arrivés là par une autre voie, par celle du symbole et de la coopération du cœur à la vie affective de Jésus. Nous sommes plus à l'aise encore dans la dévotion, grâce à cette sorte de communication d'idiomes entre ce qui convient au cœur et ce qui convient à la personne même de Jésus, visée dans ce qu'elle a de plus profond et de plus personnel. Qu'est-ce pour nous qu'une statue du Sacré-Cœur ? Une statue où Jésus, nous montrant son cœur, essaye de traduire à nos regards toute sa vie intime, son amour surtout et ses amabilités.

Grâce à cette extension nouvelle, nous pouvons décrire la dévotion au Sacré-Cœur comme la dévotion à Jésus se montrant à nous, en nous montrant son cœur, dans sa vie intime et ses sentiments les plus personnels, lesquels d'ailleurs ne disent qu'amour et amabilité. Elle nous ouvre, si je puis dire, le fond de Jésus. Le cœur ne disparaît pas, dans cette acception nouvelle. Mais c'est la personne de Jésus qui nous l'ouvre elle-même, en nous disant comme à la B. Marguerite-Marie : « Voilà ce Cœur. » Et nous, en regardant le cœur qui nous est ainsi montré, nous apprenons à connaître la personne dans son fond. Ainsi tout Jésus se récapitule dans le Sacré-Cœur, comme tout le

reste, suivant l'intention divine, se récapitule en Jésus [1].

IX

Un trait spécial : l'amour méconnu.

L'idée de l'amour méconnu et outragé. — Sa place dans la dévotion.

La dévotion au Sacré-Cœur est donc avant tout la dévotion à l'amour et aux amabilités de Jésus, la dévotion à Jésus tout aimant et tout aimable. On peut dire que tout est là et que tout suit de là. Mais il est un trait que l'histoire de la dévotion met spécialement en relief, et ce trait continue à lui donner son caractère spécialement touchant. Jésus ne se contente pas de montrer son cœur blessé d'amour, avec sa tendresse exquise, avec sa générosité qui va « jusqu'à s'épuiser et se consommer pour leur témoigner son amour. » Il nous montre cet amour méconnu, outragé par ceux-là mêmes de qui il pouvait attendre plus de retour, et qui par vocation devraient l'aimer davantage.

Après avoir dit : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes » ; il ajouta : « Et pour reconnaissance, je ne reçois de la plupart que des ingratitudes par leurs irrévérences et leurs sacrilèges, et par les froideurs et les mépris qu'ils ont pour moi dans ce sacrement d'amour. Mais ce qui m'est encore le plus sensible est que ce sont des cœurs

1. Cf. René du Bouays de La Bégassière, *Notre culte catholique et français du Sacré-Cœur*, p. 7, Lyon. 1901.

qui me sont consacrés qui en usent ainsi [1]. » Commentant ces paroles, le P. de Galliffet écrit : « Il faut encore observer ici un point essentiel à la nature de notre dévotion, c'est que cet amour dont son divin Cœur est embrasé, doit être considéré comme un amour méprisé et offensé par l'ingratitude des hommes... Le Cœur de Jésus-Christ doit donc être ici considéré sous deux rapports : d'une part, comme embrasé d'amour pour les hommes ; et de l'autre, comme offensé cruellement par l'ingratitude de ces mêmes hommes. Ces deux motifs, unis ensemble, doivent produire en nous deux sentiments également essentiels à la dévotion envers ce Sacré-Cœur : savoir, un amour qui répond au sien, et une douleur qui nous porte à réparer les injures qu'il souffre de la dureté des hommes [2]. » Le premier cri de la dévotion au Sacré-Cœur est : L'amour n'est pas aimé ! C'est aussi ce qu'expliquent tout au long les postulateurs de 1765 : « Il faut remarquer, disent-ils, que le Sacré-Cœur doit être regardé ici sous deux aspects : d'abord comme débordant d'amour pour les hommes... Il faut le regarder aussi comme cruellement blessé par l'ingratitude des hommes, accablé d'outrages, et par là digne non seulement de notre amour, mais aussi de notre compassion [3] »

Jésus ne souffre plus : il ne peut plus souffrir ; mais l'outrage de la part des hommes n'en est pas moins réel : ils font, de leur côté, tout ce qu'il faut pour le faire souffrir, s'il n'était, par sa condition

1. *Mémoire*, dans *Vie et Œuvres*, t. II, p. 355 (2e édition, p. 413).

2. L. I, c. IV, p. 43.

3. *Memoriale*, n. 34, 38 ; Nilles, t. I, p. 117, 120.

glorieuse, hors de leurs atteintes. Il faut dire plus : tous ces outrages ont retenti un jour dans son cœur ; il en a souffert, quand il était passible ici-bas. Dans sa passion, il n'a pas ressenti seulement les injures des Juifs et des Romains ; il n'a pas souffert seulement des ingratitudes de ses concitoyens et de l'abandon de ses amis. L'avenir et le passé ont eu leur contre-coup dans ses douleurs ; ils s'y sont concentrés. Si donc Jésus ne souffre pas *dans* le présent, il a souffert *du* présent ; et les fidèles n'ont pas tort de se le *représenter* souffrant, puisqu'il a souffert des offenses *d'à présent*. Sans compter qu'il est toujours permis de se transporter dans le passé pour compatir à Jésus, l'avenir d'alors étant le présent d'aujourd'hui. Possible que parfois la façon de parler, en cette matière, ne soit pas rigoureusement exacte. Est-il bien sûr que l'exactitude d'expression pourrait se corriger sans enlever d'autant à la vérité profonde des choses et à l'impression qu'elles doivent produire ? Toujours est-il que la B. Marguerite-Marie a vu le Sacré-Cœur couronné d'épines et surmonté de la croix ; et elle s'en explique très bien en voyant là le signe d'une grande réalité : « Il était environné d'une couronne d'épines, qui *signifiait* les piqûres que nos péchés lui faisaient, et une croix au-dessus *signifiait* que... dès lors que ce sacré Cœur fut formé, la croix y fut plantée [1]. » L'Église connaît bien ces manières psychologiques de supprimer le temps et l'espace : sa liturgie est pleine de ces reflets de l'éternité divine jetés sur notre monde changeant et passager.

Ces explications étaient nécessaires pour faire

1. *Lettres inédites*, l. IV, p. 141.

entendre comment la dévotion au Sacré-Cœur peut se représenter Jésus outragé. Mais ce rapport du présent avec la passion n'est pas la seule, ni probablement la principale raison du rapport étroit que nous voyons entre la dévotion au Sacré-Cœur et le souvenir des souffrances de Jésus.

X

Autres traits : souvenir de la passion, de l'eucharistie.

L'idée de la passion et celle de l'eucharistie dans la dévotion. Raisons.

En fait, la pensée de la passion est très souvent mêlée, et très intimement, au culte du Sacré-Cœur. Nous l'avons vu dans les actes et les écrits de Marguerite-Marie [1]. Tous les documents sont dans le même sens. La Messe *Miserebitur* en est comme toute pénétrée ; l'*Office* de la fête, presque autant ; les litanies du Sacré-Cœur nous la rappellent en nous faisant invoquer le cœur de Jésus comme *propitiation pour nos péchés*, comme *rassasié d'opprobres*, comme *broyé à cause de nos crimes*, comme *fait obéissant jusqu'à la mort*, comme *percé d'une lance ;* d'autre part, les litanies de la passion et l'heure sainte passée en union avec Jésus au jardin des Olives, étaient pour la B. Marguerite-Marie deux des principaux exercices de la dévotion : elle va comme d'instinct à Jésus souffrant et mourant. On y pourrait voir une

1. Ci-dessus, p. 53-55 ; de même, p. 24.

délicatesse d'amour : n'est-ce pas quand l'ami souffre, quand il est délaissé, quand il est outragé, que l'ami se tient plus près pour lui tenir compagnie, lui dire son amour, lui rendre hommage et compatir à ses peines ? Il y a cela, sans doute, dans l'instinct qui pousse vers le jardin des Olives ou le Calvaire les dévots du Sacré-Cœur. Mais il y a autre chose aussi. Leur dévotion cherche les traces de l'amour. Et où cet amour brille-t-il autant que dans la passion ? Souffrir et mourir pour ceux que l'on aime, c'est, au témoignage de Jésus, l'effort suprême de l'amour. Elle va donc à la passion, parce que là plus que partout elle trouve ce Sacré-Cœur qui « s'épuise et se consomme pour témoigner son amour. »

C'est pour des raisons du même genre que la dévotion au Sacré-Cœur est en rapport étroit avec l'eucharistie. Les postulateurs de 1765 sont très explicites à ce sujet [1]. Marguerite-Marie fut l'amante de l'autel, comme elle fut l'amante de la croix. Tout son désir est de communier ; tout son secours, dit-elle, « le cœur de mon aimable Jésus au très saint Sacrement. » Jésus lui demanda la communion réparatrice [2] ;. et il voulait qu'elle communiât toutes les fois qu'elle le pourrait, quoi qu'il pût lui en arriver.

La dévotion a toujours marché dans la même voie. A mesure qu'elle grandit dans une âme, elle pousse à communier plus et mieux.

La liturgie du Sacré-Cœur porte le même

1. Voir le *Memoriale*, n. 38. Nilles, t. I, p. 120, et la *Réplique* aux exceptions du Promoteur de la foi, n. 23, 24, Nilles, p. 147.

2. *Lettres inédites*, lettre IX, p. 194. Voir ci-dessus, p. 24 et 52.

témoignage : la messe et l'office font les parts à peu près égales entre la pensée de la passion et la pensée de l'eucharistie. Le P. Croiset mettait l'eucharistie, comme il mettait la passion, dans sa définition même : « L'objet particulier de cette dévotion, disait-il, dès la première phrase de son traité, est l'amour immense du Fils de Dieu qui l'a porté à se livrer pour nous à la mort et à se donner tout à nous dans le très saint Sacrement de l'autel. » C'est également ce que dit la sixième leçon du bréviaire au jour de la fête : *Quam caritatem Christi patientis et pro generis humani redemptione morientis, atque in suæ mortis commemorationem instituentis sacramentum corporis et sanguinis sui, ut fideles sub sanctissimi Cordis symbolo devotius ac ferventius recolant, ejusdemque fructus percipiant.*

Ici comme pour la passion, la chose pourrait s'expliquer du côté des fidèles. C'est dans l'eucharistie que nous trouvons actuellement le Cœur de Jésus le plus près de nous ; c'est dans l'eucharistie qu'il s'unit le plus intimement à nous et que nous nous unissons à lui. Mais une raison plus objective de ce rapport étroit entre l'eucharistie et la dévotion au Sacré-Cœur, c'est que l'eucharistie est, avec la passion, le témoignage le plus expressif de l'amour du Sacré-Cœur pour nous. C'est ainsi que l'entend le P. Croiset, ainsi que l'entend l'Église dans les textes qui viennent d'être cités. La passion et l'eucharistie sont les deux principaux bienfaits de cet amour que l'Église, comme elle s'en explique dans l'Oraison de la fête, honore dans le culte du Sacré-Cœur : *In sanctissimo... Corde gloriantes, præcipua in nos caritatis ejus beneficia recolimus.*

On pourrait se demander si et pourquoi le bienfait de l'incarnation, à laquelle nous devons Jésus lui-même, et qui est tout entier un effet d'amour (*sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret*), ne doit pas être mis, aussi bien que la passion et l'eucharistie, en rapport spécial avec notre dévotion. Cela se fait quelquefois ; le décret même de 1765, en accordant la fête, disait que par ce culte « on renouvelait symboliquement la mémoire de l'amour qui avait porté le Fils unique de Dieu à prendre la nature humaine [1]. » L'hymne des Vêpres de la fête exprime la même idée : *Amor coegit te tuus Mortale corpus sumere.* Mais ces textes ne résolvent pas définitivement la question. La solution dépend de la réponse à une autre question qu'il faut examiner pour préciser de plus en plus l'idée que nous devons nous faire de la dévotion au Sacré-Cœur.

XI

Objet précis : le cœur qui aime les hommes.

Quel amour nous honorons dans la dévotion au Sacré-Cœur : l'amour pour les hommes ; en quel sens l'amour pour Dieu.

La question est celle-ci : *De quel amour parlons-nous, quand nous disons que la dévotion au Sacré-Cœur a pour objet d'honorer sous la figure du cœur l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ ?* Mais cette question elle-même a deux sens. Car cet amour du Sacré-Cœur peut être regardé du côté de l'objet aimé, et l'on peut se demander à qui il va : *Est-ce*

1. Nilles, t. I, p. 152.

l'amour pour Dieu ? est-ce l'amour pour les hommes ? Il peut être regardé du côté du sujet qui aime, et la question devient : Quel amour de Jésus honorons-nous en honorant son Cœur, celui dont il aime comme homme ou celui dont il aime comme Dieu, son amour *humain* ou son amour *divin*, son amour *créé* ou son amour *incréé*, celui qui pleura sur Lazare ou celui qui fit Lazare ?

A la première question la réponse est facile. L'amour que nous honorons dans ce culte, c'est l'amour de Jésus pour les hommes, l'amour qui demande une réciprocité d'amour : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé *les hommes* », disait Jésus à la B. Marguerite-Marie. *Quis non amantem redamet ? Quis non redemptus diligat ?* chantons-nous dans l'hymne de Laudes. *Præcipua in nos caritatis ejus beneficia recolimus*, disons-nous dans l'Oraison. Tous les textes sont dans le même sens, et ce serait perdre son temps de les accumuler ici pour prouver une thèse que personne ne conteste. Il n'y a qu'à donner une explication et à prévenir une difficulté.

Une explication. L'amour de Jésus pour les hommes ne va pas sans son amour pour son Père ; il en est tout pénétré, il y prend sa source, il y a son motif. Jésus savait le grand commandement : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit et de toutes tes forces » ; et il le pratiquait comme personne ne le pratiquera. Il savait que le second commandement est semblable au premier : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même pour Dieu », et il le pratiquait avec la même perfection idéale. Cela revient à dire que l'amour de Jésus

pour le prochain fut un amour surnaturel, un amour réglé, et donc tout *informé* par son amour pour son Père. Pour être réglé, pour être surnaturel, en est-il moins vif, moins tendre, et, si je puis dire, moins naturel ? Il en est qui se figurent sottement les choses de cette façon : ils voudraient que, pour les aimer, on cessât d'aimer Dieu. Si les délicatesses du cœur des saints ne réussissent pas à les détromper, qu'ils étudient les délicatesses du cœur de Jésus. Voilà pour l'explication.

Reste une difficulté. Nous avons dit que tous les textes entendent l'amour du Sacré-Cœur comme son amour pour les hommes. La chose est vraie. Il y a pourtant des exceptions, au moins apparentes, et il s'en est présenté déjà sur notre route. Dans la réplique des postulateurs Polonais, il est dit que le cœur de Jésus doit être considéré, en second lieu, comme le symbole ou le siège naturel de toutes les vertus et de toutes les affections intérieures du Christ, et en particulier de l'amour immense dont il honora *son Père et les hommes, imprimisque amoris illius immensi quo Patrem et homines prosecutus est* [1]. Le P. de la Colombière parle de même : « Les principales vertus qu'on prétend honorer en lui sont : premièrement un amour très ardent de Dieu son Père [2]. »

Il serait facile de citer des textes analogues chez ceux-là mêmes qui disent le plus expressément que la dévotion au Sacré-Cœur a pour objet d'honorer l'amour dont Jésus a aimé les hommes, chez

1. *Replicatio*, n. 18, Nilles, t. I, p. 145. Ci-dessus, p. 96.
2. Œuvres, t. VI, p. 124. Cf. ci-dessus, § 7, p. 113.

le P. Croiset, par exemple, ou chez le P. de Galliffet. N'est-ce pas pour brouiller toutes nos notions et nos définitions ? Non. Pourvu que nous nous rappelions les deux façons que nous avons signalées d'entendre la dévotion au Sacré-Cœur. Elle est, dans son objet direct et immédiat, la dévotion au cœur aimant de Jésus, au cœur emblème d'amour ; mais elle est aussi, par une extension légitime et naturelle, la dévotion au divin cœur de Jésus dans toute sa vie intime, dans ses vertus par conséquent, et particulièrement dans son amour pour Dieu. En tant qu'emblème d'amour, c'est son amour pour nous que Jésus nous découvre en nous découvrant son cœur ; mais en nous découvrant ce cœur adorable, il nous le montre dans toute sa réalité, comme idéal de notre vie non moins que comme objet de notre amour.

On voit combien est importante cette distinction pour éclaircir les idées. Peut-être y trouverons-nous encore une lumière pour résoudre la seconde question, qui est plus difficile, et où l'accord des auteurs n'est pas aussi unanime.

XII

Objet précis : amour créé et incréé.

Quel amour nous honorons : l'amour du Verbe incarné ; amour créé et amour incréé ; controverse ; distinctions et explications.

Quel amour de Jésus honorons-nous dans la dévotion au Sacré-Cœur, son amour créé ou son amour incréé, l'amour dont il aime comme homme dans sa nature humaine, ou celui dont il aime

comme Dieu dans sa nature divine, et, pour répéter une expression claire et courte, celui qui fit Lazare ou celui qui pleura Lazare ?

C'est une question qui peut-être n'a pas été traitée à fond jusqu'à nos jours. Non pas qu'elle ait été ignorée. Beaucoup des théologiens du Sacré-Cœur se la sont posée explicitement. Mais il n'y a pas encore de solution qui s'impose, et plusieurs croient que la question n'a pas été suffisamment discutée même par ceux qui la résolvent. Telle est notamment l'opinion du Père Vermeersch [1].

« Cet article, dit l'auteur, est dirigé contre une opinion spécieuse et séduisante, qui gagne du terrain, mais où nous ne pouvons nous empêcher de voir une confusion et une méprise plutôt malheureuse. La faveur relative dont elle jouit ne s'explique, à nos yeux, que par un défaut d'attention. Nous avons pensé servir les intérêts de la véritable dévotion au Sacré-Cœur en appelant des réflexions sérieuses sur une question, qui d'ailleurs, nous le savons, est mise à l'étude en Allemagne et en Autriche, et y préoccupe les esprits [2]. » Le P. Vermeersch, d'après cela, combat l'opinion qui étend la dévotion au Sacré-Cœur jusqu'à la charité increéée. Sans nous engager à recevoir ses conclusions, suivons-le dans son enquête.

Beaucoup ne se sont pas posé la question d'une

1. *L'objet propre de la dévotion au Sacré-Cœur*, dans *Etudes*, 20 janvier 1906, t. CVI, p. 146-179 ; continué le 20 février, p. 472-495. Voir, du même, *Pratique et Doctrine*, 2e partie, ch. I, art. 5, p. 399-450.

2. *Loc. cit.*, p. 146.

façon explicite. D'où une première série de textes où l'on parle, sans autre précision, du cœur de chair qui a tant aimé les hommes, de l'immense amour du Verbe incarné, se manifestant dans toute sa vie, dans sa mort, dans le Saint-Sacrement, etc. Ainsi fait la B. Marguerite-Marie ; ainsi le P. de la Colombière, le P. Croiset, le P. de Galliffet, les évêques de Pologne dans leur beau *Mémorial ;* ainsi, le cardinal Gerdil, Zaccaria, le P. Roothaan dans sa belle lettre sur la dévotion au Sacré-Cœur, Dalgairns ; ainsi, semble-t-il, Franzelin et Ramière [1]. Dans ce cas, on n'a pas en vue l'amour de Dieu comme Dieu, mais l'amour du Dieu fait homme. Est-ce à dire que, dans le Dieu fait homme, on ne regarde que son amour humain ? Peut-être ; mais cela ne va pas de soi. C'est plutôt le contraire qu'il faudra dire, nous le verrons, sauf raisons positives de séparer ce que le regard de la foi ne sépare pas ordinairement. De fait, nous constatons, chez ceux-là mêmes qui visent directement l'amour du cœur de chair, des expressions à grandes perspectives où le rayonnement de la personne divine dans la nature humaine de Jésus illumine tout et donne l'impression que même dans l'homme on voit le Dieu [2].

1. Voir les textes ou références dans Vermeersch, *loc. cit.* p. 178 et suiv. ; *Pratique*, p. 405-427.

2. En attendant une explication plus précise, qui viendra en son lieu, un mot de la B. Marguerite-Marie fera entendre ce qu'on veut dire ici. « Il me fit voir que l'ardent désir qu'il avait d'être aimé... lui avait fait former le dessein de manifester son Cœur aux hommes avec tous les trésors... qu'il contenait... Il les enrichirait... de *ces divins trésors du Cœur de Dieu, qui en était la source. Lettres inédites*, lettre IV, p. 142. Comment Marguerite-Marie ne verrait-elle que l'amour *humain* de Jésus, quand le *Dieu aimant* est si présent à sa pensée ?

Ceci nous amène à une seconde série de textes où l'amour que nous honorons dans la dévotion au Sacré-Cœur est désigné en des termes qui semblent inclure l'amour divin du Verbe incarné. Je ne parle pas de ceux où cet amour est qualifié de *divin*, puisque tout est divin en Jésus, même l'humain. Mais on parle sans cesse d'amour *infini*. C'est l'invocation des anciennes litanies : *Cor Jesu, infinite amans et infinite amandum* ; c'est l'Encyclique *Annum sacrum*, où Léon XIII nous dit « qu'il y a dans le Sacré-Cœur le symbole et l'image sensible de la charité infinie de Jésus-Christ : *In sacro Corde inest symbolum atque expressa imago infinitæ Jesu Christi caritatis* » ; c'est le langage courant, qui emploie sans cesse ce mot de charité infinie ou d'autres équivalents [1]. Sans doute, ces mots auraient encore un sens, appliqués à l'amour humain de Jésus. Mais puisqu'ils indiquent si nettement la personne divine, pourquoi n'y verrait-on pas aussi l'amour divin ?

Un troisième groupe de textes serre la question de plus près encore. A propos du Sacré-Cœur, on parle expressément de l'amour créateur, de l'amour qui a fait l'Incarnation, etc. Ici, impossible de ne pas reconnaître l'amour divin, soit comme amour de la personne divine qui s'incarne, soit comme amour du Dieu qui opère l'Incarnation et nous donne le Sacré-Cœur. Plus d'une fois, cet amour est expressément désigné dans les documents officiels. Nous avons déjà rencontré un passage de l'office qui est nettement en ce sens.

1. Voir Ch. Sauvé, livre cité, t. I, p. XXVI-XXVIII.

C'est dans l'hymne de vêpres [1]. On y parle de l'amour qui « a forcé Jésus à prendre un corps mortel. »

Amor coegit te tuus
Mortale corpus sumere.

Cet amour est aussitôt décrit comme « l'ouvrier qui a fait la terre, la mer et les astres. »

Ille amor almus artifex
Terrae marisque et siderum.

Il s'agit donc de l'amour incréé.

Le décret de 1765, celui qui établit la fête, indique comme objet du culte « l'amour qui a poussé le Fils unique de Dieu à prendre la nature humaine [2]. »

Peut-on, par une exégèse subtile, arriver à éliminer de ce texte l'amour incréé ? Peut-être [3].

Mais il est sûr que le Secrétaire de la Congrégation des Rites, en 1821, l'y voyait. « Cette fête, disait-il, n'a pas pour objet un mystère particulier, dont l'Eglise n'ait pas fait mention en temps et lieu ; c'est comme un résumé (*compendium*) des autres fêtes, où l'on honore des mystères spéciaux: on y rappelle l'immense amour qui a poussé le Verbe à s'incarner pour notre rançon et pour notre salut, à instituer le Sacrement de l'autel, à porter nos fautes, et à s'offrir en croix comme hostie et sacrifice [4]. »

1. Les théologiens, autant et plus peut-être que les poètes, auront d'ailleurs peine à comprendre qu'on se débarrasse d'un texte gênant, *ibid.* p. 174 et 472, en disant que c'est « une énonciation poétique » et que c'est en « strophes assujetties au mètre ». Cf. *Pratique*, p. 428.

2. Voir le texte plus haut, § 2, p. 89.

3. Cf. Vermeersch, *loc. cit.* p. 178-180 ; *Pratique*, p. 423-427.

4. Cité dans Nilles, livre I, partie 1, c. III, § 5, A, p. 163.

Mais, dit-on, le Décret de 1765, non plus que celui de 1821, n'est pas reproduit dans la nouvelle Collection authentique des Décrets de la Sacrée Congrégation des Rites. Quelle que soit la cause de cette omission — elle n'a certainement rien de doctrinal — la Congrégation ne rejette pas l'idée qu'il exprime. Car elle l'a répétée, presque dans les mêmes termes, dans les considérants d'un Décret récent, 4 avril 1900. Le Décret a pour objet le Scapulaire ; mais la fête y est mentionnée. Et comment ? Comme « une solennité qui n'a pas seulement pour objet d'adorer et de glorifier le Cœur du Fils de Dieu fait homme, mais de renouveler symboliquement le souvenir du divin amour qui a poussé le Fils unique de Dieu à prendre la nature humaine, etc., *sed etiam symbolice renovatur memoria illius divini amoris quo idem Unigenitus Dei Filius humanam suscepit naturam* [1]. »

Les théologiens qui se sont posé explicitement la question font généralement une part à l'amour increé. Ainsi faisait déjà le P. Froment. Ainsi, plus tard Benoît Tetamo, Marquez ; ainsi Muzzarelli, Gautrelet, Jungmann, Bucceroni, Leroy, Chevalier, Nilles, Terrien, De San, Nix, Billot, Baruteil, Thill, M. Sauvé [2].

En est-il qui excluent l'amour increé ? Quelques-uns semblent le faire. Mais, à bien regarder,

1. *Analecta ecclesiastica*, 1900, t. VIII, p. 206.

2. Voir les textes et références, partie dans Vermeersch, *loc. cit.* p. 178 et suiv., partie dans Ch. Sauvé, t. I, préface. p. XVII. Le P. Ramière, qui pose en thèse que l'objet propre de la dévotion est l'amour humain et créé, reconnaît que « l'amour éternel et divin dont brûle Notre-Seigneur Jésus-Christ » ne lui est « nullement étranger ». *Messager du Cœur de Jésus*, 1868, t. XIV, p. 275 et suiv.

on verrait peut-être qu'ils excluent surtout un amour de Dieu qui n'aurait rien à faire avec le Sacré-Cœur ni avec le Verbe incarné. Il y a peut-être çà et là confusion dans les idées et dans les mots, plutôt qu'opposition réelle de doctrine.

Une chose est sûre : elle est, je pense, admise de tous. L'amour que nous honorons directement dans le culte du Sacré-Cœur, c'est l'amour du Verbe incarné, du Dieu fait homme. Un amour de Dieu sans contact avec l'humanité de Jésus ne saurait être l'objet propre de la dévotion. Si donc l'amour de Dieu y a sa part, il faut le regarder ou dans la personne du Verbe fait chair, ou en rapport causal avec l'Incarnation.

Autre chose également sûre, et qui confirme la précédente. Il n'y a pas dévotion au Sacré-Cœur, à proprement parler, là où le cœur de chair n'aurait rien à faire. La dévotion au Sacré-Cœur ne pourra donc atteindre l'amour de Dieu pour nous que dans la mesure où cet amour sera symbolisé par le cœur de chair. Hors de là, nous pourrons honorer l'amour de Dieu, et en dire les merveilles, mais la dévotion au Sacré-Cœur n'y aura pas d'autre part que peut-être d'avoir servi d'*à propos*.

Les principes de solution sont là. Voyons où ils nous mènent.

L'amour que nous honorons directement dans le culte du Sacré-Cœur, c'est l'amour du Verbe incarné, du Dieu fait homme. Jésus est le Dieu-Homme, et les fidèles, qui voient Jésus vivant et concret, ne séparent pas dans leurs hommages l'homme du Dieu. Le rayonnement de la personne divine illumine pour eux tout ce qu'ils voient de Jésus. Même quand ils regardent l'homme, quand

ils écoutent les paroles qui tombent de ses lèvres, quand ils compatissent à ses souffrances, ils n'oublient pas qu'il est Dieu, et c'est cette pensée, toujours présente, qui donne son caractère à tous leurs rapports avec Jésus, de même que la réalité toujours actuelle de l'union donne son caractère et sa valeur à chacun des actes et des souffrances, à chacun des mots de Jésus. Jésus, pour eux, est essentiellement le Dieu-Homme, dans l'unité indissoluble de l'union hypostatique : ni leur foi, ni leur amour ne peuvent le concevoir autrement. Dès lors, la dévotion au Sacré-Cœur est nécessairement la dévotion au Dieu-Homme, l'amour qu'on y honore est nécessairement l'amour du Dieu-Homme. Voilà qui doit être regardé comme acquis ; en ce sens du moins, il est juste de dire, avec le P. Terrien : *Quod Deus conjunxit, homo non separet.*

Mais, n'est-ce pas là escamoter la question, au lieu de la résoudre ? Nul, en effet, ne nie l'union personnelle ; nul ne prétend que l'amour que les fidèles honorent dans la dévotion au cœur de Jésus soit un amour purement humain : c'est toujours l'amour d'un Dieu. La question est si c'est seulement l'amour humain du Dieu-Homme, ou si c'est aussi son amour divin ; si c'est seulement l'amour dont il nous a aimés avec son cœur humain dans sa nature humaine, ou si c'est aussi l'amour dont il nous aime éternellement dans sa nature divine, par l'acte simple d'amour qui est son essence infinie. — Les fidèles ne distinguent pas, si je ne me trompe, quoiqu'ils distinguent fort bien en Jésus la nature divine et la nature humaine, quoiqu'ils sachent reconnaître en lui un amour dont il nous aime comme homme, et un

amour dont il nous aime comme Dieu. Et le fait qu'ils ne distinguent pas est en faveur de la non-distinction des deux amours dans leur culte ; c'est tout Jésus qu'ils honorent sous la figure de son cœur de chair : tout son amour, semble-t-il, comme toute sa personne. Pour distinguer là où ils ne distinguent pas, il faudrait des raisons. Les théologiens cherchent s'il y en a.

On a beaucoup reproché à notre dévotion de favoriser le nestorianisme. Pure calomnie des jansénistes. Les théologiens du Sacré-Cœur l'avaient réfutée d'avance, et Pie VI en a fait bonne justice [1]. Mais si les fidèles n'honorent pas le Sacré-Cœur en nestoriens, il ne faut pas non plus, en supposant qu'ils confondent dans leur culte les natures et les opérations, le leur faire honorer en eutychiens ou en monothélites. Or n'est-ce pas le danger à craindre en raisonnant comme nous faisons, en passant de la personne à l'amour, en concluant de ce que l'honneur va à la personne qu'il va aussi à l'amour divin ?

Les théologiens répondent, au nom des fidèles : nous ne passons pas, sans autre considération, de la personne à l'amour. Nous ne concluons pas de l'unité de personne à la fusion ou à la confusion des deux amours en un seul. Nous disons seulement ceci : tout en distinguant les natures dans l'objet de leur dévotion, les fidèles y visent tout Jésus, la personne totale, la personne dans ses deux natures ; dès lors aussi on doit dire qu'ils la visent dans ses deux amours, à moins que des raisons spéciales ne nous fassent reconnaître qu'ils ont en vue un seul de ces deux amours, l'amour humain.

1. Texte cité, p. 91.

On dit : Les documents ne parlent guère que de l'amour créé. Je distingue : Ils ne parlent que des bienfaits où paraît aussi l'amour créé, je le reconnais (sauf les exceptions dites plus haut) : ils attribuent ces bienfaits au seul amour créé, j'attends qu'on le prouve. Et il y a différence, à cet égard, entre l'ordre de l'amour et celui de l'action. C'est Jésus, dans sa nature humaine, qui parle, qui agit, qui souffre, qui institue les sacrements, qui demeure dans l'eucharistie ; mais il ne suit pas qu'il ait parlé, agi, souffert, et le reste, sous l'influence de son seul amour créé. Pourquoi ne pas voir, sauf raisons du contraire, l'amour incréé se complaisant aussi dans ces œuvres de l'amour créé, donnant le branle pour ainsi dire, à cet amour créé ?

Mais, dit-on, « s'il faut faire place à la charité increéée, elle doit occuper le premier rang [1]. » Ici encore, je distingue : Si les deux amours étaient regardés en eux-mêmes, je l'accorde ; s'ils sont visés à travers le cœur de chair, je distingue encore : Quand on en parle explicitement, soit (on pourrait en douter) ; s'il n'en est pas question explicitement, je le nie. A moins qu'on ne préfère accorder, ce qui revient au même, qu'en parlant de l'amour du Christ, sans l'avoir explicitement en vue ni comme créé ni comme increé, on donne implicitement la première place à l'amour increé, puisqu'on parle de cet amour tel qu'il est. Ce n'est donc pas dans cette voie non plus qu'il faut chercher la solution de la question.

Mais « l'amour d'un cœur humain est censé humain lui-même, si l'on ne dit pas le contraire [2]. »

1. Vermeersch, *loc. cit.* p. 164; *Pratique*, p. 403.
2. Vermeersch, *loc. cit.*, p. 164 ; *Pratique*, p. 403.

On pourrait peut-être hésiter à dire oui, quand il s'agit d'un cas unique comme celui du Dieu-Homme. Il faut dire oui cependant, s'il s'agit de l'amour *de* ce cœur, de l'amour *où ce cœur est intéressé vitalement*. Mais la question est précisément s'il ne s'agit que de celui-là dans la dévotion au Sacré-Cœur.

Ceux qui l'expliquent surtout par le cœur *organe*, comme fait le P. de Galliffet, doivent être portés à regarder la dévotion comme étant la dévotion à l'amour humain de Jésus. La conclusion ne s'impose pas cependant. Le P. Billot, qui pose si clairement que « le cœur est le symbole de l'amour parce qu'il en est l'organe », écrit, d'autre part, avec la même décision, que « dans le Verbe incarné le cœur est le symbole à la fois de la charité incréée, qui fit descendre le Verbe sur la terre, et de la charité créée qui, éclatant dès le premier instant de sa conception, le conduisit jusqu'à la croix [1]. » Il entend sans doute que le symbolisme, tout en ayant son fondement dans le rapport vital, n'y a pas ses limites. Car le Sacré-Cœur n'est organe que par rapport à l'amour humain.

D'autres y voient tout ce qui a rapport à l'amour, et y retrouvent tout Dieu, lequel, suivant le disciple bien-aimé, est amour. Mais ceux-là sont portés à perdre contact avec le cœur réel, avec le cœur de chair de Jésus. Or n'oublions pas que, sans ce contact avec le cœur de chair, il n'y a plus dévotion au Sacré-Cœur.

Avec la notion du Sacré-Cœur *emblème*, on reprend contact avec le cœur réel, et l'on reste libre

1. *De Verbo incarnato*, thesis 38, § 2, p. 348. 4e édition, Rome, 1904.

de *faire signifier* à l'emblème non seulement l'amour qui retentit dans l'organe, mais aussi l'amour divin, qui n'y a aucun écho direct. La question n'en est pas résolue du coup. Il ne s'agit pas de ce qui *peut* être, mais de ce qui *est, dans la pensée de l'Eglise,* puisqu'il s'agit de la dévotion publique et officielle de l'Eglise, non d'une dévotin privée, qui pourrait être différente. N'oublions pas non plus que le cœur emblème, tel que l'Eglise l'honore, est en même temps le cœur organe, le cœur de chair vivant en Jésus et battant dans sa poitrine le rythme de la vie et de l'amour.

Cette dernière remarque ne nous oblige-t-elle pas à conclure, à défaut de textes précis, que, dans la pensée de l'Eglise, la dévotion au Sacré-Cœur n'est décidément que la dévotion à l'amour créé, à l'amour humain, qui seul est l'amour *du* Sacré-Cœur, l'amour où il a sa part comme *organe*, en même temps que comme *emblème ?* N'est-ce point là la raison que nous demandions pour avoir droit de restreindre à l'amour humain dans le Christ l'amour du Dieu fait homme, que nous disions être certainement l'objet de la dévotion [1] ?

La conclusion ne s'impose pas, ce me semble. Voici pourquoi. Ce sera dire du même coup les raisons spéciales de faire sa part dans la dévotion à l'amour increé.

a) L'amour créé du cœur de Jésus n'est-il pas mis en branle par son amour increé, et pourquoi dès lors le cœur, symbole de l'amour créé, ne le serait-il pas du même coup de l'amour increé, uni par un lien si intime de causalité avec l'amour

1. C'est celle qu'invoque surtout le P. Vermeersch, *Pratique*, p. 434.

créé ? Cet amour incréé ne retentit pas directement dans le cœur de chair, je le veux bien ; mais il y retentit en produisant cet écho créé de lui-même qui est l'amour du cœur de chair ; et cela suffit pour que le cœur de chair me le rappelle, en même temps qu'il me rappelle l'amour créé.

b) Dans un sens analogue, je puis regarder l'amour incréé qui crée le cœur aimant de Jésus. Ce foyer d'amour, qui l'a allumé ? Cet emblème vivant de l'amour, qui me le présente et me le donne ? Si Jésus est une manifestation vivante de Dieu dans le monde, comment le Sacré-Cœur ne serait-il pas la manifestation vivante de l'amour et de l'amabilité de Dieu lui-même ? Or, s'il en est ainsi, l'amour incréé a sa place dans la dévotion.

c) Enfin, la dévotion au Sacré-Cœur nous mène tout naturellement, comme nous l'avons vu, à la personne de Jésus, se montrant à nous tout aimante et tout aimable. Le Sacré-Cœur c'est Jésus, Jésus m'apparaissant dans sa nature humaine, mais Jésus se présentant du même coup à ma foi comme personne divine. Et, de ce chef encore, l'amour incréé a sa place dans la dévotion au Sacré-Cœur [1].

1. Ces conclusions sont également celles de M. R. de La Bégassière, article cité, col. 569-570. Il est probable que le P. Vermeersch les admettrait, lui aussi. Il n'a pas prétendu exclure l'amour incréé ainsi entendu. Voir *Etudes, loc. cit.*, p. 482 ; *Pratique*, p. 430 et 440. — Les *Etudes* sont revenues sur la question. Voir la discussion courtoise entre M. Vignat et le P. Vermeersch, *Etudes*, 5 juin 1906, t. CVII, p. 643-665. M. Leroy s'est durement prononcé contre le P. Vermeersch dans la *Revue ecclésiastique de Liège*, octobre 1906 ; celui-ci a répondu, *ibid.*, nov. 1906, p. 125-148 ; M. Leroy a répliqué, *ibid*, p. 147. Le P. Alvéry prend parti pour le P. Vermeersch dans la *Revue augustinienne*, 15 février 1907, p. 173-190. Je crois pouvoir et devoir garder mes positions.

XIII

Résumé.

Regard sur le cœur vivant ; formules.

Quel vaste champ ouvert au dévot du Sacré-Cœur ! Si sa dévotion est peu profonde ou peu éclairée, il se perdra peut-être à parler de l'amour de Dieu dans le monde, et le Sacré-Cœur n'y sera pour rien, ou n'y sera qu'un synonyme d'amour ; mais si elle comprend et goûte le Sacré-Cœur tel qu'il est, dans sa réalité vivante et concrète, en même temps que dans son symbolisme si riche et si expressif, elle y saura lire tout Jésus, Jésus nous aimant d'un double amour, comme il est composé de deux natures, harmonieusement unies dans la personne divine, dans le Dieu fait homme.

Gardons-nous de mesurer la richesse de la réalité à l'étroitesse de nos formules ; tâchons, au contraire, de multiplier ou d'élargir nos formules pour les rendre de moins en moins inadéquates, de plus en plus proportionnées à la richesse de la réalité. Pour cela, remettons-nous devant le cœur de Jésus, vivant et concret ; ou, si l'on veut, devant Jésus qui nous montre son cœur. Etudions ce cœur en lui-même, ce qu'il est et ce qu'il signifie. Ainsi nous comprendrons, mieux que par l'analyse des formules, si admirables soient-elles d'ampleur et de valeur expressive, ce qu'est la dévotion au Sacré-Cœur, et quel en est l'objet propre.

Il faut des formules pourtant. Voici celles qui

résument ce que nous avons dit sur l'objet de la dévotion au Sacré-Cœur.

Cet objet est le cœur de chair de Jésus, vivant dans sa poitrine et battant d'amour pour les hommes.

C'est le cœur de chair, symbole expressif et vivant de i'amour que Jésus a eu et a encore pour les hommes. Ainsi ce cœur nous apparaît avant tout comme en rapport de vie et d'expression avec l'amour du Verbe incarné pour nous.

C'est par là surtout que se définit la dévotion au Sacré-Cœur. Elle est la dévotion à l'amour de Jésus pour nous, à l'amour dont il nous a aimés comme homme, et aussi dans une certaine mesure (si nos remarques à ce sujet sont justes), à l'amour dont il nous a aimés comme Dieu. Et si elle se plaît à étudier cet amour libéral et généreux dans tous ses bienfaits, elle s'arrête de préférence à ses principales manifestations, à la passion et à l'eucharistie.

Mais en s'enfermant trop étroitement dans ce symbolisme de l'amour, la dévotion risquerait peut-être d'oublier ou de ne plus voir assez nettement cet amour comme vivant et agissant ; elle risquerait peut-être de perdre contact avec ce cœur réel et vivant. Elle revient donc au cœur aimant pour y voir tout l'intime de Jésus, ses vertus et ses perfections, en même temps que ses douleurs et son amour. La vision de l'amour n'en est que plus nette ; les amabilités y éclatent d'autant mieux.

De là, par une transition insensible, et sans perdre de vue le cœur de chair, elle va à la per-

sonne de celui qui nous montre ainsi son cœur tout aimant et tout aimable, pour le trouver lui-même, tout aimant et tout aimable, dans le cœur qu'il nous présente, dans le cœur qu'il nous montre et qu'il nous offre.

CHAPITRE II

LES FONDEMENTS DE LA DÉVOTION

I

Fondements historiques.

Rapport de la dévotion avec les visions de Marguerite-Marie; certitude historique de ces visions. Jusqu'où la théologie y est intéressée.

En fait, la dévotion au Sacré-Cœur, telle qu'elle a été acceptée par l'Eglise, a reçu le branle de la B. Marguerite-Marie et de ses révélations. Nous verrons qu'elle était en l'air, qu'elle se cherchait, pour ainsi dire. Mais il reste que, dans la pensée des dévots, la B. Marguerite-Marie a été l'instrument providentiel choisi pour faire éclore la dévotion, pour propager le culte et obtenir la fête. L'Eglise, il est vrai, ne s'est pas appuyée, à proprement parler, sur la vérité des visions pour approuver le culte et instituer la fête. Ce sont choses qui tiennent par elles-mêmes. Mais il reste que la dépendance historique est réelle.

Si donc les révélations faites à Marguerite-Marie étaient fausses, la fête, sans manquer d'appui, manquerait de fondements historiques, et l'on pourrait dire que, en fait, nous la devrions aux rêveries d'une visionnaire. L'Eglise l'entend ainsi. Aussi, dans des cas semblables, s'entoure-t-elle de toutes les garanties humaines pour s'assurer

de la vérité des faits. Les visions de la Bienheureuse ont ces garanties ; quelle qu'en soit la nature et le comment, que Jésus se soit servi d'un instrument à tempérament maladif ou parfaitement sain, les faits sont suffisamment prouvés, et suffisamment prouvé leur caractère surnaturel, pour appuyer une certitude humaine, pour qu'on puisse marcher et agir suivant cette certitude.

Des faits aussi bien constatés font foi en cas ordinaires ; l'Eglise n'a pas cru jusqu'ici que leur caractère surnaturel, dûment constaté lui aussi, fût une raison suffisante pour ne pas agir en ce cas comme on agit humainement en cas semblables, et elle va de l'avant. Elle n'y engage pas son infaillibilité ; mais elle y engage son renom de prudence, de discrétion, de sérieux. Les révélations de la Bienheureuse, examinées comme elles doivent l'être, par des juges compétents, supportent la lumière ; et s'il y a quelque part trace de légèreté, d'ignorance et de préjugés, ce n'est pas chez les juges ecclésiastiques qui les ont admises après mûr examen ; c'est chez ceux qui les rejettent sans examen, ou après un examen fait dans des conditions telles qu'il ne saurait fonder une décision sérieuse. Qu'on lise les écrits de la Bienheureuse, sa vie, son procès de béatification : on verra si les garanties de sérieux et de science sont avec ceux qui ont dit oui ou avec ceux qui disent non.

II

Fondements dogmatiques.

L'adoration du Sacré-Cœur et l'adoration de Jésus ; la dévotion à l'amour.

Le bien-fondé de la dévotion, à la lumière de la théologie, ressort déjà de ce qui a été dit plus haut. Le cœur de Jésus est digne d'adoration, comme tout ce qui appartient à la personne de Jésus ; non pas, sans doute, si on le considérait comme séparé de cette personne, sans rapport avec elle. Mais ce n'est pas ainsi qu'on le considère. Aux accusations des Jansénistes on avait toujours répondu qu'on regardait le Sacré-Cœur comme uni à la personne du Verbe ; Pie VI l'a expliqué authentiquement dans la bulle *Auctorem fidei*. Ainsi tombent toutes les préventions de nestorianisme, d'idolâtrie, etc.

Mais la dévotion au Sacré-Cœur n'est pas que le culte du cœur de Jésus ; elle est le culte de l'amour. Et certes, de ce chef, elle serait une invention de génie, si elle n'était l'effet de l'action du Saint-Esprit toujours vivant et agissant dans l'Eglise. Quelle idée admirable de dégager ainsi l'amour de Jésus dans chaque acte de sa vie, dans chacune de ses paroles, dans toute sa personne ! Quelles convenances de cette dévotion avec l'idée de Dieu, qui est amour et bonté ; avec l'idée de Jésus, apparition vivante de la bénignité de Dieu et de son amour paternel ; avec l'idée même du christianisme, qui se présente dans son fond

comme un grand effort de l'amour divin pour nous ! Nous aurons occasion d'y revenir. Mais comment ne pas noter ici, à l'adresse de ceux qui cherchent l'essence du christianisme, que l'essence du christianisme, c'est l'amour de Dieu pour l'homme, manifesté en Jésus ? Or la dévotion au Sacré-Cœur va chercher cet amour en Jésus même, pour y rallumer notre amour [1].

Y a-t-il rien qui nous aide mieux à réaliser le vœu que saint Paul formait pour les fidèles : « Je fléchis les genoux devant le Père, de qui tire son nom toute paternité [2] au ciel et sur la terre, afin qu'il vous donne, selon les richesses de sa gloire, d'être revêtus de force par son Esprit, en vue de l'homme intérieur ; et que le Christ habite dans vos cœurs par la foi, de sorte que, enracinés et fondés dans la charité, vous puissiez comprendre avec tous les saints ce qu'il y a de largeur et de longueur, de hauteur et de profondeur ; connaître l'amour du Christ qui dépasse toute connaissance, en sorte que vous soyez remplis de toute la plénitude de Dieu [3]. » De ce côté donc, la dévotion au Sacré-Cœur mérite tous les enthousiasmes et tous les éloges — et Dieu sait si elle a eu le don d'éveiller les enthousiasmes et d'attirer les éloges.

Mais la dévotion au Sacré-Cœur n'est pas seulement le culte du cœur de Jésus ; ni seulement le culte de l'amour qui nous a aimés jusqu'à ne vivre que pour nous, jusqu'à mourir pour nous, jusqu'à se donner à nous dans l'eucharistie. Elle est le culte de l'amour dans celui du cœur ; elle est

1. Voir ci-dessous, c. IV, § 2, p. 171-175.
2. Traduction de la Vulgate.
3. *Eph.* III, 14-20.

le culte du cœur pour honorer l'amour. C'est dans ce rapport établi entre le cœur et l'amour qu'est la principale difficulté soulevée contre la dévotion. Ce rapport n'est-il pas une erreur des vieux temps ? Peut-on encore soutenir rien de semblable ? Ceci nous amène à notre troisième question.

III

Fondements philosophiques [1]

Le cœur organe et le cœur symbole. Histoire de la question. Controverses. Positions actuelles. Il y a un rapport fondant le symbolisme. Fait d'expérience, dont l'explication doit être laissée au physiologiste.

On ne peut le nier, il n'y a pas toujours eu accord sur ce point entre les théologiens du Sacré-Cœur, et tous ne se sont pas tirés avec honneur des difficultés soulevées de ce chef contre

1. Sur cette question on peut indiquer, outre Benoît XIV et saint Alphonse, qui seront cités en leur lieu : J. Jungmann. *Fünf Sätze zur Erklärung und zur wissenschaftlichen Begründung der Andacht zum hl. Herzen Jesu*, Innsbruck, 1869; Le même, *Die Andacht zum hl. Herzen Jesu*, Innsbruck 1871, et Fribourg-en-Brisgau, 1885. Les principes du P. Jungmann ont été exposés dans les *Etudes*, 1870, t. XXIV, p. 233, par le P. H. de Bigault, *L'objet principal de la dévotion au Sacré-Cœur d'après les données de la physiologie*. Le P. Babaz est revenu sur la question, *ibid.* 1874, t. XXX, p. 349, *Entretiens philosophiques et psychologiques à propos du Sacré-Cœur de Jésus ;* et le P. Ramière, *ibid.* t. XXXI, p. 481 et 801, *La dévotion au Cœur de Jésus et la physiologie*, à propos surtout de Claude Bernard. M. Riche dans son livre des *Merveilles du Cœur*, Paris 1877, avait nettement pris position avec beaucoup de physiologistes modernes, qui ôtent au cœur toute fonction affective. Il appliqua ses principes au Sacré-Cœur dans *Le cœur de l'homme et le Sacré-Cœur de Jésus*, Paris 1878, qui fut

leur chère dévotion. Quelques-uns même ont donné à ce sujet des explications mauvaises, auxquelles il faut franchement renoncer. Mais d'autres, ce me semble, renoncent, avec trop de sans-gêne, à rien expliquer ; ou bien aux vieilles explications ils en substituent d'autres, qui laissent peut-être la dévotion traditionnelle en mauvaise posture.

Ces difficultés ne sont pas d'aujourd'hui, et on n'a pas attendu le magnifique progrès de la physiologie moderne pour les soulever.

Quand le P. de Galliffet, en 1726, « postula » pour l'établissement de la fête, et remit aux cardinaux et consulteurs de la Sacrée Congrégation des Rites d'abord son beau livre *De cultu sacrosancti cordis Dei ac Domini nostri Jesu Christi*, puis des *Excerpta* du même livre *ad pleniorem cognitionem causæ necessaria*, on trouva son travail, nous dit Benoît XIV, de tous points excellent, *omnibus numeris absolutæ* [1]. Le promoteur de la foi, qui était Prosper Lambertini lui-même, le futur pape Benoît XIV, quoique personnellement favorable à la cause, nous dit le P. de Galliffet, fit consciencieusement ses objections « d'avocat du diable ». L'une d'elles ne fut proposée que de vive voix ; et ce fut elle, semble-t-il, qui émut le plus la Sacrée Congrégation : « J'ajoutai de vive voix, écrit le pape, que

attaqué par le P. Ramière dans le *Messager du Cœur de Jésus*, 1878. M. Riche s'expliqua dans *Les fonctions de l'organe cardiaque dans les phénomènes de la sensibilité affective*, Paris 1879 ; et dans *Le Sacré-Cœur et le précieux sang de Jésus*, Paris 1879.

Ces discussions n'ont plus guère qu'un intérêt historique. Cf. Terrien, livre cité, l. I, c. V, et l. II, c. VI ; Vallet, *La tête et le cœur*, Paris 1891 ; La Bégassière, art. cit., II, col. 567-570.

1. *De servorum Dei beatificatione*, l. IV, part. 2, c. XXXI, n. 20, Prato, 1831, t. IV, p. 702.

les postulateurs posaient comme vérité acquise que le cœur est, comme on dit, le *coprincipe* sensible de toutes les vertus et affections, et comme le centre de toutes les joies et des peines intimes ; mais il y avait là un problème philosophique, puisque les philosophes modernes placent l'amour, la haine, et les autres affections de l'âme (*animi*) non pas dans le cœur, comme dans leur siège, mais dans le cerveau. » Et il renvoie à Muratori [1]. « C'est pourquoi, continue le pape, racontant son avis motivé, comme il n'y avait pas encore de décision de l'Eglise sur la vérité de l'une ou de l'autre de ces opinions, et que l'Eglise s'est toujours prudemment abstenue et s'abstient encore de prononcer sur ces questions, j'insinuai respectueusement qu'il ne fallait pas accorder une demande fondée surtout sur les opinions des anciens philosophes, en contradiction avec les modernes [2]. » En conséquence (*his cohærenter*), la réponse fut ajournée, ce qui était une façon d'épargner un refus (1727). Les postulateurs ayant poussé leur pointe, le refus ne tarda pas à venir (1729). Et saint Alphonse de Liguori voit là la principale cause de l'échec [3].

On constate, en effet, que le P. de Galliffet faisait très grande la part du cœur dans la production même des affections. On fut plus prudent dans la suite. On distingua les faits, tenus pour

1. *Loc. cit.*, n. 25, p. 704.

2. *Loc. cit.*, p. 705.

3. « A mon humble avis, le bon Père n'arriva pas à son but, parce que, dans sa supplique, il s'appuya sur un point douteux, le donnant pour certain. » *Neuvaine du Cœur de Jésus.* Notice. Voir *Œuvres complètes du B. A. M. de Liguori,* t. III, p. 457. Paris, 1835.

certains, de l'explication incertaine [1]. Même dans l'exposé de ces faits donnés pour certains, il se mêlait, sans qu'on s'en doutât, des assertions erronées ; mais le principe était nettement posé, que l'Eglise pouvait prononcer sur la dévotion sans prononcer sur les opinions contestées. C'est ce qu'elle a fait.

Il était difficile cependant que rien ne trahît, dans les considérants qu'elle joint d'ordinaire aux grands actes de son autorité, les flux et reflux de l'opinion scientifique en ces matières. On peut, en effet, en saisir quelque trace légère dans tel mot, dans la préférence donnée à telle expression. En général, elle a évité les expressions contestées, comme *comprincipium*, comme aussi, je crois, *organum* ; nous l'avons vue substituer, en un cas, le mot *symbolum*, aux mots *fons* et *origo*, qui lui étaient proposés ; elle a employé le mot *sedes*, comme exprimant un fait d'expérience, le contrecoup de nos affections dans le cœur [2].

Grâce à cette prudence, les opinions nouvelles en physiologie se sont substituées peu à peu aux opinions anciennes, sans que la dévotion au Sacré-Cœur se soit trouvée directement en cause. On a laissé les savants en appeler, pour l'explication de la sensibilité, non plus au cœur, mais au cerveau et au système nerveux, l'un faisant fonction de récepteur et de transmetteur, l'autre servant de fil de transmission ; et l'on a continué de parler comme autrefois du cœur qui souffre et qui aime, qui s'émeut en battant plus fort, qui se glace en se

1. Voir dans Nilles, l. I, part. 1, c. II, § 4, n. 4, p. 73 ; c. III, § 2, p. 150.

2. Voir ci-dessus, c. I, § 6, p. 104-106.

resserrant, parce que le langage courant ne prétend pas donner des explications scientifiques, mais exprimer, de façon à être compris, un fait d'expérience.

Ainsi la science et la dévotion allaient chacune son chemin sans presque se connaître ; et si elles se rencontraient quelquefois, c'était sans presque jamais se heurter. Quelques médecins matérialistes lançaient bien de temps en temps quelque grossière injure à la dévotion ; mais on était si habitué à l'injure et à l'ignorance de ce côté-là, que l'on n'y faisait pas attention.

Parfois aussi, quelques théologiens essayaient d'expliquer le culte du Sacré-Cœur en fonction des données nouvelles de la science. Ainsi le P. Jungmann, professeur à l'université d'Innsbruck, dans ses *Fünf Sätze.* Ainsi son frère, l'abbé Bernard Jungmann, professeur à l'Université de Louvain, dans ses thèses sur le Sacré-Cœur. Ces retouches aux vieilles explications étaient faites de main légère et discrète, et l'ensemble des théologiens en profitaient pour éviter quelques erreurs d'expression, pour délimiter avec plus de précision le sens et la portée du culte. En février 1870, le P. de Bigault exposait, dans les *Etudes*, les idées du P. Jungmann, et personne n'y trouvait à redire.

Le choc eut lieu cependant entre la science et la piété. C'est presque toujours la condition d'un accord durable, où chacune apprend à connaître les limites de son domaine et s'y cantonne pour laisser sa voisine évoluer à son aise dans le sien. Dès 1874, le P. Ramière, dans les *Etudes*, s'inquiétait de certaines opinions de Claude Bernard

sur la physiologie du cœur [1]. Ce fut bien pis quand parurent les études de M. Riche, prêtre de Saint-Sulpice, *Les Merveilles du cœur*, Paris, 1877, et *Le cœur de l'homme et le Sacré-Cœur de Jésus*, Paris, 1878. M. Riche faisait siennes les explications nouvelles des physiologistes, et démolissait par là même celles qui couraient dans bien des livres sur le Sacré-Cœur. Possible d'ailleurs, que ses propres explications fussent insuffisantes, et qu'il ne laissât plus au cœur la place qui lui revient. Le P. Ramière crut sa chère dévotion compromise : il partit en guerre contre M. Riche. La polémique eut, comme c'est l'ordinaire, des vivacités regrettables : les âmes dévotes furent troublées. Pie IX intervint pour « qu'on cessât toute polémique sur le Sacré-Cœur, jugeant le moment inopportun pour entretenir entre catholiques des discussions sur ce sujet [2]. » La polémique a eu, comme il arrive, de bons résultats. Personne, je pense, n'écrira plus que « le Cœur de Jésus est le principal organe des affections sensibles du Verbe incarné ; qu'il est le coprincipe de ses vertus, le foyer et la source de sa charité » ; que « la fonction éternelle du cœur, c'est de recevoir les impressions de cet amour et d'en produire les actes » ; que « de même que l'âme pense et juge par le cerveau, c'est elle qui sent, qui aime et qui s'émeut par le cœur, comme c'est elle encore qui voit par les yeux. » Personne surtout ne prétendra que la dévotion au Sacré-Cœur est essentiellement intéressée à cela, ni que « la divergence des opinions

1. Octobre 1874, t. VI, p. 481-507.

2. Cité par Riche, *Les fonctions de l'organe cardiaque*, Paris, 1879, p. XIV.

sur ce point n'a servi qu'à retarder le triomphe de la B. Marguerite-Marie et l'établissement du règne social du Sacré-Cœur de Jésus », ni que soutenir cette opinion, c'est « venger la tradition, l'Église et ses docteurs, Jésus-Christ lui-même et la Bienheureuse, Pie IX et les théologiens qui ont enseigné cette vérité [1]. »

A ces affirmations peu éclairées, il suffit d'opposer les textes. C'est comme symbole d'amour, non comme organe d'amour, que la dévotion a été approuvée et a fait son chemin. Le cardinal Gerdil, qui combattit d'ailleurs les explications du P. Feller, sur le sens purement métaphorique à donner au mot cœur dans la dévotion, approuvait volontiers cette phrase de Mgr Albergotti : « L'unique raison pour laquelle la Sacrée Congrégation a cru devoir accorder l'office et la messe propres du Sacré-Cœur, c'est qu'il est le symbole de l'amour de Jésus-Christ [2]. » Les tenants mêmes des vieilles opinions en conviennent. Ainsi le P. Emmanuel Marquez, dans sa *Defensio cultus SS. Cordis* : « La fête du Sacré-Cœur nous le présente comme un symbole d'amour ; car, à vrai dire, elle n'est pas autre chose qu'une fête où la charité du Christ envers les hommes est honorée sous le symbole de son divin cœur. Or une fête où la charité du Christ envers les hommes est honorée sous le symbole de son cœur ne suppose rien de faux ni d'incertain. En effet, pour la justifier, que faut-il ? Une seule chose, à savoir que ce cœur symbolise réellement la charité de Jésus. » Et répondant directement

1. Textes cités par Terrien, p. 53 et 54.

2. *Risposta*, p. 419.

à l'objection que le cœur pourrait bien n'être pas l'organe de l'amour sensible, il écrit : « La réponse est aisée. Ni la fête, ni la dévotion du cœur de Jésus ne reposent sur l'opinion qui donne au cœur le rôle d'organe dans la production de nos sentiments. En effet... et la fête et le culte supposent comme unique condition le symbolisme du cœur de Jésus. Or c'est là ce qui n'est aucunement contestable, quelque opinion d'ailleurs qu'on embrasse sur le rôle du cœur. Que celui-ci soit ou ne soit pas l'organe de l'amour, il en demeure le naturel symbole, en vertu de l'étroite affinité qui l'y rattache [1]. »

Et qu'on ne parle pas ici de recul, après coup, devant la science. L'Église a si bien tenu compte, dès les débuts, des hypothèses de la science — ce n'étaient que des hypothèses, d'ailleurs peu exactes elles-mêmes, aux temps de Galliffet et de Lambertini — qu'elle n'a voulu se prononcer pour le culte que quand elle a bien vu qu'elle pouvait le faire sans s'inféoder à des opinions variables et incertaines. Que les premiers théologiens de la dévotion (et encore plusieurs d'entre eux, comme le P. Croiset, sont-ils fort réservés sur ce point) aient trop donné au cœur, soit ; mais ils l'ont fait beaucoup plus dans leurs développements sur l'excellence de la dévotion que dans leurs explications sur son objet propre.

Il reste que la dévotion au Sacré-Cœur est suffisamment fondée, si le cœur est vraiment l'emblème de l'amour. Et qui peut nier qu'il le soit, au moins dans notre monde et dans notre civilisation ?

1. Textes cités par Terrien, p. 61 et 62.

J'ai peur cependant que quelques-uns ne soient amenés par cette idée d'emblème ou à sacrifier tout rapport réel du cœur de chair à l'amour, rapport qui est le fondement du symbolisme, ou à ne plus donner à la dévotion toute son ampleur et toute sa portée, en restreignant par trop le champ du symbolisme et la valeur représentative du cœur. N'oublions jamais que la dévotion au Sacré-Cœur ne serait plus ce qu'elle est, si elle perdait contact avec le cœur réel, et si le cœur de Jésus n'était pas conçu comme en rapport réel avec la vie affective, et par là avec tout l'intime de Jésus.

Voici donc, si je ne me trompe, comment à peu près on peut formuler les rapports de la dévotion au Sacré-Cœur avec la science du cœur.

Le cœur de Jésus est un cœur humain parfait ; le cœur est chez lui ce qu'il est normalement chez nous.

Or *nous sentons* notre cœur intéressé dans nos états affectifs et jusque dans nos dispositions morales ; nous sentons nos états affectifs et jusqu'à nos dispositions morales reliés avec certains états et certains mouvements de notre cœur. Ce n'est pas seulement par métaphore que nous disons : Le cœur me battait fort ; j'avais le cœur gros ; j'en ai encore le cœur serré ; mon cœur se dilatait ; il était comme liquéfié ; cœur chaud, cœur froid, etc.

Ces expressions traduisent pour nous une réalité physiologique en même temps qu'une réalité psychique. En quoi consiste cette réalité physiologique, nous ne saurions le dire, et nous laissons aux physiologistes le soin de l'expliquer. Mais cette correspondance est pour nous un fait d'expérience, et c'est sur ce fait d'expérience que repose le

symbolisme du cœur, que repose toute la dévotion [1].

Pour nous rendre compte des choses en elles-mêmes, nous recourons aux philosophes et aux savants. Les philosophes nous disent que le cœur ne saurait être l'organe d'un amour spirituel ; ils ajoutent qu'un amour pleinement humain a naturellement quelque chose de sensible en même temps que de spirituel, l'homme étant un animal raisonnable, et qu'un amour sensible doit être en rapport avec un organe corporel. Ici le physiologiste intervient, et tout en nous disant que l'organe propre de nos émotions sensibles n'est pas le cœur, il reçonnaît que le « cœur, organe principal de la circulation du sang, est encore un centre où viennent retentir toutes les impressions nerveuses sensitives [2]. »

Certes, il est intéressant d'entendre les savants nous expliquer ce que nous éprouvons et nous redire, ce que nous savions bien, que « l'amour qui fait palpiter le cœur n'est... pas seulement une forme poétique, c'est aussi une réalité physiolo-

1. C'est à ce fait d'expérience qu'en appellent tous les auteurs qui ont écrit sur la dévotion. Mgr de Pressy, par exemple, s'exprime ainsi : « Cette vérité est confirmée par *l'expérience* de tous les hommes... Quiconque a un cœur, et a aimé quelque chose un peu vivement, n'a besoin que de son propre sentiment pour se convaincre de la réalité des *impressions* que l'amour fait sur le cœur... Ce n'est pas à nous de les décrire, ces impressions ; mais sur le témoignage qu'en rendent ceux qui les *éprouvent*, nous ne craignons pas d'en être démentis, lorsque nous affirmons comme une vérité incontestable, que le cœur a beaucoup de part à l'amour. » *Instruction* sur la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, c. II. *Œuvres très complètes de Mgr de Pressy*, Paris 1842, t. II, col. 1056-1057 (édition Migne).

2. Claude Bernard, cité par Terrien p. 137. Voir Riche, *Les fonctions de l'organe cardiaque*, c. IV, p. 98 sq.

gique[1]. » Nous les écouterons de même avec intérêt quand ils nous expliqueront les fonctions capitales du cœur dans notre vie, et comment le cœur est l'organe central qui semble entrer le premier en activité, qui semble mourir le dernier, qui distribue partout la vie avec le sang ; quand ils nous diront que la vie végétative, et notamment la circulation du sang, dont le cœur est l'organe principal, est en rapport étroit de cause et d'effet avec la vie affective. Mais nous n'oublierons pas que notre dévotion repose sur des expériences immédiates, antérieures à la science ; elle n'est donc pas solidaire des découvertes de la science, moins encore de ses tâtonnements et de ses hypothèses changeantes. Elle se meut dans un autre domaine. Quelques faits d'expérience quotidienne suffisent pour fonder le symbolisme du cœur et pour établir qu'il est en rapport réel avec notre vie affective. Avec cela, la dévotion au Sacré-Cœur est suffisamment fondée en physiologie. La science vient après et vient à côté. Les théologiens du Sacré-Cœur l'ont oublié parfois. Espérons qu'ils ne l'oublieront plus.

1. Claude Bernard, cité par Riche, *op. cit.*, p. 105. Voir d'autres textes, et plus récents, recueillis par M. de La Bégassière, article cité, II, col. 567-569.

CHAPITRE III

L'ACTE PROPRE DE LA DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR

Une dévotion se spécifie surtout par son objet ; mais elle est, en elle-même, un ensemble d'idées, de sentiments, de pratiques, en rapport avec cet objet. Pour achever de la connaître, il faut donc l'étudier aussi de ce côté, en nous demandant quel est l'acte propre de la dévotion au Sacré-Cœur.

La réponse peut se déduire de l'objet et de la fin de la dévotion, cette fin étant elle-même déterminée par la nature de l'objet. Mais pour ne pas procéder uniquement *a priori*, nous devrons examiner aussi les textes et les faits [1].

La question de l'acte propre pourrait tout aussi bien s'exprimer ainsi : Quel est l'esprit et le caractère propre de la dévotion au Sacré-Cœur, quelles en sont les pratiques spéciales suivant cet esprit et ce caractère ? On peut tout ramener à ces deux chefs : fin et acte propre de la dévotion, en expliquant l'esprit, les pratiques, le caractère.

I

Fin de la dévotion au Sacré-Cœur.

L'amour appelle l'amour ; l'amour méconnu appelle l'amour réparateur.

Quand Jésus montrait à la B. Marguerite-Marie son cœur passionné d'amour pour les hommes, et,

1. Voir ci-dessus, 1re partie, c. III, § 2, les textes de la B. Marguerite-Marie sur l'esprit de la dévotion.

incapable de contenir plus longtemps les flammes qui le dévoraient, désirant faire part à tous des richesses infinies de son cœur, que voulait-il ? Attirer l'attention des hommes sur cet amour, les amener à lui rendre hommage, les inviter à puiser dans ce cœur infiniment riche. Si, suivant les paroles de la Bienheureuse, « il prend un singulier plaisir à être honoré sous la figure de son Cœur de chair, » quel but veut-il que nous nous proposions en lui rendant cet honneur ? Il s'agit de la fin précise et prochaine de la dévotion, non pas de la fin dernière et générale, qui est évidemment la gloire de Dieu et la sanctification des âmes.

Il veut que nous nous proposions d'honorer son amour, et d'y répondre en lui rendant amour pour amour. La manifestation du Sacré-Cœur à la B. Marguerite-Marie est la manifestation de l'amour. On peut donc ramener toute la dévotion à ceci. D'un côté, un amour qui appelle l'amour, un amour tendre et débordant qui appelle un amour proportionné ; de l'autre côté, l'amour qui répond à l'appel de l'amour, l'amour soucieux de n'être pas trop en reste avec l'amour immense qui l'a prévenu et qui le provoque. Si la dévotion au Sacré-Cœur se ramène, suivant le mot de Pie VI, à vénérer l'immense charité et l'amour prodigue (*effusum*) de Notre-Seigneur pour nous, il est clair que c'est pour allumer notre amour à ce foyer d'amour. La chose va de soi.

Quelques textes seulement pour montrer qu'il en est bien ainsi.

La Bienheureuse écrit au P. Croiset : « Il m'était montré un Cœur toujours présent, jetant des flammes de toute part, avec ces paroles : Si tu

savais combien je suis altéré de me faire aimer des hommes, tu ne négligerais rien pour cela... J'ai soif, je brûle d'être aimé [1]. »

Elle avait écrit précédemment à la Mère de Saumaise : « Il règnera malgré ses ennemis, et se rendra le maître et le possesseur de nos cœurs ; car c'est sa principale fin dans cette dévotion, que de convertir les âmes à son amour [2]. »

Et encore au P. Croiset : « Il me fit voir que l'ardent désir qu'il avait d'être aimé des hommes, lui avait fait former ce dessein de manifester son Cœur aux hommes, avec tous les trésors d'amour, de miséricorde, de grâce, de sanctification et de salut qu'il contenait. Tous ceux qui voudraient lui rendre et procurer tout l'amour, l'honneur et la gloire qui serait en leur pouvoir, il les enrichirait avec abondance et profusion de ces divins trésors du Cœur de Dieu, qui en était la source. » Pour cela « il fallait l'honorer sous la figure de ce Cœur de chair. Cette dévotion était comme un dernier effort de son amour qui voulait favoriser les hommes en ces derniers siècles d'une telle rédemption amoureuse, pour nous mettre sous la douce liberté de l'empire de son amour, qu'il voulait rétablir dans le cœur de tous ceux qui voudraient embrasser cette dévotion [3]. »

C'est bien ainsi que l'entendaient les promoteurs de la dévotion : « La fin de la nouvelle dévotion, disait le postulateur de 1697, est de payer un tribut d'amour à la source même de l'amour [4]. »

1. *Lettres inédites*, lettre VI, p. 180.
2. Lettre LVIII (LIX), *Vie et Œuvres*, t. II, p. 115 (152).
3. *Lettres inédites*, lettre IV, p. 142.
4. *Memoriale*, cité par Nilles, l. I, part. 2, c. II, t. I, p. 338.

« La première fin qu'on ait en vue, disait le postulateur de 1727, le P. de Galliffet, est de répondre à l'amour du Christ [1]. »

Et le P. Croiset : « Ce n'est ici proprement qu'un exercice d'amour : l'amour en est l'objet, l'amour en est le motif principal, et c'est l'amour qui doit en être la fin [2]. »

C'est bien ainsi que l'entend l'Église. Elle dit, par exemple, dans l'hymne de Laudes : *Quis non amantem redamet? Quis non redemptus diligat?* Elle dit dans la secrète de la messe *Egredimini :* « Nous vous supplions, Seigneur, que le Saint-Esprit nous enflamme de l'amour que Notre-Seigneur Jésus-Christ a fait jaillir de son Cœur sur la terre, et qu'il a tant voulu voir s'allumer. » Quand Pie IX, en 1856, étendait la fête du Sacré-Cœur à l'Église entière, c'était afin de « fournir aux fidèles des stimulants (*incitamenta*) pour aimer et payer d'amour (*ad amandum et redamandum*) le Cœur de Celui qui nous a aimés et lavés de nos péchés dans son sang [3]. »

Quand il élève la fête à un rite supérieur, c'est pour que « la dévotion d'amour au Cœur de notre Rédempteur se propage toujours plus, et descende plus avant dans le cœur des fidèles, et qu'ainsi la charité, qui chez plusieurs s'est refroidie, se ranime aux feux du divin amour [4]. » Il dit dans le bref de

1. Cité par Nilles, *loc. cit.*, p. 349.

2. Ire partie, c. I, p. 3-4. Mgr de Pressy s'exprime à peu près de même : « Son objet, soit corporel, soit spirituel, n'annonce que la charité, ses motifs ne respirent que la charité, ses pratiques et sa fin ne tendent qu'à exercer et à perfectionner la charité. » *Mandement pour établir la dévotion au Sacré-Cœur*, livre cité, col. 1032.

3. Dans Nilles, l. I, part. 1, c. IV. § 1, t. I, p. 167.

4. Ibid. p. 170.

béatification de la B. Marguerite-Marie : « Jésus n'a rien de plus à cœur que d'allumer dans le cœur des hommes la flamme d'amour dont son propre Cœur était embrasé. Pour y mieux réussir, il a voulu que s'établît et se propageât dans l'Église le culte de son très saint Cœur [1]. » La médaille commémorative de la béatification, frappée à Rome en 1864, représentait Jésus montrant son cœur, avec cette légende : *Cor ut redametur exhibet* [2]. Léon XIII a répété les mêmes enseignements. Dans son encyclique du 28 juin 1889, il écrit : « Jésus n'a pas de désir plus ardent que de voir allumer dans les âmes le feu d'amour dont son propre Cœur est dévoré. Allons donc à Celui qui ne nous demande comme prix de sa charité que la réciprocité de l'amour. » Toute la lettre est pleine de cette idée. C'est là d'ailleurs que nous ramènent toujours les documents ayant trait au Sacré-Cœur, et rien n'est fréquent comme de rencontrer, citée en ce sens, la parole du Maître : « Je suis venu mettre le feu dans le monde et qu'est-ce que je désire sinon qu'il s'allume ? »

Ajoutons que la dévotion étant un retour d'amour à l'amour méconnu et outragé, cet amour se présente naturellement comme un amour de réparation. Aussi, comme nous le verrons, les documents nous parlent-ils de réparation en même temps que d'amour.

1. Dans Nilles, l. I, part. 2, c. II, § 2, t. I, p. 346.
2. Voir Nilles, l. I, p. 3, c. III, t. I, p. 468.

II

L'acte propre de la dévotion.

L'acte propre de la dévotion au Sacré-Cœur, l'acte d'amour; esprit, caractère, pratique, tout s'y ramène à l'amour; la réparation.

C'est une question sur laquelle on a parfois discuté. Pour nous, elle est résolue par ce qui précède : l'acte propre de la dévotion est évidemment l'acte d'amour. Jésus donne son cœur pour avoir le nôtre. La dévotion à l'amour est par essence une dévotion d'amour ; sa devise est : *Nos ergo diligamus Deum, quoniam ipse prior dilexit nos* [1] ; ou bien encore : *Sic nos amantem quis non redamaret ?* A l'amour nous répondons par l'amour.

Mais, notons-le bien, par cela même qu'il se présente comme une réponse à l'amour, cet amour a des caractères spéciaux, déterminés pour une bonne part par l'amour qu'il veut reconnaître en y répondant. Je ne parle pas de la nuance indescriptible que lui donnera le sentiment toujours présent de la distance entre nous et l'Ami divin, de ce qu'il est et de ce que nous sommes : il nous met à son égard dans une attitude analogue à celle des apôtres après la résurrection, au matin de la pêche miraculeuse, mangeant sous son regard le petit déjeuner qu'il leur a préparé lui-même, et n'osant lui demander qui il est, sachant bien que c'était Jésus ; il déteint sur toutes les relations

1. I *Joan.* IV, 19.

entre lui et nous pour fondre ensemble la condescendance infinie qui sans déchoir descend à la plus intime familiarité, et le respect affectueux qui ose aimer simplement, sans oublier l'audace qu'il y a d'aimer si haut. Je veux indiquer certains traits plus spéciaux de cet amour, tel que le demande la dévotion.

C'est un amour réciproque et qui n'oublie jamais qu'il est aimé. S'il était tenté de l'oublier, un regard sur le Sacré-Cœur le lui rappelle aussitôt.

Cet amour réciproque est, malgré les distances, un amour d'amitié, un amour de familiarité, de fraternité intime et tendre, avec la nuance que nous avons dite. Cela tient en partie, sans doute, à ce que l'amour du Sacré-Cœur pour nous se présente comme un amour humain, sous des formes sensibles, à la mesure, pour ainsi dire, de notre cœur. Mais cela tient surtout à ce que cet amour étant celui de Jésus, du Verbe incarné, nous ne pouvons oublier qu'il a voulu être de notre famille pour nous faire de la sienne, qu'il a voulu, étant Dieu, se faire homme, pour faire de l'homme un Dieu.

Cet amour réciproque n'oublie pas qu'il a été prévenu ; que Jésus a fait toutes les avances et que lui n'a qu'à répondre. Il s'arrête donc à étudier cet amour prévenant et tout ce qu'il a fait, et il essaie, tout en sachant bien qu'il n'y arrivera jamais, de répondre aux tendresses et aux ardeurs de cet amour par tout ce qu'il a de tendresse et d'ardeur, à sa générosité par tout ce qu'il a de dévouement désintéressé, etc. Bref, il s'efforce, dans une lutte inégale, de répondre par la perfection de l'amour à l'amour parfait qui l'a prévenu.

Mais l'amour de Jésus, tel qu'il s'est montré à Marguerite-Marie, est un amour méconnu et outragé. Et c'est ce qui donne son importance à l'acte de réparation dans le culte du Sacré-Cœur. Cette place de la réparation y est telle que parfois on semble la présenter comme l'acte premier et essentiel de la dévotion. Il n'en est rien cependant.

Et d'abord, la réparation, telle qu'elle nous apparaît ici, est une réparation d'amour, non une réparation de justice ou d'expiation ; elle se traduit par l'amende honorable, qui s'adresse précisément à l'amour méconnu et outragé. L'amour vient donc en première ligne. Ajoutons que la réparation est mise au second rang dans les textes. Il y est dit que la fin principale de la dévotion est l'amour ; la réparation ne vient qu'après et comme acte spécial d'amour envers l'amour méconnu et outragé. L'amour, la consécration ou don amoureux de soi au Sacré-Cœur, la vie toute pour lui et de lui, tiennent infiniment plus de place dans les écrits et les préocupations de la B. Marguerite-Marie que la réparation et l'amende honorable. Il en serait autrement qu'il ne faudrait pas pour cela mettre celle-ci en premier lieu. Par la force des choses, elle ne vient qu'après, comme témoignage spécial d'amour.

D'autres actes, d'autres pratiques sont chers aux dévots du Sacré-Cœur : communion réparatrice et dévotion à l'eucharistie, heure sainte et dévotion à la passion, etc. Chers à leur amour parce que demandés expressément par Jésus à ses amis fidèles, dans la personne de son amante choisie, parce que pratiqués ou indiqués par elle-même comme agréables au cœur du divin Ami,

parce que manifestations spontanées d'un amour tendre, délicat, généreux [1]. Tout cela découle de la nature propre de cette dévotion. Ce sont des effets de l'amour. Rien ne lui est étranger de ce qui traduit l'amour. Mais tout ce qu'on fait et tout ce qu'on souffre s'y rapporte à l'amour comme à sa source, à l'amour comme à son terme. Lisez ce que saint Paul dit de la charité [2] : vous y trouverez comme une description de la vraie dévotion au Sacré-Cœur, parce que vous y trouverez une description du vrai amour. L'esprit de la dévotion est donc l'esprit d'amour. Toutes les pratiques en sont animées ; toutes y portent.

Partout où nous trouvons la dévotion au Sacré-Cœur, nous remarquons ce caractère d'amour.

C'est par amour qu'elle s'attache à Jésus pour y étudier son amour depuis la Crèche jusqu'au Calvaire, s'arrêtant aux faits extérieurs, mais pour y chercher les traces de l'amour : pour mieux l'aimer, elle cherche à le mieux connaître. C'est par amour qu'elle compatit à ses peines, qu'elle lui rend hommage en le voyant méconnu, qu'elle jouit de ses joies et de ses triomphes comme si c'étaient les siens, qu'elle vit de lui enfin, et qu'elle s'efforce de lui plaire, en l'aimant de plus en plus, pour lui montrer son amour, et de se rendre de plus en plus aimable à ses yeux pour contenter cet amour.

C'est aux prédicateurs et aux auteurs ascétiques qu'il appartient de développer toutes ces choses. Il fallait les indiquer ici pour aider à se

1. Voir première partie, c. III, § 1, p. 43; § 2, p. 61-65 et suiv.
2. I *Cor.*, XIII, 5 et suiv.

faire une idée plus juste et plus vivante de la dévotion.

Les âmes dévotes trouvent dans leur dévotion même de quoi s'en nourrir et s'en pénétrer. Et à mesure qu'elles s'en nourrissent et s'en pénètrent, leur dévotion grandit et devient en elles une source intarissable de considérations amoureuses, d'amour toujours plus affectueux, toujours plus agissant.

CHAPITRE IV

RÉSUMÉ ET CONCLUSION

I

Cette dévotion comparée aux autres.

Les mystères spéciaux et le fond des mystères ; les actes et le principe d'action.

Toutes les dévotions qui ont pour objet les mystères de Jésus, s'adressent à la personne de Jésus ; mais elles le visent dans un état spécial ou dans un fait de sa vie. A Noël, nous honorons Jésus naissant ; dans la passion, Jésus souffrant ; à Pâques, Jésus ressuscité, etc. La dévotion au Sacré-Cœur ne s'attache à aucun mystère spécial de Jésus, ni à aucun de ses états. Mais tous sont de son ressort, dans ce qu'ils ont de plus intime, en tant qu'elle y étudie son cœur, son amour, ses sentiments et ses vertus. Elle va donc au fond de chaque mystère pour en chercher l'âme, pour en dégager l'esprit, pour en avoir l'explication dernière. « Ainsi, disait le postulateur de 1765, par la fête du Cœur de Jésus — il faut en dire autant de la dévotion — on ne nous représente pas seulement quelque grâce spéciale, on nous ouvre toute grande la source de toutes les grâces. On n'y rappelle pas un mystère particulier ; on propose à méditer et à adorer le principe de tous les mystères. Tout ce qu'il y a de

grâces et de mystères dans l'intime de Jésus et dans les secrets de son cœur ; tous les biens qui ont découlé pour les hommes de cet amour du très aimant Rédempteur ; tout ce que la passion intérieure du Christ... offre à notre regard et à notre amour, tout cela nous est représenté par la fête du Sacré-Cœur de Jésus, y est rappelé, y est honoré [1]. »

On comprend, d'après cela, ce que nous disent les prédicateurs des convenances liturgiques de la fête et de sa place dans le cycle annuel, après tous les mystères spéciaux dont elle rappelle le souvenir en en dégageant comme la quintessence. On comprend ce qu'ils nous disent de l'excellence de cette dévotion, qu'on en regrade l'objet, ou la fin, ou l'acte propre.

Sans les suivre dans ces développements, contentons-nous d'indiquer comment la dévotion au Sacré-Cœur est un résumé clair et profond, une expression vive et parlante, la formule la plus heureuse de l'essence même du christianisme.

II

Le Sacré-Cœur et l'essence du Christianisme.

Le christianisme, religion de Jésus ; le christianisme, religion d'amour. Formule excellente dans la dévotion au Sacré-Cœur.

Qu'est-ce en effet que le christianisme dans son fond le plus intime ? C'est la religion de Jésus, et c'est la religion de l'amour.

1. *Replicatio*, n. 20, dans Nilles, l. I, part. 1, c. III, § 3, t. I, p. 146.

La religion de Jésus. Regardons les choses du côté de Dieu. Il ne nous connaît, pour ainsi dire, et ne nous aime qu'en Jésus, dans le seul médiateur ; il n'agrée nos hommages que présentés par Jésus ; pas d'autre commerce entre lui et nous que par l'intermédiaire de Jésus ; nous n'existons on peut dire, pour lui, dans l'ordre surnaturel, qu'en Jésus et par Jésus. Regardons-les de notre côté. Nous ne sommes sauvés qu'en Jésus ; nous ne connaissons notre Père céleste que par Jésus ; nous ne pouvons l'aimer que par Jésus ; nous ne vivons de la vie surnaturelle qu'en tant et dans la mesure où nous sommes un avec Jésus. Il est vraiment le tout de notre religion, le tout de la vie chrétienne. Eh bien ! rien ne nous donne Jésus, ne nous le fait connaître et aimer dans son fond, ne nous met en rapport intime et personnel avec lui, ne nous fait vivre de lui et en lui comme la dévotion au Sacré-Cœur. N'est-elle pas entre lui et nous la fusion des cœurs, qui de deux ne fait qu'un ? Avec le Sacré-Cœur nous avons tout Jésus. De ce chef peut-on trouver rien de plus expressif, rien de plus efficace ? Saint Jean Chrysostome résumait saint Paul en disant : Le cœur de Paul, c'est le cœur du Christ. La dévotion au Sacré-Cœur fait du cœur chrétien le cœur de Jésus.

La religion de l'amour. On a défini la religion comme la rencontre de deux amours. Comme religion, elle n'est pas présicément cela; elle est affaire de devoir, reconnaissance des relations essentielles entre Dieu et nous, et ces relations ne sont pas, à ne regarder que la nature des choses, des relations d'amitié ; ce sont des relations de maître à serviteur, de créateur à créature. Pour que soient

possibles ces relations d'amitié entre lui et nous, il faut une volonté spéciale de Dieu nous élevant à l'ordre surnaturel, une effusion de l'Esprit d'adoption nous permettant de dire « Mon Père » à celui qui, nous adoptant, veut bien nous appeler ses fils.

Mais si la religion, comme telle, ne peut pas se définir la rencontre de deux amours, le christianisme le peut, et c'est là une des plus belles idées et des plus vraies que l'on en puisse donner. Du côté de Dieu, c'est un grand effort d'amour, pour gagner notre amour. On l'a défini : une grande pitié venant au secours d'une grande misère. Mais cette pitié même d'où vient-elle ? De l'amour. Le premier comme le dernier mot des voies de Dieu sur nous, c'est l'amour. A quoi devons-nous Jésus ? A l'amour : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret.* A quoi la passion et la rédemption ? A l'amour : *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me.* Tout le mystère de Jésus se présente comme un suprême effort de l'amour : *Cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos.* L'Eglise tout entière, avec ses sacrements et sa magnifique organisation pour propager dans le monde la grâce et la vérité, est une invention de l'amour ; et Dieu a voulu que la première condition du gouvernement ecclésiastique fût l'amour, l'amour pour Dieu débordant en amour sur les hommes : *Amas me ? Pasce agnos meos.* Il a voulu de même que la première loi imposée aux fidèles fût la loi d'amour. C'est le grand commandement. Si l'on accomplit celui-là, tout ira bien : *Dilige, et quod vis fac.*

Du côté des fidèles, tout se ramène également à l'amour. La loi, nous venons de le voir, se résume

dans l'amour ; la foi chrétienne, c'est saint Jean qui nous le dit, se caractérise comme la foi en l'amour : *Et nos credidimus caritati.* Toute la vie chrétienne consiste à vivre en Jésus par l'amour ; et la perfection chrétienne se définit par l'union d'amour et la transformation amoureuse en Jésus.

Il est donc vrai, la religion chrétienne se résume en l'amour. C'est dire qu'elle se résume dans le Sacré-Cœur, puisque la dévotion au Sacré-Cœur est tout entière dévotion à l'amour, dévotion d'amour.

Enfin, le christianisme n'est pas Jésus et l'amour, comme deux choses distinctes. C'est l'amour de Jésus pour nous et notre amour pour Jésus ; c'est l'amour de Dieu pour nous en Jésus, et notre amour pour Dieu en Jésus. N'est-ce pas redire, en autres termes, que le christianisme est tout entier dans le Sacré-Cœur ?

Sans doute, ce n'est pas là une formule nécessaire. Mais qui peut nier que ce soit une formule admirable, courte, claire, singulièrement expressive, parlant à la fois au cœur et à l'esprit, à l'âme et aux yeux ? Mgr Pie le disait dès 1857 : « Le christianisme ne saurait être identifié aussi absolument avec aucune autre dévotion comme avec celle du Sacré-Cœur [1]. » Mgr Dubois le disait naguère, dans un beau mandement sur *Le culte du Sacré-Cœur :* « Toute la religion chrétienne est là, parce qu'elle est la religion du divin amour. Notre foi croit à cet amour, raison de tous nos mystères ; notre morale y répond, ce qui est l'accomplissement de la loi. » Ce culte est donc bien, suivant

1. Lettre synodale, décembre 1857. *Œuvres*, t. III. p. 42.

le mot de Mgr Dubois, « le résumé et comme l'essence même du christianisme [1]. »

Il n'y a pas lieu de s'étonner, s'il en est ainsi, des magnifiques promesses de Notre-Seigneur à la B. Marguerite-Marie, en faveur des dévots à son Sacré-Cœur : que ne peut-on attendre d'un tel amour? Ni de s'étonner des fruits singuliers qu'elle attache à cette dévotion : que ne fera pas dans l'âme, si une fois elle s'y implante, la dévotion de l'amour répondant à un tel amour ?

Cela peut nous aider à comprendre le mot singulièrement hardi de la B. Marguerite-Marie, que le Sacré-Cœur était comme un nouveau médiateur. Nouveau médiateur, comme manifestation nouvelle de l'éternel et unique médiateur, qui nous fait comme un nouveau don de lui-même en nous donnant son cœur a découvert ; médiateur par où nous allons à Jésus, où nous trouvons Jésus, comme par Jésus nous allons à son Père et en Jésus nous trouvons Dieu [2].

Cela peut nous aider à comprendre aussi que Léon XIII ait désigné le Sacré-Cœur comme le *labarum* des temps nouveaux. Non pas que la croix doive disparaître et s'effacer devant le cœur. Mais le cœur nous fait mieux comprendre et mieux connaître la croix ; il nous fait entrer dans le fond même du mystère de la rédemption ; il en fait déborder jusqu'à nous les grâces de salut. Le règne du Sacré-Cœur dans les âmes assure le règne de Dieu sur la terre.

1 Mandement donné dans la *Revue du Clergé*, 1903, t. XXXIV, p. 646 et suiv.

2. Voir première partie, c. II, § 7, p. 38-41.



TROISIÈME PARTIE

DÉVELOPPEMENT HISTORIQUE DE LA DÉVOTION

On a débité à ce sujet bien des insanités, le mot n'est pas trop fort. La *Realencyklopädie für protestantische Theologie*, si sérieuse d'ordinaire et si bien informée quand il ne s'agit pas de choses spécifiquement catholiques, commence son article sur le cœur de Jésus en disant que la dévotion au Sacré-Cœur est une invention des Jésuites. Dans le courant du XVIIIe siècle, le bruit fut répandu que le P. de la Colombière en avait pris l'idée en Angleterre près d'un certain Thomas Goodwin, socinien et quaker, et qu'à son retour en France, il avait persuadé à Marguerite-Marie de s'en faire la propagatrice [1].

D'un autre côté, on a beaucoup disputé, parmi les catholiques, si la dévotion était ancienne ou nouvelle, quelle part revenait à la B. Marguerite-Marie, quelle à ses « précurseurs », etc. Tel auteur pieux regarde comme un des principaux mérites de son ouvrage d'être remonté dans l'histoire de la dévotion jusqu'à la création du monde et l'éternel amour qui nous a tirés du néant, au lieu de s'arrêter, comme on avait fait jusqu'à lui, à Mar-

1. Cf. Nilles, l. I, part. 1, parergon II, § 1, t. I, p. 220, note. — Sur cette fable bizarre, voir R. de La Bégassière, article cité, IX, col. 580-582.

guerite-Marie ou à ses précurseurs, en tout cas, aux origines du christianisme.

Nous essayerons de donner quelques idées précises sur les principaux points, en disant ce qu'a été la dévotion avant la B. Marguerite-Marie, ce qu'a fait la Bienheureuse, comment s'est développé le culte depuis sa mort jusqu'à nos jours. Notre but d'ailleurs n'est pas tant de faire *l'histoire détaillée* de la dévotion que de jalonner la route, en marquant les principales étapes [1]. Cependant nous

1. L'histoire de la dévotion au Sacré-Cœur n'est pas faite On en trouve des éléments dans plusieurs des écrits qui concernent Marguerite-Marie ou le Sacré-Cœur, notamment dans Galliffet, Nilles, Franciosi, Etcheverry, Nix, Daniel, Bougaud, etc.

M. Thomas a été le premier, que je sache, à retracer, avec quelque exactitude le développement de la dévotion depuis l'idée rudimentaire jusqu'au culte privé, depuis le culte privé jusqu'au culte public, tel qu'il existe à présent. — L'étude de M. Grimoüard de Saint-Laurent fournit aussi de bonnes indications historiques. Franciosi surtout est une mine très riche.

Je ne connais que par le titre les travaux du P. Hattler, *Geschichte des Festes und der Andacht zum Herzen Jesu*, 2e édition, Vienne, 1875, et *Zur Geschichte der Herz-Jesu Andacht*, dans le *Katholik*, 1885, t. LXV, p. 523 et 638. Non plus que le *Compendio Storico della divozione al SS. Cuor di Gesù*, 5e édition, Rome, 1856.

Beaucoup d'indications éparses dans le *Règne du Sacré-Cœur*. Effort méritoire pour préciser les origines et les premiers développements de la dévotion dans Baruteil, *Genèse du culte du Sacré-Cœur de Jésus*, Paris, 1904. Renseignements très précis et très sûrs dans l'article déjà cité de M. de La Bégassière. Beaucoup de faits groupés, mais sans assez de critique et d'exactitude, dans V. Alet, *La France et le Sacré-Cœur*, 3e édition, Paris, 1889. Le P. Letierce, *Etude sur le Sacré-Cœur*, 2 volumes, Paris, 1890 et 1891, s'occupe surtout de la Visitation et de la Compagnie de Jésus ; mais il donne aussi des renseignements généraux. Beaucoup de recherches, mais pas toujours sûr ; surtout manque de précision dans l'indication des sources. Du même, *Le Sacré-Cœur, ses apôtres et ses sanctuaires*, Nancy, 1886 : plein de renseignements utiles.

Pour plusieurs familles religieuses, il y a des travaux spéciaux

nous arrêterons longuement sur ce qui précède la B. Marguerite-Marie. Avec les documents actuellement connus, il devient possible de jeter quelque lumière sur les origines de la dévotion, de marquer avec une fermeté suffisante les grandes lignes de son développement, d'indiquer avec précision où elle en était quand Jésus commença d'en parler à la B. Marguerite-Marie. La suite de l'histoire est plus connue, et les positions moins contestées. D'ailleurs, M. A. Hamon, le récent historien de la B. Marguerite-Marie, annonce sur ce point un travail qui ne saurait manquer d'être très intéressant et très bien informé.

sur leurs rapports avec le Sacré-Cœur. Pour les Chartreux, dom Boutrais, *Un précurseur de la B. Marguerite-Marie. Lansperge le Chartreux et la Dévotion au Sacré-Cœur*, Grenoble, 1878 ; *Mois du Sacré-Cœur, d'après d'anciens auteurs Chartreux*, 4e édition, Montreuil, 1886 ; *Ancient devotions tho the Sacred Heart by Carthusian Monks of the* 14th-17th *centuries*, Londres, 1896. Pour les Fransciscains, le R. P. Henri de Grèzes, *Le Sacré-Cœur de Jésus. Etudes franciscaines*, Paris, 1890. Pour les Jésuites et la Visitation, Letierce, *Etude*, déjà citée ; pour les Jésuites, le P. de Rochemure, *Le Sacré-Cœur et la Compagnie de Jésus*, Paris, 1890.

Je ne sais si d'autres Congrégations religieuses ont fait des travaux analogues. Pour divers pays, il y a des monographies. Pour l'Espagne, le P. Fita, s. j., *Apuntes para formar una biblioteca hispano-americana del Sagrado Corazon de Jesús*, 2e édition, Barcelone, 1874. J. E. de Uriarte, s. j. *Principios del reinado del Corazon de Jesús en España*, Madrid, 1880. Llobet et Balaguer, *Nacional Homenaje de las Ciencias, Letras y Artes Espanolas al Sacratisimo Corazon de Jesús*, 26 de Junio 1881. Barcelone, 1882.

Pour la France, V. Alet, *La France et le Sacré-Cœur*, indiqué plus haut.

Pour le Canada, Lindsay, *Les origines de la Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus au Canada*, Montréal, 1900.

Nilles, dans le *Parergon* au ch. IV, du l. I, 1re partie, t. I, p. 211-327, donne beaucoup d'indications sur la diffusion du culte à travers le monde, notamment en Espagne, en Portugal, en Chine, etc.

CHAPITRE PREMIER

LES ORIGINES

I

Premiers siècles.

Éléments du culte : l'amour, la plaie du côté et son symbolisme, le cœur métaphorique. Pas trace de culte au Sacré-Cœur.

L'amour de Dieu pour l'homme remplit l'histoire de l'humanité, et nous avons vu que le christianisme particulièrement est un grand effort d'amour pour appeler l'amour. Mais que Dieu nous aime et que nous l'aimions, ce n'est point là la dévotion au Sacré-Cœur.

On s'en rapproche quand on voit Dieu nous dire son amour, et quand on voit l'homme exalter cet amour de Dieu ou de Jésus pour nous, afin de nous exciter à lui rendre amour pour amour. Or de ces panégyriques de la charité divine pour nous, et de ces exhortations à rendre amour pour amour, la tradition chrétienne est remplie [1]. Qui ne sait les beaux élans d'un saint Jean Chrysostome sur la φιλοστοργία, tendresse paternelle ou fraternelle de Dieu ou de Jésus pour nous, sur sa φιλανθρωπία, ou son amour pour l'homme ? Et Chrysostome n'était en cela que l'écho de saint Paul et de saint Jean. Toute la théorie du christianisme, amour

1. Riche collection de textes dans Franciosi, livre cité.

mutuel entre Dieu et l'homme, est fondée sur des textes très nets de l'Écriture, que les saints Pères ont magnifiquement exploités, que les théologiens ont enchâssés avec les textes des Pères, dans leurs synthèses théologiques. Il suffit de citer les noms de saint Augustin et de saint Bernard, de saint Thomas et de saint Bonaventure, de rappeler telle méditation de saint Anselme ou d'Eckbert de Schönau, le *Stimulus amoris*, longtemps attribué à saint Bonaventure, ou le *De diligendo Deo* de saint Bernard. Mais tout cela n'est pas la dévotion au Sacré-Cœur, puisqu'on n'y voit pas trace de culte rendu au cœur de chair comme symbole d'amour.

Certains mots de l'Écriture mettaient les fidèles tout près, si je puis dire, du trésor caché : ceux-ci, du *Cantique : Vulnerasti cor meum* (IV, 9) ; *In foraminibus petræ, in caverna maceriæ* (II, 14) ; *Pone me ut signaculum super cor tuum* (VIII, 6) ; celui-ci, d'*Isaïe : Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris* (XII, 3) ; en particulier, certains passages de l'Évangile, celui notamment où Jésus se présente comme le maître doux et humble de cœur (*Matth.* XI, 29) ; celui où il parle de l'homme de bien tirant du bon trésor de son cœur le vieux et le nouveau (*Luc.* VI, 45) ; ceux où il est parlé du disciple que Jésus aimait et qui reposa sur sa poitrine (*Joan.* XXI, 20) ; celui surtout où saint Jean nous parle, en termes qui éveillent si bien l'idée du mystère, du côté de Jésus ouvert par la lance (*Joan.* XIX, 34). Mais rien ne montre qu'ils l'aient soupçonné. Ils ont chanté le mystère de l'eau et du sang sortant du côté ouvert ; ils ont vu des intentions dans le mot de l'évangéliste : *Vigilanti*

verbo evangelista usus est, nous dit saint Augustin [1]. Mais ils ne semblent pas avoir pensé explicitement à la blessure du cœur. Car le mot *pectus*, qu'ils emploient peut-être quelquefois, signifie *poitrine* plutôt que *cœur ;* l'organe paraît être désigné surtout par le mot *cor* [2]. Mais quoi qu'il en soit du mot *pectus*, et de la blessure du *cœur*, on ne voit pas ni qu'ils aient regardé *la blessure du côté* comme emblème du *cœur blessé d'amour*, ni songé explicitement à désigner le cœur de chair de Notre-Seigneur comme symbole de son amour pour nous, ni rendu aucun culte à ce cœur de chair [3]. Les textes *précis* sur la blessure du *cœur* sont rares dans les dix premiers siècles, si tant est qu'il y en ait ; de culte rendu au cœur blessé, nulle trace.

Le mot *cœur* s'employait à peu près dans les mêmes sens qu'aujourd'hui, pour désigner l'in-

1. *In Joan.*, tr. CXX, *P. L.*, t. XXXV, col. 1953.

2. Le mot le plus usité dans les premiers siècles est celui de l'Evangile : en grec πλευρά, en latin *latus*. Le texte latin *aperuit latus*, où saint Augustin a vu une intention spéciale, semble supposer un texte grec ἤνοιξεν, là où le texte courant porte ἔνυξεν. On signale le mot καρδία, qui répond à *cor*, dans une Homélie du IVe ou du Ve siècle, que M. Cavallera, qui l'a éditée, revendique pour Eustathe d'Antioche. Je ne sais si on trouve en latin *pectus* ou *cor*, en rapport avec la blessure du côté, avant le XIe siècle.

3. Voir Galliffet, *Addition au* l. II, a. 2. Cf. Nilles, t. I, p. 46 et suiv. Les textes qu'on cite souvent à ce sujet, comme de saint Augustin, sont apocryphes : ils sont empruntés au *Manuel*, aux *Soliloques*, compilations postérieures à saint Anselme et à saint Bernard, qui y sont utilisés autant ou plus que saint Augustin. Mais un mot de saint Augustin sur saint Jean est tout près de notre dévotion : « Il reposait, à la Cène, sur la poitrine du Maître, pour signifier par là qu'il buvait dans l'intime de son cœur des secrets plus hauts. » *In Joan.* tract. 18, n. 1, Migne, t. 35, col. 1536. Même idée dans le *Sacramentaire grégorien*, Fête de saint Jean, *Préface*. Migne, t. 78, col. 34. Nous le retrouvons dans la liturgie romaine actuelle.

time, les sentiments, l'amour. Mais on n'a pas jusqu'à présent, que je sache, relevé un seul témoignage sûr et clair, dans les dix ou onze premiers siècles chrétiens, du symbolisme du cœur de chair appliqué au cœur de Jésus, ni de la blessure du côté expliquée comme emblème de la blessure d'amour.

Peut-être finira-t-on par en trouver. Jusqu'ici l'enquête ne paraît pas avoir été faite avec assez de soin pour affirmer qu'il n'y en a pas. Ce que l'on voit, c'est que les textes apportés généralement par les auteurs ne disent pas ce qu'on voudrait y voir, ou ne sont pas de ceux auxquels on les attribue [1]. Quelques-uns paraissent dégager le symbolisme du cœur, celui notamment où le vénérable Bède, expliquant le mot du Cantique, *Vulnerasti cor meum*, dit qu'on pourrait voir « dans cette mention du cœur blessé la grandeur de l'amour que l'Époux a pour son Église [2]. » Mais rien ne

1. Voir Nilles, l. I, part. 3, p. 429 sq ; Baruteil, *Pièces justificatives*, p. 173 sq ; Franciosi, l. c. A ces textes, il faudra désormais joindre ceux des *Odes de Salomon*, récemment retrouvées, où il est parlé du « cœur du Seigneur ». M. Lejay, qui les relève, dit ironiquement que M. Harnack, qui a trouvé la prédestination dans ces *Odes*, eût pu tout aussi bien y trouver « la dévotion au sacré Cœur ». *Bulletin d'ancienne Littérature et d'Archéologie chrétiennes*, n. 1, janvier 1911, p. 58.

2. *P. L.*, t. XCI, col. 1139. Ce texte paraît nous mettre plus près de la dévotion au Sacré-Cœur que tous les textes antérieurs, à part peut-être ceux d'Origène. Origène aurait-il, ici comme en d'autres cas, anticipé l'avenir? Il a des mots qui, au premier abord, le feraient croire. Mais ils restent obscurs et imprécis dans la traduction latine, qui seule nous est parvenue. A les regarder de près, on arrive à conclure ceci : Origène, par sa tendance à voir partout symbole et allégorie, est amené à parler çà et là comme parlent les dévots du Sacré-Cœur ; mais la dévotion elle-même lui est complètement étrangère. Voir les *Homélies in Canticum*, homil. 1, c. 3, *P. G.* t. XIII,

nous autorise à voir là ni un culte, ni une dévotion spéciale au Sacré-Cœur.

Concluons avec M. l'abbé Thomas : « Nous ne trouvons ni le nom ni l'idée complexe de la dévotion au Sacré-Cœur dans les premiers siècles de l'Église et les saintes Écritures. » Mais nous pouvons y « découvrir au moins éparses les vérités dont nous avons maintenant la synthèse... Il est vrai, ce serait oublier l'histoire que de contester une véritable antiquité à l'idée de notre dévotion

col. 40 ; c. 6, *ibid.* col. 43 ; les *Tomi in Canticum*, Prologue, *ibid.* col. 65-66 ; l. I, in cap. I, versic. 1, 2, 3, *ibid.* col. 87.

Voici, autant qu'on peut le résumer en quelques lignes, à quoi se ramène sa pensée aux endroits indiqués, les seuls qui puissent avoir rapport à notre sujet :

1° Un même mot, dans la Bible, peut avoir trois sens. Le mot *Dieu*, par exemple, peut signifier le vrai Dieu, et c'est le sens premier et principal ; il peut signifier un dieu par participation, comme quand on dit aux juges qu'ils sont des dieux ; enfin, il peut se dire des faux dieux. D'après cette remarque, quand Origène parle du *principale cordis*, il faut entendre le sens premier et principal du mot *cœur*. Il devait y avoir en grec quelque chose comme τὸ κύριον τῆς καρδίας, le mot *cœur*, au sens propre, au sens premier.

2° Les mêmes mots, ceux par exemple, qui désignent les membres du corps humain, peuvent s'antendre au sens matériel, ou en un sens figuré, spirituel. Ainsi le mot *cœur* pourra signifier, au sens spirituel, l'intime du Christ, ses sentiments, et aussi, semble-t-il, par une superposition de figures, les dogmes de la foi, l'intime de la religion.

3° Des mots différents peuvent s'employer au figuré pour désigner la même chose. Ainsi ce que nous voulons désigner quand nous disons le *cœur* pourra s'exprimer par le mot στηθύνιον (*pectusculum*, poitrine), par le mot στῆθος (*pectus*, poitrine), par le mot μαστοί (*ubera*, mamelles) ; et tout cela pourra s'entendre, suivant les acceptions que nous donnons au mot *cœur*, de l'amour, de l'intime du Christ et de ses sentiments, des mystères du Christianisme. Ainsi, quand l'Evangile nous parle de saint Jean reposant sur « la poitrine » du Seigneur, il faut l'entendre comme s'il y avait « son cœur », et par conséquent expliquer qu'il a pénétré à fond les secrets du Christ, les mystères de la religion.

(*l'amour de Dieu pour nous et la métaphore du cœur*) ; mais si l'on essayait de faire remonter ce culte, dans sa forme actuelle, à une époque où l'on n'en soupçonnait pas l'existence, la méprise ne serait pas moindre [1]. » M. Thomas parle surtout de l'Ancien Testament. Mais ce qu'il dit est vrai du Nouveau. Vrai aussi des premiers siècles chrétiens. On voyait dans le côté percé, d'où sortaient l'eau et le sang, une source de grâces ; on semble y avoir vu un refuge, un lieu de repos et d'union à Jésus. On était donc tout près du Sacré-Cœur, mais on ne le distinguait pas encore dans la poitrine ouverte.

II

XIe et XIIe siècle.

Passage de la plaie du côté à la plaie du cœur ; symbolisme du cœur percé.

C'est au XIe siècle ou au XIIe que nous trouvons les premières traces du Sacré-Cœur. Peu à peu, il se montre à l'âme dévote dans le côté percé ; il se montre percé lui-même, comme pour inviter à entrer plus avant, à l'union avec ce cœur divin. C'est donc par la plaie du côté que la dévotion a trouvé le cœur. Le culte du Sacré-Cœur semble être sorti de la dévotion à la plaie du côté. Le passage nous apparaît comme fait déjà, ou du moins comme en train de se faire, dans un mot de la 10e méditation anselmienne : « Jésus est doux...

1. *La théorie de la dévotion au Sacré-Cœur*, p. 46.

dans l'ouverture de son côté ; car cette ouverture nous a révélé les richesses de sa bonté, la charité de son cœur ; *Dulcis Jesus... in apertione lateris ; apertio siquidem illa revelavit nobis divitias bonitatis suæ, caritatem scilicet cordis sui erga nos* [1]. » Cette méditation est-elle de saint Anselme ? Peut-être, mais on ne peut l'affirmer. L'auteur, en parlant du cœur aimant, *caritatem cordis*, avait-il *distinctement* en vue le *cœur de chair ?* On peut le soutenir, mais ce n'est pas évident.

Saint Bernard est-il plus clair, j'entends en ce qui est vraiment de lui, puisque la *Vitis mystica* ou traité *De passione* ne paraît pas son œuvre ? Il me semble qu'il l'est, au moins une fois : « Le fer a transpercé son âme, il a eu accès à son cœur, pour qu'il sache désormais compatir à mes infirmités. Le secret du cœur est découvert par les trous du corps (*patet arcanum cordis per foramina corporis*) ; découvert ce grand sacrement de bonté, les entrailles miséricordieuses de notre Dieu [2]. »

Avec Guillaume de Saint-Thierry († vers 1150), l'ami de saint Bernard, le doute ne paraît plus possible : « Quand je brûle de m'approcher de lui..., c'est lui tout entier que (*comme Thomas*) je désire voir et toucher ; plus encore, m'approcher de la sacro-sainte blessure de son côté, de cette porte de l'arche faite au flanc (*ostium arcæ quod factum est in latere*), non pas seulement pour y mettre mon doigt ou ma main, mais pour entrer tout entier jusqu'au cœur même de Jésus, dans le Saint des Saints, dans l'arche du Testament,

1. *P. L.* t. CLVIII, col. 762.

2. *In Cant.* sermo LXI, n. 4. *P. L.* t. CLXXXIII, col. 1072.

jusqu'à l'urne d'or, l'âme de notre humanité, contenant en soi la manne de la divinité [1]. » Mêmes idées et presque mêmes expressions ailleurs : « Ces ineffables richesses de votre gloire, Seigneur, étaient cachées dans le ciel de votre être mystérieux (*in cœlo secreti tui*), jusqu'à ce que la lance du soldat ayant ouvert le côté de votre Fils, notre Seigneur et Rédempteur sur la croix, il s'en écoula les sacrements de notre rédemption, de façon que nous ne mettions pas seulement dans son côté notre doigt ou notre main, comme Thomas, mais que par la porte ouverte, nous entrions tout entiers jusqu'à votre cœur, ô Jésus, ce siège assuré de la miséricorde (*in apertum ostium toti intremus usque ad cor tuum, Jesu, certam sedem misericordiæ*), jusqu'à votre âme sainte, pleine de toute la plénitude de Dieu, pleine de grâce et de vérité, pleine de notre salut et de notre consolation. Ouvrez, Seigneur, la porte latérale de votre arche (*ostium lateris arcæ tuæ*), afin qu'y entrent tous vos élus..., ouvrez-nous le côté de votre corps (*latus corporis tui*), afin qu'y entrent ceux qui désirent voir les secrets du Fils ; qu'ils reçoivent les flots mystérieux qui en découlent (*profluentia ex eo sacramenta*), et le prix de leur rédemption [2]. »

Le postulateur de 1697, citait, comme une autorité de première valeur, un texte de Gilbert de Holland (Angleterre), sur le cœur de notre divin Salomon, qui est Jésus [3]. Et d'autres l'ont repris. Mais à bien regarder, il ne s'agit pas, au moins directement, du cœur de chair de Jésus ;

1. *De contemplando Deo*, c. I, n. 3, *P. L.* t. CLXXXIV, col. 363.
2. *Meditativæ orationes*, VI, *P. L.*, t. CLXXX, col. 225-226.
3. *In cant.* sermo XXI, n. 6, *P. L.*, t. CLXXXIV, col. 113.

ce sont les âmes d'élite, qui, membres plus nobles de ce corps précieux, qui est le corps mystique, peuvent en être regardées comme le cœur [1]. Gilbert cependant a au moins une belle page sur le cœur de Jésus. C'est à propos du texte *Vulnerasti cor meum :* « La blessure du cœur marque la vivacité de l'amour. O cœur vraiment doux, qui se laisse émouvoir par notre amour pour nous rassasier d'amour... Nous avons beau aimer, ce n'est jamais qu'un retour (*quamtumcumque amat, non amat, sed redamat*)... Vous ne pouvez, épouse, vous acquitter pleinement. Il ne cesse pourtant d'ajouter à son amour. Ce qu'il vous a avancé n'est pas rendu encore ; il veut bien cependant se tenir pour obligé. Ce que vous lui rendez en amour, il ne le prend pas comme son dû ; il le tient pour don gratuit. Il se sent comme provoqué à aimer, quand il dit que son cœur est blessé. Quelle merveille, mes frères, ne la trouvez-vous pas bienheureuse, l'âme qui perce et pénètre le cœur même de Notre-Seigneur Jésus-Christ par ses pieuses affections [2] ? » Tout le passage est très beau dans sa pieuse subtilité. Il faut reconnaître pourtant que rien ne s'y applique directement au cœur de chair de Jésus. Mais la difficulté même de distinguer si c'est l'*amour* qui est visé ou si c'est le *cœur aimant*, montre l'unité intime de la dévotion, et comment l'élément sensible et l'élément spirituel se fondent

1. Voici le texte : Et quod est cor Salomonis nostri ? *Vos inquit, estis corpus Christi et membra de membro* (1 Cor. XI, 27). Felix plane quodcumque membrum capitis hujus ; sed quae cor est ejus, de praecipuis est... Et quidem una eademque vel Ecclesia vel anima et corona est, et cor, et sponsa, etc.

2. *Sermo* XXX, n. 1 et 2, *P. L.*, t. CLXXXIV, col. 155.

en un tout, dont on ne sait presque plus s'il est sensible ou spirituel.

Il en est à peu près de même, ce me semble, d'un texte de Richard de Saint-Victor († 1173) : il y est beaucoup question du cœur de Jésus, mais il n'est pas sûr que l'auteur ait en vue le cœur de chair. « Si nous regardons le cœur du Christ, rien de plus doux, rien de plus bienveillant... Plus que tout autre, Emmanuel a eu un cœur de chair pour compatir, parce que, pour tout ce qui est bonté affectueuse, il n'y eut jamais rien de plus tendre : *Præ ceteris omnibus Emmanuel cor carneum ad compatiendum habuit, quoniam ad omnem pietatis affectum nihil illo unquam tenerius fuit*[1]. » Dans un contexte où il serait question du cœur de chair ou du cœur symbolique, il faudrait voir là le Sacré-Cœur. Mais ici c'est le cœur métaphorique qui est en vue, et c'est au sens métaphorique qu'il faut aussi entendre le mot *cor carneum*. Sans doute, le rapport est étroit du cœur métaphorique au cœur symbolique ; mais, il faut le reconnaître, si l'intime de Jésus nous est ici présenté, le mot *cœur* a la force d'une notion, non d'une *chose* symbole d'autre chose. Quand la dévotion sera éclose, nous pourrons négliger ces distinctions subtiles. Maintenant que nous cherchons curieusement le moment de son éclosion, nous devons y regarder de plus près.

Avec le B. Guerric d'Igny († vers 1160), le pieux disciple de saint Bernard, nous nous retrouvons certainement devant le cœur de chair : « Béni soit-il, lui qui, pour que je puisse faire mon nid

1. *De Emmanuele*, l. II, c. XXI ; Migne t. CXCVI, col. 655 dans Franciosi, col. 159.

dans les trous de la pierre, s'est laissé percer les mains, les pieds et le côté ; qui s'est ouvert tout entier à moi, pour que j'entre dans le lieu du tabernacle admirable, et trouve protection dans le secret de sa tente... Ces trous béants de tant de blessures offrent le pardon aux coupables et versent la grâce aux justes... Fuyez de lui à lui-même... Non seulement *à* lui, mais *en* lui ; entrez dans les trous de la pierre..., cachez-vous dans ses mains percées, dans son côté ouvert. Car la blessure au côté du Christ, qu'est-ce autre chose que la porte au flanc de l'arche?... Bon et plein de pitié, il a ouvert son côté pour que le sang de la blessure te vivifie, que la chaleur de son corps te réchauffe, que le souffle de son cœur t'aspire, pour ainsi parler, en t'ouvrant libre passage (*spiritus cordis quasi patenti et libero meatu aspiret*) [1]. » Il semble que Guerric donne au cœur le rôle du poumon. Mais le cœur y est, et comme symbole d'amour. Il y est comme ouvert par la blessure, en rapport étroit avec les autres plaies.

Ainsi s'unissent peu à peu les divers éléments qui font la dévotion au cœur de Jésus, par un passage insensible de la plaie du côté à la plaie du cœur, de l'amour blessant le cœur au cœur blessé qui aime. Pour que se fît le passage, les textes du livre de l'amour, du Cantique (*Vulnerasti cor meum ; in foraminibus petræ, in caverna maceriæ*), se sont unis avec ceux du disciple de l'amour (*Aperuit latus ejus*) ; le souvenir de l'arche antique, avec sa porte au flanc (*ostium in latere arcæ*), s'est mêlé à celui de l'arche d'alliance

1. *In dominica palmarum, sermo* IV, n. 5, *P. L.*, t. CLXXXV, col. 140.

où Dieu reposait dans le fond du sanctuaire, dans le Saint des Saints ; il s'est mêlé parfois à celui de Moïse faisant jaillir avec sa verge l'eau du rocher. Ainsi enrichi, il est venu se fondre avec le symbolisme que les Pères avaient vu dès les premiers siècles dans l'eau et le sang sortant du côté ouvert de Jésus ; cette eau et ce sang, image des deux principaux sacrements autour desquels se groupaient tous les autres, du baptême et de l'Eucharistie, ont rappelé les eaux vives de la grâce cachées « dans les sources du Sauveur », et jaillissant de la plaie du côté ; ils ont représenté l'Église sortant de ce côté ouvert, comme Eve avait été tirée autrefois du côté d'Adam endormi.

Quand et par qui s'est faite la synthèse de ces divers éléments qui intègrent la dévotion au Sacré-Cœur ? Nous ne saurions le dire ; et il est probable que celui qui l'a faite n'a pas eu conscience d'avoir introduit dans l'Église de Dieu aucune idée nouvelle. Peut-on même dire que c'est un tel qui l'a faite ? Elle s'est faite comme d'elle-même dans la conscience sociale de l'Église, sous l'influence du Saint-Esprit qui vit en elle. Trois choses sont visibles.

Elle s'est faite dans la chaude atmosphère de l'amour. L'âme aimante, méditant sur l'amour de Jésus, a vu dans son cœur le symbole de cet amour, comme Jésus aimant avait voulu dire son dernier mot en ouvrant sa poitrine sacrée pour faire jaillir de son cœur l'eau et le sang, pour ouvrir les chemins de ce divin cœur.

Elle s'est faite en méditant sur la plaie du côté. La dévotion à la plaie du côté a découvert la blessure du cœur, et la dévotion à la plaie du cœur y a

trouvé le symbole du cœur blessé d'amour : la dévotion au Sacré-Cœur est née de ces trouvailles amoureuses.

Nous la voyons *faite* vers le milieu du XIIe siècle, aux temps de saint Bernard, dans ces foyers de vie pieuse et contemplative allumés ou ranimés par le souffle ardent de saint Bernard lui-même. *Il semble* que nous la voyions *se faire* en ces mêmes temps, dans ce même lieu. Mais il ne paraît pas possible, pour le moment, de préciser davantage.

III

XIIe et XIIIe siècle.

Le culte du Sacré-Cœur ; premières traces et développement ; saint Bonaventure et la Vigne mystique ; sainte Mechtilde, sainte Gertrude. Perspectives d'avenir.

A partir du XIIe siècle, les textes se multiplient, qui nous montrent dans le cœur ouvert de Jésus le refuge des âmes, le trésor des richesses divines, où, comme dira plus tard Marguerite-Marie « plus on prend, plus il reste à prendre », le symbole expressif de l'amour appelant l'amour. M. Baruteil en a recueilli un bon nombre : de Richard de Saint-Victor, d'Eckbert de Schönau (à qui on attribue maintenant le sermon sur la passion du Christ qu'on trouve souvent attribué soit à saint Anselme [1], soit à saint Bernard [2]), de Pierre de

1. *Medit.*, IX, *P. L.*, t. CLVIII, col. 748.
2. *P. L.*, t. CLXXXIV, col. 953.

Blois, qui redit les pensées et jusqu'aux paroles de saint Bernard, etc. [1].

Ces textes nous présentent le Sacré-Cœur, mais nous n'y voyons pas le *culte* proprement dit. Quelques-uns semblent porter trace de *dévotion* au Sacré-Cœur, ceux de Guerric notamment et ceux de Guillaume de Saint-Thierry ; mais ces traces sont légères : ce ne sont guère que des indications fugitives. C'est dans la *Vigne mystique*, c'est aussi avec sainte Mechtilde et sainte Gertrude que la *dévotion* semble prendre corps, que la piété se nourrit de ce qu'elle sait.

De qui est la *Vitis mystica*, et de quand ? On l'a souvent attribuée à saint Bernard, et c'est sous son nom que l'Église en a inséré des extraits dans l'Office du Sacré-Cœur, leçons du second nocturne ; d'autres la disaient de saint Bonaventure. Il est donné raison à ceux-ci, au moins pour la partie qui nous intéresse, et cela, avec bonnes preuves à l'appui, dans la belle édition du docteur séraphique publiée à Quaracchi [2]. On y trouve en même temps un texte bien meilleur [3]. C'est ce texte que nous suivrons. Il faudra, d'après cela, mettre saint Bonaventure en première ligne parmi les dévots du Sacré-Cœur. Il aura fourni aux promoteurs de la dévotion une de leurs pages les plus

1. On en trouve beaucoup d'autres encore dans Franciosi, bien que plusieurs doivent s'entendre plutôt du côté ouvert ou du cœur métaphorique, que du cœur symbole d'amour. Voir ci dessous, p. 238, un texte de Pierre de Blois.

2. *S. Bonaventuræ opera omnia*, t. VIII, p. LIII sq., 1898. Je n'ose pas dire cependant que ma conviction soit faite ; car le ton est bien plus celui de l'école cistercienne que celui de saint Bonaventure, tel que nous le voyons dans les œuvres qui sont de lui, sinon tel qu'on se le figure d'après celles qu'on lui attribue.

3. *Loc. cit.*, p. 159 sq. et 163, 164.

expressives et les plus pieuses ; et l'on comprend que l'Église l'ait adoptée.

On y indique nettement la blessure du cœur, on la rapproche de la blessure d'amour : *Foderunt ergo et perfoderunt non solum manus, sed et pedes, latus quoque et sanctissimi cordis intima furoris lancea perforaverunt, quod jamdudum amoris lancea fuerat perforatum.* Suit le texte du Cantique IV, 9 : *Vulnerasti cor meum*, avec développements qui d'ailleurs nous font perdre un peu de vue le cœur blessé. Mais l'auteur y revient, et c'est là que la *dévotion* apparaît : « Mais puisque nous sommes venus au cœur très doux de Jésus, et qu'il est bon d'y rester, ne nous en éloignons pas facilement... Nous nous approcherons donc de vous et nous nous réjouirons en vous, au souvenir de votre cœur. Comme il est bon, comme il est doux d'habiter en ce cœur. Le bon trésor, la perle exquise que votre cœur, ô bon Jésus ! Qui ne voudrait de cette perle ? Bien plutôt, je donnerai tout le reste, je donnerai en échange toutes mes pensées et toutes les affections de mon âme, jetant toute ma pensée dans le cœur du bon Jésus. » Ne sont-ce pas là des exercices de dévotion envers le Sacré-Cœur ; y demeurer, se l'approprier, etc. La suite est plus claire encore en ce sens : « J'irai prier dans ce temple, dans ce Saint des saints, près de cette arche du Testament. David disait : *J'ai trouvé mon cœur pour prier mon Dieu.* Moi aussi j'ai trouvé le cœur du Seigneur, mon roi, mon frère et mon ami, le bon Jésus. Et ne prierai-je pas ? Oui, je prierai. Car son cœur est à moi, je le dis hardiment. » Suit la preuve. On conclut : « Il est donc bien à moi. Et voici que j'ai un seul cœur avec

Jésus... Ayant donc ainsi trouvé votre cœur, ô Jésus, et mon cœur, je vous prierai comme mon Dieu. Accueillez mes prières dans le sanctuaire où vous exaucez, ou plutôt tirez-moi moi-même tout entier en votre cœur. » La prière se poursuit, belle et touchante, pour que l'âme purifiée par Jésus puisse s'approcher de lui, demeurer toujours dans son cœur, voir et faire toujours sa volonté. Il faut encore citer textuellement la suite ; car on ne trouvera pas mieux pour exprimer la dévotion : « Votre côté a été percé : c'est pour que, à l'abri de tous les orages du dehors, nous puissions demeurer en cette vigne (*in ista vite*). Pourquoi encore blessé ? Pour que par la blessure visible nous voyions la blessure invisible de l'amour... Comment mieux montrer cet amour ardent, qu'en laissant blesser non seulement le corps, mais aussi le cœur ? La blessure de la chair montre la blessure spirituelle. » Suit le texte *Vulnerasti cor meum*, avec un beau développement sur l'amour de l'Époux, qui finit ainsi : « Je t'aime à l'extrême, comme une fiancée ; d'amour chaste, comme une sœur. Voilà pourquoi mon cœur a été blessé pour toi. » La conclusion est celle qu'il fallait attendre, celle de la dévotion au Sacré-Cœur : « Qui n'aimerait ce cœur blessé ? Qui ne l'aimerait en retour, lui qui aime tant ? Qui n'embrasserait un Époux si chaste ?... Nous donc... autant que possible, rendons amour pour amour ; embrassons notre cher blessé..., et prions pour qu'il enlace du lien de son amour notre cœur dur encore et impénitent, pour qu'il le blesse d'une flèche d'amour [1]. » Ce texte

1. *Vitis mystica*. c. III, *loc. cit.* p. 163-164 ; texte un peu différent dans Migne, *P. L.* t. CLXXXIV, col. 641-644.

nous donne bien la dévotion au Sacré-Cœur. Tout y est : le double objet dans l'unité du symbolisme, la fin, l'esprit et l'acte propre, plusieurs des exercices de la dévotion.

Même si la *Vigne mystique* n'est pas de saint Bonaventure, nous trouvons dans des œuvres qui sont certainement de lui, des traces de dévotion au Sacré-Cœur. Ainsi au chapitre VI du livre de la vie parfaite, il recommande en termes pénétrants à l'âme religieuse d'entretenir sa dévotion en méditant la passion, en puisant les eaux de la grâce aux sources du Christ, c'est-à-dire à ses blessures : « Va donc, lui dit-il, va de cœur à Jésus blessé, à Jésus couronné d'épines, à Jésus pendu en croix ; et avec le bienheureux apôtre Thomas ne regarde pas seulement les traces des clous à ses mains, ne mets pas seulement la main dans son côté, mais entre tout entière par la porte de son côté, jusqu'au cœur même de Jésus, toute transformée en Jésus-Christ par l'ardent amour du crucifié [1].

Dans la *Vigne mystique*, la dévotion existe ; mais les exercices ne sont qu'indiqués. Dans les œuvres de sainte Mechtilde († 1298) et de sainte Gertrude († 1302), nous voyons la dévotion vivante, et, pour ainsi dire, en acte dans une foule d'exercices, et dans les relations les plus familières avec Jésus.

Mechtilde, sur l'invitation même de Jésus, entre pour y reposer dans le Sacré-Cœur [2]. Jésus lui

1. *De perfectione vitae ad sorores. Opera*, t. XII, Paris 1868, p. 221.

2. *Livre de la grâce spéciale*, traduction française, Paris 1878, livre II, c. XVII, p. 183. Je renvoie à la traduction française, mais je traduis moi-même sur le texte latin.

donne son cœur en gage d'alliance éternelle [1] ; elle lui parle comme à l'ami le plus tendre, et il lui semble qu'un jour le Maître lui prend « le cœur de son âme » et le presse contre le sien, de sorte qu'ils ne font plus qu'un [2] ; un autre jour il lui dit comment il faut demander à son cœur tout ce dont on a besoin, « comme un enfant qui demande à son père tout ce qu'il désire [3] ».

Elle lui parle ; elle fait des conventions avec lui ; elle le salue le matin, le salue le soir. Un jour qu'elle craint d'avoir été négligente envers la sainte Vierge, Notre-Seigneur lui dit de venir désormais puiser dans son cœur tout ce qu'elle désirera offrir à Marie [4].

Dans ces relations intimes, sa dévotion au Sacré-Cœur grandissait sans cesse ; « et presque à chaque fois que le Seigneur se montrait à elle, elle en recevait quelque cadeau [5]. »

Il se faisait lui-même son maître ; admise un jour à reposer sur la poitrine de son bien-aimé, elle entendit dans les profondeurs du cœur divin comme trois battements sonores. Il veut bien lui en expliquer le symbolisme [6].

Bref, elle disait elle-même : « S'il fallait écrire tous les bienfaits que j'ai reçus du cœur tout aimant de Dieu, il y faudrait un livre plus gros que celui de Matines [7]. »

1. *Loc. cit.* livre I, c. XX, p. 89 ; l. I, c. XIX, p. 187.
2. *Loc. cit.* livre III, c. XXVII, p. 273.
3. *Loc. cit.* livre IV, c. XXVIII, p. 339.
4. *Loc. cit.*, livre I, c. XLVI, p. 159.
5. *Loc. cit.*, l. II, c. XIX, p. 187.
6. *Loc. cit.*, l. II, c. XX, p. 189.
7. *Loc. cit.*, l. II, c. XIX, p. 188

Chez sainte Gertrude, nous sommes davantage encore peut-être dans le monde des relations les plus intimes entre l'âme et le Sacré-Cœur, avec, de part et d'autre, des inventions exquises de l'amour le plus ingénieux et le plus délicat [1].

Le livre où sont consignées ces choses est vraiment le *héraut de la tendresse divine*, *Legatus divinæ pietatis.* Gertrude, comme dit son éditeur bénédictin, « semble constituée la prophétesse de l'amour divin pour les derniers temps [2]. » Et cet amour divin se personnifie pour elle dans le Sacré-Cœur. Elle eut « pour mission de révéler le rôle et l'action du Cœur divin dans l'économie de la gloire divine et de la sanctification des âmes. » Et il faut dire, proportions gardées, la même chose de sainte Mechtilde. On ne peut les comparer, à cet égard, qu'à la B. Marguerite-Marie. Voici comment l'éditeur bénédictin résume les manifestations du Sacré-Cœur à Gertrude ; le résumé conviendrait presque textuellement à sainte Mechtilde. « Tantôt le Cœur divin lui apparaît comme un trésor où sont renfermées toutes les richesses ; tantôt c'est une lyre touchée par l'Esprit-Saint, aux sons de laquelle se réjouissent la très sainte Trinité et toute la Cour céleste. Puis c'est une source abondante dont le courant va porter le rafraîchissement aux âmes du Purgatoire, les grâces fortifiantes aux âmes qui militent sur la terre et ces torrents de délices où s'enivrent les élus de la Jérusalem

1. Voir Cros, *Le cœur de Sainte Gertrude*, ou *Un cœur selon le Cœur de Jésus*. Toulouse 1870.

2. *Révélations de sainte Gertrude*, Paris, 1878, préface, p. xv. Cf. G. Ledos, *Sainte Gertrude*, 3e édition, Paris, 1901, p. 165 et suiv.

céleste. C'est un encensoir d'or d'où s'élèvent autant de divers parfums d'encens qu'il y a de races d'hommes pour lesquelles le Sauveur a souffert la mort de la croix. Une autre fois, c'est un autel sur lequel les fidèles déposent leurs offrandes, les élus leurs hommages, les anges leurs respects, et le Prêtre éternel s'immole lui-même. C'est une lampe suspendue entre ciel et terre ; c'est une coupe où s'abreuvent les saints, mais non les anges, qui néanmoins en reçoivent des délices. En lui, la prière du Seigneur, le *Pater noster*, a été conçue et élaborée... ; par lui est suppléé tout ce que nous avons négligé de rendre d'hommages dus à Dieu, à la sainte Vierge et aux saints. Pour remplir toutes nos obligations, le Cœur divin se fait notre serviteur, notre gage ; en lui seul, nos œuvres reçoivent cette perfection, cette noblesse qui les rend agréables aux yeux de la majesté divine ; par lui seul découlent et passent toutes les grâces qui peuvent descendre sur la terre. A la fin, c'est la demeure suave, le sanctuaire sacré qui s'ouvre aux âmes à leur départ de ce monde pour les y conserver dans d'ineffables délices pour l'éternité [1]. »

Mechtilde et Gertrude ont-elles bien en vue le cœur de chair ? Oui, sans nul doute. Mais il est comme sublimé dans le symbolisme de l'amour ; il se perd, pour ainsi dire, dans le rayonnement lumineux de la personne de Jésus. Dans la *Vigne mystique*, la dévotion s'attache encore à la plaie du côté. Ici, elle va au cœur par tous les chemins ; et elle le trouve toujours vivant et glorieux. C'est même ce rayonnement de gloire et de joie qui me

1. *Loc. cit.*, p. XVII, XVIII. Voir la *Table des personnes et des choses*, au mot *Cœur*.

paraît différencier, pour une bonne part, la dévotion telle qu'elle apparaît chez Gertrude ou Mechtilde, d'avec la dévotion telle qu'elle nous est présentée dans Marguerite-Marie. Non pas qu'il n'apparaisse aussi glorieux et rayonnant chez celle-ci ; mais l'idée de l'amour qui n'est pas aimé, de l'amour qui a tant souffert, s'il ne souffre plus, assombrit presque toujours le ciel de la voyante de Paray ; à Helfta, nous sommes presque toujours sous un ciel rayonnant de joie et de gloire : le Sacré-Cœur s'y montre aimant et glorieux, nous l'y voyons délicieusement aimé : le culte du Sacré-Cœur y respire, de part et d'autre, la joie de l'amour heureux. On a remarqué que cette vue du Christ glorieux et triomphant est celle où se complaît l'art du XIIIe siècle ; la croix même y est un trône.

Je n'ai rien dit encore de la vision célèbre où Gertrude eut comme l'intuition des idées divines sur la dévotion au Sacré-Cœur. Cette vision mérite une attention spéciale. Elle fait époque dans l'histoire de la dévotion, en dehors et à côté du développement qu'elle a dans la vie de nos deux saintes.

Elle eut lieu, comme plus tard la première grande vision de Marguerite-Marie, en la fête de saint Jean l'évangéliste, aux Matines. « Comme elle était, selon sa coutume, tout entière à sa dévotion, le disciple que Jésus aimait si bien, et qui pour cela doit être aimé de tous, lui apparut, la comblant de mille marques d'amitié... Celle-ci lui dit : « Et quelle grâce pourrai-je obtenir, moi chétive, en votre très douce fête ? Il répondit : « Viens avec moi ; tu es l'élue de mon Seigneur ; reposons ensemble sur le doux sein du Seigneur,

dans lequel sont cachés les trésors de toute béatitude. » Et, la prenant avec lui, il la conduisit auprès de notre tendre Sauveur, là plaça à droite et se retira pour se placer à gauche [1]. Et comme ils reposaient ainsi tous deux avec suavité au sein du Seigneur Jésus, le bienheureux Jean, touchant du doigt avec une respectueuse tendresse la poitrine du Seigneur, dit : Voici le Saint des Saints, qui attire à soi tout le bien du ciel et de la terre [2]. »

Saint Jean lui explique ensuite pourquoi il l'a mise à droite, du côté de la plaie, tandis que lui a pris la gauche : « Devenu un même esprit avec Dieu, je peux pénétrer subtilement où la chair ne saurait atteindre. J'ai donc choisi le côté fermé. Mais toi, vivant de la vie terrestre, tu ne pourrais comme moi pénétrer à l'intérieur... Je t'ai donc placée à l'ouverture du Cœur divin, afin que tu puisses en tirer plus aisément la douceur et la consolation que, dans son bouillonnement perpétuel, l'amour divin répand avec impétuosité sur tous ceux qui le désirent [3]. » Pouvait-on mieux représenter et la nécessité d'un objet sensible pour notre dévotion, et le rapport de la dévotion au Sacré-Cœur avec la vue du côté percé ?

Mais ce n'est que la première partie de la scène : « Comme elle éprouvait une jouissance ineffable aux pulsations très saintes, qui faisaient battre le Cœur divin sans interruption, elle dit à saint Jean : « Est-ce que vous n'avez pas, bien-aimé de Dieu, senti le charme de ces suaves pulsations, qui ont

1. Au XIIIe siècle, on mettait encore ordinairement la plaie au côté droit.

2. L. IV, c. IV, t. II, p. 26. Paris 1878.

3. *Loc. cit.*, p. 27.

pour moi en ce moment tant de douceur, lorsque vous reposiez à la cène sur ce sein béni ? » Il répondit : « J'avoue que je l'ai senti et ressenti, et la suavité en a pénétré mon âme, ainsi que le doux hydromel imprègne de sa douceur une bouchée de pain frais ; de plus, mon âme en a été aussi échauffée que le devient une chaudière bouillante, au-dessus d'un feu ardent [1]. » C'est la seconde phase de la grande manifestation. Le divin cœur bat d'amour, et l'âme qui entend ce battement en est toute ravie à la fois et tout échauffée. De plus, la dévotion est rattachée au passé, à la dévotion même de l'évangéliste de l'amour, qui, suivant la parole liturgique, « but à la source sacrée du Cœur divin les flots jaillissants de l'Évangile. »

La troisième phase de la scène regarde l'économie providentielle. « Elle reprit : « Pourquoi donc avez-vous gardé là-dessus un silence si absolu que vous n'avez jamais rien écrit, si peu que ce fût, qui le donnât à entendre, au moins pour le profit de nos âmes ? » Il répondit : « Ma mission était de présenter à l'Église dans son premier âge, sur le Verbe incréé de Dieu le Père, une simple parole, qui suffirait jusqu'à la fin du monde à satisfaire l'intelligence de la race humaine tout entière, sans toutefois que personne parvînt jamais à la pleinement comprendre. Mais de dire la suavité de ces pulsations a été réservé pour les temps actuels, afin que, en entendant ces choses, se réchauffe le monde vieillissant et dont l'amour s'alanguit [2]. »

1. *Loc. cit.*, p. 27.

2. *Loc. cit.* p. 28. J'ai transcrit la traduction des Bénédictins, sauf pour la dernière phrase où le sens était mal rendu et la perspective faussée. Voici le texte latin : *Eloquentia*

N'est-ce pas que toute la dévotion au Sacré-Cœur est là, dans sa substance et dans son histoire ? Cette page seule suffirait à mettre Gertrude tout près de Marguerite-Marie : elle n'a pas été choisie pour être directement l'apôtre du Sacré-Cœur ni pour en répandre le culte, mais elle en a été le poète exquis, en même temps que l'amante radieuse.

autem suavitatis pulsuum istorum reservata est moderno tempori, ut ex talium audientia recalescat jam senescens et amore Dei torpescens mundus. On voit qu'il n'y a pas là une prophétie, au sens strict du mot. Les Bénédictins traduisent : « Quant à ce qu'expriment de douceur ces divines pulsations, il est réservé aux derniers temps de le faire connaître, afin que le monde engourdi par l'âge reprenne dans l'amour divin quelque chaleur, en entendant ces mystères. »

CHAPITRE II

DIFFUSION DU CULTE

I

XIIIe - XVe siècle.

Vue générale; les âmes privilégiées; pratiques et faveurs.

La *Vigne mystique*, sainte Mechtilde et sainte Gertrude, résument, on peut dire, la dévotion au Sacré-Cœur, telle qu'on la connut et la pratiqua au moyen âge. Cela pourrait nous dispenser, à la rigueur, soit de recueillir les textes où il est question du Sacré-Cœur, soit de rappeler les noms des âmes privilégiées qui furent, durant cette période, en communications intimes avec le cœur de Jésus. On a déjà des listes nombreuses, et tous les jours il s'y ajoute ici des textes, là des noms [1]. Sans nous astreindre à tout relever, nous signalerons les traits qui nous ont paru les plus caractéristiques. Mais avant d'arriver aux détails, donnons une idée rapide du sujet.

Du XIIIe au XVe siècle, le culte se propage ; on ne voit pas qu'il se développe en lui-même. Le plus

1. Voir surtout Franciosi, ouvrage cité ; item, Baruteil, *La Genèse du culte du Sacré-Cœur*, Paris, 1904. p. 13-17 ; et commencement du culte privé, p. 69-94 ; Galliffet, *addition au livre II*, art. 1 et 2 ; Nilles, l. I, part. III, c. I ; Thomas, l. 2, c. 3. Dans *Le Règne du Cœur de Jésus*, t. IV, p. 441-488, une double liste d'écrivains qui ont parlé du Sacré-Cœur, et de saintes âmes dévotes au Sacré-Cœur, du XIIIe au XVIIIe siècle. Pour les Franciscains, voir le P. Henri de Grèzes ; pour les Chartreux, dom Boutrais. Beaucoup des faits ou des textes concernent plutôt l'amour ou la plaie du côté que le cœur symbole.

souvent, il se rattache à la plaie du cœur ; çà et là il va au cœur indépendamment de la plaie, le cœur étant regardé comme organe de vie affective et symbole d'amour. Les faveurs faites aux privilégiés sont : d'être admis à coller ses lèvres sur la plaie du côté, pour y puiser l'amour et les richesses du cœur ; de pénétrer dans ce cœur pour s'y reposer comme dans une oasis, pour s'y promener comme dans un beau jardin, pour s'y plonger comme dans une fournaise d'amour et de pureté ; d'être embrasé d'une étincelle partie de ce cœur, d'échanger son cœur avec celui de Jésus et de ne vivre en quelque sorte que par le cœur divin ; de se sentir uni à lui pour louer Dieu, ou de pouvoir l'offrir au Père céleste comme notre bien propre ; d'y trouver un asile assuré contre les assauts des démons, un refuge contre la colère même de Dieu.

Le symbolisme, on le voit, occupe une grande place dans ces faveurs et visions ; il va toujours à montrer combien Jésus nous a aimés, combien il est nôtre, comment nous pouvons et devons l'aimer en retour. Un mot de Jésus à sainte Catherine de Sienne résume bien l'idée dominante de la dévotion. Elle lui demandait pourquoi il avait voulu que son côté fut ouvert. Il lui répondit que c'était, entre autres raisons, « pour nous révéler les secrets de son cœur. Il aimait plus et plus ardemment qu'il ne pouvait le montrer par aucune peine finie. » Car « rien de fini ne disait assez son amour infini [1]. »

1. *Divinæ doctrinæ dialogi*, tract. 2, c. 75. Dans Franciosi, col. 257. — Pour avoir le sens précis des paroles citées, il faudrait lire tout le développement dont elles font partie. Mais on voit assez la pensée de fond. — La vie de cette sainte offre un exemple intéressant de l'échange du cœur. Le P. de Galliffet, l. II, addition, article 1, p. 107-109, a transcrit le récit très

Pour préciser cette vue générale, il paraît utile de recueillir les faits ou les textes les plus saillants et les plus significatifs, de marquer à grands traits la marche de la dévotion et d'en rechercher les principaux courants. Pour être moins incomplets, nous reviendrons même quelque peu sur nos pas pour glaner quelques épis que nous n'avons pu mettre dans notre gerbe au chapitre précédent [1].

II

Cisterciens ou Bénédictins.

Sainte Lutgarde. — La Vénérable Ida.

Il faut signaler surtout sainte Lutgarde (1182-1246). Plus d'une fois dans sa vie, il est question du Sacré-Cœur. On exagère, pourtant, en voulant

vivant et très circonstancié que donne de la chose le B. Raymond de Capoue, confesseur et historien de la sainte. On s'accorde à entendre d'une *impression* réelle ce que les *sujets* disent en cas semblables de la réalité des choses. Cf. Terrier, livre III, c. II. p. 187 et suiv. Boudon, au XVIIe siècle, racontant un cas semblable, ajoute : « Ce n'est pas que nous pensions qu'il se soit fait un changement matériel, mais seulement qu'il (*Jésus*) se le consacra (*le cœur de sa servante*) par une sanctification nouvelle, l'unissant à son divin cœur, fournaise immense du pur amour, et abîme d'une charité infinie, la source de toutes les bénédictions. » *L'amour de Dieu seul ou Vie de la sœur Marie-Angélique de la Providence*, 3e partie, c. VII ; *Œuvres complètes de Boudon*. Paris 1856 (édition Migne), t. III, p. 721. Remarque analogue du P. Jonquet, Oblat de Marie Immaculée, dans sa *Sainte Lutgarde, ou la Marguerite-Marie belge*, Jette-Bruxelles, 1907, p. 55-56. Cf. Ibid., p. 68, note.

1. Il y en a beaucoup plus dans Franciosi, dans le P. Henri de Grèzes. Mais ces auteurs précisent peu : dès qu'il est question de la plaie du côté, du cœur de Jésus en quelque sens que ce soit, ils voient la dévotion au Sacré-Cœur. Il arrive même plus d'une fois au P. Henri de Grèzes de traduire par *cœur* des mots comme *latus*, *costatum*, *pectus*, etc., qui n'ont pas ce sens précis.

qu'elle ait été, cinq siècles à l'avance, « la Marguerite-Marie belge. » C'est beaucoup déjà d'avoir eu avec Jésus tout aimant et tout aimable quelque chose de ces relations intimes que nous admirerons bientôt chez les sœurs Cisterciennes de la Vierge de Saint-Trond et d'Aywières, Mechtilde et Gertrude. Le fait le plus saillant est le don réciproque des cœurs. Dieu lui avait donné la grâce de guérir les malades. On accourait donc à elle, et elle en était gênée dans ses oraisons. « Elle dit au Seigneur: *A quoi bon, Seigneur, cette grâce qui m'empêche souvent d'être à vous ? Otez-la moi ; mais de façon à me la changer en mieux.* Et le Seigneur : *Que veux-tu,* lui dit-il, *en échange de cette grâce ?* Et elle : *Je voudrais, pour plus de dévotion, comprendre mon Psautier.* Ainsi fut fait... Puis voyant que cette grâce ne lui rapportait pas encore tout le profit qu'elle en avait attendu... elle dit au Seigneur : « *A quoi me sert, ignorante, simplette et sans lettres, de connaître les secrets de l'Ecriture ?* » « *Que veux-tu donc ?* lui dit le Seigneur. — *Je veux votre Cœur. — C'est plutôt moi qui veux le tien. — Ainsi soit-il, Seigneur. Mais alors tempérez à la mesure de mon cœur l'amour de votre Cœur, et qu'en vous je possède toujours mon cœur en sécurité sous votre garde* [1]. »

1. Vie par Thomas de Cantimpré, c. 1, n° 12, *Acta sanctorum,* t. 24, juin, t. 4, ad diem 16, p. 193 ; Franciosi, col. 187. Le P. Alet, dans *la France et le Sacré-Cœur,* p. 200, raconte un trait semblable de la B. Jeanne de Maillé, avec un renvoi vague aux Bollandistes. Mais la prière qu'il cite n'est nulle part dans les Bollandistes. Elle n'est probablement qu'une interprétation, par le P. Alet ou par celui qu'il a suivi des sentiments intimes de la Bienheureuse pendant ou après la vision qui est racontée là et qui est réelle ; mais il n'y est pas question du Sacré-Cœur. Voir *Acta sanctorum,* t. 9, mars t. 3, ad diem 28, p. 734.

Une autre Cistercienne, la vénérable Ida (1247-1300) « vit un jour Notre-Seigneur venir à elle ; il lui montrait sa poitrine à découvert, et l'invitait à s'approcher bien vite de lui, pour boire à cette source délicieuse (*de pectore suo mellifluo*)... Cette fois cependant... elle ne s'approcha pas de la poitrine du Seigneur... Mais d'autres fois, souvent même et très souvent, dans des ravissements semblables, toute hors de ses sens, elle entra dans le cellier à vin (*cellam vinariam*), et... but à la source sacrée de la poitrine du Seigneur (*de sacro... Dominici pectoris fonte potaverat*) [1]. » Le cœur n'est pas mentionné en termes exprès ; mais n'est-il pas assez clairement désigné ?

III

Les Franciscains.

Les cinq plaies et le Sacré-Cœur. Cantiques franciscains. Stimulus amoris *et* Philomena. *Marguerite de Cortone. Angèle de Foligno. Françoise Romaine. Jeanne de Valois. Baptiste Varani. Ubertin de Casal. Bernardin de Sienne. Henri de Herp.*

Ce n'est pas tout à fait d'ordinaire la dévotion au Sacré-Cœur, comme chez sainte Mechtilde ou sainte Gertrude. Mais c'est une dévotion ardente et expansive aux cinq plaies, notamment à la plaie du côté, souvent à la plaie du cœur et donc au cœur blessé, avec le symbolisme multiple qui s'y rattache. L'ordre de saint François s'est distingué de très bonne heure par la dévotion aux cinq plaies. Dans cette dévotion, la plaie du côté

1. Vie, l. 2, c. 1, n. 4, *Acta sanctorum*, t. 11, Avril, t. 2, ad diem 13, p. 173; Franciosi, col. 210.

attirait tout naturellement l'attention ; et dans la plaie du côté, il est si facile de remarquer le cœur blessé, blessé d'amour pour nous comme il était blessé par la lance du soldat. On sait que Notre-Seigneur, dans une vision, fit voir à la B. Marguerite-Marie saint François d'Assise comme « l'un des plus grands favoris de son sacré Cœur », et le lui donna « pour conducteur, comme un gage de son divin amour [1]. » Dès le XIIIe siècle, on chantait, dans les milieux franciscains : « Regarde-moi donc et vois en quel état l'amour m'a mis. — J'ai le cœur transpercé d'une lance... — Mon cœur désire ton cœur. — Tu me fais languir d'amour. — Hâte-toi de venir à moi, — Donne-moi ton cœur [2]. »

Il y aurait beaucoup à glaner non seulement sur la plaie du côté, mais même sur le Sacré-Cœur, dans les sermons qui circulent sous le nom de saint Antoine de Padoue (1195-1231) : « Il a ouvert à sa colombe son côté, son cœur même, pour qu'elle

1. *Contemporaines*, dans *Vie et Œuvres*, t. 1, p. 254 (282).

2. Risguarda un poco e vedi
Com' io sto per amore.
Ho trapassato il core
Con una lanza...
Mio cor tuo cor desia.
Mi fai d'amor languire.
Frettati a me venire,
Dammi il core.

Cité par le P. Henri, p. 41. On continua de chanter ces strophes ou d'autres semblables, et comme de saint François. La B. Baptiste Varani raconte ce trait charmant : « Le second vendredi qui suivit notre entrée dans le monastère, j'étais avec sœur Constance, elle filant au coin du feu et moi cousant, lorsqu'elle se prit à chanter ce cantique de notre père saint François : *Anima benedetta dell' alto Creatore*. Je lui donnais la réplique, et, après avoir écouté la première strophe, je chantais la seconde. Quand elle vint à ces paroles : *Risguarda quelle mani, Risguarda quelli piedi, Risguarda quello lato*, je ne pus aller plus loin. La parole mourut sur mes lèvres et je tombai évanouie dans les bras de la sœur. » Comtesse de Rambuteau, *La B. Varani*, Paris, 1906, p. 85.

s'y cache [1]. » (52) « Il a donné pour toi son cœur sur la croix ; et c'est pour cela qu'il a voulu que son côté fût ouvert. » (52) « En se retirant dans les profondeurs de la pierre, la colombe se met à couvert des poursuites de l'oiseau ravisseur ; en même temps, elle se ménage une demeure tranquille, où elle repose doucement, où elle roucoule en paix. Et l'âme religieuse trouvera dans le cœur de Jésus, avec un asile assuré contre toutes les machinations de Satan, une délicieuse retraite. Ne restons donc pas à l'entrée de la grotte, allons au plus profond. A l'entrée de la grotte, aux lèvres de la plaie, nous trouvons, il est vrai, le sang qui nous a rachetés... Mais là ne doit pas s'arrêter l'âme religieuse... Qu'elle aille jusqu'à la source de laquelle il découle, au plus intime du cœur de Jésus. Là elle trouvera la lumière, les consolations, la paix, des délices ineffables. Et dans le creux le plus profond de la pierre, soyez comme la colombe qui bâtit son nid... Avec quoi construirons-nous notre demeure dans le cœur de Jésus ? » (56-57) « Il y a deux choses à considérer dans le Christ, qui nous tirent des larmes : l'amour dans son cœur, la douleur dans son corps... L'autel d'or, c'est la charité dans le cœur du Christ. » [2] (62) Tous ces textes, par malheur, ne peuvent être donnés comme de saint Antoine. Mais ils nous ouvrent à coup sûr des jours sur la dévotion franciscaine au cœur de Jésus, et sur la façon dont ils la prêchaient [3].

1. Ces citations et les suivantes sont empruntées au P. Henri de Grèzes, l. c. page 52-62.

2. Texte latin dans Franciosi, col. 179-180.

3. A côté de la note du P. Henri de Grèzes sur les Œuvres de saint Antoine, il faut consulter l'appendice 2, de M. Lepitre, *S. Antoine de Padoue*, Paris, 1901, p. 204-208.

C'est également comme des témoignages de la dévotion franciscaine qu'il faut rappeler quelques passages du *Stimulus amoris*, souvent attribué à saint Bonaventure et où l'on trouve souvent ses idées et même ses expressions, mais qui certainement n'est pas de lui [1]. Là aussi d'ailleurs, c'est la blessure du côté qui attire surtout l'attention ; le cœur n'est pas loin de la pensée, mais ce n'est qu'en passant qu'il en est fait mention explicite : « Je veux faire trois tentes, une en ses mains, une en ses pieds, mais surtout une qui soit fixe en son côté... Là je parlerai à son cœur et j'obtiendrai de lui tout ce que je voudrai [2]. » (1, 1, 634) « Dans l'excès de son amour, il s'est ouvert le côté, afin de te donner son cœur. » (1, 1, 635) « Si tu t'es fondue, (*liquefacta*) en entendant sa voix, comment n'as-tu pas été perdue en lui (*absorpta*), quand tu entres par ses blessures... jusqu'à son cœur ? » (2, 8, 672) « Si tu médites bien sa passion, et si tu entres profondément dans son côté, vite tu viendras à son cœur. Heureux le cœur, qui s'unit ainsi tendrement au cœur du Christ. » (3, 1, 677) « Approchons-nous de ce cœur profond, et plongeons-nous tout entiers dans cette profondeur de l'infinie bonté. Approchons-nous avec confiance du côté de Jésus ; entrons-y. » (1, 14, 657) Il a voulu montrer l'amour de son cœur par l'ouverture de son côté. » (3, 14, 690)

Cette dernière expression est la formule même

1. Voir *S. Bonaventuræ Opera omnia*, Quaracchi, 1898, t. 8, *Prolegomena*, c. 3, art. 2, p. CXI ; cf. p. XCIV.

2. Je traduis moi-même sur le texte latin, édition Vivès. Paris, 1868, t. 12. Cf. *Aiguillon d'amour...* traduit en français par le P. Ubald d'Alençon, 1910, c. 14, p. 83 et 86 ; c. 4. p. 33 ; c. 13, p. 75. Le P. Ubald suit l'édition de Quaracchi, où manquent le 3e et le 5e texte.

de l'amour du Sacré-Cœur. Nous la retrouvons dans un poème du moyen âge, intitulé *Philomena* ou *Philomela*, que l'on attribue également à saint Bonaventure, mais qui ne paraît pas non plus être de lui [1]. « Enfin il vous a découvert son cœur si tendre, pour vous faire entendre combien il vous a aimé :

Demum suum dulce cor tibi denudavit,
Ut sic innotesceret quantum te amavit [2]. »

Au mouvement franciscain, nous pouvons rattacher sainte Marguerite de Cortone (1247-1297), la grande pécheresse qui devint tertiaire de saint François; la B. Angèle de Foligno (1248-1309); sainte Françoise Romaine (1384-1440), qui fut tertiaire de saint François avant de devenir fille de saint Benoît, dans un monastère qu'elle avait fondé ; la B. Jeanne de France (1464-1505), qui fut du tiers-ordre de saint François avant de fonder les Annonciades ; la B. Baptiste Varani, Clarisse (1458-1527).

Notre-Seigneur apparut un jour à sainte Marguerite de Cortone (1247-1297), et lui dit : « *Mets tes mains sur les plaies de mes mains.* Elle n'osait, et lui disait : *Non, Seigneur.* Soudain s'ouvrit la

1. Voir *S. Bonaventuræ Opera omnia.* Quaracchi, 1898, t. VIII, *Prolegomena*, c. 2, art. 1, § 7, n. 2, p. CIV-CV, cf. p. 669, note 3.

2. Strophe 67, Edition de Quaracchi, t. 8, p. 672 ; édition Vivès, t. 14, p. 165. On pourrait citer aussi les strophes suivantes, surtout la seconde :

Cor ignavi siquidem minime perpendit
Ad quid Christus optimum suum cor ostendit
Super alas positum crucis ; nec attendit
Quod reclinatorii vices hoc praetendit.

L'idée du cœur de Jésus comme *reclinatorium* (couchette ?) se trouve dès le XIe siècle. Elle se rattache à saint Jean reposant sur la poitrine du Sauveur.

blessure du côté, et, dans cette ouverture, elle vit le cœur de son Sauveur. Dans ce transport (*in quo excessu*) elle embrassait son Seigneur crucifié, et était enlevée par lui au ciel [1]. »

Un autre jour Notre-Seigneur, lui dit : *Ma fille, m'aimes-tu ?* Elle répondit : *Non seulement je vous aime, Seigneur, mais je vous désire, et je voudrais, si vous l'agréiez, être dans votre cœur.* Et le Seigneur : *Pourquoi*, lui dit-il, *veux-tu entrer dans mon cœur et n'entres-tu pas dans la blessure de mon côté ?* Et Marguerite reprit : *Seigneur Jésus, si je suis dans votre cœur, je serai dans la blessure du côté.* [2] »

Un jour qu'elle priait pour les Pères de son âme, Notre-Seigneur lui dit : « Dis à mes Frères Mineurs, que leurs âmes ne tardent pas à entrer en moi par l'amour; car ainsi j'entrerai dans leurs âmes par la grâce. Dans cette vue, qu'ils commencent par ma crèche, et qu'ils conduisent leur méditation... jusqu'au supplice final de ma passion. A chaque étape de mes souffrances, qu'ils considèrent l'amour de mon cœur brûlant [3]. »

La B. Angèle de Foligno (1248-1309) s'occupe plus, elle aussi, de la blessure du côté que du cœur proprement dit. Certains traits pourtant sont à relever. Un jour, dit-elle, « j'eus un songe, où me fut montré le cœur du Christ, et il me fut dit : *Dans ce cœur il n'y a point de mensonge ; tout y est vrai.* Et il me semblait que cela m'était dit parce

1. Vie par son confesseur, c. 6, n. 152, *Acta Sanctorum*, t. 6, février t. 3, ad diem 22, p. 335. Texte latin dans Franciosi, col. 208.

2. Vie, c. 5, n. 131, *Acta Sanctorum*, l. c. 330, Franciosi, 208.

3. Vie, c. 9, n. 285, *Acta Sanctorum*, l. c. p. 351; dans Franciosi, 209.

que j'avais émis un doute à propos de certain prédicateur [1]. »

Un autre jour, entre autres explications sur ses souffrances, Notre-Seigneur lui dit : « Pour les péchés de ton cœur (entendez les péchés intérieurs, d'envie, de colère, etc.), j'ai eu le cœur et le côté percés d'une lance aiguë, et il en est sorti un remède souverain entre toutes les passions du cœur [2]. »

Remarque analogue pour sainte Françoise Romaine. Elle vit un jour « l'Agneau de Dieu et des troupes de petits agneaux qui s'ébattaient devant lui, en lui faisant humblement la révérence. Puis une voix se fit entendre : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne et qu'il boive. Et l'Agneau divin présentait sa poitrine aux petits agneaux pour les inviter à venir y boire à la grande plaie dont elle était blessée. Et les agneaux accouraient doucement. La dévote servante de Dieu y fut aussi conduite. Dans la blessure, elle vit un océan profond de lumière infinie, et, non contente de boire, elle eût voulu s'y plonger tout entière, si on le lui eût permis. Mais elle en fut empêchée sans savoir par qui... Et elle entendit une voix qui disait : Je suis cet amour qui crie d'une grande voix : *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne et qu'il boive ;* ceux qui

1. Vie par Arnaud, son contemporain, c. 1, n. 27, *Acta sanctorum*, t. 1, janvier t. 1, ad diem 4, p. 189. Franciosi, 229. — Je ne sais si j'ai bien compris le texte latin, ni quel est le sens exact : « Et hoc videbatur mihi quod acciderat, quia ego feceram quasi truffas de quodam prædicatore. » Le P. Henri traduit : « Je compris alors que cette vision m'était donnée pour me montrer la témérité que j'avais eue de critiquer ce qu'un prédicateur avait dit en chaire sur les mystères du Sacré Cœur de Jésus. » Il conclut que la dévotion rencontrait çà et là des oppositions. C'est aller plus loin que les textes.

2. Vie, c. 6, n. 107 ; Ibid. p. 203 ; Franciosi, 229.

viennent, je veux les rassasier et j'ai ouvert mon cœur pour leur y donner asile [1]. » Dans un autre endroit, son historien nous dit : « Un jour qu'elle buvait avidement à la blessure de la poitrine... elle vit le cœur du Sauveur touché d'un côté (*ex uno latere*) par la lance [2]. » Un autre jour, elle eut une vision analogue : « Dans la plaie du côté il y avait comme un océan de douceur infinie... Et elle entendit une voix très douce qui disait : « Je suis l'amour fidèle qui mets l'âme dans la vérité... Et de mes plaies il sort un tel éclat, qu'elle en devient toute brûlante d'amour. Et quand elle est ainsi enflammée, je la transforme, et elle se remet tout entière dans mon cœur, à ma volonté : là elle trouve un abîme d'amour et de douceur [3]. » On voit comme nous sommes près du Sacré-Cœur. Nous y touchons même quelquefois. Notons-le pourtant, c'est la plaie du côté qui est le centre de tout, tous les détails s'ordonnent par rapport à elle, même ceux où le cœur est mentionné. Dans Marguerite-Marie ce sera l'inverse : les détails seront souvent presque les mêmes ; mais c'est le cœur qui sera au centre.

Le cœur symbole est plus en vue dans une vision de la B. Jeanne de Valois (1464-1505). Un jour, « ravie en extase, elle vit le Christ et sa Mère... qui lui présentaient... deux cœurs. Voulant elle-même offrir son cœur comme le Christ le lui demandait, elle mit la main dans sa poitrine, et ne le

1. Vie par son confesseur, l. 2, vision 8, n. 15-16. *Acta sanctorum*, t. 8, mars, t. 2, ad diem 9, p. 108 ; dans Franciosi, col. 267.

2. Loc. cit. n. 17, p. 108 ; Franciosi, l. c.

3. *Ibid.* vision 14, n. 32, p. 112 ; Franciosi, 269.

trouvant pas, elle fut tout étonnée, pendant que le très doux Jésus lui souriait tendrement. Ce n'est pas merveille, ajoute l'historien, qu'elle ne l'ait pas trouvé ; car uni au cœur du Christ par l'amour, il y vivait plus que dans son propre corps [1]. »

Plus expressives encore et vraiment dignes de la B. Marguerite-Marie sont les visions de la B. Baptiste Varani, Clarisse (1458-1527) [2]. C'est elle qui parle, dans une relation écrite en 1491 : « Ce n'est pas merveille, mon très doux Jésus, que j'eusse envie d'entrer dans votre cœur. Car vous m'y aviez déjà montré mon nom écrit en lettres d'or. Oh ! qu'elles me paraissaient belles dans votre cœur empourpré, les lettres d'or, en capitales anciennes, qui signifiaient : *Je t'aime, Camille* [3]. Et vous m'avez présenté ce spectacle, parce que je ne pouvais comprendre que vous eussiez pour moi un tel amour ; et vous vous excusiez en disant que vous n'y pouviez rien, parce que vous me portiez écrite dans votre cœur ; et relevant votre bras glorieux, vous me faisiez lire les mots que j'ai dits. » De là, chez elle, un désir ardent « de se perdre dans la mer immense des peines où fut noyé le cœur de Jésus:.. Ce désir la tint deux ans dans la prière et la méditation... jusqu'à ce qu'elle fut admise enfin *in sacerrimum thalamum myr-*

1. Vie, c. 3, n. 8, *Acta sanctorum*, t. 4, février t. 1, ad diem 4, p. 583 : dans Franciosi, col. 290.

2. Voir Comtesse de Rambuteau, *La B. Varani, Princesse de Camérino, et Religieuse franciscaine*, Paris 1906. On trouvera là, librement traduits sur le texte italien de la Bienheureuse, presque tous les passages retraduits littéralement ici sur le texte latin des Bollandistes. Mme de Rambuteau renvoie, pour le texte italien à : *Le Opere spirituali della Beata Battista Varani*. Camerino, 1894.

3. Elle s'appelait Camille de son nom de baptême.

rhati cordis Jesu Christi, veri solique maris amarissimi, omni tam angelico quam humano intellectui innavigabilis [1]. » Elle entend par cette « chambre sacrée du cœur embaumé de myrrhe », par cette « mer d'amertume que ne saurait traverser aucune intelligence ni angélique ni humaine », les douleurs immenses et sans bornes du Sacré-Cœur. Nous sommes en plein, on le voit, dans le monde où se meut la pensée de la B. Marguerite-Marie. Ce sont presque les mêmes termes. Ce qui suit rappelle également telle lettre de la Bienheureuse Visitandine au P. Croiset. « Une révélation merveilleuse que je veux que vous demandiez à Dieu (elle écrit à son fils spirituel), c'est qu'il vous fasse connaître ce que vous êtes, ce que vous pouvez, ce que vous savez, ce que vous méritez ; car sans cette révélation nul ne peut atteindre la perfection. Ce secret ne s'apprend pas ailleurs que dans la sacrée poitrine du Christ Jésus ; et il ne le dit pas à tous [2]... Veillez donc, âme chérie, avec tout le soin possible, à être humble de cœur (*humilis ex animo*), charitable, pieux, doux, les yeux fixés, comme sur un miroir, sur le cœur très pur du doux Jésus, et vous y rendant semblable, si vous désirez sa très douce familiarité et son amitié si honorable. C'est dans ce cœur, dans cette poitrine sacrée, que votre mère [3] a puisé tout ce qu'elle a de bien, tant au dehors qu'au dedans. La douce poitrine de ce tout aimant Jésus a été son école : c'est là qu'elle a

1. Vie par elle-même, c. 4, n. 29 et 30, *Acta Sanctorum*, t. 20, mai, t. 7 ad diem 31, p. 478 ; dans Franciosi, col. 292. Cf. Comtesse de Rambuteau, p. 75-77.

2. Supplément à la Vie, c. 2, n. 10, p. 494 ; Franciosi, 293.

3. C'est elle-même que la Bienheureuse désigne ainsi.

appris, car c'est là qu'elle a étudié. Là on ne lit que vérité, mansuétude, compassion, douceur, joie du cœur et bonheur intime ; là on ne trouve qu'amour et charité pour le prochain. O cœur divin ! je ne puis m'empêcher de vous nommer, car elle s'est vue écrite en vous, en lettres d'or, éclatantes et belles. Entrez là, ô âme, si vous voulez être bientôt parfaite. C'est là la route courte, cachée, sûre et infaillible, par laquelle marche et a marché votre mère : suivez-la donc [1]. » « Il y a, disait-elle encore, la même différence entre celui qui s'exerce à méditer les douleurs intimes (*mentalibus*) du Christ et celui qui s'arrête à celles de sa seule humanité [2], qu'il y en a entre le miel ou le baume qui est dans le vase, et les quelques gouttelettes qui humectent le vase au dehors. Celui donc qui désire goûter la passion du Christ ne doit pas se contenter de promener sa langue sur le bord extérieur du vase, c'est-à-dire les plaies et le sang qui adhèrent à ce vase sacré de l'humanité du Christ... Qu'il entre dans le vase même, j'entends le cœur du Christ béni, et là il sera rassasié, au-delà même de ses désirs... Tout esprit n'est pas apte à naviguer sur cet océan... Mais Dieu en rend capable celui qui le désire et le cherche en vérité [3]. »

Les mystiques franciscaines finissent, on le voit, vers la fin du XVe siècle ou les commencements du XVIe, par nous introduire en pleine dévotion au cœur de Jésus. Quelques prédicateurs, dont nous avons les écrits, en ont également parlé. Les deux

1. Supplément à la Vie, c. 2, n. 14, p. 495 ; Franciosi, 293.

2. Il faut entendre ici les douleurs extérieures et corporelles.

3. Révélations, n. 21. *Acta sanctorum*, l. c. p. 492 ; Franciosi, col. 294. Comtesse de Rambuteau, p. 103.

principaux sont frère Ubertin de Casal, l'ardent chef des Spirituels vers la fin du XIIIe siècle, et saint Bernardin de Sienne, l'aimable apôtre de la dévotion au nom de Jésus. Dans son livre sur la Passion écrit en 1305, qu'il intitule *Arbor vitæ*, Ubertin parle souvent des douleurs cordiales, *cordiales dolores*, de Jésus. Il aime à étudier les douleurs intimes du cœur divin. Il raconte que lui-même dans ses méditations sur la Passion, buvait l'eau qui coulait de la source ouverte de ce cœur, et comment « l'Esprit de Jésus l'occupa pendant quatorze ans de l'extérieur de Jésus, *circa forinseca Jesu* », avant de l'introduire « aux perfections profondes de son âme, et aux douleurs inestimables de son cœur. » Il aimait « à se plonger dans cet abîme des douleurs du cœur divin. » Il nous dit, en termes fort semblables à ceux de la B. Marguerite-Marie, « la douleur amoureuse du divin cœur durant toute sa vie », comment il reçut la croix dès le sein de sa mère et la porta toujours dans son cœur. » Plus que celle de la vie extérieure de Jésus, il goûte l'étude de sa vie intime, et le don spécial du Saint-Esprit « à ceux qui dans la ferveur d'un amour séraphique sont introduits aux sentiments cordiaux de la perfection du cœur de Jésus. » Il nous décrit Jésus allant au calvaire « plein d'amour, le cœur brûlant d'ardeur pour accomplir le mystère de la rédemption, que pendant trente-trois ans... il avait accompli dans son cœur, et exprimant par des signes extérieurs l'amour intime de son cœur. » Les paroles de Jésus en croix « venaient de l'abondance de son cœur... Il y avait dans ce cœur, une ardeur d'amour inextinguible, une douleur d'amertume incompré-

hensible, une vigueur de courage indomptable [1]. »

Le P. Henri de Grèzes, p. 112, interprète ainsi la doctrine de frère Ubertin.

« La vie de Jésus-Christ se résume en ces deux mots : amour et sacrifice. Il m'a aimé, dit l'apôtre, et, par amour, il s'est sacrifié pour moi : *Dilexit me et tradidit.* Le sacrifice apparaît dans toute la vie extérieure du Sauveur et son expression la plus haute fut l'immolation du Calvaire. Mais ce sacrifice n'était que le *Sacrement*, c'est-à-dire, le signe visible et sacré du sacrifice invisible qui s'était accompli et ne cessait de s'accomplir dans le Cœur de Jésus tout brûlant d'amour. C'est donc à cet auguste sanctuaire qu'il nous faut aller, si nous voulons avoir l'intelligence de la vie immolée du Sauveur et de ses mérites infinis. Nous ne comprendrons le martyre du corps de Jésus qu'en étudiant affectueusement le martyre de son Cœur. »

J'ai bien peur que l'interprète n'ait un peu mis du sien, au moins dans l'expression, et n'ait modernisé son auteur. Mais le fond reste exact, comme le montrent les textes que nous avons cités. Ajoutons celui-ci, où l'âme dévote est invitée à faire comme Marie : « La lance salutaire... a fait un trou dans la pierre, une retraite dans la muraille, comme un séjour de colombe. Lève-toi donc, Vierge bienheureuse, seule et unique colombe toute belle du bien-aimé Jésus, fais ton nid à l'ouverture du trou, dans le cœur ouvert et le côté de ton Christ... Et toi, fils dévot de la Vierge Mère, entre avec la Vierge toute dévote dans les secrets du cœur de

1. L. 4, c. 19, col. 2. Texte latin dans le P. Henri de Grèzes, p. 124. Les autres textes, *ibid.* p. 110-124. Cf. Frédégand Callaey. *Études sur Ubertin de Casal,* dans *Recueil de travaux... publié par l'Université de Louvain,* 28e fascicule, p. 87-90. Paris, 1911.

Jésus, que la lance t'a cruellement ouvert, et là complète ce qui manque à la passion du Christ, en goûtant avec la Vierge les douleurs des blessures du Sauveur [1].

Ne prêtons pas à frère Ubertin plus qu'il n'en a dit. Si le symbolisme du cœur n'est pas très marqué, chez lui la mention du cœur est fréquente comme siège des sentiments et des vertus du divin Maître, comme centre de sa vie intime et particulièrement de son amour, comme lieu de repos pour l'âme contemplative et d'union intime avec Jésus, comme principe amoureux de tous les travaux et souffrances du Christ.

Saint Bernardin (1383-1446) est plus près de notre dévotion, à en juger par certains passages de ses sermons : « O amour, qui faites fondre toute chose, dans quel état, pour notre rançon vous avez laissé notre Ami ? Pour que le déluge d'amour inondât tout, les grands abîmes ont rompu leurs digues, je veux dire les profondeurs du cœur de Jésus : la lance cruelle a pénétré jusqu'au fond sans rien épargner. L'ouverture du côté nous fait connaître l'amour du cœur de Jésus jusqu'à sa mort, et nous invite à marcher vers cet amour ineffable qui l'a fait venir à nous (*ad illum ineffabilem amorem ingrediamur, quo ille ad nos processit*). Allons donc à son cœur, cœur profond, cœur secret, cœur qui pense à tout, cœur qui sait tout, cœur qui aime, ou plutôt qui brûle d'amour. La porte est ouverte : comprenons par là la vivacité de son amour [2]; et, le cœur conforme au sien,

1. L. 4, c. 24. Franciosi, col. 223.

2. Le texte latin est obscur : *Apertam portam intelligamus saltem in amoris vehementia.*

entrons dans ce secret caché jusque-là, et dévoilé, pour ainsi dire, à sa mort par l'ouverture du côté [1]. »

Il avait dit plus haut, dans le même sermon : « Jésus en croix était tout brûlant d'amour pour nous... et il s'occupait de notre salut... N'avait-il pas dit : *L'homme de bien tire le bien du bon trésor de son cœur*. Donc, du bon trésor de son cœur, qui est l'amour, il avait toujours tiré le bien, mais il prodigua l'excellent, quand, par amour pour nous, il était suspendu en croix. Là il montra que son cœur était une fournaise de la plus ardente charité pour enflammer, pour embraser pleinement, efficacement le monde entier [2]. » Et dans un autre encore : « Le cœur de Jésus, à cause de son ardent amour, à quoi peut-on mieux le comparer qu'à un encensoir plein de charbons enflammés [3] ? »

Le grand mystique Henri de Herp (Harphius), qui mourut vers 1478, ne fait guère que répéter, et souvent dans les mêmes termes, ce qu'avaient dit ses devanciers sur la plaie du côté, les sacrements qui en sortent, etc. Ce qu'il dit du Sacré-Cœur coïncide à peu près, pensée et expression,

1. Serm., 51, pour le vendredi saint, p. 2, édition de Venise, 1745, t. 1, p. 263, art. 2, c. 3 ; dans Franciosi, col. 270-271. Le détail de la pensée est obscur, dans le texte tel que nous l'avons, et je ne me flatte pas d'avoir tout compris. Chose curieuse, ce texte se trouve presque mot pour mot, ainsi que tout le développement dont il fait partie, dans l'*Opus in Quatuor Evangelia* du B. Simon de Cascia, que nous citerons bientôt. Voir Franciosi, col. 339-341. Le sens est plus clair dans le texte de Simon : *Et per apertam portam fiamus saltem in amoris vehementia cordiformes et mente intremus ad secretum...* Peut-être Bernardin ne veut-il pas dire autre chose.

2. *Sermo* 51. p. 2, art. 1. Edition de Venise, t. 1, p. 252. Dans Franciosi, col. 270.

3. Sermon 56, In Parasceve. 3e p. art. 2. c. 3 ; éd. de Venise 1745, t. 2, p. 370 ; Franciosi, 272

avec Ludolphe le Chartreux, soit que Harphius ait copié Ludolphe, soit que les deux aient puisé à la même source. Il a pourtant quelques traits à lui : « Que la volonté de Dieu nous soit agréable en tout et par dessus tout, puisque le cœur du Christ a été blessé pour nous d'une blessure d'amour, pour que, par un retour d'amour, nous puissions par la porte du côté entrer jusqu'à son cœur, et là unir tout notre amour à son divin amour. Et comme des métaux divers fondus au feu et unis ensemble passent en une autre substance unique, ainsi l'homme doit fidèlement fondre tous ses désirs dans l'amour du Christ [1], et les ordonner vers Dieu... Apprends, âme fidèle, de quel amour brûlait Jésus, puisque l'ample enceinte du cœur s'est trouvée trop étroite, et que la flamme de l'amour a dû s'échapper par les ouvertures du corps [2]. »

A ces textes et à ces faits, il faut joindre un mot sur ce que la famille franciscaine a fait par l'image pour familiariser les âmes avec le Sacré-Cœur. On sait comment on s'habitua peu à peu à représenter la plaie du côté par une image du cœur, et comment autour de cette image du cœur, on groupa, de mille façons ingénieuses, les autres plaies [3]. Ainsi

1. Il y a dans le texte : *amore Christi fundare*, qui, au premier abord, ne donne pas tout à fait le même sens ; mais en y regardant de près, il me semble qu'il y a là une idée de fusion. Peut-être faudrait-il lire *fundere*, ou entendre *fundare* au même sens.

2. *Theologia mystica*, l.1, c. 18, édition de Brescia, 1601, p. 50 et 51 ; dans Franciosi, col. 280. Voir ci-dessous Ludophe le Chartreux.

3. Voir Grimoüard de Saint-Laurent, *Les images du Sacré-Cœur*, p. 40 et suivantes.

l'attention était de plus en plus concentrée sur le cœur blessé. En propageant la dévotion aux cinq plaies et les multiples images, ils préparaient le terrain à notre dévotion [1].

IV

Les Dominicains.

Sainte Catherine de Sienne. Tauler et les écrits tauleriens. Le B. Henri Suso. Dominicaines de Colmar. La Bse Christine de Stommeln. L'office des cinq plaies et de la plaie du côté.

Sans revenir ici sur sainte Catherine de Sienne, dont il a déjà été parlé, nous trouvons chez leurs écrivains et chez leurs mystiques bien des traits sur le Sacré-Cœur.

Jean Tauler (1294-1361) en a souvent fait mention dans ses sermons. On cite sous son nom d'autres textes plus touchants encore, mais ils sont tirés des *Exercices sur la vie et la passion de Notre Sauveur Jésus-Christ*, qui semblent bien n'être pas de lui. Expliquant dans un sermon comment toute la vie du chrétien doit être pleine de la pensée de Jésus, il veut qu'on s'endorme sur ces cœur sanglant : *si dormit, super cor illius cruentum sese reclinet* [2] ; et que ce cœur nous soit comme un oreiller, *corque suavissimum pulvinar* [3]. Il fait dire à Notre-Seigneur : « Il eût été plus cruel à mon cœur que ma mort si dure, s'il était resté dans mon

1. Voir, outre Grimouärd de Saint-Laurent, l. c., le P. Henri de Grèzes, p. 292 et suivantes.

2. *In Dominic.* IV *Adventus sermo* 2. *D. I. Thauleri clarissimi atque illuminati Theologi sermones...reliquaque...opera omnia*, Paris, 1623, p. 39. Dans Franciosi, col. 242, d'après l'édition de Venise 1556. Cf. Noël, *Œuvres complètes*, t. 1, p. 292, 1911.

3. *In Dominic.* XV *post Trinit. Sermo* 1. Ibid. p. 449; Franciosi, l. c.

cœur ne fût-ce qu'une gouttelette de sang et d'eau que je n'eusse versée de ce cœur embrasé pour le salut de l'homme. Car de même que le sceau met sa forme sur la cire, ainsi la force de l'amour dont j'ai aimé l'homme a imprimé en moi, dans mes mains et dans mes pieds, dans mon cœur même, l'image de l'homme, de sorte que je ne puis cesser de penser à lui [1]. » Il veut que le disciple du Christ « se retire tout entier dans le cœur amoureux et très doux de Jésus, dans la chambre délicieuse de l'Époux (qu'il a ouverte lui-même à tous ceux qui veulent bien lui donner leur cœur pour les y embrasser des bras... de son amour..), et que là il apprenne à se renoncer de toute façon... comme le Seigneur voudra et comme il plaira à son divin cœur [2].

Si Tauler parle beaucoup du Sacré-Cœur, l'auteur des *Exercices sur la vie et la passion de Notre Sauveur Jésus-Christ* en parle peut-être plus et mieux encore. Après avoir dit le mystère de l'eau et du sang sortis du côté percé, il ajoute : « Le côté du Christ a été percé non loin du cœur, pour nous ouvrir l'entrée de ce cœur... On voit son amour incompréhensible : il se donne tout entier pour nous : il ne garde rien dans son cœur qu'il ne nous le donne. Qu'a-t-il pu faire davantage pour nous ? Son cœur même, il nous l'a ouvert comme sa chambre secrète pour nous y introduire comme son épouse de choix... Il nous a donné son cœur cruellement blessé, pour y faire notre demeure, jusqu'à ce que pleinement purifiés, sans

1. In S. Pauli commemoratione. Ibid. p. 570 ; dans Franciosi, col. 243.

2. *In Assumptione.* Ibid. p. 593 ; dans Franciosi, col. 243.

tache, conformes à son cœur, nous soyons capables et dignes d'être emmenés avec lui dans le cœur divin du Père. Il nous donne son cœur pour notre demeure, et en retour il nous demande le nôtre pour s'y reposer [1]. » Il s'agit ici du cœur de chair, du cœur blessé ; mais il est considéré symboliquement, comme le montre le rapprochement avec le cœur de Dieu. Nous sommes donc bien ici en face de la dévotion au Sacré-Cœur.

Surius a mis, à la suite des œuvres de Tauler, un opuscule anonyme intitulé *De decem cæcitatibus*, *Des dix aveuglements*. L'œuvre n'est sans doute pas du grand mystique lui-même, mais elle est suivant sa manière et pleine de son esprit. C'est un traité des principaux obstacles à la perfection de l'âme et à son union avec Dieu. Or, à la fin du traité, c. 20, il y a, comme en épilogue, un « triple exercice divinement révélé, qui contient en bref toute la perfection de la sainteté ». Le premier revient à la pratique parfaite du devoir d'état, en y mettant l'esprit intérieur ; le second, à l'examen attentif de sa conscience, avec contrition et ferme propos ; le troisième à la dévotion dans le service de Dieu, suivant son bon plaisir. Ici, le grand moyen est de méditer la vie et la passion du Christ, en y étudiant l'immense amour qui s'y manifeste et agissant en conséquence ; puis on apprend à vivre en Dieu par la foi, l'espérance et la charité. Cette vie amoureuse en Dieu se pratique excellemment par l'exercice des cinq plaies, qui nous fait passer par l'humanité pour aller à la divinité. Dans la plaie

1. *Exercitia... super vita et passione Salvatoris Nostri J.-C.* ; dans Franciosi, col. 244-247, d'après l'édition de Cologne, 1706.

des pieds on jette toutes ses misères pour que ce soit fini du péché ; à la plaie des mains, on se jette en Dieu, et on reçoit Dieu en soi, méditant combien Dieu nous a aimés et ce qu'il a fait pour nous, s'efforçant de répondre à son amour et à ses bienfaits par un amour dépouillé, par un amour pur, par un amour vif et efficace qui ramène tout à la gloire du divin Ami. « Paré de ce triple amour, plein d'une charité ardente, vous vous recueillerez, et vous irez au cœur de Jésus : c'est un trésor immense, une source de bonté et de charité infinie. Vous y entrerez par les quatre exercices que voici. » Le premier est l'offrande totale de soi-même, la remise en Dieu, ce que nous appelons maintenant la consécration au Sacré-Cœur. Le second est la demande de toutes sortes de grâces, surtout de Dieu même. Le troisième, le désir de lui devenir conforme dans ses souffrances et ses humiliations, dans ses vertus, surtout dans son amour, pour se transformer ainsi en lui. Le quatrième est l'union, avec le désir et la prière pour qu'elle devienne toujours plus étroite et plus pleine. « Ainsi uni à lui, vous irez à la divinité même... et vous vous plongerez si profondément en votre Dieu si doux, que les créatures ne vous retrouvent pas comme créature, et là vous désirerez être absorbé en lui et à votre tour l'absorber lui-même, puisqu'il n'est qu'une montagne ou une mer immense d'amour et de bonté... Et si, pendant que vous êtes ainsi dans le cœur de Jésus, la divinité vous absorbe, vous serez heureux. » Et c'est, conclut l'auteur, « ce qui est arrivé, il n'y a pas longtemps, à un ami caché de Dieu [1] », qui

1. *D. I. Thauleri... sermones... reliqaque... opera omnia.* Paris, 1623, p. 896-905.

a fait ce triple exercice. Le cœur de Jésus n'est nommé que deux fois dans cet exercice. Mais il y tient plus de place qu'il ne semblerait d'abord. L'union à Dieu est le but suprême ; mais Jésus est la voie... En s'attachant à lui, en se plongeant dans les plaies de ses pieds et de ses maius, on se prépare à l'union intime avec lui ; mais c'est dans la plaie du côté, c'est dans le cœur, que s'achève l'union avec le Dieu fait homme. Et voici que cette union elle-même conduit l'âme plus haut encore, dans l'intime de la divinité : du cœur de l'Homme-Dieu nous arrivons comme au cœur de Dieu. C'est la voie souvent indiquée par les ascètes et les mystiques du moyen âge... et nous avons pu en saisir les traces dans notre revue trop rapide. L'auteur que nous venons d'analyser en a bien marqué les étapes, et insinué l'importance spéciale de la halte dans le cœur de Jésus. Et ce qu'il dit revient à ce que nous avaient fait entendre les premiers textes précis sur la dévotion au Sacré-Cœur, celui notamment de Guillaume de Saint-Thierry, quand il nous présentait le cœur de Jésus comme le Saint des saints où Dieu reposait, comme l'urne d'or qui contenait la manne de la divinité [1]. Et c'est dans le même sens que la Bienheureuse Marguerite-Marie entendait la dévotion quand elle écrivait à la Mère Greyfié : « Il m'a donné à connaître que son sacré Cœur est le Saint des saints, le Saint d'amour, qu'il voulait qu'il fût connu à présent pour être le médiateur entre Dieu et les hommes [2] ». Ainsi le mouvement de la dévotion est toujours et partout le

1. Voir ci-dessus, p. 186.

2. Lettre XXXIII (XXXIV), *Vie et Œuvres*, t. II, p. 68 (105). Voir ci-dessus, p. 39.

même. C'est ce qui se dégage de toute cette étude. Mais il était peut-être utile de nous arrêter un moment dans notre course hâtive pour le faire remarquer.

Il y a des traits tout semblables dans les œuvres du B. Henri Suso (1300-1366). Il fait dire à Jésus : « Considérez tous les cœurs, et voyez si jamais un seul a été rempli d'amour comme l'a été le mien. J'aurais voulu, à la place de tous mes membres, n'en avoir qu'un seul, le plus noble, le cœur, et j'aurais désiré que ce cœur fût transpercé, fût détruit, déchiré, partagé en morceaux, j'aurais voulu que rien ne restât en moi qui ne fût donné pour vous témoigner mon amour [1]. » Et un peu plus loin : « Il faut que tu entres par mon côté ouvert dans mon cœur blessé d'amour, que tu t'y enfermes ; il faut que tu y cherches une habitation, que tu y demeures. Je te purifierai alors dans l'eau vive, et je te colorerai en rouge avec mon sang ; je m'attacherai et je m'unirai à toi éternellement. » L'âme fidèle répond : « Seigneur, aucun aimant n'attire le fer avec autant de force que l'exemple de vos aimables souffrances n'attire les cœurs pour les unir au vôtre [2] . »

Ce qu'écrivaient Tauler et Suso, des mystiques dominicaines le réalisaient. Nous avons déjà parlé de sainte Catherine de Sienne, nous pouvons signaler des cas moins connus.

Il y avait à Colmar un couvent de Dominicaines fort dévotes à la Passion du Sauveur et à ses

1. *Le livre de la sagesse*, c. 4 ; dans *Œuvres mystiques du B. Henri Suso*. Traduction nouvelle, par le P. G. Thiriot, O. P., t. 2, p. 28-29. Paris, 1899.

2. Ibid. c. 18, page 130.

plaies sacrées. Dans les notices écrites par l'une d'elles, Catherine de Guebwiller, sur plusieurs de ses sœurs, qui vécurent là entre 1250 et 1330, on voit que dans la plaie du côté elles trouvèrent plus d'une fois le cœur divin. L'une d'elles, Gertrude de Saxe, fut montrée au Prieur du monastère comme étant dans le cœur de Jésus sur une image merveilleuse du crucifix. Comme il s'en étonnait, le Crucifix lui dit : « Mon fils, l'homme peut m'être uni bien plus intimement que vous ne sauriez croire, je cache dans le trésor le plus secret de ma divinité l'homme que j'ai créé. » Un jour que Gertrude était en oraison depuis plusieurs heures, tourmentée d'une soif brûlante, elle finit par s'assoupir. Alors il lui sembla qu'on plaçait devant elle un vase rempli jusqu'au bord d'une eau fraîche et limpide, et une voix lui disait : « Désaltérez-vous, ma fille, buvez de cette eau dont la source est dans mon cœur. » Elle but, et, lorsqu'elle se réveilla, sa soif était apaisée [1].

La B. Christine de Stommeln, près Cologne (1230-1312), quand le démon la menaçait de lui ôter la vie, s'adressait au cœur de Jésus : « Seigneur Jésus... je vous en prie... par votre très doux cœur, broyé pour notre amour, si c'est votre bon plaisir que ces malins esprits me donnent la mort, recevez en paix mon cœur troublé et affligé, gardez-le miséricordieusement, dans votre

1. *Les mystiques d'Unterlinden à Colmar. Notices écrites par l'une d'elles, et publiées par le Vte de Bussières*, p. 165 et 222 ; dans Franciosi, col. 235-6.— Je ne saurais dire, n'ayant pas le texte latin, s'il s'agit là du cœur prorement dit, ou seulement de la poitrine. De notre point de vue, cela fait une différence, bien que, dans aucun des deux cas, la pensée du cœur ne soit absente.

très doux cœur [1]. » Après ces luttes terribles, Notre-Seigneur « survenait à l'improviste et pressait sur son cœur très doux le cœur de son épouse [2]. »

L'ordre entier de saint Dominique fut de bonne heure familiarisé avec l'idée du cœur blessé et avec le symbolisme qui s'y rattache. Le vendredi après l'octave du Saint-Sacrement, jour destiné à devenir la fête du Sacré-Cœur, ils faisaient l'office de la plaie du côté. Ils y chantaient :

Dulcis hasta, latus Dei	Douce lance, le côté d'un Dieu
Te replevit sanguine ;	T'a toute couverte de sang ;
Dulcis mucro per cor Dei	Le doux glaive en traversant le cœur d'un Dieu,
Volvitur in flumine.	Passe dans un flot de sang.
Sic salvantur omnes rei	Ainsi sont sauvés les coupables,
Secreto Dei munere	Par un don mystérieux de Dieu.

Ils chantaient de même dans leur office des cinq plaies :

Si cor habes maculatum,	Si vous avez le cœur souillé,
Inspice vulnus tam latum	Regardez la large blessure
Cordis ejus : illinc fluit	De son cœur : de là coule
Unda quæ sordes abluit.	L'onde qui lave les souillures.

Dans la neuvième leçon de cet Office, ils lisaient : « Il a voulu aussi que son côté fût ouvert, pour nous donner accès à ce qu'il a de plus intime (*ad intima usque sua*). Car quand le côté fut ouvert, le chemin fut frayé jusqu'au cœur du Seigneur. Que l'homme s'approche de ce cœur sublime [3] et que Dieu soit exalté en lui. Mais qui montera

1. Sa vie, par Pierre de Dacie, O. P. son contemporain, dans *Acta sanctorum*, t. 25, juin, t. 5, ad diem 23, p. 299 ; cf. p. 328.

2. Ibid. p. 307 ; dans Franciosi, col. 231.

3. C'est le mot du psaume 63 : *Accedet homo ad cor altum.* On ne sait pas toujours si les auteurs, en utilisant ce texte, entendent « cœur profond » ou « cœur sublime ».

jusque-là ? Qui s'y reposera ? Celui qui a les mains innocentes et le cœur pur. Mais que le pécheur n'hésite pas. Si l'entrée ne lui est pas tout d'abord accessible, qu'il pleure à la porte, là d'où coule le sang, d'où sort l'eau ; les portes sont ouvertes : le cri de ceux qui pleurent pénètrera sans peine jusqu'au cœur du Seigneur, etc. [1]. »

V

Les Chartreux.

Courant continu de dévotion. Ludolphe de Saxe. Deux Chartreux de Trèves. Jacques de Clusa. Un Chartreux de Nuremberg, etc. L'image.

Nous verrons bientôt, en étudiant Lansperge, la dévotion au Sacré-Cœur s'épanouir chez lui en prières, en pratiques, en exercices variés. Lansperge n'est pas un isolé chez les Chartreux. Avant lui, nous trouvons des indications très précises, des traces d'un courant continu. La théorie en est comme esquissée, en traits rapides mais nets, dans Ludolphe de Saxe, dit le Chartreux (1295-1378), qui, dans de pieuses considérations sur la plaie du côté, résume la tradition, et dit, en quelques mots, la nature et l'esprit de la dévotion : « Le cœur du Christ a été blessé pour nous d'une blessure d'amour, afin que nous par un retour amoureux nous puissions par la porte du côté avoir accès à son cœur, et là unir tout notre amour à son divin amour de façon à ne faire plus qu'un même amour, comme il en est du fer embrasé et du feu. Car l'homme doit... ordonner tous ses désirs vers Dieu

1. D'après Franciscus Collius, *De Sanguine Christi*, l. 4, c. 7, p. 616, Milan, 1617 ; dans Franciosi, col. 641.

par amour pour le Christ... et conformer en tout sa volonté à la volonté divine, en retour de cette blessure d'amour qu'il reçut pour l'homme sur la croix, quand la flèche d'un amour invincible perça son très doux cœur... Rappelons-nous donc quel amour plus qu'excellent le Christ nous a montré dans l'ouverture de son côté en nous ouvrant par là large accès à son cœur. Hâtons-nous d'entrer dans le cœur du Christ, recueillons tout ce que nous avons d'amour pour l'unir à l'amour divin, en méditant sur ce qui vient d'être dit [1]. » Nous la voyons en acte dans leurs prières et leurs pratiques de piété. Voici une prière de dom Henri de Calkar, prieur de Strasbourg, dans la seconde moitié du XIVe siècle : « Très doux Jésus, je jette et je renferme dans votre cœur mes sens, les puissances de mon âme, mes pensées, mes affections. Je les ensevelis à tout jamais dans votre cœur, afin que je sois et demeure tout entier avec vous pendant l'éternité [2]. »

Vers le même temps, un Chartreux de Trèves, dont le nom n'est pas connu, écrivait : « Afin d'attirer dans votre âme, de plus en plus, le feu du divin amour, sachez que le cœur sacré, le tendre cœur de Jésus est rempli pour vous d'un amour naturel et divin... vraiment immense, sans mesure comme sans fin... N'est-ce pas une chose surprenante et bien digne de larmes amères, de voir que l'on rencontre si rarement et si peu, même dans le cœur de beaucoup de bons chrétiens, l'amour de

1. *Vita Christi*, 2e partie, c. 64, n.14 ; dans Franciosi, col. 250. On peut voir tout le passage en français dans le *Mois du Sacré-Cœur, par d'anciens auteurs Chartreux*. Veille, p. 29-35.

2. *Mois du Sacré-Cœur*, p. 295.

Notre-Seigneur Jésus-Christ ?... Ah ! si... votre cœur, dès cette vie, recevait pour aimer Jésus, un petit rien de l'amour dont le cœur de Jésus brûle pour vous, votre cœur ne le pourrait contenir ; mais, embrasé soudain par une fournaise brûlante, il prendrait flamme, il se déchirerait, il se briserait [1]. »

Un autre Chartreux de Trèves, dom Dominique, né en 1384 ou 1388, mort en 1461, insiste plus encore et précise davantage. « Si vous voulez parfaitement et facilement vous purifier de vos péchés, vous délivrer de vos passions, vous enrichir de tous les biens... mettez-vous à l'école de l'éternelle charité (où le Maître est le Saint-Esprit). Remettez, plongez souvent en esprit... tout votre cœur et votre esprit... dans le cœur très doux de Notre-Seigneur Jésus-Christ... en croix. Ce cœur est plein d'amour... Par lui nous avons accès auprès du Père dans l'unité d'esprit ; il embrasse d'un immense amour tous les élus... Vous élèverez votre cœur... vers ce cœur salutaire, après vous être tout d'abord recueilli en vous-même... Dans ce très doux cœur de Jésus on trouve toute vertu..., la source de vie, la consolation parfaite, la vraie lumière éclairant tout homme... mais celui-là surtout qui a dévotement recours à lui en toute affliction et nécessité. Tout le bien qu'on peut désirer, on le puise surabondamment en lui ; tout salut et toute grâce nous vient de ce cœur très doux, non d'ailleurs. Il est le foyer de l'amour divin, toujours brûlant du feu de l'Esprit-Saint, purifiant, consumant, transformant en soi tous ceux qui lui sont unis et qui désirent s'attacher à lui. Or, comme tout bien nous vient... de ce très

1. *Mois du Sacré-Cœur*, p. 42-45.

doux cœur de Jésus, ainsi devez-vous tout y rapporter..., tout lui rendre sans vous rien attribuer, sans vous reposer dans les dons de Dieu... tout ramener à la source... Dans ce même cœur, vous confesserez vos péchés, vous demanderez pardon et grâce, vous louerez (*psalles*) et remercierez... C'est pourquoi vous baiserez fréquemment avec reconnaissance ce cœur très pieux de Jésus inséparablement uni au cœur divin, où sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu, une image, dis-je, soit de ce cœur, soit du crucifix. Vous aspirerez sans cesse à le contempler face à face en lui confiant vos peines ; de là vous attirerez dans votre cœur son esprit et son amour, ses grâces et ses vertus ; à lui vous vous remettrez, dans les biens et dans les maux, en lui vous aurez confiance, à lui vous vous attacherez ; en lui vous habiterez... afin que lui en retour daigne faire sa demeure en votre cœur ; là enfin vous vous endormirez doucement et reposerez dans la paix. Car quand les cœurs de tous les mortels vous tromperaient ou vous abandonneraient, ce cœur très fidèle jamais ne vous trompera ni ne vous abandonnera... Vous ne négligerez pas non plus d'honorer dévotement et d'invoquer la glorieuse Mère de Dieu... et très douce Vierge Marie, afin qu'elle daigne vous obtenir du très doux cœur de son Fils tout ce qui vous sera nécessaire. En retour, vous offrirez tout au cœur de Jésus par ses mains bénies [1]. » Nous avons là, en germe, tout un

1. En appendice dans *Exercitia D. Joannis Thauleri piissima super vita et passione Salvatoris nostri J.-C.* Lyon 1556. La 1re édition latine est celle de Cologne, par Surius, le traducteur, 1548. Toute la page est souvent donnée comme de Lansperge. Ainsi fait le B. Jean Eudes, *Le Cœur admirable,* l. 12,

manuel pratique de dévotion au Sacré-Cœur ; l'image même n'est pas oubliée. Lansperge, qui a dû avoir sous les yeux ces pages de son devancier, n'aura guère qu'à répéter et à expliquer ce qu'il y trouvait. Parfois il se contentera de le copier textuellement.

Jacques de Clusa (1386-1466), qui fut abbé Cistercien, avant d'être Chartreux à Erfurt, dit dans un de ses sermons : « Si notre amour pour Jésus se refroidit, regardons son côté percé et ouvert pour nous, et soudain le feu de la charité embrasera de nouveau notre âme, parce que nécessairement un cœur entr'ouvert doit allumer le feu de l'amour dans l'âme qui le contemple, etc. [1]. »

Un autre Chartreux, dans un livre imprimé à Nuremberg en 1480, écrit : « Votre côté droit a été si profondément blessé par la lance du soldat que la pointe du fer pénétra jusque dans l'intérieur de votre poitrine et vint percer le milieu même de votre tendre cœur... O mon âme, entre dans le

c. 14. (*Œuvres complètes*, t. 8, p. 283) en la rapportant au ch. 36 de la *Milice chrétienne*. Il suivait en cela dom de Roignac, chartreux, qui l'avait insérée dans sa traduction de la *Milice chrétienne ou le Combat spirituel*, Paris, 1671. Je ne saurais dire si quelque édition latine la donne comme de Lansperge. Dom Boutrais en a transcrit deux fois des extraits, d'après dom de Roignac, dans son *Lansperge*, p. 116-117, et dans le *Mois du Sacré-Cœur par d'anciens auteurs Chartreux*, 15e jour, p. 94-96, toujours en l'attribuant à Lansperge ; mais voir, ibid. 1er jour, p. 36-41, le passage intégral retraduit sur le latin et attribué à dom Dominique de Trèves. J'ai traduit, en abrégeant, sur le texte latin, donné par Franciosi, col. 275-276, complétant la référence d'après les indications de M. de La Bégassière, et corrigeant çà et là d'après une copie prise par lui.

1. D'après dom Boutrais, *Lansperge*, p. 182, qui renvoie aux *Sermones formales* publiés à Spire vers 1470. Cf. *Mois du Sacré-Cœur*, 4e jour, p. 52.

côté droit de ton Seigneur crucifié ; entre par cette blessure bénie jusqu'au fond du cœur tout aimant de Jésus transpercé par amour. » Suivent de belles effusions sur le cœur de Jésus ville de refuge, source intarissable de miséricorde et de grâce. Il continue : « Approche-toi donc et prends le breuvage de l'amour à cette source du Sauveur, afin qu'à l'avenir tu ne vives plus en toi, mais en celui qui a été crucifié pour toi. Donne ton cœur à celui qui t'a ouvert son cœur. » Vient enfin la prière : « Roi Jésus, Sauveur des fidèles, qui avez voulu que votre côté fût ouvert par la pointe d'une lance impitoyable, je vous en prie humblement, ardemment, ouvrez-moi les portes de votre miséricorde, et laissez-moi pénétrer à travers la large ouverture de votre adorable et très saint côté, jusque dans l'intérieur de votre tout infiniment aimable cœur, de sorte que mon cœur devienne uni à votre cœur par un indissoluble lien d'amour. Blessez mon cœur de votre amour, faites pénétrer la lance du soldat à travers ma poitrine, et que mon cœur vous soit ouvert, à vous seul, et soit fermé au monde et au démon [1]. » Nous sommes, on le voit, en pleine dévotion au Sacré-Cœur ; nous n'avons pas, maintenant encore, d'autres formules ni d'autres pratiques.

Nous pourrions recueillir bien d'autres traits du même genre, dans Denis le Chartreux (1394-1471), dans Henri Arnoldi, prieur de Bâle (†1487) ; dans Nicolas Kempf, né à Strasbourg en 1393, Chartreux en Autriche ; dans Pierre Dorland, prieur de Diest (1440-1507) ; dans Pierre Bloemen-

1. Dans *Mois du Sacré-Cœur*, 5e jour, p. 56-59.

venna, prieur des Chartreux de Cologne de 1506 à 1536, le maître de Lansperge [1].

L'atmosphère des Chartreux était tout embaumée de dévotion au Cœur de Jésus. Ils avaient même son image sous les yeux, et ils la mettaient sous les yeux des fidèles dans leurs livres imprimés et dans leur ornementation architecturale [2].

VI

Çà et là.

Pierre de Blois. Un manuscrit espagnol. La première hymne au Sacré-Cœur. Simon de Cascia. Julienne de Norwich. La B. Dorothée. Sainte Lidwine. Saint Laurent Justinien.

En dehors de ces Ordres religieux, on trouve éparses, mais nombreuses, des traces de la même dévotion. Revenons sur nos pas pour recueillir quelques textes. En voici un de Pierre de Blois, †1200 : « Le fer... a pénétré jusqu'à son cœur, pour nous faire voir que, avec son cœur, les secrets de son cœur nous sont révélés : par l'ouverture corporelle se montrent les entrailles miséricordieuses de notre Dieu... La lance m'a ouvert le secret du Seigneur... La lance est comme la clef qui m'ouvre (pour que je voie) combien suave est

1. Pour Denis, les textes sont moins directs ; voir Franciosi, col. 278-279 ; dom Boutrais, p. 183. Pour Arnoldi, *Mois du Sacré-Cœur*, 6e jour, p. 60-62 ; Pour Nicolas Kempf, *ibid.* 7e jour, p. 63-66 ; pour Bloemenvenna, *ibid.* 8e jour, p. 67-70 ; pour P. Dorland, dom Boutrais, p. 184.

2. Voir, dans dom Boutrais, entre la page 126 et 127, la reproduction d'une gravure, qui est dans le texte même d'un Psautier latin et allemand, avec éclaircissements recueillis dans Denis le Chartreux, publié à Cologne en 1535. C'est une image des cinq plaies et des instruments de la Passion ; le cœur blessé est au centre.

le Seigneur [1]. » Nous sommes tout près de saint Bernard, pensée et expression. Reconnaissons-le cependant, saint Bernard et son école sont en avance sur le pieux archidiacre, pour ce qui est de la dévotion proprement dite.

Beaucoup plus nette se dégage la pensée du cœur et plus marquée la dévotion à ce cœur sacré dans un opuscule manuscrit d'un auteur inconnu du XIIe siècle, intitulé *Liber de doctrina cordis.* Ceux qui ont découvert et publié ce beau passage n'ont malheureusement que peu de renseignements sur le manuscrit et aucun sur l'auteur. Mais nous pouvons nous fier au texte qu'ils nous donnent. J'en traduis les extraits les plus significatifs : « Offre ton cœur à celui qui... le premier t'a donné son cœur afin que tu lui rendes cœur pour cœur... Heureux échange où... tu gardes tout pour toi, et ton cœur et le cœur du Christ... Ne t'a-t-il pas montré la maison de son cœur (*domum cordis*), alors surtout qu'un des soldats lui ouvrit le côté ? Ce fut une brèche en la muraille, ce fut la porte ouverte par une clef royale pour que ton cœur eût accès à son cœur, pour que par une foi droite, par un amour entier tu puisses sans obstacle entrer jusqu'à son cœur. Enflamme là ton cœur par la foi et la méditation [2]. »

1. Pierre de Blois, *Sermo* 19, *De cena Domini*, Migne, t. 207, col. 618.

2. *Liber de doctrina cordis.* Ouvrage manuscrit d'un auteur inconnu, XIIe siècle. Texte latin dans Franciosi, col. 163-164 ; d'après Llobet et Balaguer, *Nacional Homenaje de las Ciencias, Letras y Artes Españolas al Sacratisimo Corazon de Jesús*, Barcelone, 1882. p. 180 ; sauf que Franciosi a *donum Cordis* là où il y a dans le livre espagnol *domum Cordis.* Je ne sais ce que donne le mst, et peu importe à notre but. Un Jésuite espagnol, le P. Castéran, a bien voulu transcrire pour moi la page 180 du

On rencontre parmi les œuvres de saint Bernard, une longue prière rythmée pour saluer chacun des membres du Christ souffrant et suspendu en croix. Elle s'adresse tour à tour aux pieds, aux genoux, aux mains, au côté, à la poitrine, au cœur, à la face. On remarquera la distinction du côté, de la poitrine, du cœur, bien que, dans l'application mystique les traits se confondent quelque peu. La pièce n'est pas de saint Bernard ; mais elle est du XIIIe siècle, et l'on y trouve, dans le rythme lent et monotone des strophes qui tombent une à une comme des gouttes d'eau, l'ensemble des considérations qui ont nourri, sur ce sujet, la piété du moyen âge. En voici quelques échantillons.

Pour le côté blessé :

Salve, latus Salvatoris,	Salut, côté du Sauveur,
In quo latet mel dulcoris,	Où se cache un miel très doux,
In quo patet vis amoris,	Où se montre un ardent amour
Ex quo scatet fons cruoris,	D'où jaillit une source de sang
Qui corda lavat sordida...	Qui lave les cœurs souillés.
Salve, mitis apertura,	Salut, douce ouverture,
De qua manat vena pura,	D'où coule un si pur ruisseau ;
Porta patens et profunda,	Porte ouverte et profonde,
Super rosam rubicunda,	Plus rouge que la rose,
Medela salutifera...	Remède salutaire.

Pour la poitrine :

Salve, salus mea, Deus,	Salut, ô Dieu, mon Sauveur,
Jesu, dulcis amor meus ;	Jésus, mon doux amour,
Salve, pectus reverendum,	Salut, poitrine vénérable,
Cum tremore contingendum,	Qu'on ne doit toucher qu'avec crainte,
Amoris domicilium...	Domicile d'amour.

Nacional Homenaje, où il y a d'autres textes, mais moins expressifs. Le texte ci-dessus est au folio CXLV du mst ; on l'attribue à un *Tractatus de Doctrina Cordis B. Gregorii Magni*. Le mst a été trouvé dans un des deux couvents de Poblet (Tarragone) ou de Santas Creus. Ce sont deux couvents cisterciens fondés en 1154.

Plaga rubens, aperire,	Plaie toute rouge, ouvrez-vous,
Fac cor meum te sentire,	Faites que mon cœur vous goûte,
Sine me in te transire !	Permettez-moi de passer en vous,
Vellem totus introire :	J'y voudrais entrer tout entier :
Pulsanti pande pauperi...	Ouvrez au pauvre qui frappe.
In hac fossa me reconde,	Dans cette fosse cachez-moi,
Infer meum cor profunde,	Mettez-y mon cœur bien au fond :
Ubi latens incalescat,	Que là tout caché il s'échauffe,
Et in pace conquiescat,	Et qu'il y repose en paix,
Nec prorsus quemquam timeat.	Sans craindre personne au monde.
Jesu dulcis, pastor pie,	Doux Jésus, ô bon pasteur,
Fili Dei et Mariæ,	Fils de Dieu et Fils de Marie,
Largo fonte tui cordis	Dans l'abondante source de votre cœur
Fœditatem meæ sordis,	Que la laideur de mes souillures,
Benigne Pater, dilue.	Père bénin, soit effacée.

Pour le cœur :

Summi Regis cor, aveto,	Cœur du souverain Roi, salut,
Te saluto corde laeto,	Je vous salue d'un cœur joyeux,
Te complecti me delectat,	Il me plaît de vous embrasser,
Et hoc meum cor affectat,	Et c'est le désir de mon cœur,
Ut ad te loquar animes...	Animez-moi à vous parler.
Propter mortem quam tulisti,	Par la mort que vous avez soufferte,
Quando pro me defecisti,	Quand pour moi vous avez défailli,
Cordis mei cor dilectum,	O cœur bien-aimé de mon cœur,
In te meum fer affectum :	En vous portez tout mon amour :
Hoc est quod opto plurimum.	C'est là mon désir le plus vif.
Per medullam cordis mei,	Par la moelle de mon cœur,
Peccatoris atque rei,	Pécheur que je suis et coupable,
Tuus amor transferatur,	Que votre amour pénètre à fond ;
Quo cor totum rapiatur,	Qu'il ravisse tout mon cœur,
Languens amoris vulnere..	Mon cœur blessé d'amour.
Viva cordis voce clamo,	Je crie de la voix vivante du cœur,
Dulce cor, te namque amo :	Doux cœur, car je vous aime :
Ad cor meum inclinare,	Inclinez-vous vers mon cœur,
Ut se possit applicare,	Afin qu'il puisse s'unir à vous
Devoto tibi pectore...,	Dévotement, cœur à cœur.

Rosa cordis, aperire,	Rose du cœur, ouvrez-vous,
Cujus odor fragrat mire,	Vous dont le parfum est si doux,
Te dignare dilatare,	Daignez vous dilater ;
Fac cor meum anhelare	Rendez mon cœur haletant
Flamma desiderii.	Sous le feu du désir.
Da cor cordi sociari,	Que mon cœur, s'unisse au vôtre,
Tecum, Jesu, vulnerari,	Qu'il soit blessé avec vous, Jésus,
Nam cor cordi similatur,	Car nos deux cœurs seront semblables,
Si cor meum perforatur	Si le mien est transpercé
Sagittis improperii [1].	Des flèches de l'outrage.

Le B. Simon de Cascia († 1348), de l'ordre de saint Augustin, dans son ouvrage *De gestis Christi*, n'est que l'écho fidèle de la tradition quand il nous dit les mystères de l'eau et du sang sortant de la plaie du côté ; mais il trouve le Sacré-Cœur quand il s'arrête à considérer l'intention cachée dans l'emploi du mot *aperuit.* « Il faut voir l'action du

1. En appendice aux œuvres de saint Bernard, Migne, t. 184, col. 1321-1323. Le P. Blume a conjecturé, et avec raison, semble-t-il, que les strophes sur le cœur (*Summi Regis cor. aveto*), ont dû former à l'origine un poème à part, qui serait le premier chant connu en l'honneur du Sacré-Cœur. Jamais, il est vrai, on ne les trouve isolées dans les manuscrits (dont les premiers sont des débuts du XIVe siècle). Mais elles ne cadrent pas tout à fait avec l'ensemble dont elles font maintenant partie, (par exemple, elles ne commencent pas par *Salve*, comme les autres), et l'ensemble na paraît pas les supposer (les strophes au côté blessé et à la poitrine disent à peu près les mêmes choses et font comme double emploi). Blume va plus loin. Il attribue la pièce, ainsi dégagée, au B. Hermann Joseph, de l'Ordre des Prémontrés, qui mourut à Zulpich en 1241, et dont il a publié l'œuvre poétique dans le 50e fascicule des *Analecta hymnica medii aevi.* Voir l'article de Blume, *Göttlichen Herzens erster Sänger, der sel. Hermann Joseph*, dans les *Stimmen aus Maria-Laach.* janvier 1909, t. 76, p. 121-124. Le texte de Blume diffère notablement de celui que je donne ici, d'après Mabillon. On le trouvera dans les *Études* du 5 juin 1911, article sur *La diffusion de la dévotion aux XIIIe, XIVe et XVe siècles.* Je dois l'indication du travail de Blume à l'obligeance de M. F. Tournier.

Saint-Esprit dans l'expression de l'Évangéliste... Il veut que le côté ouvert nous manifeste l'amour du cœur qui nous a aimés jusqu'à la mort, et que nous allions à cet amour ineffable qui l'a fait venir vers nous ; il veut que nous approchions de son cœur, ce cœur profond, ce cœur caché, ce cœur qui pense à tout, ce cœur qui sait tout, ce cœur qui aime ; il veut que, grâce à la porte ouverte, nous devenions, au moins dans la vivacité de l'amour, semblables à son cœur (*cordiformes*), et que nous entrions en esprit dans le secret caché depuis l'éternité, et maintenant comme dévoilé à sa mort par l'ouverture de son côté [1]. »

Dans une contemplation d'une recluse anglaise, au XIIIe siècle, sur la Passion de Notre-Seigneur et l'ouverture du côté, nous trouvons ceci : « Ils font venir Longin, qui de sa lance lui perce le côté, ouvre son cœur, et de cette large blessure coule le sang qui nous a rachetés et l'eau qui purifie le monde de ses péchés... Ah ! doux Jésus ! vous m'ouvrez votre cœur, afin que je vous connaisse vraiment ; là je vois pleinement combien vous m'avez aimée. Comment vous refuser mon cœur puisque vous avez acheté cœur pour cœur [2] ? »... C'est, on le voit, une formule parfaite de la dévotion au Sacré-Cœur, toute semblable à celle que nous avons recueillie dans la *Vigne mystique*.

L'expression est moins nette, mais l'idée de fond est la même dans des révélations faites par

1. *De gestis Christi*, Cologne, 1533, l.13, p. 807 ; dans Franciosi, col. 241. Nous avons déjà vu ce texte presque mot pour mot dans un sermon de saint Bernardin de Sienne.

2. Cité par Dalgairns, dans son *Essai sur la vie spirituelle en Angleterre, au moyen âge*, pour servir d'introduction à l'*Echelle de la perfection*, par W. Hilton ; Franciosi, 237.

Notre-Seigneur à une autre recluse, la B. Julienne de Norwich, en 1373 : « Notre-Seigneur, paraissant tout heureux, regarda son côté ouvert et le considéra quelque temps avec une joie visible. Puis, d'un doux regard, invitant mon entendement à y pénétrer par la blessure que fit la lance, il m'y montra une belle place, remplie de délices, assez vaste pour que toute la portion du genre humain qui sera sauvée puisse s'y reposer dans la paix et l'amour ; avec cela, il me rappela à l'esprit le précieux sang et l'eau que par amour il en laissa couler. Enfin, tout radieux, il me fit voir son divin cœur percé par la lance. Et pendant que je jouissais d'une vision aussi douce, Jésus me dévoila, en partie, sa divinité, s'efforçant d'amener ma pauvre âme... je ne dis pas à comprendre, mais à réfléchir seulement un peu à l'amour infini, qui n'a pas eu de commencement, qui est et qui sera éternellement. Ensuite, notre bon Sauveur me dit tout à fait délicieusement : *Vois combien je t'ai aimée !* [1] »

La vie de la B. Dorothée, recluse (1343-1394), nous offre, de façon plus voilée, un cas d'échange des cœurs, analogue à celui de sainte Catherine de Sienne. Un jour qu'elle était tentée de défiance et priait instamment la sainte Vierge de venir à son secours, « le Seigneur Jésus, son merveilleux amant, lui ôta son vieux cœur, et mit en sa place un cœur nouveau et tout embrasé. Elle sentit, dans son ravissement, qu'on lui ôtait le cœur, et qu'on mettait en place une masse de chair toute en

1. Julienne de Norwich, *Révélations de l'amour de Dieu*, traduites par un Bénédictin de Farnborough, Paris (1910), c. 24, Dixième révélation, p. 95-96.

feu ; en la recevant, elle était si heureuse qu'elle n'en put sur le moment rien dire à personne... Cette extraction du cœur, ajoute le vieux narrateur, et cette substitution d'un autre cœur fut-elle seulement une altération naturelle, ou fut-elle un changement de substance, celui-là le sait qui renouvela son cœur, et qui put le renouveler d'une façon comme de l'autre [1]. » Un autre jour, qu'elle avait beaucoup prié et avec une ferveur spéciale « elle vit le Seigneur qui se montrait à elle amicalement... le cœur et le côté ouvert (*cum corde suo et latere aperto*). » Il lui dit : « Depuis hier au coucher du soleil je t'ai envoyé trois fois le Saint-Esprit pour te blesser et t'embraser, afin que, à ton tour, tu puisses lancer sur moi des flèches d'amour. Oui, j'accepte volontiers que tu lances tes flèches contre moi. Si je t'ai montré mon côté ouvert et mon cœur béant, c'est pour que, à l'avenir, il te soit facile de savoir où trouver mon cœur et le blesser de traits d'amour. [2] »

L'amour tendre, dans l'ordre humain, s'exprime naturellement par le don du cœur. L'amour

1. *Vita B. Dorotheae*, c. 3, n. 45, *Acta sanctorum*, t. 61, octobre t. 13, ad diem 30, page 517 ; dans Franciosi, 260.

2. *Apparitiones*, c. 80, Ibid. p. 581. Ces deux faits sont rappelés dans une belle prière à la B. Dorothée, que les Bollandistes nous donnent d'après un vieux manuscrit : « O très doux Seigneur Jésus, qui ôtant son vieux cœur à votre servante Dorothée... lui avez donné un cœur nouveau et l'avez souvent blessé de la lance et des flèches de votre amour... je vous en prie par ses mérites et son intercession, donnez-moi dans votre miséricorde... un cœur contrit, nouveau et humble ; accordez-moi de comprendre votre volonté, et par une bonne conduite et une sainte vie, de l'accomplir fidèlement.» Ibid. p. 493. Il n'est pas fait ici mention expresse du cœur de Jésus ; mais on voit sans peine que toute la prière est comme imprégnée de cette pensée.

envers Jésus emploie des formules semblables, et ces formules nous rapprochent du Sacré-Cœur. Ainsi sainte Lidwine (1380-1433) disait à son bon Ange : « Dites à mon Bien-Aimé l'ardeur de mon cœur... Saluez-le dans le sanctuaire de son cœur, et dites-lui... de ne pas permettre que j'admette jamais place dans mon cœur à un autre amant que lui [1]. »

Non plus que Pierre de Blois, qu'il connaît et qu'il cite, saint Laurent Justinien (1381-1455) ne montre une dévotion explicite au cœur de Jésus, sauf peut-être dans quelques citations. Mais il a, en parlant de la blessure du côté, des mots qui expriment à merveille la dévotion au Sacré-Cœur. « Faites l'expérience, voyez, goûtez, combien il est doux, combien agréable, combien sûr de faire sa demeure dans le côté de Jésus ! » Penser aux fatigues et aux souffrances du Christ, explique-t-il, c'est entrer dans les plaies de ses pieds ; se rappeler ses bienfaits et ses miracles, c'est entrer dans les plaies de ses mains. « Mais si vous goûtez son amour ardent, l'ampleur de sa dilection, sa sagesse admirable, les trésors de sa divinité, l'affluence des dons de l'Époux, l'union des deux natures, tressaillez de joie, car vous avez pénétré les secrets de son côté... Il y a, dit-on, une source en Epire où non seulement, comme ailleurs, s'éteignent les flambeaux allumés, mais où, à la différence des autres, s'allument les flambeaux éteints. Telles sont les sources du Sauveur, ses blessures : l'ardeur de la convoitise s'y éteint, et le feu de la charité s'y allume [2]. »

1. *Acta sanctorum*, t. 11, avril, t. 2, ad diem 24, p. 315 : dans Franciosi, 265. — 2. *De casto connubio*, c. 8, n. 2. Œuvres, Lyon, 1678, p. 155 ; d'après Franciosi, col. 273.

VII

Remarques et conclusions.

Nombre des faits. Courants d'idées et mouvements qui se dessinent. Textes communs. Centres d'influence. La Chartreuse de Cologne.

Peut-on de cette longue revue dégager quelque conclusion générale pour l'histoire de notre dévotion ? C'est possible. Mais ici je me contente de noter quelques traits précis. On constate tout d'abord combien la dévotion est répandue. On la trouve partout, et il faut se rappeler que les faits cités ne sont pas tous les faits. Combien d'autres on pourrait relever encore ! Tous les jours on en signale quelques-uns. Et combien resteront à jamais inconnus ! Sans parler des cas si nombreux où la dévotion au cœur se confondait avec celle à la plaie du côté, sans s'en dégager assez nettement pour qu'il y eût à les relever. Autre constatation. Il n'y a pas seulement des faits épars ; il y a des courants d'idée, des mouvements qui se dessinent, des centres d'influence, des lignes directrices. Tout en se gardant des généralisations hâtives, on peut signaler quelques traits. Il y avait un fonds commun d'idées facilement reconnaissable. D'abord, le symbolisme des plaies, et notamment de la plaie du côté, d'où sortent, avec les sacrements, toutes les grâces de Dieu, où l'on va puiser tout ce dont on a besoin, où l'on trouve un refuge et où l'amour peut se reposer. Or la plaie du côté est comprise, au moins à partir du XIIe siècle comme étant aussi la plaie du cœur, *vulnus lateris et cordis*. Commune aussi était l'idée que le disciple bien-aimé, en repo-

sant sur la poitrine de Jésus, avait bu aux sources du Sauveur, *de fontibus Salvatoris*, l'amour, les vertus, les secrets divins. Or, dans le monde du symbolisme, *poitrine* et *cœur* (*pectus*, *cor*) se confondaient facilement pour désigner l'intime de Jésus, les secrets de son amour, ce que nous appelons le *cœur* et, quoique le mot de l'Évangile, *pectus*, fût le plus employé, le mot *cor* se trouve aussi. Déjà saint Augustin avait dit que le repos de Jean sur la poitrine de Jésus signifiait qu'il avait bu les secrets les plus hauts au fond du *cœur* divin, *de intimo ejus corde* [1]. Ces textes, et les autres que nous avons signalés au chapitre I, § 1 et 2, comme gros de la dévotion au Sacré-Cœur, étaient courants et d'usage commun : ils portaient donc partout les idées dont la méditation amoureuse faisait comme naturellement jaillir cette dévotion.

Puis, quand celle-ci eut commencé d'être exprimée en termes précis, les textes qui l'exprimaient étaient remarqués, copiés, utilisés de mainte façon. Ici quelques exemples peuvent être utiles. Saint Bernard, au *Sermon* 61 *sur le Cantique*, avait une page admirable sur les blessures du Christ, et notamment sur la blessure du côté ; quelques lignes portaient directement sur le cœur [2]. Tout ce développement, avec quelques traits soit du sermon suivant, soit d'ailleurs, peut-être avec quelques additions ou adaptations, été pris par les compilateurs. Il a été inséré dans le recueil qui a eu tant de vogue et qui continue encore de nourrir les âmes pieuses, sous le titre de *Manuel*,

1. *In Ioann.* tract. 18, n. 1, Migne 35, 1536.

2. Nous les avons traduites plus haut : *Patet arcanum cordis per foramina corporis*, etc.

attribué à saint Augustin [1]. Inséré aussi dans une autre compilation sur l'âme, *Libri de anima*, qui circula sous le nom de Hugues de Saint-Victor [2]. Inséré dans d'autres contextes encore, et cueilli tantôt ici, tantôt là, par les prédicateurs ou les ascètes. Il est cité comme de Bernard et d'Augustin dans les *Exercitia de vita et passione Salvatoris Nostri* [3]. Ludolphe le Chartreux le cite également [4], et combien d'autres après eux !

Des textes beaucoup moins saillants et d'auteurs moins connus passaient aussi de main en main, de bouche en bouche, de recueil en recueil. J'ai déjà dit que Harphius, le mystique franciscain, a copié Ludolphe le Chartreux, à moins que l'un et l'autre n'aient copié un troisième.

On est tout étonné de rencontrer chez saint Bernardin de Sienne un long développement du B. Simon de Cascia sur la plaie du côté et le Sacré-Cœur. Dans *La Milice chrétienne*, de Lansperge, fut insérée une page de Dominique de Trèves, que l'on a pu lire ci-dessus [5].

Les faits circulaient comme les textes et exerçaient leur influence sur la dévotion ; ils ont pu l'exercer jusque sur les phénomènes d'ordre mystique. Et que dire des communications entre per-

1. Voir Migne, t. 40, col. 960 et 961.

2. Voir Migne, t. 177, col. 181.

3. Voir le passage dans Franciosi, col. col. 246. On trouve, au même endroit, comme attribué à saint Augustin un autre passage où il est également question du Sacré-Cœur. C'est Notre-Seigneur qui parle et invite l'homme, en lui rappelant ses bienfaits et son amour, à l'aimer enfin : *Denique cor meum tibi patefeci, potum tibi præbens ipsum roseum songuinem cordis mei.*

4. Voir Franciosi, col. 251,

5. Je ne saurais dire par qui fut faite l'insertion, éditeur ou traducteur.

sonnes? Sainte Lutgarde passa des Bénédictines aux Cisterciennes ; sainte Françoise Romaine, après avoir été longtemps sous la direction des Franciscains, passa aux Olivétains ; Ubertin de Casal commença par être franciscain, il devint bénédictin, et mourut cistercien ; Ludolphe le Chartreux fut d'abord dominicain. Que de liens, invisibles parfois, mais qui existaient, et que nous devons supposer !

Nous pouvons même discerner certains centres de communications, et quelques zones d'influence. Signalons notamment la Chartreuse de Cologne. Bloemenvenna y avait traduit Harphius, le mystique franciscain ; Lansperge y traduisit sainte Mechtilde et sainte Gertrude, les mystiques cisterciennes ; Surius fit de même pour Suso et Tauler, les mystiques dominicains, sans parler de Ruysbroek et de mainte vie de saints ou saintes mystiques ; un peu plus tard Bruno Loër y rééditait les œuvres mystiques de Harphius et les dédiait à Ignace de Loyola. Van Esch (*Eschius*), très dévot lui aussi au cœur de Jésus, était en rapports intimes avec Lansperge et les Chartreux de Cologne, auxquels il amena Surius, l'un de ses élèves. Un autre de ses élèves, Pierre Canisius, condisciple et ami de Surius, était aussi des familiers de la Chartreuse. Il avait publié, en 1543, une édition de Tauler, dans le texte original allemand, qui servit de base à la traduction de Surius [1]. Est-ce dans ses rapports avec son pieux maître et avec ses amis que Canisius puisa cette tendre dévotion au cœur de

1. Ce « certain Pierre Noviomagus », dont parle le P. Noel dans son *Introduction* à sa traduction française de Tauler, t. I, p. 87, n'est autre que Canisius, né à Nimègue.

Jésus qui en ont fait un des précurseurs de la B. Marguerite Marie ? Enfin, les Chartreux de Cologne publiaient, en 1541, chez Jaspar Gennepaeus, un petit volume de 88 feuillets, intitulé *Hortulus devotionis*. C'est un recueil de prières et de pratiques pieuses, où il est à chaque instant question du Sacré-Cœur. Pour les péchés du cœur on y offre à Dieu le cœur de Jésus. Il s'y trouve nombre d'exercices en l'honneur des cinq plaies. Les prières à la plaie du cœur — c'est toujours l'expression employée — sont particulièrement pieuses et touchantes.

D'autre part, Louis de Blois était attentif à ce mouvement de piété. Je ne sais s'il connaît Lansperge ; mais il est rempli de Tauler, il cite Harphius et Ruysbroek, il butine chez les mystiques d'Helfta. Sa dévotion au Sacré-Cœur est riche de celle du passé. [1]

Préciser davantage serait long ; sur bien des points, ce serait téméraire dans l'état actuel de nos connaissances. Les indications qui précèdent suffisent pour nous faire entrevoir non seulement combien la dévotion était répandue vers la fin du XVe siècle et les débuts du XVIe, mais aussi par quelles voies et de quelle façon elle se répandait, et, tout en restant une dévotion privée, tendait de plus en plus à entrer dans le domaine public. Voyons-la maintenant qui prend corps, pour ainsi dire, en dévotion distincte et en pratiques qui lui sont propres.

1. Pour la plupart de ces détails, voir dom Boutrais, p. 44-50 ; les autres détails sont empruntés à Hurter, *Nomenclator litterarius* t. 4, Innsbruck 1899, aux noms de Harphius, Tauler, Suso, et t. 1, 1892, aux noms de Blosius et de Surius.

CHAPITRE III

PREMIER ÉPANOUISSEMENT DE LA DÉVOTION (XVIe SIÈCLE)

Il ressort des faits et des textes donnés au paragraphe précédent que la dévotion au Sacré-Cœur était très répandue vers la fin du moyen âge et au temps de la Renaissance. Nous avons même, quoique vaguement, remarqué quelques courants de propagation, quelques centres de rayonnement. Déjà aussi nous avons constaté qu'il y en avait des exercices, des pratiques déterminées : chez sainte Mechtilde et sainte Gertrude, chez Tauler et chez Dominique de Trèves, chez la B. Varani, etc. Mais il semble que dans la seconde moitié du xve siècle et dans la première moitié du xvie, elle tende à se dégager et à s'organiser en dévotion distincte, à s'épanouir en pratiques déterminées et qui lui soient propres. Elle n'est plus seulement affaire de relations personnelles entre Jésus et l'âme ; elle s'objective en quelque sorte : c'est une dévotion que l'on propose, avec exercices à elle, dont on préconise la valeur, dont on conseille l'usage. Elle passe, pour ainsi dire, du domaine de la mystique dans celui de l'ascétique chrétienne. Un Chartreux de Cologne, Lansperge, et un Bénédictin, Louis de Blois, ont eu, semble-t-il, la plus grande part dans ce premier épanouissement de

la dévotion. Mais autour d'eux, avant ou après, nous pouvons ranger d'autres noms et signaler d'autres influences.

Commençons par deux beaux textes qui font pour ainsi dire, transition entre le chapitre précédent et celui-ci.

I

En Danemark et en Bavière.

Le manuscrit de Mariebo. Le prêtre Bavarois.

Dans un livre de prières, que fit écrire, en 1497, l'abbesse de Mariebo, en Danemark, nous trouvons une prière au cœur de Jésus : « Salut, cœur honorable de Jésus-Christ. Je vous prie, ô cœur épanoui (*blühendes*) et aimant de Jésus-Christ, d'où coule, a coulé et coulera à jamais tout bien, toute joie et tout bonheur. Je vous salue, saint cœur de Jésus, qui êtes capable d'illuminer mon cœur ténébreux et glacé. Fortifiez-le et affermissez-le dans votre amour et votre crainte pour que je puisse vous aimer et vous craindre parfaitement, vous louer dignement dans l'éternité. Amen. [1] »

1. *Volksthümliche Andachtsübungen der Dänen beim Ausgange des Mittelalters*, article du P. W. Schmitz, s. j. dans les *Stimmen aus Maria-Laach*, août 1891, t. 41, p. 191, 192. Le P. Schmitz ne donne pas le texte original. Le manuscrit auquel il renvoie est à la Bibliothèque royale de Copenhague, collection Thott, n. 553, in-4°. La prière est, je crois, à la feuille 32 ; mais le renvoi manque un peu de précision. Le mst contient, nous dit le P. Schmitz, un grand choix de prières pleines d'onction, notamment à l'âme du Christ, à sa face, à ses cinq plaies, à la plaie du côté, au cœur de Marie. Je dois l'indication de cet article à l'obligeance de M. P. Bernard.

En 1510, un prêtre de Munich composait un recueil de prières et de méditations sur la vie et les souffrances de Notre-Seigneur Jésus-Christ, où il y a un bel exercice de dévotion au Sacré-Cœur. C'est dans une méditation, la 52e, sur la blessure du côté. Les idées sont celles de la tradition sur le symbolisme du sang et de l'eau. Mais la pensée du cœur y est partout exprimée : « La lance du soldat... a atteint votre cœur si bon et si tendre, a ouvert la source bienheureuse et vivante de votre sang. » Suivent de beaux développements sur la vertu du sang rédempteur, de l'eau purificatrice, sur le symbolisme de l'Église sortant du côté du Christ comme Eve du côté d'Adam, sur cette blessure, plus vénérable encore que les autres. « Quiconque, ajoute le pieux auteur, boit à la source sacrée et divine de cette large blessure, ne fût-ce qu'une goutte du saint amour, celui-là oublie aussitôt ses tristesses et ses peines... Allons, allons, ma pauvre âme, pénètre donc dans le côté droit de ton Maître crucifié. Par cette large blessure, entre dans le cœur très aimant du Christ, qui, dans son immense amour, s'est laissé transpercer. Dans le creux de ce rocher cherche un refuge contre les inquiétudes et le tumulte du monde. Ame fidèle, pénètre donc dans ce cœur sublime, dans ce cœur caché, dans ce cœur mystérieux, dans ce cœur divin qui s'ouvre si largement devant toi ; entre dans ce cœur, âme bénie de Dieu. Pourquoi hésiter si longtemps ? Devant toi s'ouvre la source de la vie, la voie du salut, la fontaine céleste, d'où s'écoulent les flots précieux qui réconfortent et qui béatifient. Voici la cité de refuge contre les attaques de l'esprit mauvais ;

voici l'abri inviolable contre la colère du Juge à venir. Voici la source intarissable de la grâce divine... Voici la source que la puissance divine a fait jaillir au milieu du Paradis terrestre... Ame chrétienne, bois donc à cette source si pure du Sauveur une gouttelette du divin amour... » Ce qui suit regarde encore plus directement le cœur. « Par cette sainte blessure, ô chrétien, pénètre jusqu'au plus intime de ton Sauveur. Il t'invite à demeurer en lui, il l'exige même. Tout son désir, c'est que ton cœur ne fasse plus qu'un avec son cœur. « Mon fils, te dit-il, donne-moi ton cœur. » Ton cœur, entends-tu bien ? et pas autre chose ; ton cœur c'est le plus beau présent que tu puisses lui faire... Si le Sauveur a voulu que son côté fût si largement ouvert et son cœur si profondément blessé, c'est pour que... tu puisses entrer librement dans le cœur de ton bien-aimé, et goûter combien il est doux et suave de demeurer ainsi dans le sanctuaire intime du cœur de ton Dieu. Ainsi s'opèrera l'union si étroite et si indissoluble, que désormais, dans la simplicité de ton cœur, tu accompliras toutes choses pour la plus grande gloire du Seigneur Jésus, tu chercheras en tout son bon plaisir, et vivras dans son entière dépendance. Où pourras-tu trouver une demeure plus sûre, un repos plus tranquille, un sommeil plus doux que dans les plaies sacrées du Christ Jésus ? Où pourras-tu trouver sagesse plus grande, enseignements plus utiles pour le progrès spirituel que dans les profondeurs intimes du cœur du divin crucifié, d'où jaillissent les ondes vivifiantes de la grâce ? Où pourras-tu plus efficacement chasser la tiédeur et embraser ton cœur du saint amour, où pourras-tu

plus facilement trouver le remède à tes blessures et le recueillement parfait que dans le cœur du Christ ? Rien sur la terre ne saurait enflammer, attirer aussi irrésistiblement le cœur humain comme l'amour infini du Christ sur la croix. Mon Amour a été blessé et transpercé, afin que librement je puisse pénétrer dans le cœur aimant de l'éternel Amour... »

« Ame chrétienne, serre-toi près du cœur sacré de ton Dieu... Si tu le peux, arrache ton cœur de ta poitrine et place-le dans le cœur de ton Maître, afin qu'il le garde, qu'il le gouverne, qu'il le protège contre les séductions des créatures et les ravages du péché.

« Ouvre-lui aussi ton cœur à ce Maître, à ce Jésus ; confie-lui ton cœur entièrement, sans réserve, avec tous ses désirs, toutes ses volontés et toutes ses répugnances. Un seul cœur, une seule âme avec Jésus, une conformité parfaite de jugements et de sentiments en toutes choses, une soumission absolue à sa souveraine volonté partout, toujours. Tu posséderas ainsi la suave paix et tu demeureras en lui... »

La prière qui jaillit de ces considérations et de ces exhortations est elle-même toute dans le sens et l'esprit de la dévotion au Sacré-Cœur. « Très doux Seigneur Jésus, source des joies intimes, vous qui habitez dans les cœurs qui vous aiment et vous sont dévoués... vous avez voulu que la lance ouvrît votre côté sacré : donnez-moi entrée, je vous en supplie, dans cet abîme insondable de miséricorde ; laissez-moi pénétrer par cette plaie dans le sanctuaire intime de votre cœur très aimable, afin que mon cœur s'unisse à votre cœur

dans un amour indestructible, afin qu'il s'enflamme d'amour pour vous, afin que vous demeuriez en moi et moi en vous, et que cette union subsiste éternellement. Blessez mon cœur par les rayons pénétrants de votre amour souverain ; blessez-le profondément ce cœur si lâche et si froid ; transpercez-le de part en part, afin que, grâce à cette blessure salutaire, mon âme recouvre une santé parfaite, et que désormais aucun amour ne prenne possession de mon cœur, et que je ne cherche et ne trouve joie et consolation qu'en vous seul. Que mon cœur ne soit ouvert qu'à vous seul, ô Jésus, qu'il soit fermé au monde et à Satan, et protégé contre toutes les attaques par le signe de votre croix très sainte, ô Jésus. Ainsi soit-il [1]. »

II

Lansperge et Louis de Blois.

La dévotion s'objective. Pratiques et prières. De mystique elle devient ascétique.

Ces prières et ces exercices, dont il serait facile, sans doute, de multiplier les exemples, préparaient un progrès nouveau de la dévotion. Elle n'était pas encore une dévotion organisée, si je puis dire, ayant son existence stable et distincte, ses pratiques propres. Cette organisation était comme en

1. D'après le *Bulletin de l'Œuvre du Vœu national,* 2 octobre 1896, t. 21, n. 19, p. 856-858. Il est regrettable que le *Bulletin* ne donne aucune indication précise sur le livre d'où cela est tiré. On dit seulement qu'il a été publié en 1887. Franciosi a reproduit le texte du *Bulletin*, col. 337-340, en transcrivant de façon inexacte les indications déjà si insuffisantes du *Bulletin.*

train de se faire toute seule, par le mouvement même de la vie. Deux hommes y aidèrent principalement : le dévot Lansperge, de la Chartreuse de Cologne (Jean Juste, ou Gerecht, de Landsberg en Bavière, mort en 1539), et le pieux Louis de Blois (*Blosius*), bénédictin, abbé de Liessies, en Hainaut, qui mourut en 1566.

Lansperge vint le premier et semble avoir fait davantage. Il paraît bien que son influence se fit sentir à Louis de Blois lui-même ; mais celui-ci fit beaucoup aussi pour vulgariser et propager quelques pratiques destinées à devenir populaires. Chez les deux, la dévotion se présente comme un excellent exercice de la vie ascétique, et nombre de pratiques ou de prières nous sont fournies pour nous la rendre facile.

Lansperge est le plus riche et le plus varié. Il a des modèles admirables de prières et d'affections au Sacré-Cœur. Un des premiers, il a parlé d'images à en avoir. Pour le détail, je renvoie à dom Boutrais. Mais ne faut-il pas citer au moins quelques lignes, pour faire voir avec quelle insinuante piété il recommande sa chère dévotion, laquelle est pour lui la dévotion à Jésus « débordant d'amour et de miséricorde », et comment il cherche un stimulant dans l'image sensible du cœur ? Voici ce qu'il écrit à un novice :

« Appliquez-vous à honorer le cœur du très tendre Jésus-Christ, Notre-Seigneur, tout débordant d'amour et de miséricorde ; ayez la dévotion de le saluer souvent ; baisez-le, entrez-y en esprit. Par lui faites vos demandes et offrez vos exercices. Il est le dépôt (*apotheca*) de toutes les grâces, la porte par où nous allons à Dieu et Dieu vient à

nous. Ayez donc une image du cœur divin, ou des cinq plaies, ou de Jésus sanglant et tout blessé, mettez-la en quelque lieu où vous passez souvent, pour qu'elle vous rappelle votre pratique et votre exercice d'amour envers Dieu... A cette vue... élevez votre cœur vers Dieu, et, d'esprit seulement, sans bruit de paroles, criez vers lui, désirant que votre cœur soit purifié et que votre cœur et votre volonté s'unissent au cœur du Christ et à son divin bon plaisir. Vous pourriez aussi, si la dévotion vous y pousse, baiser cette image, j'entends du cœur de Jésus, comme si c'était le vrai et divin cœur de Jésus que vous presseriez de vos lèvres, avec le désir d'y imprimer votre cœur, d'y plonger votre esprit, de vous y absorber, vous figurant attirer de son cœur gracieux dans le vôtre son esprit, ses grâces et ses vertus, tout ce qu'il contient, dans son immensité, de salutaire pour vous. Car le cœur du Seigneur déborde de tout cela. Il est donc utile et très pieux d'honorer dévotement le cœur du Seigneur Jésus. Ayez-y recours en toute nécessité, puisez-y consolation et secours de toute sorte. Que tous les cœurs vous abandonnent et vous trompent, soyez sans crainte, ce cœur très fidèle ne vous décevra ni ne vous délaissera [1]. »

1. *Pharetra divini amoris*, livre I, partie 5, *Exercitium ad piissimum Cor Jesu*, p. 196. Montreuil, 1892 ; complété d'après l'édition in-18, Paris 1576, sans pagination, et d'après la lettre citée dans le *Mois du Sacré-Cœur de Jésus, par d'anciens auteurs chartreux*, p. 361. Montreuil, 1886. La dernière phrase est presque textuellement dans Dominique de Trèves. Voir page 235. Il est difficile, pour les menus détails d'expression, d'avoir le texte exact de Lansperge, tellement tout cela a été remanié. L'édition de la *Pharetra*, Montreuil, 1892, diffère beaucoup de celle de Paris 1576, qui se donne comme l'édition princeps (*nunc primum typis excusa*), et qui est proba-

A ces conseils il faut joindre, ne fût-ce que comme échantillon, quelques extraits des pieuses aspirations qu'il nous propose : « O Jésus tout aimable, quand m'ôterez-vous mon cœur souillé et me donnerez-vous votre cœur ? Quand mon cœur sera-t-il embaumé de l'odeur de vos vertus, tout enflammé de l'amour des choses célestes? Ah ! très doux Jésus, enfermez mon cœur dans votre cœur ; demeurez-y tout seul, soyez-en le seul maître ; de la noblesse de votre cœur que mon cœur soit ennobli et embelli. Imprimez, de grâce, en mon cœur toutes les blessures de votre cœur blessé, pour que j'y lise sans cesse l'amour immense de votre cœur pour moi et ses vives douleurs, etc. [1]. » Joindre aussi cette belle prière, l'une de celles qui font le mieux saisir, sur le vif et en action, la dévotion au Sacré-Cœur :

« O cœur si noble, si bon, si doux, de mon fidèle ami, Jésus-Christ mon Dieu et mon Seigneur, attirez, absorbez en vous, je vous en prie, mon cœur, toutes mes pensées et mes affections, toutes les puissances de mon âme et tous mes sens, tout ce qui est en moi, tout ce que je suis et tout ce que puis : que je ne vive que pour votre gloire et suivant votre très sainte volonté.

« O très miséricordieux Jésus, en votre cœur je me remets et je m'abandonne tout entier. Je

blement une simple réimpression de la première édition, qui dut paraître à Cologne ; la distribution des matières est tout autre, les prières et exercices ne sont pas toujours les mêmes. Il y en a davantage dans l'édition de 1892 ; mais il y manque des pièces de première valeur, et des indications pratiques qui faisaient de la *Pharetra* un manuel de vie spirituelle excellent. Aurait-on craint de donner prétexte à des reproches de quiétisme?

1. *Loc. cit.*, p. 197

vous en prie, Dieu de bonté, ôtez-moi mon cœur corrompu, sans piété, sans gratitude, et donnez-moi votre divin cœur ; ou bien faites mon cœur selon votre cœur, façonnez-le à votre gré.

« Ah ! Seigneur mon Dieu, mon Sauveur et mon Rédempteur, ôtez-moi mes péchés et tout ce qui vous déplaît en moi ; tout ce qui vous plaît, versez-le en moi de votre cœur très saint. Changez-moi et possédez-moi tout entier. Que je ne vive que pour vous plaire, ô Dieu très saint, et pour vous aimer. Faites que mon cœur s'unisse à votre cœur, ma volonté à votre volonté : que je ne veuille jamais rien, que je ne puisse jamais vouloir que ce que vous voulez, que ce qui vous plaît. Que je vous aime, ô doux Jésus, mon Dieu, de tout mon cœur, en tout et par dessus tout. Amen [1]. »

Je ne pense pas qu'il y ait maintenant encore rien de plus pieux en l'honneur du Sacré-Cœur, rien de plus pénétrant, que ces prières et ces aspirations de Lansperge. Ce sont vraiment des flèches d'amour.

Louis de Blois nous conseille de nous réfugier dans le cœur de Jésus par la plaie ouverte de son côté, dans les tentations, les afflictions, les misères de la vie, pour y trouver force et miséricorde, pour y puiser la consolation et la joie [2]. Il nous recommande sans cesse « d'offrir nos bonnes œuvres au très doux et très sacré cœur de Jésus-Christ, afin

1. *Pharetra*, loc. cit., p. 198. Avec cette différence que le dernier paragraphe s'y trouve avant le premier. J'ai suivi l'ordre ancien. Beaucoup d'autres textes dans Franciosi, 294-301.

2. *Margaritum spirituale*, pars 3ᵃ, c. XIX. *Opera*, in-fol. Edition d'Ingolstadt, 1726, p. 403. Les mots mêmes sont ceux des *Exercitia* tauleriens.

qu'il les purifie et les perfectionne [1]. » Il a pour cet usage des formules très belles, celle-ci, par exemple : « Je vous offre, ô Père céleste, l'amour embrasé et les désirs ardents du cœur de Jésus, votre Fils bien-aimé, pour suppléer à l'aridité et à la froideur de mon chétif cœur [2]. » Il a, pour saluer le cœur, des mots d'une tendresse exquise : « Salut, cœur très aimant, très bon, très doux (*mellitissimum*), blessé pour moi. Salut, trésor (*gazophylacium*) incomparable de tout bien et de toute béatitude. De grâce (*eia*), soyez pour moi un agréable abri (*umbraculum*) à la mort, et, après la mort, ma demeure éternelle [3]. » Il nous recommande de nous approprier les intentions du Sacré-Cœur et d'offrir toutes nos prières, actions et peines en union avec lui, pour la gloire de Dieu et le salut de son Église [4]. C'est la pratique que l'*apostolat de la prière* devait vulgariser un jour à travers le monde.

III

Influence de Lansperge.

Eschius, Canisius, les Chartreux.

Lansperge et Louis de Blois semblent avoir eu un rôle à part dans notre dévotion pour l'organiser et la propager. Leurs écrits la firent connaître et pratiquer au loin. A côté de Lansperge et, en partie du moins, sous son influence,

1. *Conclave animæ fidelis*, pars 1, *Speculum spirituale*, c. VII, § 4, n. 4, l. c., p. 450.

2. *Conclave*, pars 4, *Scriniolum*, § 5, l. c., p. 507.

3. *Institutio spiritualis*, Appendix III, endologia 6, p. 272.

4. *Institutio spiritualis*, c. IX, p. 253. Pour plus amples détails, on peut voir Franciosi, col. 310-312.

nous la voyons pratiquée par Eschius, par Canisius, par les Chartreux.

Eschius ou Van Esch (1507-1578), le maître de Pierre Canisius et de Surius, fut, nous l'avons dit, l'ami de Lansperge et de la Chartreuse de Cologne. Nous avons de lui des exercices très touchants de dévotion au Sacré-Cœur : « O très doux Seigneur Jésus-Christ, je vous en prie, par l'ardent amour de votre cœur divin, par votre cœur humain transpercé et par ses angoisses, imprimez mon cœur dans votre cœur transpercé, et remplissez-le de la charité parfaite qui déracine en moi tout amour personnel envers moi-même et les créatures. Que la flèche de votre amour ardent me blesse et m'emflamme, de sorte que je puisse vous aimer parfaitement, de tout mon cœur, de toute mon âme, de tout mon esprit et de toutes mes forces, purement pour votre bonté, sans vue aucune de retour. Puissé-je, par amour pour vous, beaucoup quitter, beaucoup agir et souffrir, sans jamais me relâcher ! Puissé-je, par mes désirs brûlants et sans bornes, par mes prières pour obtenir le parfait renoncement à moi-même et l'union amoureuse avec vous, aspirer sans cesse vers vous, crier, frapper à la porte. Puissé-je penser à vous, parler de vous, avoir faim et soif de vous, vous chercher et vous trouver, jusqu'à ce que tout transformé en vous, je devienne un seul esprit avec vous, demeurant toujours en vous et vous en moi ! Donnez-moi aussi d'aimer du même amour mon prochain en vous et pour vous, comme moi-même [1]. »

1. *Exercitium cruciforme ad Vulnera Domini Jesu. Exercitium* VII *in orationis formulam practice redactum... Ad cor Jesu.* En appendice aux *Exercitia* Tauleriens, Lyon, 1556, p. 496-497. Texte latin dans Franciosi, 320.

Non moins pieuse est une autre prière d'Eschius « pour entrer par les blessures jusqu'au cœur et à la divinité de Jésus, pour s'y cacher contre les distractions et tentations de toute sorte : « Seigneur Jésus-Christ, crucifié pour les pécheurs, recevez ce pécheur qui se réfugie vers vous, et protégez-moi sous l'ombre de vos ailes, que vous étendez sur la croix, dans les bras de votre amour. Qu'il sorte de vos blessures sacrées et qu'il tombe sur moi des rayons d'humilité, de pauvreté, d'obéissance, de patience et de charité. De la blessure de votre cœur et de votre côté, c'est-à-dire de la blessure de votre amour, blessez mon cœur, transpercez-le, pour que je brûle vraiment et que je languisse dans les soupirs de mon âme (*in desiderio animæ*), et que illuminé par la lumière de votre mort, je comprenne vraiment les douleurs et les souffrances que vous avez endurées dans vos mains et dans vos pieds, dans votre tête, dans votre corps, dans votre cœur et dans votre âme [1]. »

D'Eschius ne séparons pas son disciple, le B. Pierre Canisius (1521-1597), ami et familier, comme lui, des Chartreux de Cologne, et qui, devenu Jésuite, se rappelait avec tant de reconnaissance, son saint maître et ses jours de pieuse jeunesse. Le jour de ses vœux solennels, qu'il fit à Rome dans la Basilique Vaticane, entre les mains de saint Ignace, presque au moment de les prononcer, il était tout entier au sentiment profond de sa misère et de sa pauvreté, quand le Sacré-Cœur voulut bien suppléer à tout. « Vous m'ouvrîtes alors, dit-il

1. *Margarita evangelica*, l. 4 (Appendix) c. 6, 2ª editio latina, Dilingae, 1610. Traduit sur une copie latine, obligeamment communiquée par M. J. Brucker.

à Jésus dans son *Mémorial*, le cœur de votre corps sacré, et il me semblait le voir tout près ; et vous me dites de boire à cette source, m'invitant ainsi à puiser les eaux de mon salut à vos sources, ô mon Sauveur. Et moi je désirais tant que vinssent de là jusqu'à moi des flots de foi, d'espérance et de charité... Et quand j'eus osé aller à votre cœur très doux et y étancher ma soif, vous me promettiez une robe tissée de trois parties [1]. »

Il y a mainte autre trace de sa dévotion au Sacré-Cœur.

Dans un manuscrit écrit de sa main, on trouve, entre autres prières qu'il avait composées ou recueillies une *Prière pour saluer le cœur du Christ le matin*, qui est celle même de sainte Mechtilde : « Je vous loue, je vous bénis, je vous glorifie et je vous salue, ô très doux et très bon cœur de Jésus-Christ mon fidèle ami, vous rendant grâces pour votre vigilance à me garder pendant la nuit, et pour votre attention continuelle à louer et remercier pour moi Dieu le Père et à lui rendre tous les devoirs en ma place. Et maintenant, ô mon unique ami, je vous offre mon cœur comme une rose de printemps, dont la grâce attire toute la journée vos yeux, et dont le parfum charme votre divin cœur, etc. [2]. » Il y a là également une gracieuse prière pour le moment du coucher, où il s'unit à la reconnaissance dont tous les saints trouvent la source dans le Sacré-Cœur pour louer Dieu ; et de même à l'esprit d'oraison qui du divin Cœur s'est répandu

1. *Beati Petri Canisii Epistulæ et Acta*, par Otto Braunsberger, t. 1, p. 55, Fribourg-en-Brisgau, 1896.

2. Ibid. p. 58. *Cf. Revelationes mechtildianæ*, pars tertia, c. 17, p. 217.

dans tous les saints, etc.[1].» Il écrivait dans le même cahier : « Le cœur de Jésus brûle pour nous d'un tel amour que ce Fils de Dieu et de la Vierge est prêt, que dis-je? c'est son désir, de souffrir pour vous seul toutes les amertumes intérieures et extérieures qu'il a souffertes pour le monde entier, plutôt que de permettre votre perte, ou la ruine d'une seule âme[2]. »

Enfin dans ses *Exhortations domestiques*, adressées à ses frères en religion, il leur recommandait « d'unir leur volonté avec le cœur de Jésus » ; « comme il nous a donné son cœur, ils doivent lui donner le leur » ; « qu'ils imitent la libéralité avec laquelle il nous a donné à boire le sang de son cœur » ; « en union avec la gratitude que les Saints puisent dans le cœur de Jésus, qu'ils remercient des dons reçus » ; « qu'ils fassent leur nid dans les trous de la pierre, et en toute tentation qu'ils se réfugient dans l'aimable cœur du Christ[3]. »

La dévotion au Sacré-Cœur, avec ses multiples exercices, n'était pas propre à la Chartreuse de Cologne. D'autres Chartreux se rencontrent partout, non moins dévots, non moins pieux dans l'expression de leur dévotion. Dom Boutrais, dans son *Mois du Sacré-Cœur par d'anciens Chartreux*, nous donne de belles pages de Jean de Torralba, prieur de la Cour-Dieu, 1578 ; d'Antoine Volmar, prieur d'Astheim, né vers 1550; de dom Jean Michel de Vesly, 44e général des Chartreux, qui pu-

1. Ibid. p. 59. Inspiré de Sainte Mechtilde, *ibid*, c. 34, p. 238.
2. Otto Braunsberger, *loc. cit.* p. 59.
3. *Exhortationes domesticæ B. P. Canisii*, édition par le P. Georges Schlosser, Ruremonde, 1876, p. 181 et 435-457. D'après Nix, p. 8, et Braunsberger, p. 58.

blia à Lyon, en 1598, un *Manuel d'exercices de piété* pour l'usage quotidien des Chartreux, où il est question du Sacré-Cœur à chaque page [1], sans parler ici de ceux qui appartiennent au XVIIe siècle.

IV

L'Espagne et l'Italie : Mystiques et ascètes. Écrivains divers.

Luis Garcia, J.-B. Anyès, Pierre d'Alcantara et François de Borgia, Jean d'Avila, Louis de Grenade, sainte Thérèse, saint Alphonse Rodriguez, Balthasar Alvarez, Anne Ponce de Léon, Sancha de Carillo ; Victoire Colonna, Catherine de Ricci, Madeleine de Pazzi ; écrivains ascétiques, exégètes, théologiens.

L'Espagne mérite une mention spéciale dans l'histoire de ce premier épanouissement. Ses poètes ont chanté notre dévotion ; ses mystiques l'ont vécue ; ses écrivains en ont parlé.

Nous ne savons pas au juste ce qu'il y avait dans des vers catalans écrits pour une joûte publique, en 1456, par un prêtre de Valence, Luis Garcia, et dont le titre montre qu'ils étaient « en l'honneur du très sacré Cœur de Notre-Seigneur Dieu, Jésus-Christ » ; car la pièce est perdue [2]. Mais il nous reste un témoin précieux, le plus ancien en son genre, de la dévotion espagnole au cœur de Jésus.

A Valence, en effet, paraissait, dès 1550, une sorte de Petit Office du Sacré-Cœur, sous ce titre : *Septem horæ precariæ ad Christi cor, perstringentes*

1. Voir dom Boutrais, Lansperge, p. 185.

2. D'après le P. Fita, *Apuntes para formar una biblioteca hispano-americana del Sagrado Corazon de Jesús*, Barcelona, 1874, p. 6.

præcipuos Passionis Domini actus ab ejus captione in sepulturam. L'opuscule est de J.-B. Anyès, pieux et savant prêtre espagnol, ami de saint François de Borgia et de sainte Thérèse. Il est dédié à une proche parente de saint François de Borgia, abbesse du monastère de Sainte-Claire, à Gandie. Tout y est en vers, sauf l'oraison. Chaque petite heure contient, en cinq vers, une mention du Sacré-Cœur, en rapport avec une des scènes de la Passion, suivie d'un distique, faisant verset et répons, et de l'oraison, qui ne varient pas. C'est fort pieux, et c'est bien dans la ligne de la dévotion. Pour qu'on en ait une idée, voici l'*ad matutinum* :

Cordis pura tui puro præconia corde
Da modulis celebrare piis mihi, dulcis Iesu ;
Corde ut agone tuo tecum certemus amaro,
Vincti et amore simul tua vincula dura feramus,
Atque alapas animo, verbera, sputa, pio.

v. Cor mundum da, Christe, pii da flumina fletus.
r. Plangamus pœnas corde animoque tuas.

Oremus. Bonorum omnium largitor Deus, qui omnes thesauros tuos in corde Filii tui, Domini nostri Jesu Christi, arca recondisti, ut in cruce militis aperta lancea eos in pauperes miseros liberalis effunderes : quæsumus, ut cordibus nostris ita illos recondas, ut vitæ et mortis ejusdem Filii tui semper memores, digni efficiamur gloria resurrectionis. Per eumdem...

Voici, après Complies, la prière finale, intitulée *Commendatio* :

Cordis diva tui cecini præconia, Christe,
Pleni divitiis deitatis : lucis, amoris,
Flaminis et vitæ. Toto fac corde animoque

Te deamem, cupiam, quæram, inveniam, teneamque
Post mortem ut cælo te super astra fruar[1].

Les grands mystiques ou ascètes espagnols n'ont pas fait une place prépondérante à notre dévotion. Ils ne l'ont pas oubliée cependant. Sans parler de saint Pierre d'Alcantara (1499-1562), ni de saint François de Borgia (1506-1566), chez lesquels la dévotion au cœur de Jésus ne se dégage pas encore, ou se dégage fort peu, de la dévotion à la plaie du côté, nous pouvons signaler des cas et des textes précis où l'attention, quoique principalement portée sur la plaie du côté, y distingue pourtant le cœur et la plaie « que lui a faite son amour bien plus que le fer cruel d'une lance[2]. » Voici d'abord le B. Jean d'Avila

Le B. Jean d'Avila, † 1569, a moins souvent parlé du Sacré-Cœur que n'ont fait Louis de Blois, Lansperge, saint François de Sales. On est même étonné qu'il passe parfois si près de

1. Texte dans Nilles, t. 2, p. 221-223 ; texte et traduction française dans *Petite anthologie du Sacré-Cœur de Jésus*, par le P. de Franciosi, Tournai, 1903, p. 9-13.

2. Le mot est de saint Pierre d'Alcantara. *Traité de l'Oraison*, 1re *partie, c. 4. Pour le samedi.* Edition Migne, *Œuvres de sainte Thérèse,* etc. t. 3, p. 332. A cet endroit même, le cœur est nommé : « Dieu te conserve, précieuse plaie du côté qui blesses les cœurs pieux, rose d'ineffable beauté, rubis d'un prix inestimable, entrée du cœur de Jésus-Christ, témoignage de son amour et gage de la vie éternelle. » Au début du chapitre, le saint auteur, indiquant la manière de méditer sur la Passion, recommande d'insister sur les souffrances intérieures, celles de l'âme ; mais il ne nomme pas le cœur. Le mot cité dans le texte se retrouve dans Louis de Grenade, *De l'oraison et de la considération*, 1re partie, c. 2. Pour le samedi. *Œuvres complètes.* Traduction Bareille (Paris 1863), t. 11, p. 83. Les deux passages sont presque identiques. Voir Franciosi, col. 309, et col. 325. — On trouve, ibid., col. 315-316, la belle prière de saint François de Borgia à la plaie du côté.

lui, pour ainsi dire, sans le voir [1]. D'autres fois, cependant, il le remarque, et il en parle. Alors il s'arrête, en vrai dévot du Sacré-Cœur, et, sans théorie ni explications, nous montre en acte la dévotion. En expliquant la manière de méditer sur la vie de Notre-Seigneur, il écrit : « Considérez... ce qu'il souffrait... et écoutez... toutes les paroles sorties de sa bouche. Mais surtout attachez les yeux de votre âme sur son sacré cœur avec un très vif, mais tranquille sentiment, pour voir que l'amour dont il brûle pour tous les hommes surpasse autant ce qui paraît au dehors de ses souffrances, quoiqu'elles soient inconcevables, que le ciel est au-dessus de la terre [2]. » Il nous apprend donc à entrer « dans le Saint des Saints », en considérant « le cœur de Jésus-Christ, qui n'est pas seulement saint, mais la sainteté même. »

« Car, continue-t-il, comme ne s'étant pas contenté de souffrir extérieurement, il nous a aimés du fond de son cœur, il ne doit pas aussi vous suffire de le considérer et de l'imiter en ce qu'il a souffert extérieurement : vous devez aussi entrer dans son cœur pour considérer et pour imiter ce qui s'y passe. » Nous voilà en pleine dévotion au Sacré-Cœur. Ce qui suit est encore plus expressif : « Pour nous rendre cela plus facile, il a permis qu'après sa mort un coup de lance ait percé son côté, pour nous ouvrir une porte par où nous puissions entrer dans ce cœur, et y voir et

1. Ainsi dans le *Discours de l'amour de Dieu*, c. 4 et 5, il insiste sur l'amour de Jésus mourant pour nous en croix, sur les blessures faites par la couronne d'épines, par les clous ; mais rien sur la blessure du côté. *Les Œuvres du B. Jean d'Avila* par Arnauld d'Andilly, Paris 1673, p. 494-497.

2. Traité *Audi filia*, c. 74, p. 674.

admirer les merveilles dont il est plein. » Une fois là, il nous fait méditer amoureusement l'amour de Jésus dans ses souffrances, et les richesses du divin cœur : « Tout ce que Jésus-Christ a fait en notre faveur est merveilleux, et ce qu'il a souffert l'est encore beaucoup davantage. Mais si l'on considère quels étaient ses sentiments pour nous dans le plus fort de ses souffrances, peut-on ne pas oublier tout le reste, et s'empêcher de s'écrier : *Seigneur, qui est semblable à vous ?* Lors, ma fille, que vous verrez en esprit qu'on le lie avec des cordes, qu'on lui donne des soufflets, qu'on le couronne d'épines, qu'on l'attache avec des clous sur une croix et qu'il souffre la mort, priez-le de vous faire la grâce d'apprendre comment il se peut faire qu'étant tout puissant comme il est, il se laisse traiter de la sorte ; et saint Jean vous répondra que c'est parce qu'il nous a aimés et qu'il a voulu laver nos péchés dans son sang. Méditez bien ces paroles, imprimez-les dans votre cœur et pensez et repensez à l'excès d'un tel amour [1]. » Suivent de pieuses considérations sur cet amonr si généreux, si désintéressé ; le tout dans le sens de la dévotion au Sacré-Cœur.

Le Vénérable Louis de Grenade, O. P. (1505-1588) s'exprime à peu près comme le B. Jean d'Avila, sauf peut-être qu'il fait écho plus encore aux pensées traditionnelles et qu'il en répète les principales expressions : « Notre-Seigneur par un divin conseil a voulu que son côté fût ouvert d'une lance pour nous faire entendre que c'était par l'ouverture de ses plaies que nous devions entrer

1. *Audi filia*, c. 78, p. 684-685.

dans son cœur et dans les secrets de sa divinité [1]. » Il dit ailleurs, à propos de la plaie du côté : « Ouvrez-moi, Seigneur, ouvrez-moi cette porte, recevez mon cœur dans cette délicieuse demeure et donnez-moi par elle libre passage jusqu'au plus intime de votre sacré cœur ! Que je me désaltère à cette source délectable, que je me purifie dans cette eau sainte, que je m'enivre de ce précieux nectar ! Laissez mon âme s'endormir dans votre cœur divin ; et là j'oublierai tous les vains soucis du monde [2]. »

C'est la même voie que sainte Thérèse (1525-1582) indiquait à l'évêque d'Osma, en lui traçant, sur sa demande, une méthode d'oraison. « La plaie de son côté, par laquelle il nous laisse voir son cœur à découvert, vous révélera l'indicible tendresse d'amour qu'il nous a marquée, lorsqu'il a voulu que cette plaie sacrée fût notre nid et notre asile, et qu'elle nous servît de porte pour entrer dans l'arche au temps des tentations et des tribulations. Vous le supplierez, que, comme il a voulu que son côté fût ouvert pour preuve de l'amour qu'il nous portait, il fasse par sa bonté que le nôtre s'ouvre à son tour, que nous lui découvrions nos misères et

1. *Addition au Mémorial*, 2e *traité. Avant-propos*, c. 1. *Œuvres spirituelles traduites par M. Girard*, Paris 1679, p. 916. Dans Franciosi, col. 325. La traduction de M. Bareille éveille moins nettement l'idée du cœur symbole ; mais le sens est le même. *Œuvres complètes*, Paris 1863, t. 13, p. 196.

2. *Traité de l'Oraison*, 1re *partie*, c. 2, *Méditation pour le Samedi*. Dans Franciosi, col. 325-326. Nous avons déjà remarqué la presque identité de ce passage avec celui de saint Pierre d'Alcantara, ibid. col. 309. Mais saint Pierre d'Alcantara s'arrête moins au cœur Ici encore la traduction Bareille est moins expressive, mais elle dit la même chose. *Œuvres complètes*, t. 11, p. 83

que nous lui en demandions avec succès le remède [1]. »

La même sainte a exprimé dans un petit poème exquis, l'une des grandes vérités de la vie surnaturelle, notre demeure en Dieu et la demeure de Dieu en nous par l'amour, sous forme de présence réciproque dans le cœur. La pensée du cœur matériel de Jésus est peu marquée dans la pièce. Je crois pourtant qu'elle y est : « L'amour a pu de telle sorte, âme, en moi tracer ton portrait, que le peintre le plus habile ne saurait avec semblable maîtrise produire une image pareille. C'est mon amour qui t'a formée, belle à ravir, et, ainsi peinte dans mon cœur, si tu te perdais, ma bien-aimée, âme il faut te chercher en moi. Je sais que tu te trouverais retracée en mon cœur, et reproduite si au vif que, si tu te voyais, tu te réjouirais en te voyant si bien peinte [2]. »

Mêmes idées et mêmes expériences mystiques chez saint Alphonse Rodriguez (1531-1617), humble coadjuteur de la Compagnie de Jésus, quand il explique « comment l'âme habite par vive contemplation dans le cœur de Jésus, et comment Jésus, pour le grand amour qu'il lui porte, la met dans son cœur. » Il montre l'âme pieuse lisant sur la sainte face de Jésus les douleurs de son cœur

1. *Lettres*, traduction Bouix, t. 3, p. 336. Cité par Franciosi, col. 321-322. Même pensée, à peu près, dans saint Jean d'Alcantara, *Traité de l'Oraison*, 1re partie, c. 4, pour le samedi. Dans Migne, *Œuvres de sainte Thérèse...* t. 3, p. 332. Texte dans Franciosi, col. 309. Même idée dans le P. Bernard d'Osimo, *Méditations sur la Passion du Christ. Avant-propos*, p. 3. et suiv. Cité par le P. Henri de Grèzes, p. 185-186.

2. Voir *Histoire de sainte Thérèse* d'après les Bollandistes, t. 2, p. 507. Paris, 1886. Sur le sens précis de la pièce et sa vérité profonde, voir *Nature et surnaturel*, 4e édition, Paris, 1911, Préface, p. XIX et suiv.

et de son âme, et par la compassion buvant à la source d'où elles jaillissent « qui est le cœur du Christ. » « Alors le Christ la conduit lui-même jusqu'au dedans même de son cœur ; et elle, une fois dans ce cœur, dans cet océan de tribulations et d'angoisses... lui tient compagnie... Et comme ce saint cœur est un feu d'amour, elle reste là s'embrasant tout entière en feu d'amour, et les ardeurs que Jésus lui communique sont si vives qu'il la transforme en lui-même, à peu près comme fait au fer le feu matériel, quand il est grand : il l'embrase au point que le fer paraît du feu. Ainsi plongée tout entière dans cette retraite du cœur de Jésus, elle y jouit de ce que ce doux Sauveur, qui l'aime tant lui communique de lui-même, en la revêtant des pieds à la tête de ses grandes douleurs et souffrances. [1] »

Le P. Louis du Pont nous montre de même le P. Balthasar Alvarez (1533-1580), « entrant d'abord dans les secrets du cœur du Dieu fait homme, montant ensuite pour s'enfoncer dans les mystères du Dieu qui est trois en personnes et un en essence [2]. »

1. *De la union y transformacion del alma en Cristo*, c. 7, dans les *Obras espirituales del B. Alonso Rodriguez...* ordenadas y publicadas por el P. Jaime Nonell, t. 2, p. 140-141, Barcelone, 1886. Traduction française de toute la page, un peu plus libre mais exacte en somme, dans Letierce, t. 1, p. 52-53. L'opuscule entier a été traduit par le P. de Bénazé, *Union et transformation de l'âme en Jésus-Christ suivie de l'explication des demandes du Pater.* Nouvelle édition. Paris-Lille, 1907. Le c. VII, ici visé, est à la p. 65 et suivantes. Il y a des choses analogues dans la 10e méditation du saint sur la Passion, *Obras*, t. 1, p. 373, et dans les considérations qui suivent, intitulées : « De quelques manières d'union et de transformation de l'âme en Jésus-Christ, lui demeurant en elle, et elle dans le cœur du Christ.» *Obras*, t. 1, p. 374-376.

2. *Vie du P. Balthasar Alvarez*, traduction Bouix, p. 24 ; cité par Franciosi, col. 321.

Avant de quitter l'Espagne, signalons encore le cas de deux mystiques, que l'on montre en rapports intimes avec le Sacré-Cœur au XVI[e] siècle. D'abord Anne Ponce de Léon, comtesse de Feria, puis, sous le nom de sœur Anne de la Croix, clarisse au couvent de Montilla, Séville. C'est a elle que Louis de Grenade a dédié le *Supplément au Mémorial*. Elle raconte elle-même que Notre-Seigneur lui fit entendre un jour comment elle devait regarder son cœur comme son unique bien, mettre en lui toute sa confiance, tout recevoir comme venant de ce cœur très aimant. Une autre fois, il lui apparut, et lui montra son cœur blessé en lui disant : « C'est mon amour pour toi qui m'a ainsi blessé. En retour, je désire que tu te livres toute à moi [1]. »

Sancha de Carillo vit un jour le cœur de Jésus si brûlant d'un excès d'amour pour les hommes, que celui-là même ne le saurait comprendre qui entre dans ce cœur et qui voit cet amour. Du centre de la poitrine du Christ sortaient des rayons d'amour qui arrivaient aux hommes, à tous et à chacun, passés, présents et futurs [2].

En Italie, nous trouvons également la mention du Sacré-Cœur chez les mystiques du temps.

La V. Mère Claire-Marie de la Passion, Victoire Colonna, fondatrice des Carmélites de *Regina caeli*, à Rome (†1575), raconte que son âme fut attirée un jour « avec une force délicieuse dans le

1. P. Martinez de Roa, s. j. *Vida maravillosa de D. Anna Ponce de Leon*, l. 1, c. 7, et l. 2, c. 2 ; d'après les PP. Martorell et Castellá, *Theses de cultu S. Cordis Jesu*, editio 3[a], Barcelone, 1880, p. 24.

2. P. Martinez de Roa, s. j. *Vida y maravillosas virtudes de D. Sancha de Carillo*, l. 2, c. 12 ; d'après les mêmes, ibid

sacré côté de Jésus-Christ et jusque dans son cœur... Je comprenais, dit-elle, que ce cœur divin était plein d'amour, mais d'un amour si pur, que je n'ai pas de paroles pour l'exprimer... Je voyais mon âme comme plongée dans ce cœur... Et me sentant ainsi dans le cœur de Jésus-Christ, je connaissais avec clarté, avec efficacité, et avec une joie inexplicable, que ce lieu, c'est-à-dire la poitrine et le cœur de Jésus, était un lieu très éminent [1]. »

La vie de sainte Catherine de Ricci (1522-1590) nous offre, à côté de plusieurs traits de dévotion à la plaie du côté, où la pensée du cœur, sans être absente, n'est pas directement exprimée, une sorte d'échange des cœurs, comme pour sainte Catherine de Sienne, mais où le réalisme du symbole s'efface beaucoup plus devant la réalité symbolisée. Dans une de ses extases, elle vit la sainte Vierge qui la prenait par la main et l'amenait à son divin Fils : « O mon Fils, dit-elle, voici que je vous présente notre très chère vierge Catherine, qui sollicite de votre tendresse la grâce de changer son cœur de chair en un cœur tout céleste, afin qu'elle soit plus digne de vous, en prenant un cœur semblable au vôtre. — O ma chère Mère, répondit Jésus, vous ai-je jamais refusé quelque chose, et votre cœur n'est-il pas le chemin naturel qui mène à mon cœur ? Il sera fait comme vous avez demandé. Et vous, ma très chère fille Catherine, souvenez-vous que dès cet instant vous ne vous appartenez plus, et que vous êtes toute à moi ; car voici que je purifie votre cœur de toute affection qui n'est pas

1. Vie publiée à Rome en 1681, l. 2, c. 9. Cité par Galliffet, l. 3, c. 3, p. 198.

a mienne, et que je le remplis de mon seul amour. » Notre-Seigneur alors toucha de sa main divine le côté gauche de la sainte et mit en elle un cœur nouveau... Quand elle sentit ce cœur battre dans sa poitrine, elle sortit de son extase en disant : *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi* [1].

Sainte Madeleine de Pazzi (1566-1607) reçut un jour de Notre-Seigneur la promesse qu'il lui donnerait son cœur, et elle priait ses saints favoris de l'aider à le recevoir. Elle disait aussi à Notre-Seigneur avec une profonde humilité : « O mon Jésus, que personne, je vous en prie, ne sache que vous me donnez votre cœur. » Alors enflammée d'amour, elle se fondait de douceur, et ouvrant les bras, se dressant vers son Époux, elle reçut son cœur. Et après cette faveur inestimable, elle joignit les bras sur sa poitrine, en forme de croix, comme pour le serrer dans son propre cœur [2].

C'est elle aussi qui a dit de saint Louis de Gonzague ce beau mot si souvent répété : « Oh ! comme il a aimé sur terre !... Il lançait des flèches au cœur du Verbe... Maintenant qu'il est au ciel, ces flèches reposent dans son cœur, car maintenant il comprend et il jouit des actes d'amour et d'union... auxquels il s'exerçait [3]. » Je ne saurais dire si la pensée du Sacré-Cœur est là exprimée. Mais le choix même de l'expression montre comment les formules les plus expressives de la vie chrétienne rencontrent naturellement celles de notre dévotion.

1. Voir *Messager du S. C.*, février 1862, t. 1, p. 282. Dans Franciosi, col. 328.

2. Vie, par le P. Vincent Puccini, 2e partie, c. 5, n. 200-204, *Acta sanctorum* t. 19, maii 6, ad diem 25, p. 229-230. Dans Franciosi, col. 345-346.

3. Ibid. p. 212. Dans Franciosi, col. 329.

Quant à énumérer les auteurs, théologiens, exégètes, ascètes, orateurs, qui ont parlé du Sacré-Cœur au cours du XVIe siècle, c'est chose impossible. Nommons au moins les principaux. Et tout d'abord les Franciscains. Nicolas Factor (1520-1583) recommande, pour arriver à la contemplation, la dévotion au côté percé et au cœur de Jésus [1]; Bernard d'Osimo (†1591), pendant six ans provincial des Capucins de Paris (1581-1587), parle de la plaie du côté et du cœur en termes dignes de saint François de Sales [2]; Jean de Carthagène († 1617) étudie en exégète tout ce qui a rapport à la blessure du côté et du cœur, et résume à cet égard les données traditionnelles [3].

Dans l'ordre de saint Dominique, nous pouvons signaler Pierre Doré (1500-1569) qui, dans *le Nouveau testament d'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, signé de son sang*, Paris 1550, a quelques belles pages sur le Sacré-Cœur [4].

Non moins pieuse est une page du B. Alphonse de Orozco (1500-1591), moine Augustin, dans son Commentaire sur le Cantique des Cantiques, Burgos, 1581. Déjà le postulateur de 1697 la citait comme toute pleine de la dévotion au Sacré-Cœur [5].

1. Voir le P. Henri de Grèzes, p. 182.

2. Textes dans le P. Henri de Grèzes, p. 185-188.

3. *De religionis christianæ arcanis homiliæ sacræ*. L. 12, *De arcanis in vulnere lateris Christi latentibus*, l, 12, Homil. 1 et 2, t. 1, p. 411 sq. Anvers, 1622. Dans Franciosi, col. 351-352. Analyse dans le P. Henri de Grèzes, 190-200.

4. C. 14. Cinquième don excellent que notre Père nous a fait en son testament, qui est de son cœur. Textes dans Franciosi, col. 394-396.

5. C'est à propos du texte *Vulnerasti cor meum*. Voir la page dans Nilles, t. 1, p. 445, ou dans Franciosi, col. 332.

De même genre à peu près que les explications de Jean de Carthagène sont celles de Salmeron (1515-158), l'un des premiers compagnons de saint Ignace, et celles du docte Tolet (1531-1596), à propos du passage de saint Jean sur la plaie du côté [1] ; celles aussi du Hieronymite Daniel Mallonius († vers 1616) à propos des plaies du Christ [2], et de Suarez dans son traité de l'Incarnation [3]. Plus courtes, mais dans le même sens sont les réflexions du P. Ribadeneira, dans sa vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il a mise en tête de ses *Fleurs de la vie des saints* [4].

Enfin, le P. Fr. Decoster, jésuite belge, dans un livre publié à Ingolstadt, en 1588, pour les congréganistes, insérait pour le Vendredi une méditation sur « l'inestimable et très ardente charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ », où il écrivait : « Fuyez donc à l'approche de toute tentation dans l'aimable cœur de Jésus et dans ses blessures ouvertes ; contemplez en elles sa bonté ineffable et sa charité [5]. »

Bref, vers la fin du XVIe siècle, l'attention est de toute part attirée vers le cœur de Jésus. On en parle partout ; la dévotion existe, elle est même fort répandue.

1. Salmeron, *Commentarii in N. T.* t. 10, tr. 48, p. 391 sq. ; Toletus, *In sacrosanctum Joannis Evangelium.*

2. Fr. Danielis Mallonii *Lucidationes in historiam admirandam de J. C. stigmatibus*, Douai 1607, c. 20, n. 1, p. 371 ; n. 8, p. 383. Textes latins dans Franciosi, col. 340-343.

3. In 3am partem S. Th. disp. 41. sect. 1.

4. Textes français dans Franciosi, col. 336, d'après la traduction de M. René Gaultier, Douai 1650.

5. *Libellus sodalitatis, hoc est Christianarum institutionum libri quinque*, libro 1, c. 26, p. 159. Communiqué par le P. J. Brucker.

CHAPITRE IV

LA DÉVOTION AU XVIIe SIÈCLE

Il n'y a pas, en ce qui regarde notre dévotion, de démarcation bien nette entre le XVI siècle et le XVIIe. Si pourtant l'on cherche à dégager quelques traits précis, on peut dire, semble-t-il, sans rien forcer, que, au XVIe siècle, la dévotion se constitue en elle-même plus qu'elle ne se propage, tandis que, au XVIIe, elle se propage plus qu'elle ne se constitue. Il y a, dès le XVIe siècle, un premier épanouissement de la dévotion ; mais c'est, avant tout, un épanouissement, dans les âmes ; ce n'est pas, autant du moins que nous pouvons le saisir, un mouvement général, qui se transmet et qui se communique de proche en proche. La dévotion reste affaire individuelle, elle n'a rien d'une poussée sociale. Si nombreuses qu'en soient les traces, elles restent sporadiques. Rien n'indique un mouvement qui prenne conscience de lui-même et qui tende à se généraliser. Le XVIIe siècle, au contraire, se présente à nous comme une aurore de la dévotion, ou, si l'on veut, comme son printemps: tout y annonce le grand mouvement qui va peu à peu conquérir le monde. Annonces obscures pour ceux-là qui vivaient alors, sauf quelques privilégiés, voyants de l'avenir ; annonces assez claires pour nous qui savons cet avenir. Nous allons étudier rapidement cette divine préparation.

Les faits sont à peu près les mêmes que nous avons déjà rencontrés. Mais ils se multiplient singulièrement, et nous donnent, avertis que nous sommes par l'événement, l'impression d'un mouvement qui commence et qui se propage.

Il n'est pas facile de grouper cet amas de faits. L'ordre chronologique n'est pas toujours possible, et souvent il empêcherait de voir les rapports réels des choses ; les autres groupements risquent de fausser les perspectives ou d'établir des rapports factices. Il paraît naturel de combiner l'ordre chronologique avec l'ordre des choses, en procédant tantôt par pays, tantôt par congrégations religieuses ou groupements analogues, et suivant, pour chaque série de faits, soit l'ordre chronologique, soit quelque autre ordre indiqué par l'analogie des choses [1].

I

La dévotion hors de France.

Espagne : Saint Michel des Saints ; Marine d'Escobar ; Marie d'Agréda. — Flandres, Belgique et Pays-Bas : Nicolas de Montmorency, Benoît Haeften, Jacques Marchant, Jeanne de Cambry, Mère Deleloe. — Suisse : Saint Fidèle de Sigmaringen.

Voici d'abord, en Espagne, saint Michel des Saints, Trinitaire (1598-1625). Il demandait à Notre-Seigneur de lui changer son cœur, et de lui en donner un autre, plus aimant et plus généreux. Notre-Seigneur l'exauça : il prit le cœur de son

1. Nous réservons pous le chapitre suivant ce qui regarde les Visitandines, les Jésuites, le B. Jean Eudes.

bien-aimé Michel et le cacha dans sa poitrine ; en retour, il lui donna son propre cœur, tout embrasé d'amour [1].

En Espagne encore, c'est la V. Marine d'Escobar (1554-1633), à qui Notre-Seigneur révéla souvent les secrets de son cœur. Après avoir écrit sa règle pour ses religieuses, elle l'offrait à Notre-Seigneur, en lui disant qu'elle était sienne. *Tu as raison*, lui dit Jésus. *Elle est mienne en effet. Lève plutôt les yeux, et regarde mon Cœur.* « Je levai les yeux de mon âme, dit-elle, et je vis toute la règle écrite dans ce divin cœur. [2]» Un autre jour, « je vis, dit-elle, Notre-Seigneur qui m'ouvrait sa poitrine sacrée et me montrait son Cœur très saint, tout brûlant d'amour pour ses créatures, et je vis dans une très vive lumière comment il nous a aimés et nous aime, comme s'il disait : *Regarde. C'est de cet amour, c'est avec ce Cœur que je vous ai aimé* [3]. » Un autre jour, il lui montrait les plaies de ses mains et de ses pieds. « *Et celle du côté ?* lui dis-je. Il répondit : *Regarde* ; et il me montra aussi celle-là, et en même temps son cœur, qui apparaissait à travers la blessure [4]. »

Un jour de vendredi saint, c'était en 1616, comme elle craignait l'illusion, Notre-Seigneur lui

1. Office du saint, leçon VI, 5 juillet. Cf. *Acta canonizationis*, dans les *Analecta juris Pontificii*, 1863, p. 1446.

2. Vie, par le P. Louis du Pont, 1re partie, l. 5, c. 20, n. 3. Traduction latine, Prague 1672, p. 536. Dans Franciosi, col. 354. On remarquera que la Vénérable dit : « les yeux de l'âme » ; c'est ordinairement dans le même sens qu'il faut entendre la chose, là même où ce n'est pas dit expressément. Elle dit de même qu'un jour elle embrassait, « suivant notre manière de parler », les pieds du Sauveur.

3. *Ibid.* l. 1, c. 9, n. 4, p. 47 ; Franciosi, l. c.

4. *Ibid.* l. 2, c. 21, n. 2, p. 197 ; Franciosi, l. c.

dit : « *Approche, et touche la blessure de mon côté.* Je m'approchai et je la touchai, et aussitôt je sentis comme des rayons enflammés d'amour divin qui sortaient du cœur de Notre-Seigneur par la blessure : ils venaient jusqu'à mon cœur, et l'embrasaient d'amour pour lui [1]. »

En février 1622, elle vit Notre-Seigneur comme au ciel, et de sa poitrine comme une échelle qui descendait en s'élargissant vers la terre. « Les Anges, dit-elle, me conduisirent au bas de l'échelle, et je me mis à monter... jusqu'à ce que je fusse arrivée... là où l'échelle s'appuyait à sa poitrine. Il m'introduisit... dans le sanctuaire secret de sa divine poitrine... Là, je vis le mystère de la sainte Trinité, autant que j'en étais capable [2]. » A elle aussi, il voulut, le 18 juillet 1612, faire don de son propre cœur, afin de la rendre parfaitement conforme à ce cœur divin [3]. Enfin, un jour de décembre 1618, il lui donna « la clef de son cœur et de sa volonté », pour lui signifier que désormais elle n'avait qu'à exprimer un désir : « Pourvu que la chose fût expédiente, il lui accorderait tout aussitôt et volontiers [4]. » N'avons-nous pas là ou peu s'en faut, les principaux éléments d'un traité de dévotion au Sacré-Cœur, théorie et pratique? Marine d'Escobar mérite une place à part parmi les précurseurs de la B. Marguerite-Marie.

A côté d'elle, on peut mentionner une autre mystique espagnole beaucoup plus contestée, la V. Marie d'Agréda (1602-1665). Elle a d'ailleurs peu

1. *Ibid.* l. 2, c. 17, p. 203 ; Franciosi, col. 355.
2. *Ibid.* l. 3, c. 11, n. 5, p. 289-291 ; Franciosi, col. 355-356.
3. *Ibid.* l. 3, c. 28, n. 2, p. 336 ; Franciosi, col. 356.
4. *Ibid.* l. 6, c. 9, n. 2, p. 626 ; Franciosi, col. 357.

de chose sur le cœur de Jésus, et ce qu'elle en dit n'est que la répétition de ce que nous trouvons partout : l'ouverture du côté fait jaillir du cœur divin les sources fécondes de la grâce ; elle nous montre l'amour de ce cœur, et invite les âmes à entrer « pour goûter cet amour en le puisant à sa propre source » et pour y chercher refuge. [1]

Dans les Pays-Bas, un homme d'Etat Belge, qui, au milieu des occupations importantes auxquelles l'appela la confiance de Philippe II, trouva le temps d'écrire des livres de piété, Nicolas de Montmorency (1556 environ à 1617), publiait, à Anvers,en 1616, un *Diurnale pietatis*, en 2 volumes, où il y a nombre de prières ou affections très pieuses, empruntées souvent à des auteurs dont le nom est indiqué en marge. Parmi ces affections ou prières, plusieurs s'adressent au Sacré-Cœur. En voici un bel échantillon : c'est une « salutation et prière du matin au cœur de Jésus » :

« Je loue, je bénis, je glorifie et salue votre très doux et très bénin cœur, ô Jésus-Christ, mon fidèle ami, vous rendant grâces pour la fidèle garde dont vous m'avez entouré pendant cette nuit, et pour la paternelle et immense bonté avec laquelle, parmi tant d'autres, vous me supportez encore et me conservez, moi, le plus misérable de tous les pécheurs, et même me visitez quelquefois par l'inspiration de votre grâce. Et maintenant, je vous en prie, ô unique ami, par la vertu de votre divin cœur, purifiez-moi, votre suppliant, de toute souillure, daignez aussi me garder miséricordieusement de tout danger, et m'accorder la grâce

1. *La cité mystique de Dieu*, 2e partie, l. 6, c. 24, n. 1440 et 1451. Traduction Croset ; Franciosi, col. 412.

de persévérer fidèlement et heureusement jusqu'à la fin de ma vie dans votre saint service et votre amour.

» O cœur très doux de Jésus, où se trouve tout bien, organe de la toujours adorable Trinité, à vous je me confie, en vous je me remets tout entier, en vous je jette toute sollicitude, tout ce qui me pèse ; à vous je m'offre humblement pour être purifié des souillures de mes péchés ; à vous je m'en remets en toute confiance pour que vous suppléiez à toutes mes propres insuffisances. En vous est tout mon espoir et ma consolation, en vous mon repos et ma demeure. Qu'il coule, qu'il coule par vous sur moi une gouttelette de sang du côté ouvert de mon Seigneur Jésus, pour effacer toutes mes souillures, et pour enflammer mon cœur du divin amour. O cœur de Jésus, cœur tout amour, soyez pour moi le refuge dans la tentation, la consolation dans la peine, l'abri dans la mort ; que je me repose et que je m'endorme en vous, jusqu'à ce que je goûte et je sente combien suave est Jésus, l'époux de l'âme qui aime, le Dieu béni par dessus tout à jamais. Amen [1]. »

Le pieux auteur n'indique pas où il a pris cette prière. Les premières lignes sont la salutation matinale de sainte Mechtilde. Je n'ai pas identifié le tout ; mais certaines idées, certaines expressions

1. *Diurnale pietatis*, Antverpiæ, 1616, t. 1, p. 153-154. J'ai traduit sur le texte latin, tel que l'ont copié pour moi deux amis obligeants, M. Albert Poncelet, Bollandiste, et M. Henri Pinard. C'est à eux que je dois, en outre, sinon la première connaissance du pieux Nicolas de Montmorency (car une partie de cette prière avait été traduite en français et m'était tombée sous les yeux), au moins tous les détails sûrs et précis sur le livre et sur les nombreuses mentions qui s'y trouvent du Sacré-Cœur.

sont de Louis de Blois ; les autres se ressentent d'Eschius et de Lansperge.

La Hollande et la Belgique nous offrent encore deux écrivains ascétiques, entre beaucoup d'autres sans doute, Jacques Marchant et dom Benoît Haeften.

Dom Benoît Haeften, abbé d'Afflighem (1587-1648), dans son livre intitulé *L'Ecole du cœur* (1629), parle de la plaie du côté en termes touchants, où se résume toute la pensée traditionnelle. Lui aussi trouve le cœur à travers la plaie : « Approche-toi (mon âme) du Dieu de ton cœur, du cœur de ton Dieu : pose là ta tente, fais-y ta demeure. Là joins ton cœur au cœur de ton amour : non pas ton doigt, ni ta main, c'est ton cœur qu'il y faut jeter [1]. » Il voit dans le cœur divin le modèle de ce que doit être son cœur : « Ce que doivent être les pensées de mon cœur, je le trouve écrit dans ce cœur. Car votre cœur est la règle... des cœurs humains : ils doivent être réglés sur votre cœur. J'irai donc à ce cœur profond, au cœur de mon Dieu, et je regarderai ses perfections, pour, avec l'aide de sa grâce, les transporter dans mon cœur. Votre cœur, ô Dieu de mon cœur, a été pur de tout attrait humain, de tout amour pour ce qui passe. Daignez, Seigneur, ami de nos cœurs, répandre tout cela dans le cœur de votre serviteur, afin que son cœur soit parfait avec vous... Eh ! donc, Seigneur, mettez-moi près de votre cœur, pour que je le regarde, et que sur ce modèle je rectifie

1. *Schola cordis, sive a Deo aversi cordis ad eumdem reductio*, auctore D. Benedicto Haefteno, O. S. B. Anvers 1663, p. 532 ; texte latin dans Franciosi, 379. M. Grimoüard de Saint-Laurent cite aussi quelques extraits, d'après l'édition d'Anvers 1629. *Loc. cit.*, p. 56.

mon cœur. Regardez-moi, vous aussi, et ayez pitié de moi, Seigneur ; de ce miroir brûlant de votre cœur [1] envoyez des rayons de feu dans mon cœur pour le brûler et le rendre conforme à votre cœur [2]. »

Jacques Marchant, († 1648), dans son *Hortus Pastorum*, invite la colombe mystique à entrer dans le côté percé de Jésus : « Tu ne pourras trouver de repos, lui dit-il, que dans le cœur du Sauveur. C'est là qu'il a voulu te préparer une demeure. Son cœur brûlant d'amour est le jardin fleuri où tu peux trouver tes délices et t'écrier : *Il nous est bon d'être içi*. Si donc tu sens parfois que ton cœur est pauvre, ou tiède, ou dur, tourne-toi vers le Dieu de ton cœur... Par cette large porte du côté... l'entrée t'est ouverte jusqu'au cœur. Là joins ton cœur à son cœur, pour y prendre la lumière, la vie, la flamme... Sa blessure n'est pas tant celle de la lance que celle de l'amour ; elle est à la fois, si vous l'aimez mieux, celle de la lance et de l'amour. Voilà pourquoi il dit deux fois : *Vous avez blessé mon cœur, ô mon épouse, vous avez blessé mon cœur*. Réponds-lui de ton côté : Blessez mon cœur, ô mon Époux, blessez mon cœur. Blessez-le de compassion, blessez-le d'amour [3]. »

1. L'auteur, un peu plus haut, p. 541, a comparé le cœur de Jésus au fameux miroir concave d'Archimède, qui brûla la flotte ennemie.

2. *Ibid.* p. 544 et 546 ; Franciosi, col. 380. Autre passage très beau, cité par le P. Dufau, *Trésor*, t. 7, p. 393-395, à propos du texte *Vulnerasti cor meum* : « Si vous restâtes attaché à la croix, ce fut bien plus par les liens de votre amour que par les clous de fer... C'est bien par l'amour que je dois être uni à votre cœur. Et comment ne pas vous aimer ?... Vous avez été blessé par moi, ô mon Jésus : rendez-moi blessure pour blessure. » — Libr. 4, lect. 12, p. 519.

3. *Hortus Pastorum*, l. 1, tract. 2, lect. 21. *De vulnere lateris.* Texte latin dans Franciosi, 692-693.

C'est aux pays flamands que se rattache également Jeanne de Cambry (1581-1639), d'abord religieuse augustine, puis recluse à Lille. Ce fut une grande dévote de la plaie du côté ; et plus d'une fois, dans la plaie du côté elle rencontra le divin cœur. Dans ce sacré côté elle, trouvait « deux chambres nuptiales », comme elle dit, « l'une, le cœur de chair et de sang, représentant son humanité ; l'autre, le cœur d'or, représentant sa divinité. » « Puissiez-vous, écrivait-elle à son directeur, posséder tellement ces deux chambres que vous n'en sortiez jamais [1]. » Dans son grand ouvrage spirituel, elle représente le Cœur de Jésus comme « le lit nuptial où repose l'Époux avec l'Épouse, l'âme avec Dieu. » La couche, dit-elle, « ce sera le divin cœur de Jésus, oui ce sera ce cœur plein d'amour du doux Jésus, où l'âme se reposera, où l'âme sera unie, et de deux cœurs n'en sera fait qu'un par union d'amour... Si nous aimons Dieu, il faut que notre amour retourne à Dieu, à ce cœur amoureux de Jésus, qui par amour a voulu naître d'une Vierge, et endurer mort et passion, pour nous montrer son brûlant amour ; à ce cœur qui a été percé d'une lance pour nous, et le tout par ce feu d'amour. O cœur divin, qu'y-a t-il en cette méchante créature et ingrate que vous l'aimez de telle sorte ? Mais c'est votre poignant et brûlant amour qui vous fait ainsi aimer votre œuvre !... Et puisque Dieu aime ce qu'il a fait et créé, quoi, ingrats que nous sommes, n'aimerons-nous pas celui qui nous a créés [2] ? »

1. *Vie admirable de Jeanne de Cambry*, par le P. Saintrain, C. SS. R. Tournai 1898, 3e partie, c. 6 ; cf. Franciosi, 365-366.

2. *Traité de la ruine de l'amour-propre, etc.*, l. 4, c. 26. *Les Œuvres spirituelles de Sœur Jeanne-Marie de la Présentation...*

Dans les mêmes régions, l'ordre de saint Benoît nous fournit encore une dévote du Sacré-Cœur, que dom Bruno Destrée a révélée dernièrement au public, la Mère Jeanne de Saint-Mathieu Deleloe. Née en 1604, à Fauquembergues, dans le diocèse d'Arras, elle entra chez les Bénédictines de sa ville natale et suivit sa communauté à Poperinghe, quand elles furent obligées de s'y transporter. Elle y mourut en 1660. Toute sa vie ne fut qu'une suite de communications intimes avec le cœur de Jésus [1].

Enfin, avant d'entrer en France pour n'en presque plus sortir, signalons un grand saint de l'ordre de saint François, saint Fidèle de Sigmaringen, capucin (1577-1662). Parmi ses pratiques de dévotion, on en signale une en l'honneur du cœur de Jésus. La prière commence ainsi : « Je vous rends grâce, ô très aimable Jésus, pour l'amour infini et pour l'infinie douleur de votre très doux cœur. » Il s'y remet tout entier et conclut : « Pendant toute ma vie et particulièrement à l'heure de ma mort, il y a pour moi un refuge assuré dans cette blessure de votre cœur très fidèle [2]. »

Tournai, 1665. Franciosi, col. 368. Voir dans la *Vie admirable de Jeanne de Cambry*, par le P. H. Saintrain, C. SS. R. Tournai et Paris (Casterman, 1899), la 3e partie, c. 6, la dévotion de Jeanne au Sacré-Cœur, p. 320-337.

1. *Une mystique inconnue du* XVIIe *siècle*, par dom Bruno Destrée, Bruges, 1905.

2. Signalé par M. R. de La Bégassière, d'après le *Compendio storico...della divozione al SSmo Cuor di Gesù.* Ediz. 2a. Roma 1822, p. 34, § 14. La prière n'est pas, je crois, du saint lui-même. Voir ci-dessus Louis de Blois et Nicolas de Montmorency.

II

Diffusion en France.

Bérulle, Olier, Mme de Neuvillars, Mère Madeleine de saint Joseph, la Carmélite de Beaune, la bonne Armelle ; Mme d'Herculais et les milieux jansénistes.

En France, nous rencontrons partout la dévotion, dans le monde, et même à la cour, comme dans les cloîtres ; elle s'allie aux tendances de spiritualité les plus diverses, à celles de Bérulle ou de M. Olier comme à celles des Jésuites ; on la trouve jusque chez les Jansénistes ; elle est si familière aux âmes que Bossuet pour donner la formule de la perfection chrétienne rencontre comme naturellement la formule même de la dévotion au Sacré-Cœur.

En tête du mouvement, apparaît saint François de Sales, l'un des hommes dont la spiritualité est le plus imprégnée de la pensée du Sacré-Cœur. On a depuis longtemps signalé les principaux passages où il parle de ce cœur divin. C'est dans ses lettres surtout que sa dévotion s'exprime avec une tendresse de piété qui ravit toujours les âmes dévotes. Nous aurons à y revenir quand nous chercherons à la Visitation les premières traces de la dévotion au cœur de Jésus.

Le cardinal de Bérulle (1575-1629) a quelques réflexions, subtiles mais pénétrantes, sur le cœur de Jésus. « Saint Jean seul, comme bien-aimé disciple, fait mention de la blessure dont le côté et le cœur de Jésus ont été ouverts. D'autant que c'est une blessure d'amour, il était convenable

qu'elle fût rapportée par le disciple du cœur et de l'amour de Jésus. Remarquons que le cœur vivant de Jésus est assez navré d'amour ; c'est pourquoi cette navrure de la lance est réservée à son cœur mort, comme si, avant la mort, ce fer ne l'eût pu navrer davantage, tant il était navré d'amour. Son cœur est éternellement ouvert, éternellement navré ; sa gloire n'ôte point cette plaie, car c'est une plaie d'amour ; cette navrure de la lance n'est qu'une marque de la vraie et intérieure navrure de son cœur... Rendons grâces au Père éternel qui... lui a destiné cette plaie... pour nous loger... en son cœur dans l'éternité [1]. » Il écrivait à une personne éprouvée et tentée : « Souvenez-vous que le Fils de Dieu, par les douleurs et plaies de son cœur, nous a préparé une retraite en icelui, en nos peines et tentations ; et lui rendez grâces de ce soin et amour sien vers nous, et de ce refuge sacré qu'il veut que nous ayons et trouvions en lui... Mais vous êtes indigne [2] d'y être logée, vous étant ce que vous êtes, et lui étant ce qu'il est, et ce n'est pas à vous de vous y loger, ni vous ne le devez pas entreprendre. Souvenez-vous donc que, lui étant ce qu'il est, vous n'y oseriez penser ; mais aussi lui étant ce qu'il vous est, par sa grâce et miséricorde, par ce qu'il a daigné être aux pécheurs et à vous, et parce qu'il a voulu être navré en son cœur de douleurs et de cette plaie ; pour cet effet, priez-le avec vraie humilité qu'il lui plaise de vous loger lui-même en cette sainte

1. *Opuscules divers de piété*, n. 69. Dans *Œuvres complètes*, édition Migne, 1856, col. 1046.

2. Il y a « digne » dans Migne ; je pense que c'est une faute d'impression.

retraite, parmi l'orage qui vous porte... et, durant icelui, soyez toute retirée et de toute votre puissance, dans ce saint cœur du Fils de Dieu, navré de douleur pour votre salut [1]. »

De son côté, M. Olier écrivait à une dame pieuse : « Perdez-vous mille fois le jour dans son admirable cœur, où vous vous sentez si puissamment attirée. C'est là où vous entrerez dans la jouissance de tout ce qu'il est, et même des correspondances et des communications mutuelles qui se passent entre lui et son Père. C'est la pièce d'élite que le cœur du Fils de Dieu ; c'est la pierre précieuse du cabinet de Jésus, c'est le trésor de Dieu même où il verse tous ses dons et communique toutes ses grâces... C'est en ce cœur sacré et en cet adorable intérieur que se sont premièrement opérés tous les mystères, et c'est dans les saints que Dieu y applique plus particulièrement que se passent ses communications plus intimes et que s'expriment le plus parfaitement tous ses divins mystères [2]. » Il écrivait encore : « Que dire de la gloire que la grandeur de Dieu reçoit du cœur de Jésus-Christ tout seul, qui rend plus de respects et de louanges à Dieu que tous les saints ensemble, puisque tous les anges et tous les saints ne sont faits que pour exprimer les sentiments intérieurs qui sont renfermés dans le cœur de Jésus ? O magnifique cœur... qui contient tous les amours, tous les respects, toutes les louanges de tous les saints ensemble [3]. »

1. Lettre 233, dans *Œuvres complètes*, édit. Migne, col. 1578.

2. *Lettres*, II, 598. D'après M. H. Joly, *Le B. P. Eudes*, 1909, p. 173.

3. Cité par Mgr Perraud, *Le Second centenaire et le jubilé de la B. Marguerite-Marie*, Autun (1890), p. 185.

Parmi les dames qui aux débuts du XVIIe siècle édifièrent le grand monde par leur piété, Mme de Neuvillars (1571-1616), se signale à nous par sa dévotion au cœur de Jésus. Suzanne de la Pomélie, dame de Neuvillars, était née dans le calvinisme. Convertie à vingt-trois ans, elle ne vécut que pour Dieu et fut favorisée de grâces insignes, parmi lesquelles la manifestation et le don du Sacré-Cœur : « Pensant aux péchés de ma vie passée, écrit-elle, et me voulant cacher sous terre... Notre-Seigneur me présenta son côté ouvert, et me dit que c'était le lieu où il voulait me voir me cacher et demeurer cachée toute ma vie. Je m'y jetai aussitôt avec grand plaisir, et j'ai tâché de m'y tenir toujours depuis, le mieux que j'ai pu. » En janvier 1615, après la sainte communion, il lui montra encore l'ouverture de son côté sacré et lui commanda d'y appliquer la bouche. « Et je le fis, dit-elle, et j'y portai encore mon cœur, que je n'en retirai pas ; mais il y fut retenu, avec promesse de Notre-Seigneur qu'une autre fois il me donnerait le sien, ce qui me rendit toute confuse... Et il me sollicita souvent de faire cette demande, avec assurance que je ne serais pas refusée. » Malgré tout, elle n'osait faire la demande. « Enfin, raconte-t-elle, m'étant un jour prosternée aux pieds de Notre-Seigneur, et faisant avec sa Majesté des colloques pleins d'affection, en les lui baisant tendrement, il me fit reproche de mon peu de confiance, en ces propres termes : *Il n'y a personne qui n'eût accepté mon cœur, si je le lui eusse offert aussi bien qu'à vous.* Et toutefois je n'eus pas encore le courage de lui faire cette requête, que j'estimais trop incivile, à cause de

mon indignité. » Enfin, le 15 juin 1615, « Notre-Seigneur, dit-elle, se présente soudain devant mes yeux, et répondant à mes pensées : *Je vois bien*, me dit-il, *que tu te plains de moi. Mais tu ne le feras plus désormais. Voilà mon cœur que je t'avais promis ; tu y trouveras abondamment tout ce que tu y saurais désirer.* » — « Je ne veux point ici rechercher, dit l'historien, en quelle façon se fit cet admirable commerce de cœur à cœur... Je me contenterai de dire que... la suite montra qu'il s'était passé de grands changements dans l'âme de cette servante de Dieu. » Un autre jour, vers la fin de sa vie, « Notre-Seigneur lui découvrant à nu les ouvertures de ses plaies sacrées, et faisant sortir de son côté comme un torrent de flammes divines, elle qui en brûlait toute, et qui voyait que c'était là son élément et son séjour naturel, s'élança à plusieurs reprises avec une ferveur admirable au milieu de ces flammes, ne pouvant espérer de lieu plus propre à entretenir son amour que cette fournaise d'amour [1]. »

La dévotion pénétrait jusqu'à la cour de Louis XIII, sous des influences diverses, parmi lesquelles on peut indiquer celle d'une Carmélite. Le Carmel de la rue Saint-Jacques était très souvent visité par les dames de la cour ; la reine elle-même y venait parfois ; la duchesse de Longueville y était sans cesse. Tout ce grand monde aimait à respirer le parfum du cloître austère. Parmi les

1. *La Vie de Mlle de Neuvillars, miroir de perfection pour les femmes mariées et pour les âmes dévotes*, par le P. Nicolas du Sault, s. j. Paris, 1649, l. 3, c. 7. Réimprimé à Nantes, 1889, p. 152-158, mais avec retouches de style. Le P. Alet, l. c. p. 214-216, garde le texte original : c'est lui que je suis, sauf pour les deux premiers passages, qu'il n'a pas transcrits.

saintes Carmélites qui s'y trouvaient, la V. Mère Madeleine de saint Joseph (1578-1637) avait un don merveilleux de pousser à la piété. Or, très dévote elle-même au cœur de Jésus, elle s'efforçait d'inspirer aux autres la même dévotion. C'est le témoignage que lui rend la duchesse de Longueville dans sa déposition : « Elle m'a quelquefois parlé en particulier d'honorer le cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de lui demander qu'il sanctifiât tous les mouvements du mien par ceux du sien très saint et divin, et j'ai connu, par tout ce qu'elle m'en a dit, qu'elle avait une dévotion et très particulière application à ce très sacré cœur du Fils de Dieu [1]. »

Une autre Carmélite, la « Carmélite de Beaune », comme on la désigne couramment, exerçait, de son Carmel, une action semblable, qui s'étendit par toute la France. La V. Marguerite du Saint-Sacrement (1619-1648) est surtout célèbre pour sa dévotion à la Sainte Enfance ; mais le Sacré-Cœur tient aussi une place considérable dans sa vie. Notre-Seigneur, dit le P. Amelote, son historien, « lui fit paraître son cœur comme une vaste et immense fournaise d'amour, et l'y enferma les jours et les nuits, l'espace de trois semaines ou d'un mois. Là elle puisa toutes sortes de grâces dans leur source, et... ses progrès parurent plus grands en un seul jour qu'ils n'avaient été auparavant en des années entières. Tantôt ce cœur divin la brûlant toute comme un feu très vif, consumait en elle ses imperfections ; tantôt elle y était plongée

1. Déposition autographe de Madame de Longueville (pour le procès de béatification de la V. Mère Madeleine de Saint-Joseph), dans V. Cousin, *La jeunesse de Madame de Longueville*, Paris, 1853, p. 437.

comme dans un abîme de charité... Tantôt elle y était lavée comme dans une fontaine de pureté... Elle remarqua ce double mouvement d'élévation et de compression qui a été connu dans le cœur de Jésus-Christ par d'autres saints, et elle comprit que ce cœur se resserrait afin de se remplir du divin Esprit pour soi-même, pour aimer en son propre nom Dieu le Père, pour s'offrir à lui en sacrifice, pour s'anéantir devant sa Majesté, pour s'unir à toutes ses adorables perfections, pour lui rendre tous ses propres devoirs ; et qu'il se dilatait afin d'épandre son esprit dans tous ses membres, et de communiquer à son Église, qui est son corps, la chaleur vitale qu'il avait produite pour soi-même. Elle aperçut dans ce cœur un océan sans fond et sans rives d'amour envers Dieu le Père, une possession et une jouissance de sa divine bonté, un repos en son infinie béatitude, un calme et une paix qui surpassaient toute intelligence, un trésor incompréhensible de toutes les vertus... Toutefois, parmi tant de richesses et de bonheur, elle vit que ce cœur aimable avait été noyé dans des abîmes profonds de douleurs et d'amertumes... Mais... elle reconnut en ce cœur un si admirable transport d'amour pour ceux qui lui avaient causé tant de maux, que son courage surpassait de beaucoup sa crainte... Elle vit ce cœur admirable comme le palais sacré où étaient nées et où avaient été nourries toutes les affections de Jésus-Christ, tous ses désirs, toutes ses dévotions, toutes ses joies, toutes ses tristesses... Elle ne prenait presque point de nourriture, mais, en revanche, elle trouvait dans ce cœur sacré de Jésus-Christ un supplément surnaturel, qui la soutenait sans man-

ger, et qui, plus noblement que n'eût fait le fruit de vie, rétablissait toutes ses forces. Il lui semblait parfois qu'il s'écoulait de ce cœur divin une sacrée liqueur dans tout son corps, tantôt en forme d'huile douce et pénétrante, tantôt comme un lait très pur, tantôt comme un baume plein d'odeur céleste, tantôt comme un suc animé, tantôt comme une manne agréable, qui ne fortifiait pas seulement son corps, mais qui produisait aussi dans son âme des effets merveilleux. Quelquefois Jésus-Christ lui disait, la tenant cachée dans ce cœur : Je te lave de pureté », etc.[1]. « Un jour, Notre-Seigneur lui témoigna qu'il voulait prendre son âme pour son jardin de délices, et qu'il aurait soin de le cultiver lui-même... Il commença donc à répandre dans son âme de nouvelles vertus... Quelque temps après, il lui ouvrit son cœur divin et en fit sortir un ruisseau d'eau vive, dont il arrosa son âme. Et en même temps elle sentit une nouvelle vigueur d'esprit qui lui fit embrasser ces vertus avec un ravissement de joie[2]. »

On sait que la France attribua pour une part la naissance de Louis XIV aux prières de l'humble Carmélite. On sait moins qu'elle eut, à ce propos, une manifestation spéciale du Sacré-Cœur. « Un jour, Notre-Seigneur l'encouragea à lui demander de grandes grâces pour les âmes, au nom de son Enfance divine et lui donna l'espérance qu'elles lui seraient accordées. Alors il lui fit naître une

1. *Vie de Sœur Marguerite du Saint-Sacrement*, 3e édition, l. 3, c. 6, n. 2, p. 110-113, d'après Franciosi, 375-376. Le même texte est cité par le B. Jean Eudes, *Le Cœur admirable*, l. 12, c. 19 ; *Œuvres complètes*, t. 8, p. 299-303. Variantes sans importance.

2. *Ibid.* l. 5, c. 1, n. 2, p. 158 ; d'après Franciosi, 377.

pensée très forte de le prier... qu'il lui plût de donner un Dauphin à ce royaume... Le saint Enfant se mit entre ses bras, petit comme il était au moment qu'il vint au monde, et lui ouvrant son cœur divin : « Puise, lui dit-il, ce que tu voudras dans mon cœur, rien ne te sera refusé. Je t'accorde le Dauphin que tu demandes [1]. »

Il n'est pas de pays, pas de condition si humble où Jésus ne trouve des amis de son Cœur, et ne se révèle à eux. A Vannes, meurt, en 1671, une pauvre servante, Armelle Nicolas, vénérée encore aujourd'hui dans l'ancienne chapelle dite des *Ursulines*, attenante au collège Saint-François-Xavier, sous le nom de « la bonne Armelle ». Elle était dans les relations les plus familières avec le divin cœur ; elle y allait et venait, comme chez elle, et elle disait à ses amis : « Si vous voulez me trouver, ne me cherchez pas ailleurs que dans le cœur de mon divin amour [2]. » Elle y trouvait un refuge

1. *Ibid.* l. 7, c. 7, n. 3, p. 295 ; Franciosi, 377. Plusieurs des traits ici rapportés ont été recueillis également par l'abbé Deberre dans son *Histoire de la V. Marguerite du Saint-Sacrement*, Paris 1907, p. 134-136. M. Deberre cite de plus, p. 100, et donne en fac-simile une page de la Vénérable où le Sacré-Cœur a encore sa part : « Je fus tirée dans le cœur de Jésus, où je fus mise et où je compris que je devais renaître pour recevoir le saint Sacrement de Confirmation, et en ce moment je ressentis et compris dans ce cœur divin quatre sacrements qui en forme de canaux se dégorgeaient dans mon âme et qui la remplirent d'une indicible pureté. Je reçus ce saint sacrement, et, au moment que je le reçus, je sortis du cœur divin dans lequel j'étais, et mon époux me prit entre ses bras... »

2. Beaucoup de détails dans le livre intitulé *Le triomphe de l'amour divin dans la vie d'une grande servante de Dieu, nommée Armelle Nicolas*,.. fidèlement écrite par une religieuse du monastère de Sainte-Ursule, de Vennes... A Vennes, Jean Galles, 1676. D'après les notes de M. R. de La Bégassière, qui a vu et étudié le livre. Cf. Letierce. *Etude*, t. 1, p. 74-77 ; Franciosi, 416-418.

contre ses ennemis et y recevait du divin Maître d'admirables communications.

On trouve des traces de cette dévotion jusque dans les milieux qui sembleraient les plus réfractaires, et M. Gazier écrivait naguère dans la *Revue bleue* [1] un article intitulé *Le Sacré-Cœur à Port-Royal en* 1627. Le titre ne dit pas tout à fait ce qu'il y a dans l'article. Mais on y trouve quelques renseignements curieux. M. Gazier attribue sans « l'ombre d'un doute » à la Mère Angélique Arnauld un opuscule d'une extrême rareté publié à Paris, en 1727, sous le titre *Elévations de cœur et prières à N.-S. J.-C. sur les mystères de sa passion* [2]. Or, voici ce qu'on y lit « au cours d'une assez longue élévation pour le vendredi ». « O sacré cœur de Jésus ! ô source de grâces ! ô brasier d'amour ! souffrez que j'entre dans cette fournaise ardente et que je m'y consume par le feu de la charité. Oui, je m'y cacherai comme l'épouse dans les trous de cette pierre ; je me reposerai sur votre cœur, j'y établirai ma demeure et je ne craindrai rien quand le monde et l'enfer s'élèveraient contre moi. O Jésus, ô le Dieu de mon cœur, souffrez que je me colle à votre sacré côté ; souffrez que je m'enivre à cette source vive et que je ne cherche jamais ailleurs de consolation [3]... » Plus loin, dans une Elévation sur l'ouverture du côté de Notre-Seigneur : « Donnez-moi la grâce qui m'est nécessaire pour participer avec fruit à vos sacrements, et

1. 15 août 1908, t. 10, p. 199-202.

2. Je m'en rapporte sur ce point à l'autorité de M. Gazier, dont la conviction doit être fondée sur de bonnes raisons, qu'on eût aimé savoir, ne fût-ce que pour dissiper les doutes que font naître celles qu'il dous donne.

3. *Elévations... p.* 69 ; Gazier, l. c. 200.

puisque vous m'avez donné entrée dans votre cœur par cette plaie d'amour que vous y avez reçue, aidez-moi, s'il vous plaît, à m'en approcher, et que j'établisse ma demeure et mon repos en ce lieu de refuge, où vous invitez votre épouse, quand vous lui dites de se retirer aux trous de la pierre et aux cavernes des masures, qui sont vos plaies sacrées [1]. » On reconnaît là le plus pur langage de la tradition, et ceux-là seuls peuvent s'étonner de le trouver à Port-Royal qui transportent dans le passé les préoccupations des luttes qui suivirent.

On trouve dans les études de Cousin sur Mme de Longueville maint trait dans le même sens. Longtemps après dans ses *Elévations à Jésus-Christ Notre-Seigneur sur sa passion et sa mort*, publiées en 1676, le P. Quesnel trouve aussi le cœur dans la plaie du côté. « Cette plaie sacrée de votre côté est la porte de cette arche divine qui nous donne entrée dans votre cœur pour y être à couvert durant le temps de la vengeance... Cette ouverture est vraiment l'entrée de votre cœur, et ce cœur est l'école de la science de la croix et de la charité ; et c'est où je désire l'étudier toute ma vie. C'est la porte du temple de votre cœur, où je désire souvent adorer Dieu en esprit et en vérité, comme dans le véritable sanctuaire. Ne me fermez pas, ô Jésus, cette arche, cette école et ce temple ; mais faites au contraire

1. *Elévations...* p. 160 ; Gazier, l. c. p. 200. M. Gazier conjecture que les Elévations pourraient bien remonter jusqu'à 1627. Mais c'est pure conjecture, les données manquent. Ce que dit M. Gazier du cœur surmonté d'une croix et percé de deux flèches avec les monogrammes IHS — MA, est inexact. Le cœur est celui du fidèle et le sceau parait être celui de la Visitation, que la Mère Angélique aura gardé quelque temps. Voir Grimoüard de Saint-Laurent, p. 88-92.

que j'y entre souvent par la foi... Créez donc et formez en moi (un cœur pur, un cœur brûlant de charité), afin qu'il soit digne d'être introduit dans le sanctuaire de votre cœur [1]. » Ici encore, nous sommes en plein dans le courant traditionnel. Le symbolisme du cœur est peu marqué. Nous ne sommes pourtant pas en face d'une simple métaphore.

M. Gazier aurait pu citer d'autres cas, et bien plus remarquables, celui, par exemple, de Marie de Valernod, dame d'Herculais († 1654). Elle fut, dans un milieu tout imprégné d'esprit janséniste, une grande dévote du Sacré-Cœur. Un jour, son confesseur lui défend de communier pendant six mois : « Je ressentis fort cette défense, écrit-elle... Tandis que je priais ainsi, mon Sauveur me montra son côté ouvert, et j'aperçus des yeux de mon âme son cœur tout brûlant d'amour. Cette vue adoucit l'extrême désolation où je me trouvais plongée. Je m'adressai à ce cœur si aimant : « Sera-ce dans ce sacré réduit, ô mon Jésus, que j'entrerai pour recevoir du soulagement à mon mal ? Oserai-je bien prendre la hardiesse de pénétrer dans ce *Sancta sanctorum*, où vous ne recevez que les âmes pures et parfaites ? » Un autre jour qu'elle se résignait, par obéissance, à se priver encore de lui, Notre-Seigneur lui apparut de nouveau. « Il me montra, écrit-elle, sa poitrine toute brûlante des flammes de son amour. Mon âme lui dit ce qu'elle souffrait loin de lui, et lui demanda de reposer sur son cœur. » Une voix lui assura qu'elle

1. *Elévations*... édition Mougin-Rusand, Lyon, 1889, p. 319 ; d'après M. Gazier, l. c. p. 201. Le texte n'aurait-il pas été rajeuni ?

serait reçue [1]. Un jour enfin qu'elle demandait à Dieu où elle trouverait pour lui rendre ce qu'elle avait reçu de lui, Notre-Seigneur lui apparut, et portant la main à son côté, lui montra son cœur, où le sang « bouillonnait avec des ardeurs de feu », comme le trésor où elle devait puiser. « O amour, ô sacré cœur, s'écria-t-elle, que je vous dois, mais que vous me donnez bien pour satisfaire à toutes mes dettes [2]. »

Tout ceci se passait avant 1643, époque où s'arrête la relation. Mais quelques fragments de ses actions de grâces, en 1652, nous la montrent toute pleine de la pensée du Sacré-Cœur. « O mon Sauveur, vous qui reposez maintenant dans mon cœur, faites-moi reposer dans le vôtre... O mon tout, mon libéral amour, redoublez les nœuds par lesquels vous liez mon cœur à vous, ou plutôt, cher amour, faites que ce cœur ne soit plus qu'un avec le vôtre. O amour, amour, que votre force réduise tous les cœurs en un seul, pour les sacrifier à mon Jésus, en expiation de tant de mépris qu'on fait de son adorable personne ; que tous les cœurs soient consommés dans le cœur de Jésus avec le mien... O amour, qui se communique si amoureusement à moi, faites fondre et écouler tout mon cœur dans l'incomparable douceur que vous m'avez donnée, en me versant toute dans le cœur de mon adorable Jésus. Faites que je ne sois plus trouvée en moi-même, et qu'étant tout entière dans le cœur de mon Dieu, je me nourrisse, dans ce cœur tout aimant, de sa pure vie ; et en même

1. Vie de Madame d'Herculais, née Marie de Valernod, par F. Tournier, Paris (1903), c. 7, p. 63.

2. *Ibid.* p. 67-68.

temps que je me reposerai en lui et que je me nourrirai de lui, que je communique au prochain sa charmante douceur, que j'enivre tous les cœurs de son amour, et que je les unisse à ce cœur divin, pour la gloire de sa divine Majesté. O cœur bien-aimé et mon tout, remplissez-moi de votre vertu, unissez-vous à moi et changez-moi toute en vous [1]. »

Nous avons rencontré jusqu'ici de belles prières au Sacré-Cœur, et de beaux élans d'amour. Bien peu, ce me semble, rendent un son si pur et si beau. Enfin, quelques mois avant sa mort, dans un entretien avec les religieuses de la Visitation, elle leur disait : « Mes chères sœurs, Dieu, en vous prenant pour ses épouses, vous a marquées d'un signe : il a mis son âme sur votre âme et son cœur comme un cachet sur le vôtre, afin de le sceller, et pour qu'il en demeure le maître absolu et l'unique possesseur [2]. »

Il est probable que, en cherchant bien, on trouverait beaucoup de textes analogues. J'ai signalé le cas de Mme de Longueville. M. Gazier indique, page 201, note, des effusions toutes semblables dans un autre ouvrage de Quesnel, intitulé *Piété envers Jésus*, Rouen 1697, notamment p. 259. Arnauld d'Andilly ne voyait évidemment rien de répréhensible dans les passages du B. Jean d'Avila sur le Sacré-Cœur que nous avons cités plus haut, d'après sa traduction. C'est seulement quand la dévotion sera présentée par le P. Eudes, par Mgr Languet, par les Jésuites, et dans des conditions toute nouvelles, que les Jansénistes s'en feront les ennemis acharnés. En attendant, elle bénéficiait,

1. *Ibid.* p. 74-75.
2. *Ibid.* p. 76.

comme le remarque M. Gazier, page 202, d'une sorte de culte profane du cœur humain qui n'était pas nouveau sans doute, au XVIIe siècle, mais qui se répandit beaucoup en ces temps-là, sous les influences combinées d'une psychologie très raffinée des sentiments et d'une physiologie rudimentaire qui les attribuait au cœur [1]. Cette diffusion même du culte profane ne peut-elle pas être regardée comme une des préparations providentielles au culte du Sacré-Cœur ?

III

Les Congrégations religieuses.

Dominicains (Ignace del Nente), Chartreux, Franciscains (P. Joseph, Jeanne-Marie de la Croix), Bénédictins (Mme de Nérestang, Mechtilde du Saint-Sacrement), Ursulines (Marie de l'Incarnation); fondatrices : Mère de Xainctonge, Marcelle Germain, Jeanne de Matel.

C'est naturellement dans les Congrégations religieuses qu'il faut s'attendre surtout à trouver cette dévotion de tendresse et de piété. Dans les anciennes, le branle était donné, et elle était çà et là comme de tradition ; dans les nouvelles, nous en rencontrerons également des exemples. Déjà il a

1. M. Gazier cite les cas de Henri IV et de Louis XIV léguant leurs cœurs aux Jésuites ; de Madame de Longueville et d'Arnauld léguant les leurs à Port-Royal. Il rappelle Mascaron développant en trois points, dans son Orasion funèbre de la duchesse d'Orléans, prononcée au Val-de-Grâce en 1670, « les qualités de ce cœur qui était effectivement sous le catafalque » ; Bossuet prononçant à la Visitation de Chaillot celle de la reine d'Angleterre, et parlant de ce cœur « qui se réveille, tout poudre qu'il est, et devient sensible, même sous ce drap mortuaire, au nom d'un époux si cher. » Il aurait pu ajouter l'Oraison funèbre du Prince de Condé par Bourdaloue, qui roule aussi tout entière sur les qualités du cœur qui était là.

été dit un mot des Carmélites. Parmi les Dominicains, nous pouvons signaler deux écrits où il est expressément traité du cœur de Jésus. Le premier est du P. Ignace del Nente, et fut publié à Florence en 1642. Il est écrit en italien, et il a pour titre : *Solitudes des saintes et pieuses affections envers les Mystères de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de la Vierge Marie.* Ces *Solitudes* ou Retraites sont au nombre de sept. Les cinq premières ont pour objet l'Annonciation, la Nativité, la Sainte-Enfance ; les deux dernières, qui n'entraient pas dans le plan primitif, sont consacrées l'une à l'Eucharistie, l'autre au cœur de Jésus. Plus d'une fois, dans le cours du livre, il est fait mention de ce divin cœur. Mais l'auteur a voulu composer une « *Solitude* de quelques heures », qui fût expressément en son honneur, comme il s'en explique lui-même dans l'*Avertissement.* Il s'appuie sur une révélation de Notre-Seigneur à sainte Gertrude, et il montre d'un mot comment le cœur du Christ étant uni « au cœur du Verbe et de la Divinité, qui le contemple, l'adore, l'offre au Père céleste, et vit dans l'union de son divin amour, fait nécessairement une œuvre sublime, la plus agréable qu'il puisse présenter à Dieu ». Pour titre : « Seul avec le Sacré-Cœur. » En commençant, une belle prière pour offrir « au Père éternel en union avec le cœur de Jésus » toutes les bonnes pensées et exercices de cette *Solitude.* Méditation préliminaire : Exhortation à la solitude avec le cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Suivent : une exhortation à méditer dans le cœur de Jésus, des affections de douloureux repentir en union avec le cœur de Jésus, un soliloque d'union au cœur de Jésus, cinq médi-

tations (très courtes) sur le très divin cœur de Jésus, une offrande du cœur de Jésus au Père éternel, des invocations et oraisons au cœur de Jésus, un second soliloque en cinq parties où nous voyons comment Marie perd son cœur dans le cœur de Jésus, quelles douceurs, quelle sagesse, quelle charité elle puisait dans le cœur de Jésus, et comment Jésus consolait sa Mère des souffrances qu'il lui imposait.

Tout cela est très pieux, très pénétrant, une perle de dévotion au Sacré-Cœur [1].

M. Didiot, qui nous a donné en français l'opuscule du P. del Nente, signale encore, p. 5, d'après Echard et Quétif, l'ouvrage d'un dominicain flamand, le P. Antoine Barbieux, publié à Lille en 1661, sous le titre *La dévotion au très saint cœur du Fils de Dieu et de sa très sainte Mère.* Je ne le connais que par cette indication.

Les Chartreux continuent au XVIIe siècle les traditions de leurs devanciers : leurs écrivains parlent du cœur divin, leurs mystiques reçoivent ses faveurs. Dom Antoine de Molina Chartreux de Miraflores vers 1605, dans ses Méditations sur la Passion, n'a garde d'oublier la passion du cœur aux heures de l'agonie [2]. Dom René Hensaeus, qui était en 1610, prieur de la Chartreuse de Brühn en Moravie, cherchant pourquoi Jésus a voulu que son côté fût percé, donne cette raison, entre autres : « Enfin Jésus a voulu que son côté fût

1. Voir *Seul avec le Sacré-Cœur.* Opuscule italien publié en 1643, par le P. Ignace del Nente, dominicain, traduit et annoté par le Dr Jules Didiot. Maison Casterman, Tournai et Paris 1890, 36 pages in-18°.

2. *Méditation sur la Passion.* Méditation 5e. *Mois du Sacré-Cœur par d'anciens auteurs Chartreux.* 29e jour, p. 160-164.

ouvert afin que, par cette blessure visible il nous fît voir la plaie invisible qui a percé son cœur. » C'est, on se le rappelle, la formule même de la dévotion que l'Église a faite sienne en l'empruntant au pieux auteur de la *Vigne mystique.* « Entrez donc, conclut dom Hensaeus, par cette porte du paradis. Allez vers la fontaine et l'arbre de vie, qui ne sont autres que le cœur même de Jésus, afin que vous voyiez comment il vous a porté dans son cœur. Entrez par cette porte dans le cellier mystique : l'Époux des âmes vous y invite, quand il dit : *Si quis sitit, veniat ad me et bibat,* que l'âme altérée vienne à moi et se désaltère [1]. »

Dom Polycarpe de la Rivière, tour à tour prieur de la Chartreuse de Bordeaux (1629) et de celle de Bonpas, près d'Avignon, a des idées et des élans semblables [2] ; et aussi don Jean Anadon, prieur des Chartreux de Saragosse († 1682) [3].

Sœur Anne Griffon (1580-1641), d'Abbeville, Chartreuse à Gosnay en Artois, raconte comment un jour, elle reçut « une grande douceur et abondance de délices », qu'elle voyait « comme couler du cœur » de Jésus. « Ce qui découlait, dit-elle, du cœur de mon doux Sauveur était une lumière pure qui m'attirait à lui. Ce très subtil rayon qui sortait de ce cœur divin et qui pénétrait le plus intime de mon âme, tirait à soi toute l'affection de mon cœur pour le perdre et le transformer en lui, d'une manière admirable et incompréhensible... M'entende qui pourra. » Ce qui suit est plus encore dans le ton de la B. Marguerite-Marie, fond et

1. *Ibid.*, 24e jour, p. 139-140.
2. *Ibid.* 25e, 26e, 28e jour, p. 142-159.
3. *Ibid.* 21e jour, p. 124-126.

forme. « Une autre fois, ayant beaucoup de peines pour tant d'offenses qui se commettaient ordinairement au carême prenant, et m'abandonnant entièrement à mon doux Sauveur, et m'offrant pour satisfaire pour toutes les offenses qui se commettaient en ces jours par tout le monde, je lui demandai comme je pourrais satisfaire à sa justice et lui faire plaisir, et je connus le plaisir inestimable que mon Seigneur prenait quand j'offrais à de tels jours au Père éternel l'amour du cœur de son Fils [1]. » On voit que dom Innocent Le Masson, général des Chartreux, quand en 1694, ses Religieuses lui demanderont la permission d'honorer le Sacré-Cœur tel qu'il vient de se révéler à Marguerite-Marie, aura raison de reconnaître là une vieille dévotion de son Ordre et de la recommander comme telle.

Dans les diverses branches de la famille franciscaine, la dévotion est vivante et tend à se généraliser. Deux livres d'usage courant en indiquent des pratiques quotidiennes et, pour ainsi dire, continuelles, pour des groupes considérables. Le premier est *La règle de Pénitence du séraphique Père saint François...* suivie d'un *Exercice journalier à l'usage des Religieux et Religieuses du Tiers-Ordre régulier*, 1635. C'est une sorte de Directoire spirituel, composé pour répondre à une décision du Chapitre général de 1625 et approuvé par les Chapitres subséquents. Or dans *l'Exercice* il est à chaque instant question du Sacré-Cœur, autant ou plus que dans la *Pharetra* de Lansperge ou dans le *Manuel* de dom Jean Michel

1. Vie manuscrite. D'après dom Boutrais, *Lansperge*, p. 188-189.

de Vesly pour les Chartreux. Après l'examen, il faut offrir au Père éternel les douleurs et amertumes du cœur de son Fils pour supplément du défaut des nôtres. Et celles que nous concevrons doivent être puisées à cette fontaine d'amour. » Parmi les actes de préparation éloignée à la communion, il y a les affections d'amour, « considérant que les actions et souffrances de Notre-Seigneur ont leur source en son cœur divin, infiniment amoureux de notre salut », et il y a des aspirations à Jésus pour obtenir « l'accès à son cœur ». En sortant du couvent, il faut se recommander au cœur de Jésus, en lui disant : « O Jésus très aimable, je vous recommande mon corps et mon âme, avec tous mes sens et puissances, les enfermant dans la plaie de votre cœur fidèle, afin qu'il vous plaise me préserver là de tous les péchés et affections déréglées. Daignez absconser mon cœur dans le vôtre, et tout mon vouloir et non vouloir, mon repos et mon action, et soyez le commencement et la fin de toutes mes pensées, mes œuvres et mes paroles. » Au retour, « en approchant du couvent... il faut divertir l'imagination des espèces conçues par la vue et l'ouïe... Et enfin étant arrivé, on retournera au cœur de Jésus, pour reprendre ses exercices [1]. »

L'autre livre est du P. Adrien de Maringues, Récollet. Il parut à Lyon, en 1659, sous le titre : *Exercices spirituels très utiles et propres pour conduire les âmes religieuses et séculières à la perfection des actions des jours, des semaines, des mois et des*

1. D'après le P. Henri de Grèzes, p. 203-209. Bien des traits en ces pratiques et ces prières semblent empruntés, notamment à Lansperge. Mais peu importe ici.

années. Comme on voit, il s'adresse à tous les chrétiens pieux. Mais il a été écrit spécialement pour les Clarisses. Or, ce livre est plein du Sacré-Cœur. On y indique notamment, d'après le P. Saint-Jure, comment il faut s'unir à Jésus dans le cœur même de Jésus, y faire tout ce que nous faisons et y exercer toutes les fonctions de la vie purgative, illuminative, unitive [1]. Le P. Adrien fait remarquer qu'il ne propose pas de pratiques nouvelles, et la façon dont il transcrit les pages de Saint-Jure nous fait deviner comment il procède pour le reste. La grande place faite au Sacré-Cœur dans le livre n'en montrerait que mieux la grande place qu'il avait dès lors dans la dévotion des fidèles.

Le célèbre P. Joseph, le bras droit de Richelieu, l' « Éminence grise » comme on disait (1577-1638), mentionne souvent le Sacré-Cœur. Peu, avant la B. Marguerite-Marie, en ont tant parlé que lui [2]. Ses instructions aux Bénédictines du Calvaire, qu'il avait fondées, comme on sait, en 1614, en sont pleines. Peut-être le mot *cœur* ne lui présente-t-il pas un sens très défini, et, en pressant telle de ses expressions, on pourrait être tenté de conclure que, tout en employant le mot *cœur*, il n'a pas en vue le cœur de chair, et que, par conséquent, nous n'avons pas là, à proprement parler, la dévotion au Sacré-Cœur [3]. La conclusion serait inexacte.

1. Le texte est cité tout au long par le P. Henri de Grèzes, p. 212-214. Mais le P. Henri semble ignorer qu'il est du P. de Saint-Jure. Voir *L'homme spirituel*, 2e partie, c. 4, section 2.

2. Voir *Un précurseur de la B. Marguerite-Marie. Le P. Joseph et le Sacré-Cœur*, par l'abbé Louis Dedouvres, Angers, 1899. Le P. Henri de Grèzes lui consacre aussi quelques pages, 216-234.

3. Il dit, en effet, dans une de ses instructions : « Remarquons, en passant, que lorsque nous parlons du cœur, nous

Le P. Joseph ne précise pas, il est vrai, comme on a fait plus tard, et la réalité concrète qui fonde le symbolisme reste si voilée que le *cœur* nous apparaît peut-être plus chez lui comme un mot, une métaphore, que comme une chose, un symbole [1]. Il a cela de commun avec tous ceux, ou peu s'en faut, qui à cette époque parlent du Sacré-Cœur. Mais un regard plus attentif nous montre que l'idée reste symbolique et que le mot *cœur* n'est pas complètement vidé de son contenu matériel : le rappel continuel de la blessure du cœur et du côté percé suffit à nous en avertir. Quand le P. Joseph dit que, en parlant du cœur il n'entend pas « parler du cœur matériel du Sauveur, mais de sa volonté et de son amour », l'expression dépasse sa pensée : il veut dire seulement qu'il ne s'arrête pas au cœur matériel comme tel.

On a recueilli chez d'autres écrivains de la famille franciscaine nombre de textes sur le cœur de Jésus : chez le P. Philippe d'Angoumois († 1631) chez le P. Paul de Lagny (1663), chez le P. Léandre de Dijon († 1661), chez le P. Bernardin de Paris (1662), chez le P. Louis-François d'Argentan (1668), chez le P. Guillaume de Troyes (1670) [2].

On a recueilli également chez leurs mystiques plus d'un trait peu connu, soit comme dévotion au cœur de Jésus, soit comme manifestation de ce

n'entendons pas parler du cœur matériel du Sauveur, mais de sa volonté et de son amour. » Le P. Henri de Grèzes, qui donne le contexte, p. 221, a omis cette phrase, sans en avertir.

1. Voir les explications données à ce sujet au commencement de cet ouvrage, 1re partie, c. 1, § 1.

2. Voir les textes dans le P. Henri de Grèzes, p. 234-262.

cœur sacré [1]. A cet égard, la vénérable Jeanne-Marie de la Croix (1603-1673) mérite une mention spéciale. De concert avec sa sainte amie, Sibylle de Lodron, elle avait fondé, à Roveredo, sa patrie, un monastère de Clarisses, et s'y était faite religieuse. Sa vie était tout occupée du Sacré-Cœur, et elle en parlait sans cesse. « Que le céleste Époux, écrivait-elle à son amie, transporte votre âme dans la large plaie de son cœur, et vous laisse contempler sa beauté et ses charmes... Cette vue vous plongera dans un ravissement ineffable. Il vous enivrera de son amour infini : comme une biche blessée, vous courrez... à son très saint et très aimable cœur, où l'âme pure aime à établir sa demeure... Je vous donne rendez-vous dans le cœur de Jésus [2].... » Le 15 avril 1654, elle écrivait dans son Testament Spirituel : « O cœur transpercé de mon doux Jésus ! O porte que votre amour a ouverte bien plus que la lance du soldat ! O doux, ô gracieux, ô aimable, ô bon Jésus ! Étouffez, consumez, anéantissez dans votre cœur rempli d'amour tous mes péchés ; car c'est en ce cœur que mon âme met son espérance.... O Fils de Dieu, mon aimable Époux, je vous aime de tout mon cœur, et je languis du désir d'entrer, par la porte sacrée de votre cœur ouvert, dans les joies de votre paradis [3]. » Et avec quelle poésie elle chantait le cœur de Jésus : « O Jésus, mon amour, le vrai bonheur de l'âme est de se reposer dans votre

1. Voir, dans Franciosi, col. 425-428, plusieurs exemples tirés du *Palmier séraphique*.

2. *Vie*, par Bède Weber, traduite par Ch. Sainte-Foi, c. 7, p. 185-186 ; d'après Franciosi, 429.

3. *Ibid.* c. 18, p. 513-515 ; Franciosi, 429.

cœur, dépouillée de tous les objets terrestres, dans un bienheureux oubli de tout ce qui n'est pas Dieu et de sucer ainsi le lait de votre sagesse. Que mes yeux ne voient plus que vous ; que mes oreilles n'entendent que vous ; que ma langue ne parle que de vous ; que tous mes sens doucement assoupis dans votre divin cœur, comme Jean sur votre poitrine, rêvent et parlent de vous dans un amour ineffable. O cœur de Jésus, école de la divine vérité, où l'âme apprend et saisit ce qu'il y a de plus incompréhensible !... Divin artiste, c'est dans l'atelier de votre cœur que vous travaillez le mien par les coups redoublés d'un amour réciproque pour en faire un vase précieux... Votre cœur est une arche pleine de blanches colombes, qui échappées au bourbier de ce monde ont cherché en vous un refuge. Et vous me tendez la main vous-même afin d'y faire entrer mon âme fatiguée de son vol... Votre cœur est encore un rocher mystérieux qu'il me suffit de frapper un peu avec le bois de la croix pour en faire sortir une eau vive qui étanche à jamais la soif de mon âme... Oh ! que l'on dort doucement sur ce rocher, au bruit des eaux célestes, au souffle rafraîchissant des divines consolations ! Oh ! comme du haut de ce rocher vous chantez doucement ces paroles : « Viens ma colombe, la » porte de mon cœur est ouverte pour toi. Tu es » mon cœur et je suis le tien ; j'ai mis mon cœur » dans le tien et j'ai enfermé le tien dans le mien, » et nous n'avons tous deux qu'une même volonté. » Je te porte écrite dans mon cœur ouvert. Tu es » là comme une perle d'un prix inestimable comme » la perle du saint amour. » O mon Sauveur ! enfermez-moi dans la citadelle de votre cœur.

Placez des gardes à la porte, afin que mon âme n'y soit point troublée, mais qu'elle y jouisse de votre félicité dans la paix et le repos [1]. »

On pourrait ajouter ici saint Fidèle de Sigmaringen, mais il en a déjà été question.

Dans la famille Bénédictine, nous avons déjà signalé l'ouvrage de dom Hæften, abbé d'Afflighem, et la vie de la Mère Deleloe. La France nous fournit deux ou trois grandes abbesses très dévotes au cœur de Jésus.

Dans la vie de Mme Françoise de Nérestang, † 1652, abbesse de La Bénissondieu, écrite par le P. Chérubin de Marcigny, Récollet, et imprimée à Lyon, en 1653 [2], où sont recueillis quelques écrits de la pieuse abbesse, on trouve, au cours d'une élévation sur l'Eucharistie, une belle prière au Sacré-Cœur : « Comme je suis très assurée d'avoir accès dans votre cœur, puisque la charité que vous avez pour nous y loge, permettez-moi d'y faire ma retraite et mon séjour. Permettez-moi que j'entre dans ce généreux et pitoyable cœur, comme au lieu de mon refuge, pour fuir et me sauver de mes cruels ennemis... Mon doux Sauveur, vous avez voulu que votre sacré flanc fût

1. P. Henri de Grèzes, p. 287. Les mêmes textes avec quelques différences, sans importance pour la question présente, dans Franciosi, col. 428-431, d'après la *Vie* de la Vénérable par le P. Bède Weber, traduction Charles de Sainte-Foi.

2. C'est la date que donne M. Cucherat, à qui j'emprunte ce texte, p. 168. Voici le titre précis de l'ouvrage, tel que me le communique M. de La Bégassière, d'après Œttinger, *Bibliographie biographique* (au mot *Nérestang*) : *Le Palais de la sagesse, ou le Miroir de la vie religieuse, trouvée dans la vie de la Mère de Nérestang, première abbesse de l'abbaye royale de La Bénissondieu*, par le P. Chérubin de Marcigny. In-4°, Lyon, 1656. Remarquer qu'Œttinger dit : 1656. Est-ce une seconde édition, ou y a-t-il erreur de côté ou d'autre ?

ouvert afin de nous tenir une porte libre pour entrer chez vous. Vous avez fait que l'amour plus que la lance l'ait percé, afin que nous puissions y loger, et y être à couvert de tous les périls et persécutions du monde et de l'enfer. Je vais donc avec confiance et respect entrer dans ce favorable cœur pour n'en sortir jamais... C'est là que je veux considérer, examiner et pleurer mes péchés et en demander pardon à votre divine Majesté dans ce cœur amoureux qui autrefois en a conçu un regret inexprimable, et en a été percé d'une extrême douleur. C'est dans ce cœur sacré, infiniment saint et merveilleusement pur, et qui a en horreur les moindres imperfections, que je veux haïr toutes les miennes jusqu'aux plus légères ; que je veux combattre toutes mes passions déréglées, et résister courageusement aux assauts de tous mes ennemis, espérant d'en remporter une glorieuse victoire à la faveur de cette inexpugnable forteresse. Ce sera dans ce divin cœur, qui a été affligé pour moi, que je vivrai contente dans mes mortifications et pénitences, et dans tous mes déplaisirs, afflictions, aridités, ennuis et contradictions. Ce sera là même que je souffrirai sans me plaindre les douleurs de la mort, en me ressouvenant que ce généreux cœur fut, pour l'amour de moi, accablé d'ennuis et de tristesses, au temps de son amère passion sans murmurer. C'est dans ce cœur sacré que je renouvelle l'absolue donation que je vous ai faite de moi-même, mon cher Maître, de mon âme, de mon corps, et de toutes leurs facultés et opérations ; et que je m'abandonne absolument à vous, mon adorable Rédempteur, dans une entière dépendance de tout ce que je suis

et de tout ce que je puis : protestant de vouloir éternellement agir selon les inclinations de votre cœur, suivre ses conseils, me conformer à ses désirs, entrer dans tous ses intérêts et me transformer en ses affections [1]. »

La Mère Mechtilde du Saint-Sacrement (1614-1698) fondatrice des Bénédictines de l'adoration perpétuelle, vit un jour la sainte Vierge qui lui présentait son Fils tout blessé, le cœur ouvert, et qui l'invitait à chercher refuge en ce cœur. C'était vers 1637. Plus tard, dans le petit livre sur *Le véritable esprit des Religieuses adoratrices*, rédigé vers 1660, elle disait à ses religieuses : « Courons donc, mes sœurs, courons au très Saint Sacrement. Allons rassasier les désirs infinis de ce cœur adorable ; communions pour le contenter. Jetons-nous à corps perdu à ses pieds sacrés, et lui disons avec un réciproque amour, le plus ardent qu'il nous sera possible : O cœur divin ! O cœur aimable ! O cœur dont l'excellence et la bonté ne s'expriment point ! Contentez vos désirs en moi, attirez-moi toute à vous pour rassasier vos désirs, nourrissez-vous en votre manière, afin que je sois substantée de vous, et que vos désirs trouvent leur assouvissement entier. Communiquez à mon âme une petite parcelle de vos plus ardents désirs, et que je puisse dire d'un même cœur et d'un même amour, par l'épanchement de vos sacrés désirs en moi, en

1. D'après Cucherat, *Histoire populaire de la B. Marguerite-Marie Alacoque*, 2e édition, Grenoble 1870, t. 1, l. 3, n. 18, p. 169-170.— Le P. de la Colombière entrera, en 1675, en rapport avec La Bénissondieu, et fera l'oraison funèbre de Françoise II de Nérestang, nièce de celle-ci ; il y jettera ensuite les premières semences de la dévotion au Sacré-Cœur reçue de la B. Marguerite-Marie. On voit que le terrain devait être préparé.

communiant tous les jours : *Desiderio desideravi* [1]. »
On remarquera dans cette belle prière, l'adresse directe au cœur de Jésus. C'était chose assez rare, bien que nous en ayons vu des exemples. On remarquera aussi cette idée, que nous croirions toute moderne, ou du moins toute dépendante des visions de Paray, de la communion quotidienne regardée comme une réponse aux désirs du Sacré-Cœur. Bien d'autres traits, dans les lettres de la pieuse fondatrice, font mention du cœur de Jésus, et montrent une vraie dévotion [2]. Rien d'étonnant que les efforts du B. Jean Eudes aient trouvé là le meilleur accueil.

Il est probable que, en étudiant la vie de Mme de Lorraine, abbesse de Montmartre, on trouverait des traits semblables ; car là aussi le P. Eudes trouva le meilleur accueil, et son Office du Cœur de Jésus y fut reçu dès 1668 ou 1669, avec l'approbation du Cardinal de Vendôme. Nous en dirons un mot en étudiant l'action du B. Jean Eudes.

Les différentes familles religieuses connues sous le nom général d'Ursulines nous fournissent aussi des traits intéressants.

La Vénérable Mère Anne de Xainctonge, fondatrice des religieuses de Sainte-Ursule de la très

1. *Le véritable esprit des religieuses adoratrices perpétuelles du très saint Sacrement de l'autel*, c. 8, p. 130-131, réédition de Paris 1900. Cette réédition paraît être la reproduction exacte de la première, dont les approbations sont de 1681 et 1682.

2. La lettre enflammée à Mme la Comtesse de Chateauvieux, tirée à part par les Bénédictines de la rue Tournefort, avec l'indication trop sommaire, t. 3, p. 445, ne parle pas expressément du Sacré-Cœur ; mais elle pourrait prendre place, sans désavantage, parmi les plus belles de la B. Marguerite-Marie, à côté, par exemple, de celle à sœur de la Barge, dont nous avons donné des extraits, p. 64-65.

Sainte-Vierge (1567-1621), quand elle assistait à la Messe « pratiquait avec le Sauveur, dit le P. Binet, l'un de ses biographes, une sainte familiarité, s'avançant en esprit jusque sur l'autel, y baisant la précieuse plaie de son côté, et faisant un vol, pour employer ses propres paroles, bien avant dans son cœur, pour unir étroitement son âme à lui... protestant de n'en vouloir jamais sortir, qu'il ne lui eût dit de s'en aller avec l'assurance qu'il l'aimait et bénissait [1]. »

Parmi les Ursulines de Sainte-Angèle Merici, les Chroniques de l'Ordre nous indiquent bien des cas de dévotion au Cœur de Jésus. Voici ceux qu'a recueillis le P. de Franciosi.

La mère Anne de Beauvais, de Bordeaux (1587-1620), disait à son directeur, le P. Loyrot, jésuite, que Notre-Seigneur lui avait ôté son cœur et lui en avait donné un autre [2].

Sœur Charlotte Rouault, d'Abbeville (1618-1644), ne désirait et ne demandait presque autre chose que d'être logée dans le cœur de Jésus. Elle y puisait des forces pour d'effrayantes austérités. Quelques

1. *La vie parfaitement humble et courageuse d'Anne de Xainctonge*, par le R. P. Binet de la Compagnie de Jésus, p. 207 du manuscrit, qui est d'environ 1635. Je dois ces indications à l'obligeance des religieuses de *Sainte-Ursule de la très sainte Vierge* (dites, à Tours, *les dames de Lignac*), actuellement à Sainte-Marie d'Haverloo, Bruges, Le mot auquel le P. Binet fait allusion se trouve dans les *Instructions que la V. M. Anne de X. a laissées écrites de sa main*, p. 78-79, Besançon, 1747. Le texte de la Vénérable n'a pas le mot *cœur ;* mais la chose y est : « Je m'en vais faire un vol au côté de Notre-Seigneur, considérant pourquoi il l'a laissé ouvert. C'est afin de me témoigner son amour, et aussi pour me convier de m'y aller reposer, afin de m'unir et conjoindre étroitement avec lui. »

2. *Chroniques de l'Ordre des Ursulines*. Paris, 1673, 3e partie, 2e traité, p. 448 ; Franciosi, 382.

jours après sa mort, une de ses sœurs la vit « attachée à ce cœur divin [1]. »

La mère Marie-Germaine Tiercelin, de Pontoise († 1649), vit un jour Notre-Seigneur qui lui découvrait « son côté ouvert et son cœur brûlant d'amour pour elle, lui faisant en même temps entendre que son cœur divin et le sien étaient si unis qu'ils ne faisaient plus qu'un cœur [2]. »

La sœur Étiennette Guyot, de Beaune (1626-1642), vit un jour Notre-Seigneur. « Il m'a dit, raconta-t-elle : Aime-moi, marche après moi. Approche ta bouche, ma fille bien-aimée, et la mets sur la plaie de mon cœur, bois et en suce les divines liqueurs, tant que je te le permettrai [3]. »

La Mère de Jasse, d'Ussel (1614-1656), vit Notre-Seigneur qui changeait de cœur avec elle. « Il me plaît, lui dit-il, de prendre le tien, c'est un de mes trésors. » Puis il lui donna le sien, en lui recommandant de le conserver [4].

Grâces analogues à sœur Antoinette Miette, de Roanne (1592-1657), que le P. Coton avait en grande estime : échange des cœurs, application au divin cœur pour y boire une douceur indicible [5].

Sœur Marie Prévostière de Saint-Jean d'Angély (1623-1662), touchait à ses derniers moments. « Quand elle reçut la Communion, elle vit une lumière brillante auprès de son lit, avec un cœur au milieu de cette lumière, qui causait de grandes palpitations au sien, comme pour aller joindre ce

1. *Ibid.* 3e partie, p. 114-116 ; Franciosi, 382-383.
2. *Ibid.* 3e partie, 1er traité, p. 168 ; Franciosi, 383.
3. *Ibid.* p. 308 ; Franciosi, 383.
4. *Ibid.* 3e partie, 5e traité, p. 262 ; Franciosi, 384.
5. *Ibid.* 3e partie, 8e traité, p. 493 et 496 ; Franciosi, 384.

beau cœur. En effet, il lui sembla que son cœur s'en étant approché, il se fit un mélange des deux cœurs, de même que si ce n'en eût été qu'un [1]. »

Mais parmi ces amantes du Sacré-Cœur, il faut faire une place spéciale à la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation, Ursuline, morte à Québec en 1672. Bossuet l'a nommée la Thérèse du Nouveau-monde, et l'Église sans doute ne tardera pas à l'élever sur les autels. Marie de l'Incarnation fut une grande dévote du Sacré-Cœur, et l'éditeur de ses lettres a raison de signaler cette « dévotion pratique de tous les jours pendant les quarante dernières années de sa vie » comme un des traits caractéristiques de sa spiritualité [2].

Elle en parle à tout instant. Elle met souvent en tête de ses lettres un « salut très humble dans le sacré cœur de notre bon Jésus », ou une formule analogue [3].

Elle écrit à une de ses sœurs, le 11 octobre 1649 : « Vous m'êtes chère comme moi-même ; pour cette raison, je voudrais vous pouvoir placer dans le cœur de notre très aimable Jésus. C'est dans se sacré sanctuaire que je vous visite et que je vous vois chaque jour. Visitez-y moi de votre part afin que nous puissions nous conjouir de ce qu'il est si plein d'amour que de souffrir que nous en approchions. Je vous suis toute en lui [4]. »

1. *Ibid.* 3e partie, 2e traité, p. 532 ; Franciosi, 384.

2. *Lettres de la Révérende Mère Marie de l'Incarnation*, nouvelle édition, par l'abbé Richaudeau, 2 volumes, Tournai 1876, *Avertissement*, p. VIII.

3. Voir lettres LXII, XCII, CCXXXIV (cette dernière adressée à l'abbesse de Port-Royal, en septembre 1641).

4. Lettre XCII, t. I, p. 392.

Un peu plus tard, le 13 août 1650, elle lui écrit encore : « Salut très humble dans le sacré cœur de notre très aimable Jésus, sanctuaire de tous les trésors de la grâce et de la gloire. Que son infinie bonté soit éternellement bénie de ce qu'il lui plaît vous continuer les largesses de son intime charité. Ne craignez pas de suivre les mouvements qui vous poussent à lui parler familièrement et amoureusement... Il faut lui répondre et lui parler. Cela lui gagne le cœur et captive sa bonté infiniment portée à se communiquer à ses amis ; et si vous ne lui répondiez pas... vous en seriez responsable à son amour, qui n'aime que pour être aimé... Je vous veux et vous souhaite, ma très chère sœur, en cet abîme d'amour, le suraimable et suradorable cœur de Jésus. A la mienne volonté que vous fussiez toute perdue et consumée dans ses saintes flammes [1]. »

A son fils, le 22 octobre 1649 : « Vivons maintenant dans le sacré cœur de Jésus pour y concevoir ce que produit dans une âme la fidèle pratique des maximes que vous savez [2]. » Elle ajoute le lendemain : « Vivons en notre Jésus, mon très cher fils. Que les approches de son sacré cœur fassent découler dans les nôtres la vraie sainteté ; car c'est de ce cœur sacré que découlent tous les trésors de grâce et d'amour qui nous font vivre de sa vie et nous animent de son esprit [3]. »

C'est dans une lettre à ce fils, dom Claude

1. Lettre xcvii, t. i, p. 420.

2. Lettre xciii, p. 359.

3. Lettre xciv, t. i, p. 413. M. Richaudeau indique dans l'*Avertissement*, p. ix, une foule de passages où il est question du Sacré-Cœur.

Martin, datée du 16 septembre 1661, qu'elle décrit tout au long une pratique de dévotion au Sacré-Cœur que Dieu lui avait inspirée plus de trente ans auparavant (vers 1635, dit-elle ailleurs) et qu'elle garda toujours.

Un jour que Dieu semblait sourd à ses prières, elle entendit une voix intérieure qui lui disait : « Demande-moi par le cœur de mon Fils ; c'est par lui que je t'exaucerai. » Aussitôt, dit-elle, « tout mon intérieur se trouva dans une communication très intime avec cet adorable cœur, en sorte que je ne pouvais plus parler au Père éternel que par lui. » Depuis, elle fut toujours fidèle à cette pratique.

« Voici, écrit-elle, à peu près comme je m'y comporte, lorsque je suis libre, en parlant au Père éternel : « C'est par le cœur de mon Jésus, ma voie, ma vérité et ma vie, que je m'approche de vous, ô Père éternel. Par ce divin cœur, je vous adore pour tous ceux qui ne vous adorent pas, je vous aime pour tous ceux qui ne vous aiment pas ; je vous reconnais pour tous les aveugles volontaires qui par mépris ne vous reconnaissent pas. Je veux par ce divin cœur satisfaire au devoir de tous les mortels... Je les embrasse pour vous les présenter par lui, et par lui je vous demande leur conversion... Ah ! faites qu'elles vivent par ce divin cœur. » La prière et l'offrande par le Sacré-Cœur continuent, pour l'Église du Canada, pour les missionnaires, pour son fils, etc. La Vénérable s'adressait ensuite à Jésus et lui disait : « Vous savez, mon bien-aimé, tout ce que je veux dire à votre Père par votre divin cœur et par votre sainte âme. Joignez-vous à moi pour fléchir par votre cœur

celui de votre Père, etc. Voilà, conclut-elle, l'exercice du sacré cœur de Jésus [1]. »

Dans d'autres congrégations enseignantes, nous pouvons glaner aussi quelques faits.

Marcelle Germain (1599-1661), qui fonda à Limoges l'Institut de Saint-Joseph de la Providence, raconte à son confesseur comment, un jour, dans son oraison elle se trouva « abîmée dans le sacré cœur de Jésus ». « Ma fille, lui dit Notre-Seigneur, bois à longs traits les suavités de mon cœur, tu y trouveras en abondance toutes les consolations. Entre dans mon cœur tout aimable. Vois et puise dans ce torrent, dans cet abîme de délices... Je veux t'enfermer dans mon grand cœur qui est tout amour pour toi. » « Ce Dieu d'amour, ajoute-t-elle, me l'a ouvert, ce cœur si adorable, en me disant : « Vois comme il est capable de contenir le monde entier. » Oh ! qu'il est grand et beau, ce divin cœur !... Qu'il fait bon d'y demeurer et de s'y perdre [2]. »

Jeanne de Matel (1596-1670), fondatrice des Religieuses du Verbe incarné, était aussi en relations intimes avec le divin cœur. Jésus lui dit un jour : « Ma fille, j'ai pris ton cœur avant la communion, le mien t'appartient par mon amour [3]. » Un autre jour, il lui dit : « Tu as blessé mon cœur » ; et comme, le soir du même jour, elle se préparait à la communion, il lui lança une flèche qui lui blessa le cœur, en lui disant : « Tu m'as blessé chez toi,

1. Lettre CLIII, t. II, p. 197-199.

2. *Messager du Cœur de Jésus*, février 1890 ; Franciosi, 411. Je pense que le texte a été rajeuni.

3. *Vie*, par le Prince Galitzin, c. 6, p. 28 ; Franciosi, 413.

je te veux blesser chez moi [1] ». Une fois, il l'invita à reposer dans ses plaies ; une autre fois, il lui montra les grâces de l'Eucharistie coulant de son cœur divin [2]. On pourrait multiplier les traits analogues, ou signaler dans ses écrits des pratiques de dévotion, comme celle de saluer ses religieuses dans le cœur de Jésus [3].

IV

La dévotion devenue générale dans l'ascétique chrétienne.

A titre d'exemples : Louis Bail, Bernières-Louvigny, Bossuet

En lisant les orateurs et les écrits ascétiques du XVIIe siècle, on rencontre à chaque instant des mentions du Sacré-Cœur, quelquefois des pages entières, pieuses et touchantes. Louis Bail († 1669), dans sa *Théologie affective*, a une belle élévation au cœur de Jésus, principe de notre vie spirituelle et source de notre salut [4]. M. de Bernières-Lou

1. *Ibid.* c. 5, p. 19 ; Franciosi, 414.

2. *Ibid.* c. 5, p. 21 ; c. 19, p. 139.

3. Voir les traits et les textes recueillis par Franciosi, 415-416. Il y a aussi quelques traits, mais peu, dans la *Vie de la R. M. Jeanne Chézard de Matel*, par la R. M. Saint-Pierre de Jésus, Paris 1910, en particulier p. 40, 64, 65, 534. A voir l'écusson du Verbe incarné (une couronne d'épines entourant le monogramme du Christ, IHS, et, au-dessous un cœur surmonté de trois clous, où sont écrits ces mots : *Amor meus*), on serait porté à croire que ce cœur est celui de Jésus. Ce serait une erreur. D'après les explications de la fondatrice elle-même ce cœur est celui de la religieuse. Voir *Vie*, par la R. Mère Saint-Pierre, p. 260 et 310.

4. Partie I. De l'œuvre des six jours. Méditation XVII. *De la formation de la femme.* 1er point. Paris, 1659, p. 203.

vigny (1602-1676) écrivait : « Ce divin cœur de Jésus sera donc désormais votre oratoire, mon âme ; c'est en lui et par lui que vous offrirez toutes vos oraisons à Dieu le Père, afin qu'elles lui soient plus agréables. Ce sera votre école, où vous irez apprendre la suréminente science de Dieu... Ce sera votre trésor, où vous irez prendre tout ce qu'il vous faut pour vous enrichir. [1] »

Les textes sans nombre où il est question du cœur de Jésus, ne prouvent pas toujours qu'il y ait dévotion à ce cœur, en rigueur de termes ; mais ils indiquent au moins qu'il se présentait naturellement à l'esprit dès qu'il était question des sentiments du Maître, de ses vertus, de l'union et de la conformité que le chrétien doit avoir avec lui, de sa vie en nous et de notre vie en lui. Dès lors, on ne s'étonnera pas de rencontrer chez Bossuet, je ne dirai pas, pour ne rien exagérer, un sermon sur le Sacré-Cœur, mais toute une partie de sermon, où se trouve fort bien défini l'esprit même de la dévotion, et fort bien montré ce qui doit en faire le fond, comme c'est le fond de la vie chrétienne, l'identité de cœur avec Jésus. C'est dans le Panégyrique de saint Jean [2] ; et toute cette doctrine est si belle, la part faite au cœur de Jésus si grande, qu'il vaut la peine de s'y arrêter quelque peu. « Ce qui me fait, dit-il, connaître le plus sensiblement la forte pente du cœur de Jésus sur le disciple dont nous parlons, ce sont trois présents qu'il lui fait... En sa vie, il lui donne sa croix ;

1. *Le Chrétien intérieur*, par un Solitaire. Livre IV, c. 7. 2e jour. Dernière édition, Rouen, 1670, p. 270.

2. Donné à Metz, le 27 décembre, probablement en 1658, pas plus tard, d'après M. Lebarq, *Œuvres oratoires de Bossuet*, . 2, p. 526.

à sa mort, il lui donne sa mère ; à sa cène, il lui donne son cœur [1]. » Après quelques mots sur les deux premiers dons, Bossuet continue : « Mais ce qui montre le plus son amour, c'est le beau présent qu'il lui fait au sacré banquet de l'Eucharistie. Comme s'il ne suffisait pas de l'avoir gratifié de tant de dons, il le met en possession de la source même de toutes ses libéralités, c'est-à-dire de son propre cœur, sur lequel il lui ordonne de se reposer comme sur une place qui lui est acquise. O disciple vraiment heureux, à qui Jésus-Christ... a donné son cœur pour n'être plus avec lui qu'une même chose ! Que reste-t-il, ô cher favori, sinon que vous acceptiez ces présents avec le respect qui est dû à l'amour de votre bon Maître ? Voyez, chrétiens, comme il les accepte. Il accepte la croix... Il accepte la sainte Vierge... Il accepte surtout le cœur de Jésus avec une tendresse incroyable, lorsqu'il se repose dessus, doucement et tranquillement, pour marquer une jouissance paisible et une possession assurée [2]. » Telles sont la proposition et la division du discours. Le troisième point tout entier est consacré au don du cœur. Quelques extraits pour en donner une idée. « Il ne suffit pas au Sauveur de répandre ses dons sur saint Jean. Il veut lui donner jusqu'à la source. Tous les dons viennent de l'amour : il lui a donné son amour. C'est au cœur que l'amour prend son origine : il lui donne encore le cœur et le met en possession du fonds dont il lui a déjà donné tous les fruits. Viens, dit-il, ô mon cher disciple. Je t'ai choisi devant tous les temps pour être le docteur

1. Lebarq, l. c. 528.
2. Lebarq, l. c. 528-529.

de la charité. Viens la boire jusque dans sa source... Approche de ce cœur qui ne respire que l'amour des hommes, et pour mieux parler de mon cœur, viens sentir de près les ardeurs qui me consument [1]. » L'orateur continue, en s'adressant au disciple bien-aimé : « Jean, puisque vous en êtes le maître, ouvrez-nous ce cœur de Jésus ; faites-nous-en remarquer tous les mouvements que la seule charité excite. » Il reprend : « C'est ce qu'il a fait dans tous ses écrits : tous les écrits de saint Jean ne tendent qu'à expliquer le cœur de Jésus. » Bossuet, interprète de Jean, va nous l'expliquer lui-même : « En ce cœur est l'abrégé de toutes les merveilles du christianisme. Mystères de charité dont l'origine est au cœur ; un cœur, s'il se peut dire, tout pétri d'amour : toutes les palpitations, tous les battements de ce cœur, c'est la charité qui les produit. Qui l'a fait... habiter avec nous ? L'amour. *C'est ainsi que Dieu a aimé le monde...* C'est donc l'amour qui l'a fait descendre pour se revêtir de la nature humaine. Mais quel cœur aura-t-il donné à cette nature humaine, sinon un cœur tout pétri d'amour... Donnez-moi tout ce qu'il y a de tendre, tout ce qu'il y a de doux et d'humain : il faut faire un Sauveur qui ne puisse souffrir les misères sans être saisi de douleur [2]... » Suit un beau tableau du cœur de Jésus. L'orateur conclut : « Voilà, mes Frères, quel est le cœur de Jésus, voilà quel est le mystère du christianisme. C'est pourquoi l'abrégé de la foi est renfermé dans ces paroles : « Pour nous, nous avons cru à l'amour que Dieu a pour nous ». Pourquoi le Juif ne croit-il pas à

1. Lebarq, l. c. 541.
2. Lebarq, l. c. 541-542.

notre Évangile ? Il reconnaît la puissance ; mais il ne veut pas croire à l'amour... Pour moi, je crois à sa charité ; et c'est tout dire. Il s'est fait homme, je le crois ; il est mort pour nous, je le crois : il aime, et qui aime fait tout : *Credidimus caritati ejus* [1] ». « Mais reprend-il aussitôt, si nous y croyons, il faut l'imiter ». La leçon va être une leçon de charité. « Ce cœur de Jésus embrasse tous les fidèles... Ayons donc un cœur de Jésus, un cœur étendu qui n'exclue personne de son amour... Aimons-nous donc dans le cœur de Jésus-Christ [2]. » Il serait trop long de donner ici ce développement tout plein, pour ainsi dire, du Sacré-Cœur. Aussi bien quelle formule plus heureuse de la vie chrétienne que cette formule de la dévotion au Sacré-Cœur : « Ayons un cœur de Jésus-Christ. » Quelle formule plus parfaite de la charité chrétienne que celle-ci, qui est également une formule usuelle de la même dévotion : « Aimons-nous dans le cœur de Jésus. » Que peut-on dire de plus fort dans le sens de la dévotion que de montrer « en ce cœur... l'abrégé de toutes les merveilles du christianisme », de ramener toute notre foi à ce mot de saint Jean : « Nous avons cru à l'amour que Dieu a pour nous [3] » ?

1. Lebarq, l. c. 542.

2. Lebarq, l. c. 543.

3. Voir ci-dessus, 2e partie, c. 4, § 2, p. 171-175 ; cf. c. 3, p. 160-169 ; item 1re partie, c. 2, § 7, p. 38-41 ; c. 3, § 2, p. 61-65.

CHAPITRE V

EFFORTS SPÉCIAUX POUR ORGANISER ET POUR RÉPANDRE LA DÉVOTION

J'ai cru devoir grouper dans un chapitre à part ce qui regarde les Visitandines, les Jésuites, le B. Jean Eudes. Pourquoi ? Tout d'abord parce qu'il y a là plus ample matière et qu'on eût fait un chapitre sans fin et disproportionné en mettant tout dans un même chapitre. Il semble aussi qu'on saisisse davantage ici des traces d'un effort spécial, d'une action suivie, pour organiser et pour répandre la dévotion. Enfin des discussions se sont élevées sur la part précise qu'il faut faire aux Visitandines, aux Jésuites, au B. Jean Eudes dans la propagation de la dévotion. Sans vouloir prendre parti dans la controverse, on peut avoir envie de connaître les faits avec exactitude. Ce sont donc des faits et des textes que l'on trouvera ici. Nous commençons par les Visitandines, en rattachant, comme il convient, leur dévotion à celle de saint François de Sales et de sainte Jeanne de Chantal.

I

Saint François de Sales et les Visitandines.

Dévotion personnelle du saint ; cette dévotion dans l'œuvre qu'il fonde. Sainte Jeanne de Chantal. Autres Visitandines. L'aurore de Paray-le-Monial.

Saint François de Sales mérite, à double titre, une place de choix dans cette histoire, par ses

écrits et par ses intuitions surnaturelles sur la vocation des Visitandines.

Dans ses traités ascétiques, il n'en a pas parlé *ex professo*. Mais il avait grande dévotion au cœur de Jésus, et nous en avons dans ses écrits maint témoignage exquis. Sans rien d'ailleurs qui lui soit bien personnel, sauf sa manière et son style. Ceux qui ont écrit sur le Sacré-Cœur en ont recueilli un bon nombre [1], et l'on pourrait faire tout un livre *Des sentiments de saint François de Sales sur le Sacré-Cœur* [2].

Il suffit de citer quelques lignes. Il écrit à sainte Chantal, vers Noël : « Vous êtes bien... auprès de ceste crèche sacrée... Son petit cœur pantelant d'amour pour nous devroit bien enflammer le nostre. Mais voyez combien amoureusement il a escrit votre nom dans le fond de son divin cœur, qui palpite là sur la paille pour la passion affectueuse qu'il a de votre avancement : et ne jette pas un seul soupir devant son Père, auquel vous n'ayez part ni un seul trait d'esprit que pour votre bonheur. L'aymant attire le fer, l'ambre attire la paille et le foin : ou que nous soyons fer par dureté, ou que nous soyons paille par imbécilité, nous nous devons joindre à ce souverain petit poupon qui est un vrai tire-cœur [3]. » Et la veille de sainte Cathe-

1. Voir Nilles, l. I, part. 1, c. I, § 2, p. 16 ; part. 3, c. I, § 1, p. 437. Voir surtout N. Albert, *Somme ascétique de saint François de Sales*, 2e édition, Paris, 1879, t. II, p. 102-115. Cf. A. De Becdelièvre, *La dévotion au Sacré-Cœur dans l'œuvre de saint François de Sales*, dans le *Messager du Cœur de Jésus*, sept. et oct. 1908, t. 83, p. 551-553, 617-620.

2. Titre cité par Bougaud, c. VIII, p. 181, n. 3, sans autre indication. C'est peut-être un recueil manuscrit.

3. *Epistres spirituelles*, l. VIII, Epistre VI, *Œuvres*, Paris, 1647, t. I, p. 631.

rine de Sienne : « Que ne nous arrive-t-il comme à cette bénite sainte... que le Sauveur nous ostast notre cœur et mist le sien en lieu du nostre. Mais n'aura-t-il pas plus tost fait de rendre le nostre tout sien ?... O ! qu'il le fasse, ce doux Jésus, je l'en conjure par le sien propre, et par l'amour qu'il y enferme, qui est l'amour des amours [1]. »

Les textes de ce genre ne sont pas rares chez lui. Ceux-ci suffiraient à justifier ces paroles de l'Église, dans le bref du Doctorat : « Ses lettres aussi offrent une très riche moisson ascétique. Et c'est merveille, notamment, comment, plein de l'Esprit de Dieu, et s'approchant de l'Auteur même de la suavité, il a jeté les germes de cette dévotion au Sacré-Cœur de Jésus que dans nos temps malheureux nous avons la grande joie de voir merveilleusement propagée au grand profit de la piété [2]. »

Ce n'est pas cependant par ses écrits ni par ses sentiments personnels qu'il se signale surtout à l'historien de la dévotion. Là où il a une place à part, c'est en ce qui regarde la mission et l'esprit de la Visitation. On dirait qu'il a vu d'avance les relations de sa congrégation avec le Sacré-Cœur. Mgr Bougaud a recueilli (il est vrai, en les arrangeant un peu), nombre de textes intéressants à ce sujet. « Ne voulez-vous pas, disait-il à ses religieuses, être filles adoratrices et servantes du Cœur amoureux de ce divin Sauveur [3] ? » Il disait encore

1. *Loc. cit.*, Epistre LXII, p. 662.

2. *Œuvres de saint François de Sales*, t. I, p. XIX, Annecy, 1892.

3. *Abrégé de l'esprit intérieur des religieuses de la Visitation*, recueilli par Mgr de Maupas, Rouen, 1644, c. VI, p. 34 ; cf. Bougaud, c. VIII, p. 180.

en substance : « Les religieuses de la Visitation qui seront si heureuses que d'observer leurs règles fidèlement pourront porter le nom de *filles évangéliques*, établies particulièrement en ce dernier siècle pour être les imitatrices des deux plus chères vertus du sacré cœur du Verbe incarné, la douceur et l'humilité, qui sont comme la base et le fondement de leur ordre, et leur donnent ce privilège particulier et cette grâce incomparable de porter la qualité de filles du cœur de Jésus [1]. » Enfin voici ce qu'il écrivait à sainte Chantal, le 10 juin 1611 ; c'était le vendredi après l'octave du Saint-Sacrement, jour destiné à la future fête du Sacré-Cœur. « Dieu m'a donné cette nuit (*la pensée*) que nostre maison de la Visitation est, par sa grace, asses noble et asses considérable pour avoir ses armes, son blason, sa devise et son cri d'armes. J'ay donc pensé, ma chère Mère, si vous en estes d'accord, qu'il nous faut prendre pour armes un unique cœur percé de deux flesches,

1. Bougaud cite ce texte, p. 181, en renvoyant aux *Sentiments de saint François de Sales sur le Sacré Cœur*, p. 194. Sainte Chantal, disait, d'après les Visitandines d'Annecy, *Œuvres diverses*, t. 2, p. 489. qu'on « ne saurait mieux définir l'esprit de l'Institut qu'en rappelant ces paroles qui résument celles » de leur B. Père. Elles sont données comme de lui dans la *Vie* de la B. Marguerite-Marie, par les Contemporaines (*Vie et Œuvres*), t. 1, p. 229 (257), avec renvoi à M. du Puy, *Vie de saint François de Sales*, 5e partie, c. 1, p. 310. C'est là aussi que renvoie Languet, édition Gauthey, p. 54. Ce M. du Puy (Languet, l. c. et M. Hamon, l. c. p. 135, écrivent Dupuy), est Mgr de Maupas du Tour, qui fut évêque du Puy, et ensuite d'Evreux. D'après Mgr de Maupas, il donna aux Visitandines des constitutions « si conformes aux maximes et à l'esprit de l'Évangile que, selon le témoignage de quelques grands serviteurs de Dieu, elles en sont comme la moëlle, le suc et l'abrégé si bien que les religieuses » etc. (suit le texte cité). L'auteur ne dit pas de qui sont les paroles.

enfermé dans une couronne d'épines, ce pauvre cœur servant l'enclaveure à une croix qui le surmontera, et sera gravé des sacrés noms de Jésus et Marie. Ma fille, je vous diray à nostre première veuë mille petites pensées qui me sont venues sur ce sujet ; car vrayement nostre petite congrégation est un ouvrage du cœur de Jésus et de Marie. Le Sauveur mourant nous a enfantés par l'ouverture de son sacré cœur, il est donq bien juste que nostre cœur demeure, par une soigneuse mortification, tousjours environné de la couronne d'espines qui demeura sur la teste de nostre Chef, tandis que l'amour le tint attaché sur le throsne de ses mortelles douleurs [1]. »

La Visitation était comme consacrée d'avance au Sacré-Cœur ; elle était baptisée, pour ainsi dire, dans ce cœur divin.

Il semble que les Visitandines eussent conscience de leur mission longtemps avant Marguerite-Marie. Dans le livre dit des *Petites méditations*, souvent attribué à sainte Chantal, la mère L'huillier, qui en est l'auteur, écrivait ce qui suit : « Notre doux Sauveur... nous oblige spécialement nous autres de la Visitation par le don et faveur qu'il a fait à nostre ordre de son cœur, ou pour mieux dire, des vertus qui y résident, puisqu'il a fondé nostre très aymable institut sur ces deux

1. *Œuvres de saint François de Sales*. Edition complète, par les soins des religieuses de la Visitation du monastère d'Annecy, Lyon et Paris (Vitte), 1908, t. 15, p. 63-64. Les dernières paroles indiquent clairement que le cœur dont il est ici question n'est pas directement le cœur de Jésus, mais celui de la Visitandine. On voit d'autre part, que l'atmosphère où se meuvent les « mille petites pensées » du saint fondateur est tout embaumée du cœur de Jésus.

principes : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* C'est le partage qui nous est escheu de tous ses thrésors... Si que nous pouvons avoir cette satisfaction, si nous apprenons et pratiquons bien la leçon que cet amoureux Sauveur nous donne, que nous aurons l'honneur de porter le titre de filles du cœur de Jésus. » Suit ce cri de reconnaissance : « Cela est bien doux, ô ma chère âme, que ce débonnaire Jésus nous ait choisies pour nous faire les filles de son cœur. Pourquoi, ô mon Sauveur, n'en avez-vous point favorisé quelqu'autre en vostre Église ? Qu'avons-nous fait à vostre bonté de nous avoir destiné ce thrésor de toute éternité en ces derniers siècles [1] ? »

La sainte fondatrice de la Visitation, ici comme partout, ne faisait qu'un avec le Père de son âme. « Devenez vraiment humble, douce et simple, écrivait-elle, afin que par ce moyen votre pauvre cher cœur, que j'aime tendrement, soit un vrai cœur de Jésus [2]. » « Dieu nous fasse la grâce, disait-elle encore, d'être dans son sacré cœur, vivant et mourant. [3] » Sur le papier où saint François de Sales déclarait accepter ses vœux de la part de Dieu, et qu'elle ordonna d'enterrer avec elle, elle écrivait en marge cette invocation à la sainte

1. *Exercices spirituels pour les dix jours de la solitude, selon l'esprit du B. François de Sales, tirés pour la plupart de ses écrits,* VIIIe *méditation, De l'amour que Jésus-Christ nous porte.* Considération 4e. Cf. Bougaud, *op. cit.* c. VIII, p. 188. Mais M. Bougaud se trompe sur l'attribution, p. 187. Voir Letierce, t. I, p. 27. La Mère L'huillier mourut en 1655.

2. *Sainte Jeanne-Françoise Frémyot de Chantal. Sa vie, ses œuvres.* Edition authentique publiée par les soins des Religieuses de la Visitation. Annecy, Paris 1874 et années suivantes. *Lettres*, t. 1, l. 96, p. 177.

3. *Ibid. Lettres*, t. 4, l. 1375, p. 461.

Vierge : « Ma très douce Mère, mettez dans le cœur de votre Fils cette indigne fille et ses résolutions, afin qu'elles soient éternelles [1]. » Nous avons déjà cité, en parlant de saint François de Sales, les belles paroles que sainte Chantal disait à ses filles sur la douceur et l'humilité, qui les rendraient vraiment « filles du cœur de Jésus. » Qu'elles soient textuellement du saint directeur ou de la sainte fondatrice, elles expriment une pensée familière à l'un et à l'autre. Elles sont précédées, dans la belle édition des Visitandines, de celles-ci, attribuées également à sainte Chantal : « Si les sœurs de notre congrégation sont bien humbles et bien fidèles à Dieu, elles auront le cœur de leur Époux crucifié pour demeure et séjour en ce monde, et son palais céleste pour habitation éternelle [2]. »

Enfin parmi les méditations qu'elle avait écrites pour les Solitudes annuelles, la 18e a pour titre : Par quel moyen l'âme religieuse ravit le cœur de son Bien-Aimé . [3] »

On relève dans les annales de la Visitation le nom de plusieurs religieuses très dévotes au cœur de Jésus ou favorisées de ses grâces insignes [4]. Il faut signaler au moins quelques cas.

Mère Françoise de la Fléchère, † 1655, faisait un « pacte avec son cœur, que pour honorer les douleurs et les joies des cœurs sacrés de Jésus et de

1. *Ibid. Œuvres diverses*, t. 1, p. 52.

2. *Ibid. Œuvres diverses*, t. 2, p. 488.

3. *Ibid. Œuvres diverses*, t. 2, p. 42. Les textes ont été recueillis par Franciosi, col. 371-373.

4. Voir surtout Franciosi, col. 398-410, et Letierce, t. 1, p. 22-35 ; cf. Bougaud, *op. cit.* c. 8, p. 190 sq. ; A. Hamon, l. c. 138-140. Les volumes de *l'Année sainte des Religieuses de la Visitation*, Annecy, 1867 sq. sont la source principale.

Marie, elle ne donnerait point de marques » de sa propre douleur ni de sa joie [1]. Mère Anne de Beaumont, † 1656, sentait, dans une de ses solitudes, son âme « cachée par l'amour dans le cœur » de son Jésus [2]. Sœur Marie Collet, † 1664, reposa un jour longuement sur le cœur de Notre-Seigneur [3]. Sœur Claude Garnier, † 1667, apprit de Notre-Seigneur « que la demeure des âmes anéanties est le cœur de Jésus, et qu'il les chérit comme la prunelle de ses yeux [4]. » Mère Anne Rosset, † 1667, se trouva un jour « les lèvres collées sur la plaie du sacré côté avec un tel transport de son cœur dans le cœur de Jésus qu'elle tomba en défaillance... Il me semblait, dit-elle, que ce divin cœur disait au mien chétif : « Nous ne nous séparerons jamais, nous nous aimerons éternellement cœur à cœur [5]. » C'était en 1614. « Elle fut, disent les anciens mémoires, la première fille de la Visitation à qui le divin Maître découvrit les trésors de son cœur adorable. »

La Mère Marie-Constance de Bressand, † 1668, écrit : « Considérant un jour Notre-Seigneur sur la croix, il me fut dit que son côté était ouvert afin de nous montrer son amour et à dessein de recevoir tous nos cœurs dans le sien. J'y voulus aussi jeter le mien ; mais cette grâce me fut refusée à cause de mon indignité. Toutefois je compris que ce refus

1. *Vie de plusieurs Supérieures de la Visitation*, Annecy, 1693, p. 369 ; dans Franciosi, col. 399.

2. *Ibid.* p. 127 ; Franciosi, 399.

3. *Année sainte de la Visitation*, t. 1, p. 8 ; d'après A. Hamon, l. c. p. 138.

4. *Année sainte*, t. 5, p. 474 ; d'après A. Hamon, p. 138.

5. *Sainte J.-Fr. Frémyot de Chantal. Sa vie, ses Œuvres*, t. 1, p. 32 ; Franciosi, 399-400.

n'était que pour me faire le demander avec plus d'ardeur. Ce que je fis avec grande affection. Et alors mon cœur fut tiré près de sacré cœur, qui s'y joignit et serra d'une manière très intime, pour lui imprimer ses vertus, et pour le fermer de telle sorte qu'il n'y puisse plus entrer aucune affection que celle de l'amour. Puis, par des paroles toutes de dilection, ce divin cœur m'assura de sa spéciale protection et assistance en toutes les occasions où j'aurai recours à lui [1]. »

Vers 1661, sœur Guillemette Dumas écrivait, dans son monastère de Chartres : « O mon Dieu... je vous demande en grâce que, dès mon réveil, mes premières aspirations montent vers votre trône, et m'unissent et incorporent au cœur de Jésus, afin que, en lui et par lui, je vous connaisse, vous aime et vous adore comme vous le désirez... Comme je ne puis vivre sans respirer et aspirer, j'entends, ô mon Dieu, par mes aspirations, attirer dans mon âme le cœur de Jésus... pour ne vivre et respirer que par ce divin cœur. Je veux que mes pensées ne soient conçues et produites que dans l'esprit et dans le cœur de Jésus [2]. » Sœur Guillemette ne mourut qu'en 1694, quatre ans après la B. Marguerite-Marie. Entendit-elle parler de la sainte voyante de Paray ? La chose est probable, vu les communications fréquentes entre les monastères de la Visitation. Mais les témoignages manquent. Un cas analogue est celui de Marie-Michel Bouffard (1611-1698), sœur converse à la Visita-

1. *Année sainte*, t. 10, p. 610 ; Franciosi, 400. On notera, ici et chez Mère Anne Rosset, la personnification du divin cœur : il dit, il assure, etc. L'expression, quel qu'en soit le sens précis, est remarquable pour le temps.

2. *Année sainte*, t. 8, p. 13 ; Franciosi, 401-402.

tion de Nantes, qui fut, elle aussi, bien avant qu'il fût question de Marguerite-Marie, en relations tout intimes avec le cœur de Jésus [1].

Le doute n'est pas possible pour deux autres sœurs de Marguerite-Marie, grandes dévotes au cœur de Jésus, bien avant les révélations.

Sœur Marthe Gaultier, † 1692, écrivait, en 1668 : « Vous savez, Vierge sainte, Mère de mon Sauveur, que je n'ai qu'un seul désir et une volonté unique : c'est d'être unie à Dieu et à vous, ma bonne Mère ; c'est d'aimer ce divin Maître parfaitement et ardemment. Mais de qui puis-je obtenir cette grâce, sinon de vous, ô Vierge sainte, qui êtes la mère d'amour ? Prenez mon cœur, abîmez-le dans le vôtre, et par vous, dans celui de Jésus-Christ. Qu'il soit perdu en lui comme la goutte d'eau dans l'océan, le rien dans le tout ; ou plutôt qu'il soit tout consumé dans les flammes de l'amour [2]. » Sœur Marthe Gaultier devait apprendre à Dijon, quelques années plus tard, les révélations de Paray, et prendre part aux premières fêtes du culte nouveau.

C'est surnaturellement qu'une autre Visitandine, une humble converse, sœur Jeanne-Bénigne Gojos, apprenait, au monastère de Turin, où elle devait mourir, en 1692, les grâces faites par le Sacré-Cœur à Marguerite-Marie. « Il est certain, dit son historien, qu'en l'année 1687 elle me fit connaître plusieurs grâces de notre sœur Marguerite-Marie Alacoque, dont on ne parlait nullement

1. *Année sainte*, t. 5, p. 702-736. Cf. Franciosi, col. 505 ; Letierce, t. 1, p. 605-608.

2. Letierce, *Etude sur le Sacré-Cœur*, t. 1, p. 34, d'après l'*Année sainte*. Mais l'auteur ne donne pas de renvoi précis. Nul doute que le style n'ait été retouché.

encore dans nos pays. Elle me dit que c'était une personne par qui Dieu serait glorifié et qu'elle enseignerait dans l'Église une dévotion très profitable [1]. » Sœur Jeanne-Bénigne fut elle-même comblée des faveurs du cœur de Jésus. Après une longue préparation par l'union avec le Sauveur en croix, « l'amour, dit-elle, me cacha en Jésus, et je me trouvai dans le cœur adorable de mon Sauveur, où je demeurai comme perdue à moi-même durant trois ans entiers. » L'historien ajoute : « L'Esprit d'amour alla toujours plus l'enfonçant dans l'intérieur de ce Cœur divin, et sœur Bénigne était là comme la colombe au trou de la pierre angulaire [2]. » Un jour, elle vit son propre cœur « entre les divines mains de cet Amour incréé qui le tenait comme dans un vase très riche. Je connus que ce vase était le Cœur de Jésus, et on me dit : Jésus a pris votre cœur, mais il vous donne le sien, qui contient le vôtre. Je le vis alors si petit, ce pauvre cœur de Bénigne, que j'en restai affligée, le trouvant si borné et si peu capable de contenir beaucoup d'amour... Alors l'Amour même me consola de mon impuissance et me dit : Ma colombe, je répare tous vos défauts d'amour par mon amour, sa petitesse par l'amour du Cœur de Jésus, ses faiblesses par ma bonté toute-puissante. Enfin le Cœur de Jésus et le vôtre, Bénigne, sont

1. *Le charme du divin amour, ou la vie de la dévote sœur Jeanne-Bénigne Gojos*, par la Mère Marie-Geltrude Provane de Leyni, Turin, 1846, 3e partie, c. 9, p. 486. Une nouvelle édition a été donnée à Besançon en 1901, plus conforme, je suppose, au texte orginal (1693). Dans cette édition, il y a « humble » au lieu de « dévote » ; le nom est écrit *Gojoz*, au lieu de *Gojos ;* deux mots de plus, dans la phrase citée, rendent le texte plus clair : « qu'elle enseignerait *et apporterait.* »

2. *Ibid.* 2e partie, c. 14, p. 361-362 (Turin, 1846).

unis [1]. » Elle écrit, dans une autre circonstance : « L'Amour me dit encore : Lorsque je conduis l'Époux dans ton cœur, tu dois le caresser. Bénigne ne doit rien craindre parce que l'amour même a marqué sa place dans le Cœur de Jésus ; c'est là sa demeure plus ordinaire, et où l'Époux lui fait sentir ses célestes embrassements [2]. »

Parmi ces Visitandines dévotes du Sacré-Cœur, la Mère Anne-Marguerite Clément, qui mourut au monastère de Melun, le 3 janvier 1661, mérite une place à part dans l'histoire de la dévotion. Elle fut, autant ou plus que celles dont nous avons parlé, une grande amante du cœur de Jésus, comblée de ses grâces et instruite de ses secrets ; elle eut, un jour, comme sainte Catherine de Sienne, le sentiment que Jésus lui ôtait son cœur et mettait le sien propre à la place. Mais il y a plus

1. *Ibid.* 3e partie, c. 5, p. 431 (Turin, 1846).

2. *Ibid.* 3e p. c. 5, p. 438-439. La plupart de ces textes ont été recueillis par Franciosi, col. 407-408, d'après l'édition de Turin, 1846. C'est aussi à cette édition-là que je renvoie, n'ayant pas sous la main celle de Besançon. Une remarque encore. Nous avons déjà dit que les fait mystiques, tout en étant réels comme expériences psychologiques, ne doivent pas être pris à la lettre, dans leur réalité objective. La vie de sœur Bénigne nous offre, à ce sujet, un cas intéressant. Un jour que notre-Seigneur l'avait si intimement associée aux souffrances de sa croix qu'elle y semblait être elle-même attachée, elle eut quelques mouvements de crainte de s'abandonner pleinement à l'opération de cette grâce, ne comprenant point comment elle pouvait se voir sur la croix, étant réellement à genoux ; mais son divin Epoux la rassura par sa parole secrète sur la vérité de cette miséricorde, lui apprenant que ce n'était que par représentation qu'elle était là, et que l'Epoux y était aussi de la sorte puisque « ma demeure, dit-il, est dans une lumière inaccessible. C'est seulement pour te faire comprendre l'état dans lequel je t'ai mise d'union à mon humanité crucifiée... Cette grâce ne t'est communiquée que d'esprit et de cœur ; car nous ne sommes ni l'un ni l'autre sur cette croix. » 2e partie, c. 14, p. 360-361.

que cela. Elle eut l'intuition nette que la Visitation avait été faite par le Sacré-Cœur et pour le Sacré-Cœur. Elle vit saint François de Sales faire son séjour, durant sa vie, dans le cœur de Jésus, et y recevoir l'inspiration d'établir un ordre qui aurait pour objet propre « de rendre hommage à ce divin cœur [1]. » Sa *Vie*, publiée vingt-cinq ans plus tard, en 1686, arrivera à temps pour soutenir la B. Marguerite-Marie et pour la seconder dans son apostolat, comme celle-ci le dira avec une joie visible, dans une de ses lettres au P. Croiset [2].

1. *Vie de la Vénérable Mère Anne-Marguerite Clément*, Paris, 1686, passim ; cf. Letierce, *Le Sacré-Cœur*, p. 96-102 , Franciosi, 402-405. Galliffet, livre II, Addition, article 1, p. 132-140. — Voici le texte même de la *Vie*, tel qu'il est rapporté dans les *Contemporaines*, t. I, p. 229 (259) et par Languet, p. 54 : « Dieu lui fit connaître que pendant que ce Bienheureux était sur la terre, il faisait son séjour dans le Cœur de Jésus-Christ, où son repos ne pouvait être interrompu par ses plus grandes occupations ; que comme Moïse devint le plus doux de tous les hommes en conversant familièrement avec son Dieu, de même ce Bienheureux, par sa familiarité avec son cher amant, arriva à la perfection des deux vertus du Cœur de Jésus-Christ, la douceur et l'humilité ; que ce saint législateur a été inspiré d'établir un ordre dans l'Eglise pour honorer l'adorable Cœur de Jésus et ses deux plus chères vertus, qui sont le fondement des règles et constitutions de la Visitation ; qu'il n'y avait point d'ordre qui fît profession de rendre hommage à ce divin Cœur... Celui de la Visitation est établi pour rendre un continuel hommage à son Cœur, et pour imiter sa vie cachée. » Ce texte est tiré de la *Vie*, 3e partie, c. 14, p. 266. On remarquera que les paroles à propos de la douceur et l'humilité, « les deux plus chères vertus du Cœur de Jésus, et le fondement des règles de la Visitation », sont à peu près celles de Mgr de Maupas et de sainte Chantal, que nous avons citées. On peut se demander si sainte Chantal et Mgr de Maupas ne feraient pas allusion aux visions de Mère Anne-Marguerite, ou si celle-ci n'aurait pas été influencée par les paroles de la fondatrice. Les cas analogues ne sont pas rares chez les mystiques.

2. « Il faut vous dire encore qu'une religieuse de la Visitation, décédée depuis environ 40 ans en odeur de sainteté, avait eu révélation que la dévotion au sacré Cœur de Notre Seigneur

II

La Compagnie de Jésus ; son rôle propre.

Origines et témoignages surnaturels. Premières traces historiques. Dévots et faits mystiques. Propagation par l'image. Propagation par les écrits ou la parole. Alvarez de Paz, etc. Louis Lallemant et ses disciples. Traité de Mathias Hajnal. Pierre Marie, Vincent Caraffa, Paul de Barry, Paul Lejeune, etc. Grande place de la dévotion dans l'ascétique de Saint-Jure. Opuscule de Druzbicki. Jean Paullinus. Grande place dans l'ascétique de Nouet et traité spécial.

Nous ne trouvons pas, aux origines de la Compagnie de Jésus, ni la même dévotion, ni les mêmes intuitions que nous avons remarquées chez saint François de Sales et à la Visitation. D'une dévotion de saint Ignace au cœur de Jésus, dans le sens précis du mot, nous n'avons pas de témoignage historique certain. La prière *Anima Christi*, qu'il a mise en tête des *Exercices spirituels* [1], ne contient pas chez lui, l'invocation *Cor Christi, inflamma me*, que l'on y rencontre parfois dès les débuts du XVIIe siècle, si ce n'est plus tôt. Dans le *Nacional Homenaje*, page 100, on lui attribue une invoca-

Jésus-Christ prendrait son commencement dans l'Ordre de la Visitation. » *Lettres inédites*, III, 125. Malgré l'écart chronologique (la lettre est du 15 septembre 1689 et la Mère Anne-Marguerite n'était morte que depuis 27 ans), il n'est pas douteux qu'il s'agisse de Mère Anne-Marguerite Clément : les expressions employées par Marguerite-Marie sont textuellement celles de la *Vie* qui venait de paraître.

1. On sait que cette prière existait bien avant saint Ignace. Il paraît qu'elle fut enrichie d'une indulgence par Jean XXII, et certains auteurs en attribuent l'origine à Jean XXII lui-même.

tion, où il serait fait mention des cœurs de Jésus et de Marie : « Sainte Marie, Mère de nos cœurs, faites que notre cœur devienne semblable à votre cœur et au cœur de votre doux Fils. » Mais le texte sur lequel on se fonde ne dit pas ce qu'on lui fait dire. Les témoignages que nous avons ne sont pas d'ordre historique proprement dit. Un Jésuite, le P. Claude Bernier, † 1655, disait avoir appris de Notre-Seigneur que le divin Maître avait donné son cœur à Ignace, comme autrefois à sainte Catherine de Sienne [1]. Ceci se passait bien avant les grandes manifestations du Sacré-Cœur à la B. Marguerite-Marie. Longtemps après, (c'était, ce semble, en 1733), un jeune Jésuite espagnol, le P. Bernard-François de Hoyos, eut une révélation beaucoup plus expressive. Voici comment il la raconte : « Au moment de communier, je sentis le saint Fondateur à ma droite, et à ma gauche saint François Xavier... Quand j'eus le cher Jésus dans mon cœur, il me sembla que les deux saints lui rendaient leurs hommages. Alors Notre-Seigneur fit signe à notre saint Patriarche de me parler, et à moi d'écouter la doctrine qu'il allait m'enseigner. Le saint alors, par des paroles formées et par des idées qu'il faisait passer en moi sans rien dire, déclara que la divine Providence voulait donner à la Compagnie la gloire de voir ses fils propager le culte du sacré cœur de Jésus, obtenir de l'Église la fête souhaitée, et se charger de la faire agréer. Le saint lui-même et... saint François de Sales ont mission de promouvoir cette entreprise par le moyen de leurs deux familles religieuses, la Visi-

1. *Ménologe de la Compagnie de Jésus*, par le P. de Guilhermy *Assistance* de France, 17 juin.

tation et la Compagnie [1]. » C'est, on le voit, comme une réplique de la célèbre vision de Marguerite-Marie.

Historiquement voici ce que l'on constate. L'esprit de saint Ignace est, suivant le mot de sainte Madeleine de Pazzi, l'esprit de saint Jean l'Évangéliste, un esprit tout d'amour [2]. Cet esprit éclate partout dans sa vie et dans ses *Constitutions*. Il n'y a, dans les Exercices spirituels, aucune mention explicite du Sacré-Cœur ; mais on peut dire qu'ils y orientent les âmes par la façon humaine de leur présenter Jésus, qui appelle leur dévouement et leur amour ; par l'étude attentive et amoureuse de Jésus dans sa vie et dans sa mort ; par le ressort qui met tout en jeu, l'amour passionné pour Jésus, répondant à l'amour de Jésus pour nous. Les méditations les plus terribles, comme celles du péché et celle de l'enfer, finissent par un colloque d'amour et de reconnaissance, on pourrait dire par un cri du cœur au cœur de Jésus. A chaque instant, nous y sommes tout près du Sacré-Cœur et comme sous sa chaude influence : la prière *Anima Christi* ne contient pas le mot *cœur*, mais elle est pleine de la chose ; la demande si souvent, si instamment répétée « de connaître Jésus intimement, afin de l'aimer davantage, et de le suivre toujours mieux », est toute dans l'esprit de la dévotion ; la conformité amoureuse de vie et l'union de cœur avec Jésus, qui sont l'âme

1. Le V. P. Bernard-François de Hoyos, par le P. J.-B. Couderc. Tournai et Paris (Casterman), 1907, p. 153.

2. Dixit quod spiritus istorum sanctorum (saint Jean et saint Ignace) esset idem, quia totus est amare et conducere ad amandum. *Acta Sanctorum*, t. 33, p. 861.

des *Exercices*, préparent le retraitant à entrer en commerce intime avec le Sacré-Cœur, dès que ce Sacré-Cœur lui sera découvert.

Nous avons de saint François de Borgia une admirable invocation à la plaie du côté ; le cœur de Jésus n'y est pas nommé, mais il n'y manque que le mot [1]. Saint Louis de Gonzague est souvent cité comme grand dévot du Sacré-Cœur ; mais les deux témoignages qu'on en donne n'ont pas une valeur historique directe. Le premier est celui de sainte Madeleine de Pazzi ; elle disait, dans une de ses extases, que Louis, fils d'Ignace, « décochait sans cesse des flèches d'amour au cœur du Verbe [2] ». Elle ne dit pas : « du Verbe incarné », comme on a traduit quelquefois. L'autre témoignage est moins direct encore : c'est la guérison miraculeuse du F. Nicolas Célestini, novice de la Compagnie de Jésus à Rome, le 9 février 1765, par une apparition de saint Louis de Gonzague : « Notre-Seigneur, lui dit le saint, t'accorde, à ma prière, la santé, pour travailler encore à ta perfection et propager de toutes tes forces la dévotion à son Sacré-Cœur, dévotion très chère à tous les habitants du paradis [3]. » C'était trois jours après le bref de Clément XIII, accordant enfin l'office et la fête du Sacré-Cœur.

Pour avoir des témoignages explicites de dévotion au Cœur de Jésus parmi les Jésuites, c'est au B. Pierre Canisius qu'il faut aller d'abord. On a vu

1. Voir Letierce, *Etude sur le Sacré-Cœur*, t. 1, p. 47.

2. Voir tout le passage, qui est très beau, dans Croiset, l. c. 2e partie, c. 4, § 6, p. 141. Les Bollandistes le donnent en latin dans les *Acta sanctorum*, 21 juin, t. 25, p. 903.

3. Voir Letierce, *Etude*, t. 2, p. 276-280.

plus haut comment Canisius puisa cette dévotion chez son maître Nicolas Van Esch et dans ses rapports avec la Chartreuse de Cologne, comment Dieu la développa chez lui par des grâces insignes, par quels exercices il la pratiquait et comment il engageait ses Frères à la pratiquer. On a vu également comment un humble Frère de la Compagnie de Jésus, saint Alphonse Rodriguez, fut amené à ce cœur sacré et quelles belles pages il en a écrites. Avec ces exemples et quelques autres, moins importants, qui ont été signalés en temps et lieu, le lecteur peut se faire une idée, autant du moins qu'on peut en juger d'après les documents connus, de ce qu'a été, au XVIe siècle, la dévotion, je ne dis pas de la Compagnie de Jésus, mais de quelques Jésuites, au Sacré-Cœur. On peut supposer davantage, supposer, par exemple — et la supposition n'a rien que de très vraisemblable — que Pierre Canisius aura dit à saint Ignace et peut-être à ses compagnons, qui étaient là, la grande grâce reçue au moment de sa profession. Mais des suppositions, si fondées soient-elles, ne sauraient être données pour des faits historiques. Or les faits historiques sont peu nombreux, au cas présent, et ils n'ont rien de bien significatif.

Au XVIIe siècle, faits et textes se multiplient avec une extrême abondance, et si les faits mystiques, ici encore, n'ont rien de bien saillant, les textes ascétiques sur la dévotion prennent une étendue et une importance qui méritent la plus sérieuse attention de l'historien. Pour les faits, le P. de Franciosi a recueilli, avec les traits de dévotion au Sacré-Cœur qu'il a trouvés dans les *Ménologes*

ou les histoires de la Compagnie de Jésus, les exemples de faveurs accordées à des Jésuites dévots au cœur divin. Je me contente de signaler quelques cas.

Le P. Jérôme Dias (1575-1624) aimait à s'enfermer tour à tour dans chacune des plaies de Jésus. Au cœur il demandait surtout « d'être toujours loyal avec lui ». Le P. Arnold Cath (1586-1630) recourait souvent à Marie par le cœur de son Fils. Le P. Jean Suffren (1565-1646) avait fait sienne la pratique tant recommandée par Louis de Blois, et tous les jours, après sa messe il disait : « Bon Jésus, soyez miséricordieux pour moi pauvre pécheur. Je remets en votre très doux cœur le sacrifice que je viens d'offrir avec tant de tiédeur et de distractions : daignez le corriger et le perfectionner, etc. » Le P. Jean Rigoleuc (1595-1658) demandait sans cesse à Notre-Seigneur de lui changer le cœur et de lui en donner un nouveau, un cœur large, libre et magnanime. On ne dit pas expressément qu'il demandât soit le cœur de Jésus, soit un cœur semblable au cœur de Jésus, mais on devine qu'il en devait être ainsi. Ce qui le montre encore mieux, c'est la dévotion qu'il portait aux saints dont Notre-Seigneur avait changé le cœur, en le transformant au sien. Le P. Antoine de Padilla (1534-1612) disait, en mourant, à Notre-Seigneur : « Qu'ai-je à craindre puisque vous m'avez dit que vous me gardez dans votre cœur ? Puisque vous me gardez en votre cœur, allons où vous voudrez, il n'y a rien à craindre. » Le P. Jérôme Ansaldi (1598-1652) fut vu, pendant qu'il célébrait la messe, entouré d'une nuée lumineuse, où était Notre-

Seigneur, mettant son cœur dans celui de son serviteur [1].

Les faits particuliers, on le voit, n'ont rien de bien saillant. C'est donc surtout dans la prédication et les écrits qu'apparaît le rôle de la Compagnie de Jésus dans l'histoire de la dévotion avant Marguerite-Marie : c'est un rôle d'apostolat et de propagande. Tel sera également le caractère de la mission que Notre-Seigneur lui donnera par la Bienheureuse Marguerite-Marie. Mais avant de parler des écrits, un mot sur les images.

Ce n'est pas un mot qu'il y faudrait ; une longue étude ne serait pas de trop. On en a une première ébauche dans Desjardins [2], dans Grimoüard de Saint-Laurent [3], surtout dans Letierce [4]. En attendant un travail, dont les éléments, je le sais, ont été recueillis déjà, je dois me contenter d'une indication générale.

Rien ne montre mieux que la profusion de l'image du cœur de Jésus, la généralité du mouvement qui entraînait les Jésuites vers la dévotion au Sacré-Cœur. Ce fut une tendance très répandue, et qui semble se rattacher au B. Pierre Canisius, de regarder le cœur de Jésus comme faisant partie, avec le monogramme IHS, des armes de la Compagnie. Aussi le trouve-t-on partout, avec le mono-

1. Voir Franciosi, col. 489-495, Clients et Privilégiés du Sacré-Cœur dans la Compagnie de Jésus.

2. Appendice II, p. 575-582.

3. Deuxième période, c. 2-5, p. 40-114, passim. M. de Saint-Laurent ne traite pas à part l'iconographie du Sacré-Cœur dans la Compagnie de Jésus.

4. T. 2, *Notes et pièces justificatives.* Le cœur de Jésus dans les armes de la Compagnie, p. 505-516 (d'après les notes d'un Jésuite, que le P. Letierce ne nomme pas, et qui est, si je ne me trompe, le P. Salmon).

gramme, sur leurs livres, sur leurs édifices, dans leurs églises et oratoires. Le plus souvent, il est percé d'une lance, et combiné de façons diverses avec les trois clous, suivant la manière devenue commune, au XVI[e] et au XVII[e] siècle, de représenter les cinq plaies en les groupant autour de la plaie du cœur ; quelquefois il est isolé ou joint au cœur de Marie. Dans tel ou tel cas particulier, il n'est pas facile de décider si c'est directement le cœur de Jésus qui est représenté, ou si c'est le cœur du fidèle. Mais souvent c'est certainement le cœur de Jésus. Même quand il est combiné avec les clous, c'est le cœur que l'on veut représenter, bien plus que les plaies. A plus forte raison, quand il est isolé. On le trouve même pleinement dégagé, comme cœur tout aimant et tout aimable, sans rien qui rappelle même la plaie du côté.

Pour nous borner à un cas, faisons une visite à l'église de leur ancien collège, à Poitiers (aujourd'hui, le Lycée), qui est d'environ 1610. Nous y trouvons au moins quatre fois le cœur de Jésus. Tout d'abord dans la première chapelle latérale, du côté de l'Évangile. Des deux côtés de l'autel, deux cartouches semblables ; ils contiennent, dans un cadre oval auréolé ,le monogramme IHS et, au-dessous, un cœur, de forme conventionnelle ; des flammes s'échappent de l'aorte, et une aigrette de flammes se dégage de chaque côté. Le cœur tient ici la place des clous dans les représentations ordinaires du chiffre de la Compagnie ; c'est certainement le cœur de Jésus. Au tympan intérieur de la grande porte d'entrée, sur un cartouche agrémenté de palmes et de feuillage d'olivier, la même image, monogramme et cœur ; mais le cœur

sans les deux aigrettes latérales. Sur la porte du tabernacle, en ivoire ciselé sur écailles, un cartouche rond, le même monogramme surmontant un cœur, sans flammes ni aigrettes, mais avec trois clous fichés dans l'aorte [1]. Images analogues sur les boiseries de la sacristie.

Nous insisterons davantage sur les écrits. Les ascètes et les mystiques de la Compagnie de Jésus, au XVII[e] siècle, en marchant dans les voies tracées par saint Ignace dans les *Exercices spirituels*, découvrent comme naturellement le cœur de Jésus et le signalent aux fidèles de toutes les façons : dans la prédication et la direction des âmes, par le livre et par l'image.

Le P. Jacques Alvarez de Paz (1560-1620), dans son traité *De inquisitione pacis sive studio orationis*, arrive dans la seconde partie du quatrième livre, aux « affections qui servent pour le progrès dans le bien ». Tout naturellement, il rencontre sur sa route Notre-Seigneur, et ramène tout à revêtir Jésus, c'est-à-dire à nous refaire sur le divin modèle. Le premier exercice s'occupe des puissances de l'âme pour les réformer sur l'âme de Jésus ; le second a pour objet les affections de notre cœur, pour les composer à la ressemblance de Jésus. « Vous vous exercerez à réformer votre cœur, à retrancher et à mortifier tout ce qui pourrait vous empêcher de vous fondre en lui par l'amour, et de vous attacher à votre Créateur par l'esprit et par le sentiment. » Le moyen sera l'étude et l'imitation

1. Je remercie cordialement M. Bodet, Directeur au Grand Séminaire, qui m'a si aimablement guidé dans mes visites, et m'a donné avec tant de compétence toutes les explications désirables.

du divin cœur. Tout le passage est très beau, mais trop long pour être reproduit ici en entier. Quelques extraits en donneront l'idée : « Vous vous efforcerez d'entrer dans le cœur du Seigneur Jésus et de l'étudier pour former votre cœur sur ce modèle. Ce cœur très saint est la voie qui nous mène à l'éternelle demeure, qui est la divinité du Christ... Il est la porte par où nous entrons dans la contemplation de la divinité... Pour donc que vous puissiez monter jusqu'à la contemplation et l'amour de la divinité, vous aurez soin de pénétrer, par une considération attentive, dans le cœur du Maître, le plus saint et le plus pur de tous les cœurs, pour tâcher, par vos aspirations dans la prière, par vos efforts dans l'action, d'avoir vous aussi un cœur semblable. En fixant ainsi les yeux de votre âme sur le cœur même du Maître vous le verrez tout pur de douze sortes de puretés. Il a été pur : 1° de tout amour des biens temporels ; 2° de toute obliquité d'intention ; 3° de tout attrait mondain ; 4° de tout désir de plaire aux hommes ; 5° de toute pensée inutile ; 6° de tout soin superflu ; 7° de toute amertume malfaisante ; 8° de toute vaine complaisance ; 9° de toute recherche de consolation humaine ; 10° de tout scrupule ou crainte inquiète ; 11° de toute agitation d'impatience ; 12° de toute tache de volonté propre. De cette multiple pureté de son cœur vous louerez votre Seigneur Jésus ; vous la désirerez pour vous-même, vous la demanderez par des aspirations enflammées, vous travaillerez avec entrain à l'atteindre, et ainsi vous réformerez votre cœur. » Suit une belle prière pour obtenir de connaître et d'imiter la perfection du divin cœur :

« O Sauveur des hommes, Christ Jésus, dont l'œuvre est notre rédemption, dont la connaissance est le commencement de notre salut, dont l'imitation est toute la perfection : ouvrez-moi, je vous en prie, votre très saint cœur, porte de la vie et source d'eau vive, afin que par là j'arrive à vous connaître, et que là je boive les eaux de la véritable vertu qui étanchent toute soif des biens temporels. Vous avez dit : *Le cœur de l'homme est tortueux et insonble, qui le connaîtra ? Moi, le Seigneur.* Et moi je dis : Saint et pur est votre cœur, mais impénétrable, et qui le connaîtra ? Vous, Seigneur et, pour une part, celui à qui vous voudrez bien le révéler. Ouvrez donc mes yeux, illuminez-les, pour que je voie la perfection de votre cœur, pour que je tâche, en imitant vos perfections, à rejeter les immortifications de mon cœur ; pour que je repousse sans cesse ce qui n'est pas vous, ce que vous ne voulez pas, ce que vous n'aimez pas, et pour que je vous recherche avec soin, vous tout seul, ce que vous voulez, ce que vous aimez, dans la mesure où vous me commandez ou me conseillez de l'aimer. » Viennent alors douze élévations sur les douze puretés du cœur de Jésus. Suffisamment variées pour les détails et pour l'expression, elles sont symétriques dans les grandes lignes, étant toutes sur le plan marqué dans l'avis préliminaire : louange pour la qualité que l'on considère et que l'on admire dans le cœur de Jésus, soupirs, regrets, aspirations, désirs, demande pour soi-même ; résolution de se mettre à l'œuvre, en s'attachant à Jésus et travaillant à l'imiter dans telle sorte de pureté. Voici la première élévation : par elle on se fera une idée des autres. « Je vous rends gloire,

auteur de toute sainteté, pour la première pureté de votre cœur, qui le rendit pur de tout amour des biens temporels. Vous n'avez eu d'attache pour rien de temporel, mais rejetant tout superflu, avec une grande simplicité de cœur, vous avez pris ce qui était nécessaire à votre humanité pauvrement (*parce*), petitement (*anguste*), à peine assez pour vous soutenir. Oh ! si j'apprenais enfin à laisser les biens temporels, à mépriser les choses visibles, à ne pas m'attacher de cœur à ce qui passe ! Oh ! si d'un cœur calme, je m'en remettais de ces biens à votre bon plaisir, et si, soit que vous me les donniez, soit que vous me les ôtiez, avec eux ou sans eux, je savais toujours rester paisible et tranquille ! Donnez-moi, je vous en prie, par votre très saint dégagement (*nuditatem*) d'aimer à être dégagé (*nuditatem... amem*) de toutes les choses visibles, de laisser tout superflu, de rejeter tout ce qui est de luxe (*curiosa*) et qui n'est pas selon mon état ; quant aux choses nécessaires, indispensables à la vie, ou conformes à mon état pour éviter la singularité, que je m'en serve sans attache excessive de cœur, sans m'y asservir. Et même cela, puissé-je m'efforcer de n'en avoir que dégoût, pour devenir plus conforme à votre dégagement et prendre plus pafaitement mon vol vers mon modèle. » Les onze autres élévations se suivent sans interruption. A la fin, une prière, qui répond à peu près à celle du début : « De l'infinie pureté (*munditia et puritate*) de votre cœur béni, j'ai recueilli ces douze ruisseaux de pureté que j'ai appelés les douze puretés de votre cœur. Accordez-moi, je vous prie, de vous les demander toujours, d'en avoir toujours soif, d'agir toujours dans le sens

de ma demande et de mes désirs. Faites que je règle ma vie en ce sens, que je m'efforce de purifier mon cœur de ses attraits déréglés. Imprimez votre cœur sur mon cœur, et rendez mon cœur semblable au vôtre (*istud tibi assimila*) ; ne permettez pas que, faisant état d'être votre imitateur, j'aie un cœur qui ne se soucie pas de vous imiter [1]. » On ne saurait exagérer, ce me semble, la portée ascétique d'un tel exercice, ni la grande part qu'il fait au cœur de Jésus dans la poursuite de la perfection chrétienne. Marguerite-Marie ne procèdera pas autrement ; et, d'autre part, ceux qui sont familiers avec les *Exercices* de saint Ignace et avec sa spiritualité n'auront aucune peine à voir la continuité des belles pages d'Alvarez de Paz avec les principes et la manière du fondateur de la Compagnie de Jésus. Le livre où se trouvait cet exercice fut imprimé à Lyon en 1608, et réédité à brefs intervalles. Quoique écrit en latin, il est permis de conjecturer qu'il ne fut pas sans influence sur le développement ascétique de la dévotion au Sacré-Cœur, ou, si l'on préfère, sur la part faite à cette dévotion dans l'ascétique du temps. Peut-être en saisirons-nous quelque trace au cours de cette étude.

Ce n'est pas le seul endroit de son grand ouvrage où le P. Alvarez de Paz ait fait mention du Sacré-Cœur. Il a quelque part cette belle prière : « Je vous en prie par le très ardent amour de votre cœur divin et par votre cœur humain transpercé, et par ses innombrables angoisses, imprimez mon cœur sur votre cœur transpercé...» Et à la fin de

1. *De Inquisitione pacis*... l. 4, p. 2. Exercitium 2. Edition Vivès, Paris, 1876, t. 6, p. 192-197. L'exercice tout entier est donné par Nilles, t. 2, p. 212-219.

la prière : « De ces saintes vertus fortifiez mon cœur, et affermissez-le par la transfixion de votre très saint cœur [1]. »

Le cinquième exercice de cette seconde partie a pour objet le désir et la demande des vertus. A la suite de Van Esch, l'auteur les rattache aux cinq plaies de Jésus. La prière au cœur divin est textuellement celle de Van Esch, que nous avons donnée ci-dessus [2].

Il y a aussi quelques mentions du Sacré-Cœur dans l'ouvrage célèbre du P. Le Gaudier (1562-1622) sur *La perfection de la vie spirituelle.* Mais ce ne sont guère que des mentions en passant. La principale est celle-ci, dans un des chapitres sur la communion : « Son cœur et sa volonté, pleine du trésor de mérites formé de tant d'actes... à la gloire de Dieu..., brûlante comme une fournaise du plus ardent amour pour Dieu et pour nous, s'applique à notre cœur et à votre volonté, soit afin de consumer nos péchés, soit afin de lui donner sa pleine mesure, *suæ plenitudinis mensuram*, pour aimer Dieu et le prochain en rejetant tout amour-propre, de façon que notre cœur vive de son cœur et participe à ses divines qualités, à ses joies et à ses délices, et que notre volonté passe en sa volonté, et qu'ainsi nous devenions avec lui

1. T. 3, l. 4, 2e partie, exercice 5. Nous avons déjà rencontré les premières phrases de cette prière dans Nicolas Van Esch (*Eschius*). Voir ci-dessus p. 263. Tout à l'heure, quandl le P. Alvarez de Paz parlait en son propre nom, il disait : *Imprime sanctissimum cor tuum in cor meum.* Ici il dit avec Van Esch : *Imprime cor meum in transfixum cor tuum.* La pensée est la même de part et d'autre.

2. Avec quelques variantes sans importance à notre point de vue actuel. *Ibid.* Exercitium 5, § 3, p. 207. Voir ci-dessus, p. 263.

et en lui un seul cœur et une seule âme et que nous puissions dire : *Je vis, non plus moi, mais c'est le Christ qui vit en moi* [1]. »

Le V. P. Louis du Pont (da Puente), 1545-1624, au dire de son biographe, avait fait sienne la pratique, tant recommandée par Louis de Blois, d'offrir toutes ses actions et toutes ses peines à Dieu en union avec celles de Jésus, priant le divin cœur de suppléer à tout ce qui leur manquait. Dans ses *Méditations*, il recueille pieusement tout l'enseignement traditionnel sur la plaie du côté, et la blessure d'amour dont elle est le symbole. C'est toute la dévotion au Sacré-Cœur, idée et pratique [2].

Du P. Louis Lallemant, † 1635, nous n'avons rien de notable sur le cœur de Jésus. Mais il y a des indices nombreux qu'il a eu grande influence pour la diffusion de la dévotion dans la première moitié du XVIIe siècle. Maître des novices, instructeur du troisième an de probation, il semble l'avoir soufflée à ses novices et à ses tertiaires, qui la répandirent eux-mêmes autour d'eux. Le P. Huby, le P. Surin, le P. Rigoleuc furent de ce nombre. Il y a même lieu de croire que des hommes comme le B. Jean Eudes, M. de Bernières-Louvigny, et, par l'intermédiaire du P. Bagot, M. Boudon et d'autres subirent la même influence. Mais les détails précis sur cette action souterraine, si je puis dire, n'ont pas encore été recueillis avec assez de soin pour permettre des conclusions fermes.

Il reste également quelques doutes sur la part

1. *De perfectione vitæ spiritualis,* part 5, sect. 10, c. 2. Edition de Paris, 1857, t 2, p. 542.

2. *Méditations sur les mystères de notre sainte foi,* 4e partie, 53e méditation. Editions innombrables.

précise que tient le cœur de Jésus dans un petit livre écrit en hongrois, publié à Vienne en 1629 et réédité à Presbourg, en 1642, par le P. Mathias Hajnal, jésuite hongrois (1578-1644). Mais, outre le titre, des détails précis sur le contenu nous indiquent que cette part est grande, bien que le sujet principal de l'ouvrage soit plutôt, semble-t-il, le cœur chrétien que le cœur de Jésus [1].

Le P. Pierre Marie (1589-1645) publiait, en 1642, un petit livre intitulé *La science du Crucifix*, où il est souvent question du Sacré-Cœur. Il dit à la reine mère du roi, dans son Épitre dédicatoire, que, dans son ouvrage, il s'en va « ouvrant les plaies et découvrant les mouvements du cœur et les

1. Voici le sens exact du titre, tel que je le dois à l'obligeance d'un Jésuite de la Province de Hongrie : « Pour la dévotion des cœurs qui aiment le cœur de Jésus. Petit livre orné de pieuses images avec méditations et prières où sont expliquées ces images. Où toute âme fidèle peut connaître son état, corrompu et dangereux avant la justification, beau et resplendissant après ; connaître du même coup tout le mode et le procédé de la justification. » Réédition à Presbourg, en 1642, sous le même titre, avec quelques mots changés. En 1644, nouvelle édition, à Vienne, avec titre plus court, qui semble pouvoir se traduire ainsi : *Le saint cœur de Jésus, avec images, cantiques et prières.*

Les indications données dans la *Bibliothèque des Ecrivains de la Compagnie de Jésus* sont insuffisantes et fort obscures. Le P. Letierce, t. 1, p. 69-71, fournit des renseignements très précis sur quelques points ; mais lui non plus n'explique pas tout, et il ne dit pas de qui il les tient. M. Grimoüard de Saint-Laurent, qui avait fait des démarches, à propos du même livre, reçut, le 1er décembre 1878, une lettre du P. François Hattler, où il était dit que le titre : *Cor Jesu sacrum, imaginibus, rythmis, orationibus expressum*, devait s'entendre du cœur chrétien dévot à Jésus, et qu'il n'était pas question du cœur de Jésus dans tout l'ouvrage. Grimoüard de Saint-Laurent, p. 83 (*Kattler* est une faute d'impression). Il faut conclure que le P. Hattler lui-même avait été mal renseigné, et par quelqu'un, je pense, qui avait pris l'album de 1629 pour l'ouvrage entier, comme semble faire aussi le P. Sommervogel dans sa *Bibliothèque*.

desseins de Jésus-Christ crucifié. » La 9e « considération » de la 1re partie a pour titre : « Le Crucifix nous apprend de quel amour le cœur de Jésus-Christ brûlait pour nous, et à quelle revanche d'amour nous sommes obligés [1]. »

Dans la « Réflexion contenant les causes qui ont pu obliger Jésus-Christ à nous aimer », il est dit, page 104, que « comme il y avait deux natures (en lui), divine et humaine, il y avait deux volontés et deux cœurs, pour dire ainsi, le cœur et la volonté de Dieu et celle de l'homme et de l'humanité » ; et que « le cœur du Verbe, le cœur de Dieu, allait déclarant, insinuant et imprimant dans le cœur et la volonté de l'homme, l'amour admirable qu'il avait pour les hommes, afin que le cœur de l'homme et de l'humanité en prît les impressions » comme la cire prend « la figure » du sceau. Suivent, p. 105-108, de beaux développements sur l'amour « du cœur de Jésus » pour nous, cet amour « que le cœur de Dieu allumait dans le cœur de l'homme en Jésus-Christ [2]. »

Le symbolisme du cœur est bien effacé, ici comme chez le P. Joseph, comme chez le P. Le Gaudier et en maint autre endroit, où le mot *cœur* nous présente une métaphore plutôt qu'un symbole. Cependant il n'est pas tout à fait absent, et il suffit d'une occasion pour qu'il se ravive. C'est une

1. Page 97, 4e édition, Paris, 1672. Il y a 1662 sur la feuille des titres, mais le privilège indique nettement 1672.

2. Le P. Brucker qui, le premier, je crois, a inséré le P. Pierre Marie dans la liste des précurseurs de la B. Marguerite-Marie, fait remarquer que l'édition de 1783, comme celles qui l'ont suivie, ne dit plus rien du cœur de Jésus. Voir *Etudes* 20 mai 1900, t. 83, p. 551. Elle est d'ailleurs tellement remaniée, fond et forme, que c'est à peine le même livre.

remarque qu'il faudrait renouveler à chaque instant, si l'on ne supposait que le lecteur l'a toujours présente à l'esprit

Le P. Vincent Caraffa (1585-1649), qui mourut général de la Compagnie de Jésus, a laissé divers ouvrages de piété, où il montre beaucoup de dévotion au cœur de Jésus. Dans son livre intitulé *Le chemin du ciel*, 2e partie, il enseigne au serviteur de Marie la pieuse pratique d'unir son cœur au cœur de Jésus tous les jours de la semaine, pour rendre hommage à la Mère de Dieu et lui demander quelque vertu [1]. Mais c'est surtout dans *Le bouquet de myrrhe, ou Considérations diverses sur les plaies du Christ*, qu'il est naturellement amené à parler du Sacré-Cœur, et il en parle beaucoup. Voici quelques passages, empruntés à la traduction française donnée par le P. Jacques Nouet en 1653.

« Premier livre, XXXIe Considération. Les plaies de Jésus-Christ, le nid de l'amour divin... Demandez à changer de cœur. O mon Jésus, donnez-moi votre cœur. Oh ! qu'il serait bien mieux dans ma poitrine que celui qui l'anime ! S'il y était, comment vous aimerait-il, vous qui êtes si aimable, puisque étant dans la vôtre, il m'aime, moi qui ne mérite que votre haine.

3. « Vivez désormais... privé de votre propre cœur, de ce cœur qui ne tient que de l'homme et de la terre, plein du cœur de Jésus-Christ, d'un cœur tout ardent et divin. O l'heureux changement, ô le bienheureux sort ! Mais souvenez-vous que le cœur qu'on vous donne est un cœur blessé, pour vous disposer à une vie toute semblable [2]. »

1. Letierce, t. 1, p. 58. Cette partie fut mise à l'*Index*, jusqu'à correction. — 2. Page 94-95.

« Second livre, XLIe Considération. La plaie du côté de Jésus-Christ, le propitiatoire de l'arche... O cœur amoureux de Jésus-Christ, principe de tout notre mérite, *dans lequel nous avons été sanctifiés*, je vous révère, je vous adore, et je confesse hautement que c'est de vous que j'ai la vie [1]. »

« Troisième livre, XXIVe Considération. Qu'on entre dans le cœur de Jésus-Christ par la plaie du côté.

1. Le côté de Jésus-Christ ouvert d'un coup de lance est la porte par où l'on entre dans son très aimable cœur [2]. »

2. « Mais ce domicile du cœur de Jésus-Christ ne demande que votre cœur pour le loger : *Mon fils, donnez-moi votre cœur*, pour le mettre dans le mien. Heureuse union, agréable possession, très heureuse demeure dans le cœur de Jésus-Christ ! Certainement, notre cœur toujours famélique et travaillé d'inquiétude, ne peut contenter sa faim, ni trouver son repos que dans le cœur de Jésus-Christ, qui est comme son centre. Il faut donc qu'il y ait de la proportion entre ces deux cœurs, comme entre le lieu et le corps qui l'occupe. Or, le cœur de Jésus-Christ, comme dit saint Bernard, fut blessé deux fois. Premièrement par l'amour, et puis par la douleur ; la première fois spirituellement ; la seconde corporellement... En la même façon, afin que votre cœur soit digne du cœur de Jésus-Christ, il le faut ouvrir de deux plaies, d'amour et de douleur [3]. »

1. Page 269-270. — 2. Page 356.

3. Page 357-358. Je dois ces textes à une obligeante communication de M. R. de La Bégassière, qui les a copiés et soigneusement comparés avec l'édition italienne de 1638. Le

Le P. Paul de Barry (1585-1661) est peut-être plus explicite encore. Dans *Le Paradis ouvert à Philagie,* il indique comme dévotion, pour le 25 novembre, l'offrande du cœur de Jésus à Marie comme le présent le plus précieux qu'on puisse lui faire, et qui lui agréé le plus ; et, à ce propos, il suggère à sa Philagie une belle prière et un touchant éloge du Sacré-Cœur. Écoutons-le lui-même : « Philagie, vous n'avez point encore fait aucune offrande à votre chère Dame qui vaille celle-ci ; offrez-lui donc aujourd'hui le cœur de son cher Fils Jésus-Christ en satisfaction de vos ingratitudes et lâchetés à son service... et tenez pour assuré que c'est une riche offrande. Je viens de vous en tracer le sujet : agencez-le tout à votre mode, et surtout faites que le cœur parle. Ne pensez pas que ce soit une dévotion de mon invention : c'est une leçon donnée du ciel à sainte Gertrude... En suite, elle offrit à la sainte Vierge le cœur de son Fils... Je vois bien, Philagie, que vous attendez, pour vous délivrer de peine, que je vous donne une prière dont je viens de vous marquer le sujet. J'en suis content. La voici, et dites-la de bon cœur et plus que d'une fois en votre vie. » Suit la prière : « Reine du ciel et de la terre... me voici à genoux en présence de votre sainte Majesté pour vous offrir un présent qui n'eut jamais son pareil. Ce que je vous offre, c'est le doux cœur de Jésus, votre aimable Fils et mon adorable Rédempteur. N'est-ce pas le plus riche présent qui puisse vous être offert sur

dernier, celui du livre III, est cité aussi par le P. Dufau, *Trésor du Sacré-Cœur,* t. 6, p. 396. Le texte de saint Bernard auquel on renvoie ici est celui de la *Vitis mystica* qui a été donné plus haut. L'ouvrage de Nouet a été réédité en 1858, chez Casterman.

la terre? Ce cœur tout seul vaut mieux que quinze cent millions de mondes, quand même ces mondes ne seraient remplis que de Séraphins. Ce cœur vaut plus tout seul que tous les chœurs des Anges et des saints qui pourraient être, si Dieu les faisait sortir du sein de sa toute-puissance. Ce cœur, c'est le cœur des cœurs, le cœur parfait, le cœur presque semblable au cœur de la très sainte Trinité ; et c'est ce cœur, source vivante de toutes les meilleures bénédictions, et le plus bel objet de vos plus chères délices, c'est le cœur que je veux offrir, c'est le présent que je vous donne. » Il prie Marie d'agréer cette offrande, et il conclut : « C'est le bonheur que j'attends du cœur de Jésus [1]. »

Dans « La sainte Faveur » il indique parmi les dévotions qui nous concilient la faveur divine, une spéciale affection à la plaie sacrée du côté de Jésus-Christ [2] ; il indique plus explicitement encore une « singulière affection au cœur de Jésus-Christ ». Il rappelle, à ce propos, les doctrines traditionnelles sur le cœur de Jésus « demeure de ses amis », « asile et maison de refuge », « place d'armes, tour d'abondance », « livre des prédestinés ». Mais, fidèle à sa manière, il insiste avant tout sur la pratique : « Nos cœurs étant donc ce qu'ils sont, et le sien le cœur des cœurs,.. que saurions-nous faire de plus glorieux et cordial que, donnant cœur pour cœur, lui offrir nos cœurs et aimer de cœur ce cœur tout aimable et digne des plus grands et

1. *Le Paradis ouvert à Philagie par cent dévotions à la Mère de Dieu...* par le R. P. Paul de Barry. Dixième édition, Lyon, 1643, c. 12 (novembre). Dévotion v (pour le 25 novembre), p. 365-370.

2. Voir *Un précurseur à Paray-le-Monial, Le P. Paul de Barry*, par le P. Joseph Zelle, Lille et Paris (1900), p. 299.

assidus services de toutes les créatures ? » « Je rapporte, ajoute-t-il, ce grand amour que nous lui devons témoigner, à quatre chefs. » Il commence par le doux souvenir « de cette fournaise d'amour et de ce béni cœur »; il recommande « de prier Notre-Seigneur par la bonté de son cœur... avec des protestations que nous n'aurons de cœur ni d'amour que pour lui »; « de saluer souvent le sacré cœur, surtout pour ses négligences passées », enfin de « lui offrir... les manquements survenus en nos bonnes actions... pour en avoir le pardon », suivant la pratique tant recommandée par Louis de Blois [1].

Le P. Paul Lejeune (1592-1664), revenu en France après avoir été supérieur de la Mission du Canada, parlait souvent du cœur de Jésus dans ses lettres de direction. Plusieurs ont été recueillies et publiées [2]. La 98e du recueil est intitulée : « De l'union de cœur avec Jésus-Christ. » Il y est à chaque instant question du cœur de Jésus. « Ma Révérende Mère... Votre cœur et tous ceux de vos filles sont répandus dans vos lettres... Je les ai tous présentés à Notre-Seigneur, et les ai comme enchassés dans le sien, sur lequel je désire en faire un sacrifice au Père éternel. Mais, ma chère fille, prenez garde que tous les cœurs s'accommodent au cœur de Jésus-Christ ; ce cœur adorable doit être la règle des nôtres. C'est pour cela qu'il nous sépare du monde, nous voulant donner des moyens plus particuliers de former nos cœurs sur le sien, qui est un cœur de sacrifice, et qui jamais n'aime et

1. *Un précurseur...*, p. 333-339.

2. *Lettres spirituelles...* revues par le R. P. Fressencourt, Paris, 1875.

ne retient rien pour soi, mais reporte tout à son Père et à ses frères ; jamais n'eut un mouvement d'estime de soi-même... Jamais il ne prit aucun plaisir pour soi... Jamais cet aimable cœur ne se porta et ne se détermina de lui-même à quoi que ce soit... Ce cœur si plein de lumière, si plein de droiture... attendait ici-bas les ordres de son Père, de saint Joseph et de sa sainte Mère... Hélas ! où sont nos cœurs quand ils s'empressent... Ah ! mes chères Mères, qu'ils se conforment peu au cœur de Jésus ! » Il voyait là toute une spiritualité : « Ah ! mes chères filles, entendez-vous bien cette haute et profonde spiritualité [1] ? »

Dans une autre lettre, il recommande avant tout à une âme qui veut se ressaisir de s'offrir « à Dieu dans le cœur de Jésus [2]. »

On pourrait signaler encore nombre d'écrivains Jésuites, qui ont parlé du cœur de Jésus : Suarez et Lugo, parmi les théologiens ; Maldonat, Tirinus Cornelius à Lapide, Lorin, Baeza, parmi les exégètes ; Scribani, Binet, Nieremberg, Jacques Rho, Léopold Mancini, Surin, Lyrée, Rigoleuc, Huby, parmi les auteurs ascétiques, et combien d'autres encore [3] ! Mais trois ou quatre méritent encore une attention spéciale à cause du singulier relief

1. Lettre 98, p. 187-189.

2. Lettre 12, p. 19.

3. Voir Franciosi, col. 436-451, où sont énumérés nombre de « docteurs et propagateurs de la dévotion au Sacré-Cœur dans la Compagnie de Jésus », sans parler des articles spéciaux consacrés à Ribadeneira, à Suarez, etc. Il faudrait, je pense, ajouter à cette liste le P. Guillaume de Voel pour sa *Corona sacratissimorum Jesu Christi Vulnerum*, ou chapelet des cinq plaies, Anvers, 1649, dont M. Grimoüard de Saint-Laurent signale les fines estampes, parmi lesquelles une où apparaît le cœur transpercé. Livre cité, p. 57.

que prend chez eux la dévotion au Sacré-Cœur. Ce sont les Pères Saint-Jure, Druzbicki, Paullinus, Nouet.

Le P. Jean-Baptiste de Saint-Jure (1588-1657) en parle surtout en deux endroits, et fort longuement, dans le *Livre des élus* et dans *L'homme spirituel.*

Dans *Le livre des élus,* c. 4, section 1, il traite *ex professo* de la demeure dans les plaies de Notre-Seigneur, et cite tout au long les textes classiques sur ce sujet. Ce sont ceux que nous avons rencontrés nous-mêmes dans le cours de notre étude [1] : ceux de saint Bernard sur le Cantique, ceux de la *Vitis mystica* et du *Stimulus amoris,* ceux du *Manuel* dit de saint Augustin. C'est dire qu'il y est beaucoup question des secrets du cœur aimant manifestés par les blessures corporelles. La seconde section s'occupe spécialement de la plaie du côté, qui « est sans controverse la principale, non pour avoir été la plus douloureuse... mais pour avoir été la plus amoureuse, lui ayant été faite au cœur où réside l'amour et pour les grands mystères qu'elle contient [2]. » Le pieux auteur explique tout au long ces grands mystères [3], il recommande « une dévotion très particulière à cette adorable et amoureuse plaie [4] », et il insiste particulièrement

1. Je n'ai rien dit de saint Elzéar, donnant rendez-vous à sainte Delphine, sa femme, dans le côté percé de Jésus, car le texte ne mentionne pas explicitement le cœur.

2. *Le livre des élus,* c. 14, section 2, p. 208. Edition de Bruxelles, 1859, qui donne l'ouvrage « dans toute son intégrité », comme l'explique, dans la *Préface,* le P. E. de G., le nouvel éditeur.

3. Il voit spécialement dans la plaie du côté « la plaie d'amour, qu'il a reçue pour notre amour et au cœur où siège l'amour, et pour nous obliger à son amour », p. 212.

4. *Ibid.* p. 213.

sur la demeure dans la plaie du côté et dans le cœur de Jésus. « Mais quand nous serons là, qu'y ferons-nous ? A quoi faudra-t-il nous occuper ?... Je louerai, je bénirai, j'adorerai, etc. Dans ce cœur, je me consacrerai entièrement à lui ; je m'abandonnerai pleinement à sa conduite... Dans ce cœur, j'aurai une extrême horreur de mes péchés, je me porterai puissamment à l'exercice des bonnes œuvres ; et je tâcherai d'aller de vertu en vertu et de monter à la perfection où Dieu m'appelle... Mais comme cette plaie est la plaie d'amour, c'est là aussi que l'on vaque particulièrement à l'amour, qu'on quitte toutes les créatures, qu'on renonce à toutes leurs affections déréglées, et qu'on aime excellemment Notre-Seigneur et son prochain [1]. » Il faut enfin que nous mourions « dans son cœur pour aller de là nous unir à lui pendant toute l'éternité dans l'état de la gloire. Et pour tout dire, comme nous sommes dans le cœur de Jésus-Christ, attendu que l'amour extrême qu'il nous porte nous y met et nous y tient inséparablement, nous devons aussi y faire toutes nos opérations, ce qui sera un moyen très excellent pour les bien faire [2]. » C'est toute la vie chrétienne, on le voit, rattachée à l'exercice de la dévotion au Sacré-Cœur.

Ce qu'il indique ici rapidement, le P. Saint-Jure l'a développé et expliqué *ex professo* dans *L'Homme spirituel*. Parlant de l'union à Notre-Seigneur comme principe de la vie spirituelle, il se demande

1. *Le livre des élus*, l. c. p. 217-219.

2. *Ibid.* p. 223. Je ne puis donner ici que des extraits de ces belles pages. Franciosi les a transcrites presque tout au long, 451-459.

« où cette union se doit faire, et la façon ». « Pour le lieu, dit-il, je dis que c'est dans le cœur de Notre-Seigneur où nous devons très particulièrement nous unir à lui. Nous y sommes tous déjà... puisqu'il nous aime tous, et que l'amour loge toujours avec soi dans le cœur comme dans son propre domicile les personnes aimées. Et de plus, nous pouvons nous y placer et y demeurer par nos pensées, comme nous pouvons nous mettre en esprit auprès de quelqu'un, et entrer dans son cœur. C'est là où il faut établir notre demeure. Il n'y a personne si pauvre qui n'ait quelque lieu pour se retirer... Notre-Seigneur nous loge dans son cœur. C'est donc là notre demeure, et nous ne pouvons pas en avoir une plus riche, plus magnifique, plus agréable, plus sainte ni plus divine... Allons donc avec joie nous loger dans ce cœur pour n'en sortir jamais. O ! qu'il est bon et qu'il y a de plaisir de demeurer et d'opérer dans ce cœur. Oui d'opérer... car c'est dans le cœur de Notre-Seigneur que nous devons faire toutes nos opérations... Nous y devons faire absolument tout ce que nous faisons et y exercer toutes les fonctions de la vie purgative, de la vie illuminative et de l'unitive. » Dans ce cadre vaste et ferme se placent, on le sait, tous les actes et exercices de la vie spirituelle, depuis les premiers échelons jusqu'au sommet. Le pieux auteur les rattache tous au cœur de Jésus et explique avec précision et clarté comment cela doit se faire. « Et premièrement, pour la purgative, considérez, examinez, pleurez-y vos péchés et demandez-en le pardon à Dieu, dans ce cœur qui autrefois en a conçu un inexplicable regret et en a été percé de douleur. Haïssez et fuyez les plus

petites offenses et les défauts les plus légers dans ce cœur infiniment saint, souverainement pur, et qui a en aversion et en horreur extrême le moindre péché véniel. » Il continue ainsi, pour la lutte contre nous-mêmes et contre le démon, pour les pénitences et mortifications, pour les épreuves spirituelles ou temporelles. « Toutes sortes de maux venant à nous par le cœur de Jésus s'y adoucissent extrêmement et y perdent toute leur amertume et toutes les qualités malignes pour en prendre de salutaires : ne plus ne moins que les eaux qui passent par les mines en tirent leur force et leur vertu, et s'y rendent médicinales. » « Pour la vie illuminative, exercez les vertus et les bonnes œuvres dans le cœur de Notre-Seigneur. Pratiquez la foi dans ce cœur infiniment sage, et où est l'école de toute la sagesse. Espérez dans ce cœur qui vous aime parfaitement et qui est libéral et miséricordieux au-delà de toutes nos pensées. » Ainsi des autres vertus. « Faites-y vos oraisons mentales et vocales, votre action de grâces après la Communion, vous ne pouvez choisir un oratoire plus recueilli : comme ce cœur très saint a toujours été élevé et appliqué à Dieu, vous y serez plus attentif et moins diverti qu'en tout autre lieu. »

« Dans ce cœur, qui est tout brûlant de l'amour des hommes, aimez votre prochain. » Suivent des détails sur le support, le pardon, la pitié, tous les devoirs envers le prochain, toujours « dans le cœur amoureux, miséricordieux et endurant de Jésus-Christ. » « Davantage, nous devons faire toutes nos actions intérieures et extérieures dans ce cœur, avec la modération, la douceur, la

suavité et avec les intentions de ce cœur, dans une parfaite conformité et une soumission entière à toutes ses inspirations et à tous ses mouvements. »

« Enfin, pour la vie unitive, ce cœur divin... en est le vrai sanctuaire et le propre domicile, et c'est là où elle se pratique excellemment. » Ici encore, suivent les détails précis et pratiques. « Voilà, conclut l'auteur, ce que nous devons faire dans le cœur de Notre-Seigneur et comme il faut nous unir à lui [1]. » Ni l'idée, ni la pratique, ne sont du P. Saint-Jure : nous les avons rencontrées à chaque instant sur notre route. Mais jamais peut-être la chose n'avait été expliquée de façon si lumineuse, ni si bien poussée dans l'application [2].

Le P. Gaspar Druzbicki (1590-1662) ne fait pas de théorie ; il donne seulement quelques explications courtes et claires, pour diriger dans la pratique. Tel qu'il est, son opuscule intitulé : *Meta*

1. *L'homme spirituel*, 2e partie, c. 4, section 2. Nouvelle édition, Paris. 1691. Ici encore, j'ai dû abréger. Franciosi transcrit tout le passage, col. 459-463.

2. C'était, pour le P. Saint-Jure, une pensée familière, sur laquelle il revient encore dans d'autres ouvrages. Voir *L'Union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ dans ses principaux mystères pour tous les temps de l'année*, par le P. Jean-Baptiste Saint-Jure, de la Compagnie de Jésus, Paris 1653, 1re partie, c. 5, p. 234 : « La demeure dans les plaies de Notre-Seigneur. et particulièrement dans celle du côté. » On y lit, page 236 : « Mais elle (l'âme) fait sa plus ordinaire et plus agréable demeure dans la plaie du côté, parce que c'est la plaie d'amour, puisqu'elle a été reçue au cœur, et par amour, et après sa mort, pour nous montrer que sa mort et sa vie et tous ses mystères ont eu l'amour et la charité pour leur principe et pour leur fin, venant de l'amour qu'il lui porte, et tendant à se faire aimer d'elle. » Suivent des développements analogues à ceux qui ont été transcrits plus haut. Cf. *ibid.* p. 401-404 : « Jésus-Christ blessé au cœur après sa mort. » Je dois ces textes et ces indications à l'obligeance de M. R. de La Bégassière.

cordium cor Jesu est un vrai manuel de dévotion au Sacré-Cœur, riche et pieux, le premier en son genre. Il vaut d'être décrit. Au verso de la feuille de garde, trois textes de la sainte Écriture : *Pone me ut signaculum super cor tuum* [1]. — *Fili, præbe mihi cor tuum* [2]. *Paratum cor meum, Deus* [3]. Suit une courte préface, où est nettement indiquée l'idée de la dévotion. « Les exercices envers le cœur du Seigneur Jésus que vous avez entre les mains et sous les yeux, s'adressent particulièrement au cœur corporel de Jésus, à son cœur de chair, mais uniquement en tant qu'il est informé par sa très sainte âme, et qu'il est en unité d'être et de vie (*consentit atque unitur*) avec le cœur spirituel et intérieur ; en tant aussi qu'il subsiste hypostatiquement dans la personne du Verbe. C'est de ces conditions en effet que dépend, ou plutôt c'est de ces sources que découle toute la valeur l'activité, la richesse du cœur matériel. Envers ce cœur ainsi entendu faire acte d'attention, d'amour, de culte, d'invocation, et autres pratiques de piété et de dévotion, c'est chose très salutaire et tout à fait selon le cœur de Jésus. » Le livre contient un petit office du cœur de Jésus, des prières et des aspirations à ce cœur divin, des sortes de points à méditer sur « les offices, affections et passions » de ce cœur sacré ; des façons de se servir de lui pour les exercices de la triple vie unitive, illuminative, purgative ; une litanie d'images ou de symboles par lesquels on désigne ce cœur, à utiliser pour considérations et affections ;

1. Mets-moi comme un sceau sur ton cœur. *Cantique*, 8, 6.
2. Mon enfant, donne-moi ton cœur. *Proverbes*, 23, 26.
3. Mon cœur est prêt, mon Dieu. *Psaumes*, 46, 8.

conversation avec le cœur de Jésus ; demandes à lui faire pour soi ou pour autrui ; louanges à ce cœur ; ses fonctions : lumière de sagesse, feu d'amour ; prières et obsécrations [1] à ce cœur aimant, à ce cœur souffrant, à ce cœur heureux ; vertus du cœur de Jésus à étudier, à demander ; ce que nous devons au cœur de Jésus ; psaume doxologique au cœur de Jésus; des contemplations (ou plutôt des points de contemplation) sur le Sacré-Cœur, image de la Trinité, siège de la divinité, ciel, fournaise, soleil, paradis, source, ruche à miel, banquet, etc.; enfin une petit chapelet aux plaies du Christ, tout dans l'esprit de la dévotion au Sacré-Cœur. On a joint au petit volume, dans les nouvelles éditions, une belle prière à la blessure du côté et du cœur, tirée d'un autre écrit du même auteur [2].

Aucun livre jusque-là n'avait tant et si directement parlé du cœur de Jésus, aucun n'avait ouvert tant de perspectives à la dévotion. Et depuis, parmi tant de manuels, il n'en est peut-être pas encore de plus pratique, de plus riche, de plus suggestif.

Le P. Jean Paullinus (1604-1671), dans ses *Pia*

1. Il y a *observationes* dans les éditions de 1875 et de 1885. Il faut, je crois, *obsecrationes*.

2. Le petit opuscule n'est pas dans la collection des œuvres du P. Druzbicki. La première édition, devenue très rare, contenait, avec les exercices de dévotion au Sacré-Cœur, des exercices de dévotion envers la sainte Trinité, ce qui explique le titre complet : *Meta cordium cor Jesu et sanctissima Trinitas*. Ce qui regarde le Sacré-Cœur fut réédité à Léopol en 1875, par le P. Stojalowski; et, en 1885, à Angers, par le P. Xavier Pouplard (désigné par les seules initiales). M. A. Hamon en a publié une traduction française à Paris, en1907, sous le titre : *Le Cœur de Jésus, idéal des cœurs*, présenté à l'amour de tous. XVI-66 pages in-24°.

cum Jesu vulnerato colloquia, a un colloque, le 21e, plein d'admirables élans sur le Sacré-Cœur. Le titre même est significatif : *Du cœur aimable de Jésus blessé.* En tête, le mot de l'Écriture : *Votre serviteur a trouvé son cœur.* Puis les quatre vers qui suivent :

O dulce, forte, grande cor !	O cœur doux, et fort, et grand,
O cordium corona !	O couronne des cœurs.
Da, quæso, Christe, da mihi,	Donnez-moi, je vous prie, ô Christ,
Cor hoc habere cordi.	D'avoir ce cœur en mon cœur [1].

C'est l'idée générale du colloque. En voici quelques extraits : « Voici, ô Jésus blessé, que votre serviteur vous parle cœur à cœur. C'est son cœur qui parle au vôtre ; c'est de votre cœur qu'il vous parle et du sien... Votre cœur est le sanctuaire de l'adorable Trinité : il est sacrosaint ; le mien est un réceptacle d'iniquité... Votre cœur est le siège de la sagesse ; le mien est un trou sombre de folie. Votre cœur est une source de grâce et de vertu ; le mien, une mare de souillures et de vices. Dans le vôtre règne la charité : dans le mien domine la corruption. Dans le vôtre brûle la flamme de la dévotion ; dans le mien, c'est le froid glacial de la torpeur. Dans le vôtre repose la paix continue ; dans le mien s'agite le trouble continuel et l'angoisse. Le vôtre est toujours ouvert du côté du ciel, fermé du côté de la terre ; le mien s'ouvre pour la terre, il se ferme pour le ciel. Le vôtre retentit des louanges divines ; le mien ne résonne que des bruits importuns des soucis. Le vôtre est toujours fixé en Dieu ; le mien m'abandonne sans cesse, il fuit et s'égare... Que faire, Seigneur ? Le chercher ? Mais souvent, je le cherche en vain. Il est caché dans la boue terrestre... Je me suis donc dit que

1. Mot à mot : *D'avoir à cœur ce cœur.*

je dois chercher un autre cœur, et, gloire vous en soit rendue, ô mon Jésus, je l'ai trouvé. Je vois votre très sacrée poitrine ouverte par la lance, et j'y vois votre cœur, ou, pour mieux dire, le mien. Car vous m'avez été donné... Tout ce que vous êtes est à moi : don de votre Père, don de vous-même. Donc votre cœur même est mien lui aussi. Et cela me suffit ; je ne cherche plus un autre cœur... Salut donc mille fois et encore mille fois, ô cœur très divin ; salut, trône de la divinité, abîme des grâces, temple de la gloire ! Salut, délices du Père suprême, tabernacle du Fils éternel, sanctuaire du Saint-Esprit. Salut, cœur de la divine Mère (*Deiparœ corculum*), joie des Anges, centre des âmes saintes. Salut, aimant des cœurs pieux, demeure des justes, asile des pécheurs. Vous êtes l'école de la sagesse chrétienne, le lieu d'exercice de la vie parfaite, l'atelier de la béatitude éternelle... Passer en vous, demeurer en vous, vivre et mourir en vous, c'est tout mon désir. En vous est toute ma joie, ma gloire, ma vertu, mon trésor, mes richesses, mon repos et ma paix, ma vie et mon salut, tout mon bien. O Jésus, ô Jésus, permettez que mon âme entre en votre cœur. Accordez-moi, à moi aussi, un petit coin (*angulum*) dans ce cœur, vous qui n'excluez aucun pécheur, et qui avez voulu que la lance y ouvrît un asile pour tous...

» Votre cœur, sur la croix, a été affligé, angoissé... Alors, oui alors, ô mon Jésus, j'étais moi aussi dans votre cœur, vous pensiez à moi, vous offriez votre sang pour moi... J'ai donc raison de me réfugier dans votre cœur, où je trouve mon nom écrit : j'y veux vivre et mourir... Je vous prie donc par

votre très sacré cœur, et, je vous en supplie, mon très doux Jésus, excusez mon audace... Quel autre remède pour mon salut, quel autre gage puis-je avoir que votre cœur ? Si vous me répondez, je ne m'éloignerai pas ; je m'asseoirai à la porte et je frapperai jusqu'à ce que vous m'ouvriez soit pendant la vie, soit à la mort. Car maintenant *votre serviteur a trouvé son cœur*, qui, jusqu'à présent, sous le manteau de l'amour-propre, était caché dans les embarras des choses terrestres. Maintenant, je le cache, je l'enferme dans votre très sacré côté ; maintenant, je l'arrache et je le sépare pleinement de tout ce qui n'est pas Dieu et chose de Dieu, ou qui ne conduit pas à Dieu ; je le confie à votre très doux cœur, je le lui donne, je le lui consacre... Faites-le grand, pour qu'il tienne le monde entier pour un rien ; faites-le haut, pour qu'il dédaigne tout ce qui passe... Alors je pourrai, dans la joie et la paix, dire partout et toujours : *Votre serviteur a trouvé son cœur*, et avec son cœur, la droiture de conseil, la force d'âme, la pureté d'esprit, la grâce parfaite, la gloire suprême, les délices célestes, la béatitude éternelle ; parce que, avec mon cœur, j'ai trouvé aussi le vôtre, et du même coup vous, mon Jésus blessé ; et en vous le Seigneur Dieu, tout mon bien. *Je suis le serviteur* de votre cœur ; vous êtes *le Dieu de mon cœur* [1].

Le P. Jacques Nouet (1608-1680) est, avec le P.

1. *Pia cum Jesu vulnerato colloquia*, bono publico vulgata a Joanne Paullino societatis Jesu sacerdote, Munich 1668, p. 200-208. Ces extraits sont traduits directement sur le texte latin, qui m'a été communiqué, comme tant d'autres choses, par M. R. de La Bégassière. Le P. Letierce a donné aussi le texte en français ; mais il l'a traduit très librement à son ordinaire.

Saint-Jure, l'un de ceux qui ont le mieux parlé du Sacré-Cœur ; mieux que personne, au moins avant Croiset et Galliffet, il a expliqué *la dévotion* et en a fait comme la théorie. On pourrait relever chez lui mainte mention du Sacré-Cœur, mainte page qui en est comme toute pleine [2]. Mais il y a plus et mieux chez lui que ces mentions passagères ou d'occasion. Dans l'*Homme d'oraison*, au début de la troisième partie, consacrée à la vie glorieuse de Jésus-Christ, il y a une longue *Préface*, p. 5-34, où il n'est question que du Sacré-Cœur. Voici comment l'auteur y arrive : « Parce que la principale disposition, dans laquelle nous devons entrer durant le temps pascal, pour suivre l'esprit et la conduite de l'Église, est l'amour divin, qui doit prendre la place de l'amour-propre et détruire en nous le vieil homme, pour nous donner une vie nouvelle semblable à celle de Jésus-Christ ressuscité : il est important d'en former d'abord une excellente idée sur le modèle du sacré cœur de Jésus et de l'amour même que Dieu nous porte. » Et il s'agit bien du cœur de chair ; car l'auteur ajoute aussitôt : « C'est pour cela qu'il a voulu que son côté demeurât ouvert après sa Résurrection, afin que nous y puissions entrer, pour aller puiser le pur amour dans sa source, je veux dire dans ce saint cœur, ce cœur nouveau, ce cœur qui renou-

2. Voir, par exemple, *L'homme d'Oraison*, 2e partie, 9e méditation, sur le côté percé, t. 2, p. 544-550. Edition Périsse, Paris et Lyon, 1830. Les éditeurs disent dans l'*Avertissement*, p. 3, qu'il n'ont pas cru « devoir changer le style du P. Nouet » ; ils se sont « seulement permis quelquefois, mais rarement, de changer quelques expressions qui avaient vieilli et qui auraient pu arrêter quelques lecteurs. » Là où j'ai pu contrôler, j'ai constaté que les différences sont minimes.

velle toutes choses, ce cœur où saint Paul veut que tous les fidèles fassent leur séjour. « Dieu m'est témoin, dit-il, combien je souhaite que vous soyez tous dans les entrailles de Jésus-Christ ». Il ne pouvait nous enseigner un lieu plus propre pour apprendre à aimer Dieu, et pour méditer les mystères de sa vie glorieuse, qui répondent à la vie que nous appelons unitive. Entrons-y donc pour y trouver ces divins pâturages que Notre-Seigneur promet aux ouailles de son bercail ; établissons-y notre demeure par une solide dévotion fondée sur quatre motifs, dont le premier regarde sa noblesse et son excellence ; le second, ses richesses et ses trésors inépuisables; le troisième, ses plaies et ses souffrances; le quatrième, les vœux et les hommages de tous les saints, qui en ont fait le lieu de leurs délices pour y mener une vie sainte, une vie divine, une vie toute nouvelle [1]. »

Chacun de ces motifs fait l'objet d'un paragraphe distinct, dont l'ensemble résume l'enseignement traditionnel et fournit, théorie et pratique, une doctrine complète de la dévotion. On voudrait pouvoir citer en entier ces belles pages que Galliffet lui-même ne surpassera pas. En voici, du moins, une brève analyse. Pour montrer « l'excellence et la noblesse du sacré cœur de Jésus », Nouet en signale douze prérogatives : son origine virginale, son union avec « la plus belle âme que Dieu ait jamais tirée de ses trésors », sa subsistance en la personne du Verbe qui en fait « le cœur d'un Dieu », sa sainteté divine, sa vie théandrique, les complaisances qu'y prend le Père céleste, la demeure du Verbe en lui, et le repos qu'y prend le

1. *L'homme d'Oraison*, 3e partie, *Préface*, t. 2, p. 5 et 6.

Saint-Esprit comme en son chef-d'œuvre ; il est le cœur de l'Église, le premier organe de la toute-puissance divine, le trône de la gloire de Dieu et l'autel du grand sacrifice, enfin « le roi de tous les cœurs et par sa grandeur, et par son pouvoir, et par son mérite. » Chacune de ces prérogatives inspire à l'auteur quelque réflexion, courte mais pénétrante, en faveur de la dévotion ou sur la manière de la pratiquer.

Il nous découvre « les richesses spirituelles et les biens immenses que nous trouvons dans le cœur de Jésus », par cinq considérations. 1. C'est là que « tous les desseins de notre salut ont été formés ». 2. C'est là « que l'Église a été conçue, et par conséquent tous les fidèles le doivent aimer comme le lieu de leur naissance ». 3. C'est là « que nous trouvons toutes les armes propres pour notre défense, tous les remèdes pour la guérison de nos maladies, tous les secours... contre les assauts de nos ennemis, toutes les consolations... toutes les délices » ; toute grâce, toute justice, toute sainteté, toute gloire, le Paradis même. 4. « Je puis dire en vérité que je suis redevable à cet aimable cœur de toutes les obligations particulières que j'ai à chaque partie de son corps qui a travaillé à mon salut. C'est lui qui pleurait par ses yeux », etc. « Ce fut... l'amour qui animait ce grand cœur, ce fut ce cœur, qui était tout embrasé d'amour, qui fut la cause de tout ce que Jésus fit en notre faveur. » 5. « Ce cœur adorable ne respirait que pour moi, ne soupirait qu'après mon salut, n'aspirait qu'à se donner à moi ». Et ce cœur de Jésus peut être à moi, il est à moi ! « Je m'en veux donc servir, conclut le pieux auteur, pour aimer

mon Sauveur, pour le bénir et le remercier. J'en veux faire un temple pour l'adorer, une victime pour la lui sacrifier, un fonds pour acquitter toutes mes dettes et satisfaire à tous mes devoirs. » Çà et là, dans les considérations qui précèdent comme dans celles qui vont suivre, le détail physiologique peut être inexact, l'idée de fond est toujours belle et vraie.

A propos des « plaies et souffrances du sacré cœur de Jésus », nous avons ici la doctrine traditionnelle, mais toujours avec un accent tout personnel d'onction et de piété. Blessé d'amour, blessé de compassion, blessé de douleur pour nos péchés, Jésus a voulu être blessé par la lance pour nous ouvrir l'entrée de son cœur. Suit un beau développement sur cette plaie « la plus belle, la plus aimable et la plus précieuse de toutes les plaies que le Fils de Dieu ait jamais reçues ». Pour conclure, une belle prière : « O cœur divin, cœur amoureux, cœur tout consacré, donné, livré, dévoué à l'amour des hommes, je ne veux plus avoir de cœur que pour vous rendre un amour réciproque et me donner irrévocablement à vous. O blessure amoureuse d'où découlent l'eau et le sang pour le remède de toutes mes faiblesses, vous me blessez le cœur à la vue de tant de peines, de prodiges et de mystères. Divin côté, où le fer et l'amour ont fait une brèche si favorable, recevez mon cœur avec celui de Jésus... Mon Sauveur, vous ne méprisez pas un cœur contrit et humilié, je vous prie de briser le mien de douleur, afin de le faire entrer dans le vôtre, et que de deux cœurs il ne s'en fasse qu'un. Que si le mien ne vous semble pas assez pur, ôtez-le-moi, s'il vous plaît,

afin que je ne vive plus à moi-même ; donnez-m'en un nouveau, afin que je vive une vie nouvelle ; accordez-moi le vôtre, afin que je ne vive plus que pour vous. Ah ! je ne veux plus rien aimer à l'égal de ce grand cœur qui m'a aimé plus que la vie. » Cette belle prière s'achève en consécration solennelle au cœur de Jésus. « Je le dis en la présence de la Majesté divine... Je le dis en la présence de la bienheureuse Vierge, qui n'eut jamais de cœur que pour aimer le cœur de son Fils. Je le dis en la présence de tous les saints, qui ne trouvent de délices ni de plaisirs que dans ce grand cœur. Je dédie et je consacre mon esprit, ma mémoire, ma volonté, mon corps, mon âme et tout ce que je suis à son honneur, et je renonce à tout ce qui m'en peut empêcher. Cœur de Jésus, cœur adorable, cœur le plus grand et le plus saint de tous les cœurs, je quitte tout pour vous, je donne tout pour vous, je ne fais plus d'état que de vous ; et comme vous êtes tout à moi, je veux être éternellement tout à vous. Ainsi soit-il. » Ne croirait-on pas entendre Marguerite-Marie ou le Père de la Colombière ? La voyante de Paray elle-même avait lu Saint-Jure et Nouet, et l'on a cru reconnaître çà et là dans ses écrits des échos de leur pensée, parfois leurs propres expressions [1]. Nul doute qu'ils n'aient eu leur grande part dans la préparation et l'élaboration des matériaux que la lumière divine éclairera bientôt dans la conscience de la Bienheureuse.

A propos du quatrième motif, qui est « la dévo-

1. Abbé Marcel, *La mission donnée à la Compagnie de Jésus*, dans la *Correspondance des associés de la communion réparatrice*, t. 3, p. 20.

tion de tous les saints envers le cœur sacré de Jésus », Nouet explique d'abord, en termes qui semblent inspirés de Saint-Jure, comment « il ne faut pas qu'un chrétien soit... sans domicile, errant et vagabond dans le monde. » Mais « où qu'il le cherche, il n'en trouvera point de plus avantageux que le sacré cœur de Jésus. » Comment s'y prendre pour demeurer là ? « Nous l'apprendrons des saints, dont l'exemple est tout ensemble un puissant motif pour nous exciter à la dévotion envers ce sacré cœur, et une instruction salutaire pour nous en enseigner la pratique. » Ici l'auteur recueille un bon nombre d'exemples et de textes traditionnels. Il conclut : « Venez-y donc avec assurance, à l'exemple des saints, et tâchez de suivre les inventions merveilleuses que la dévotion leur suggère pour l'honorer. » Il les réduit « à quatre chefs principaux, qui en contiennent la pratique ». « En premier lieu, approchez-vous du cœur de Jésus en esprit de pénitence... Approchez-vous-en, en second lieu, en esprit de recueillement et d'oraison... En troisième lieu, venez-y comme à votre asile, en esprit de confiance, pour noyer toutes vos tristesses, vos dégoûts, votre chagrin, vos peines et vos ennuis dans cet abîme de douceur et debonté... En quatrième lieu, venez-y en esprit de ferveur, pour y apprendre la pratique de toutes les vertus, et surtout de l'amour divin, qui est le centre de la vie unitive où tendent principalement tous les mystères de la vie glorieuse de Jésus-Christ. »

Déjà, dans les paragraphes précédents, nous avons trouvé, avec les motifs d'honorer le Sacré-Cœur, des moyens et des exercices très pratiques. L'auteur, pourtant, consacre un paragraphe spécial

au « moyen d'unir notre cœur à celui de Jésus, et notre amour au sien par une parfaite ressemblance ». Il n'est rien que Jésus désire autant. Regardons donc en lui-même « le modèle sur lequel nous devons nous former si nous voulons être selon son cœur ». 1. « Il est tout amour. » Désirons donc « d'aimer Dieu de tout ce que nous sommes... S'il était possible, que tout notre être soit converti en une vraie flamme d'amour. » 2. « Il est partout amour. » Donc aimons tout le monde : « la charité « ne fait qu'une république du ciel et de la terre. » 3. Il est « éternellement amour. » Donc aimons-le sans cesse. 4. « Il est tout amour par lui-même et pour lui-même. » Donc « il ne faut aimer que Dieu dans la créature, et il ne faut aimer la créature que pour Dieu. » « C'est ainsi, ajoute l'auteur, qu'il faut mesurer la charité par les quatre dimensions que saint Paul nous enseigne, à savoir : par sa hauteur, par sa longueur, par sa largeur et par sa profondeur, pour discerner la vraie charité d'avec le faux amour et ne s'y pas tromper. »

Il conclut : « Regardez bien ce beau modèle, et tâchez dans les méditations que vous en ferez durant ce temps d'en tirer une excellente copie... Quand vous irez à l'oraison, persuadez-vous que vous allez à la conquête du ciel, que Jésus-Christ vous a ouvert ; mais qu'avant que de se joindre à vous, il vous demande si votre cœur est droit comme le sien, et qu'il n'y a rien qui lui soit plus agréable que la correspondance et la sympathie de vos affections avec les siennes. Il vous appelle à lui pour vous faire reposer sur le sein de son amoureuse providence : ne troublez pas son repos par vos inquiétudes et vos passions déréglées. Il vous présente

son côté pour guérir les plaies de votre âme, pour animer votre foi et pour échauffer votre amour : ne résistez pas à ses attraits. Enfin, il est prêt de vous donner son cœur, qui est le trésor de tous les biens du ciel, pourvu que vous lui donniez le vôtre : ne refusez pas cet échange qui vous est si avantageux ; donnez-le-lui sans partage et sans réserve ; priez-le qu'il le purifie, qu'il l'éclaire, qu'il le transforme et qu'il le rende parfaitement semblable au sien, en sorte qu'il le possède absolument et qu'il en soit toujours le maître. »

On voit, sans qu'il soit besoin d'y insister, avec quelle plénitude, quelle clarté, quelle précision, quelle profondeur la dévotion au Sacré-Cœur nous est ici présentée. Deux traits seulement me paraissent mériter une remarque particulière. Tout d'abord, il a suffi au P. Nouet de pousser dans le sens de saint Ignace pour trouver le Sacré-Cœur. Nous avions déjà remarqué quelque chose de semblable dans Alvarez de Paz. Ces deux exemples, mieux que beaucoup de discussions, peuvent nous aider à préciser au juste le rapport de la spiritualité de saint Ignace avec la dévotion qui nous occupe. En second lieu, il est remarquable que le P. Nouet a mis ce traité de la dévotion au cœur de Jésus en tête de la partie qui regarde la vie glorieuse de Jésus, non de celle qui a pour objet sa vie souffrante. C'est un indice, entre beaucoup d'autres, que la dévotion au Sacré-Cœur se constitue de plus en plus en dévotion spéciale, distincte de la dévotion aux Cinq Plaies et à la Passion ; c'est la dévotion à l'amour pour obtenir l'amour.

Ces belles pages ne constituent pas, il s'en faut, tout l'apport du P. Nouet à notre dévotion. Dans

la préface de la cinquième partie des *Méditations*, consacrée à la « vie de Jésus conversant avec les hommes », il est encore plus d'une fois question du Sacré-Cœur. Au nº 8 : « Quel plus grand plaisir peut souhaiter une âme qui s'occupe sérieusement à son salut et à sa perfection que d'être toujours avec Jésus-Christ, qui est l'ami du monde le plus fidèle et le plus doux, de travailler avec lui, d'agir de concert et d'intelligence, de vivre, s'il est permis de le dire, dans son sacré cœur, ou de vivre au moins selon son cœur ! O que les vertus paraissent belles et attrayantes dans cet original ! » Au nº 13 : « Au commencement de chaque action, élevez-vous en esprit à Jésus, et, d'une vue simple, et amoureuse, regardez comme il faisait durant sa vie ce que vous allez faire et de quelle manière il le ferait, s'il était à votre place [1]. Animez cette vue d'un désir ardent de lui plaire, de le contenter et de l'honorer. Unissez votre cœur au sien, votre action à la sienne, afin d'en tirer force et vigueur pour la faire dans son esprit [2]. »

Dans les Entretiens sur *La Dévotion envers Notre-Seigneur Jésus-Christ*, 3e partie, on peut signaler les entretiens pour la 22e semaine après la Pentecôte. Celui du mardi a pour titre : *Que le cœur de Jésus-Christ est le trône de l'amour divin, où le Père éternel règne souverainement ;* celui du mercredi : *Que le cœur de Jésus est le chef-d'œuvre du Saint-Esprit, qui n'est qu'amour ;* celui du jeudi : *Que le cœur de Jésus-Christ est uni per-*

1. L'édition de 1679 porte : « en votre place ». C'est la seule différence que j'aie remarquée.

2. T. 5, p. 12 et p. 26. Dans l'édition de 1679, la préface n'est pas paginée.

sonnellement au Verbe, qui est le principe de l'amour ; celui du vendredi et du samedi : *De la singulière excellence du sacré cœur de Jésus-Christ et de son très ardent amour envers Dieu* [1]. Toutes belles que soient ces considérations, nous ne pouvons nous y arrêter. Remarquons seulement quelques traits de la dévotion. Et d'abord, le recours à la médiation du Sacré-Cœur : « Si notre cœur est trop petit et trop bas pour aimer et honorer un Dieu qui est si grand, nous pouvons nous acquitter de nos devoirs en l'honorant et l'aimant du cœur de Jésus. Car enfin il est à nous, son Fils nous l'a donné, et si nous le lui offrons avec humilité pour suppléer à notre impuissance, il se tiendra content et satisfait [2]. » Cette prière aussi, qui vient si bien à la fin d'une belle considération sur « l'étroite correspondance entre le Saint-Esprit et Jésus-Christ » et sur « la sympathie de ces deux cœurs qui ne se donnent jamais l'un sans l'autre » : « Mon Dieu, créez un cœur pur en moi, et renouvelez un esprit droit dans mes entrailles (*Ps.* 50, 12). Je sais que celui qui vous aime d'un cœur pur a le don du Saint-Esprit et que celui qui a le don du Saint-Esprit a le gage de la vie éternelle (2 *Cor.* 1, 22), a le sceau des prédestinés : donnez-moi donc votre cœur, qui est la source de toute pureté... Donnez-moi votre esprit pour me conduire ; donnez-moi votre cœur pour obéir et suivre votre conduite ; donnez-moi l'un et l'autre pour vous aimer dans l'éternité. Amen. [3] »

1. *Œuvres du P. Nouet*, Paris 1879, t. 20 (7e de la *Dévotion envers N. S. J.-C.*), p. 451-466.

2. Entretien pour le mardi de la 22e semaine après la Pentecôte, fin. L. c. p. 454.

3. Pour le mercredi. *Ibid.* 458.

III

Le B. Jean Eudes et le culte public du cœur de Jésus[1].

La question Eudiste ; documents officiels.
L'action du B. Jean Eudes. L'Office et la Fête. Le traité.

Le B. Jean Eudes a été avant tout l'apôtre de la dévotion au cœur de Marie ; mais il a eu sa part dans la diffusion de la dévotion au cœur de Jésus, et cette part aujourd'hui est reconnue de tous. L'Église elle-même, dans le décret sur l'héroïcité de ses vertus, 3 janvier 1903, le désigne comme « l'auteur du culte liturgique des cœurs sacrés de Jésus et de Marie. » Le bref de béatification est plus explicite encore : « Brûlant lui-même d'un singulier amour envers les cœurs très saints de Jésus et de Marie, il eut le premier — et ce ne fut pas sans une sorte d'inspiration divine — l'idée d'un culte public en leur honneur. De ce culte si doux on doit donc le regarder comme le père, car dès la fondation de sa congrégation de prêtres, il fait célébrer parmi ses fils la solennité de ces cœurs ; comme le docteur, car il composa en leur honneur des offices et une messe ; comme l'apôtre enfin, car de tout son cœur il s'employa à répandre partout cette dévotion salutaire [2]. » Sans doute, il ne faut pas *trop* presser les mots, ni leur donner plus de portée qu'ils n'en ont — et peut-être a-t-on çà ou là manqué quelque peu de mesure. Mais c'est là un

1. Je dois beaucoup pour ce paragraphe à l'obligeance et à l'érudition du R. P. Dauphin, qui a eu tant de part à l'édition des œuvres complètes du B. Jean Eudes.

2. Cité par le P. Le Doré, *Le Sacré Cœur de Jésus*, p. 18-19.

témoignage considérable, et il faut autant se garder de l'atténuer que de l'exagérer. Les nombreuses publications de ces dernières années ont mis en pleine lumière l'homme et son œuvre ; la polémique, qui d'ordinaire vit d'idées vagues et d'assertions passionnées, n'a plus, semble-t-il, qu'à se taire devant l'histoire, qui apporte des faits précis et des textes clairs, au moins en ce qui regarde le point principal, l'action personnelle du B. Jean Eudes [1].

1. Le R. P. Le Doré posa la question en 1870 ; depuis il y est souvent revenu. Il a donné, en 1891, comme une troisième édition, plus que doublée, de son premier travail, sous le titre : *Les Sacrés Cœurs et le Vénérable Jean Eudes*, 2 vol. in-8°. Nous citerons l'ouvrage de 1870 sous le titre : *Le P. Eudes ;* celui de 1891 : *Les Sacrés Cœurs*. Enfin, il a publié, en 1910, *Le Sacré Cœur. Son amour, d'après la doctrine du B. Jean Eudes, Père, Docteur et Apôtre de la dévotion au Sacré Cœur*. Il me semble que la polémique a pris une place croissante dans les publications successives du R. P. Le Doré ; la mesure y a perdu d'autant. A signaler encore : Le P. Joseph Dauphin, *Les cœurs sacrés de Jésus et de Marie, règle et vie de nos cœurs, d'après la doctrine du V. P. Eudes* (1896); Granger, *Les archives de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus et au Saint-Cœur de Marie*, t. 2, 1893 ; H. Joly, *Le B. Père Eudes*, 2e édition, 1909 (dans la collection *Les Saints*) ; *Vie du Vénérable Jean Eudes*, par le P. D. Boulay, 4 vol. in-8°, 1905-1908 ; le P. Boulay a donné lui-même en 1909 une vie où ces quatre volumes sont résumés en un ; *Œuvres complètes du V.* (ou *du B.*) *Jean Eudes. Edition entièrement conforme au texte original, avec des Introductions et des Notes*. 12 volumes, in-12. Vannes, 1905-1911. Les *Introductions* n'ont pas toujours évité la polémique et les généralisations hâtives. Mais elles fournissent des renseignements précieux Les *Notes*, qui sont d'une autre main, sont, d'ordinaire, exactes et précises. Des *tables* détaillées (t. 12, p. 237-443) facilitent les recherches.

Pour avoir l'idée des discussions qui se sont engagées à ce sujet on peut voir, en face du P. Le Doré : Hausherr, série d'articles dans le *Bulletin* de Paray, 15 juin 1887-15 février 1888 ; Letierce, *Etude sur le Sacré-Cœur*, t. 1, p. 105-114 ; Bouvier, dans les *Etudes*, 1892, t. 56, p. 134. Ces trois auteurs tendent à minimiser le rôle du P. Eudes. M. Baruteil, l. c., p. 98-108, ainsi que le P. Nilles, passim (voir la *Table alphabétique*,

Né à Caen, en 1601, le P. Eudes eut dès l'enfance le plus tendre amour pour Jésus et Marie ; dans ses vingt ans de séjour à l'Oratoire, sa piété se nuança quelque peu d'après celle de Bérulle et de Condren. Il lut sainte Mechtilde et sainte Gertrude, Lansperge et Louis de Blois [1]. Est-ce là qu'il puisa sa dévotion au cœur de Marie et de Jésus ? ou ne fit-il que l'y nourrir ? Il ne semble pas qu'on sache rien de précis à ce sujet.

A partir de 1640 environ, nous le voyons tout dévoué au saint cœur de Jésus et de Marie ; il lui consacre les deux congrégations qu'il fonde, 1641 et 1643 [2]; il leur prescrit des exercices spéciaux en l'honneur de ce très saint cœur, notamment

au mot *Eudes*) sont plus favorables au P. Eudes. Les premiers apôtres du culte inauguré à Paray, Marguerite-Marie, Croiset, Galliffet, Languet, etc. relevaient avec soin tous les indices de leur chère dévotion dans le passé. Depuis, la tendance a été plutôt de distinguer l'ancienne dévotion et la nouvelle, soit pour mieux revendiquer l'indépendance et l'originalité du mouvement parti de Paray (comme c'est le cas du P. Hausherr et du P. Letierce), soit pour systématiser plus nettement la doctrine (comme c'est, je crois, celui du P. Vermeersch). Il est sûr que le P. Letierce notamment et le P. Hausherr ont exagéré les différences entre la dévotion du B. Jean Eudes et celle de la B. Marguerite-Marie. — Je ne dis rien ici de Marie des Vallées, qui tient un telle place dans la vie du P. Eudes. Rien n'indique qu'elle ait eu une influence spéciale et directe sur le culte du Sacré-Cœur, en tant du moins qu'il se distingue et se détache de la dévotion au cœur de Marie.

1. Telle prière, que le R. P. Le Doré croit du P. Eudes, est traduite textuellement de Louis de Blois.

2. J'avais dit, dans la 1re édition (d'après le R. P. Le Doré, *Le P. Eudes*, p. 17 ; cf. *Les Sacré Cœurs*, t. I, p. 76 ; t. II, p. 298) que le cœur de l'écusson eudiste était celui de Jésus et de Marie. C'est inexact. Le P. Lebrun a démontré, semble-t-il, que c'est celui du fidèle. *Œuvres complètes du V. Jean Eudes*, t. 6. p. CXLVIII, note 2. Même cas donc ici que pour la Visitation, pour Jeanne de Matel, pour la Mère Angélique. Voir ci-dessus, p. 300, 324, 333.

la salutation célèbre : *Ave Cor sanctissimum...*, *Ave Cor amantissimum Jesu et Mariæ* [1].

Dès 1646, il leur fait célébrer solennellement la fête du Saint-Cœur de Marie — on verra tout à l'heure que, pour le P. Eudes, le cœur de Marie ne va pas sans le cœur de Jésus — d'abord le 20 octobre, qu'il consacrera plus tard au cœur de Jésus, puis le 8 février, qui restera réservé au cœur de Marie ; il compose pour cette fête un office, qui est approuvé dès 1648 par quelques évêques.

La fête ne reste pas dans l'intérieur des communautés. En 1648, le P. Eudes la célèbre solennellement dans la cathédrale d'Autun. Le mouvement se propagea dans plusieurs diocèses, en Bourgogne notamment et en Normandie, sous l'influence du P. Eudes et de ses Congrégations. Une sorte de tiers-ordre qu'il fonde vers 1650, les confréries du Saint-Cœur, qu'il établit en maint endroit, contribuent à répandre et à faire connaître sa chère dévotion. Le livre se joint à la parole et à l'action. Dès 1648, le P. Eudes publie à Autun son ouvrage de *La dévotion du très saint Cœur et du très saint Nom de la B. Vierge Marie ;* il le réédite à Caen, en 1650. En 1654, les Eudistes établissent dans leur collège de Lisieux une Congrégation de la Sainte Vierge, sous l'invocation de son saint Cœur, avec petit office [2]. En 1655, ils inaugurent, dans leur séminaire de Coutances, la première église bâtie en l'honneur du *Cœur de Jésus et Marie* ou, comme on disait plus souvent, du *Cœur de Marie* [3]. La dévotion se répandit aussi à Paris,

1. *Le P. Eudes*, p. 18.
2. *Le P. Euaes*, p. 58.
3. *Le P. Eudes*, p. 60.

dans quelques groupes choisis, toujours sous l'influence et la parole ardente du P. Eudes. Malgré les obstacles de toute sorte et les calomnies, beaucoup d'évêques établirent la fête ; le livre recevait des approbations, les églises se bâtissaient, les confréries se multipliaient, 1650-1668 [1]. Tout cela se faisait en dehors de Rome ; mais Rome tolérait alors ces initiatives épiscopales. En 1668, on obtint une approbation du cardinal de Vendôme, légat *a latere*. Il est vrai que Rome, en 1669, refusait la sienne [2]. Mais le culte n'en continuait pas moins de se répandre en France.

Il reçut, à partir de 1670, un développement *intérieur* considérable. Jusque-là, le P. Eudes n'avait proposé qu'une fête, n'avait composé qu'un office. Le cœur de Jésus y était honoré *dans* et *avec* le cœur de Marie, et l'office mentionnait souvent le cœur de Jésus. A partir de 1660, environ, ces mentions du cœur de Jésus tiennent moins de place, et l'office est plus exclusivement celui du cœur de Marie. Le P. Eudes, sans doute, pensait dès lors à fêter à part et par un office spécial le cœur de Jésus. En 1670, il recevait l'approbation des théologiens pour la messe et l'office du *Cœur adorable de Jésus* [3]. La même année, les évêques

1. *Le P. Eudes*, c. IV et V.

2. *Le P. Eudes*, p. 117 ; cf. *Les Sacrés Cœurs*, t. I, p. 192.

3. L'écrit approuvé par les théologiens était intitilé *La dévotion au Cœur adorable de Jésus*. Le R. P. Le Doré a cru qu'il s'agissait d'un livre sur le Sacré-Cœur, à la fin duquel le P. Eudes aurait inséré la messe et l'office propres du cœur adorable de Jésus. Mais nulle part on n'a trouvé trace de ce livre. Il est probable que l'approbation des théologiens, seule pièce en faveur de son existence, ne porte pas sur un livre proprement dit, mais sur la messe et l'office, accompagnés peut-être de quelques explications préliminaires sur feuillets déta-

de Rennes, de Coutances, d'Evreux, approuvent messe et office, et permettent de célébrer la fête. On avait cru jusqu'ici que la première fête du Sacré-Cœur de Jésus fut célébrée à Rennes, au Grand Séminaire, le 31 août 1670; mais cette opinion paraît insuffisamment appuyée, et ne se concilie guère avec des faits certains. C'est seulement le 20 octobre 1672 que la solennité doit avoir eu lieu ; et elle eut lieu le même jour, en plusieurs villes, à Coutances, à Évreux, à Bayeux, tout comme à Rennes, partout, en un mot, où il y avait des maisons de la Congrégation, sauf à Rouen, où Mgr de Médavy, qui venait de succéder à Mgr de Harlay, ne permit la fête que l'année suivante [1].

Les considérants de quelques-uns des actes épiscopaux sont fort intéressants : c'est la première fois que l'Église enseignante parle du Sacré-Cœur. L'évêque de Coutances, Mgr de Loménie de Brienne, écrit, dans sa lettre du 29 juillet 1670 : « Le Cœur adorable de notre Rédempteur étant le premier objet de la dilection et complaisance du Père des miséricordes, et étant réciproquement tout embrasé du saint amour vers ce Dieu de consolation, comme aussi étant tout enflammé de charité vers nous, tout brûlant du zèle de notre salut, tout plein de miséricorde vers les pécheurs, tout rempli de compassion vers les misérables, et le principe de toutes les gloires et félicités du ciel et de toutes les grâces et bénédictions de la terre,

chés. C'est, si j'ai bien compris, l'opinion du P. Dauphin, l'un des principaux éditeurs des *Œuvres complètes*, et celle du P. Boulay.

1. Voir *Œuvres complètes*, t. 11, p. 176, où cette question est fort bien discutée.

et une source inépuisable de toutes sortes de faveurs pour ceux qui l'honorent : tous les chrétiens doivent s'efforcer de lui rendre toutes les vénérations et adorations possibles [1]. » L'évêque d'Évreux, Mgr de Maupas du Tour, exprime des idées semblables, dans sa lettre du 8 octobre 1670 : « Le Cœur adorable de Notre-Seigneur étant une fournaise d'amour vers son Père et de charité vers nous, et une source d'une infinité de grâces et de faveurs au regard de tout le genre humain, tous les hommes, spécialement tous les chrétiens, ont des obligations infinies de l'honorer, louer et glorifier en toutes les manières possibles [2]. » En 1671, l'archevêque de Rouen, qui était encore Mgr de Harlay, les évêques de Bayeux et de Lisieux, l'ancien évêque de Rodez, Abelly, se joignaient aux trois autres pour approuver la fête et l'office.

Enfin, le 29 juillet 1672, le P. Eudes adressait aux six maisons de sa Société une circulaire imprimée pour leur enjoindre de célébrer désormais comme fête patronale, le 20 octobre, la solennité du Sacré-Cœur de Jésus. Elle commence ainsi : « C'est une grâce inexplicable que notre très aimable Sauveur nous a faite, de nous avoir donné dans notre Congrégation le Cœur admirable de sa très sainte Mère ; mais sa bonté, qui est sans bornes, ne s'arrêtant pas là, a passé bien plus outre en nous donnant son propre Cœur, pour être, avec le Cœur de sa glorieuse Mère, le fondateur et le supérieur, le principe et la fin, le cœur et la vie de cette Congrégation... Quoique jusqu'ici nous n'ayons

1. Le Doré, *Le P. Eudes*, p.129 : *Les Sacrés Cœurs*, t. I, p. 210.
2. *Le P. Eudes*, p. 131 : *Les Sacrés Cœurs*, t. I, p. 212.

pas célébré une fête propre et particulière du Cœur adorable de Jésus, nous n'avons pourtant jamais eu intention de séparer deux choses que Dieu a unies si étroitement ensemble, comme sont le Cœur très auguste du Fils de Dieu et celui de sa bénite Mère. Au contraire, notre dessein a toujours été, dès le commencement de notre Congrégation, de regarder et honorer ces deux Cœurs comme un même Cœur en unité d'esprit, de sentiment, de volonté et d'affection [1]. »

Le pieux fondateur explique ensuite « comment la divine Providence... a voulu faire marcher la fête du Cœur de la Mère avant la fête du Cœur de Jésus pour préparer les voies dans les cœurs des fidèles à la vénération de ce Cœur adorable, » et comment « cette ardente dévotion des vrais enfants du Cœur de la Mère d'amour... l'a obligée d'obtenir de son Fils bien-aimé cette faveur très signalée qu'il fait à son Église, de lui donner la fête de son Cœur royal, qui sera une nouvelle source d'une infinité de bénédictions, pour ceux qui se disposeront à la célébrer saintement. » Suit un beau développement sur l'excellence de la fête et sur l'excellence de son objet. « Quel Cœur plus adorable, plus admirable et plus aimable que le Cœur de cet Homme-Dieu qui s'appelle Jésus ? Quel honneur mérite ce Cœur divin qui a toujours rendu et rendra éternellement à Dieu (*tant*) de gloire et d'amour !... Quel zèle devons-nous avoir pour honorer ce Cœur auguste, qui est la source de notre salut, qui est l'origine de toutes les félicités du ciel et de la terre, qui est une fournaise immense d'amour vers nous, et qui ne songe nuit

1. *Le P. Eudes*, p. 143 ; *Les Sacrés-Cœurs*, t. I, p. 222.

et jour qu'à nous faire une infinité de biens, et qui enfin s'est rompu... de douleur pour nous en la croix ! » Conclusion : « Reconnaissons donc... la grâce infinie et la faveur incompréhensible dont notre bon Sauveur honore notre Congrégation, de lui donner son très adorable Cœur avec le Cœur très aimable de sa Sainte Mère. Ce sont deux trésors inestimables, qui comprennent une immensité de biens célestes et de richesses éternelles, dont il la rend dépositaire, pour ensuite la répandre par elle dans les cœurs des fidèles [1]. » Marguerite-Marie ne sera guère plus explicite, quand elle parlera de la mission confiée à la Visitation et à la Compagnie de Jésus.

La fête que le P. Eudes promulguait ainsi fut adoptée par quelques congrégations religieuses, notamment, dès 1674 au plus tard, par les Bénédictines du Saint-Sacrement, dont la fondatrice, Catherine de Bar, Mère Mechtilde du Saint-Sacrement, était toute dévouée au P. Eudes. Dès 1674 aussi, elle était célébrée par les Bénédictines de l'abbaye royale de Montmartre, près des lieux où 200 ans plus tard devait s'élever la Basilique du Sacré-Cœur. L'office composé par lui se répandit également, et c'est, semble-t-il, celui dont se servaient les Visitandines elles-mêmes dans plusieurs de leurs monastères jusque vers 1750 [2].

La fête venait naturellement avec la Confrérie. Or, le P. Eudes et les siens profitaient de toutes les

1. *Le P. Eudes*, p. 144-147 ; *Les Sacrés Cœurs*, t. I, p. 223-225. Sur ce don du Sacré-Cœur à ses Congrégations, voir encore le testament du P. Eudes écrit en 1671, art. 10, 11. *Le P. Eudes*, p. 130 ; *Les Sacrés Cœurs*, t. I, p. 216.

2. Voir *Les Sacrés Cœurs*, t. I, p. 239 et suivantes. La question demanderait une étude attentive.

occasions pour en établir. C'est ici que le pape intervient. Dès 1666, Alexandre VII approuvait une *Confrérie du Cœur de Jésus et de Marie* à Morlaix [1]. Le P. Eudes obtint, en 1674 et 1675, six brefs de Clément X en faveur de Confréries semblables [2]. C'était une approbation, au moins indirecte, de la dévotion au Sacré-Cœur, et les postulateurs qui viendront plus tard le feront remarquer.

Cependant le P. Eudes travaillait à son grand ouvrage, où il devait mettre le meilleur de son âme, et résumer l'œuvre de toute sa vie. Moins d'un mois avant de mourir, il écrivait : « Aujourd'hui, 25 juillet 1680, Dieu m'a fait la grâce d'achever mon livre du *Cœur admirable de la très Sainte Mère de Dieu.* » L'auteur mourut le 19 août suivant, et l'ouvrage ne parut qu'en 1681 [3].

La dévotion au Sacré-Cœur n'en fait pas l'objet principal. Comme l'indique le titre, il y est question surtout du cœur de Marie. Mais, des douze livres qui le composent, le douzième est tout consacré au cœur de Jésus. Il est divisé en vingt chapitres, plus huit méditations et des litanies, et il comprend près de 100 pages in-4°, sur 700 environ [4]. En joignant à ce livre les notions générales données au livre premier, on a, dit le P. Le Doré, « un excellent traité de la Dévotion au Sacré Cœur du Fils de Dieu [5]. »

On voit que pour le P. Eudes, la dévotion au

1. Le Doré, *Les Sacrés Cœurs*, t. I, p. 184.
2. Le Doré, *Le P. Eudes*, p. 165 ; *Les Sacrés Cœurs*, t. I, p. 275 et suiv.
3. Le R. P. Le Doré indique 1682. C'est, je pense, une erreur.
4. *Œuvres complètes*, t. VIII, p. 206-363, méditations et litanies comprises.
5. *Le P. Eudes*, p. 234. Sauf les réserves que l'auteur fait ailleurs.

cœur adorable de Jésus s'épanouit pour ainsi dire sur la dévotion au cœur admirable de Marie ; elle s'en est dégagée peu à peu. Dès les débuts, elle y était, mais un peu, suivant la pensée du P. Le Doré, comme le précieux sang dans le calice ; elle y était, mais dans l'unité morale, dans l'unité d'amour, dans la conformité de vie et d'affection, entre le cœur du Fils et celui de la Mère. C'est cette unité morale des deux cœurs que le P. Eudes a eue d'abord en vue : le cœur de Jésus et le cœur de Marie ne faisaient pour lui qu'un seul cœur. Aussi disait-il *le Cœur* de Jésus et de Marie plutôt que *les Cœurs*.

Il a été amené cependant à s'occuper distinctement des deux cœurs. Alors, il voit vraiment le cœur de chair, non pas évidemment en lui-même et pour lui-même, mais comme symbole ; symbole et foyer d'amour pour Dieu autant que d'amour pour les hommes, symbole et foyer de toute la vie intime du Christ. Chez lui pourtant, il y a plus souvent métaphore que symbolisme ; expression un peu confuse de l'amour et de l'homme intime par le mot *cœur*, plutôt que regard sur le cœur de chair pour y lire l'amour.

La dévotion, telle que l'expose et la chante le P. Eudes ne diffère pas essentiellement de celle qui a rayonné de Paray ; mais elle embrasse davantage et s'appuie moins sur le symbolisme du cœur. Par là même, elle est moins précise peut-être dans ses formules, moins concrète d'aspect, moins parlante à la foule. Le gros livre où elle est exposée n'était pas fait non plus pour la rendre populaire.[1]

1. C'est la remarque du R. P. Le Doré. L'auteur, dit-il encore, est « assez souvent... long et diffus ; il entasso les épi-

Le P. Eudes mourut sans l'avoir édité lui-même, et sa puissante influence n'était plus là pour le pousser. Nul doute que, s'il eût vécu, il eût adapté son travail, monnayé sa doctrine en détachant le douzième livre ou composant quelque opuscule exprès. On le fit après lui. Mais ces essais mêmes firent perdre de vue l'œuvre primitive : quand Galliffet et Languet croient citer le P. Eudes, c'est un autre ouvrage qu'ils citent, écrit sans doute par un de ses disciples. Le gros livre ne fut réédité qu'en 1833 ; et, en 1891, le R. P. Le Doré lui-même, trouvant le « style vieilli », a cru devoir, pour rendre plus accessible une doctrine « trop peu connue », « changer parfois des mots vieillis, supprimer quelques épithètes, ou même couper certaines phrases trop longues [1]. » Malgré ces inconvénients, ce douzième livre mérite d'être connu. Nous n'en pouvons donner ici qu'une brève analyse, presque une table des matières.

Il est intitulé « Du divin Cœur de Jésus ». Les titres des chapitres en disent assez clairement le sujet :

« 1. Que le divin Cœur de Jésus est la couronne de la gloire du très saint Cœur de Marie ;

2. Que le divin Cœur de Jésus est une fournaise d'amour très ardente au regard du Père éternel ;

3-4. Que le divin Cœur de Jésus est une fournaise d'amour au regard de sa très sainte Mère, dont les flammes éclatent dans les privilèges dont il l'a enrichie ;

thètes ; ses phrases sont parfois enchevêtrées, embarrassées et lourdes ; elles ont une longueur démesurée, etc. » *Les Sacrés Cœurs*, t. 1, p. 325 ; cf. t. 2, p. VI et VII, sur les imprécisions ou ambiguités de doctrine.

1. *Les Sacrés Cœurs*, t. 2, *Avant-Propos*, I, et t. 1, p. 321.

5. Que l'amour infini de Jésus au regard de sa très sainte Mère remplit son divin Cœur de douleurs très amères, en la vue de celles qui pénètrent son Cœur virginal, au temps de la Passion ;

6. Exercice d'amour et de piété sur les douleurs du divin Cœur de Jésus et du Sacré Cœur de sa bienheureuse Mère ;

7. Que le divin Cœur de Jésus est une fournaise d'amour au regard de l'Église triomphante, militante et souffrante ;

8. Que le divin Cœur de Jésus est une fournaise d'amour au regard d'un chacun de nous ;

9-10. Que le divin Cœur de Jésus est une fournaise d'amour au regard de nous dans le très saint Sacrement et dans sa sainte Passion ;

11. Que le Cœur de Jésus n'est qu'un avec le Cœur du Père et du Saint-Esprit ; et que le Cœur adorable de ces trois divines personnes est une fournaise d'amour au regard de nous ;

12. Que le divin Cœur de Jésus est un trésor immense ; qu'il est tout à nous ; et le saint usage que nous en devons faire ;

13. Que notre aimable Jésus nous aime comme son Père l'aime ; et ce que nous devons faire pour l'aimer ;

14. Belles paroles du saint Docteur Lansperge, Chartreux, sur le divin Cœur de notre Sauveur, tirées du chapitre 36 de son livre de la *Milice chrétienne* [1] ;

15. Le séraphique saint Bonaventure parlant du divin Cœur de Jésus [2] ;

1. Ces paroles ne sont pas de Lansperge, mais de Dominique de Trèves. Nous en avons donné des extraits.

2. Extraits du *Stimulus amoris*, qui, comme on sait, n'est pas de saint Bonaventure. Nous en avons vu quelque chose.

16. Les exercices d'amour et de piété vers l'aimable Cœur de Jésus, tirés de divers endroits du livre de Lansperge, Chartreux, intitulé « *Pharetra divini amoris*, Carquois du divin amour [1]. »

17. Autre exercice d'amour vers le divin Cœur de Jésus, tiré des *Exercices* de sainte Getrude sur la *Préparation à la mort* ;

18. Entretien d'une sainte âme, dans la solitude, avec le divin Cœur de Jésus ;

19. Plusieurs autres choses merveilleuses du divin Cœur de Jésus, rapportées dans le chapitre 6e du livre 3e de la *Vie de sœur Marguerite du Saint-Sacrement*, religieuse carmélite du monastère de Beaune, composée par un prêtre de l'Oratoire [2] ;

20. Quarante flammes, ou aspirations d'amour vers l'aimable Cœur de Jésus. »

Suivent 17 méditations en deux séries : une série de neuf « pour la fête du divin cœur de Jésus » ; une autre série de huit « sur le divin cœur de Jésus. » Ces méditations répètent sur plusieurs points ce qui est dit dans les chapitres ; mais sur plusieurs aussi elles le complètent heureusement. Dans l'ensemble, elles sont peut-être plus instructives et plus pratiques que les chapitres : la dévotion au Sacré-Cœur y apparaît davantage, et y apparaît avec les vrais caractères de la dévotion. Les trois premières roulent sur la fête du divin cœur : dispositions requises pour se préparer à la bien célébrer ; considérations et pratiques pour le jour de la fête ; grande faveur que Notre-Seigneur nous a faite de nous la donner ; dans la quatrième, nous considérons le cœur de Jésus comme notre refuge, notre

1. Ce sont les textes cités ci-dessus, avec quelques autres.
2. Le P. Amelote. Voir quelques passages ci-dessus.

oracle, notre trésor ; dans la cinquième, comme le modèle et la règle de notre vie. Sixième : « Que Jésus nous donne son Cœur pour être notre cœur.» Septième : « La très profonde humilité du divin Cœur de Jésus. » Huitième : « Que le Cœur de Jésus est le roi des martyrs.» Neuvième : « Que le Cœur de Jésus est le Cœur de Marie. »

Seconde série. Première méditation : « Que la très sainte Trinité est vivante et régnante dans le Cœur de Jésus. »

Seconde : « Que le Cœur de Jésus est le sanctuaire et l'image des divines perfections. »

Troisième : « Que le Cœur de Jésus est le temple, l'autel et l'encensoir du divin amour. »

Quatrième : « Que le Cœur de Jésus nous aime d'un amour éternel et immense. »

Cinquième : « Que le cœur de Jésus est le principe de la vie de l'Homme-Dieu, de la vie de la Mère de Dieu, et de la vie des enfants de Dieu. »

Sixième : « Trois Cœurs de Jésus qui ne sont qu'un cœur » ce sont : « le Cœur divin, le Cœur spirituel, le très saint Cœur de son corps déifié. »

Septième : « Les miracles du Cœur de Jésus. » Le monde de la nature, le monde de la grâce, le monde de la gloire.

Huitième : « Que le Cœur de Jésus est une fournaise d'amour purifiant, illuminant, sanctifiant, transformant et déifiant. »

A ces méditations le P. Eudes a joint des litanies du divin Cœur, dont quelques invocations montrent que, s'il n'insiste pas beaucoup sur le cœur de chair, il ne l'oublie pas cependant ; car elles rappellent la blessure d'amour, le coup de lance, et, suivant une idée empruntée à

sainte Brigitte, la rupture de ce cœur par la douleur.

Plus peut-être que par son livre, le B. Jean Eudes a travaillé pour la dévotion au cœur de Jésus par l'office et la messe qu'il a composés pour la fête et son octave. C'est là, en effet une œuvre originale, qui rappelle par endroits l'incomparable office du Saint-Sacrement, pour le mélange harmonieux d'une pensée riche et profonde, de l'enthousiasme poétique, de la piété suave et solide, toute nourrie de l'Écriture et des Pères [1]. Les thèmes de pensée sont à peu près ceux que nous avons rencontrés dans le livre XII du *Cœur admirable* ; mais, grâce en partie, aux contraintes salutaires du genre liturgique et du rythme, l'expression est plus vigoureuse et plus ramassée. Quant à l'esprit général, c'est le plus pur esprit de la dévotion au Sacré-Cœur, surtout l'esprit d'amour, l'amour de l'homme qui veut répondre à l'amour de Dieu. Plusieurs de ces strophes, plus ou moins modifiées parfois, ont été empruntées pour d'autres offices, celle-ci, par exemple, que le P. de Galliffet a transcrite pour le sien.

O Cor, amore saucium,	O Cœur blessé d'amour,
Amore corda saucia ;	Blessez d'amour nos cœurs ;
Vitale nectar cælitum,	Nectar de vie pour les Bienheureux,
Amore nos inebria [2].	D'amour enivrez-nous.

Voici l'Invitatoire de Matines :

Jesu cor amantissimum venite adoremus : Qui est amor et vita nostra [3].

1. Le rythme est loin cependant de la plénitude et de l'aisance des compositions de saint Thomas; la rime se réduit souvent à une simple assonance. Le P. Eudes s'astreint d'ordinaire aux lois de la quantité classique, tandis que les « rythmes » de saint Thomas sont, comme on sait, réglés par l'accent.

2. Hymne de Vêpres. — 3. Venez, adorons le cœur très aimant de Jésus : Qui est notre amour et notre vie.

Et voici l'Oraison :

Pater misericordiarum et Deus totius consolationis, qui propter nimiam caritatem qua dilexisti nos, dilectissimi Filii tui cor amantissimum nobis ineffabili bonitate donasti, ut te uno corde cum ipso perfecte diligamus : praesta quæsumus, ut cordibus nostris inter se et cum corde Jesu in unum consummatis, omnia nostra in caritate ejus fiant, atque, ipso interveniente, justa cordis nostri desideria compleantur [1].

Les Antiennes sont toutes bibliques et ne respirent qu'amour ; elles sont souvent modifiées de façon à enchâsser le mot *cœur*. Les leçons soit bibliques, soit patristiques, sont fort bien choisies. Et la remarque ne s'applique pas seulement à celles du jour, mais à celles de l'octave. La Messe enfin est une Messe toute d'amour, toute pleine du Sacré-Cœur, de son amour pour Dieu et pour nous, de notre amour pour lui. C'est là de la grande et belle liturgie, qui étendra et prolongera l'influence du P. Eudes jusque dans les milieux les plus imprégnés de la dévotion de Paray, Preuve évidente, à défaut d'autre, que les deux dévotions ne se présentaient pas comme distinctes, puisque l'on chantait le Sacré-Cœur révélé à la B. Marguerite-Marie avec les formules empruntées au P. Eudes.

Ainsi le B. Jean Eudes a préparé le terrain. Il a suscité un mouvement dans le sens de la dévotion ;

1. Père des miséricordes et Dieu de toute consolation, vous qui dans l'excès d'amour dont vous nous avez aimés, nous avez donné avec une bonté ineffable le cœur de votre bien-aimé Fils, pour que nous puissions vous aimer parfaitement en union de cœur avec lui : accordez-nous, nous vous en prions, que nos cœurs étant consommés dans l'unité entre eux et avec le cœur de Jésus, toute notre vie soit une vie d'amour entre lui et nous et que, par sa médiation, les justes désirs de nos cœurs s'accomplissent.

il a parlé du cœur de Jésus avec beaucoup d'amour, de science, de piété, il en a été le premier chantre liturgique ; les confréries qu'il a établies en l'honneur du Cœur de Jésus et de Marie ont aidé à en établir d'autres en l'honneur du Sacré-Cœur ; les approbations qu'il a obtenues ont encouragé à en demander d'autres ; enfin il a institué et propagé la fête, il a été, comme dit le décret du 6 janvier 1903, qui introduisit sa cause et le déclara Vénérable, *auctor liturgici cultus SS. Cordium Jesu et Mariæ.* Enfin, avant et avec la Bienheureuse Marguerite-Marie, avant et avec les principaux promoteurs de la dévotion, le P. Eudes a été attaqué avec violence par les Jansénistes, par tous les ennemis du cœur de Jésus et du cœur de Marie. C'est sur lui qu'ils se sont, pour ainsi dire, essayés [1]. Le culte, tel qu'il s'est propagé dans le monde, tel qu'il est approuvé par l'Église universelle, est celui qui fut révélé à Marguerite-Marie ; et, pour conclure avec le P. Le Doré, « la B. Marguerite-Marie est, par excellence, l'apôtre du Sacré-Cœur de Jésus. C'est pour être celui du cœur de Marie que le P. Eudes a été choisi avant tout ; mais il serait injuste de refuser à l'ardent missionnaire la gloire d'avoir servi de puissant auxiliaire et de digne précurseur à la Bienheureuse Visitandine [2]. »

1. Voir Le Doré, *Les Sacrés Cœurs*, t. I, p. 54 et p. 133.
2. *Le P. Eudes*, p. 186.

CHAPITRE VI

MARGUERITE-MARIE ET SES PREMIERS COLLABORATEURS

Nous avons vu, dans la première partie, la dévotion au Sacré-Cœur se constituer dans les révélations de Jésus à Marguerite-Marie, et s'ouvrir devant elle de grandioses perspectives d'avenir. Il nous reste à situer cette dévotion dans le développement historique, à dire l'activité apostolique de la Bienheureuse et de ses premiers collaborateurs, à voir s'épanouir la dévotion qu'elle avait reçue du ciel.

I

État de la dévotion vers 1674.

Coup d'œil sur le passé. Quelques contemporains : Boudon, etc. Les emprunts de la Bienheureuse, son originalité.

Marguerite-Marie n'a pas eu à inventer la dévotion au Sacré-Cœur, elle existait déjà. Avant de se révéler à elle, Jésus avait découvert son cœur à des âmes de choix et leur en avait montré les richesses. La piété chrétienne, en méditant sur la plaie mystérieuse du côté, y avait vu le cœur blessé, vu le refuge qu'il offrait à l'âme coupable ou harassée, et les trésors qu'il renfermait ; vu la blessure d'amour dans la plaie matérielle ; vu enfin

le cœur divin tout aimable et tout aimant, symbole expressif d'amour, résumé vivant des vertus et de la vie du Christ. L'objet du culte était donné. Le culte lui-même existait, avec la plupart des pratiques. Les ascètes étaient venus après les mystiques : ils avaient, sinon organisé la dévotion, au moins indiqué les divers éléments qui devaient en faire le fond, signalé divers exercices qui lui convenaient. Le P. Eudes enfin avait présenté le Sacré-Cœur aux foules, d'abord dans et à travers le cœur de Marie, puis dans une fête spéciale du cœur adorable, de sorte que, ici comme ailleurs, on allait naturellement de Marie à Jésus.

Le culte existait donc, très net pour quelques âmes privilégiées, qui en vivaient ; mais un peu confus, tel qu'il se présentait aux foules dans les livres et dans la prédication du P. Eudes et de ses disciples, mêlé aussi d'éléments caducs, qui ne pouvaient entrer dans le mouvement de la piété chrétienne. Ce mouvement même était peu étendu ; il ne se dessinait pas d'une manière précise, et il est probable qu'il ne se fût guère répandu dans l'Église, après la disparition de celui qui l'avait produit [1]. C'est alors que Jésus est intervenu pour le ranimer, l'orienter, le constituer en dévotion viable, à la fois large et précise : précise dans son objet, sa fin, son esprit, quelques-unes de ses pratiques, destinées à donner le ton ; large dans ses manifestations et dans le choix de ses moyens — tout cela avec un mélange admirable d'idéal et d'ambitions les plus élevées, d'exercices les plus

1. Nous verrons bientôt un exemple à l'appui : les Bénédictines de Lyon se rappelant vaguement qu'autrefois l'office avait été concédé à leur Ordre.

simples, d'attraits les plus vifs pour les âmes les plus diverses.

En même temps, le souffle du Saint-Esprit et l'action discrète de Jésus préparaient l'éclosion du culte. Les précurseurs s'étaient multipliés. Au moment même où Jésus va se révéler à Paray, beaucoup d'âmes vivaient encore, auxquelles il se communiquait confidentiellement, un peu comme un poète lit à quelques amis la pièce qu'il va donner au public. Dans les mêmes temps, les auteurs en parlent davantage.

On ne sait parfois s'il faut voir ici ou là une aurore, ou un rayonnement discret du soleil déjà levé ; une influence du P. Eudes ou un écho de Paray. En Bretagne, le P. Huby, mort à Vannes en 1693, fut un apôtre infatigable du Sacré-Cœur. Il faisait frapper des médailles du Cœur de Jésus et du Cœur de Marie ; il a des prières embrasées au Sacré-Cœur ; il propageait une sorte de chapelet du Sacré-Cœur admirablement mêlé, comme le chemin de croix, de méditation à la portée des plus humbles et de prière vocale. Eut-il connaissance des apparitions de Paray ? Que dut-il au P. Eudes ? Que dut-il à ses prédécesseurs ? On ne saurait le dire. La dévotion semblait éclore comme spontanément dans les âmes [1].

Vers le même temps, le P. Philippe Jeningen, l'apôtre de la Souabe, recevait d'insignes faveurs du Sacré-Cœur et s'en faisait non seulement le disciple dévot, mais l'ardent apôtre. Sut-il quelque chose de Paray ou du mouvement suscité en Normandie par le P. Eudes, en Bretagne par le

1. Voir Letierce, t. I, p. 71-74 ; Le Doré, t. I, p. 311.

P. Huby ? On ne saurait le dire. Il mourut en 1704 [1].

Nous sommes mieux renseignés sur le saint archidiacre d'Évreux, M. Boudon (1624-1702). Disciple du P. Eudes, il arrive, comme lui, par le cœur de Marie au cœur de Jésus. Nous avons de lui une consécration aux deux saints Cœurs, qui est belle et pieuse [2]. Elle est datée du jour de l'Immaculée-Conception, 1651. Mais il eut connaissance aussi des révélations de Paray, et il devint l'ardent apôtre de la nouvelle dévotion. Ce qu'il en dit est du plus vif intérêt ; c'est un des

1. Voir Letierce, *Le Sacré-Cœur*, p. 211-217.

2. En voici la partie qui regarde directement le Sacré-Cœur : « O mon Jésus, c'est dans votre Cœur, abîme d'amour, que je quitte mon être et tout ce que je suis ; que je consomme et anéantis mon chétif cœur et tous ses mouvements. Non, je proteste, en présence de toutes les belles intelligences du Paradis, de tous les Saints de l'Empyrée, et spécialement de mon cher Ange, de saint Joseph et de saint Jean l'Evangéliste, mon fidèle ami, que je ne veux plus rien faire du tout par mon propre mouvement ; que j'aimerais mieux mourir que de regarder un seul moment d'autres intérêts que ceux de votre Cœur glorieux ; que je veux me tenir purement comme son instrument, me laissant conduire à tout ce qu'il voudra, et ne prenant aucune part qu'à ses seules affaires. Oui, ô Cœur suraimable, Cœur précieux, Cœur inestimable, quand je devrais être privé du ciel et de la terre, je le veux, s'il y va d'un seul petit brin de sa gloire. Vous serez à jamais mon cher tout. Que je meure, que je vive, qu'il m'arrive tout ce qui pourra, n'importe. Je ne pense, je ne veux, je n'aime que vous seulement. Je ne demande rien, je ne veux rien ; tout ce que vous voulez, c'est ce que je désire. Je ne veux penser que par vos pensées, n'estimer que ce que vous estimez et ne vivre que de votre vie. Je m'unis à tous les desseins que vous avez que la Sainte Vierge, saint Joseph, les anges et les saints soient honorés ; c'est dans cette union que je suis leur esclave. O amour, ô pur amour, ô divin amour, anéantissez-moi entièrement dans vos pures et divines flammes. » *Œuvres*, t. III, col. 1392. Texte curieusement différent dans Letierce, t. I, p. 115 ; idem, *Le Sacré-Cœur*, p. 281.

rares cas où nous voyions en contact la dévotion du P. Eudes et celle de la B. Marguerite-Marie. Il est curieux que lui-même ne rattache pas l'une à l'autre : on dirait qu'il a oublié Jean-Baptiste en passant à Jésus [1].

Voici ce qu'il écrit à son fidèle ami, M. Bosguerard : « Depuis peu d'années, notre bon Sauveur a fait connaître à une religieuse de la Visitation de la petite ville de Paray en Bourgogne qu'il voulait établir la dévotion de son Sacré-Cœur dans ces temps-ci et qu'il se servirait des Pères Jésuites pour ce sujet, qui, en effet, l'ont déjà établie non seulement en Europe, mais dans les Indes et le Canada. Ils en ont fait un excellent livre imprimé à Lyon, dont j'ai été touché ; et à Rouen on a fait un extrait de ce livre qui se vend chez Hérault, au

1. En fait, il n'oublie pas la dévotion eudiste. Mais il n'y a pas pour lui deux dévotions au Sacré-Cœur. A propos d'une grâce faite à la sœur Marie-Angélique de la Providence, dont il écrit la vie, il parle du divin cœur « fournaise immense du pur amour, et abîme d'une charité infinie, la source de toutes les bénédictions. » Il continue : « C'est à ce divin cœur que nous devons tous nous laisser unir... entrant dans ses saintes dispositions... C'est en ce cœur divin où l'on trouve toutes les vertus qui sont nécessaires et toutes les bénédictions du ciel et de la terre. Tous les chrétiens lui devraient avoir une parfaite dévotion, s'appliquant à l'honorer, à le bénir, à le remercier, à l'aimer et à le glorifier en toutes les manières possibles. » Parle-t-il de la dévotion telle qu'il l'a reçue du P. Eudes, ou telle qu'il l'a trouvée dans le P. Croiset ? Je ne saurais le dire. Mais si ces lignes sont antérieures à ce qu'il a pu apprendre de Paray, ce n'est pas de beaucoup ; car l'héroïne est morte en 1685. D'autre part, il est question de la fête eudiste. Il est dit que « l'on en célèbre la fête très solennellement, le 20 octobre, dans l'église du séminaire d'Evreux. » Que conclure ? Au moins ceci : dans l'âme de M. Boudon, la dévotion de Paray s'est fondue avec celle du P. Eudes comme une seule et même chose. Et n'est-ce pas parce qu'il ne les distingue pas, qu'il n'a pas songé à les rattacher ? Pour les textes cités, voir *L'amour de Dieu seul*, 3e partie, c. VII ; *Œuvres*, t. III, col. 725.

Palais [1]. J'ai connu par mon expérience ce qui y est remarqué, que Notre-Seigneur fera de grandes grâces à ceux qui auront dévotion à son sacré Cœur. Il nous faut faire de notre mieux en sa divine vertu pour coopérer à l'établissement de cette dévotion. Le Pape a accordé indulgence plénière à toutes les maisons de la Visitation qui en feront la fête, et notre bon Sauveur a révélé à sainte Gertrude qu'il réservait cette dévotion pour les derniers temps [2]. »

Il tint parole. Nous le verrions rien qu'à l'en-tête de ses lettres. Jusque là il écrivait : « Dieu seul ! Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. » Dans ses dernières années, il écrit : « Dieu seul... dans la sainte union *du sacré Cœur* de notre bon Sauveur, etc. » Il en parle souvent et à tout propos. Veut-il remercier ? Il le fait par le Sacré-Cœur : « Je prie en toute humilité ce Cœur divin, infiniment aimant et infiniment aimable, que vous trouviez en lui les reconnaissances que je dois à votre obligeante charité [3]. » Veut-il prêcher la paix ? Il exhorte à la chercher dans le Sacré-Cœur : « L'âme qui se repose uniquement dans ce divin Cœur possède une paix qui passe tout sentiment et que tous les hommes et les démons ensemble ne pourraient troubler. Ainsi demeurer dans

1. Le livre du P. Croiset avait paru sans nom d'auteur. L'extrait de Rouen, œuvre, dit-on, d'une Visitandine, est de 1694, ce qui peut aider à dater la lettre ; l'Indulgence est celle qu'Innocent XII accorda en 1693, par bref du 19 mai.

2. Lettre CCXXX. *Œuvres*, t. III, col. 1108.

3. Lettre CCXXIV. *Œuvres*, t. III, col. 1096.

le Cœur de Jésus sans en sortir ni pour aucune créature ni pour soi-même, c'est être toujours content ; hors de cet aimable Cœur, on est toujours inquiet [1]. »

Bref, il a trouvé dans la dévotion au Sacré-Cœur le fond même du christianisme : « Oui, ma chère Sœur, écrit-il à une religieuse de la Visitation, c'est dans ce divin Cœur que nous devons demeurer mais demeurer pour jamais... ne vivant que de sa vie, n'agissant que par ses divins mouvements, souffrant dans l'union de ses souffrances, et de telle manière qu'il doit être le Cœur de notre cœur, l'Ame de notre âme et la Vie de notre vie... Pour cela, unissez-vous à lui dans toutes vos actions et souffrances et dans tous vos états, sans aucune réserve ; mais vous y unissant dans sa sainte union, vous agirez toujours par le mouvement de sa divine grâce, toujours surnaturellement et jamais humainement et par nature. Que l'amour du Cœur infiniment adorable et infiniment aimable de Jésus demeure sans réserve sur tous les mouvements de nos cœurs. Que le Saint-Esprit qui l'a animé, anime tous les nôtres ; qu'il soit le principe de toutes nos actions, et la seule gloire de Dieu seul toute la fin [2]. » Enfin il écrit, dans le dernier ouvrage qu'il ait publié : « Entrons dans une sainte complaisance, dans une divine joie de ce que la très sainte Trinité trouve dans le Cœur de Jésus un amour infini... Mais que ferons-nous pour aimer ce Cœur infiniment aimant ? Remontons

1. Lettre CCXXV. *Œuvres*, t. III. col. 1098.

2. Lettre inédite, publiée par Letierce, t. I, p. 118, d'après l'autographe conservé au monastère de la Visitation de Nancy. Au lieu de *demeure* ne faut-il pas lire *domine ?*

jusqu'à la création du monde, allons de siècle en siècle, voyons-y tous les amours des patriarches, des prophètes, des apôtres, des martyrs, des confesseurs, des vierges et de toutes les créatures mortelles. Remontons dans les cieux, voyons-y tous les amours des célestes esprits et de leur grande Reine ; unissons-nous à tous ces amours, à tous ces amours que l'on a eus et que l'on aura jamais pour ce divin Cœur ; offrons-lui tous ces amours, mais de plus l'amour infini du Père éternel. Formons une intention qu'autant de fois que nous respirerons, nous voulons continuer cette union pour aimer, par tous ces amours, le Cœur infiniment aimable du tout adorable Jésus. »

Il s'adresse alors directement au Sacré-Cœur : « O Cœur abîme d'amour, ô mon Sauveur, nous vous demandons, par l'amour qui vous a fait mourir pour nous, que nous mourions par la douce violence de votre pur amour. Ou mourir ou aimer, et mourir et aimer pour ne cesser jamais d'aimer [1]. »

Que l'auteur, en tout cela, soit sous l'influence du mouvement parti de Paray, lui-même nous le dit, en renvoyant au livre « docte, mais plein d'onction » du P. Croiset. Ne fait-il pas d'ailleurs allusion à Marguerite-Marie, quand il écrit : « Notre bon Sauveur a fait connaître à sainte Gertrude et à d'autres saintes âmes qu'il fera de grandes grâces à ceux qui auront une dévotion spéciale à son divin Cœur. »

Précurseur aussi en même temps que contemporaine de la B. Marguerite-Marie et toute dévouée

1. *Le chrétien inconnu*, livre III, c. 9. *Œuvres*, t. I. col. 1385.

au Sacré-Cœur, sœur Jeanne-Bénigne Gojos (1615-1692), de la Visitation de Turin, dont nous avons déjà parlé ; elle semble avoir prédit sa glorieuse sœur et les choses merveilleuses que Dieu devait faire par elle. Elle sut même, avant de mourir, que sa prédiction était accomplie [1].

Pendant que Notre-Seigneur préparait ainsi les voies à la B. Marguerite-Marie, il se la préparait lui-même dans le secret, la prévenait dès sa plus tendre enfance et l'enveloppait de son amour, attentif aux premiers battements de son cœur pour qu'ils fussent à lui tout seul. Le 20 juin 1671, elle entrait à la Visitation de Paray, et Jésus commença bientôt de lui révéler les secrets de son cœur.

Marguerite-Marie eut-elle connaissance du Sacré-Cœur avant les révélations de Paray ? Fut-elle sous l'influence de quelques-uns de ceux que l'on nomme maintenant ses précurseurs ? Connut-elle les révélations faites à sainte Gertrude, lut-elle quelques-unes des pages où il était question du Sacré-Cœur ? Rien ne l'indique ; mais rien n'indique le contraire. Avant d'entrer au couvent, elle dut entendre parler du Cœur admirable de Marie, que le P. Eudes avait obtenu, dès 1648, de faire honorer dans le diocèse d'Autun. C'est « un jour de la fête du Cœur de la très sainte Vierge », la remarque est d'elle-même, qu'elle vit son propre cœur, tout petit « et presque imperceptible » entre les cœurs de Jésus et de Marie, et pendant qu'elle entendait ces paroles : *C'est ainsi que mon pur amour unit ces trois cœurs pour toujours,* « les trois

1. Voir ci-dessus, p. 338.

cœurs n'en firent qu'un [1]. » Il se pourrait qu'il y ait là une influence des idées du P. Eudes. C'est la seule trace que nous en puissions saisir.

Dans les pratiques de dévotion envers le Sacré-Cœur, écrites de sa main, il en est qui sont empruntées à des livres de piété qu'elle lisait au couvent, au P. Saint-Jure, au P. Nouet, au P. Guilloré [2]. Mais cela est postérieur aux révélations. Elle a pu lire ou entendre lire, dès son entrée au couvent, les passages de saint François de Sales sur le Sacré-Cœur, mais rien n'indique qu'elle en ait été frappée. Vers la fin de sa vie, elle eut connaissance des visions et révélations de la Mère Anne-Marguerite Clément, et elle en parle dans une lettre au P. Croiset [3]. Mais elle en parle comme d'une découverte qu'elle vient de faire, sans doute en lisant ou entendant lire la vie de la Vénérable Mère, qui venait d'être publiée en 1686.

Bref, sans pouvoir rien affirmer, nous avons tout lieu de croire que la Bienheureuse ne dut pas à des influences extérieures sa dévotion au cœur de Jésus. Elle ne paraît pas y avoir songé avant son entrée en religion ; c'est de Notre-Seigneur qu'elle l'apprit.

1. *Vie et Œuvres*, t. I, p. 91 (2e édition, p. 122).

2. Voir abbé Marcel, *Correspondance des associés de la communion réparatrice*, t. III, p. 20 ; cf. Letierce, *Etude*, t. I, p. 64.

3. *Lettres inédites*, lettre III, p. 125.

II

Les commencements de la dévotion nouvelle 1675-1690.

Marguerite-Marie et le P. de la Colombière. Apostolat du P. de la Colombière; publication de sa Retraite spirituelle. *Apostolat de Marguerite-Marie; ses premières conquêtes.*

Il y a en Marguerite-Marie la voyante, la dévote du Sacré-Cœur, l'évangéliste et l'apôtre du Sacré-Cœur. Mais en elle ces trois choses ne se distinguent pas. Elle est tout entière pour sa mission, ses visions sont pour cela, sa dévotion est la flamme intime qui brûle au-dedans et a besoin de se répandre au dehors. C'est pour être l'apôtre du Sacré-Cœur que Notre-Seigneur, comme il le lui disait lui-même, l'avait préparée avec tant de soin et lui avait fait tant de grâces.

Comment il se révéla à elle, et constitua lui-même la dévotion telle qu'il la voulait, avec son objet, ses pratiques et son esprit ; comment il la choisit pour être l'instrument de ses desseins et l'adressa au Père de la Colombière dont il voulait se servir pour la seconder ; quelles promesses il lui fit pour elle-même, pour les apôtres de la dévotion, pour tous ceux qui l'accepteraient volontiers : nous l'avons vu dans la première partie de ce volume.

Comment il voulut lui donner, pour ainsi dire, la plénitude de cette dévotion ; comment il voulut avoir en elle l'âme toute dévouée à son amour pour en être comme le jouet, et nous la donner pour

modèle admirable de la vraie dévotion à son Sacré-Cœur : les historiens de sa vie nous le disent.

Comment elle travailla à répandre la dévotion qu'elle avait reçu mission de propager, son activité apostolique et celle de ses premiers collaborateurs, les commencements et les progrès de la dévotion pendant les quinze années qu'elle vécut depuis les ouvertures faites au Père de la Colombière jusqu'à sa mort : c'est ce qu'il faut dire ici, dans la mesure où c'est nécessaire pour jalonner le développement historique de la dévotion.

Jusqu'à la grande apparition de 1675, la dévotion n'existait, pour ainsi dire, que dans l'âme de Marguerite. Sa supérieure savait quelque chose de ses relations intimes avec Notre-Seigneur : mais elle craignait, et les conseils des sages qui avaient examiné les choses n'étaient pas pour la rassurer.

Après les paroles si nettes de Notre-Seigneur, il fallut enfin s'exécuter, comme dit la Bienheureuse. Cette fois l'ouverture fut complète. Le P. de la Colombière fut gagné à la dévotion. Il ne se contenta pas de rassurer Marguerite-Marie et sa supérieure, la Mère de Saumaise. Sans tarder, il se consacra lui-même au Sacré-Cœur. Les contemporaines nous disent que ce fut le vendredi 21 juin 1675 : c'était le jour après l'octave du Saint-Sacrement, le jour désigné par Notre-Seigneur pour la fête à venir [1]. Ainsi commença la dévotion. Combien petitement ! Et les difficultés surgirent aussitôt. C'est parmi les contradictions qu'elle devait se développer. Marguerite-Marie est la pre mière à dire que le P. de la Colombière eut beau-

1. *Vie et Œuvres* t. I, p. 94 (2e édition, p. 125).

coup à souffrir à cause d'elle. Les *Contemporaines* ajoutent que dans le peu de temps qu'il resta à Paray, « il ne laissa pas d'inspirer cette dévotion à toutes ses filles spirituelles [1]. » Vers la fin de septembre 1676, le P. de la Colombière quittait Paray : il était nommé prédicateur de la duchesse d'York, future reine d'Angleterre. Le 13 octobre, il arrivait à Londres, où l'appelait son emploi. Il y fit connaître et aimer le Sacré-Cœur. Et d'abord de la duchesse elle-même, que nous verrons intervenir auprès d'Innocent XII, pour l'établissement de la nouvelle dévotion. Ensuite, des âmes d'élite qui se mirent sous sa direction. Il en parla même dans quelques-uns de ses sermons de Carême [2]. Ce n'est pas tout. Il note lui-même, à la fin de sa retraite de Londres, 29 janvier (8 février) 1677, qu'il l'a déjà inspirée à bien des gens en Angleterre et qu'il en a écrit en France et prié un de ses amis de la faire valoir à l'endroit où il est [3]. Banni d'Angleterre, et déjà malade, il passa par Paray, en allant à Lyon ; il y revit Marguerite-Marie, la rassura, la fortifia ; il rassura également la Mère Greyfié, qui avait succédé à la Mère de Saumaise [4].

Il continua cet apostolat, discrètement comme il faisait toute chose, mais de façon fort persuasive. Telle de ses lettres a pour suscription : « Ma chère sœur dans le cœur de Jésus-Christ [5]. »

1. *Loc. cit.* p. 95 (2e édition, p. 125).

2. Voir Charrier, *Histoire du V. P. de la Colombière*, Paris 1894, l. VIII, c. VI, p. 338 sq.

3. *Œuvres complètes*, Grenoble 1901, t. VI, p. 117.

4. *Histoire du V. P. de la Colombière*, l. X, c. I, p. 459 sq.

5. Ainsi la lettre CVII, *Œuvres complètes*, p. 544.

Parfois il termine par une formule comme celle-ci : « Croyez-moi, dans le cœur de Jésus, tout à vous [1]. » Il ne manquait pas une occasion de recommander la communion réparatrice pour le vendredi après l'octave du Saint-Sacrement ; il demandait aux Supérieures de l'établir dans leurs communautés, et cela de façon stable, assurant que de grandes bénédictions sont attachées à cette pratique. Quand la discrétion le permet, il dit que cette pratique lui a été « conseillée par une personne d'une sainteté extraordinaire [2]. » Il exerçait le même apostolat près des jeunes religieux dont il avait, à Lyon, la direction spirituelle. C'est à lui que le P. de Galliffet fait remonter sa propre dévotion au Sacré-Cœur [3]. La page où il explique l'*offrande* au Sacré-Cœur [4] ne semble pas avoir été écrite uniquement pour son propre usage. En tout cas, il dut l'expliquer aux autres.

Cet apostolat était fort restreint. Car, depuis son retour en France, le Père ne fit que languir. Il était aussi tenu d'être discret ; car on devine que cette dévotion nouvelle ne pouvait être du goût de tous. C'est surtout en mourant que le Père allait remplir sa mission. Dieu voulut qu'il vînt finir ses jours à Paray, et qu'avant de partir pour le ciel, il pût voir encore et encourager Marguerite-Marie. Il mourut le 15 février 1682.

Deux ans après, on publiait, à Lyon, ses sermons

1. Lettre CXLV, *loc. cit.*, p. 706.

2. Lettre V, à sa sœur, *loc. cit*, p. 261. Voir lettre XLV, à la Mère de Saumaise, *loc. cit.* p. 397 ; lettre LXXXI, à la Mère Fr. Lucr. de Thélis, *loc. cit*, p. 503.

3. *Préface apologétique au Mémoire de la Mère Marguerite*, dans *Dévotion au cœur adorable*, p. 266.

4. *Œuvres complètes*, t. VI, p. 124. Voir ci-dessous, p. 418.

en 4 volumes, et, dans un volume à part, le journal de ses retraites spirituelles. On y lisait ceci : « Finissant cette retraite (*celle de Londres*, 1677), plein de confiance en la miséricorde de mon Dieu, je me suis fait une loi de procurer par toutes les voies possibles l'exécution de ce qui me fut prescrit de la part de mon adorable Maître, à l'égard de son précieux corps dans le Saint-Sacrement de l'autel. » Suivent de beaux élans sur la sainte Eucharistie. Le Père reprend : « J'ai reconnu que Dieu voulait que je le servisse, en procurant l'accomplissement de ses désirs touchant la dévotion qu'il a suggérée à une personne à qui il se communique fort confidemment, et pour laquelle il a bien voulu se servir de ma faiblesse. Je l'ai déjà inspirée à bien des gens en Angleterre, et j'en ai écrit en France et prié un de mes amis de la faire valoir à l'endroit où il est. Elle y sera fort utile, et le grand nombre d'âmes choisies qu'il y a en cette communauté me fait croire que la pratique dans cette sainte maison en sera fort agréable à Dieu. Que ne puis-je, ô mon Dieu, être partout et publier ce que vous attendez de vos serviteurs et amis !

» Dieu donc s'étant ouvert à la personne qu'on a lieu de croire être selon son cœur, par les grandes grâces qu'il lui a faites, elle s'en expliqua à moi, et je l'obligeai de mettre par écrit ce qu'elle m'avait dit, que j'ai volontiers décrit moi-même dans le journal de mes retraites, parce que le bon Dieu veut dans l'exécution de ce dessein se servir de mes faibles soins [1]. » Suivait le récit de la grande

1. *Retraite spirituelle*, Lyon, 1684, p. 244. Cf. *Œuvres complètes*, t. VI, p. 115. Voir ci-dessus, 1re partie, c. II, § 4.

apparition, tel que le Père l'avait transcrit.

Cela fut beaucoup lu, car l'auteur était en grand renom de sainteté ; et cela fit valoir ce que jusque là il avait dit si discrètement en faveur de la nouvelle dévotion.

Au journal des retraites était jointe une *Offrande au Sacré-Cœur*, qui eut aussi sa part dans le développement de la dévotion. Cette *Offrande* se compose de deux parties. La première est une petite explication très simple et très claire de la dévotion au Sacré-Cœur. « Cette offrande, y est-il dit, se fait pour honorer ce divin cœur, le siège de toutes les vertus, la source de toutes les bénédictions et la retraite de toutes les âmes saintes. » Suit l'indication des « principales vertus qu'on prétend honorer en lui, comme il les a pratiquées quand il était en ce monde. » Mais le Sacré-Cœur ne rappelle pas seulement le passé. « Ce cœur est encore, autant qu'il le peut être, dans les mêmes sentiments, et surtout toujours brûlant d'amour pour les hommes, toujours ouvert pour répandre toutes sortes de grâces et de bénédictions, toujours touché de nos maux, toujours pressé du désir de nous faire part de ses trésors et de se donner lui-même à nous, toujours disposé à nous recevoir et à nous servir d'asile, de demeure, de paradis dès cette vie. » On croirait entendre un écho de la Bienheureuse. La fin est plus nette encore : « Pour tout cela, il ne trouve dans le cœur des hommes que dureté, qu'oubli, que mépris, qu'ingratitude : il aime et il n'est point aimé, et on ne connaît pas même son amour, parce qu'on ne daigne pas recevoir les dons par où il voudrait le témoigner ni écouter les tendres et secrètes

déclarations qu'il en voudrait faire à notre cœur [1]. »

Après ces explications, l'offrande jaillit comme spontanément : « Pour réparation de tant d'outrages et de si cruelles ingratitudes, ô très adorable et très aimable cœur de mon aimable Jésus, et pour éviter, autant qu'il est en mon pouvoir, de tomber en un semblable malheur, je vous offre mon cœur, avec tous les mouvements dont il est capable ; je me donne tout entier à vous, et dès cette heure je proteste très sincèrement, ce me semble, que je désire m'oublier moi-même et tout ce qui peut avoir du rapport avec moi, pour lever l'obstacle qui pourrait m'empêcher l'entrée de ce divin cœur, que vous avez la bonté de m'ouvrir, et où je souhaite entrer pour y vivre et mourir avec vos plus fidèles serviteurs, tout pénétré et embrasé de votre amour. J'offre à ce cœur tout le mérite, toute la satisfaction de toutes les messes, de toutes les prières, de toutes les actions de mortification, de toutes les pratiques religieuses, de toutes les actions de zèle, d'humilité, d'obéissance et de toutes les autres vertus que je pratiquerai jusqu'au dernier moment de ma vie. Non seulement tout cela sera pour honorer le cœur de Jésus et ses admirables dispositions ; mais encore je le prie d'accepter la donation entière que je lui en fais, d'en disposer en la manière qui lui plaira et en faveur de qui il lui plaira. » Le Père explique ensuite, avec cette précision et ce sens pratique qu'il garde jusque dans ses élans les plus vifs et ses mouvements les plus généreux, comment il concilie cette offrande totale d'abord avec la cession

1. *Œuvres complètes*, t. VI, p. 124.

qu'il a faite aux âmes du purgatoire de tout le mérite satisfactoire de ses œuvres, ensuite avec les exigences de la charité ou les obligations diverses qu'il peut avoir de dire des messes et de prier à des intentions demandées. Pour les âmes du purgatoire, il désire que tout « leur soit distribué selon le bon plaisir du cœur de Jésus. » Pour les autres intentions, comme il se servira alors d'un bien qui ne lui appartient pas, il prétend, comme il est juste, que l'obéissance, la charité et les autres vertus qu'il pratiquera en ces occasions, soient toutes au cœur de Jésus, où il aura pris de quoi exercer ces vertus, « lesquelles par conséquent lui appartiendront sans réserve. » On voit si le don est complet. Que demande-t-il en retour ? Il nous le dit dans l'admirable prière finale, qui nous fait voir jusqu'au fond de cette belle âme :

« Sacré cœur de Jésus, apprenez-moi le parfait oubli de moi-même, puisque c'est la seule voie par où l'on peut entrer en vous. Puisque tout ce que je ferai à l'avenir sera à vous, faites en sorte que je ne fasse rien qui ne soit digne de vous. Enseignez-moi ce que je dois faire pour parvenir à la pureté de votre amour, duquel vous m'avez inspiré le désir. Je sens en moi une grande volonté de vous plaire, et une grande impuissance d'en venir à bout, sans une grande lumière et un secours très particulier que je ne puis attendre que de vous. Faites en moi votre volonté, Seigneur ! Je m'y oppose, je le sens bien, mais je voudrais bien, ce me semble, ne pas m'y opposer. C'est à vous à tout faire, divin cœur de Jésus-Christ ! Vous seul aurez toute la gloire de ma sanctifica-

tion, si je me fais saint : cela me paraît plus clair que le jour ; mais ce sera pour vous une grande gloire, et c'est pour cela seulement que je veux désirer la perfection. Ainsi-soit-il ! Amen [1] ! »

Comme il avait transcrit le récit pour son usage personnel, il avait écrit l'offrande avant tout pour lui-même. L'offrande, en montrant dans le P. de la Colombière l'âme toute dévouée au Sacré-Cœur, donnait en même temps une idée de la dévotion, et un modèle pour l'une de ses pratiques principales. C'était un acte de dévotion privée ; elle servit à propager le culte dans le public. Le P. Croiset n'allait pas tarder à l'insérer dans son livre [2].

1. *Œuvres complètes*, t. VI, p. 124-127. Même texte, sauf variantes sans importance, dans Croiset, p. 179.

2. Les circonstances où fut écrite l'*Offrande* nous sont inconnues. L'éditeur de 1901 dit par deux fois que, suivant le P. Croiset, « cette formule de consécration au Sacré-Cœur de Jésus est, sauf quelques modifications, la consécration que le V. P. de la Colombière fit à Paray le 21 juin 1675. » *Œuvres complètes*, t. VI, p. 127 ; cf. *loc. cit.* p. XIV. Il le dit également dans dans son *Histoire du V. P. Cl. de la Colombière*, p. 178. Le P. Croiset dit seulement ceci : « Le P. de la Colombière... ayant connu par sa propre expérience combien la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus était propre pour embraser bientôt un cœur d'un grand amour de Jésus-Christ, et pour arriver en peu de temps à une haute perfection, composa lui-même cette Offrande, qu'il renouvela plusieurs fois chaque mois avec beaucoup de dévotion. » 3e partie, c. IV, p. 179 ; cf. 1re partie, c. II, p. 10, où il est dit que le Père se consacra entièrement au Sacré-Cœur, sans mentionner aucune formule. A-t-on quelque autre texte? Il circule une autre consécration « pour les personnes religieuses, contenant la rénovation des vœux », attribuée au P. de la Colombière. Elle commence ainsi : « O mon adorable Rédempteur, je me donne et me consacre à votre sacré cœur », etc. Je la trouve sous son nom, dès 1725, dans une édition toute remaniée de *La dévotion au Sacré-Cœur*, du P. Croiset, p. 216. Je ne sais rien de son origine.

Quant au récit de l'apparition, outre son effet immédiat, qui, on le devine, fut très grand, sa publication dans la *Retraite spirituelle*, allait avoir un contre-coup imprévu sur l'apostolat même de la Bienheureuse. Ce ne fut pas sans « des confusions effroyables » pour elle-même, comme elle dit plus d'une fois et comme il est facile de s'en rendre compte. Dans le public, on pouvait ne pas savoir à qui le P. de la Colombière faisait allusion ; mais dans l'entourage de la Bienheureuse, dans les monastères où elle était un peu connue, le mystère fut vite percé. La Bienheureuse le sent, et elle en souffre plus qu'on ne pourrait dire ; mais d'autre part, qu'elle est heureuse du progrès de sa chère dévotion !

Il y a dans toute sa correspondance un mélange exquis de ces deux sentiments. Quand Mère de Soudeilles imprime à Moulins, 1678, le petit livret d'exercices en l'honneur du Sacré-Cœur avec l'extrait de la *Retraite spirituelle*, du P. de la Colombière où il était question d'elle et de la grande apparition, elle en ressent des « confusions effroyables ». Mais elle s'essaye à ne pas faire « attention ni réflexion sur cela » pour être à la joie « de voir cette dévotion se soutenir et s'insinuer d'elle-même [1]. »

Il y eut, à Paray même, une scène que l'une de contemporaines, la Sœur Péronne-Rosalie de Farges, a racontée dans sa déposition au procès de

1. Lettre LVIII (LIX), t. II, p. 115 (152). Le livret de Moulins existe encore. Les Visitantines de Nevers en ont un exemplaire. Il contient l'extrait du P. de la Colombière, la petite consécration, l'amende honorable au cœur de Jésus, les litanies du cœur Jésus et celles du cœur de Marie. Voir A. Hamon, l. c., p. 410.

1715. On lisait au réfectoire la *Retraite spirituelle* du P. de la Colombière. On arriva à l'endroit « où il parle lui-même des choses qui lui avaient été prédites par une sainte âme de ce qui lui devait arriver en Angleterre, et au sujet de la dévotion au Sacré-Cœur. » Sœur de Farges remarqua « que la vénérable Sœur baissait les yeux, et était dans un profond anéantissement... En récréation, au sortir du réfectoire, elle dit à la Sœur Alacoque : « Ma chère Sœur, vous avez bien eu votre compte aujourd'hui, et le R. P. de la Colombière ne pouvait pas mieux vous désigner ! » A quoi elle répondit qu'elle avait bien lieu d'en aimer son abjection [1]. »

En pareilles occasions, la Bienheureuse souffrait donc plus qu'on ne peut dire.

Mais elle en profitait pour faire valoir sa chère dévotion. Jusque là, dit-elle, « je ne trouvais pas moyen de faire éclore la dévotion du sacré Cœur, qui était tout ce que je respirais [2]. » Sans doute, elle parlait du Sacré-Cœur à quelques intimes ; et elle le faisait en termes enflammés [3]. Mais elle ne pouvait trahir le mystère de ses communications avec Jésus. On le soupçonnait bien à Moulins et à Dijon, où la Mère de Saumaise avait parlé d'elle et de la chère dévotion ; à Semur, où la Mère Greyfié se rendit en quittant Paray ; à Charolles, où le P. de la Colombière avait passé et avait jeté une étin-

1. *Vie et Œuvres*, t. I, p. 202 (2e édition, p. 231).

2. *Mémoire*, dans *Vie et Œuvres*, t. II, p. 356 (2e édition, p. 413).

3. Voir les lettres à la Mère de Soudeilles, septembre 1679, lettre IV ; 6 juin 1680, lettre VII ; 1er juillet 1682, lettre XIII (2e édition, l. XIV), etc.

celle ; à Condrieu, où il en écrivait à sa sœur, lui disant de la transmettre à ses amies, etc. Mais on ne pouvait qu'entrevoir et deviner. La publication révélait les origines divines de la dévotion et une intention positive de Notre-Seigneur. La Bienheureuse n'était désignée que pour un petit cercle d'initiés ; et, sans trop se compromettre, elle était libre désormais de donner cours à son zèle. Un passage d'une de ses lettres montre très bien comment elle s'y prenait. Elle avait souvent parlé du Sacré-Cœur à la Mère de Soudeilles, Supérieure à Moulins ; elle l'avait poussée avec une singulière énergie à se consacrer tout entière à ce Sacré-Cœur. Mais sans presque s'expliquer sur la dévotion. Elle n'osait même pas tout écrire à son ancienne Supérieure, la Mère de Saumaise ; car, disait-elle, « le papier ne m'est pas fidèle, et m'a déjà trompée plusieurs fois [1]. » Maintenant, elle s'enhardit. Elle écrit à Moulins, le 4 juillet 1686 : « Je ne sais, ma chère Mère, si vous comprendrez ce que c'est que la dévotion au sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont je vous parle, laquelle fait un grand fruit et changement en tous ceux qui s'y consacrent et adonnent avec ferveur. Je souhaite ardemment que votre Communauté soit de ce nombre... Nous avons trouvé cette dévotion dans le livre de la Retraite du R. P. de la Colombière, que l'on vénère comme un saint. Je ne sais si vous en avez connaissance, et si vous avez le livre dont je vous parle ; car je me ferais un grand plaisir de vous le faire avoir [2]. »

1. Lettre xxv, *Vie et Œuvres*, p. 50 (2e édition, lettre xxvi, p. 87). — 2. Lettre xlv, *Vie et Œuvres*, t. i, p. 88 (2e édition, lettre xlvi, p. 125).

Ainsi l'action de la Bienheureuse et celle du P. de la Colombière s'unissaient intimement, comme Jésus avait uni intimement leurs âmes. Ainsi le P. de la Colombière continuait d'être l'apôtre du Sacré-Cœur.

Il l'était encore d'autre façon, par un apostolat mystérieux de prière et d'intercession dont parle fréquemment la Bienheureuse. Elle-même le priait et se recommandait à lui. Elle le voyait, faisant dans le ciel « par ses intercessions ce qui s'opère ici-bas en terre pour la gloire du Sacré-Cœur [1]. » Elle explique au P. Croiset, 15 septembre 1689, que Notre-Seigneur « avait choisi le bienheureux ami de son Cœur pour l'accomplissement de ce grand dessein », et qu'il faut « s'adresser à son fidèle ami, le bon Père de la Colombière auquel il a donné un grand pouvoir, et remis, pour ainsi dire, ce qui concerne cette dévotion... J'en reçois de grands secours, ajoutait-elle ; car cette dévotion du sacré Cœur l'a rendu bien puissant dans le ciel [2]. » Enfin nous avons vu déjà comment elle rattache la mission de la Compagnie de Jésus à celle du P. de la Colombière.

C'est à partir de 1685 et 1686 que la dévotion prit enfin son essor. Essor bien modeste d'abord et rabattu par de grands coups de vent. Le jour de sainte Marguerite, 20 juillet 1685, furent rendus au Sacré-Cœur dans la petite communauté de Paray les premiers hommages publics. C'est une date dans l'histoire de la dévotion, et la Bienheureuse en a fait le récit plusieurs fois. D'abord dans son *Mémoire*. « Sainte Marguerite s'étant trouvée un

1. Lettre XCV, p. 192 (2e édition, lettre XCIV, p. 226).
2. *Lettres inédites*, lettre III, p. 125-216.

vendredi, je priai nos sœurs novices, dont j'avais le soin pour lors, que tous les petits honneurs qu'elles avaient dessein de me rendre en faveur de ma fête, elles les fissent au sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ce qu'elles firent de bon cœur, en faisant un petit autel sur lequel elles mirent une petite image de papier crayonnée avec une plume, à laquelle nous tâchâmes de rendre tous les hommages que ce divin Cœur nous suggéra [1]. » Elle rappelle le même fait au P. Croiset, sans autres détails précis sur le fait lui-même. Nous savons par les Contemporaines ce que fut cette journée de joie intime, la consécration et les prières au Sacré-Cœur, les pratiques pour les âmes du purgatoire, les effusions de la Bienheureuse [2]. Ce fut pour elle « une joie des plus parfaites ». Mais la journée finit dans l'orage. La dévotion était nouvelle, et saint François de Sales avait mis ses filles en garde contre les nouveautés en dévotion. Aussi « les plus vertueuses de la Communauté parurent d'abord les plus opposées ». « Le sacré Cœur les y fera bien rendre », dit doucement la Bienheureuse. Elles se rendirent, et l'année suivante, la sœur des Escures, la première aujourd'hui parmi les opposantes, prendra elle-même l'initiative.

Le 20 juin 1686, octave du Saint-Sacrement, elle vint demander à sa sainte amie la petite image du Sacré-Cœur qu'elle avait au noviciat : c'était l'image envoyée par la Mère Greyfié. Marguerite-Marie la donna, ne sachant ce qu'il allait advenir, priant et faisant prier. « Le lendemain,

1. *Mémoire*, dans *Vie et Œuvres*, t. II, p. 356 (2e édition, p. 415).
2. *Vie et Œuvres*, t. I, p. 206 sq. (2e édition, p. 237 sq).

jour destiné à honorer ce divin cœur, la sœur des Escures ne manqua pas de porter une chaise où elle mit un tapis fort propre, sur quoi elle posa cette petite miniature, qui était dans un cadre doré, qu'elle orna de fleurs. Elle la mit ainsi devant la grille avec un billet de sa main, pour inviter toutes les épouses du Seigneur à venir rendre leurs hommages à son cœur adorable [1]. »

Cette fois, la communauté entière fut enlevée ; et l'on ne discuta plus que du meilleur moyen de témoigner sa dévotion. On rêvait un beau tableau, et « il n'y eut pas jusqu'à nos sœurs du petit habit (*les pensionnaires*) qui ne voulurent y contribuer de l'argent que messieurs leurs parents leur donnaient pour leurs menus plaisirs. » Bientôt, c'est une chapelle qu'il fallut, et la chapelle fut faite. Elle fut dédiée solennellement le 7 septembre 1688. « Messieurs les sociétaires de cette ville [2] et messieurs les curés des paroisses voisines se rendirent tous à l'église paroissiale et vinrent ensuite processionnellement dans notre enclos suivis d'un grand nombre de personnes qu'on ne put empêcher d'entrer. Il était une heure de l'après-midi, et les cérémonies durèrent deux heures. Pendant ce temps et longtemps après, notre bienheureuse Sœur demeura dans la chapelle, tellement ravie et abîmée en Dieu, que de toutes les personnes qui désiraient ardemment lui parler, aucune n'osa se donner cette pieuse

1. Contemporaines, dans *Vie et Œuvres*, t. I, p. 241 (2e édition p. 269).

2. Membres d'une société de prêtres, tous nés à Paray, et attachés à l'église paroissiale, tout en formant une sorte de communauté.

satisfaction. Durant ces trois heures, on l'observa soigneusement pour voir si elle ne changerait pas de position ; mais on la remarqua toujours immobile comme une statue [1]. »

Semur s'était lancé avant Paray. On y prit la dévotion, dit la Bienheureuse, en entendant lire la Retraite du R. P. de la Colombière [2].

La Mère Greyfié, alors supérieure à Semur, si prudente, si réservée jusque là, avait fait faire une image, et dédié un oratoire. C'est elle qui avait envoyé à la Bienheureuse, pour les étrennes de 1686, la miniature qui allait bientôt recevoir les hommages de la communauté, en y joignant une douzaine d'images pour les ferventes de la dévotion [3].

Moulins était gagné, avec la Mère de Soudeilles ; gagnés aussi, semble-t-il, Charolles et Condrieu, grâce au P. de la Colombière. A Dijon, ce fut mieux encore. Pendant que la Mère de Saumaise et la Bienheureuse s'occupaient de faire graver une image du Sacré-Cœur, qu'on pût répandre à volonté, Sœur Jeanne-Madeleine Joly travaillait à un office en l'honneur du Sacré-Cœur et soumettait son projet à la Bienheureuse.

Au dehors, la dévotion se répandait. Plusieurs Pères Jésuites se mettaient en rapport avec l'ardente apôtre, et prêchaient la dévotion nouvelle ; un Père Capucin faisait de même à Dijon. De 1686 à 1690, Marguerite-Marie multiplie ses lettres et ses démarches ; elle enregistre les succès de la

1. *Contemporaines*, dans *Vie et Œuvres*, t. I, p. 282 (310).

2. Lettre XXXIX (2e édition, lettre XL).

3. Voir dans les Contemporaines, *Vie et Œuvres*, t. I, p. 223 225 (252), les lettres de la Mère Greyfié à ce sujet.

dévotion comme autant de victoires du Sacré-Cœur ; elle répand l'image, la Retraite du P. de la Colombière, le livret imprimé à Moulins par les soins de la Mère de Soudeilles, elle s'intéresse au Petit-Office du P. Gette, aux essais de Sœur Joly et au livret de Dijon, aux démarches de Mère Desbarres à Rome pour obtenir fête et office. Paray a déjà sa chapelle au Sacré-Cœur, 1688. Les frères de la Bienheureuse secondent les efforts de leur sainte sœur. Le maire fait bâtir aussi une chapelle au Sacré-Cœur, et y met un tableau, comme à Paray ; le curé y fonde à perpétuité une messe pour tous les vendredis de l'année. Avec quelle joie la Bienheureuse voit et raconte ces succès !

Mais il y avait aussi les oppositions et les échecs. Avec une audace naïve, Dijon s'est adressé à Rome, pour obtenir la fête, avec Messe et Office composés en français par la Sœur Joly et mis en latin par l'aumônier, M. Charolais. Mais Rome a renvoyé la chose à l'Ordinaire, qui était l'évêque de Langres. Ce fut grande déception, et il faut que Marguerite-Marie soutienne et ranime ses amies désappointées. Elle porte toute la chère dévotion dans son cœur, elle en vit.

Pendant les années 1675-1688, on ne voit guère de développement interne. La Bienheureuse fait valoir son trésor, dans sa propre vie d'abord, et ensuite pour les autres ; le trésor ne paraît pas s'accroître notablement. Deux choses seulement sont à noter, les pratiques et les promesses, et cela surtout à partir de 1685 et 1686. Avec ses novices, la Bienheureuse a mainte industrie, maint exercice de sa chère dévotion : elle en emprunte de ci de là, ou elle en adapte ; elle en invente aussi, et parfois

de fort belles [1]. A tous elle recommande la communion des premiers vendredis, la consécration, l'amende honorable, l'image, les petits billets, les offices, etc. Mais elle veut avant tout allumer dans les âmes l'amour du Sacré-Cœur, et les amener à ne vivre que de lui et pour lui. Que de belles pages il y aurait à recueillir dans ses lettres enflammées [2] !

C'est aussi à partir de 1685 que les promesses faites au nom du Sacré-Cœur pour les dévots deviennent plus précises, sinon plus magnifiques. Il y en a pour tous : pour les zélateurs de la dévotion et pour ses adeptes, pour ceux qui feront l'image, pour ceux qui la portent sur eux, pour les maisons où elle sera exposée et honorée, etc. Mère Melin, qui a entrepris de bâtir la chapelle du Sacré-Cœur dans l'enclos de Paray, aura pour récompense de mourir dans l'exercice actuel de l'amour ; la communauté de Semur, qui la première a rendu hommage public au Sacré-Cœur, est devenue par là la bien-aimée de ce Cœur, etc. Ces promesses de Notre-Seigneur, la Bienheureuse les utilise pour gagner des prosélytes, pour stimuler le zèle de ceux qui sont gagnés [3].

1. Voir, dans le t. II de *Vie et Œuvres*, ses avis et instructions, ses défis et écrits divers, le livret autographe de ses prières et exercices en l'honneur du Sacré-Cœur.

2. Voir ci-dessus 1re partie, c. III.

3. Voir, pour le détail, 1re partie, c. IV. Cf. Lettre XXXII (XXXIII), p. 64 (101) ; lettre XXXIII (XXXIV), p. 68 (105), etc. Sur l'histoire de la dévotion du vivant de Marguerite-Marie, sur l'apostolat de la Bienheureuse et celui du P. de la Colombière, voir les lettres de Marguerite-Marie, notamment les 10 au P. Croiset, la vie du P. de la Colombière, par le P. Charrier, celle de la B. Marguerite-Marie par le P. Hamon, les ouvrages cités du P. Alet et du P. Letierce, la vie de la Mère de Saumaise par le P. de Curley, et celle du P. Croiset par le P. Regnault, *Le Règne du Sacré-Cœur*, t. V, 2e et 3e partie, etc.

III

État de la dévotion à la mort de Marguerite-Marie.

Derniers efforts de la Bienheureuse. Sa mort (17 octobre 1690). État de la dévotion. Perspectives d'avenir.

Les révélations de 1688 et de 1689 (message au roi, mission confiée à la Visitation et à la Compagnie de Jésus) ouvrirent un champ plus vaste aux ambitions de la Bienheureuse et la poussèrent à étendre le cercle de ses relations. Elle se dépensait avec une activité incroyable pour sa chère dévotion. Elle n'était plus en rapport seulement avec ses sœurs en religion. De tout côté, on lui écrivait, on venait la voir, et malgré ses répugnances, elle allait au parloir, elle multipliait ses lettres. Quelle joie en retour, quand elle apprenait quelque nouveau progrès de la dévotion ! A Dijon, l'autorité diocésaine, à laquelle Rome avait renvoyé, accorde aux Visitandines la fête désirée, et le premier vendredi de février 1689, octave de saint François de Sales, on y chante solennellement l'office et la messe de la sœur Joly. Quelques Jésuites, amis pour la plupart ou enfants spirituels du P. de la Colombière, se prenaient d'enthousiasme pour la nouvelle dévotion, l'inspiraient à leurs élèves, en parlaient à toute occasion ; à Lyon, à Marseille surtout, c'était presque de l'engouement. Les dernières lettres de la Bienheureuse sont pleines de détails intéressants à ce sujet. On la voit elle-même tout occupée de livres à écrire et à répandre. Le livret de Moulins ne suffit plus, ni celui de la sœur Joly. Celui-ci est repris par le P. Croiset, qui

le publie à Lyon en l'augmentant. Les éditions étaient enlevées, comme les images. Sous l'influence de la Bienheureuse, le P. Froment, qui était à Paray, entreprit un livre sur le Sacré-Cœur ; le P. Croiset se mit aussi à l'œuvre : ce qui ne laissa pas de jeter la Bienheureuse en quelque embarras.

C'est au P. Croiset et à son livre qu'elle s'intéresse le plus. Nous avons, en bonne partie au moins, sa correspondance avec lui sur ce sujet. Elle suggérait des idées, elle donnait, quoi qu'il lui en coûtât, les détails nécessaires sur les origines de la dévotion ; elle lisait le manuscrit à mesure qu'il avançait. Elle avait trouvé dans le P. Croiset comme un second Père de la Colombière, non plus tant pour la direction de son âme que pour l'apostolat du Sacré-Cœur.

Elle seule, disait-elle, mettait obstacle à la dévotion ; mieux valait qu'elle mourût. C'était vrai, quoique en un sens différent du sien. Elle vivante, on ne pouvait tout dire. Le 17 octobre, sans qu'on se fût décidé à la croire sérieusement malade, elle alla, dans un acte d'amour, « s'abîmer dans le Sacré-Cœur. » Le livre du P. Croiset (2e édition) était presque fini [1]. Il ajouta à la hâte un *Abrégé de la Vie d'une religieuse de la Visitation de laquelle Dieu s'est servi pour l'établissement de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus-Christ, décédée en odeur de sainteté le* 17 *octobre de l'année* 1690 ; il y inséra, avec des documents fournis par la Visitation, de

1. Le P. Croiset donne son livre de 1691 comme une seconde édition, parce qu'il le regarde comme substantiellement identique à celui de 1689, où il développait et augmentait le livret de sœur Joly.

larges extraits des lettres qu'il avait reçues d'elle, et l'ouvrage parut à Lyon dès 1691.

On devine ce que la dévotion dut y gagner. Avant d'en suivre l'histoire, voyons rapidement où elle en était quand mourut la Bienheureuse.

Elle était constituée dans son intime. Très précise à la fois et très large, elle englobait tous les éléments existants, et les orientait vers un but très net, l'amour réciproque et réparateur. Elle avait ses pratiques principales : toutes celles du passé s'y incorporaient sans peine, les nouvelles étaient simples et peu nombreuses. De petits livres existaient qui faisaient la fusion, et groupaient, à côté des exercices anciens, des prières nouvelles. Mais c'était plus qu'un ensemble de pratiques, plus qu'un recueil d'exercices anciens ou nouveaux : c'était un esprit, toute une spiritualité d'amour, tendre et solide à la fois, pour Jésus tout aimant et tout aimable.

Elle était acceptée dans plusieurs monastères de la Visitation, et elle rayonnait au dehors dans plusieurs villes de France. Un peu mêlée parfois à la dévotion du P. Eudes, qu'elle était en train d'absorber, elle avait quelques confréries, et si Rome, sollicitée dès 1687, n'avait accordé ni messe, ni office, ni fête, elle avait renvoyé aux Ordinaires, et les Ordinaires, à Langres par exemple, lui avaient fait bon accueil.

Quelques chapelles existaient, chez les visitandines ou ailleurs ; les images et tableaux étaient répandus, les petits livres étaient en vogue. Des prédicateurs en parlaient pour la recommander. Le feu sacré était allumé dans quelques âmes ardentes ; dans deux instituts religieux, une élite

regardait comme un devoir d'état de la propager. Des livres se préparaient, qui allaient l'expliquer clairement et dire ses origines célestes. La grâce de Dieu enfin était avec ses apôtres, et la transformation visible qu'elle opérait, en y entrant, dans les âmes ou dans les communautés, portait un vivant témoignage à la parole et au livre. En mourant, Marguerite-Marie laissait la dévotion vivante, viable, pleine d'avenir.

Mais il y avait des obstacles formidables. Ni la Visitation comme corps, ni la Compagnie de Jésus n'étaient conquises à la nouvelle dévotion. Les contradictions qu'eurent à subir Marguerite-Marie et le P. de la Colombière ne devaient pas céder de si tôt. Au dehors, les jansénistes, qui avaient déjà tant crié contre le P. Eudes, n'étaient pas près de désarmer devant Marie Alacoque et les Jésuites. Rome enfin attendait, suivant son habitude, et observait : elle n'était pas hostile, mais elle n'était pas gagnée.

CHAPITRE VII

DEPUIS LA MORT DE MARGUERITE-MARIE JUSQU'A NOS JOURS [1]

I

De 1690 à 1725 [2]

Premiers développements, premières demandes à Rome. Recours public au Sacré-Cœur; la peste de Marseille, 1720.

La mort de Marguerite-Marie, grâce, pour une bonne part, au livre du P. Croiset, ne fit que donner

1. Pour l'histoire de la dévotion jusqu'à nos jours, Nilles donne les documents officiels et beaucoup d'autres renseignements. Voir encore : Alet, Letierce, Franciosi, Hattler, déjà cités. Dans l'édition de Languet par Mgr Gauthey, les livres supplémentaires, x-xii, contiennent, avec l'histoire posthume de Marguerite-Marie, beaucoup de renseignements sur l'histoire de la dévotion jusqu'à 1889. Bon résumé dans Nix, ouvrage cité, c. i, p. 10-36. Nulle part il n'y a tant de renseigne ments accumulés que dans *Le Règne du Sacré-Cœur*, t. v, 4e partie, p. 461-557 ; mais ce ne sont que des indications sous forme d'annales.

Pour avoir l'idée de la façon dont on combattit la dévotion, dont on la défigura, et dont on en travestit l'histoire, on peut voir Nilles, *op. cit.*, Parergon, *De finali triumpho SS. Cordis Jesu*, t. i, p. 201 sq. On en a l'impression directe en lisant l'abbé Grégoire, *Histoire des sectes religieuses*, l. iii, c. xx, nouv. édit., Paris, 1828, t. ii, p. 244-292 ; Tabaraud, *Des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie*, par un vétéran du Sacerdoce, Paris, 1824 ; les articles *Sacré-Cœur*, dans le *Grand dictionnaire* de Larousse, et *Herz-Jesu-Kultus*, dans la *Realencylopädie für protestantische Theologie*, t. vii, p. 777 sq.

2. Pour cette période, voir en particulier, l'article de M. A. Hamon, *Etudes*, 20 juin 1910, t. 129, p. 776-797, sur *La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus après la B. Marguerite-Marie* (1690-1697); cf. l'article *Office du Sacré-Cœur* dans *Analecta juris pontificii*, Rome, 1860, 30e livraison, t. iii, p. 236 : on y trouve les actes de 1697, avec un aperçu, d'ailleurs peu exact, des origines de la dévotion.

un nouvel élan à la dévotion. Le livre eut une diffusion prodigieuse : il s'en fit des éditions et des adaptations en plusieurs villes de France ; il fut traduit en plusieurs langues. Partout il allumait le feu sacré en faisant connaître, avec la valeur et l'utilité de la dévotion, ses origines célestes.

L'apostolat vivant faisait plus encore. Partout où il y avait un monastère de la Visitation ou un collège de Jésuites, il se trouvait quelque âme ardente pour la propager. Ce n'était pas toujours sans difficulté. Car si la dévotion provoquait l'enthousiasme, elle trouvait aussi des résistances.

On voit par le P. de Galliffet, et cela aurait pu se deviner, que, comme d'ordinaire, il faut distinguer deux ou trois moments dans le progrès de la dévotion. Dès qu'elle paraît, quelques âmes s'en éprennent : attrait de grâce, affinité naturelle, engouement de nouveauté. C'est comme une traînée de poudre qui prend feu. Mais voici l'opposition : elle naît du succès même ; l'entraînement des uns provoque la résistance des autres. C'est le moment des divisions, des disputes, des critiques. Pour rétablir la paix, l'autorité intervient. Conservatrice par devoir, comme par instinct, elle réprime les élans trop vifs, les initiatives trop brusques. Puis elle impose silence aux partis. Les âmes dociles font silence. Mais quand le mouvement vient de Dieu, cette docilité même en assure le triomphe. Tandis que les indociles et les engoués murmurent peut-être et lâchent presque aussitôt la cause qu'ils ont compromise par leurs excès et leur indiscrétion, les autres, plus sérieux et plus surnaturels, la dégagent de tout ce qui avait pu s'y mêler d'humain et de naturel : ils prient, ils atten-

dent, ils agissent discrètement sous le regard et avec l'approbation de l'autorité. Le mouvement reprend peu à peu, plus profond, sans bruit, sans heurt. Les meilleurs parmi les opposants réfléchissent, examinent ; sous l'action de la grâce, les préjugés tombent, la vérité se montre : les voilà gagnés ; ils seront peut-être d'ardents zélateurs.

Nous avons vu que telle fut l'histoire de la dévotion à Paray. Telle elle fut dans bien des monastères de la Visitation ; telle dans les collèges et communautés de la Compagnie de Jésus [1] ; telle à peu près partout où s'implantait la nouvelle dévotion. Cette première opposition n'était pas, de sa nature, une opposition janséniste. Mais il s'y mêla çà et là des influences jansénistes, qui servirent à la rendre plus opiniâtre et plus amère. Ce n'est pas des tout premiers temps que parle le P. de Galliffet ; mais on peut dire avec lui que « la persécution fut vive. On en vint, continue-t-il, à regarder ceux qui voulaient pratiquer ou établir cette fête, comme une espèce de secte capable de troubler l'Église. Tout, jusqu'au nom de la dévotion, devint odieux. On ne pouvait nommer le Cœur de Jésus sans offenser certains esprits [2]. » Les chrétiens instruits et pieux arrivaient vite à des appréciations plus équitables : « La vérité, dit encore le P. de Galliffet, prenait peu à peu le dessus ; les préjugés se dissipaient ; les esprits revenaient, de sorte qu'en peu d'années on vit des personnes de toutes conditions et de tous caractères embrasser la nouvelle dévotion et y trouver

1. On peut en voir le détail dans les deux volumes du P. Letierce, *Etude sur le Sacré-Cœur*.

2. Ouvrage cité, livre I, c. II, p. 16-18.

leur consolation. » Il ajoute qu'elle « s'introduisit surtout dans les monastères ». Et cela se comprend sans peine. Elle a toujours été la dévotion d'une élite.

Mais il lui fallait conquérir les âmes une à une. Tant s'en faut que même la Visitation en corps et la Compagnie de Jésus aient donné tête baissée dans la dévotion nouvelle. Il y eut même des coups d'autorité, destinés à faire réfléchir les téméraires et les novateurs.

D'Annecy, de la « sainte Source », partait, le 14 novembre 1693, une circulaire expliquant pourquoi l'on y refusait d'entrer « dans ces pratiques si singulières qu'on a introduites depuis peu pour honorer le sacré Cœur de Jésus. » Ce n'était pas le rejet de la dévotion, on le disait expressément : « Nous ne voulons point pour cela avoir moins de religion envers le sacré Cœur ; nous le regardons toujours comme le centre de tous nos désirs et le comble de tous nos vœux [1]. » Ce que l'on repousse, ce sont les pratiques nouvelles, contre lesquelles les saints fondateurs avaient tant mis en garde. Mais le mot reste dur. Annecy, d'ailleurs, va bientôt recevoir la Mère Greyfié, la choisir pour supérieure, apprendre d'elle à mieux apprécier la nouvelle dévotion.

Choses analogues dans la Compagnie de Jésus. Les profanes s'imaginent parfois qu'une dévotion qui se réclame des visions et des révélations d'une religieuse est sûre de trouver créance en ce monde de prédicateurs, de confesseurs, de théologiens.

1. Cité par Letierce, *Etude*, t. I, p. 345. Voir aussi les explications données par les Annalistes d'Annecy, *loc. cit.* p. 345 et suiv. Cf. Hamon, l. c. 785.

C'est bien mal les connaître. Le P. Croiset et ses amis, tout sages qu'ils étaient, parurent à quelques-uns excessifs et trop crédules. La chose alla jusqu'au P. Thyrse Gonzalez, alors Général de la Compagnie. Celui-là, certes, n'était pas enclin aux nouveautés. Il ne condamna pas cependant la dévotion ; mais il craignait que le P. Croiset ne fût « tourné aux opinions singulières. » On lui expliqua que non ; il répondit en se défendant de blâmer la dévotion, mais sans vouloir l'encourager, et en retranchant les pratiques contraires aux usages [1]. Cela se passait en 1695. La Compagnie en corps ne devait faire acte de dévotion au Sacré-Cœur qu'au temps de Laurent Ricci, quand, les malheurs fondant sur elle de toutes parts, elle n'avait plus d'espoir que dans ce Sacré-Cœur.

Cependant les confréries se multipliaient, les pratiques essentielles étaient adoptées ; des chapelles se bâtissaient, des autels étaient dédiés ; les prédicateurs parlaient. En quelques années, la dévotion fut connue par toute la France, connue en Canada et jusque dans l'Extrême-Orient. De saints prêtres s'en faisaient les propagateurs zélés. Nous avons parlé de M. Boudon. Un peu plus tard, 1711, Simon Gourdan, le pieux et savant chanoine de Saint-Victor, allait en faire l'éloge dans une consultation célèbre [2].

Des congrégations religieuses lui ouvraient leurs portes toutes grandes. Les Bénédictines du Saint-

1. Voir Letierce, t. II, p. 90 et suiv. Hamon, l. c. 790.

2. Letierce, *Etude*, t. I, p. 119-121. Franciosi, 522-525. En fait, l'éloge ne porte guère, la notion du cœur telle que la donne Simon Gourdan restant très vague : il voit le cœur métaphorique, plus que le cœur symbolique.

Sacrement y étaient préparées par le P. Eudes, comme aussi certains couvents de Bénédictines ou d'Ursulines ; les Chartreuses l'étaient par les mystiques de leur ordre.

Ce sont peut-être les Chartreux qui les premiers ont adopté quasi officiellement la nouvelle dévotion. Vers 1692, des Moniales de cet ordre demandaient à leur Supérieur général, dom Innocent Le Masson, si elles pouvaient adopter les pratiques proposées dans un petit livre de la dévotion au Sacré-Cœur : le rendez-vous quotidien dans ce divin cœur, des prières spéciales, une consécration, une amende honorable, une sorte de fête réparatrice en l'honneur du Sacré-Cœur le vendredi après l'octave du Saint-Sacrement. Et elles lui envoyaient le livre. C'était, semble-t-il, le livret de Dijon, celui de Sœur Joly. Dom Le Masson répondit : « Je ne consens pas seulement... Je vous y exhorte. » Et il voulut écrire lui-même un *Exercice de dévotion au Sacré-Cœur pour les religieuses Chartreuses*, qui parut en 1694 [1].

Dans cette première diffusion de la dévotion, on aimerait à distinguer les influences de Marguerite-Marie et celles du P. Eudes, à voir du moins comment elles s'unissent et se fondent. Nous ne pouvons que recueillir ici quelques indications [2]. En 1693, une lettre du P. Croiset nous montre des Bénédictines, les Dames de Saint-Pierre à Lyon, retrouver, pour ainsi dire, dans la dévotion qu'on

1. Voir dom Boutrais, *Mois du Sacré-Cœur de Jésus*, 4e édition, Montreuil, 1886, préface, p. 12 et suivantes. Dom Boutrais ne dit pas ses sources ; je suppose qu'il traduit la pensée de dom Le Masson, plutôt qu'il ne donne le texte même.

2. Voir ci-dessus, c. VI, § 1, ce qui regarde M. Boudon.

leur propose, celle que leur Ordre a eue autrefois. Mais elles en avaient perdu souvenir. Ces Dames « ayant goûté extraordinairement cette dévotion, apprirent qu'elle avait été autrefois fort ordinaire dans l'Ordre... et qu'il y avait eu, il y a beaucoup d'années, une fête dans l'Ordre et un Office en l'honneur du Sacré-Cœur. » On croirait qu'il s'agit des siècles passés. Il n'en est rien, semble-t-il. « Dieu a permis, ajoute le P. Croiset, qu'elles aient trouvé à Paris cet Office à neuf leçons, avec une Messe très bien composée à l'honneur de ce Sacré-Cœur, le tout approuvé à Rome, avec permission à tout l'Ordre de Saint Benoît de faire tous les ans cette fête [1]. » L'Office dont il est ici question est, sans doute, celui du P. Eudes. En tout cas, il faut reconnaître que si, dans ce monde de Lyon, le P. Eudes était bien inconnu, le raccord se faisait tout naturellement de la nouvelle dévotion avec l'ancienne. Cet emprunt de l'Office et de la Messe du P. Eudes pour la dévotion de Paray, n'est pas unique ; l'occasion s'est déjà présentée à nous d'en signaler des traces jusque chez les Visitandines, chez celles de Strasbourg, par exemple, de Nancy, de Metz [2]. Nous le constatons également à Rouen. Les Visitandines y avaient accueilli la dévotion dès 1690. Là paraissait, en 1694, un opuscule de *La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus-Christ* [3]. La dévotion de Paray y est

1. Lettre au P. de Villette, citée par Letierce, t. II, p. 89.

2. Voir les exemples donnés par le R. P. Le Doré, *Les Sacrés Cœurs*, t. I, p. 238 et suiv.

3. Réédité à Montreuil-sur-Mer, en 1899, mais avec des adaptations qui en font presque un autre livre. L'éditeur l'attribue à la Mère Jeanne-Marie de Bauquemare de Bourdeny, Supérieure du premier monastère de la Visitation. M. Hamon

nettement exposée et même distinguée, en quelque sorte, de celle du P. Eudes [1]. Mais la Messe qu'on y insère est celle du P. Eudes.

A Rouen encore, nous retrouvons les deux influences en contact, le 6 juin 1698. Pour la fête solennelle de la Confrérie adoratrice, qui est bien la fête de Paray, 6 juin, vendredi après l'octave du Saint-Sacrement, celle que Rome vient de concéder aux Visitandines, ce sont les Eudistes, « Messieurs du Grand Séminaire, » qui chantent la Messe du Sacré-Cœur ; c'est un Eudiste qui fait le grand sermon du soir. Il leur appartenait, dit la circulaire où sont racontées ces choses, « de faire l'ouverture de cette dévotion établie depuis longtemps dans leur Congrégation [2]. »

Sont-ce là des faits isolés, ou bien se présenta-t-il

le dit d'un auteur inconnu (*Etudes*, l. c. 782). Ce qui importe ici, c'est que la Messe du P. Eudes y serve pour la dévotion de Paray. Voir réédition, p. 44, note.

1. « Ce mot, cœur de Jésus, peut s'entendre ou de la partie du corps adorable qui porte ce nom, ou des sentiments intérieurs de Jésus-Christ en général, ou enfin en particulier de son amour pour nous. C'est dans le second de ces trois sens que l'ont pris les auteurs de deux excellents offices (*M. Olier et le P. Eudes*).. Le troisième sens est ordinaire... et c'est... en ce sens qu'on le doit prendre dans la dévotion dont nous parlons. » Mais ce qui suit rapproche le second et le troisième sens : « Cette dévotion n'a donc pas seulement le cœur matériel de Jésus-Christ pour objet, mais aussi tous ses mouvements adorables. et particulièrement l'amour infini qu'il a pour nous. » Réédition, p. 18-19.

2. Voir Letierce, t. I, p. 369. — Le P. Letierce se demande, p. 387, si les litanies du Sacré-Cœur envoyées de Nantes à Moulins et publiées en 1687 dans le livret de la Mère de Soudeilles, ne seraient pas celles du P. Eudes. En comparant celles du livret, telles que les donne le P. Yenveux, *Le règne du Sacré Cœur*, t. II, p. 260, et celles du P. Eudes, telles que les donnent le P. Nilles, t. II, p. 307, et le P. Le Doré, t. I, p. 414 (légères différences avec le P. Nilles), on constate que non.

souvent des cas analogues ? Pour répondre, il faudrait des documents précis, qu'on n'a pas recueillis encore. Mais une chose est sûre. L'impulsion conquérante, le mouvement qui envahit l'Europe, l'Orient, l'Amérique, est parti de Paray.

Bientôt le livre du P. Croiset ne suffit plus. On en voit paraître de tout côté. Souvent ce ne sont que des manuels à l'usage des confréries qui s'établissent partout, des recueils de prières et de pratiques, avec quelques explications sur la nature et les origines de la dévotion, avec quelques approbations épiscopales. Quelquefois les confréries ne sont que l'occasion ; le livre est un vrai traité, théologique à la fois et pieux. Tel celui du P. Froment, commencé avant même la publication du P. Croiset et sous l'influence de Marguerite-Marie ; mais il ne parut qu'en 1699. Tel celui du P. Bouzonié, qui parut à Poitiers en 1697.

Vers le même temps, les Réviseurs généraux de la Compagnie de Jésus à Rome en examinaient un, qui semble avoir visé plus haut encore, visé à obtenir la fête avec Messe et Office propres pour l'Église universelle. Ils louèrent l'ouvrage, « écrit avec science et talent, on ne peut plus apte à promouvoir la dévotion et le culte du sacré Cœur. » Ils furent d'avis néanmoins qu'on ne l'imprimât point. Et le P. Thyrse Gonzalez, alors général de la Compagnie, décida dans leur sens, pour les raisons que nous dirons bientôt. Quel était cet ouvrage et de qui était-il ? On l'ignorait jusqu'à présent. On avait cru qu'il s'agissait peut-être d'extraits du P. Croiset, ou d'une réédition [1]. Une donnée

1. Voir Letierce, t. II, p. 94.

nouvelle favorise une autre conjecture. Le P. Pierre Charrier dit avoir trouvé à Rome un manuscrit du P. de Galliffet *De cultu Sacrosancti Cordis Jesu*, daté de 1696 [1]. Si ces indications sont exactes, on ne peut guère douter que ce ne soit là l'ouvrage soumis par le Provincial de Lyon aux Réviseurs de Rome. Ainsi le P. de Galliffet aurait dû attendre pendant 30 ans l'heure de la Providence. Car son ouvrage latin ne parut qu'en 1726.

La dévotion elle-même allait avoir à subir de tout autres délais devant la Cour de Rome. Les bonnes âmes avaient cru que les choses iraient toutes seules. N'avait-on pas le désir de Jésus et sa promesse qu'il régnerait malgré les résistances et les oppositions ? Déboutées à Rome une première fois en 1687, les Visitandines s'adressaient aux Ordinaires, suivant le conseil de Rome elle-même, et souvent les Ordinaires leur accordaient pour leurs Confréries la fête du Sacré-Cœur, avec Messe et Office propres. Langres avait commencé et nous avons vu la fête se célébrer à Dijon ; Besançon eut aussi la sienne à partir de 1694, également avec Messe et Offices propres.

D'autres évêques faisaient de même, chacun comme il lui plaisait. Rien d'uniforme, rien d'assuré : tout dépendait du bon plaisir de l'Ordinaire. Et puis, il manquait le prestige de l'autorité papale.

1. *Histoire du vénérable Père Claude de la Colombière*, p. 482, note. Cf. p. 539. D'autre part, l'assertion du R. P. Charrier se heurte à de grosses objections. La principale naît de ce que dit le P. de Galliffet lui-même : « L'année 1723, je fus appelé à Rome... pour l'emploi d'Assistant... J'y composai un livre latin du Sacré Cœur de Jésus-Christ. » *Préface apologétique*, dans *L'excellence de la dévotion au S. C.*, p. 268. Cela ne laisse guère deviner un essai antérieur.

A partir de 1693, les Confréries furent approuvées de Rome et enrichies d'Indulgences. Le P. Croiset se figurait qu'avec cela on avait tout. « On attend les Indulgences, écrivait-il en 1693. Dès que Rome aura parlé, je m'attends à voir solenniser cette fête partout [1]. » Lui aussi allait être déçu.

En 1697, on crut le moment venu de tenter un grand effort auprès d'Innocent XII, pour avoir la fête tant désirée, avec Messe et Office propres. Les Visitandines avaient intéressé à leur cause la reine détrônée d'Angleterre, Marie d'Este, femme de Jacques II. C'était facile, car elle n'avait pu oublier son prédicateur de 1676, le Père de la Colombière. De son exil royal à Saint-Germain-en-Laye, elle écrivit au pape, lui demandant d'accorder aux monastères de la Visitation la fête du Sacré-Cœur, avec Messe propre, le vendredi après l'octave de la Fête-Dieu. Le pape, suivant l'usage, renvoya la cause à la Sacrée Congrégation des Rites. Le cardinal de Forbin-Janson, évêque de Beauvais, alors ambassadeur de Louis XIV à Rome, s'en fit le ponent. Il prit pour postulateur, ou avocat de la cause, Frigidiano Castagnori ; celui-ci présenta un long mémoire à la Sacrée Congrégation pour exposer la question et obtenir la fête demandée.

Le promoteur de la foi, Prosper Bottini, archevêque de Myre, fit les objections, suivant l'usage. La principale était la nouveauté ; puis aussi les

1. Lettre citée par le P. Letierce, t. II, p. 90. En fait, on la solennisa en bien des endroits. Voir dans Letierce, t. I, p. 614-617, le récit naïf et enthousiaste de celle d'Aix, 28 mai 1693, jour de l'octave du Saint-Sacrement, chez les Visitandines.

conséquences qu'on en tirerait pour établir d'autres fêtes, notamment celle du cœur de Marie. Le postulateur répliqua, résolvant les objections et rappelant les mérites de la reine d'Angleterre. La Sacrée Congrégation rendit son décret le 30 mars 1697. Elle accordait aux monastères de la Visitation la messe des Cinq Plaies pour la fête du Sacré-Cœur [1]. On peut voir dans les récits du temps avec quel entrain et quelle solennité fut célébrée la fête [2].

Ce n'était pourtant qu'une demi-satisfaction. Et l'impression à Rome ne fut pas celle d'une victoire, qui encourage à marcher en avant. C'est deux mois après le Décret donné dans la cause des Visitandines que les Réviseurs Jésuites se prononcèrent comme nous avons vu. Ils ajoutaient : « Nous souhaitons que les Nôtres ne s'emploient plus à patronner la cause du Sacré-Cœur en cour de Rome, et surtout que votre Paternité n'intervienne pas pour obtenir que la fête avec la Messe et l'Office propres du Sacré-Cœur soient accordés à toute l'Église ; particulièrement en un temps où les dévotions nouvelles pullulent de toute part et sont écartées impitoyablement par la sainte Église. »

Vers le même temps, en effet, les Ursulines de Vienne, qui s'étaient adressées de leur côté à la Congrégation des Rites en vue d'obtenir la fête pour elles-mêmes, recevaient de la Congrégation un refus formel : *Non expedire* [3].

1. Voir Nilles, t. I, p. 12 et suiv.; *Analecta juris pontificii, loc. cit.*

2. Voir, par exemple, dans Letierce, t. II, p. 368-369, le programme des cérémonies publiques au premier monastère de Rouen, le 6 juin 1698, et la circulaire qui en rend compte.

3. Décret du 5 octobre 1697, dans Nilles, t. I, p. 24.

La dévotion allait recevoir un coup plus sensible. En 1704, le livre du P. Croiset fut mis à *l'Index*. Pourquoi ? Le P. de Galliffet l'expliquait ainsi à Mgr Languet, 20 ans plus tard : « La nouveauté de la chose, quelques manquements de formalités requises ici, et peut-être un peu de malignité de la part des hommes et beaucoup certainement de la part de l'enfer [1]. » Le livre ne laissa pas de se propager ; il fut traduit en italien, en y corrigeant les défauts de formalités ; même en France, il recevait de grands éloges de Mgr Languet, qui le recommandait, sans faire la moindre allusion à *l'index* [2]. Le P. de Galliffet, dans sa lettre à Mgr Languet, exprimait l'espoir qu'après l'approbation de la dévotion, on ferait « rendre audit livre la justice qui lui est due. » Cet espoir s'est réalisé, mais longtemps après, en 1887.

Malgré tous les obstacles, la dévotion continua de se répandre dans le public. Les confréries se multipliaient, avec approbation et indulgences de Rome. Indulgences aussi pour tous ceux qui visiteraient les églises des Visitandines, le jour de la fête. Les Ursulines de Vienne imitaient les Visitandines de France ; la Pologne s'ouvrait toute grande au Sacré-Cœur ; le Canada également.

En 1707, les Visitandines renouvelèrent leurs instances auprès de Clément XI, pour avoir la Messe propre. Le pape leur répondit, le 4 juin 1707, en louant leur zèle, leur piété, leur prudence dans la conduite de cette affaire ; qu'elles attendissent donc en paix le jugement de l'Église ; par cette

1. Cité par Letierce, t. II, p. 96.
2. *Vie*, édition Gauthey, p. 432.

soumission sincère elles arriveraient en droite ligne au cœur même du Seigneur [1].

La peste de Marseille, en 1720, fut peut-être la première occasion d'une consécration solennelle, d'un culte public en dehors des communautés religieuses. On sait comment Marseille avait été chaud pour le Sacré-Cœur dès les temps de Marguerite-Marie. Depuis quelques années, une autre visitandine, Anne-Madeleine Rémuzat, y soufflait la même dévotion. Elle avait annoncé le fléau de 1720. Quand il éclata, Notre-Seigneur lui indiqua le remède dans la dévotion à son Sacré-Cœur. Amende honorable et consécration furent faites par Mgr de Belsunce, au milieu des larmes et des sanglots de tout un peuple ; un décret établit la fête pour l'année suivante. La peste cessa. En 1722, elle reparut. Cette fois, les magistrats eux-mêmes firent un vœu solennel de fêter désormais le Sacré-Cœur par messe, communion, hommages et procession solennelle. D'autres villes frappées ou menacées, recoururent de même au Sacré-Cœur : Aix, Arles, Avignon, Toulon. Ce fut une supplication générale. Ainsi la dévotion devenait populaire [2].

1. Cité par Nilles, t. I, p. 13.

2. Pour les détails, voir Nilles, t. I, p. 26 et suiv. ; Galliffet, l. I, c. II ; Letierce, *Etude*, t. I, p. 457-485 ; le même, *Le Sacré-Cœur*, p. 242 et suiv. ; Alet, p. 263 et suiv.

II

La fête du Sacré-Cœur.

Nouvel effort à Rome sous Benoît XIII, 1726-1729. Succès sous Clément XIII, 1765. Extension sous Pie IX, 1856, et sous Léon XIII, 1889.

En 1726, on crut le moment venu de reprendre la cause à Rome. Le roi de Pologne, auquel s'adjoignit plus tard le roi d'Espagne, les évêques de Cracovie et de Marseille, les Visitandines s'adressèrent à Benoît XIII pour obtenir la fête et l'office propre. On montrait la dévotion répandue dans toute l'Église, chère aux évêques, chère aux peuples ; on rappelait le désir exprimé par Notre-Seigneur à la B. Marguerite-Marie. L'âme du mouvement était le P. de Galliffet, assistant de France à Rome, postulateur de la cause. Il publia en latin son livre sur le Sacré-Cœur et prépara toutes les pièces à la perfection.

On jugeait le succès assuré. Prosper Lambertini, le futur Benoît XIV, était alors promoteur de la foi. Le P. de Galliffet le croyait favorable à la cause. Pape, il accepta la dédicace d'une édition nouvelle du livre de Galliffet, et donna libéralement des bulles en faveur des confréries du Sacré-Cœur. Il ne paraît pas qu'il fût pour une fête nouvelle. En tout cas, il fit consciencieusement son rôle « d'avocat du diable ». Les objections furent les mêmes à peu près que trente ans plus tôt : la fête était nouvelle ; le cas de Marguerite-Marie n'était pas tranché ; une fois lancé dans cette voie, où s'arrêterait-on ? A tout cela, Galliffet avait

réponse. Mais Lambertini donna de vive voix aux cardinaux, une raison qui les émut davantage. La cause supposait, ou du moins semblait supposer, d'après les explications du P. de Galliffet, le cœur organe du sentiment. Or c'était là, dit Lambertini, une opinion philosophique discutable et discutée, où il ne fallait pas compromettre l'Église. Cela surtout fit hésiter [1]. Pour ne pas dire *non*, la Sacrée Congrégation répondit, le 12 juillet 1727 : *Non proposita.* Malgré tout, on insista, on revint à la charge. Le 30 juillet 1729, elle répondit : *Negative.* Ce fut grande déception [2].

Cependant la dévotion faisait son chemin, malgré les clameurs des jansénistes et des philosophes. La reine de France, Marie Leczinska avait pris la chose à cœur, humblement et pieusement ; depuis près de trois ans elle était en instance auprès de Clément XII, pour obtenir enfin son assentiment ; elle semblait près d'aboutir quand le Pape mourut. A peine son successeur était-il nommé, qu'elle lui en écrivait, 3 octobre 1740. Benoît XIV n'était pas pour les fêtes nouvelles : il se contenta de lui envoyer des images du Sacré-Cœur, brodées d'or et de soie [3]. Cependant le mouvement se progageait. Les suppliques arrivaient de toutes parts, de Pologne, d'Espagne, d'Amérique, d'Allemagne, d'Italie, d'Orient [4].

1. C'est ce que dit Benoît XIV lui-même, en racontant le fait. Saint Alphonse de Liguori explique les choses de la même façon. Il faut reconnaître que, sur ce point, Galliffet prêtait à la critique. Voir 2e partie, c. II, § 3, p. 150-151.

2. Voir Nilles, l. I, part. 1, c. II ; Letierce, *Etude*, t. II, p. 133 et suiv.

3. Nilles, l. I, part. 1, c. III, § 1, p. 89, d'après Ferd. Tetamo ; cf. *ibid.* p. 97.

4. Nilles, *loc. cit.* p. 87-100.

En 1765, Clément XIII reprit la cause. Le *Mémoire* des évêques polonais fut présenté à la Sacrée Congrégation des Rites par J. B. Alegiani. On peut le voir dans Nilles [1]. Avec les répliques aux « exceptions » du promoteur de la foi, c'est tout un traité de la dévotion au Sacré-Cœur, largement inspiré de Galliffet. On y explique l'origine, le développement, la nature du culte. On y signale l'existence d'au moins 1090 confréries du Sacré-Cœur érigées dans le monde entier, la diffusion universelle du culte, les approbations épiscopales, l'acceptation par presque toutes les congrégations religieuses [2]. Le *Mémoire* se termine par la demande d'une fête avec messe et office propres. On voudrait bien que ce fût donné pour l'Église universelle, ou du moins pour tous les royaumes, provinces ou diocèses qui ont exprimé le même désir. Mais pour être plus sûr d'obtenir, on se contente de la demander pour la Pologne, pour l'Espagne, pour l'Archiconfrérie du Sacré-Cœur, établie à Rome et pour toutes les Confréries affiliées ; et l'on supplie que la fête soit fixée au vendredi qui suit l'octave du Saint-Sacrement [3].

Le 25 janvier 1765, la Sacrée Congrégation des Rites, donnait enfin le décret tant désiré. Considérant la diffusion universelle du culte, tant de brefs déjà donnés en sa faveur, tant de confréries érigées, on *ampliait* le culte déjà existant, en lui donnant une fête, après avoir expressément remarqué qu'on s'écartait du décret de juillet 1729.

1. *Loc. cit.*, § 3 (c'est 2 qu'il faudrait), p. 100-144.
2. *Memoriale*, § 3, n. 18-23, Nilles, p. 108-111.
3. *Memoriale*, § 8, n. 73-80, Nilles, p. 139-144.

Le 6 février, Clément XIII approuvait le décret [1]. Le 11 mai de la même année, la Sacrée Congrégation approuvait la messe et l'office pour la Pologne et pour l'Archiconfrérie. Le 10 juillet, les Visitandines obtenaient la fête pour elles-mêmes. En France, l'année même du décret, la fête fut reçue quasi officiellement par l'épiscopat, et fut vite établie dans presque tous les diocèses. La pieuse reine était intervenue. A l'assemblée du clergé, en juillet 1765, l'archevêque de Reims, qui présidait, fit part en son nom, « du désir qu'elle aurait de voir établir dans tous les diocèses où ils ne le sont pas encore, la dévotion et l'office du sacré Cœur de Jésus. » Il ne doutait pas, ajouta-t-il, « que l'assemblée ne sentît tout l'avantage de ce pieux établissement, et ne s'empressait de l'autoriser par une délibération conforme aux vœux de Sa Majesté. » Sur quoi continuent les actes, « tous les évêques qui composent l'assemblée [2], également pénétrés du profond respect et de la vénération qui ne sont pas moins dus aux vertus éminentes de Sa Majesté qu'à son rang auguste, et voulant, autant qu'il est en eux, seconder un zèle aussi édifiant, ont unanimement délibéré, d'établir dans leurs diocèses respectifs, la dévotion et l'office du sacré Cœur de Jésus, et d'inviter, par une lettre circulaire, les autres évêques du

1. Texte dans Nilles, *loc. cit.*, § 4, p. 152. Cf. Gardellini, *Decreta authentica*, 1857, n. 4579, t. III, p. 174. Nous avons déjà dit que ce décret n'est pas reproduit dans la nouvelle collection des *Decreta authentica*. Probablement, on l'a jugé superflu : tant d'autres sont venus après, qui l'englobent en le complétant.

2. Ils étaient 32, à en juger par le mandement de Mgr de Pressy.

royaume d'en faire de même dans les diocèses où cette dévotion et cet office ne sont pas encore établis. »

Ainsi fut fait. La circulaire fut envoyée, et presque partout la fête fut établie aussitôt. Il y eut, à cette occasion, nombre de Mandements épiscopaux expliquant la dévotion et la faisant fort bien valoir [1].

De tout côté, on demanda la fête, et il suffisait de la demander pour l'obtenir. Bref, en 1856, la Sacrée Congrégation des Rites pouvait dire qu'il n'y avait presque plus une Église au monde qui n'eût obtenu le privilège [2].

Ce n'était pourtant qu'un privilège : la fête était concédée, non prescrite. C'est en 1856 seulement que Pie IX, à la demande des évêques de France, réunis à Paris à l'occasion du baptême du prince impérial, étendit la fête à l'Église universelle sous le rite double majeur [3].

En 1864, la béatification de Marguerite-Marie donnait une haute sanction au culte tel qu'il s'était propagé. Car les documents, décret de béatification, oraison de la Bienheureuse, leçons de la fête, affirmaient nettement que Jésus avait choisi l'humble Visitandine de Paray pour être l'apôtre de son Sacré-Cœur, pour nous révéler par elle son immense amour, et nous pousser à y répondre en l'honorant sous le symbole du cœur [4].

1. J'ai sous les yeux celui de Mgr de Pressy, évêque de Boulogne. Il est daté du 10 mai 1766. On y trouve le procès-verbal de l'assemblée du clergé donné ci-dessus. *Œuvres de Mgr de Pressy*, t. II, col. 1029.

2. Nilles, *loc. cit*, p. 157.

3. Décret du 23 août. Cf. Nilles, *loc. cit.*, c. IV, § 1, p. 167.

4. Textes dans Nilles, *loc. cit.* § 3, p. 168.

Cependant la dévotion grandissait, et, de tous côtés, on demandait une fête plus solennelle. Le pape l'accordait souvent à tel pays, à tel diocèse, à telle congrégation religieuse [1]. Mais c'est seulement le 28 juin 1889 que la fête a été élevée pour toute l'Église au rite double de première classe. Le 23 juillet 1897, un autre décret permettait de remettre la solennité au dimanche.

Ainsi s'est accompli le désir exprimé par Notre-Seigneur dans la grande apparition. La fête est établie dans le monde entier, établie avec son caractère de réparation et d'amende honorable. La solennité extérieure n'est pas encore partout tout ce qu'elle peut être ; mais il est peu de fêtes qui aient tant de prise sur les âmes.

III

Extension du culte public sous Pie IX et Léon XIII.

Les consécrations partielles ; consécration de 1875 ; la consécration du genre humain en 1899.

Avec la fête, les âmes dévouées au Sacré-Cœur ont toujours désiré la consécration et l'amende honorable. L'amende honorable n'a guère d'histoire, au moins en tant qu'elle se distingue de la consécration ; elle s'est naturellement incorporée à la dévotion, elle en est comme partie intégrante, et va avec elle partout où elle s'étend. Il en est de même en quelque façon de la consécration. La

1. Voir Nilles, c. IV, § 4, p. 170 et suiv.

Bienheureuse la demandait comme un des premiers actes de la dévotion, et lui donnait le sens d'une donation totale et irrévocable aux intérêts du Sacré-Cœur. Dans le message du Sacré-Cœur au roi, l'idée de consécration a sa place. Les échevins de Marseille renouvelaient solennellement depuis 1722 la consécration de la ville. Si le vœu de Louis XVI est authentique, le roi aurait promis de prononcer un acte solennel de consécration de sa personne, de sa famille et de son royaume au Sacré-Cœur de Jésus [1].

En notre siècle, surtout depuis 1850 environ, cette idée est devenue familière à la piété chrétienne. Les évêques consacrent leurs diocèses ; des États comme l'Équateur, 1873, des congrégations religieuses, des associations de tout genre, se consacrent solennellement au cœur de Jésus.

C'est d'ordinaire dans les grandes calamités que l'on se retourne vers lui. Marguerite-Marie n'avait-elle pas montré là le grand remède à la désolation du royaume [2] ? Marseille n'y avait-il pas trouvé son salut ? Mais la dévotion n'a pas que des motfs intéressés. L'amour y pousse.

En 1870 et 1871, de grandes pétitions furent faites à Pie IX pour qu'il fît de la fête du Sacré-Cœur une fête de première classe et consacrât l'Église entière à ce cœur tout aimant [3]. Les pétitions continuèrent les années suivantes. En 1874, à l'approche du second centenaire de la

1. Voir *Ami de la religion*, 1815, t. III, p. 77.

2. *Lettres inédites*, lettre III, p. 131.

3. Voir dans Nilles, la lettre des évêques réunis au concile du Vatican, *loc. cit.* p. 189 ; celle de l'impératrice d'Autriche, *loc. cit.* p. 191 ; celle des catholiques allemands, *loc. cit.* p. 192.

grande apparition à Marguerite-Marie, Mgr Desprez, archevêque de Toulouse, écrivit, comme évêque de la ville d'où rayonnait sur le monde l'*Apostolat de la prière*, à tous les évêques du monde catholique : il rappelait la supplique présentée à Pie IX, vers la fin du concile, signée par presque tous les évêques et supérieurs d'ordres, et par plus d'un million de fidèles ; il expliquait comment la chose n'avait pas abouti jusque-là ; il assurait qu'à Rome une supplique des évêques serait bien reçue, et il en envoyait une formule soigneusement préparée, pour éviter les ambiguités de langage, qui avaient fait difficulté dans le passé.

Au mois d'avril 1875, le P. Ramière, directeur de l'*Apostolat de la prière*, qui avait été l'âme du mouvement, offrait au pape la pétition souscrite par 525 évêques. On y demandait :

1. Que Sa Sainteté daignât choisir un jour, où, dans la basilique vaticane, avec toute la solennité possible, Elle consacrerait à jamais au Sacré-Cœur la ville et le monde (*urbem et orbem*) ;

2. Qu'Elle ordonnât que, le même jour, dans le monde entier, tous les groupements catholiques, diocèses, paroisses, missions, congrégations et communautés religieuses, maisons d'éducations, etc., fissent, par la bouche de leurs supérieurs respectifs, la même consécration, avec toute la solennité possible ;

3-5. Qu'Elle voulût bien prescrire des exercices préparatoires, donner des indulgences, commander que tous les ans on renouvelât cette consécration.

La sixième demande avait pour objet l'élévation

de la fête au rit de première classe avec octave, comme fête patronale de toute l'Église.

Le pape ne crut pas devoir intervenir d'autorité. Mais pour donner quelque satisfaction à ces pieux désirs, il chargea la Sacrée Congrégation des Rites d'envoyer partout une formule de consécration approuvée par lui, et qu'il proposait à tous ceux qui voudraient se consacrer au Sacré-Cœur. Cette unité de formule montrerait l'unité de l'Église; il laissait aux évêques le soin de la traduire et de la faire publier, s'ils le jugeaient à propos ; il exhortait les fidèles à la réciter, en particulier ou en public, le 16 juin 1875, second centenaire de l'apparition ; il accordait indulgence plénière à ceux qui le feraient. Le pape enfin donnait commission au P. Ramière de communiquer le décret de la Sacrée Congrégation, avec la formule de consécration, à tous les évêques du monde catholique [1].

On voit que le pape avait conscience, comme dit le décret, de la gravité de la chose, *gravitatem rei coram Deo animo reputans :* il aidait, il encourageait ; mais il ne voulait pas prendre l'initiative, encore moins commander. L'élan des fidèles n'en fut que plus admirable. Le 16 juin 1875 fut une des plus grandes solennités qu'ait vues le monde catholique, un beau triomphe du Sacré-Cœur : Marguerite-Marie dut en tressaillir de joie.

Léon XIII devait lui en préparer un plus magnifique encore, la consécration du genre humain au Sacré-Cœur, à la fin du XIXe siècle. Le 25 mai 1899, l'encyclique *Annum sacrum* annonçait au peuple chrétien un grand dessein du pape, dont il attendait, si l'on s'y prêtait avec ensemble et de tout

1. Voir les pièces dans Nilles, *loc. cit.* p. 202 sq.

cœur, de grands et durables fruits d'abord pour la chrétienté, et ensuite pour l'humanité tout entière : *Auctores suasoresque sumus præclaræ cujusdam rei, ex qua quidem, si modo omnes ex animo, si consentientibus libentibusque voluntatibus paruerint, primum quidem nomini christiano, deinde societati hominum universæ fructus insignes non sine causa expectamus, eosdemque mansuros.* Il rappelait ce qu'avaient fait ses prédécesseurs pour le cœur de Jésus, ce qu'il avait fait lui-même. « Et maintenant, ajoutait-il, nous avons en vue un acte de dévotion, qui sera comme le couronnement de tous les honneurs que l'on ait jamais rendus au Sacré-Cœur, et nous avons confiance que Jésus-Christ Notre Sauveur l'aura pour très agréable : *Nunc vero luculentior quædam obsequii forma obversatur animo, quæ scilicet honorum omnium, quotquot sacratissimo cordi haberi consueverunt, velut absolutio perfectioque sit.* »

Il rappelait les demandes faites à Pie IX et la consécration de 1875. Le temps lui semblait venu de consacrer enfin au Sacré-Cœur le genre humain tout entier, *communitatem generis humani devovere augustissimo cordi Jesu.* Il motivait sa décision en montrant que Jésus est le roi suprême, le roi non seulement des catholiques ou des baptisés, mais de tout le genre humain ; et il indiquait les titres de sa royauté. Mais ce que Jésus veut, c'est la reconnaissance spontanée de cette royauté ; et la consécration est précisément cela. « Comme d'ailleurs nous avons dans le Sacré-Cœur le symbole et la vive image de l'amour infini de Jésus, nous stimulant à l'aimer en retour, il est juste que cette consécration se fasse au Sacré-Cœur, ce qui, aussi

bien, n'est pas autre chose que se consacrer à Jésus-Christ. » Mais ceux qui ignorent Jésus, pouvons-nous les oublier ? Nous leur envoyons partout des apôtres ; mais aujourd'hui, « touchés de leur malheur, nous les recommandons instamment à Jésus, et, autant qu'il est en nous, nous les lui consacrons. Et ainsi cette consécration (*hæc devotio*) que nous recommandons à tous, sera utile à tous, » augmentant chez les uns la foi et l'amour, attirant aux autres des grâces de sanctification et de salut. Le pape montre ensuite que le salut est là pour les sociétés malades. Autrefois, dit-il, la croix apparut à Constantin, gage à la fois et cause de victoire. « Voici qu'aujourd'hui un nouveau signe... s'offre à nos yeux, signe d'espoir, signe tout divin, *auspicatissimum divinissimumque signum*, le Sacré-Cœur tout rayonnant au milieu des flammes. C'est là qu'il faut mettre toutes ses espérances ; là qu'il faut demander, de là qu'il faut attendre le salut. »

Le pape ajoutait qu'à ces grandes raisons d'ordre général s'en joignait pour lui une autre, toute personnelle : Dieu l'avait gardé, en le guérissant d'un mal dangereux ; il voulait, de son côté, par de plus grands hommages au Sacré-Cœur, en conserver le souvenir reconnaissant. Il ordonnait donc un triduum préparatoire à la fête du Sacré-Cœur, avec prières et litanies ; et il envoyait la formule de consécration à réciter le jour de la fête, dernier jour du triduum.

L'encyclique était datée du 25 mai 1899. Il n'y avait donc pas de temps à perdre. Car le vendredi après l'octave du Saint-Sacrement tombait, en 1899, le 9 juin, et, la solennité étant transférée au

dimanche, la consécration devait avoir lieu le 11. Mais depuis bientôt deux mois, elle était déjà annoncée. Par décret du 2 avril, la Sacrée Congrégation des Rites avait autorisé l'usage public des litanies du Sacré-Cœur. Parmi les considérants, il y avait celui-ci : « De plus, Sa Sainteté... se propose de consacrer le monde entier au Sacré-Cœur. Or, pour donner à cette consécration plus de solennité, Sa Sainteté a décidé de prescrire prochainement un triduum, dans lequel on chantera ces litanies. »

Cette annonce ne pouvait guère venir plus tôt, car la décision n'avait été prise que le 25 mars. Le pape pensait à la chose, mais pour 1900. Il est probable que le danger de mort auquel il venait d'échapper et dont il parle dans l'encyclique, hâta l'événement. Malgré la hâte, le monde catholique se trouva prêt, et l'on sait avec quelle solennité grandiose à la fois et intime s'accomplit cet acte que Léon XIII appelait « le plus grand acte » de son pontificat.

Aux premières vêpres de cette fête du Sacré-Cœur, dont la solennité, remise au dimanche, allait être marquée par ce grand acte, mourait inconnue, dans un monastère de Porto, en Portugal, la religieuse d'où était parti cet immense mouvement, qui mettait le monde aux pieds du Sacré-Cœur. Il y a là un de ces faits qui éclairent d'un jour singulier l'histoire de l'Église ; et s'il y a plaisir à chercher les dessous des événements humains, quitte à ne trouver souvent que petitesses ou vilenies, combien plus dans les choses religieuses, où l'on voit, quand on sait voir, le doigt de Dieu !

Le 10 juin 1898, partait du Bon-Pasteur de Porto une lettre pour Léon XIII. La religieuse qui la

signait au crayon d'une main défaillante disait au pape avoir reçu de Notre-Seigneur l'ordre de lui écrire qu'il voulait que son vicaire consacrât le monde entier à son divin cœur ; il promettait en retour une effusion de grâces. Léon XIII fit-il attention au message ? On nous dit que oui. En tout cas, il n'agit pas. N'y a-t-il pas des têtes folles pour suggérer leurs idées comme tombées du ciel ? Le 6 janvier 1899, nouvelle lettre, écrite en français, « par ordre expressif (*sic*) de Notre-Seigneur et avec le consentement de mon confesseur. » On y lisait ceci : « Lorsque l'été dernier, Votre Sainteté souffrait d'une indisposition, qui, vu votre âge avancé, remplit de soucis les cœurs de vos enfants, Notre-Seigneur me donna la douce consolation qu'il prolongerait les jours de Votre Sainteté, afin de réaliser la consécration du monde entier à son divin cœur. » Suivaient d'autres détails dans le même sens. On continuait : « La veille de l'Immaculée-Conception, Notre-Seigneur me fit connaître que par ce nouvel élan que doit prendre le culte de son divin cœur, il ferait briller une lumière nouvelle sur le monde entier... Il me semblait voir (intérieurement) cette lumière, le cœur de Jésus, ce soleil adorable, qui faisait descendre ses rayons sur la terre, d'abord plus étroitement, puis s'élargissant, et enfin illuminant le monde entier. Et il dit : « De l'éclat de cette lumière, les peuples et les nations seront éclairés, et de son ardeur ils seront réchauffés. »

La lettre disait ensuite le désir qu'a Jésus de voir son cœur adorable de plus en plus glorifié et connu, et de répandre ses dons et ses bénédictions sur le monde entier, le choix fait de Léon XIII et la pro-

longation de ses jours dans cette vue, les grâces qu'il s'attirerait par là. « Je me sens indigne, disait-on, de communiquer tout cela à Votre Sainteté. » Mais on s'excusait sur « l'ordre strict » de Notre-Seigneur. On expliquait ensuite pourquoi il demandait la consécration du monde entier, et non seulement de l'Église catholique. « Son désir de régner, d'être aimé et glorifié... est si ardent qu'il veut que Votre Sainteté lui offre les cœurs de tous ceux qui par le saint baptême lui appartiennent pour leur faciliter le retour à la vraie Église, et les cœurs de ceux qui n'ont pas encore reçu la vie spirituelle par le saint baptême, mais pour lesquels il a donné sa vie et son sang, et qui sont appelés également à être un jour les fils de la sainte Église, pour hâter par ce moyen leur naissance spirituelle. » Suivaient des instances pressantes au pape pour qu'il développât le culte du divin cœur : « Notre-Seigneur ne m'a parlé directement que de la consécration. Mais... il me semble qu'il lui serait agréable que la dévotion des premiers vendredis du mois s'augmente par une exhortation de Votre Sainteté au clergé et aux fidèles, ainsi que par la concession de nouvelles indulgences. » « Notre-Seigneur, répétait la signataire, ne me l'a pas dit expressément, comme lorsqu'il parla de la consécration, mais je crois deviner cet ardent désir de son cœur, sans cependant pouvoir l'affirmer. »

La lettre était signée : « Sœur Marie du Divin Cœur, Droste zu Vischering, Supérieure du monastère du Bon-Pasteur, à Porto. »

Cette lettre arriva au Vatican le 15 janvier. Le pape en fut ému. Il chargea le cardinal Jacobini

de prendre des renseignements. Celui-ci s'adressa au vice-recteur du grand séminaire. C'était précisément le directeur de la religieuse, celui qui lui avait servi de secrétaire pour la première lettre au pape. La réponse fut que partout on la regardait comme une sainte, et qu'il y avait de bonnes raisons pour croire à des communications surnaturelles.

L'idée d'ailleurs avait souri à Léon XIII, et, le 12 février, il disait à Mgr Isoard sa pensée de consacrer au Sacré-Cœur tous les diocèses, l'Église, l'humanité. Mais il ne voulut pas que l'acte pontifical reposât sur des bases contestables. Le cardinal Mazzella, préfet de la Sacrée Congrégation des Rites, mis au courant de tout, disait au pape : « Cette lettre est bien touchante, et paraît bien dictée par Notre-Seigneur. » « Monsieur le Cardinal, dit Léon XIII, prenez-la, et mettez-la là-bas : elle ne doit pas compter en ce moment. » Le cardinal fut chargé d'examiner la question en elle-même. Il y avait une difficulté. Comment consacrer les infidèles, qui ne sont ni de l'Église, ni à l'Église ? Un texte de saint Thomas fournit la solution [1]. On y explique que si tous ne sont pas à Jésus et à l'Église *quantum ad exsecutionem potestatis*, tous sont à lui *quantum ad potestatem.* C'était à peu près ce qu'avait dit la religieuse. Mais le passage de saint Thomas était topique, et il trouva place dans l'encyclique. Quand parut, le dimanche de Pâques, 3 avril, le décret de la Sacrée Congrégation des Rites autorisant les litanies du Sacré-Cœur et annonçant la consécration, le pape eut la délicate attention d'en faire parvenir deux exem-

1. *Sum. theol.* III, q. LIX, a. 4.

plaires, de sa part, à la Mère Marie du Divin Cœur.

Trois jours avant la consécration, elle alla, comme Marguerite-Marie, « s'abîmer dans le Sacré-Cœur [1]. »

Le second désir de la Mère Marie du Divin Cœur fut accompli dans le mois qui suivit sa mort. Le 21 juillet, le préfet de la Sacrée Congrégation des Rites adressait à tous les évêques, au nom du souverain pontife, une pressante invitation à développer le culte du Sacré-Cœur par les confréries, par le mois du Sacré-Cœur, par les exercices des premiers vendredis.

IV

Vie et développement intime de la dévotion.

La dévotion dans les âmes. Pratiques et dévotions connexes. Œuvres et associations en l'honneur du Sacré-Cœur. Interventions de l'Église.

Ici, comme partout dans la vie de l'Église, les actes de l'autorité ont été préparés par les désirs intimes des âmes, par l'amour et par les œuvres. La dévotion au Sacré-Cœur est vivante elle-même dans les âmes qui en vivent ; et c'est parce que les âmes en vivent et qu'elle est vivante, qu'elle s'est épanouie en une foule de pratiques et d'institutions, toutes animées du même principe, rendre au Sacré-Cœur l'amour et l'honneur qui lui est dû, l'aimer et le

1. Voir Louis Chasle, *Sœur Marie du Divin Cœur, née Droste zu Vischering, religieuse du Bon-Pasteur*, 1863-1899, Paris, 1905, c. XI ; on y trouve tout ce qui regarde la consécration du genre humain au Sacré-Cœur.

faire aimer. Elle-même n'est pas tant une pratique ou un ensemble de pratiques, qu'un esprit, un principe de vie, une âme pour les pratiques les plus diverses. Beaucoup de ces pratiques sont déjà en germe dans les écrits de la B. Marguerite-Marie ; beaucoup sont indiquées dans les premiers traités, comme exercices propres de la dévotion. Souvent elles s'organisent en institutions stables : Œuvre de l'adoration perpétuelle. Archiconfrérie du Sacré-Cœur, Apostolat de la prière, Archiconfrérie de la Garde d'honneur, Archiconfrérie de prière et de pénitence, Archiconfrérie du Cœur eucharistique, Communion réparatrice, Cœur agonisant, Mois du Sacré-Cœur, les pélerinages, les neuf vendredis et pratiques des premiers vendredis, images et scapulaires du Sacré-Cœur, etc. La plupart de ces pratiques et de ces institutions ont une histoire, quelquefois fort intéressante : il en est qui se réclament d'une origine surnaturelle, comme l'archiconfrérie de prière et de pénitence [1].

Parfois ce sont des dévotions nouvelles qui se développent à côté de la grande dévotion ou qui essayent de s'y rattacher. Ainsi la dévotion au Cœur agonisant de Jésus, au Cœur eucharistique, à Notre-Dame du Sacré-Cœur. Ce sont des œuvres ou des institutions qui en sortent comme la fleur, ou qui viennent se ranger autour d'elle comme à l'abri d'un grand arbre.

Celles-là aussi sont presque sans nombre. Et pour se borner aux congrégations religieuses, la liste serait longue de celles qui se réclament du Sacré-Cœur, que leur objet principal soit d'honorer ce

1. Voir *Le Règne du Sacré-Cœur*, t. II ; la plupart des pratiques et des institutions y sont passées en revue.

Sacré-Cœur, ou que la dévotion au Sacré-Cœur soit pour elles un des principaux moyens d'atteindre leur fin spéciale. Un grand nombre en ont même pris leur nom. Je trouve les noms suivants dans le *Kirchenlexikon*. Au commencement du XIX[e] siècle, la Société du Sacré-Cœur de Jésus (Paccanaristes) ; les Pères du Sacré-Cœur d'Issoudun, 1854 ; les Prêtres auxiliaires du Sacré-Cœur de Bétharram, 1841 ; les Pères des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, dits Pères de Picpus, 1805 ; les Dames du Sacré-Cœur, 1800 ; les Oblates du Sacré-Cœur, 1866 ; les Sociétés des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, dites du Saint-Esprit ; les Sœurs du Cœur de Jésus et de Marie (Récaubeau) ; les filles des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, Amiens ; les Sœurs des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie (Portrieux). Et il s'en faut que la liste soit complète. Il y manque notamment : les Sociétés du Cœur de Jésus et du Cœur de Marie, fondées par le P. de Clorivière ; les deux sociétés fondées par le P. Muard, Prêtres du Cœur de Jésus, de Pontigny, et Bénédictins prêcheurs des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, dits de la Pierre-qui-vire ; les Pères du Sacré-Cœur, de Saint-Quentin ; la Sainte Famille du Sacré-Cœur, et combien d'autres !

Tout cela nous montre combien la dévotion est vivante, et combien riche. Il y a même, ici comme partout, danger d'excès. Et l'Église est souvent intervenue pour mettre en garde contre la démangeaison d'inventer une dévotion nouvelle.

Mais elle a encouragé, plus souvent encore qu'elle n'a réprimé. Quand une pratique a fait ses preuves, elle intervient pour l'approuver, pour l'enrichir

d'indulgences, etc. Ce qui, pour le dire en passant, doit nous mettre en garde contre la tendance à n'étudier la dévotion que dans les documents officiels, ou même uniquement dans les documents liturgiques.

Sans vouloir énumérer tous ces documents — il y en a pour toutes les œuvres organisées, pour beaucoup de prières et de pratiques — un coup d'œil sur ceux qui servent à mieux comprendre quelque aspect de la dévotion [1]. On verra que les documents restrictifs ou explicatifs y sont pour une bonne part.

1. *Images et scapulaires du Sacré-Cœur.*— La B. Marguerite-Marie voyait tantôt le cœur tout seul, tantôt le cœur dans la poitrine du Sauveur ou un peu en dehors. Les images ont eu la même diversité. Les premières furent des cœurs séparés ; et c'est à une image de ce genre que furent rendus les premiers honneurs, à Paray, en 1685. Marguerite-Marie en portait une sur son cœur, et elle recommandait la même pratique comme très agréable au Sacré-Cœur. A la peste de Marseille, en 1720, Madeleine Rémuzat fut inspirée de répandre une petite image portant un cœur avec l'inscription : *Arrête ! le Cœur de Jésus est là.* Cette image fit

1. Un bon nombre des actes récents du Saint-Siège, en cette matière, se trouve dans Bucceroni, t. IX, ou *Supplementum* à la *Prompta bibliotheca* de Ferraris, Rome, 1899, au mot *Cor SS. Jesu.* Pour les pratiques ou institutions enrichies d'indulgences, voir Beringer, *Les Indulgences,* trad. fr., 3e édition, Paris 1905, table au mot *Sacré-Cœur.* Pour les décrets de la Congrégation des Rites, *Collectio authentica decretorum* S. R. C., au mot *Cor sacratissimum Jesu,* Rome 1901, t. v, p. 129-130. Pour l'ensemble, les *Analecta ecclesiastica,* Rome, depuis 1893 ; les *Acta S. Sedis,* Rome, aux dates à peu près où sont indiqués les documents.

merveille et on l'appela *la sauvegarde.* Depuis, elle a été répandue dans des circonstances semblables, par exemple, à Amiens, durant la peste de 1866. Peu à peu, elle a pris grande extension, et Pie IX y attacha des indulgences, 28 octobre 1872. Depuis que Léon XIII a montré dans le Sacré-Cœur un nouveau *labarum*, il y a une combinaison de la croix et du cœur, avec l'inscription : *In hoc signo vinces.* On appelle souvent l'ancienne image *Petit scapulaire du Sacré-Cœur.* Mais ce n'est pas le scapulaire proprement dit. Celui-ci, appelé quelquefois scapulaire de Pellevoisin, date de 1875 ou de 1876. Il a été enrichi d'indulgences, mais Rome a expliqué que les indulgences données au scapulaire n'emportent pas approbation des faits surnaturels auxquels on le rattache [1]. Depuis 1900, les Oblats de Marie Immaculée ont pouvoir de donner un scapulaire du Sacré-Cœur, qui est devenu comme le scapulaire de Montmartre. Ce n'est guère, je crois, que le scapulaire de Pellevoisin, légèrement modifié.

On voit par là que l'Église continue d'admettre l'image du cœur séparé. Mais elle a expliqué, en 1891, que cette image, permise à la dévotion privée, ne doit pas être exposée à la vénération publique sur les autels. Il va de soi, d'ailleurs, et ce point aussi a été expliqué, qu'il n'y a pas image du Sacré-Cœur, si le cœur n'est pas visible. Le Sacré-Cœur offert par l'Église au culte public, c'est donc Jésus montrant son cœur.

2. *Le Cœur de Jésus pénitent ou le Cœur pénitent de Jésus ; le Cœur miséricordieux.* — L'Église a

1. Décret du Saint-Office, 3 septembre 1904.

approuvé et enrichi d'indulgences l'Archiconfrérie de prière et de pénitence en union au cœur de Jésus ; mais elle a condamné le titre : *Cœur pénitent de Jésus, Cœur de Jésus pénitent pour nous ; Jésus pénitent ; Jésus pénitent pour nous* [1]. On peut sans doute donner à ce titre un sens juste et vrai, et il a été employé quelquefois ; mais, en soi, il est équivoque ou inexact, car la pénitence emporte le regret et la détestation de ses propres fautes.

Le titre de *Cœur miséricordieux* n'a pas le même inconvénient. Il a pourtant été désapprouvé en 1875, parce qu'on prétendait le substituer à celui de Sacré-Cœur [2].

3. *Le Cœur eucharistique de Jésus.* — Depuis quelques années, l'Église approuve et enrichit d'indulgences des prières et pratiques en l'honneur du *Cœur eucharistique.* Il existe même à Rome une archiconfrérie sous ce titre. Mais il y a eu d'abord des résistances, et il a fallu des explications. En 1891, un décret du Saint-Office désapprouvait les *emblèmes du Sacré-Cœur dans l'eucharistie*, c'est-à-dire, en pratique, les hosties avec image du Sacré-Cœur. C'est assez, disait le décret, des images du Sacré-Cœur reçues et approuvées dans l'Église, et il expliquait que le culte du Sacré-Cœur dans l'Eucharistie n'est pas plus parfait que le culte de

1. Décret du Saint-Office, 15 juillet 1893. Ce décret se rattache à un ensemble d'actes du Saint-Siège contre un petit groupe d'obstinés établis à Loigny, qui malgré des condamnations multiples continuaient d'imaginer et de publier des révélations du *Cœur de Jésus pénitent.* Voir l'ensemble des actes depuis 1888 jusqu'à 1894, dans les *Analecta ecclesiastica*, 1894, t. II, p. 291-301. Il paraît que cette affaire dure encore. Voir *Ami du Clergé*, 1905, p. 33.

2. Voir *Acta S. Sedis*, t. XII, p. 531.

l'Eucharistie, ni différent du culte du Sacré-Cœur. A ce décret, comme à celui sur le *Cœur pénitent*, comme à beaucoup d'autres, la Sacrée Congrégation joint l'avis du 13 janvier 1873, contre la manie d'innover et d'inventer des dévotions nouvelles : il y a là un danger pour la foi et cela donne aux incrédules occasion de crier. Sous bénéfice de ces explications, la dévotion vit et progresse.

4. *Culte et image de Notre-Dame du Sacré-Cœur.* — On sait l'extension qu'à prise le culte de *Notre-Dame du Sacré-Cœur* d'Issoudun [1]. L'Église est intervenue deux ou trois fois pour le régler. En 1875, un décret du Saint-Office expliquait qu'on ne peut attribuer à la sainte Vierge aucun empire proprement dit, aucune autorité sur le cœur de Jésus. Sous bénéfice de cette explication, le titre est admis ; mais on désapprouve l'image où Jésus est debout devant Marie ; on veut que l'enfant soit aux bras de sa Mère. On tolère la statue même d'Issoudun, mais pas les reproductions [2].

V

Vie et rayonnement social de la dévotion.

Aspect social. Recours et hommage. Les peuples et le Sacré-Cœur. La France et le Sacré-Cœur. La Royauté du Sacré-Cœur.

La B. Marguerite-Marie avait demandé, au nom du Sacré-Cœur, un hommage solennel du roi et de la cour. Cet hommage ne fut pas rendu alors.

1. Voir le T. R. P. J. Chevalier, *Notre-Dame du Sacré-Cœur*, 4e édition, Paris 1895.

2. Décret du Saint-Office, 3 avril 1895.

Mais les catholiques français ont repris l'idée depuis 1870 et ils gardent l'espoir que la nation fera un jour ce que le roi n'a pas fait.

A cette idée d'hommage la Bienheureuse en joignait une autre, celle du Sacré-Cœur comme refuge et salut dans les calamités publiques. Celle-ci entra vite en circulation. Nous avons vu Marseille, en 1720 et 1722, recourir ainsi à ce cœur miséricordieux ; d'autres villes en firent autant. Plus tard, nous voyons d'autres groupes agir de même. Ainsi, pour citer un exemple, le P. Laurent Ricci, général des Jésuites, au milieu des malheurs qui frappaient la Compagnie et des malheurs plus grands qui la menaçaient, élevait la voix pour exhorter les siens à recourir au Sacré-Cœur. Et quand le pape eut supprimé la Société, les Jésuites dispersés, exilés, captifs, gardaient l'espoir que le Sacré-Cœur finirait par en avoir pitié [1].

L'élite des catholiques de France le faisait pendant la Révolution. Ils recouraient instamment au Sacré-Cœur, et l'idée s'était répandue parmi eux qu'il n'y avait de salut que là. On a dit que Louis XVI, déjà quasi prisonnier, aurait pu, le 10 février 1790, entrer à Notre-Dame de Paris, avec sa famille et se serait consacré au Sacré-Cœur, lui, sa famille et son royaume [2]. En 1815, *l'Ami de la religion* publiait une belle prière, et un vœu que le roi captif aurait fait en 1792 ; il promettait, entre autres choses, s'il redevenait le maître, d'aller à Notre-Dame de Paris, « sous trois mois à compter du jour de sa délivrance... et d'y

1. Voir Letierce, t. II, p. 287 et suiv.; Nilles, t. I, p. 176 sq.

2. Voir *Messager du Sacré-Cœur*, avril 1881, t. XXXIX ; Letierce, *Le Sacré-Cœur*, p. 387.

prononcer... entre les mains du célébrant, un acte solennel de consécration au Sacré-Cœur, avec promesse de donner à tous ses sujets l'exemple du culte et de la dévotion qui sont dus à ce Cœur adorable. »

On donnait des détails précis sur la provenance des deux pièces, prière et vœu : elles venaient de M. Hébert, général des Eudistes, confesseur du roi ; l'abbé qui les avait remises au journal était désigné par des initiales transparentes, et assurait les tenir de M. Hébert lui-même ; le journal ajoutait que ces prières avaient déjà été publiées « dans un recueil de prières imprimé sans nom d'année [1]. » Depuis, on a beaucoup écrit sur ce sujet ; je n'oserais pas dire que la question soit pleinement élucidée [2].

Il est sûr au moins que, dans le temps même, on croyait « que le roi, pour obtenir de Dieu sa délivrance et celle de sa famille, avait fait vœu de demander au pape... qu'il voulût bien instituer en fête solennelle pour tout son royaume la fête des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie [3]. »

Il est sûr aussi qu'il était question, parmi les captifs du Temple, du Sacré-Cœur et de la consécration de la France au Sacré-Cœur de Jésus. L'inventaire des objets trouvés par les délégués de la Convention l'indique clairement. Il signale une image du cœur de Jésus et du cœur de Marie ; une feuille de 4 pages intitulée : *Consécration de la*

1. *Ami de la religion*, t. III, p. 77-80.

2. Voir P. Viollet, *Œuvres chrétiennes des familles royales de France*, Paris 1870, p. 264 ; cf. Alet, livre cité, p. 278 ; Letierce, *Le Sacré-Cœur*, p. 389.

3. *Relation inédite de l'abbé Boulangier*, citée par H. Fouqueray, dans *Etudes*, 20 octobre 1905, t. CV, p. 163.

France au Sacré-Cœur de Jésus, et il donne un extrait très beau de l'acte de consécration [1].

Les témoignages abondent de ce recours général au Sacré-Cœur pendant la Révolution. On sait que les soldats vendéens portaient ostensiblement une petite image brodée du Sacré-Cœur [2].

Le P. Lanfant, une des victimes de septembre, parle, dans une de ses lettres, avril 1791, de miracles attribués à l'image. Il dit ailleurs, qu'un seul couvent de Paris en a distribué cent vingt-cinq mille, et que « les têtes les plus illustres, les têtes même couronnées, sont munies de ce pieux bouclier. » Il écrit encore, en style volontairement obscur ; « La dévotion au Cœur fait de grands progrès... Elle est regardée comme devant être le salut de l'empire. Ce n'est pas sans doute une vérité de foi, mais la piété se nourrit de cette idée. » Des détails semblables abondent sous sa plume [3].

Ces images excitaient la fureur des Jacobins, qui voyaient là un signe de ralliement contre la République, Madame de la Biliais et ses deux filles, guillotinées à Nantes le 7 mars 1794, étaient accusées principalement d'avoir distribué « à profusion des images du Sacré-Cœur et autres signes contre-révolutionnaires. » Le 19 juillet de

1. Voir A. de Beauchesne, *Vie de Madame Elisabeth*, t. II, p. 122. Cf. Letierce, *loc. cit.* p. 410 ; Alet, p. 280.

2. Une carmélite vendéenne m'assure qu'on en a trouvé plusieurs, parfaitement conservées, quelqnes-unes avec des traces de sang vermeil, enterrées autrefois avec le corps des soldats vendéens, dont il ne restait plus que la poussière, et dont les vêtements étaient également en poussière.

3. Voir H. Fouqueray, *Le Père Lanfant*, dans les *Etudes*, 20 octobre 1905, t. CV, p. 162-163.

la même année, 10 jours avant la chute de Robespierre, Victoire de Saint-Luc mourait de même à Paris, condamnée « comme religieuse et propagatrice d'images superstitieuses. » Elle était, en effet, religieuse de la Retraite à Carhaix, en Bretagne, et elle avait brodé et répandu des images du Sacré-Cœur [1].

La pensée du Sacré-Cœur a été intimement mêlée, en France, durant tout le XIXe siècle, aux idées de restauration chrétienne et de relèvement national.

Aux débuts du siècle, Marguerite-Marie était peu connue, avant surtout qu'on eût repris, en 1826, le procès de béatification, et l'on ne parlait guère du message au roi. Sur le culte même du Sacré-Cœur on n'avait, en dehors d'un petit cercle d'âmes choisies, que des notions confuses [2]. Mais la dévotion et les désirs des captifs du Temple étaient connus : la duchesse d'Angoulême était là pour en témoigner ; des amies de Madame Élisabeth s'efforçaient de réaliser un vœu de la pieuse princesse au cœur immaculé de Marie, et racontaient une consécration faite par la famille royale, déjà captive [3] ; des écrits circulaient sous le nom de Louis XVI et de sa sœur, pleins de ces idées [4] ;

1. Voir Alet, ouvrage cité, p. 284. Griefs analogues contre les Carmélites de Compiègne, que Rome vient de béatifier.

2. Pour savoir où en était la dévotion en France, entre 1815 et 1825, lire *Ami de la religion*, 1819, t. XX, p. 247, *La fête du Sacré-Cœur* ; 1819, t. XXI, p. 289, A propos d'un livre sur le Sacré-Cœur ; 1820, t. XXII, p. 337, 384, et t. XXIII, p. 241 : *Sur l'établissement de la fête du Sacré-Cœur ;* 1822, t. XXXIII, p. 17 : *Sur une brochure contre la fête du Sacré-Cœur.*

3. Voir *Notice biographique sur Madame la Comtesse de Saisseval*, par le P. de Ponlevoy, Paris, 1850 ; Letierce, *Le Sacré-Cœur*, p. 387 et suivantes, p. 406 et suivantes.

4. Paul Viollet, ouvrage cité, p. 354-355 ; Letierce, *loc. cit.*

une religieuse du Couvent des Oiseaux, Mère Marie de Jésus, entendait de Notre-Seigneur, le 21 juin 1823, des paroles semblables à celles qui avaient été dites autrefois à Marguerite-Marie, pour que le roi se consacrât au Sacré-Cœur, avec sa famille et son royaume [1].

Cette idée de relèvement par le Sacré-Cœur ne devait pas disparaître avec les rois. Elle a vécu dans les âmes pieuses, à travers les vicissitudes de la patrie et de son gouvernement ; elle est de celles qui ont contribué à donner au siècle, dans sa vie chrétienne, le caractère que signalait Mgr d'Hulst, en 1896, en l'appelant le siècle du Sacré-Cœur [2].

Elle est déjà impliquée dans la tendance quasi instinctive qui, depuis deux cents ans, pousse les âmes dévotes à recourir au Sacré-Cœur dans les calamités publiques, et qui a suscité tant de vœux au Sacré-Cœur, tant de consécrations durant la guerre de 1870.

Elle s'associe naturellement aux idées de réparation sociale, de repentir et d'amende honorable pour les infidélités publiques et les apostasies de la société moderne. Il suffit de rappeler à ce propos la Basilique du *Vœu national* à Montmartre, avec son inscription : *Christo ejusque sacratissimo Cordi Gallia paenitens et devota ;* de rappeler la consécration faite à Paray, le 29 juin 1873, par un groupe de députés catholiques, en attendant la consécration nationale, qui, en ces temps-là, semblait tout près de poindre à l'horizon.

1. Voir *Notice sur la Mère Marie de Jésus*, dans la *Vie de la Révérende Mère Marie-Anne*, Paris, 1868. Cf. V. Alet, ouvrage cité, p. 295 et suiv. ; Letierce, *loc. cit.* p. 602-609.

2. *La vie surnaturelle en France au* XIX*e siècle.* Dans *La France chrétienne dans l'histoire*, l. x, c. v, p. 633. Paris, 1896.

Paray et Montmartre, Montmartre surtout, allaient devenir un foyer vivant de dévotion au Sacré-Cœur. Que d'idées y ont germé et s'y sont épanouies, de dévouement au Sacré-Cœur ou de relèvement par ce Sacré-Cœur ! Que d'œuvres sont sorties de là, ou vont s'y retremper [1] !

Après l'idée de relèvement par le Sacré-Cœur, c'était l'idée d'hommage au Sacré-Cœur, hommage des individus, hommage surtout des groupes sociaux, en attendant l'hommage solennel de la nation elle-même [2].

Une des formes de ce recours ou de cet hommage a été le drapeau du Sacré-Cœur. Le Sacré-Cœur l'avait demandé au roi par Marguerite-Marie. La France catholique du XIXe siècle a rêvé, ici encore, de reprendre l'héritage du passé, tombé en déshérence. On sait comment l'image du Sacré-Cœur servit de drapeau à Patay et combien glorieusement il fut porté en 1870, par les zouaves de Charette [3]. Ce n'était pas le drapeau national, mais il le préparait, et peut-être il en donna l'idée. Celui-ci, le drapeau tricolore avec Sacré-Cœur sur la bande blanche, a fait son apparition à Montmartre le 29 juin 1890. Il était porté par une délégation du Syndicat des employés du commerce et de l'industrie. Depuis, il a été adopté par nombre d'associations particulières, et les yeux des Fran-

1. Pour les détails, voir V. Alet, ouvrage cité, c. IX, § 1, p. 319 et suiv. ; c. X, p. 347 et suiv.

2. Cf. René du Bouays de La Bégassière, *Notre culte catholique et français du Sacré-Cœur*, Lyon, 1901, surtout p. 61 et suiv., p. 83 et suiv., p. 115 et suiv. Cf. H. Ramière, *Le règne social du Cœur de Jésus*, Toulouse 1892 : recueil d'articles publiés dans le *Messager du Cœur de Jésus*.

3. Pour les détails, voir V. Alet, *l. c.*, c. IX, § 2, p. 326.

çais pieux se sont habitués peu à peu à voir l'image du Sacré-Cœur se détacher en pourpre sur le blanc du drapeau tricolore [1].

Ce n'est pas là confisquer le Sacré-Cœur au profit de la France. Nous savons bien que le Sacré-Cœur est pour tous. Mais comme le Tyrol s'est distingué par sa fête solennelle établie dès 1796 et par son dévouement au Sacré-Cœur, comme l'Équateur lui a fait sa consécration solennelle en 1873, pourquoi les Français ne garderaient-ils pas l'espoir que la France, redevenue chrétienne, serait un jour la France du Sacré-Cœur et, fidèle, à sa mission de prosélytisme, ferait rayonner partout le Cœur du Christ Roi ?

Ces idées et ces aspirations, vivantes dans les âmes des catholiques français, ont beaucoup servi à rendre populaire cette dévotion qu'on aurait cru d'abord réservée à une élite. Elles lui ont donné un caractère social très marqué. Le règne social du Sacré-Cœur est maintenant dans les perspectives des âmes catholiques [2]. Et cela, non seulement en France, mais un peu partout. Pour ne parler que des catholiques allemands, ils parlent souvent dans leurs congrès généraux annuels du Sacré-Cœur et de son règne dans les familles et dans la société [3].

1. Voir René du Bouays de La Bégassière, *Le Drapeau national du Sacré-Cœur*, Paris, s. d. (1898).

2. Voir des aperçus très pénétrants et des renseignements précis à ce sujet dans René du Bouays de La Bégassière, *Notre culte catholique et français du Sacré-Cœur*, Lyon, 1901. Du même, les petits tracts sur *Le caractère social du culte du Sacré-Cœur*, sur *Le Sacré-Cœur et la France*.

3. Voir dans Nix, *Cultus SS. Cordis Jesu*, 3e édition, Fribourg-en-Brisgau 1905, p. 35, les recommandations du 47e congrès à ce sujet, en 1900. L'encyclique du 25 mai 1899 est pleine de ces idées du règne social de Notre-Seigneur Jésus-Christ par le Sacré-Cœur.

Il y a une dizaine d'années ,cette idée a commencé de se traduire sous une forme nouvelle, qui n'a pas laissé d'intriguer ou même d'inquiéter bon nombre de catholiques, même des catholiques pieux. On s'est mis à couronner solennellement l'image du Sacré-Cœur. Le 21 juin 1900, l'archevêque de Mexico, couronnait une statue ; ainsi faisait, le 30 août 1903, le cardinal Goossens à Anvers, par délégation spéciale de Léon XIII ; ainsi Mgr Amette, à Caen, le 25 juin 1903. Depuis, on a signalé plusieurs cérémonies analogues, et, le 25 avril 1905, Mgr Douais, évêque de Beauvais, expliquait, dans la Basilique de Montmartre, « que le couronnement serait un admirable complément de la consécration du genre humain au cœur de Jésus faite par le Souverain Pontife Léon XIII. »

Cette cérémonie, en effet, sert à mettre en relief la royauté du Sacré-Cœur, que le Pape proclamait si solennellement : *Rex esto, soyez roi. L'hommage* au Sacré-Cœur a sensiblement le même sens, ainsi que *l'étendard* du Sacré-Cœur couronné, et l'*image royale* du Sacré-Cœur dont on a déjà répandu plus d'un million dans le monde entier.

Mais les ambitions vont plus haut encore et plus loin. On voudrait une fête liturgique de la Royauté du Sacré-Cœur. Un office en a été fait et présenté à la Congrégation des Rites, il y a quelques années, et quarante et un prélats italiens ont écrit au Pape pour demander la fête ; parmi eux était le cardinal Sarto, le futur Pie X ; cinquante-trois évêques de l'Amérique méridionale ont joint leur supplique à celle de leurs frères d'Italie [1].

1. Voir la brochure de l'abbé S. Coubé, *La Royauté du Sacré-Cœur. Couronnement, Hommage, Etendard, Fête liturgi-*

Jusqu'à présent, Rome attend. Il semble même qu'il y ait un arrêt du mouvement. Car, sans désapprouver l'idée de la royauté du Sacré-Cœur, Pie X a fait savoir qu'il n'approuvait pas la cérémonie du couronnement telle qu'elle se faisait d'ordinaire. L'élan 'est donc ralenti, à cause, semble-t-il, au moins pour une part, de l'incertitude qui plane sur la pensée du pape à cet égard, et sur le sens précis de son intervention à propos des couronnements. Mais le zèle est grand, la dévotion est débordante de vie, comme le montrent à chaque instant les admirables réunions de Montmartre. Les clairvoyants en ces matières disent que l'avenir est au Sacré-Cœur.

que. Paris, s. d. (1906). J'ai donné moi-même à l'*Œuvre de la Royauté du Sacré-Cœur*, une brochure de 16 pages sur le *Couronnement du Sacré-Cœur*, Paris (1907).



APPENDICE

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Beaucoup d'indications bibliographiques ont été données dans le cours de ce travail. Mais au commencement de la seconde partie la note eût été trop longue. On trouvera donc ici la liste qui eût été là à sa place. J'y joins quelques autres renseignements, que je n'a pas eu l'occasion de placer ailleurs.

Impossible de tout indiquer. Ce serait d'ailleurs inutile, après les listes du P. Nilles, du P. Letierce, de M. Sauvé. Je fais donc un choix, en vue surtout du mouvement général de la dévotion.

Jean Croiset (1656-1738), *La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus-Christ*, par un Père de la Compagnie de Jésus, Lyon 1691. C'est le premier ouvrage de fond sur le Sacré-Cœur ; il a été vu et approuvé en grande partie par la B. Marguerite-Marie ; souvent réédité, jusqu'à ce qu'il fût mis à l'Index, en 1704 ; il en a été retiré en 1887. Nouvelle édition d'après la 3e de Lyon, 1694, à Montreuil-sur-Mer, 1895, par le P. de Franciosi. C'est à elle que nous renvoyons. Elle est suivie, avec pagination nouvelle, de l'*Abrégé de la Vie de la sœur Marguerite-Marie Alacoque, religieuse de la Visitation Sainte-Marie*, etc. ; l'édition de 1691 ne donnait pas le nom. La mise à l'Index n'empêcha pas le livre de faire son chemin, mais avec des remaniements et adaptations multiples.[1]

Jean Bouzonié (1645-1726), *Entretien de Théotime et de Philothée sur la dévotion au Sacré Cœur de Jésus*, Poitiers, 1697. Réédité, Montreuil, 1895, par le P. de Franciosi.

François Froment, *La véritable dévotion au Sacré-Cœur de Jésus-Christ*, par le P... de la Compagnie de Jésus, Besançon, 1699. Le P. Froment avait vécu à Paray et connu la B. Marguerite-Marie ; son ouvrage était, paraît-il, écrit avant celui du P. Croiset ; la Bienheureuse qui l'avait stimulé d'abord, vit ensuite en Croiset l'élu de Dieu. Comme celui de Croiset et de Bouzonié, comme plus tard celui de Galliffet, il explique très bien la dévotion. On est étonné de cette justesse et de cette précision dans des ouvrages de déblaiement. Il a été réédité à Bruxelles en 1891.

A Pont-à-Mousson, un autre jésuite publiait, dès 1696, une *Instruction pour la dévotion au Sacré Cœur de Jésus qui contient la manière dont cette dévotion s'est établie, la méthode de la pratiquer et quelques prières qui lui sont propres*. Ce « n'est proprement, dit dans son Approbation le P. Philippe Dorigny, Recteur de l'Université et du Collège, que l'extrait » de Croiset, édition de 1691. Mais l'auteur du recueil a pris ses libertés avec son auteur. Réédité, en 1895, à Montreuil-sur-Mer.

En 1711, Simon Gourdan (1646-1729), chanoine de Saint-Victor, donnait au cardinal de Noailles une lettre sur le Sacré-Cœur, qui a été insérée dans plusieurs recueils du XVIIIe siècle sous le titre : *Eloge de la dévotion au Sacré-Cœur de notre adorable Sauveur Jésus-Christ*. Texte dans Franciosi, 522-525. On cite encore de lui : *Instruction et pratique pour la dévotion au Sacré Cœur de Jésus* ; *Le Cœur chrétien formé sur le Cœur de Jésus*.

L'ouvrage le plus marquant sur la matière, celui qui, avec celui de Croiset, a exercé la plus grande influence, est celui du P. de Galliffet, Rome 1726, en latin ; Lyon 1733, en rançais. Rééditions et adaptations sans nombre.

En Allemagne, le P. Joseph Waldner, donnait à Strasbourg, dès 1723, *Das Buch des Lebens*, où il

représentait l'amour infini du Sauveur Jésus, afin d'enflammer les hommes à un parfait amour de retour et de les conduire à une vie parfaite, par le culte du très saint et très divin Cœur de Jésus (tout cela est dans le titre).

En 1730, paraissait, à Manheim, *Relatio compendiosa de origine et scopo pietatis erga SS. Cor Jesu, in usum Serenissimi Philippi, electoris Palatini.*

L'un de ceux dont les ouvrages firent beaucoup pour la diffusion du culte en Allemagne fut le P. Schauenburg. On a de lui, entre autres, *Das liebenswürdigste Herz Jesu*, Ulm, 1760, réédité par le P. Hattler, Soest, 1871. Ce n'est, je crois, qu'une traduction de son *Amabilissimum Cor Jesu Dei Hominis ad amandum et redamandum propositum*, Munich, 1756.

Avec les confréries et les associations de l'adoration perpétuelle en l'honneur du Sacré-Cœur, les livres de dévotion au Sacré-Cœur se multiplient dès le XVIII[e] siècle. Je signale, pour exemple, *Le parfait adorateur du Sacré-Cœur de Jésus*, ou *Exercice très nécessaire pour les associés de la Dévotion du Sacré-Cœur de Jésus*, par Gabriel-Fr. Nicollet, très humble adorateur du Sacré-Cœur de Jésus, Paris, 1765. C'est tout un manuel de vie chrétienne et de prières, animées par la dévotion au Sacré-Cœur. On y remarque en particulier une *Instruction* très substantielle sur la nature et les pratiques de la dévotion, p. 43 sq. Je crois qu'il a été réédité à Saint-Brieuc, il n'y a pas longtemps.

Parmi ces livres de dévotion au Sacré-Cœur, se distingue la *Novena del Cuore di Gesù* de saint Alphonse de Liguori, avec une *Notizia della divozione verso il Cuore adorabile di Gesù*, que le saint présenta à Clément XIII, en 1765, en vue d'obtenir la fête. Presque aussi célèbre est la *Novena in preparazione alla festa del Sacro Cuore di Gesù Cristo*, du P. Borgo, Ferrare, 1786.

Les visitandines publièrent, au XVIII[e] siècle, nombre d'opuscules de piété à l'usage des confréries du Sacré-Cœur établies dans leurs monastères. Voir la liste dans Letierce, t. I. p. 619-620 ; liste des ouvrages publiés par des Jésuites avant 1800, *Ibid.* t. II, p. 548.

Quand la fête fut concédée et que les évêques de France l'eurent admise dans l'assemblée de 1765, beaucoup d'évêques firent des mandements pour l'expliquer. Quelques-uns de ces mandements sont restés, souvent pour avoir été incorporés à des livres de dévotion. On cite en particulier ceux de Mgr de Pressy, de Mgr de Fumel, de Mgr de Fleury, de Christophe de Beaumont. La fête donna lieu à de nouveaux livres. A Pressy, que nous avons cité [1], joignons Collet, *La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus établie et réduite en pratique*, Paris, 1770.

Cependant, la dévotion était attaquée avec une violence inouïe. Voir dans Nilles, *loc. cit.*, *Index*, et l. IV, partie 3, aux mots : *Nouvelles ecclésiastiques*, *Annali ecclesiastici*, *Blasi*, *Giorgi*, *Grégoire*, *Wittola*, *Huber*, *Pannilini*, *Fassini*, *Fleury*, *Tabaraud*, *Ricci*, *Lettera* (aux livres italiens), *Lettre* (aux livres français), tous les livres enfin précédés d'un astérisque. Il fallait la défendre et on la défendit en l'expliquant. Les auteurs cités le font déjà. On peut y joindre nombre d'évêques dans leurs mandements. Quelques-uns firent davantage. Pressy est très bon, sans faire de polémique. Un peu plus tard, Mgr de Fumel, évêque de Lodève, († 1790), outre une lettre pastorale sur la *Dévotion au Sacré Cœur de Jésus*, publia son bel ouvrage : *Le culte de l'amour divin*, ou *La dévotion au Sacré Cœur de Jésus, avec des réponses aux objections*, 2 vol., Paris (1774, 1776).

1. Instruction dogmatique et pratique pour la solennité de l'établissement de la fête et de l'Office du Sacré-Cœur dans tous les diocèses de France, Boulogne 1766.

Avec Fumel, on peut citer comme classiques en la matière, contre Blasi et Giorgi : Benoît Tetamo, *De vero cultu et festo sanctissimi Cordis Jesu adversus Camilli Blasii Commonitoriam dissertationem Apologeticum*, Venise, 1772, avec un appendice, qui parut l'année suivante, *Refutatio Antirrhetici Christotimi Ameristæ ;*

J.-B. Faure, *Biglietti confidenziali critici*, Venise, 1772 ; *Saggi teologici*, Lugano, 1773 ;

Fr. Zaccaria, *Antidoto contra i libri di C. Blasi intorno la divozione al S. Cuore di Gesù*, Florence, 1773 ;

Ferdinand Tetamo, *Diarium liturgico-morale*, Venise, 1779 ;

Emm. Marquez, *Defensio cultus SS. Cordis Jesu injuria oppugnati*, Venise, 1781 ;

Lud. Mozzi, *Il culto dell' amor divino*, Bologne, 1782 ; c'est une traduction, augmentée et adaptée, de Fumel.

En Italie encore, deux théologiens ont beaucoup fait, à la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe, pour préciser la théologie de la dévotion : Gerdil et Muzzarelli.

En 1794, quand Pie VI eut condamné Ricci par la bulle *Auctorem fidei*, proposit. 62 et 63, Feller, d'ordinaire mieux inspiré, l'expliqua comme si elle ne s'adressait qu'au cœur métaphorique ; il fut réfuté par le cardinal Gerdil, *Animadversiones in notas Felleri*, Rome, 1795, *Opere*, t. V, p. 173-177, Naples 1855 (inséré dans Migne, *Cursus theologiæ*, t. IX, col. 925.) En 1797, l'évêque d'Arezzo, Mgr Albergotti, rééditant à Lucques son opuscule intitulé *La via della santitá mostrata... nello spirito e nella pratica della vera devozione del suo santissimo ed amorosissimo Cuore*, demandait des lumières plus amples à propos d'une phrase du P. de Galliffet qu'il avait citée, et qui avait paru suspecte à plusieurs. Gerdil lui répondit. C'est la *Risposta ad un*

Quesito intorno ad una Proposizione controversa del P. Gallifet (sic) sulla divozione del S. Cuore di Gesù. Ibid. t. v, p. 415-421.

Un peu plus tard, Muzzarelli essayait de préciser encore plus : *Dissertazione intorno alle regole da osservarsi nel parlare e scrivere con esatezza e con proprietà sulla divozione e sul culto dovuto al Sacro Cuore di Gesù*, Rome, 1806 ; trad. française, sous le titre : *Dissertation sur les règles qu'on doit observer pour parler et écrire avec exactitude sur la dévotion et le culte dû au Sacré Cœur de Jésus-Christ*, Avignon, 1826.

Au XIXe siècle, la question du Sacré-Cœur est entrée dans la théologie courante : les théologiens lui ont donné une place dans leurs traités *De Verbo incarnato.* Perrone est, à ma connaissance, le premier qui l'ait fait ; il a été généralement suivi. Voir, par exemple, les traités *De Verbo Dei incarnato* de Jungmann, de Franzelin, de Stentrup, de Billot, etc.

Depuis lors, les traités sur le Sacré-Cœur se sont multipliés à l'infini. Parmi ceux qui précisent le mieux la théologie de la dévotion, on peut signaler, outre Nilles :

J. Bucceroni, *Commentarii in cultum SS. Cordis Jesu*, Paris, 1880 ;

Leroy, *De Sacratissimo Corde Jesu ejusque cultu tractatus philosophicus, historicus, dogmaticus et asceticus*, Liège, 1882 ;

Martorell et Castellà, *Theses de cultu SS. Cordis Jesu*, 3e édition, Barcelone, 1880 ;

J. Nix, *Cultus SS. Cordis Jesu, et purissimi Cordis B, V. Mariæ*, 3e édit., Fribourg-en-Brisgau, 1905 ;

J. Thomas, *Théorie de la dévotion au Sacré-Cœur*, Lille (1885 ?) ;

J.-B. Terrien, *La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus d'après les documents authentiques et la théologie*, Paris, 1893.

D'autres se distinguent par des mérites divers. On peut citer, pour la France :

Auriault, *Les vraies forces. Le Sacré-Cœur*, Paris, 1899 ;

Mgr Baudry, *Le Cœur de Jésus*, Paris, 1865 ;

Mgr Béguinot, *Elévations au Sacré-Cœur de Jésus*, Paris, 1900 ;

Chevalier, *Le Sacré-Cœur de Jésus.* Paris, souvent réédité depuis 1887 ;

Déodat de Basly, *Grandes thèses catholiques. Le Sacré-Cœur.* Paris, 1900 ;

E. Desjardins, *Le Cœur de Jésus. Ascétisme et littérature.* Paris, 1855 ;

Doyotte, *Elévations sur le Cœur de Jésus*, Paris, 1873 ;

Etcheverry, *La Dévotion au S.-C. de Jésus. Son histoire et sa pratique.* Paris, 1879 ;

Franciosi, *Notions doctrinales et pratiques sur la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus.* Nancy, souvent réédité depuis environ 1870 ;

Lejeune, *La Dévotion au S.-C.de Jésus.* Paris, 1904;

Questel, *Le Sacré-Cœur de Jésus. Histoire, Nature, Pratiques.* Vannes, 1907.

Ramière, *Le Cœur de Jésus et la Divinisation du chrétien.* Toulouse, 1891. Recueil d'articles du *Messager.* Sans parler des autres ouvrages du même auteur sur le Sacré-Cœur ;

Sauvé, *Le Culte du Sacré-Cœur.* 2 vol. Paris, 1905 ;

Suau, *Le Sacré-Cœur de Jésus*, Paris, 1895.

Il faut y joindre :

A. Vermeersch, *Pratique et Doctrine de la Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, Tournai, 1906 ;

Le Sacré-Cœur médité par une Religieuse des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, Paris, 1906 ;

Le Cœur de Jésus dans ses paroles. Elévations par le Marcel Baron, S.-J., Paris, 1909.

Sans parler des innombrables mois du S.-C. ou livres de vulgarisation pieuse ; sans parler aussi des discours, lettres d'évêques, notamment à propos de

l'extension de la fête en 1856 (Mgr Pie) et de la consécration au Sacré-Cœur en 1875 et en 1899 ; sans parler enfin de tant de sermons ou conférences sur le Sacré-Cœur (Besson, Monsabré).

En Angleterre : Wiseman, *Pastorals on devotion to the Sacred Heart of Jesus*, trad. franç. pour extraits, dans le *Trésor* de Dufau. Voir table, t. VIII, p. 515 ;

Dalgairns, *The Devotion to the Sacred Heart of Jesus, with an Introduction to the History of Jansenism*, Londres 1853 ; trad. franç. par l'abbé Poulide, *De la Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, par le R. P. Dalgairns, de l'Oratoire, Paris, 1868 ;

Manning, *The glories of the Sacred Heart*, Londres, 1876 ; trad. franç. Tours, 1888.

En Allemagne : Mgr Martin, *Die Lehre und Uebung der Andacht zum göttlichen Herzen Jesu*, 3e édition, Cologne, 1876 ;

Schmude, *Die Andacht zum hl. Herzen Jesu erläutert*, Vienne, trad. franc. par l'abbé Mazoyer : *La dévotion au S.-C. de Jésus*. Paris, 1877.

En Italie : S. Franco, *Della Divozione al SS. Cuore di Gesù*, Florence, 1856 ; trad. franç. par Labis, Tournai, et par Onclair, Paris.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE III

Pratique de la dévotion.

CHAPITRE IV

Les promesses.

DEUXIÈME PARTIE

Explications doctrinales.

CHAPITRE PREMIER

Objet propre de la dévotion au Sacré-Cœur.

CHAPITRE II

Les fondements de la dévotion.

CHAPITRE III

L'acte propre de la dévotion.

CHAPITRE IV

Résumé et conclusion.

TROISIÈME PARTIE

Développement historique de la Dévotion.

CHAPITRE PREMIER

Les origines.

CHAPITRE II

Diffusion du culte (XIIIe-XVe siècle).

CHAPITRE III

Premier épanouissement de la dévotion (XVIe siècle).

CHAPITRE IV

La dévotion au XVIIe siècle.

CHAPITRE V

Efforts spéciaux pour organiser et pour répandre la dévotion.

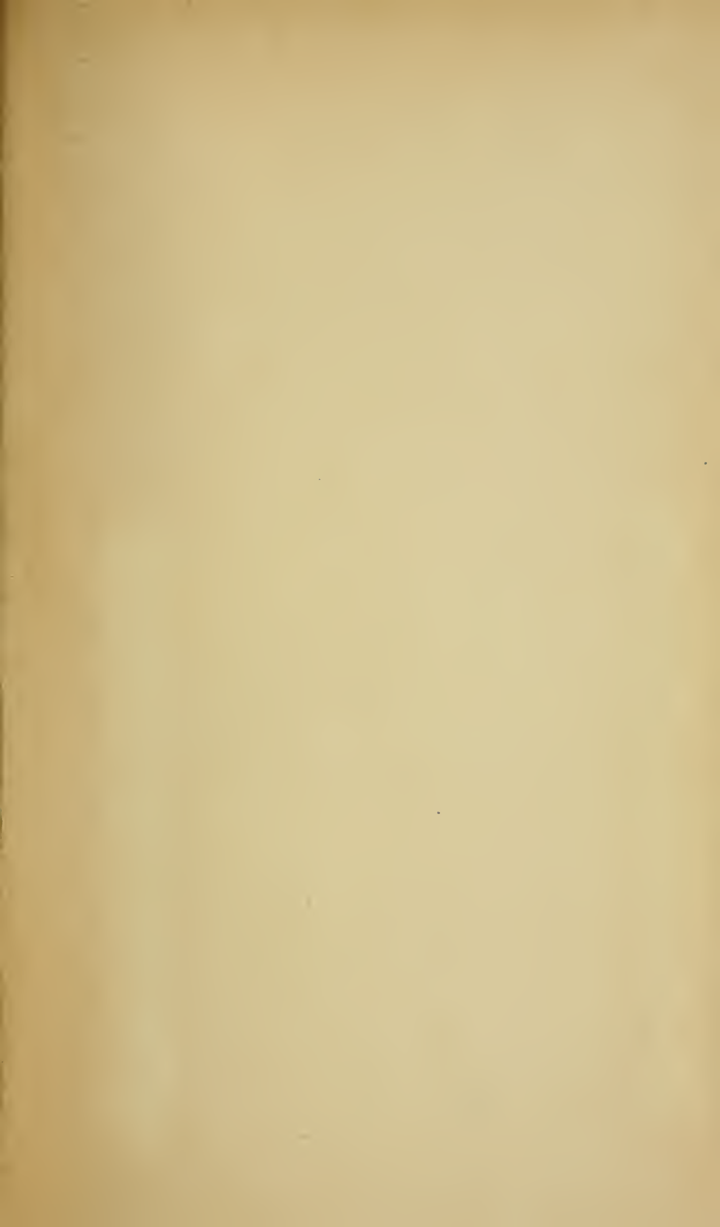
CHAPITRE VI

Marguerite-Marie et ses premiers collaborateurs.

CHAPITRE VII

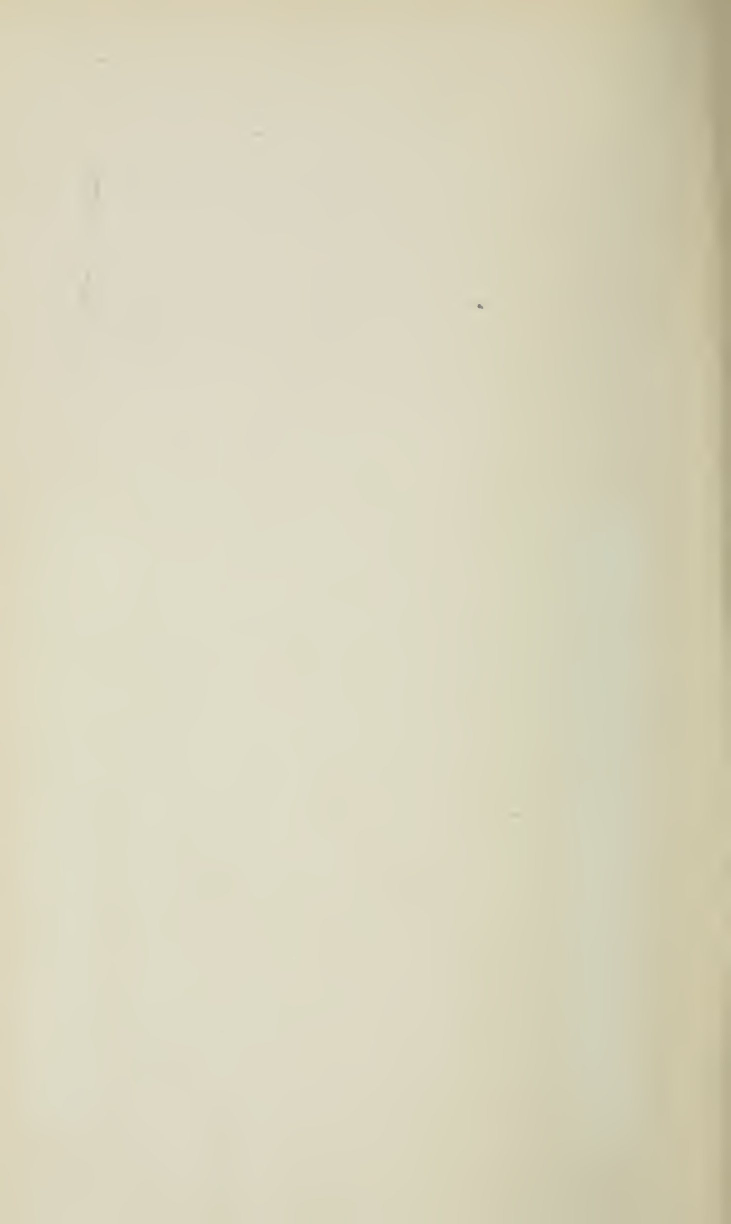
Depuis la mort de Marguerite-Marie jusqu'à nos jours.

Paris-Lille. — Imp. A. Taffin-Lefort. 11-49.










UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

